Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/revuederouenetde1833soci

I
61
258

Revue de Rouen.

ROUEN. Imp. de NICÉTAS PERIAUX,
rue de la Vicomté, 55.

REVUE
DE ROUEN.

TOME PREMIER.

ROUEN.
AU BUREAU DE LA REVUE DE ROUEN,
72, QUAI DU HAVRE.

1833.

LIBRARY
MAY 6 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

DC
611
N841R4
1833

Introduction I à XI
reliée entre les pages 264 et 265

LES BEAUX-ARTS

ET LES DÉPARTEMENS.

Et si de réussir je n'emporte le prix
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Le nombre est plus grand qu'on ne pense des hommes qui aiment à jouer leur vie contre la sensation d'un péril; mais il en est d'autres pour qui l'émotion n'est rien quand la pensée n'y entre pas pour moitié. Il est de grandes natures intellectuelles qui semblent endormies au monde matériel, et dont la vigueur s'use tout entière en ébats intérieurs.

Ainsi, Descartes, Kant, Leibnitz, se sont fait, de leur intellectualité, un centre sur lequel leurs sens sont demeurés attachés; Dante, Byron, Gœthe, se sont créé en dehors de nous un univers brillant, avec ses fins et ses beautés à part; Schiller, Hoffmann, n'ont pas vécu de ce monde : leur pied n'a pas posé sur la terre; ils ne l'ont vue qu'à travers un prisme mystique, dont le coloris empreint leurs productions. Que de poètes, de peintres, de musiciens dépensent en quelques

efforts toute une brûlante vitalité. Ils savent bien que leur imagination abrège leur âge; mais ils se hâtent d'enfanter, et joûtent avec la mort pour arriver à la gloire avant que l'envieuse n'ait pris les devans sur eux.

Or, cette seconde vie, cette vie de la pensée, sorte d'existence subcéleste, dont les impressions sont comme le rapport entre les choses et l'intelligence, dont les plaisirs et les peines participent de l'imagination et des sens, et forment un lien irrécusable entre le monde extérieur et le monde abstrait, quels en sont la source et le but ?

Ceux qui se sentent une ame n'ont pas de peine à répondre; aux autres il faut se contenter de dire : ce sont les beaux-arts.

Oui, les beaux-arts sont la révélation de l'homme intérieur. Ce sont eux qui ont mission de satisfaire cette avidité d'émotions qui nous travaille tous; émotions dont quelques-uns exigent la réalité, mais dont la foule ne veut que l'image.

Ce sont les chances de la vie qu'ils sont chargés de peindre à l'homme, pour qu'il puisse en éprouver la sensation, sans prendre sur son existence réelle.

Ils suppléent à la beauté que nous ne pouvons atteindre, à la douleur que nous fuyons; ils sont le rêve des grandes choses dont nous sommes incapables, des tristesses dont nous ne voulons que la mélancolie. Les beaux-arts, en un mot, sont des mets délicieux dont on savoure sans cesse le parfum et le goût, sans se charger de leur substance.

Ce besoin de plaisir factice s'accroît nécessairement avec

la civilisation; et, au degré de lumières où se sont élevés nos peuples de France, il n'y a plus, à cette heure, une seule cité, si commerciale, si dévouée qu'elle soit aux intérêts matériels, qui puisse se passer, ni de leurs loisirs charmans, ni du relief dont ils parent de généreuses études.

Aussi, dans la plupart de nos départemens, voyons-nous poindre les germes d'illustrations littéraires. Presque partout, des sociétés musicales, des prix de poésie ou de peinture, déjà même quelques feuilles artistiques, accueillent les efforts des uns et préparent des délassemens aux autres.

Etait-ce à nous de rester en arrière ? Nous à qui tant de gloires diverses ont laissé des titres et des devoirs ! Le génie des Corneille et des Jouvenet ne plane-t-il plus sur nous ?

D'où vient que nous n'avons pas d'arts qui nous appartiennent? Paris doit-il toujours lever comme une conscription sur les bons esprits que les départemens enfantent ?

Certes, nous croyons que la gloire nationale est la première qui mérite nos vœux ; mais pourquoi ne chercherions-nous pas à relever, par l'éclat des arts, le pays que nous aimons le mieux entre tous les pays de France, celui qui nous a vus naître? Croyons-nous forfaire à notre patriotisme de français, en assurant à nos villes, souvent au détriment des places voisines, les avantages dont elles peuvent jouir sous le rapport de l'industrie, du commerce et des lois de finances? Non. Pourquoi donc alors négligerions-nous l'avantage qui couronne tous les autres, sans porter préjudice à personne ?

Quand on songe à l'influence que la centralisation des arts a sur celle des fortunes; quand, après, on envisage et

prévoit les funestes effets de cette accumulation de riches et de pauvres sur un seul point, on sent la nécessité de conserver à nos localités quelques germes et fruits de cette puissance intellectuelle.

Peut-être reviendrons-nous sur cette thèse, dont le développement prouvera l'importance; mais ce n'est pas l'heure ici d'envisager la question sous son aspect matériel: maintenant il suffit d'examiner s'il n'est pas urgent, pour le seul bien des arts, de donner à chaque province, presque à chaque département, son école et ses publications.

Il y a plus d'intérêt qu'on ne pense à ce que les arts d'un peuple s'impreignent d'un sentiment de *nationalité*, qui les rende eux-mêmes une partie de la nationalité, un des grands charmes de la patrie.

On a souvent cherché ce que signifie cette patrie pour laquelle on meurt si aisément, sans laquelle on vit si triste: si ce n'est pas un vain mot, qu'est-ce donc? — Le sol? Partout on retrouve des plaines et des bois; l'homme peut marcher tous les jours de sa vie sans craindre que la terre lui manque. — Sa famille? Il pouvait l'emmener; l'orphelin même a sa patrie alors qu'il n'a plus de liens de famille. Mais, ce que l'homme chercherait vainement ailleurs qu'aux lieux où il est né, ce sont ces airs de montagnes ou de rivages qui ont bercé ses premiers jours, accompagné ses courses d'enfant, quand jeune chasseur il courait les rochers, ou que marin timide il suivait, pour la première fois, son père au bout de la jetée; ce sont ces édifices, orgueil de sa ville, ces vieilles églises, ces monastères en ruine, dont chaque pierre porte gravée l'histoire du pays; ce sont surtout ces tableaux, ces

arcs de triomphe, ces tombeaux, ces inscriptions qui exigent du passé, pour les transmettre à l'avenir, les vertus et le génie de ses compatriotes ! — Où trouvera-t-il autre part que dans son pays le monument d'une gloire dont il puisse partager l'orgueil et se faire un exemple? Partout ailleurs les renommées nationales demeureront muettes et étrangères pour lui ; peut-être même lui rappelleront-elles des souvenirs ennemis.

Les arts ont donc une influence immense sur le noble sentiment qui nous ramène sans cesse, comme vers un centre, aux lieux où se sont nouées nos premières idées; et le devoir des artistes est de diriger leur génie de façon à échauffer, autant que possible, ce penchant si naturel.

Honneur aux peintres, aux poètes, aux grands écrivains qui consacrent leur talent à immortaliser les actions glorieuses pour la patrie, les guerriers qui l'ont défendue, les dignes magistrats qui ont assuré ses droits, les savans qui l'ont servie de leurs découvertes !

Une vie est trop courte pour tout embrasser : tout capitaine ne sait pas, comme César, combattre et narrer ses victoires. Les uns sont gens d'action, les autres de conseil ; d'autres enfin ont ce privilége, qu'ils conservent, comme de brillantes empreintes, les grands faits qui les touchent.

Pourquoi les talens que notre sol a vus naître ne se réserveraient-ils pas plus spécialement à nos hommes, à nos traditions, à notre histoire? C'est en semant la gloire qu'on recueille le génie : pourquoi donc laisserions-nous sans culture notre propre terroir ?

Ce n'est pas tout encore, si les arts influent sur le caractère d'un peuple, ils en reçoivent à leur tour une impression

et une direction sensibles ; non-seulement ils sont comme le miroir où se reflètent les mœurs générales d'une nation; mais encore, en dépit de tous les systèmes, ils conservent un coloris local qui, à défaut d'autre mérite, leur donne au moins celui de l'originalité; les coutumes, la teinte d'idées, le ciel du pays, se retracent dans les œuvres de l'écrivain ou du peintre. Les gaies chansons du Languedoc ressemblent-elles aux vaux-de-vire d'Olivier Basselin? Les doux couplets d'amour du Jura ont-ils aucun rapport avec les tristes estrées béarnaises, les lourdes érodes de l'Auvergne ou les sirventes modernes du Poitou? Les deux poètes de l'Ile-de-France, Bertin et Parny, ont-ils rien de Chaulieu, de Ségrais ou de Malfilâtre?

Le caractère normand, ferme et rationnel, est empreint, comme un cachet, sur le génie de chacun de nos compatriotes; il respire dans Malherbe, dans Corneille, dans Poussin, dans Boïeldieu, dans les poètes même de nos jours. Qu'on examine leurs œuvres, on y retrouvera cet esprit d'ordre et de vérité qui ne ralentit pas l'invention, mais qui la dirige; ce nerf qui ne s'emporte pas, mais qui donne au dessin le grandiose et le frappant.

Ce serait une coupable négligence que de perdre ces précieux types, et de les laisser se fondre, s'engloutir dans une forme commune, propre seulement à rétrécir la carrière et la durée des beaux-arts.

Plus les arts ont de centres, plus ils ont de variété, et par conséquent d'élémens d'existence; car, remarquons-le bien, les lettres ne meurent pas, les genres seuls tombent en décadence.

En Europe, les beaux-arts ne sont si vivans, depuis quatre siècles, que parce qu'ils changent sans cesse de centre et

de manière; à mesure qu'un costume est usé, ils le laissent pour en prendre un neuf; ils se mettent à la mode, ils voyagent, ils se métamorphosent avec les destinées des nations, ils vivent de leur vie; et quand l'une d'elles tombe, race nomade, ils vont chercher fortune ailleurs. Aussi n'est-il pas vrai de dire qu'ils aient un bel âge après lequel ils subissent une dégénérescence nécessaire? Le siècle d'Homère n'empêcha ni celui de Périclès, ni celui d'Alexandre, qui brilla comme pour éclairer les derniers beaux jours de la Grèce.

Tant qu'un peuple a de l'énergie et de la séve au cœur, ils s'attachent à lui; seulement, je le répète, les bons esprits se fatiguent promptement d'être comme des glaces placées en vis-à-vis, qui reflètent cent fois les mêmes images, toujours en les décolorant; ils veulent du neuf et du mouvement; ils prennent les formes que le siècle leur conseille. — Mais qu'importe? pourvu que ce soit toujours de l'art et du génie!

Classiques et romantiques, ne désespérons donc pas de l'avenir des lettres; efforçons-nous seulement de leur ouvrir de nouvelles arènes, d'exciter leur ardeur, et puis après, laissons leur courir les routes qui leur plairont, pourvu qu'elles arrivent à ces deux sources de toute poésie : la passion et la vérité.

Voilà le but et la règle de notre Revue.

Le but : de réveiller autant qu'il est en nous ce doux amour des arts qui vivifie les hommes; de fixer autour de nous, ou tout au moins de nous rendre plus propres les bons esprits de nos contrées; de donner aux lettres des centres et des couleurs locales qui multiplient les routes, les types et les moyens d'émulation.

La règle : de prêter appui à tous les efforts annonçant quelque avenir, sans distinction de genre ou de système.

Maintenant, c'est à nos concitoyens à nous donner la force nécessaire pour accomplir ce grand œuvre.

S'il est trop tôt encore, nous aurons du moins semé le germe, certain qu'il éclora, parce que le sol n'est point infertile.

G. Olivier.

SCÈNES ET CONTES.

Coralie.

Le 14 août 1827, une longue suite de voitures élégantes attendait devant l'église Saint-Roch. Les cochers aux gants blancs et le bouquet à la boutonnière, paraissaient contens; les pauvres, en haillons, se frottaient les mains de joie, en remerciant à voix haute la vierge et les saints; les cloches sonnaient à grande volée; l'homme difforme du bénitier, le nain donnait son eau bénite avec un sourire de satisfaction qui faisait peur aux enfans; le suisse, en grand costume, éclatant de rouge et de broderie, faisait résonner les voûtes du bruit de sa hallebarde; et un vieux prêtre, en surplis neuf, était radieux à voir tomber les pièces d'or dans son plat d'argent; la nef était garnie de dames richement parées, et des hommes de tous les âges et de toutes conditions se tenaient debout le chapeau à la main.

Tout était somptueux et brillant en ce jour de fête. C'était le mariage d'Evariste de B... avec mademoiselle Hortense d'Annemont. Les deux époux, agenouillés au pied de l'autel, se juraient, devant l'image du Christ, une fidélité éternelle; tous deux ils étaient pleins d'amour; tous deux ils excitaient l'envie par leur bonheur, leur jeunesse et leur beauté.

La fin de cette journée se passa en complimens fades et ennuyeux, en félicitations d'usage et chansons de circonstance. Le repas et le bal qui eurent lieu chez Lointier furent resplendissans; et à minuit, le couple fêté, béni et prôné, se rendit dans une chambre nuptiale, où tout fut amour, passion et volupté.

Hortense avait dix-sept ans. C'était une blonde ravissante de fraîcheur et de grâces; ses yeux avaient une expression de douceur qui enchantait; sa taille était svelte et élancée et l'ensemble charmant de sa personne captivait l'attention de tous ceux qui la voyaient.

Évariste était un homme de vingt ans, grand, bien fait, à l'œil vif et spirituel; des cheveux bouclés ombrageaient son front; son teint était pâle; de petites moustaches noires ornaient sa figure, et son gracieux sourire laissait voir des dents blanches comme l'ivoire. Qualités morales, qualités physiques, rien ne manquait à ces deux êtres que la nature paraissait avoir faits l'un pour l'autre; partout sur leur passage on leur présageait le bonheur.

Pendant quatre ans ils furent heureux; aucuns nuages ne vinrent troubler leur intérieur. Hortense devint mère.

Évariste la comblait de soins et d'égards ; mais, au bout de quelque temps, son imagination fermenta et prit une fatale direction. Il lut avec avidité les ouvrages nouveaux, où respirent la passion et la poésie ; sa femme, occupée des soins du ménage, ne fut plus bientôt au niveau de ses pensées ; ce n'était plus pour lui qu'une bonne mère de famille que l'on embrasse avec tendresse et non avec amour.

Elle était cependant jolie cette bonne Hortense. Qu'il y avait de charme dans ses yeux, dans son maintien ! Elle était calme, douce sans passions ; c'était une femme vertueuse par tempérament. Il n'en était pas de même d'Évariste ; il espérait, il cherchait des émotions. A vingt-cinq ans, c'est l'âge brûlant des désirs ; il aimait, il estimait Hortense ; eh bien ! il entrevoyait sans elle des éclairs de bonheur.

Loin de moi la pensée de tolérer ce que l'on est convenu d'appeler immoralité ; mais il est permis de plaindre un homme que son imagination emporte, un homme qui ne peut comprimer ses passions ; car il est difficile d'éteindre ses désirs sans les satisfaire : on n'étanche sa soif qu'en buvant à longs traits. Ainsi, par caractère, par organisation, par un funeste entraînement que l'on ne peut définir, Évariste devait être heureux et trouver des illusions ailleurs qu'auprès d'Hortense ; par caractère, par organisation, par penchant, Hortense ne devait être heureuse qu'auprès de son Évariste.

L'un et l'autre avaient des chagrins bien amers dans leur avenir.

Que d'unions mal assorties! que de victimes dans les annales du mariage! Nos ancêtres ont fait des lois pour les mœurs de leur temps, et aujourd'hui nous vivons sous leur empire; que de regrets, que de larmes, que de suicides, que de crimes, par suite de la rigueur de cette loi, qui ne permet plus de rompre des liens que souvent l'erreur a formés!

Je n'entreprendrai pas de citer les affreux exemples que j'ai comptés; il y a sans doute des ménages heureux; mais combien y en a-t-il qui souffrent! combien y en a-t-il dont le bonheur a été renversé par l'influence de la séduction et des plaisirs! Combien d'hommes coupables d'adultère! combien de femmes vertueuses seulement par crainte, par retenue, par contrainte! Ah! souvent je me suis demandé, en voyant certaines femmes du grand monde, si cette brillante toilette, apprêtée pour un bal avec tant de soins et de peines, était pour leur mari; je me suis demandé si en rentrant dans leur intérieur elles oubliaient les hommages qu'elles avaient reçus d'un aimable cavalier, et si des souvenirs coupables ne les poursuivaient pas jusque dans les bras de leurs époux!

Évariste était répandu dans la meilleure société de Paris; il était de toutes les fêtes, de toutes les réunions; il y brillait par sa jeunesse et sa jolie tournure; et puis il savait apporter dans la conversation un charme, un laisser-aller de bon ton qui le mettait au premier rang de nos spirituels fashionnables; de tous côtés c'était pour lui accueil et succès. — Et quand il revenait chez lui, il se trouvait dépoétisé par les cris de son enfant, par les causeries d'Hortense, qui parlait comme une femme de ménage, comme une femme qui n'a pas le temps de lire et de s'instruire : il n'avait plus pour elle que de

l'attachement, que de l'amitié, et ce n'était pas assez pour captiver sa brûlante imagination : dans cette position il devait donc devenir infidèle.

Dans un bal qu'un opulent banquier donna au mois de janvier 1831, Évariste aperçut, pour la première fois, Coralie de Bussière. C'était une beauté qui traînait à son char une foule d'adorateurs; mais jusqu'alors aucun de ces jeunes dandys qui voltigent dans nos salons n'avait pu se vanter de la conquête de son cœur. Coralie était veuve ; elle avait vingt ans ; encore enfant, sa famille l'avait sacrifiée à une vieille notabilité militaire, à un homme qui, pendant sa vie, n'avait été sensible qu'au bruit de la mitraille, et qui, certes, n'était pas fait pour le bonheur d'une jeune femme.

Ceci n'est point un roman ; je ne veux pas vous peindre avec de minutieux détails le commencement des relations d'Évariste et de Coralie ; je vous dirai seulement que, trois mois après cette entrevue, la passion la plus violente avait cimenté entre eux des liens que l'opinion flétrit, et qu'Évariste, parjure devant la loi et la société, délaissait de jour en jour Hortense, qu'il avait épousée par amour, pour s'enivrer de délices auprès de Coralie.

Aux grâces de sa personne Coralie joignait une grande supériorité d'esprit et d'instruction. Tout était séduisant en elle; ses yeux noirs, où le feu de la passion pétillait, la fraîcheur de son teint, son sourire, les larmes de bonheur qu'elle versait, tout en elle avait électrisé l'ame ardente d'Évariste.

Hortense commença à se plaindre des fréquentes absences de son mari; elle lui reprocha sa froideur; mais elle était

loin de se douter des coupables relations qui l'arrachaient de chez lui. Évariste, pour ne pas troubler la tranquillité de sa femme, inventait mille excuses; le mensonge était toujours sur ses lèvres, et la crédule Hortense, pleine de confiance et d'estime, lui tendait la main et l'embrassait en lui demandant pardon de ses soupçons.

Coralie ne vivait que pour son amant. Elle avait quitté le monde et ses plaisirs; elle avait abandonné sa famille, et dans sa solitude elle avait fait d'Évariste son unique pensée. Elle avait foulé à ses pieds les préjugés, et chaque jour était pour elle un jour d'ivresse. — C'était une existence nouvelle; c'était la seule qui lui convînt. Souvent pourtant elle devenait triste et sombre; tout à coup son regard s'animait; elle dévorait Évariste des yeux, lui disait avec émotion, avec ironie : « Tu retournes chez ta femme; tu vas la serrer dans « tes bras, et demain tu reviendras vers moi les lèvres encore « humides de ses baisers.....» Et puis ses longues paupières se mouillaient de larmes; elle tremblait de crainte et de jalousie....

Évariste, à ses genoux, la consolait : il lui jurait un amour sans partage; il lui disait qu'il n'avait jamais aimé Hortense, et que depuis long-temps une froide indifférence existait entre elle et lui. Il la trompait, l'infâme!..... Il trompait ainsi deux malheureuses femmes dont il était adoré!.....

Sa conscience, de temps en temps, lui reprochait sa conduite de fausseté et de perfidie; mais il idolâtrait sa belle maîtresse, et à tout prix il voulait la conserver.

La famille d'Hortense habitait un château aux environs de Narbonne : Évariste, pour être plus libre, conseilla à sa femme d'aller y passer quelque temps; il lui dit ce qu'on dit dit toujours, que des affaires d'intérêt l'empêchaient de

l'accompagner. Hortense qui, depuis long-temps, n'avait pas vu sa mère, se prépara avec plaisir à ce voyage; quinze jours après elle partit avec sa fille.....

Coralie alors fut heureuse sans crainte et sans arrière-pensée; elle se livra avec transport à l'amour qu'Évariste lui inspirait de plus en plus : mais, hélas! son bonheur fut éphémère, et un affreux assaut d'inquiétudes et de chagrins vint l'accabler du plus violent désespoir.

Au mois de mars dernier, quand l'horrible épidémie couvrit Paris d'un voile funèbre, Évariste en ressentit soudain les effrayans symptômes. Il s'échappa d'auprès de sa maîtresse, et, pâle et chancelant, il retourna chez lui. En quelques heures il fut aux portes du tombeau: les domestiques consternés appelèrent M. Aubert, le médecin de la maison; ils avertirent aussi une tante de leur maître, qui, en l'absence d'Hortense, vint lui prodiguer des soins.

La malheureuse Coralie ne voyant pas, le lendemain, venir Évariste, se rendit en toute hâte chez son concierge; là, elle fut terrassée par cette triste nouvelle. Elle ne pouvait pas, l'infortunée, s'asseoir au chevet de son amant, les convenances le lui défendaient; alors elle épiait la sortie du médecin; elle courait vers lui en essuyant ses yeux rouges de larmes; elle l'interrogeait : M. Aubert lui répondait comme répond un médecin, et le doute le plus cruel restait dans l'esprit de Coralie. Chaque minute d'attente et d'anxiété altérait ses beaux traits comme un mal dévorant, et, le cœur navré, elle retournait chez elle, accablée par la fatigue et les plus horribles pressentimens.

Ach. La Rive.

(*La suite au prochain Numéro.*)

POÉSIE.

La Vie et la Mort du Ramier.

De la colombe aux bois c'est le ramier fidèle ;
S'il vole sans repos, c'est qu'il vole auprès d'elle.
Il ne peut s'appuyer qu'au nid de ses amours,
Car des ailes de feu l'y réchauffent toujours !

Laissez battre et brûler deux cœurs si bien ensemble.
Leur vie est un fil d'or qu'un nœud secret assemble ;
Il traverse le monde et ce qu'il fait souffrir :
Ne le déliez pas.... Vous les feriez mourir !

Ils ne veulent à deux qu'un peu d'air, un peu d'ombre ;
Une place au ruisseau qui rafraîchit le cœur ;
Seul, entre ciel et terre, un nid suave et sombre,
Pour s'entr'aider à vivre ou cacher leur bonheur !

Quand vous ne verrez plus passer par ce rivage
Cette blanche moitié de la colombe au bois,
N'allez pas croire, au moins, que l'un d'eux soit volage ;
Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois !

Laissez-vous entraîner sur leurs traces perdues,
Vers le nid, doux sépulcre alors silencieux ;
Et vous y trouverez quatre ailes étendues
Sur deux cœurs mal éteints rallumés dans les cieux !

Marceline Valmore.

FRAGMENS HISTORIQUES.

Le Siége de Rouen.

..... Cependant les ambassadeurs français étaient arrivés au Pont-de-l'Arche ; de son côté, le roi d'Angleterre avait choisi, pour le représenter, le comte Warwich, l'archevêque de Cantorbéry, et autres notables personnes de son conseil[1]. Mais, dès les premières entrevues, il demeura bien prouvé aux envoyés français que le roi Henry, à qui des intelligences avec Guy-le-Boutillier, commandant de la place de Rouen, donnaient la certitude de réduire cette ville, ne voulait que gagner du temps. D'abord, de longues discussions s'établirent pour décider si les actes seraient rédigés en français ou en anglais[2]. C'était une question de mots qui cachait une question de choses : les ambassadeurs français le virent, et cédèrent. Mais, à la place de cette difficulté résolue, on en vit surgir une autre : le roi d'Angleterre écrivit qu'il venait d'apprendre que son frère Charles VI était de nouveau retombé dans un accès de folie ; qu'il ne pouvait, en conséquence, signer en ce moment aucun traité avec lui ; que le dauphin son fils n'était

[1] Enguerrand de Monstrelet.

[2] Rapin Thoyras.

pas encore roi, et par conséquent ne pouvait pas le remplacer, et que quant au duc de Bourgogne, il ne lui appartenait pas de décider des affaires de la France et de porter la main sur l'héritage du dauphin. Il était clair que le roi d'Angleterre, dans son espérance ambitieuse, regardait comme désavantageux à ses intérêts de traiter d'une partie de la France quand il pouvait conquérir le tout, grâce aux grands désordres qui, pour le moment, séparaient le dauphin et le duc de Bourgogne.

Lorsque le cardinal des Ursins, que le pape Martin V avait envoyé pour essayer de rétablir la paix dans la chrétienté, et qui, chargé de sa mission pontificale et conciliatrice, avait suivi les ambassadeurs au Pont-de-l'Arche, vit tous les retardemens apportés, il se rendit devers Rouen, pour conférer de vive voix avec le roi d'Angleterre lui-même. Celui-ci reçut l'envoyé du Saint-Père avec tous les égards dus à sa mission; mais, d'abord, il ne voulait rien entendre : « C'est la bénédiction « de Dieu, dit-il au cardinal, qui m'a inspiré de venir en « ce royaume, pour en châtier les sujets et régner sur eux « comme un roi véritable : toutes les causes pour lesquelles « un royaume doit être transféré d'une personne à une autre « et changer de main s'y rencontrent à la fois. C'est la « volonté de Dieu qui ordonne que cette translation ait lieu, « que je prenne possession de la France; il m'en a donné le « droit [1]. »

Le cardinal alors lui parla d'une alliance avec la maison royale de France; il lui présenta le portrait de madame Catherine, fille du roi, qui n'avait encore que seize ans et

[1] Juvénal des Ursins.

passait pour une des plus belles personnes de l'époque. Le roi d'Angleterre prit le portrait, le regarda long-temps avec admiration, et promit de donner le lendemain une réponse au cardinal : il tint parole.

Henry acceptait l'alliance proposée; mais il exigeait qu'on donnât pour dot à madame Catherine cent mille écus d'or, le duché de Normandie, dont il avait déjà conquesté une partie, le duché d'Aquitaine, le comté de Ponthieu et plusieurs autres seigneuries; le tout sans serment de vassalité et sans ressort du roi de France.

Le cardinal et les ambassadeurs, voyant qu'il n'y avait aucun espoir d'obtenir mieux, portèrent ces propositions au roi, à la reine et au duc de Bourgogne : elles étaient inacceptables; elles furent refusées, et le duc et son armée s'avancèrent jusqu'à Beauvais.

Lorsque ceux de Rouen, auxquels un peu d'espoir était revenu au cœur en voyant s'ouvrir ces négociations, l'eurent perdu en les voyant se rompre, ils résolurent, privés qu'ils étaient de tout secours de paix, d'aller jusqu'à Beauvais chercher un secours de guerre.

A cet effet, dix mille hommes bien armés se rassemblèrent; ils prirent pour chef Alain Blanchard. C'était un brave homme, tenant plus au peuple qu'à la bourgeoisie, et qui, depuis le commencement du siége, avait été choisi par les communes gens pour capitaine. Chaque homme fit provision de vivres pour deux jours, et, à la tombée de la nuit, ils se préparèrent à mettre à exécution leur entreprise.

Il avait été convenu que tous sortiraient par la porte du château. Cependant Alain Blanchard jugea à propos de changer cette disposition, pensant qu'il valait mieux attaquer

des deux côtés à la fois; en conséquence, il sortit par une porte voisine de celle du château, afin de commencer l'attaque avec ses deux mille hommes. Il devait être soutenu par les huit mille autres, qui à la même heure sortaient de leur côté, combinant leur mouvement avec le sien.

A l'heure convenue, Alain Blanchard et les deux mille braves sortirent sans bruit, s'avancèrent dans l'ombre, puis, au premier cri de la sentinelle ennemie, se jetèrent en désespérés à travers les logis du roi d'Angleterre. Ils firent d'abord un grand carnage parmi ses troupes, car elles étaient désarmées et pour la plupart endormies; mais bientôt l'alarme parcourut tout le camp; les trompettes sonnèrent, les chevaliers et les hommes d'armes coururent à la tente du roi. Ils le trouvèrent à moitié armé; il ne prit pas même le temps de mettre son casque, et, afin d'être bien reconnu par ses gens, qui pouvaient le croire mort et prendre l'alarme, il fit porter de chaque côté de son cheval deux torches allumées, afin qu'amis et ennemis pussent reconnaître son visage. Ceux qui s'étaient ralliés autour du roi, et leur nombre allait toujours croissant, virent bientôt à quel petit nombre d'ennemis ils avaient à faire; ils se ruèrent donc sur eux; d'assaillis qu'ils avaient été devenus assaillans, et s'alongeant en demi-cercle, ils se mirent à battre les flancs de cette petite troupe avec leurs puissantes ailes. Alain Blanchard et ses hommes se défendaient comme des lions, ne comprenant rien à l'abandon dans lequel les laissaient leurs amis. Enfin, de grands cris se firent entendre du côté de la porte du château; les Français crurent que c'étaient des cris de secours, et reprirent courage; c'étaient des cris de détresse [1].

[1] Enguerrand de Monstrelet.

Guy, le traître, ne pouvant prévenir le roi d'Angleterre de la résolution qui avait été prise spontanément, avait voulu du moins y porter obstacle ; il avait fait scier aux trois quarts les pièces sur lesquelles reposait le pont, et limer les chaînes qui le soutenaient. Deux cents hommes à peu près passèrent ; mais, derrière eux, sous le poids du canon et de la cavalerie, le pont se rompit, et chevaux, hommes, artillerie roulèrent pêle-mêle dans les fossés ; ceux qui tombèrent, ceux qui les virent tomber, poussèrent ensemble un grand cri, les uns de désespoir, les autres de terreur, et c'est ce cri qu'avaient entendu Alain Blanchard et sa troupe.

Les deux cents hommes qui étaient déjà de l'autre côté du fossé, ne pouvant rentrer dans la ville, s'élancèrent au secours de leurs camarades. Les Anglais crurent que c'était la garnison tout entière qui sortait, et s'ouvrirent devant eux. C'est alors qu'Alain Blanchard apprit quelle trahison le livrait ; mais, en même temps, d'un coup d'œil rapide, il vit le chemin que l'erreur des Anglais lui avait rouvert. Il ordonna la retraite ; elle se fit en bon ordre, soutenue par les deux cents hommes qui venaient de lui arriver. Ils reculèrent, combattant toujours, jusqu'à la porte par laquelle ils étaient sortis. Leurs amis, que la chute du pont avait retenus dans la ville, étaient accourus sur le rempart, protégeant leur retraite par une pluie de pierres et de flèches. Enfin le pont-levis se baissa, la porte s'ouvrit, et la petite armée rentra, ayant perdu cinq cents hommes. Alain Blanchard était suivi de si près par les Anglais, que craignant qu'ils n'entrassent en même temps que lui dans la ville, il criait de lever le pont, quoiqu'il fût encore de l'autre côté des fossés.

Cette tentative manquée empira la situation des assiégés. Quoique le duc de Bourgogne fût venu à grande puissance jusqu'à Beauvais, ils n'en recevaient aucun secours : ils lui envoyèrent quatre nouveaux députés; ils étaient porteurs d'une lettre conçue en ces termes :

« Vous notre père le roi, et vous noble duc de Bourgogne, « les bonnes gens de Rouen vous ont déjà plusieurs fois « signifié et fait à savoir la grande nécessité et détresse qu'ils « souffrent pour vous : à quoi vous n'avez encore pourvu « comme promis aviez. Et pourtant, cette dernière fois encore, « nous sommes envoyés devers vous, pour vous annoncer, de « par lesdits assiégés, que si dedans bref jour ils ne sont « secourus, ils se rendront au roi anglais, et dès maintenant, « si ce ne faites, ils vous renvoient la foi, serment, loyauté, « service et obéissance qu'ils ont à vous[1] ».

Le duc de Bourgogne leur répondit que le roi n'avait point encore autour de lui une assez grande puissance de gens armés pour forcer les Anglais de lever leur siége, mais qu'au plaisir de Dieu ils seraient bientôt secourus. Les envoyés demandèrent qu'on leur fixât un terme, et le duc engagea sa parole que ce serait avant le quatrième jour après Noël; puis les députés retournèrent, à travers mille dangers, porter ces paroles à la pauvre ville pressée par les Anglais, abandonnée par le duc, oubliée par le roi, qui, cette fois, était réellement retombé dans un de ses accès de folie.

Le quatrième jour après Noël arriva, et nul secours ne parut devant Rouen. Deux simples gentilshommes résolurent alors de faire ce que n'osait pas ou ne voulait pas essayer

[1] Enguerrand de Monstrelet. — Barante.

Jean-sans-Peur : c'étaient messire Jacques de Harcourt et le seigneur de Moreuil. Ils assemblèrent deux mille combattants, et tentèrent de surprendre le camp des Anglais ; mais, s'ils avaient assez grand courage, ils avaient trop faible troupe : le seigneur de Cornouailles les mit en déroute, et dans cette déroute furent pris le seigneur de Moreuil et le bâtard de Croy. Jacques de Harcourt ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse de son cheval, auquel il fit sauter un fossé de dix pieds de largeur.

Les assiégés virent bien alors qu'on les regardait comme perdus : ils étaient en si misérable état, que leur ennemi même en eut pitié. En l'honneur de la nativité du Christ, le roi d'Angleterre fit porter quelques vivres aux malheureux qui mouraient de faim dans les fossés de la ville [1]. Les assiégés, se voyant donc délaissés du roi qui était insensé, et du duc de Bourgogne qui était parjure, résolurent de traiter. Ils avaient bien aussi pensé au dauphin, mais il avait, pour son compte, une assez rude guerre à soutenir dans le Maine, forcé comme il l'était de frapper de la main gauche les Anglais, et de la droite les Bourguignons.

Un héraut vint donc, de la part des assiégés, demander un sauf-conduit au roi d'Angleterre, qui l'accorda. Deux heures après, six ambassadeurs, nu-tête et vêtus de noir, comme il convient à des supplians, traversaient le camp et marchaient lentement vers la tente de Henry : c'étaient deux hommes d'église, deux chevaliers et deux bourgeois [2]. Le roi les reçut sur son trône, entouré de toute la noblesse

[1] Enguerrand de Monstrelet.
[2] Barante.

armée ; puis, après les avoir laissés un instant devant lui, pour qu'ils se pénétrassent bien de l'idée qu'ils étaient à sa merci, il leur fit signe de parler.

« Sire, dit l'un d'eux d'une voix ferme, c'est bien peu « de gloire à vous, et ce n'est pas montrer un grand courage « que d'affamer un pauvre peuple simple et innocent. Ne « serait-ce pas chose plus digne de vous de laisser passer « ces misérables qui périssent entre nos murailles et vos « fossés, pour qu'ils aillent chercher leur vie ailleurs ; puis « de nous livrer un vigoureux assaut, et de nous soumettre « par la vaillance et par la force? Ce serait plus de gloire « devant les hommes, et vous mériteriez la grâce de Dieu « par votre miséricorde envers ces malheureuses gens. »

Le roi avait commencé d'écouter ce discours en caressant la tête de son favori couché à ses pieds ; mais bientôt sa main était restée immobile de surprise, car il s'attendait à des prières, et il entendait des reproches. Son sourcil se fronça, un sourire amer rida sa bouche, et, après les avoir regardés un instant, comme pour leur donner le loisir de rétracter leurs paroles, voyant qu'ils demeuraient muets, il leur répondit avec l'accent de la hauteur et de la raillerie :

« La déesse de la guerre, dit-il, tient à ses ordres trois « servantes ; l'épée, la flamme et la famine. Il était à mon « choix de les employer toutes les trois, ou seulement « une d'entre elles ; j'ai appelé à mon aide la plus douce « de ces trois filles pour punir votre ville et la mettre à la « raison. Au reste, quelle que soit celle dont use un capi- « taine, pourvu qu'il réussisse, le succès n'en est pas moins « honorable, et c'est à lui de se déterminer pour celle qui « lui paraît la plus avantageuse.

« Quant aux malheureux qui meurent dans les fossés, la « faute en est à vous, qui avez eu la cruauté de les chasser, « au risque que je les fisse tuer. S'ils ont reçu quelques « secours, c'est de ma charité et non de la vôtre; et puisque « votre requête est si audacieuse, je vois bien que votre « besoin n'est pas grand : je les laisserai donc à votre charge « pour vous aider à manger vos provisions. Quant à l'assaut, « je le donnerai quand et comme je le voudrai, et c'est à « moi et non à vous d'y aviser [1] ».

« — Mais, Sire, reprirent les députés, au cas où nous « serions chargés par nos concitoyens de vous rendre la « ville, quelles conditions nous seraient accordées ? »

Un sourire de triomphe passa sur la figure du roi.

« — Mes conditions, répondit-il, seraient celles qu'on « accorde à des hommes pris les armes à la main et à une « ville gagnée : hommes et ville à ma discrétion. »

« — Alors, Sire, dirent-ils d'un air résigné, qu'à votre « défaut le ciel nous prenne en sa miséricorde, car hommes « et femmes, vieillards et enfans, nous périrons tous jus- « qu'au dernier plutôt que de nous rendre à pareille « condition. »

Alors ils s'inclinèrent respectueusement, et, prenant congé du roi, ils reportèrent ses paroles aux habitans de la ville, qui les attendaient avec l'impatience de l'agonie.

Il n'y eut qu'un cri parmi cette noble population; vivre ou mourir en combattant, plutôt que se mettre en la sujétion

[1] Baranfe.

et volonté de l'anglais. En conséquence, il fut convenu que, dans la nuit du lendemain, ils abattraient un pan de mur, mettraient le feu à la ville, placeraient au milieu d'eux leurs femmes et leurs enfans, et, le fer à la main, traverseraient toute l'armée anglaise, allant où Dieu voudrait les conduire [1].

Henry d'Angleterre apprit le soir même cette héroïque résolution; Guy-le-Boutillier la lui fit connaître. Il voulait la ville, et non les cendres; il envoya donc aux assiégés un héraut, portant les conditions suivantes, qui furent lues sur la place publique.

Par la première, les bourgeois et habitans de la ville de Rouen devaient payer la somme de trois cent cinquante-cinq mille écus d'or au coin de France.

Elle fut acceptée.

Par la deuxième, le roi exigeait que trois hommes fussent remis à sa discrétion. C'était à savoir, Me Robert de Livet, vicaire-général de l'archevêque de Rouen;

Jean Jourdain, commandant des canonniers;

Alain Blanchard, capitaine du menu commun.

Un cri d'indignation et de refus sortit de toutes les bouches; Alain Blanchard, Jean Jourdain et Robert de Livet sortirent des rangs :

« Ceci est notre affaire, dirent-ils, et non la vôtre. Il « nous plaît, à nous, nous rendre au roi d'Angleterre; cela ne « regarde personne : laissez-nous passer. »

Le peuple s'écarta devant eux, et les trois martyrs prirent le chemin du camp anglais.

[1] Enguerrand de Montrelet.

Par la troisième, le roi Henry réclamait de tous les citoyens indistinctement, foi, loyauté, obéissance et serment, pour lui et ses successeurs, promettant, de son côté, de les défendre contre toute force et toute violence, et de leur conserver les priviléges, franchises et libertés qu'ils possédaient du temps du roi Louis. Quant à ceux dont le bon plaisir serait de quitter la ville pour échapper à cette condition, ils n'en pourraient sortir qu'avec l'habit qu'ils portaient, le reste de leurs biens étant confisqué au profit du Roi; les gens d'armes devaient se rendre où il plairait au vainqueur de les envoyer, et faire la route imposée à pied, le bâton au poing, comme des pélerins ou des mendians. Cette condition était cruelle; cependant il fallut l'accepter [1].

Aussitôt que l'observance de ce traité fut jurée, le roi autorisa les assiégés, mourans de faim, à venir chercher des vivres dans son camp : tout y était en si grande abondance, que la chair d'un mouton entier ne s'y vendait que six sous *parisis*.

Les choses que nous venons de raconter se passaient dans la journées du 16 janvier 1419 [2].

Le 18 au soir, veille du jour fixé par le roi d'Angleterre pour son entrée dans la ville soumise, le duc de Bretagne, qui ignorait la reddition de Rouen, arriva au camp de Henry, pour lui proposer, avec le duc de Bourgogne, une entrevue dans laquelle il serait traité de la levée du siége.

Le roi Henry le laissa dans son ignorance, lui répondit qu'il lui rendrait réponse le lendemain, et lui tint toute la soirée bonne et fidèle compagnie.

[1] Archives de la ville de Rouen.

[2] Nouveau style. — 1418, vieux style. L'année ne commença que le 26 avril.

Le lendemain, 19 janvier, à huit heures du matin, le roi entra dans la tente du duc, et lui proposa une promenade sur la montagne Sainte-Catherine, d'où l'on découvre toute la ville de Rouen. Un page tenait à la porte deux beaux chevaux, l'un pour le roi, l'autre pour le duc. Celui-ci accepta la promenade, espérant, dans ce tête-à-tête, saisir un moment favorable pour faire consentir le roi à l'entrevue qu'il venait solliciter.

Le roi conduisit son hôte sur le versant occidental de la montagne Sainte-Catherine; un brouillard épais, qui s'élevait à la Seine, couvrait la ville tout entière; mais, aux premiers rayons du soleil, un vent du nord, qui arrivait par bouffées, déchira la nuée en gros flocons, qui s'éloignèrent rapidement comme les vagues d'une marée qui se retire, et laissèrent embrasser à la vue le magnifique panorama que l'on découvre de l'endroit où l'on retrouve encore aujourd'hui les traces d'un camp romain, que l'on appelle le *Camp de César*.

Les yeux du duc de Bretagne embrassèrent avec admiration ce vaste tableau : à droite, une chaîne de collines couvertes de vignes, tachetées de villages borne la vue; en face, le cours de la Seine rampe et tournoie dans la vallée, semblable à une immense pièce d'étoffe de soie déroulée et ondoyante, puis, s'élargissant toujours, va se perdre dans un si vaste horizon, que derrière lui l'on devine l'océan; à gauche s'étendent, comme un tapis, les riches et vastes plaines de la Normandie, s'enfonçant dans la mer comme une presqu'île, où, les yeux fixés sur l'Angleterre, veille constamment Cherbourg, la sentinelle de la France.

Mais ce fut lorsqu'il ramena les yeux au centre du tableau,

que sa vue s'arrêta véritablement sur un spectacle aussi étrange qu'inattendu.

La ville, triste et soumise, était couchée à ses pieds : aucun étendard ne flottait sur ses murs ; toutes les portes étaient ouvertes ; la garnison désarmée attendait dans les rues ce qu'il plairait au vainqueur d'ordonner d'elle : toute l'armée anglaise, au contraire, était sous les armes, penonceaux déployés, chevaux piaffans, trompettes sonnantes ; double ceinture de fer qui étreignait la ville à travers sa ceinture de muraille.

Le duc de Bretagne devina la vérité. Il baissa sa tête humiliée sur sa poitrine ; une part de la honte qui accablait la France rejaillissait sur lui, deuxième vassal de la royauté, deuxième fleuron de la couronne.

Le roi Henry ne parut pas s'apercevoir de ce qui se passait dans le cœur du duc ; il appela un écuyer, lui donna à voix basse quelques ordres ; l'écuyer partit au galop.

Un quart-d'heure après, le duc de Bretagne vit la garnison se mettre en marche. Selon les conventions arrêtées, elle était pieds et tête nus, un bâton à la main. Elle partit par la porte du Pont, et fut conduite, côtoyant la Seine jusqu'au pont Saint-Georges, où des commis avaient été placés par ordre du roi d'Angleterre ; ils visitaient les chevaliers et les hommes d'armes, leur enlevant or, argent et joyaux, et leur donnant en échange deux sous *parisis* [1]. Il y en eut même à qui l'on arracha leurs robes fourrées de martre ou chargées d'orfévreries, et qu'on força de revêtir en leur place des robes de gros drap et de mauvais velours. Alors ceux qui venaient derrière, voyant comment on traitait les premiers, jetaient leurs bijoux, leurs bourses et leurs

[1] Enguerrand de Monstrelet.

trousselets dans la Seine, plutôt que de voir passer leur fortune aux mains de leurs ennemis.

Lorsque toute la garnison fut de l'autre côté du pont de Saint-Georges, le roi se tourna vers le duc de Bretagne :

« Seigneur duc, lui dit-il en souriant, voulez-vous entrer « avec moi dans ma ville de Rouen : vous y serez le bien « venu. »

« — Sire, je vous rends grâce, répondit le duc de Bretagne; « je ne ferai point partie de votre suite. Vous êtes un triom- « phateur, il est vrai ; mais je ne suis pas encore un « vaincu ».

En disant ces mots, il descendit du cheval que lui avait prêté le roi Henry, malgré les instances que celui-ci fit pour qu'il le gardât à titre de don, déclarant qu'il attendrait là sa suite, et que nulle considération humaine ne le forcerait à mettre le pied dans une ville qui n'appartenait plus au roi de France.

« C'est fâcheux, dit Henry, piqué de cette tenacité, car « demain vous auriez assisté à un beau spectacle ; les têtes « des trois manans qui ont tenu le siége, tomberont sur la « grande place de la ville. »

Alors il piqua des deux, sans prendre congé du duc, qui resta seul, attendant ses hommes et ses chevaux. Il vit le roi se diriger vers la ville, suivi d'un page qui, au lieu d'un étendard, portait au bout d'une lance une queue de renard. Au-devant de lui était venu le clergé, revêtu de ses habits sacrés, et portant plusieurs reliques. Ils le conduisirent, en chantant, à la grande église cathédrale de Notre-Dame, où il fit, à genoux, son oraison de grâce devant le

grand autel, reprenant ainsi possession de la ville de Rouen, que le roi Philippe-Auguste, aïeul de saint Louis, avait, deux cent quinze ans auparavant, enlevée à Jean-sans-Terre, lorsqu'à l'occasion de la mort de son neveu Arthur, ses biens furent mis en séquestre.

Pendant ce temps, la suite du duc de Bretagne le rejoignit.

Aussitôt il monta à cheval, jeta un dernier regard sur la ville, poussa un profond soupir en pensant à l'avenir de la France, et partit au galop, sans se retourner davantage.

Le lendemain, ainsi que l'avait dit le roi d'Angleterre, la tête d'Alain Blanchard tomba sur la place publique de Rouen. Robert Linet et Jean Jourdain se rachetèrent à force d'argent.

Guy, le traître, fut nommé lieutenant du duc de Glocester, qui prit le gouvernement de la ville gagnée. Il prêta serment de fidélité au roi Henry, qui, deux mois plus tard, lui fit cadeau, en pur don et pour le récompenser, du château et des terres de la veuve de messire de la Roche-Guyon, tué à la bataille d'Azincourt.

Et, au compte de l'Angleterre, ce fut justice, car cette noble et belle jeune femme avait refusé de prêter serment au roi Henry Elle avait deux jeunes enfans, dont le plus âgé ne comptait pas sept ans; elle avait un château royal, une fortune à rendre jalouse une duchesse; elle vivait au milieu de ses terres et de ses vassaux avec un luxe de souveraine : elle quitta tout, château, terres et vassaux; elle prit un de ses beaux enfans de chaque main, revêtit une robe de toile, et s'en alla par les chemins, demandant du pain pour elle et pour eux, et cela plutôt que de devenir la femme

de Guy-le-Boutillier, et de se mettre aux mains des anciens et immortels ennemis du royaume [1].

Si nous nous sommes autant appesantis sur les détails du siége de Rouen, c'est que la prise de cette ville était un événement fatal qui eut un prompt et terrible retentissement dans tout le royaume. A compter de ce jour, les Anglais posèrent réellement les deux pieds sur la terre de France, dont ils possédaient les deux extrémités, la Guyenne sous la foi et hommage, la Normandie par droit de conquête. Les deux troupes ennemies n'avaient plus qu'à marcher l'une au-devant de l'autre pour se joindre et traverser la France, comme l'épée traverse le cœur. Toute la honte de la prise de Rouen revint au duc de Bourgogne, qui vit tomber cette capitale, qui n'avait qu'à tendre la main pour la sauver, et qui ne le fit pas. Ses amis ne savaient quel nom donner à cette inaction étrange, ses ennemis l'appelèrent trahison. Ceux qui entouraient le dauphin y puisèrent de nouvelles armes contre le duc; car, s'il ne les avait pas livrées, il avait au moins laissé prendre les clefs de la poterne par laquelle les Anglais pouvaient entrer dans Paris; et la terreur fut si grande, que vingt-sept villes de Normandie ouvrirent leurs portes lorsqu'elles apprirent la prise de leur capitale [2].

[1] Enguerrand de Monstrelet.

[2] Ce fut, du côté droit de la Seine :

Caudebec, Montivilliers, Dieppe, Fécamp, Arques, Neufchâtel, Denicourt, Eu, Monchaux.

Et du côté gauche :

Vernon, Mantes, Gournay, Honfleur, Pont-Audemer, Château-Mollinaux, le Trait, Tancarville, Abrechier, Maulévrier, Vallemont, Bellencombre, Neuville-Fontaine, le Bourg-Préaux, Nougon-Dourville, Longentpré, Saint-Germain-sur-Cailly, Beausemont, Bray, Villeterre, Châtel-Chenil, les Boules, Galincourt, Ferry, Fontaine-le-Bec, Crepin et Facqueville.

Lorsque les Parisiens virent ces choses, et que l'ennemi n'était plus qu'à trente lieues de leur ville, le parlement, l'université et les bourgeois, envoyèrent une ambassade au duc Jean; ils le suppliaient de revenir avec le roi, la reine et toute sa puissance, pour défendre la capitale du royaume. La seule réponse du duc fut de leur envoyer son neveu, Philippe, comte de Saint-Pol, âgé de quinze ans, avec le titre de lieutenant du roi et la charge de conduire toutes les affaires de la guerre dans la Normandie, l'Ile-de-France, la Picardie, les bailliages de Senlis, Meaux, Melun et Chartres. Lorqu'ils virent entrer dans leur ville cet enfant, qu'on leur envoyait pour les défendre, ils pensèrent bien qu'ils étaient abandonnés comme leurs frères de Rouen; et là aussi, de grands murmures éclatèrent contre l'honneur du duc de Bourgogne [1].

(1) Enguerrand de Monstrelet. — Journal de Paris.

ALEX. DUMAS.

Revue. — Chronique.

LETTRES ROUENNAISES.

(Ire LETTRE.)

5 Janvier 1833.

Les Journalistes et le Public. — Le Théâtre des Arts. — Revue du dernier Trimestre. — Fin de l'Année théâtrale.

Puisque vous le souhaitez, mon cher directeur, j'y consens : quand vous n'aurez rien de mieux, je vous donnerai mes petites observations sur les œuvres dramatiques, les concerts, les peintures qui nous adviendront. — Aussi-bien les beaux-arts sont-ils les seules sources d'émotion qui ne se dessèchent pas dans l'ame d'un vieillard.

Mais vous permettrez toute franchise à mon expérience, et, en revanche, vous pouvez compter sur des avis sans partialité ni réserve.

C'est du théâtre surtout que nous nous occuperons avec goût et plaisir ; non avec un esprit de coterie ou de système, mais avec un ardent désir de progrès ; non pour trouver des principes de bien vivre, mais pour chercher l'analyse des passions qui, bien ou mal dirigées, deviennent le vice ou la vertu. — Car, si le théâtre n'est pas l'école des mœurs, du moins il en est la peinture, et, comme tel, peut encore concourir à les diriger et les

polir. — Croit-on, par exemple, qu'il n'y ait pas plus de haine de l'ambition dans *Richard d'Arlington* que dans tout Sénèque?

Quand nous sonderons la pensée d'un ouvrage quelconque, nous nous attacherons donc plus à sa pensée artistique qu'à sa doctrine. — Si l'on veut faire des arts une prédicande, on leur ôte tout leur prix. Il est bien qu'ils instruisent sans doute, mais il faut qu'ils touchent d'abord. Il ne faut pas plus de sermon en scène que de drame en chaire.

N'est-il pas juste, cher directeur, que je vous fasse connaître ainsi d'avance ma façon de juger les œuvres d'arts, et n'avez-vous pas le même mode que moi de les envisager? — Quand vous voyez l'*Orgie de Rubens*, la *Maîtresse du Titien* ou le *Saint-Jérôme du Carrache*, sans doute, dans votre conscience d'honnête homme, vous bénissez le dernier d'avoir mis tant de religion, d'espoir et d'extase céleste dans son admirable tête; mais, comme journaliste, est-ce le cœur ou l'opinion que vous avez à juger? non, — c'est le génie.

Il est un autre point sur lequel il faut que nous soyons d'accord. — A mon sens, la plus sûre manière de faire avancer les arts, ce n'est pas de critiquer ceux qui les cultivent, c'est d'agir sur le public.

En général, les artistes pensent plus et sentent mieux que la masse qui les juge. — S'ils vont plus vite qu'elle, ils ne sont plus compris; la froideur qui accueille leurs essais les décourage, et l'art demeure stationnaire; mais si, dans chacun de vos avis, le public trouve un enseignement, son intelligence grandit, son goût se forme en même temps que ceux de l'artiste; ils s'entendent, ils marchent d'un pas égal, et l'art prospère.

Beaucoup de vos confrères ont un tort grave, celui de louer ou de fronder, non-seulement sans savoir (ceci, c'est peccadille), mais sans dire pourquoi.

Qu'en résulte-t-il? ils enflent ou mortifient la vanité de l'artiste, mais ils restent sans action sur son talent. — En cela (excusez-moi si je parle aussi légèrement d'un corps aussi puissant,) en cela, messieurs du feuilleton ressemblent un peu à l'arlequin de la farce italienne, qui montrait à lire à son enfant, et chaque soir le fouettait quand il avait fait une faute, sans lui dire en quoi elle consistait.

Le premier défaut de cette méthode est de laisser le patient dans une incertitude décourageante; le second, et c'est le plus grave, est de vicier le jugement du public.

Habitué qu'il est à s'en fier à ses conseillers, le parterre se façonne à leur guise et se passionne comme un seul homme; il se prévient contre un acteur; il a d'avance des lots d'applaudissemens ou de murmures tout faits pour tel ou tel; il se moque, il rit d'une faute involontaire. — Le favori peut se négliger sans crainte, il est sûr des suffrages qui l'attendent; mais, en revanche, celui qui est en butte essaie vainement de faire sentir ses progrès; le journal a parlé : vite des sifflets pour encourager ses efforts! — Et voilà la justice distributive qui, grâce à vous, messieurs les aristarques, s'introduit dans le parterre!

Mieux vaudrait cent fois ne point chercher à guider son jugement que de le conduire par ces mauvaises routes. — Vous le verriez bientôt, équitable et indulgent, s'abandonner franchement au plaisir et prendre confiance en lui-même. Alors il chercherait à concevoir le beau et le mauvais ; il n'attendrait pas que la capitale eût sanctionné une œuvre dramatique pour l'accepter de confiance ; en un mot, il oserait se prononcer tout seul, sans pique et sans préjugé.

Alors, aussi, qui nous empêcherait d'avoir un répertoire à nous ? — Les auteurs même en renom ne craindraient plus un public ainsi disposé, et la multiplicité des centres agirait sur la variété des productions. D'abord, sans doute, comme à Lyon, nous aurions des traductions, puis des œuvres originales, et nos acteurs, qui se verraient en passe de créer eux-mêmes des rôles, s'élèveraient à la hauteur de leur mission.

Je vous ai promis la revue du dernier trimestre ; en vérité, c'est chose qui ne demande que quelques mots.

La plupart des pièces nouvelles qui ont signalé cette période sont déjà passées de mode ; *Clotilde*, *la Famille de Lusigny*, *le Serrurier*, *la Prise d'Anvers*, *la Grande Aventure*, sont venues successivement réveiller l'attention des abonnés ; mais l'œuvre qui domine ces bluettes de toute la hauteur du génie, c'est *Othello*. — Othello, composition sérieuse qui rachète par d'immenses beautés quelques légers défauts. Véritable musique de *transition*, où l'amateur peut apercevoir le passage bien sensible d'une manière fougueuse à une manière plus sentie et plus vraie. — On devine que c'est la première lutte dans laquelle Rossini soit parvenu à vaincre son génie et à le maîtriser à son gré.

Othello n'a pas besoin d'analyse : il suffit d'étudier les émotions qu'on éprouve à l'ouïr, pour apprécier les mouvemens musicaux qu'il recèle.

Maintenant, que va-t-on nous offrir ? car nous sommes comme des rois, ici ; quelque riche que soit un vêtement, nous le mettons une fois, et puis nous en demandons un autre. — Si je suis bien informé, *le Mannequin de Bergame*, petit opéra-comique de Fétis, *le Mariage de Figaro*, de Mozart, *le Dieu et la Bayadère*, d'Auber, sont en chantier pour les plaisirs du parquet ; on parle aussi *de Guillaume-Tell*, qui couronnerait l'année. — Sans doute, c'est une musique bien puissante, mais bien sérieuse !

Encore un mot en confidence : on assure que, pour favoriser nos projets de décentralisation, plusieurs lauréats de la porte Saint-Martin et du Gymnase ont bien voulu nous offrir les prémices de leurs travaux. On parle même, mais tout bas, de M. Dumas et de l'auteur de la *Marraine*. Puisse cette nouvelle carrière s'ouvrir à notre scène dramatique. — Il y aurait là bien du progrès et de l'avenir !

Adieu.

Seine Freund,

Dr G. OEHLBAUM.

THÉATRES DE PARIS.

Dès que nous avons conçu les avantages qui pourraient résulter de la décentralisation littéraire, nous nous sommes empressés d'en signaler le besoin.

Maintenant il nous semble que ce besoin s'est fait sentir à tous les hommes éclairés qui habitent les villes importantes de nos départemens, et voici que nous employons toutes nos forces pour créer dans le pays qui nous est le plus cher, un centre local aux beaux-arts.

Les Sociétés dont nous avons publié le plan, la Revue actuelle, n'ont pas d'autre but.

Mais notre ouvrage ne sera toujours qu'une ébauche tant que le théâtre ne sera pas devenu la principale arène ouverte à nos littérateurs.

En attendant que le nôtre se crée un répertoire à lui, nous suivrons, mois par mois, l'analyse des pièces nouvelles représentées à Paris, tant pour mettre nos jeunes écrivains en garde contre des sujets déjà exploités, que pour donner au public le moyen de préjuger les pièces qu'il désire voir mettre en scène sous ses yeux.

Cette fois-ci nous remonterons d'un mois de plus en arrière pour constater l'activité dramatique de novembre dernier. — Vingt-sept pièces en ont signalé le cours; un ballet, deux opéras, trois mélodrames, cinq drames, treize vaudevilles. — Dans le courant de décembre quelques ouvrages importans ont été représentés; nous dirons quelques mots de chacun d'eux.

Théâtre-Français.

Le Roi s'amuse, *de* M. Victor Hugo.

Le sujet de ce drame est maintenant trop connu pour que nous fassions les frais d'une nouvelle analyse. Le public en a jugé les graves défauts

avec sévérité ; quelques journaux en ont signalé les beautés. Pour nous, la première chose qui nous ait frappé dans cette conception dramatique, c'est la pensée : cette pensée d'une fatalité qui conduit les hommes en dépit de leurs résolutions, les contraint à subir ses chances, bien qu'ils luttent contre elles avec toute la force du raisonnement, et les mène à son gré comme des jouets sans volonté.

Certes, nous ne nous ferons pas les apologistes *quand même* du puissant auteur de *Notre-Dame de Paris* ; cependant il faut reconnaître du génie dans des vers tels que ceux-ci :

C'est Triboulet croyant tenir sous ses pieds le cadavre du roi :

Que dira l'avenir ? quel long étonnement,
Parmi les nations, d'un tel événement !
Sort qui nous mets ici, comme tu nous en ôtes !
Une des majestés humaines les plus hautes,
Quoi ! François de Valois, ce prince au cœur de feu,
Rival de Charles-Quint, un roi de France, un dieu
A l'éternité près, un gagneur de batailles,
Dont les pas ébranlaient la base des murailles,

(Il tonne de temps en temps).

L'homme de Marignan, lui qui, toute une nuit,
Poussa des bataillons l'un sur l'autre à grand bruit.
Et qui, quand le jour vint, les mains de sang trempées,
N'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées,
Ce roi de l'univers par sa gloire étoilé,
Dieu ! comme il se sera brusquement en allé !
Emporté tout-à-coup, dans sa toute-puissance,
Avec son nom, son bruit et sa cour qui l'encense,
Emporté, comme on fait d'un enfant mal venu,
Une nuit qu'il tonnait, par quelqu'un d'inconnu !
Quoi ! cette cour, ce siècle et ce règne, fumée !
Ce roi qui se levait dans une aube enflammée,
Éteint, évanoui, dissipé dans les airs !
Apparu, disparu, comme un de ces éclairs !
Et peut-être demain des crieurs inutiles,
Montrant des tonnes d'or, s'en iront par les villes,
Et crieront au passant, de surprise éperdu,
A qui retrouvera François Premier perdu !.....

Théâtre Italien.

Mose. — Anna Bolena.

Chaque jour le goût de la musique scénique s'accroît et s'épure à Paris ; aussi le *Mose*, large composition, écrite dans la seconde manière de Rossini, a-t-il été goûté comme il mérite de l'être.

La partition de Donizetti, qui lors de son apparition avait été froidement accueillie, a repris faveur cette année. Le public commence à s'apercevoir que le génie musical peut se trouver ailleurs que dans des motifs légers, modulés et variés d'une manière heureuse, mais souvent sans expression réelle.

Il est à regretter que l'Odéon ait cessé de jouer les traductions d'opéras étrangers : c'était une mine riche et belle à exploiter, une source féconde de progrès.

Au surplus ; c'est en province que ce genre a commencé ; c'est à nos théâtres à savoir se l'approprier encore.

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Reprise du Déserteur. — Le premier Pas. — Le Pré-aux-Clercs.

Malgré ses efforts, le théâtre de la rue Ventadour attire difficilement la foule.

La première moitié de son mois de décembre avait été signalée par peu de bonnes recettes. A propos de la reprise du *Déserteur*, un journal se demandait : où est le Déserteur ? — Ne serait-ce pas le public?

C'est qu'en effet l'œuvre de Monsigny n'avait pas amené grand monde à Feydeau.

Depuis, deux nouveautés ont réparé cet échec : *le Premier Pas*, et *le Pré-aux-Clercs*.

Dans *le Premier Pas*, un mari surprend les lettres que sa femme écrit à son amant. Ces lettres vont perdre sans retour la malheureuse qui n'est encore qu'imprudente, quand soudain une amie fait accroire au mari que les épîtres qu'il a découvertes ne sont que le fragment d'un roman imaginaire, composé par sa femme dans un moment de loisir. Le digne homme

est tout-à-fait rassuré, et s'estime fort heureux de trouver à sa moitié tant d'imagination et d'esprit.

La musique de M. Blangini, qui brode ce canevas, est, dit Jules Janin, une bonne petite musique.

Pour juger *le Pré-aux-Clercs* comme composition, nous attendrons que cette pièce soit jouée à notre théâtre; mais le nom d'Hérold nous est déjà une garantie : l'auteur de Zampa ne peut pas avoir fait une œuvre nulle.

Quant au poème, le sujet en appartient à M. Mérimée; c'est assez dire qu'il est dramatique, si M. Planard ne l'a pas trop défiguré.

Au surplus, en voici le scenario :

Marguerite de Navarre, première femme d'Henri IV, vient à la cour d'Henri III, accompagnée d'Isabelle de Mortagne, tendre béarnaise, que Catherine de Médicis retient en otage à la tour de Nesle, pour la faire servir à sa politique.

Isabelle n'a qu'un regret au milieu de toutes ces menées, celui de son amant Mergy, le huguenot; elle n'a qu'une crainte, celle de ce fameux comte de Cominges à qui Henri III la destine, ferrailleur indomptable, qui va tous les matins s'exercer au Pré-aux-Clercs, et dont chaque leçon coûte une mort.

Mais Henri IV envoie redemander Marguerite, et c'est Mergy qui est chargé de la mission. Par suite d'une méprise assez bizarre, les deux rivaux se provoquent à un rendez-vous sur le champ dit Pré-aux-Clercs. Le duel se passe la nuit, aux flambeaux. Isabelle, qui a fui du château pour voir Mergy, arrive au moment où une barque, couverte d'un drap noir, traverse la Seine; c'est le corps de Cominges, que la barque ramène au rivage. Isabelle et le vainqueur Mergy retournent dans leurs montagnes, et le rideau tombe, comme un voile sur l'avenir que l'hymen leur prépare.

Notre public rouennais paraît désirer impatiemment la mise en scène de cet ouvrage.

Théâtre du Palais-Royal.

Le dernier Chapitre.

Prosper aime d'une amour toute désintéressée Pauline,

Pauline qui n'a rien, et lui pas davantage,

comme on dit dans Robert-le-Diable.

Prosper est soumis aux volontés d'un notaire, et Pauline à celles d'un oncle; tous deux sont revêches comme des Gérontes. L'oncle veut que la jeune fille épouse un marchand de vin; comme c'est poétique! Le notaire prétend que le jeune clerc n'épouse personne, et, attendu son obstination, le met à la porte de son étude.

Malédiction ! . . Tous deux veulent mourir de la mort des amans ; c'est au moyen d'un feu de charbon qu'ils veulent éteindre celui qui les consume.

Déjà le funeste combustible est incandescent ; déjà l'acide carbonique est en scène incognito , et prépare un dénouement tragique , quand l'amour de la vie rentre au cœur des moribonds ; ils brisent un carreau de vitre , l'air pénètre dans la mansarde , et les deux insensés reprennent joyeusement le fardeau de l'existence.

Théâtre du Vaudeville.

Reine , Cardinal et **Page** , *comédie-vaudeville en un acte , de* M. **Ancelot**.

Trois prétendans aspirent à la conquête d'Anne d'Autriche , femme délaissée de Louis XIII ; c'est un page de dix-huit ans , que l'on nomme d'Harcourt , le cardinal de Richelieu , et l'ambassadeur d'Angleterre Buckingam. Ce dernier est préféré , et il reçoit de la reine une agrafe de diamans que le roi son époux lui avait donnée le matin même. Richelieu et le page se sont aperçus de leur défaite ; le premier jure de s'en venger , l'autre ne sait qu'aimer et souffrir. Le cardinal , à qui le don du bijou n'a pas échappé , se le procure, grâce aux intrigues d'une comtesse de Glaris qui doit épouser Buckingam , et que la jalousie jette dans le parti du premier ministre.

La reine apprend que le diamant est sorti des mains du noble duc , et fait appeler Richelieu , qu'elle soupçonne d'en être le possesseur. — Comme bien on pense , celui-ci ne se rend au vœu d'Anne d'Autriche qu'après avoir instruit le roi. Il arrive chez la reine comme elle est avec Buckingam : blotti derrière un fauteuil , il y puise dans chaque mot des deux amans l'amour de la vengeance.

Alors survient le roi , pour redemander à la reine son présent du matin.

Le cardinal triomphe , mais un instant seulement ; car Anne d'Autriche s'empresse de montrer à son royal époux l'agrafe de diamans qu'elle porte à son cou.

C'est un double du bijou , que le joaillier avait gardé , et que le page s'est à tout prix procuré pour sauver la reine.

Au dénouement chacun obtient sa récompense : Buckingam est renvoyé , le cardinal est joué , et le doux page , qui sans bruit couvre de baisers les mains de la reine , demeure le seul heureux entre les trois prétendans.

Nous ne nous étonnons pas qu'un pareil thème , traité avec délicatesse , ait reçu d'unanimes applaudissemens.

Sans doute nous en jouirons bientôt à notre scène rouennaise.

Théâtre des Variétés.

La prima Donna. — L'Art de ne pas monter sa garde.

Voici comme le spirituel rédacteur du feuilleton des Débats analyse cette bluette.

« La *prima donna* dont il s'agit voyage dans la Campagne de Rome par une pluie battante, et accompagnée d'un marquis, neveu d'un cardinal. Le marquis et la cantatrice, surpris par l'orage, viennent demander asile à la bonne fermière Mariquitta. La signora Rossellini, la cantatrice, se trouvant pénétrée par la pluie, change d'habits, et elle prend les vêtemens d'une paysanne italienne; grand malheur pour Pippo! Ce Pippo est le fils de Mariquitta la fermière. Ce jour-là même il attend sa fiancée, car il faut qu'il se marie dans les vingt-quatre heures, s'il ne veut pas partir pour la milice. Pippo donc, voyant la signora, la trouve belle et blonde. Pippo, entendant chanter la signora, trouve qu'elle chante aussi bien pour le moins que les gardeurs de vaches de son village. Pippo devient amoureux, il aime, il est aimé, on l'épouse. Pippo peut à présent se faire chanter, tous les soirs, les airs de madame Pasta, quand le soir il reviendra, dans sa ferme, de la chasse aux canards.

Ce qui doit être fort agréable pour Pippo. »

Plaisanterie à part, nous recommandons à nos lecteurs ce joli vaudeville, qui vient d'être mis en vente chez *Barba*.

L'Art de ne pas monter sa garde est une vraie lanterne magique :

On y voit un artiste dramatique qui, pour se soustraire aux poursuites de son sergent-major, se déguise en femme, en vieillard, voire même en négresse, jusqu'à ce que la fête du roi vienne lui apporter l'amnistie.

Grâce à Lhéric, le parterre a applaudi.

Le Fermier et le Général, représentés à la *Gaîté*, *la Dame du Louvre* et *Quinze cent soixante-douze*, sujets tirés comme *le Pré-aux-Clercs* des scènes de la Saint-Barthélemi, n'offrent rien d'assez neuf comme conception pour exiger une analyse détaillée.

Au théâtre anglais, *Jeanne Shore* et *Isabella* ont excité l'attention publique.

C'est un genre à part que celui des tragédies de Rowe et de Southein, un genre avec ses beautés et ses défauts à lui. Une critique maigre et rapide n'en donnerait qu'une fausse idée. Mais nous souhaitons vivement que quelque plume habile nous fasse connaître ces ouvrages, et les transporte sur notre scène.

BIBLIOGRAPHIE.

Description Géologique du Département de la Seine-Inférieure, Par M. A. Passy. — In-4°, avec Atlas et Carte, *Rouen*, 1832, Nicétas Periaux.

Cet Ouvrage, que nous devons à l'ardente activité de M. le Préfet de l'Eure, est sans contredit un des plus importans qu'ait depuis long-temps publiés notre presse départementale ; les recherches fécondes et les planches lumineuses dont l'auteur accompagne ses propres observations, font de son travail un pendant indispensable à celui de MM. Brongniart et Cuvier.

Essai historique sur la Peinture sur verre, par M. E. H. Langlois. — In-8°, fig. *Rouen*, 1832, Ed. Frère.

Cet Ecrit, si plein d'observations savantes et de traditions anecdotiques, est maintenant trop connu du public pour qu'il soit nécessaire de s'étendre à son sujet ; il suffit donc de le mentionner ici comme un des plus curieux travaux de l'auteur des Recherches sur l'histoire de *Saint-Wandrille*.

Tombeaux de la Cathédrale de Rouen ; par M. A. Deville. — In-8°, fig. *Rouen*, 1833, Nicétas Periaux.

Comme il est des sols qui forcent telles ou telles plantes à naître, de même nos départemens, si riches de moyen âge, appellent les études archéologiques.

Mais parmi les savans qui s'y livrent avec ardeur, il faut compter au nombre des plus laborieux l'auteur des *Recherches sur le Château-Gaillard* et *Saint-Georges de Bocherville*.

Le nouveau travail de M. A. Deville, sur les Tombeaux de la Cathédrale, est tout à la fois un monument et un document précieux d'érudition historique. Puisque les révolutions et les intérêts matériels nous arrachent chaque jour quelques débris de notre passé, grâces soient rendues aux écrivains studieux, aux peintres habiles qui nous en conservent la trace.

Excursions dans l'Amérique méridionale, traduites de l'anglais, de Charles Waterton. — In-8°, fig. *Rouen*, 1833, chez Ed. Frère et Nicétas Periaux.

Les qualités et les défauts de cet Ouvrage tiennent à la manière dont il a été fait ; c'est sur les lieux, partie sur la roche déserte, partie au foyer de quelque heureuse peuplade, que M. Waterton a écrit ses voyages. Il peint avec un grande vérité de coloris ce qu'il raconte ; mais aussi ses récits, ses observations mal liées se ressentent de la précipitation et des embarras du voyage. Il y a plusieurs belles pages dans ce livre de M. Waterton, de beaux passages, qui semblent autant d'Oasis où l'esprit aime à se reposer, et nous engageons nos lecteurs à se procurer cet intéressant Recueil.

Musée des Dames.

Les soirées ont commencé tard; le mois de décembre s'est montré peu fertile en toilettes.

Cependant, selon *le Follet des Salons*, la gaze *Floride*, rose ou bleue, parsemée de petites fleurs gaufrées, avait remplacé la gaze *Maria*.

La couleur abricot était en vogue pour les bals; sur une robe de crêpe abricot, on posait des fleurs abricot à feuilles et calice noirs, qui se mariaient admirablement.

Depuis le commencement de janvier, l'étoffe la mieux portée pour concerts et soirées non dansantes, est le chaly broché et damasquiné, et ensuite imprimé entre les colonnes brochées, ou à colonnes perses riches, ou à fleurs détachées.

Dans les bals, les couleurs qui dominent à cette heure sont le blanc et le bleu pour les jeunes personnes, le cerise et le maïs pour les mamans. Nous avons remarqué qu'avec une robe bleue, les souliers de satin noir sont d'un excellent goût.

Les chapeaux recouverts en crêpe continuent à soutenir leur vogue; le satin jonquille, recouvert de crêpe blanc, et orné de rubans jonquille et blancs, est d'un effet charmant.

Parmi les modes qui ont fait le plus de sensation dans les dernières soirées, et qui ont même été remarquées à une réception de la Reine, *le Follet des Salons* cite les bonnets *à la Flore*. Ces bonnets, garnis de fleurs légères par-devant, se placent très en l'air, et, terminant avec grâce une espèce de Fanchon, laissent, par conséquent, à jour le derrière des cheveux, où le coiffeur place, à son gré, soit un bracelet de fleurs, soit simplement un bouquet détaché.

Ici, chez nos meilleures couturières, et entre autres chez madame Bernard, les robes le plus en commande sont toujours celles *à la Sévigné*.

CONCERT DE LA SOCIÉTÉ MATERNELLE.

(26 Janvier 1833.)

Programme.

1re PARTIE : *Scherzo* de Symphonie. — Chœur de Rossini. — *Concerto* de Listz. — Air chanté par Mlle Berthault. — Chœur d'Haydn.

2e PARTIE : Ouverture de Beethowen. — Listz. — *Quintetti* de Rossini. — Chœur de Weber. — Improvisation de Listz.

Coralie.

Tony Johannot

Lith. de Kappelin et Cie rue du Croissant

Le monde entier est sourd à tes cris .....

SCÈNES ET CONTES.

Coralie.

(FIN.)

Un soir, M. Aubert sortait de chez Évariste, les gens de la maison l'interrogèrent sur l'état du malade; il fronça le sourcil : « Il est perdu », répond-il, « il n'a plus que quelques « heures à vivre ». Coralie était là, tremblante... Elle entendit... Elle se précipita vers le docteur, l'attira à elle : « Monsieur », lui dit-elle avec une effrayante émotion, « Évariste est attaché « à moi par des liens plus forts que tout; par des liens que la « mort même ne pourrait rompre, parce que je mourrais avec « lui ; je me jetterais sur son cercueil, et la même tombe nous « recevrait. Je vous en supplie, faites que je le voie, que je le serre « sur mon cœur.... Oh! laissez-moi l'emmener chez sa Coralie! « Il meurt de ne pas être près de moi; moi seule, Monsieur, « je lui rendrai la vie; j'empêcherai son dernier souffle de « s'échapper.... Laissez-moi, je vous en conjure, laissez-moi

« l'emporter dans mes bras..... » Coralie, égarée par le désespoir, étreignait la main du docteur et l'arrosait de ses larmes.... un mouvement convulsif de douleur et de crainte agitait tout son être.... — Le docteur hésita long-temps; enfin, ému par la prière de cette femme, qui le suppliait à mains jointes, il consentit à lui livrer Évariste, que le froid de la mort commençait à glacer.

« Ce jeune homme, pensa-t-il, n'a auprès de lui qu'une « vieille parente; s'il est encore viable, il lui faut des soins plus « ardens. » Il se décida donc à le faire conduire dans une maison de santé à Chaillot; il en prévint la tante d'Hortense et les domestiques, en disant que peut-être ce changement de lieu pourrait faire naître une crise favorable. Les préparatifs furent prompts comme la parole.

La voiture de Coralie attendait à la porte; il était dix heures du soir; un brouillard épais empêchait les réverbères d'éclairer; le docteur porta lui-même le pauvre Évariste, et le plaça dans les bras de sa maîtresse. Maintenant, à Chaillot, dit-il au cocher. Lui-même suivit avec son cabriolet; mais, lorsqu'on eut fait quelques pas, Coralie s'élançant à l'une des vitres, donna l'ordre de se diriger ventre à terre à son hôtel, et elle laissa loin en arrière le docteur Aubert, qui, en quelques secondes, la perdit de vue... Ainsi, avec la rapidité de l'éclair, elle entraîna chez elle le corps presque inanimé de son amant, avec la ferme résolution de ne jamais s'en séparer.....

Pendant deux jours elle veilla auprès de son lit; elle seule entrait dans l'appartement où le malheureux Évariste souffrait. Elle employa pour le sauver tous les moyens possibles : pâle, échevelée, l'inconsolable Coralie priait le Ciel avec ardeur, et le Ciel enfin exauça sa prière. Oh! quelle fut sa joie quand Évariste, ouvrant tout à coup les yeux, s'écria : « Coralie, c'est

toi!....» Elle tomba à genoux près de lui, et lui dit avec l'accent du bonheur : « Oui, tu es auprès de ta Coralie; c'est « elle qui t'a sauvé; elle t'a arraché à ton lit de mort.... Que « je suis heureuse que tu me doives la vie!....» Évariste promenait autour de lui un regard étonné; il sortait pour ainsi dire d'une horrible léthargie; il doutait de ce qu'il voyait; puis, fixant sa belle maîtresse avec attendrissement, il lui tendit la main, et la tête penchée vers elle il répandit d'abondantes larmes.

En peu de temps Évariste fut convalescent : Coralie était radieuse, triomphante : « A présent, lui disait-elle souvent, tu « ne vivras que pour moi. On creusait une fosse pour t'y « placer... quand je suis allé te chercher les médecins t'avaient « abandonné : tu allais expirer. Eh bien! à force de soins, à « force de prier Dieu, tu existes.... Ton existence, Évariste, « doit m'appartenir sans partage. Dans peu de jours nous « quitterons ce pays, où je ne pourrais te cacher à tous les « yeux, et nous irons habiter une terre étrangère. Tu n'aimais « pas ta femme, tu me l'as dit cent fois; aujourd'hui tu es mort « pour elle; tu es mort pour ta famille; tu es mort pour le « monde entier, excepté pour ta Coralie.... »

En effet, Évariste était mort même devant la loi.

A cette époque lugubre des nuages sinistres planaient sur Paris : le choléra, amené par un vent glacial, décimait les habitans de notre grande cité; les rues étaient encombrées de voitures funèbres; de tous côtés la mort exerçait ses ravages, et les victimes de cette cruelle épidémie étaient conduites pêle-mêle et sans distinction de rang et de fortune à leur dernière demeure. Souvent le somptueux banquier était traîné

dans le corbillard du pauvre, et le malheureux de la mansarde était placé dans un char à panaches noirs et à ornemens de bronze, derniers signes de la splendeur; les employés des mairies ne pouvaient inscrire avec exactitude les noms et le nombre des morts; partout c'était un affreux désordre, et des voitures de marchands de meubles, recouvertes d'un long drap mortuaire, transportaient au cimetière, à chaque instant du jour, une masse de cadavres entassés au hasard.

Dès que Coralie conçut l'espoir de sauver son amant, c'est-à-dire deux jours après l'avoir enlevé de chez lui, elle se rendit au Père-Lachaise, et là elle attendit une de ces fatales voitures; elle s'adressa au commissaire et au directeur du cimetière, et leur dit qu'elle avait ordre d'acheter un terrain à perpétuité, et d'y faire inhumer un corps, qu'elle désigna après s'être approchée de la voiture et en avoir soulevé le drap noir. Cette inconcevable audace lui réussit complètement: on s'empressa auprès de cette femme intéressante; on exécuta ponctuellement sa volonté; elle paya de suite le prix du terrain; elle fit inscrire sur une pierre tumulaire les noms d'Évariste de B***. Revenue dans Paris elle écrivit au docteur Aubert qu'Évariste avait cessé d'exister, et lui désigna son tombeau....

Le docteur avait fait de vains efforts pour suivre la course rapide des chevaux de Coralie, et depuis, malgré mille démarches, il n'avait pu découvrir sa demeure; alors il s'inquiéta de la responsabilité qu'il avait contractée à l'égard de la famille d'Évariste; mais cette nouvelle le tira d'embarras. Il s'empressa d'annoncer la mort de son malade, et, pour ne pas avouer ce qui s'était passé, il assura que, par ordre de police et pour cause de salubrité publique, on était obligé de faire enterrer en toute hâte les corps des cholériques.

Coralie était donc tranquille ; chaque jour elle avançait ses apprêts de départ ; mais ils étaient loin d'aller au gré de son impatience. Obligée de vendre ses propriétés et de réaliser en numéraire sa fortune, deux mois s'écoulèrent.

Quand le soin de ses affaires la retenait au dehors, Évariste restait seul. Pendant quelque temps il fut tout à l'amour, puis à la reconnaissance; mais ensuite il devint triste et sombre : sa maîtresse commença à lui paraître exigeante, et même, après de longues absences, elle avait peine à ranimer par ses caresses l'imagination abattue de son amant.

Un jour où Coralie était partie depuis le matin, Évariste se promenait à grands pas dans son appartement. Ses traits étaient altérés ; par un mouvement machinal, il passait ses doigts dans ses longs cheveux bouclés, puis il s'arrêtait comme indécis, comme méditant une résolution nouvelle. « Quelle « destinée inconcevable! se disait-il; pauvre Hortense! comme « elle doit pleurer!! Je la vois en habit de deuil avec ma fille « chérie! Quelle solitude pour elle!! Elle qui m'aimait tant!! « Oh! je l'ai indignement trompée! Je suis un infâme!!!... Mais « je puis lui rendre encore le bonheur : j'irai me jeter à ses « pieds, et pour ne pas l'affliger je lui dirai que la nouvelle « de ma mort est une erreur. Je n'avouerai pas mon crime, « j'empoisonnerais sa vie. — Oui, je pars, je quitte Coralie!! » — Et puis il hésitait, il tremblait; — le souvenir des tendres soins de sa maîtresse le retenait.... Mais soudain il prit une décision, et écrivit cette lettre à Coralie :

« Vous m'avez arraché à la mort, Coralie : long-temps « affaibli par la souffrance, je n'ai pu m'apercevoir que je « souillais par un crime la vie que vous m'avez rendue; mais

« depuis quelques jours je suis assiégé par d'horribles pensées, « et tout mon bonheur s'efface devant les souvenirs qui « m'oppressent..... Croyez-vous que, pendant toute mon « existence, je ne frémirai pas en songeant au malheur que « j'ai causé? croyez-vous qu'Hortense et sa fille, vêtues de noir, « ne seront pas sans cesse devant mes yeux, et que l'avenir « sera pour nous deux exempt de remords? Oh! laissez-moi « réparer le mal que j'ai fait; laissez-moi vous estimer; « laissez-moi penser avec calme au passé de bonheur que vous « m'avez donné. — Ma Coralie, je n'oublierai pas ton amour; « je n'oublierai pas que je te dois la vie; à toi donc pour la « vie une amitié sans bornes et la plus vive reconnaissance.

« Adieu; bientôt je reviendrai à tes genoux te remercier, « et tu seras heureuse aussi de ma résolution.

« ÉVARISTE de B*** ».

Il cacheta sa lettre et partit aussitôt. A peine était-il sorti que la voiture de Coralie entra dans la cour : Coralie monta promptement les escaliers; elle était impatiente d'embrasser son amant et de lui annoncer que le lendemain ils quitteraient Paris.

— « Où est Évariste? » s'écria-t-elle quand elle reconnut son écriture. — « Il vient de sortir », répondit un domestique. — Elle pâlit; elle chancela en lisant cette lettre fatale; mais immédiatement elle descendit, remonta dans sa voiture, et se fit conduire avec une effrayante rapidité au domicile du parjure qui l'abandonnait.

A la porte d'Évariste elle attendit; au bout de quelques instans elle l'aperçut qui marchait avec peine; sa figure était décomposée. « Évariste! » lui cria-t-elle, « viens vers moi; « j'ai un dernier adieu à te faire. » A peine son amant était-il dans la voiture, qu'elle donna ordre de retourner à son hôtel.

Pendant ce court trajet Coralie ne lui adressa pas un reproche : « Attends, lui dit-elle seulement d'une voix étouffée « par le désespoir, attends : une fois arrivés chez moi nous « parlerons longuement..... » Et, d'un geste de sa main tremblante, elle imposait silence à Évariste, que la fatigue et la douleur accablaient....

Tous deux ils arrivèrent dans cet appartement où tant d'heures de bonheur s'étaient écoulées, où tant de sermens d'amour avaient été jurés. Évariste, oppressé, souffrant, pouvait à peine marcher; ses yeux étaient fixes et inquiets. Coralie était d'une pâleur effrayante; mais sa démarche était vive et précipitée; l'agitation la plus grande se peignait sur tous ses traits. « Évariste, » lui dit-elle, « il me semble qu'un « songe horrible occupe mes esprits ; tu viens de me plonger « dans le cœur un poignard envenimé ; depuis une heure mon « sang est arrêté dans mes veines : tiens, regarde-moi, vois « sur mon visage l'impression du mal que tu viens de me « causer : eh bien! je veux souffrir encore; je veux entendre « de ta bouche mon arrêt de mort; je veux que tu me dises « ce que tu as osé m'écrire; je veux que, de vive voix, tu « me dises que tu abandonnes Coralie pour retourner avec « Hortense.... Parle.... je t'écoute. »

— « Je n'ai rien à ajouter; ma lettre vous exprime une « résolution immuable, » répondit Évariste. « Je veux vous « éviter un crime, des remords, et vous vouer pour la vie « une reconnaissance et une amitié à toute épreuve. »

— « Malheureux! » s'écria Coralie, « as-tu oublié les « sermens que tu m'as faits? As-tu oublié que mille fois à mes « genoux tu m'as répété que tu ne voulais vivre que pour « moi? que ta famille et ta femme faisaient peser sur toi de

« lourdes chaînes que tu désirais briser?... Ma Coralie, « disais-tu, je voudrais t'entraîner dans un pays lointain. Mes « jours se passeraient à semer des fleurs sur ta vie; je ne te « quitterais pas d'une heure, d'un instant.... Oh! qu'alors je « serais heureux!.... Aujourd'hui tu as oublié le passé, toi; mais « moi qui ai cru à ta sincérité, à ton amour, j'ai tout abandonné « pour toi; j'ai foulé tous les préjugés; j'ai mis de côté « convenance, considération, liens d'amitié: j'ai tout délaissé « à cause de toi et pour toi.... Et maintenant tu voudrais « renverser nos projets; tu mépriserais mes sacrifices! Il n'est « plus temps: tu ne t'appartiens plus.... »

— « Coralie! » reprit Évariste, « vous vous méprenez!.... « Vous avez donc mis pour prix à l'existence que vous m'avez « rendue, l'infamie, l'esclavage!.... »

— « L'infamie! l'esclavage! » répliqua Coralie; « c'est donc « de l'esclavage que de vivre avec une femme qui t'a donné « tant d'amour et que tu as tant aimée; à laquelle tu disais: « Je hais Hortense, je ne vois plus, je ne rêve plus que « Coralie.... Mon Dieu! tant de soins, tant de peines et « de larmes auront donc pour récompense une si cruelle « ingratitude!... Évariste, mon ami, tu es égaré; tu rejetteras « cette inconcevable résolution... Je ne te fais pas commettre « un crime.... Tu ne te souviens donc pas que c'est toi qui, « le premier, m'as proposé de fuir avec moi?.... Mais Hortense « te croit mort; elle peut vivre sans toi avec sa brillante « fortune..... Et qui te dit que déjà elle ne t'a pas oublié?

— « Demain tu me comprendras mieux », répondit Évariste, « tu réfléchiras. Mais, de grâce, un instant de répit; je suis « fatigué; je ne puis plus long-temps soutenir cette explication: « j'ai trop besoin de repos. »

Coralie le fixa avec un sinistre étonnement. « *Demain tu me* « *comprendras mieux!* » répéta-t-elle à voix basse. Évariste se jeta sur un lit, et bientôt un profond sommeil vint appesantir ses membres affaiblis.

Coralie tremblait de rage et de désespoir; dominée par une horrible résolution elle passait sa main sur son front brûlant; de temps en temps elle s'approchait du chevet d'Évariste, et le contemplait avec stupeur; et lui, en dormant, prononça deux fois le nom d'Hortense... « Le misérable! » s'écria Coralie, « il ne pense plus à moi, et ses songes sont occupés par « cette femme qu'il a maudite tant de fois! Demain il serait « tout à elle!... Oh non, non! je ne te le permettrai pas, « Évariste : tu ne veux pas de la vie avec Coralie; eh bien! « la mort, la mort pour nous deux.... »

Enveloppée dans un ample manteau, elle sortit précipitamment et revint un instant après avec un monceau de charbon qu'elle s'empressa d'allumer..... Elle ferma toutes les portes à clé, boucha les fentes des fenêtres, et attendit le moment fatal avec une joie féroce.....

Bientôt une vapeur épaisse et noirâtre se répandit dans l'appartement : le jeune homme, encore malade, en ressentit de suite les effets. Il se tordit sur le lit en poussant des gémissemens plaintifs : Coralie résista long-temps et contempla d'un œil sec les tortures d'Évariste, dont la poitrine était haletante et étouffée..... Tout à coup il se leva : « Coralie, « Coralie, dit-il, tu veux donc me tuer!... — Ainsi, répondit-« elle, je t'ai pris quand tu allais mourir; ainsi tu étais quand « je t'ai rappelé à la vie. Rentre donc dans l'agonie de la « mort! Tu vois, je ne la crains pas, la mort, et je l'attends « auprès de toi!... » — Et Évariste, qui ne pouvait plus se soutenir, vint tomber et rouler près du brasier qui brûlait

de plus en plus. Coralie alors commença aussi à sentir des souffrances mortelles; mais cependant elle vivait assez pour regarder encore Évariste qui expirait lentement dans des douleurs atroces....

Il fit mille efforts pour se traîner vers la porte et appeler du secours.... « Le monde entier est sourd à tes cris, » lui dit Coralie, « maintenant tu ne sortiras d'ici qu'avec moi..... « dans le cercueil! » — « Hortense! Hortense! je meurs sans « t'embrasser, sans te faire mes derniers adieux! » s'écria Évariste en rendant l'ame. — « Encore Hortense! oh! le « malheureux! cria Coralie..... Meurs donc, meurs donc, « infâme! »

Elle se précipita sur son corps et tomba morte aussitôt.

Le lendemain on trouva les deux cadavres; les doigts de Coralie étaient enfoncés dans le sein de son amant, comme si, avant d'expirer, elle avait voulu lui arracher le cœur.....

Achille La Rive.

Mon Ami le Pirate.

CONTE MARITIME QUI PEUT PASSER POUR HISTORIQUE.

Pendant la guerre, je me trouvai embarqué sur un petit bâtiment avec un jeune aspirant qui devint bientôt mon intime ami. A la douceur et à la figure d'une jolie fille il joignait toute la bravoure et l'entêtement d'un vieux soldat. Elevé pour être un jour avocat ou médecin, il lui était venu dans l'idée de tromper les intentions de ses parens et de se faire marin. Le drôle n'eut pas besoin d'un long apprentissage ; au bout de deux campagnes et de quelques leçons de mathématiques, c'était un excellent aspirant de deuxième classe.

Sa gaîté nous réjouissait fort ; à toutes les allusions qu'il puisait dans le métier, et dont il semait sa conversation, il manquait rarement d'ajouter des distiques latins, des vers d'Horace ou de Virgile, lambeaux brillans des études qu'il avait abandonnées pour courir les mers. Notre ami Mainfroy était parmi nous un érudit des plus plaisans.

La vie un peu paresseuse et uniforme des aspirans ne convint pas long-temps à la vivacité de son caractère ; il lui

fallait des aventures pour occuper son imagination, des dangers pour exercer son courage; et quand, avec notre petit bâtiment, nous mouillions au milieu des corsaires qui encombraient alors les ports de la Manche, Mainfroy ne manquait jamais de se lier avec les officiers de ces happeurs d'anglais. Après avoir pris, par la fréquentation, toutes les habitudes de ces messieurs, il lui vint bientôt à l'idée d'embrasser leur métier. Il sollicita du ministre de la marine la permission de faire la course pendant trois mois, sans perdre le petit grade qu'il possédait dans l'armée navale; le ministre accorda tout, et notre ami devint sous-lieutenant sur un beau corsaire de Saint-Malo.

Il nous quitta pour aller courir la Manche à bord de son lougre, en nous criant à nous qui lui fesions la conduite : « *Audaces fortuna juvat !* Adieu, portez-vous bien, et moi aussi ! » C'était sa formule ordinaire d'adieu.

Et il partit dans la petite embarcation qui le conduisait à bord, en prenant lui-même la barre, et en ordonnant aux canotiers de border un peu l'écoute de misaine.

Quinze jours après l'appareillage du corsaire, nous apprîmes qu'il avait été capturé. Nul doute que notre ami Mainfroy n'eût subi le sort de ses compagnons de course.

Nous le croyions le plus sincèrement du monde rongeant son frein dans les prisons d'Angleterre, lorsqu'un jour, dans une mauvaise petite rade de la côte du Finistère, nous vîmes arriver une barque toute noire, avec un pavillon renversé. A la piètre apparence de la prise, il était aisé de voir que c'était tout au plus un pauvre charbonnier de Dublin ou de Corck, capturé par quelque corsaire qui n'avait eu rien de mieux à faire. Mais quelle fut notre surprise et notre joie lorsque, dans le capitaine de cette brillante capture, nous reconnûmes notre ami Mainfroy !

— « Ah ! vous voilà, vous autres, tas de fainéans ! » nous cria-t-il du plus loin qu'il nous aperçut. « Pendant que vous « étiez là à vous morfondre, j'ai battu la mer, moi. Pour se « débarrasser de moi, on m'avait donné le commandement de « cette prise, avec six hommes du corsaire, et me voilà. »

Nous aidâmes notre ami à mouiller dans une des criques les plus désertes de l'anse de Perros, car il voulait, disait-il, avoir le moins possible de surveillance pendant le désarmement de son navire.

Une fois à terre, il commença à débarquer en fraude tout ce qui put être enlevé, sans trop faire crier les douaniers et l'agent de la marine.

Les fredaines destinées à célébrer son heureuse arrivée eurent lieu après cette opération préliminaire ; elles furent aussi complètes que le permit le pays assez peu civilisé où nous nous trouvions. Mais il fallait un plus grand théâtre à son ambition, et ses parts de prises une fois soldées, il partit pour Paris dans l'intention de manger la sienne avec un certain éclat dans la capitale de la France.

Nous restâmes deux mois sans en apprendre de nouvelles.

Enfin nous le vîmes revenir à Brest, un beau jour, avec des éperons dorés luisant sur de mauvaises bottes, un gilet à la cendrillon, un habit qui avait dû être élégant, et une valise vide ; il était dans l'état de raffale le plus complet.

Il prit donc quelque temps l'hospitalité chez chacun de nous, puis se rembarqua comme sous-lieutenant sur un corsaire, et recommença la croisière dans la Manche.

Une des premières prises amarinées lui fut donnée en commandement, et l'on n'entendit plus parler de lui. Cette fois, nous le crûmes perdu à tout jamais.

Les grands événemens qui survinrent à la suite de mon exclusion de la marine militaire, effacèrent de ma mémoire bien des souvenirs de camaraderie et de jeunes amitiés ; mais l'idée de mon collègue Mainfroy m'était restée dans le cœur ; et, dans toutes les visites que je faisais à l'étranger, à bord des bâtimens marchands que je commandais, je n'oubliais jamais de parler aux voyageurs de ce jeune homme, dont je donnais le signalement de manière à découvrir ses traces, même quand il lui eût pris fantaisie de changer de nom.

Un secret pressentiment me faisait supposer que Mainfroy n'avait pas péri comme on le croyait assez généralement ; cependant, mes longues recherches ayant toutes été vaines, je commençai à perdre l'espoir de le retrouver.

Il m'arriva pourtant d'en parler encore à plusieurs personnes au milieu desquelles je me trouvais à Bahia, et comme je m'exprimais assez légèrement sur le compte de mon ami et de ses anciennes fredaines, je fus bien étonné d'entendre un grave général, qui avait servi les Buénos-Ayriens, me répondre d'un air qui sentait quelque peu le reproche : « Monsieur le capitaine, je connais particulièrement la personne de laquelle vous parlez avec tant de liberté : son nom n'est pas Mainfroy, mais bien Manfredo ; c'est un des hommes à qui la république doit le plus. Si le capitaine Manfredo a été votre ami, comme vous le dites, je vous en félicite ; et, à ce titre seul, je vous pardonne la légèreté avec laquelle vous venez de vous exprimer sur son compte. »

Je n'eus rien de plus pressé que de prendre des informations sur mon ancien confrère; mais le général indépendant se montra si réservé dans toutes les réponses qu'il daigna faire à mes questions, que je n'appris rien de plus, sinon que Mainfroy existait encore, et même avec une certaine gloire.

Quelques jours après cet entretien, mon consignataire à Bahia, M. Rec..., ancien payeur de l'armée d'Espagne, m'invita à aller dîner chez lui. « Vous rencontrerez à table, me dit-il, une personne que vous serez, j'en suis sûr, bien aise de revoir. Mais, comme je veux vous ménager une surprise agréable, vous me permettrez de ne pas vous la faire connaître encore. »

Au jour marqué, je me trouve chez M. Rec... Tout le monde était à table : on me place entre le général indépendant que j'avais déjà vu, et un autre convive dans lequel je reconnus, en m'asseyant, mon ami Mainfroy lui-même.

« Et comment va? mon brave camarade... s'écria-t-il en s'essuyant les lèvres pour mieux m'embrasser.

— Bien, et toi, mon pauvre Mainfroy!... Le diable m'emporte si je m'attendais à te rencontrer ici ! Et qu'as-tu donc fait depuis notre séparation ?

— Mais, des choses assez drôlettes, mon ami ; j'ai fait la course d'un bord à l'autre de la ligne, pillant tantôt les espagnols avec des navires mexicains, tantôt les brésiliens avec des corsaires buénos-ayriens, ou ceux-ci avec des navires du Brésil. J'ai navigué sous tous les pavillons, combattu pour toutes les causes, que je ne comprenais pas très bien. — Après avoir enlevé à mon profit la prise que le corsaire français sur lequel j'étais parti m'avait confié, j'ai fait à Carthagène *de petites affaires de mer* pour mon compte. Je suis naturalisé mexicain, colombien, brésilien et buénos-ayrien.

Plus heureux qu'Homère, tous les pays ont voulu, de mon vivant, être ma patrie, et, à te l'avouer franchement, je ne suis, au bout du compte, que ce qu'on appelle ailleurs *un écumeur de mer ;* mais je puis t'assurer que j'ai bien fait

mon métier, et que les mers que j'ai parcourues ont été passablement écumées par ton très humble serviteur.

—Je ne me lasse pas de te regarder, ou plutôt de t'admirer. Voilà bien ta même physionomie, ton air de jeune fille, un peu bruni, par exemple; mais n'importe, c'est bien mon bon et aimable ami!... — Dis-moi, parles-tu toujours latin comme autrefois?

— Non, j'ai abandonné mes citations. Comment veux-tu que l'on se rappelle *Ovide* et *Virgile*, en naviguant sans cesse au milieu des pirates, comme je le fais depuis dix ans? Ces gueux-là m'ont gâté mon éducation. — Mais, à propos, tu sauras que je ne m'appelle plus Mainfroy. J'ai modifié le mot appellatif sous lequel j'étais connu en France : on me nomme maintenant le *capitaine Manfredo;* et si jamais tu peux avoir besoin de ce mauvais sujet, pour toi ou les tiens, tu n'invoqueras jamais en vain ce nom révéré parmi les bandits de mer de l'un et de l'autre hémisphère.

— Mais, ce n'est pas de refus; quant à moi, je n'ai rien à te rendre, malheureusement, en échange des services que tu m'offres avec tant de cordialité.

—Ta vieille amitié me suffit, mon brave; et puisque je te trouve en si belle disposition pour moi, j'ose espérer que nous pourrons faire une affaire ensemble.

— Et quelle affaire?

— Voici le fait : notre respectable amphytrion, ton consignataire ici présent, M. Rec..., m'a dit que, moyennant quelques vieilles piastres, tu pouvais me céder ton navire, qui me convient d'autant plus qu'il est neuf et très fin voilier.

— Mes armateurs, il est vrai, m'ont autorisé à le vendre, si j'en trouve un prix convenable.

— Oui, mais tu sens bien qu'on ne peut pas acheter chat en poche, et qu'avant de conclure un marché aussi important, il faut, au moins, que je voie ton brick, et que je lui fasse courir quelques bordées pour l'essayer.

— Rien n'est plus facile, et quand tu voudras nous louvoierons dans la baie de Bahia.

— C'est justement là ce que je voulais te proposer, et dès demain, si tu le trouves bon, nous appareillerons avec ton bateau pour *en bordailler* par-ci, par-là. »

Le reste de la soirée se passa en entretiens intimes entre Mainfroy et moi. Il avait fait tant de choses extraordinaires depuis son départ de France, qu'il en eut long à me raconter. Durant la guerre entre Buénos-Ayres et le Brésil, il était parvenu à commander un corsaire de la Plata, et lorsque, dans ses courses, il eut amariné un assez grand nombre de bâtimens ennemis, il passa du côté des brésiliens, pour pouvoir reprendre les bâtimens qu'il avait capturés sous le pavillon buénos-ayrien. La vie épopétique de mon ami aurait fourni des matériaux pour cinq ou six romans ordinaires; mais lui se souciait si peu de sa célébrité, qu'il se rappelait à peine les faits les plus mémorables de son existence aventureuse. Ce qu'il lui fallait, c'étaient des événemens devant lui, des difficultés qu'il pût entrevoir dans l'avenir, des dangers instans qui pussent tenir en haleine la bouillante activité de son imagination. Il n'était venu de Buénos-Ayres à Bahia que pour acheter un navire avec lequel il pût faire encore quelque peu de piraterie.

Le lendemain de notre entrevue, il arriva d'assez grand matin à mon bord ; mais il y arriva escorté par une douzaine de forts matelots d'assez mauvaise mine.

« Que diable veux-tu faire avec ces gaillards-là, lui demandai-je en voyant la figure des gens qui composaient son cortége?

— J'ai pensé, me répondit-il, que, comme tous les bâtimens marchands, tu avais un équipage un peu faible; et comme il faut, pour bien essayer ton brick, que nous puissions avoir du monde à la manœuvre, j'ai ramassé, en venant, quelques hommes de bonne volonté sur les quais de Bahia.

— Je suis on ne peut plus sensible à ta prévoyance, mais j'ai un excellent équipage, et ce secours nous serait inutile, Ainsi, fais-moi le plaisir de renvoyer tes hommes de journée à terre.

— Tu en prendras bien quelques-uns en supplément cependant ?

— Leur aide nous serait inutile, je te l'ai déjà dit.

— Prends-en donc une demi-douzaine, pour ne pas m'obliger à leur payer une journée qu'ils n'auraient pas gagnée; car je les ai payés d'avance, au moins, ces braves gens-là.

— Une demi-douzaine, non; seulement trois ou quatre, pour te faire plaisir. »

Mainfroy me prit au mot : il fit sauter à mon bord les quatre plus vigoureux de ces drôles.

Bientôt j'appareillai, et mon brick se trouva orienté pour louvoyer. La brise était fraîche ; et en quelques instans le navire eut couru plusieurs belles bordées dans l'immense baie

de Tous-les-Saints, virant de bord vent devant, comme une toupie, cinglant au plus près du vent, comme un lougre.

« Le joli bateau ! s'écriait Mainfroy à chaque évolution. Comme il est manœuvrant et comme il gouverne bien ! Mais quel dommage que tu ne m'aies pas laissé embarquer tous mes gaillards ! nous aurions joliment patiné ta barque avec ce monde-là, je t'en réponds !

— Trop bien, peut-être. J'aime mieux avoir affaire aux gens que je connais qu'à ceux qui portent des mines suspectes.

— Ah ! tu trouves donc qu'ils avaient des mines suspectes, mes compagnons de ce matin ?

— A te parler franchement, ils m'avaient l'air d'assez mauvais drôles, et ces quatre individus que je t'ai laissé embarquer paraissent te connaître d'ancienne date.

— Tu crois ?... Je vois, mon vieil ami, que tu es devenu défiant.

— Défiant, non ; mais prudent, oui.

— Ah ça ! dis-moi donc, si je venais à enlever ton navire, là, d'amitié, tout en louvoyant pour essayer sa marche, que dirais-tu ?

— Que tu es un forban, et que j'ai été un imbécile.

— Mais si je te proposais de prendre le crime sur mon compte, et de t'accorder la moitié des bénéfices, en te conservant intacte ta réputation d'honnête capitaine ?

— Je te répondrais que je ne veux ni de ta moitié de bénéfices ni de la réputation que tu me conserverais.

— Allons, je vois bien qu'il n'y a pas moyen de faire

d'affaires avec toi. Je ne veux plus de ton navire : c'est autre chose que cela qu'il me faut. »

Je revins au mouillage après cet entretien, et il me fut facile de deviner que si j'avais consenti à recevoir à mon bord les douze mauvais sujets avec lesquels il était venu le matin, il m'aurait enlevé mon brick, tout en l'éprouvant paisiblement.

Pendant la nuit qui suivit cette promenade, j'entendis à bord d'une goëlette l'*Isabelle*, mouillée à quelque distance de mon navire, un grand vacarme, des cris, des coups et des gémissemens ; je crus que c'étaient des matelots ivres qui se battaient entre eux, et je n'y fis pas attention. Mais le matin, vers trois ou quatre heures, les hommes de quart à bord de mon navire vinrent me réveiller, pour parler, disaient-ils, au capitaine de la goëlette qui passait le long de nous. Je montai sur le pont, et quelle fut ma surprise, lorsque j'entendis un homme, placé sur le derrière de l'*Isabelle*, me crier au porte-voix : « Mon ami, j'ai fait mon affaire : cette « nuit j'ai enlevé cette goëlette à meilleur compte que ton « brick. Adieu, me voilà monté assez passablement et à peu « de frais, pour aller faire une course : porte-toi bien, et moi « aussi. »

Cette voix était celle de mon ami Mainfroy.

On parla plusieurs jours de suite à Bahia de cette piraterie, et du bonheur que j'avais eu d'échapper au goût qu'avait manifesté mon ami pour mon joli navire ; mais bientôt je ne pensai plus à ce respectable confrère.

Une fois ma cargaison embarquée à Bahia, j'appareillai avec une bonne brise de terre pour retourner en France.

La nuit qui suivit mon départ ne fut marquée par aucun incident extraordinaire ; mais le lendemain, vers deux ou trois heures de l'après-midi, j'aperçus, à une très grande distance, un bâtiment qui paraissait vouloir me rallier. Le peu de vent qui se jouait, dans ce moment, sur la mer tranquille, ne permettait pas au navire en vue de m'approcher promptement, et cependant, au bout de quelque temps, je crus remarquer qu'il m'avait gagné. Ma longue-vue, braquée sans cesse sur lui, me permit de voir qu'il avait bordé ses avirons, et qu'au moyen de ses rames, assez nombreuses, il pourrait bientôt m'avoir accosté.

Privé des moyens de m'éloigner, pendant le calme, de ce bâtiment qu'un pressentiment secret me faisait regarder comme suspect, j'attendais avec inquiétude son approche, lorsque je crus reconnaître, en observant de plus près, la goëlette l'*Isabelle*. Plus de doute ; c'était le forban qui voulait me rendre une visite. Je tremblai que la brise ne vînt pas assez tôt pour fuir mon redoutable ami, avec l'avantage de marche que je croyais avoir sur lui. Il arrivait, aidé toujours par ses avirons, et la brise maudite ne s'élevait pas..... J'enrageais..... Quand il fut à deux portées de canon de moi, il hissa un pavillon rouge, traversé d'une bande blanche. Je me rappelai que c'était le signal qu'il m'avait indiqué comme celui que j'aurais dû faire en signe d'amitié, dans le cas où le hasard me l'aurait fait rencontrer à la mer. Je ne jugeai pas à propos de répondre à cette marque de bienveillance ; et soudain, à ma grande satisfaction, la brise vint rider la mer. Favorisé par la rondeur du vent et par la beauté du temps, je profitai d'un bon frais du sud-est pour mettre toutes voiles dehors et pour échapper à la chasse de l'*Isabelle*. De son côté, mon infatigable ami fit aussi le plus de toile possible pour me gagner. Pendant deux heures,

il parut me poursuivre sans trop de désavantage ; mais enfin, la brise étant devenue plus forte , je le doublai main sur main, et mon forban, désespérant de m'atteindre , abandonna la chasse à ma grande satisfaction, mais non sans m'envoyer trois coups de canon , dont les boulets allèrent tomber à quelques cents brasses de moi.

Ce furent-là les derniers adieux de *mon ami le pirate.* Si jamais je confie de nouveau mon existence aux flots , je souhaite du profond de mon cœur de ne point être conduit à renouer d'anciens liens d'amitié avec ceux de nos estimables collègues qui auront pris le parti de faire de *petites affaires sur mer.*

Edouard Corbière.

POÉSIE.

Il est triste, pourtant, de ne voir que le mal,
D'entonner ses chansons sur un rhythme infernal....
Mais j'entends de mon cœur la voix mâle et profonde
Qui me dit que tout homme est apôtre en ce monde.

Voilà comme Aug. Barbier conçoit la poésie. — C'est une mission, et la sienne, c'est de révéler aux hommes le mal du passé, du présent, pour guider les esprits à la recherche d'un meilleur avenir, — et il se demande : « à quoi donc a servi le sacrifice d'un Dieu, si tant de malheurs couvrent encore la terre ? » A cela il y aurait de grandes choses à répondre ; mais ce n'est pas le lieu. Seulement telle est la pensée de la pièce suivante, qu'un oubli de l'auteur a ravie à son volume d'ïambes.

Les Victimes.

IAMBES.

Une nuit je rêvais.... Tristes et pâles ombres,
Autour d'un vieil autel de fer,
Passaient, passaient toujours des victimes sans nombres,
Les bras tendus vers Jupiter.
Toutes avaient au front une trace luisante;
Toutes, comme un maigre troupeau
Qui laisse à l'écorcheur sa tunique pesante,
Portaient du rouge sur la peau;
Et toutes, ce n'étaient que vieillards à grand âge,
Le bâton d'ivoire à la main,
Comme ceux que la mort, en un jour de carnage,
Trouva sur le fauteuil romain :

Que jeunes gens amis, à la vaste poitrine,
Au cœur solide et bien planté,
Frappés, la bouche ouverte, et d'une voix divine
Chantant la belle liberté.
Ce n'étaient que des corps meurtris et noirs de fange,
Du sable encor dans les cheveux,
Ou battus bien long-temps, sur une rive étrange,
Des vents et des flots écumeux;
Ce n'étaient que des flancs consumés par les flammes,
Dans le creux des taureaux d'airain,
Que membres déchirés sous mille dents infâmes
Devant le peuple souverain;
Que des porteurs divins de blessures infimes,
Des sages couronnés d'affront,
Des orateurs sacrés, des poètes sublimes,
Tombés en se touchant le front.
Puis des couples d'amans, puis la foule des mères
Traînant leurs enfans par le bras,
Et les petits enfans, pleins de larmes amères
Et soupirant à chaque pas:
Et ces ombres, hélas! avides de justice,
Plaintives, le bras dans les airs,
Demandaient vainement le prix du sacrifice
Au Dieu puissant de l'univers.

Auguste Barbier.

FRAGMENS HISTORIQUES.

Siége de Dieppe:

SA DÉLIVRANCE.

Cérémonies de la Mi-Août. (1412 — 1443.)

Au mois de juin 1412, une flotte anglaise vint mouiller devant Dieppe, et débarqua quelques milliers de combattans dans une des baies voisines. Aussitôt les habitans firent demander secours au roi. Mais où trouver ce malheureux monarque? Privé de sa raison, de sa liberté, il errait de province en province. Il fallut donc que les dieppois se contentassent de leurs propres forces. Ils s'armèrent de courage, firent bonne contenance: les campagnes d'alentour se soulevèrent, et l'ennemi fut contraint de s'enfuir sur ses vaisseaux.

Mais, six ans après ce triomphe, la lutte devint impossible. Les temps étaient changés. La fleur de la noblesse et de

l'infanterie françaises avait été moissonnée à trente lieues de Dieppe, près de ce triste village d'Azincourt; Harfleur, et maintes autres bonnes places, étaient au pouvoir de l'Anglais ou du Bourguignon ; enfin Rouen, après un siége héroïque, venait de succomber.

Dieppe fut sommé de se rendre ; et, vers la mi-février 1420, les compagnies anglaises en avaient pris possession.

Le vainqueur commença par confirmer les priviléges de la ville : des lettres-patentes toutes paternelles furent rendues le 1er janvier 1421 ; mais bientôt la verge de fer se fit sentir. Les bourgeois furent requis de faire la garde et le guet, malgré leurs priviléges ; et contraints de payer d'abord treize cent vingt livres, impôt énorme en ce temps-là, puis d'autres sommes encore plus pesantes.

Heureusement la fortune de la France se réveilla sous les traits de cette jeune fille dont la poétique légende est gravée dans tous les souvenirs. Jeanne, par son courage, et surtout par sa mort, frappa au cœur la puissance anglaise. Charles VII, qui, naguère, à la mort de son père (1422), était parti du fond de l'Auvergne seul et presque sans amis, voyait déjà (1431) l'étendard royal flotter sur toutes les tours de notre ancienne France.

Toutefois, la Normandie restait encore dans la main de l'étranger, mais le nom anglais y était en horreur. Sa population frémissait d'impatience; et chaque fois qu'il lui arrivait d'apprendre un nouvel échec, un nouveau désastre de ses maîtres, elle croyait le jour venu de secouer le joug. Les Anglais, qui la sentaient s'aigrir et se révolter, la foulaient, l'opprimaient de plus belle ; ils en vinrent jusqu'à cette folie, d'enlever, dans presque tout le pays

de Caux, les enfans à leurs parens, pour les envoyer en Angleterre sucer, disaient-ils, avec le lait, l'amour de leur souverain.

De telles persécutions ne se pardonnent pas : le pays était mûr pour la révolte. Au mois de novembre 1433, le sire Desmarêts, qui, quinze ans auparavant, était capitaine de la ville de Dieppe pour le roi de France, et qui vivait retiré dans les environs, fut averti par quelques habitans que le port était mal gardé, et qu'à marée basse on pouvait aisément surprendre la ville. Il arriva de nuit avec bonne escorte, et grâce aux échelles que lui tendirent les bourgeois, il escalada les murailles, et fit la garnison anglaise prisonnière.

Une fois au pouvoir des Français, Dieppe devint le rendez-vous de quiconque, dans le pays de Caux, voulait chasser l'étranger. En peu de jours une armée s'y trouva réunie; et cette armée, se répandant dans la province, enleva coup sur coup Fécamp, Harfleur, Montivilliers, Tancarville, et toutes les places fortes du pays, Arques et Caudebec exceptés.

Charles Desmarêts, pour prix de sa généreuse entreprise, fut confirmé par le roi Charles dans ses fonctions de gouverneur ou plutôt de capitaine [1] de la ville et du port de Dieppe.

La perte d'une place aussi importante incommodait extrêmement les Anglais, et leur ôtait tout espoir, non-seulement de reconquérir la province, mais même de s'y maintenir; aussi formèrent-ils souvent le dessein d'en faire le siége. Mais on sait les cabales qui agitaient alors la

[1] Le premier qui ait porté le titre de gouverneur est Mr de Sigogne, en 1564.

cour de Londres, on sait combien le mauvais état des finances, le découragement des troupes, leur dénûment et leur petit nombre, rendaient difficile, soit d'adopter un plan de campagne, soit de suivre avec constance celui qu'on s'était tracé. Chaque printemps on devait aller assiéger Dieppe, et neuf années se passèrent ainsi.

Charles Desmarêts les employa à mettre la place dans un état complet de défense. Non seulement il fit achever plusieurs parties de murailles qui n'étaient pas terminées, et construire à neuf celles qu'il jugeait imparfaites, mais il donna à la ville un moyen de défense tout nouveau et plus formidable, en faisant bâtir le château-fort que nous voyons encore aujourd'hui à mi-côte de la falaise de l'ouest. C'est sur ce même emplacement qu'avait existé, disent les traditions, le château ruiné par Philippe-Auguste en 1195, et dont il ne restait plus que des débris. Il est inutile de dire que Charles Desmarêts ne construisit pas dans son entier le château tel qu'il est maintenant. On n'éleva alors que les trois grosses tours qui regardent la mer; les autres bâtimens ont été ajoutés, soit au seizième siècle, soit postérieurement.

Pendant que les dieppois se préparaient ainsi à la défense, Talbot, le fameux capitaine anglais, se disposait à les attaquer. Ayant enfin réussi à équiper une armée, il partit de Caudebec vers la Toussaint, l'an 1442, et se dirigea sur Dieppe à travers le pays de Caux. Il envoya son avant-garde devant le petit château de Charles-Menil, dans la vallée de la Scie[1]. La garnison n'était pas de force à résister, et se rendit par

[1] A deux lieues nord-ouest de Dieppe. On voit encore quelques ruines du château.

composition. De là Talbot passa par Arques, qui tenait encore pour son parti, et après s'y être reposé deux jours, il descendit la vallée et vint camper devant Dieppe, sur la falaise contre laquelle est adossé le Pollet. Ce faubourg étant ouvert et sans aucune défense, Talbot s'en rendit maître sans coup férir. Il n'était donc séparé de la ville que par le port, lequel, à marée basse, ne contenait, comme aujourd'hui, qu'un simple filet d'eau.

Néanmoins, comme il prévoyait que les habitans feraient chaude résistance, et qu'il avait trop peu de troupes pour tenter une attaque de vive force, il ne songea d'abord qu'à se retrancher dans sa position. A cet effet, il fit construire, sur la falaise, une grande et forte tour de bois, ce qu'on nommait alors une *bastille* [1], l'arma de vingt pièces de canon, sans compter grand nombre de bombardes et quantité de mousqueterie, et la fortifia par des fossés et des palissades. La forêt d'Arques lui fournit tous les hêtres nécessaires à tant d'ouvrages.

Quand la bastille fut achevée, Talbot comptait que son artillerie, foudroyant la Tour-aux-Crabes, située vis-à-vis, et les maisons du port, la ville ne pourrait pas tenir; mais les dieppois ripostèrent bravement et ne parurent pas d'humeur à demander merci. On était au cœur de l'hiver: Talbot, craignant de manquer de vivres et de munitions, laissa dans la Bastille six cents anglais, avec ordre de continuer à inquiéter la ville, et partit pour l'Angleterre, dans le dessein de lever de nouvelles troupes et de revenir avec une escadre

[1] Le lieu de la côte du Pollet où fut bâtie cette tour s'appelle encore place de la Bastille. C'est sur ce même terrain que fut bâti plus tard (en 1562) le fort du Pollet, qu'on démolit en 1689 par ordre de Louis XIV.

qui bloquerait Dieppe par mer, et l'empêcherait de se ravitailler.

Les assiégés, devinant son projet, firent aussitôt demander du secours au roi. Charles était alors à Poitiers ; il leur envoya cent lances, commandées par M. de Ricarville, gentilhomme du pays de Caux. Mais que pouvaient cent lances ! Il fallait une armée. De nouvelles suppliques furent donc envoyées. Par bonheur, le dauphin, qui fut depuis Louis XI, était en ce moment auprès du roi, cherchant une occasion d'acquérir du renom et de la gloire militaire. Il pria son père de lui permettre d'aller faire ses premières armes devant Dieppe et d'en chasser l'Anglais. Le roi lui accorda sa demande, le nomma son lieutenant-général dans le pays entre Seine et Somme, et lui donna pour compagnons les comtes de Dunois et de Saint-Paul, les sires de Graincourt, de Châtillon, et plusieurs vieux capitaines expérimentés.

Le dauphin, après une marche rapide, arriva en Picardie vers les premiers jours d'août (1443). Plusieurs gentilshommes des bords de la Somme et du pays de Caux, instruits de sa venue, le joignirent à Abbeville. L'armée du prince, de seize cents hommes d'armes qu'elle était, se trouva ainsi portée à trois mille hommes environ. On se mit en marche aussitôt, et, le dimanche 10 août, le dauphin fit son entrée dans Dieppe au milieu des cris de joie des habitans. On lui apprit que l'ennemi, qui avait déjà reçu du renfort les jours précédens, attendait, de moment en moment, une flotte considérable, commandée par le duc de Sommerset. Sans perdre un instant, sans laisser à ses troupes le temps de se rafraîchir, Louis, sur les cinq heures du soir, sort de la ville, traverse la rivière à marée basse, et vient poster, devant la bastille, six cents de ses meilleurs soldats, pour

tenir en échec l'ennemi. Les anglais, se voyant bloqués, tentèrent deux sorties dans la nuit; mais ils furent repoussés, non sans avoir fait bien du mal aux assiégeans, qui n'étaient protégés par aucun retranchement, et que des torrens de pluie inondaient depuis le coucher du soleil.

Le lendemain, le dauphin s'occupa de hâter la fabrication de six ponts de bois roulans, destinés à être lancés sur les fossés de la bastille. On lui proposait bien de faire d'abord jouer l'artillerie qu'il avait amenée d'Abbeville; mais ce moyen lui semblait trop lent: il voulait, tout d'emblée, aller à l'escalade.

Les ponts de bois n'étant pas terminés, il fallut rester jusqu'au mercredi 13, sans rien faire autre chose que monter la garde autour de la bastille, se garantir comme on pouvait du feu des assiégés, et de regarder sans cesse du côté de la mer, si les voiles du duc de Sommerset ne paraissaient pas à l'horizon.

Enfin, dans la nuit du mercredi, les ponts furent transportés en silence, et, le jeudi matin, veille de l'Assomption, tout étant prêt pour l'attaque, Louis fit sonner la trompette; les ponts roulans [1] furent abaissés sur les fossés, et les assiégeans

[1] Ces ponts étaient, dit-on, de l'invention d'un dieppois, constructeur de navire. Tant que ces machines marchaient sur leurs roues, le plancher destiné à servir de pont restait debout, presque perpendiculairement, soutenu par des câbles à une sorte de grue. Mais aussitôt qu'on était parvenu au bord du fossé on faisait jouer la grue, le câble cédait, le plancher tombait horizontalement et allait se cramponner à l'autre bord du fossé, grâce aux langues de fer dont il était armé. Sur la surface du plancher, des crans placés d'espace en espace servaient à retenir le pied des échelles d'escalade. On peut voir de ces sortes de ponts ou machines de siége dans les manuscrits à figures de cette époque, ou dans les planches de Montfaucon.

se trouvèrent en un clin d'œil au pied des remparts de bois de la bastille, sur six points à la fois. Chacun portait son échelle : c'était à qui monterait à l'assaut. Mais les anglais, fermes sur la crète de leurs murs, firent pleuvoir tant de pierres, tant de traits, frappèrent si rudement quiconque parvenait au sommet des échelles, qu'une centaine de français ne tardèrent pas à rouler au fond des fossés. A cette vue, les plus braves se dégoûtent, les échelles sont renversées, et l'assaut abandonné.

Il était midi : la chaleur devenait accablante; le dauphin, écumant de rage, voyait ses soldats abattus, et ses vieux lieutenans, dont les sombres figures semblaient lui dire qu'il avait fait une folie. Alors, l'œil étincelant d'un courage de lion, il saisit une échelle, s'élance sur le pont, et le voilà grimpant à la muraille! L'armée pousse un cri et se réveille comme par enchantement. Soldats et capitaines, tous volent au secours du dauphin : en quelques momens l'attaque a recommencé sur tous les points avec une fureur sans égale. Les assiégés, étourdis, commencent à ployer; bientôt la bastille est envahie; les assaillans l'inondent de toutes parts. Dans cette mêlée, cinq cents anglais sont passés au fil de l'épée, et le reste se rend à la discrétion du vainqueur.

On rapporte que, pendant ce dernier assaut, au plus fort de l'action, le clergé de Dieppe, suivi des femmes, des vieillards, des enfans, faisaient une procession par la ville, pour invoquer l'assistance de la bonne vierge. Afin de donner plus de solennité à ces prières, les grosses cloches des deux paroisses furent tout à coup mises en branle. Or, les anglais, étonnés de ce carillon, s'imaginèrent qu'il annonçait l'arrivée de quelques renforts, et comme l'attaque impétueuse des

Français leur faisait déjà perdre haleine, ils abandonnèrent la partie.

Cette prise de la bastille de Dieppe fit grand bruit en France et grand honneur au dauphin. Vingt ans plus tard, lorsqu'après s'être fait sacrer à Reims, il fit son entrée à Paris, on eut grand soin que, parmi les jeux et spectacles qui furent célébrés dans cette journée, il y eût une représentation du premier exploit de Sa Majesté. « A la boucherie de Paris, « y avoit eschaffaulx figurez à la bastille de Dieppe. Et quant « le Roy passa, il se livra illec merveilleux assaut de gens « du Roy à l'entour des Anglois estans dedans ladicte bastille, « qui furent prins et gaignés, et eurent tous les gorges « couppées [1]. » Il va sans dire que ces anglais-là ressuscitèrent après que la farce fut jouée.

Aussitôt la bastille prise, elle avait été complétement rasée. Le dauphin était rentré dans Dieppe, et, sur-le-champ, sans se reposer, il était allé à l'église Saint-Jacques pour rendre grâce à Dieu. Il nourrissait déjà ces penchans dévots qui, se développant de plus en plus dans sa vieillesse, tournèrent en si étranges superstitions. C'était le 14 août, veille de l'Assomption, qu'il avait fait ce brillant coup d'essai en l'art militaire; il lui sembla que la sainte Vierge avait dû contribuer à sa victoire, et, pour lui bien témoigner sa reconnaissance, il ne voulut pas sortir de la ville avant d'avoir fait fabriquer et offert à l'église Saint-Jacques, une riche et belle image de la mère de Dieu, de grandeur naturelle et en pur argent. Peut-être le souvenir de cette journée contribua-t-il, par la suite, à lui inspirer cette dévotion toute particulière qu'il

1 *Histoire de Louis unzième*; par un Greffier de l'hostel de ville de Paris, page 21.

avait pour la sainte Vierge, dévotion qui lui fit construire, comme on sait, tant d'églises et de chapelles sous son vocable.

Non content d'avoir dédié cette riche statue à sa sainte patrone, il institua encore en son honneur une procession générale des deux paroisses, qui devait avoir lieu la veille de l'Assomption, et il permit de prendre deux cents livres de rente sur la ville pour en célébrer la solennité chaque année.

Les habitans, de leur côté, délivrés d'un siége de neuf mois, qui leur avait coûté tant de sacrifices et les avait réduits à de si dures extrémités, ne voulurent pas rester en arrière vis-à-vis de la bonne Vierge. Ils consacrèrent en quelque sorte leur ville à son culte, se confiant à sa garde, et voulant que son image fût placée, non plus seulement au-dessus du beffroy, mais sur les principales portes de la ville [1].

Enfin, pour éterniser d'une manière encore plus populaire le souvenir de leur délivrance, les dieppois fondèrent, toujours en l'honneur de la Vierge, une confrairie dite de la Mi-Août, destinée à faire célébrer, la veille, le jour et le lendemain de l'Assomption, des jeux et cérémonies dans le goût du temps, et qu'on nommait, dans la langue du pays, *les Mitouries de la Mi-Août.*

[1] On ne peut s'imaginer à quel point cette population dieppoise, prédisposée de sa nature aux sentimens religieux, se prit d'amour et de fanatisme pour la Vierge. En voici un exemple : L'an 1497, un docteur de Paris, nommé Jean Véry ou Vérus, ayant prêché publiquement dans un jour solennel que la sainte Vierge n'avait point été préservée du péché originel, mais seulement purgée, il en arriva un si grand scandale que le frère prêcheur fut contraint d'interrompre son sermon. Traduit devant l'Université, il fut condamné à se rétracter publiquement dans un autre sermon. Ce fut à cette occasion que la Sorbonne rendit un décret, pour ne recevoir aucun docteur qui n'eût juré de professer et défendre que la Vierge avait été conçue sans souillure.

Les chroniques manuscrites ne tarissent pas en récits et en description de ces jeux dévots. Ils furent pendant près de deux siècles le plus vif amusement, la plus grande joie, non-seulement des enfans et des matelots de Dieppe, mais de toutes les populations d'alentour. Dès les premiers jours d'août, on accourait de dix lieues à la ronde; c'était une affluence à remplir la ville; et, le jour venu, comme presque toutes ces comédies se jouaient dans l'église Saint-Jacques, on se battait à la porte, on se battait pour avoir place : c'étaient des cris, des hurlemens, des juremens à faire crouler d'horreur les saintes murailles.

Pendant ce temps, la procession parcourait la ville, s'arrêtant de station en station, et toujours au milieu d'un immense concours de gens du port et des campagnes. A la suite de la procession, onze confrères de la Mi-Août, vêtus en apôtres, et un prêtre qui représentait saint Pierre, portaient dans un grand berceau de feuillage une belle jeune fille qui jouait le rôle de la vierge Marie. Derrière la vierge venaient le corps de ville, les magistrats et tous les notables, portant des cierges dans des chandeliers d'argent.

Après deux ou trois heures de promenade, la pieuse mascarade entrait dans l'église au milieu d'un incroyable désordre, car l'église était pleine, et, pour faire passage à la vierge, il fallait faire jouer le bâton et les hallebardes.

Au fond du chœur, à la hauteur des galeries, on voyait une espèce de théâtre soutenu par deux grands mâts de navire, plantés dans le sol des deux côtés du maître-autel. Au sommet du théâtre, un vénérable vieillard, vêtu en monarque, couronné d'une thiare, était assis sur un nuage: au-dessus de sa tête brillait un grand soleil, reluisant comme l'or et le cristal, et tout à l'entour un essaim de belles étoiles. Ce vieillard était le Père éternel : à ses côtés voltigeaient

une légion d'anges, allant, venant, prenant ses ordres, agitant leurs ailes, balançant leurs encensoirs comme si ç'eût été des anges véritables. Des fils de fer, habilement cachés, leur faisaient faire tous ces mouvemens; et le peuple de pousser des cris de joie, de trépigner d'admiration. S'il faut en croire les récits du temps, ces anges marionnettes faisaient de véritables prodiges : ils surpassaient en adresse ces *fantoccini* qui font encore le bonheur des Italiens. Ainsi, lorsqu'après l'office il fallait éteindre les cierges, c'étaient de petits anges qui les soufflaient en voltigeant à l'entour : d'autres anges embouchaient la trompette si à propos, pendant certains jeux d'orgues, que les sons semblaient sortir de leurs instrumens.

Au commencement de la messe, deux anges, envoyés par le Père éternel, descendaient du ciel et venaient prendre dans leurs bras la sainte Vierge, qui reposait sur son lit de mort, devant le maître-autel, au milieu d'une espèce de jardin de Getsemany, dont les fleurs et les fruits étaient faits de cire peinte. La Vierge, ainsi portée par les anges, montait au ciel assez lentement pour qu'elle n'arrivât dans les bras du Père éternel qu'au moment de l'adoration. Alors Dieu le père lui donnait trois fois sa bénédiction, un ange la couronnait, et les nuées du ciel semblaient se refermer sous ses pieds, et la dérober aux yeux du spectateur.

Enfin, pour que rien ne manquât à ce mélange dramatique de comédie et de dévotion, d'un côté, le prêtre qui représentait saint Pierre faisait communier les apôtres, lesquels étaient tenus de s'y soumettre sous peine d'amende; de l'autre, un bouffon que le peuple nommait *Grimpesulais* ou *Gringalet*[1], faisait mille pasquinades, tantôt contrefaisant le mort, tantôt

[1] *Gringalet* est encore aujourd'hui le nom d'un paillasse normand.

ressuscitant, et faisant des apostrophes à la Vierge et à Dieu, ce qui causait d'incroyables transports dans la multitude.

La journée se terminait par des repas, des orgies, des chansons[1], des mascarades, des feux d'artifices; et, les deux jours suivans, c'était encore de plus étranges comédies, de plus grotesques saturnales .

Telle était la passion du peuple de Dieppe pour ces jeux de la mi-août, qu'on les célébrait encore deux cents ans après leur institution, au milieu du XVIIe siècle, lorsque dans tout le reste de la France il n'y avait plus de trace des anciens mystères, lorsque le théâtre s'était transformé en académie d'esprit, de belles mœurs et de bon goût. Les magistrats avaient en vain essayé plusieurs fois de chasser les marionnettes du temple; chaque année il fallait reconstruire l'échafaudage et laisser Grimpesulais faire ses indécentes grimaces.

Le hasard fit qu'en 1647 Louis XIV et sa mère, alors régente, passant à Dieppe la veille de l'Assomption, assistèrent aux *mitouries*. Ces scandaleuses farces ne furent pas, à ce qu'il paraît, du goût de Leurs Majestés, et l'ordre fut donné de les interdire. Depuis ce temps, il n'y eut plus de spectacles dévots; on ne conserva, en souvenir du siége et de Louis XI, que la grande procession et des réjouissances populaires.

Aujourd'hui, c'est tout au plus si l'on trouverait encore, à

[1] C'était surtout le troisième jour, le 16 août, que la poésie avait son tour: le *Puy* était ouvert, et les beaux-esprits entraient en lice pour obtenir les prix de ces espèces de jeux floraux.

[2] Les mystères de la Nativité et de l'Annonciation étaient célébrés, aussi bien que celui de l'Assomption, dans le chœur de Saint-Jacques. Ces jeux, dit une chronique manuscrite, se faisaient à l'aide de ressorts et par le moyen de piliers creux et travaillés avec tant d'industrie, qu'on avait beaucoup de peine à apercevoir les fils qui faisaient mouvoir les personnages.

Dieppe, quelques vieillards qui se souvinssent que la veille de l'Assomption était jadis un grand jour pour la ville. Sauf une foire, dont l'ouverture a lieu le 14 août, rien ne distingue maintenant cette journée de toutes les autres. J'étais à Dieppe, cette année, lors de l'ouverture de cette foire : je vis bien les enfans un peu plus joyeux que de coutume ; je vis des groupes de matelots et de pêcheurs rire à gorge déployée devant quelques méchans bouffons grimaçans sur leurs tréteaux ; mais où était le souvenir du vieux *Grimpesulais ?* et qui se doutait, dans cette foule, que Dieppe, à pareil jour, avait, pendant plus de trois siècles, remercié Dieu de sa délivrance ?

Ludovic VITET.

Ce fragment, que nous devons à la complaisance de M. Vitet, fera partie d'un *Voyage dans la Haute-Normandie*, qui doit paraître incessamment.

Revue. — Chronique.

UNE BONNE ACTION,

OU

Le Concert de la Société maternelle.

Hélas ! le pauvre diable ! ce n'est pas pour le plaisir qu'il me donne ; mais c'est mon vieil ami : il est si malheureux ! — J'entends des gens qui se plaignent : les uns ont perdu le bras droit, les autres un œil ou deux ; d'autres, leur fortune ; ceux-là, leur femme.... Belles pertes, en vérité. — S'ils étaient comme mon ami! Il a perdu son ame, lui : — Oui, à force de lire des romans et de mauvais livres, il a perdu son ame !

A le voir marcher, parler, boire, vous diriez volontiers : « Voilà un homme. » Du tout, ce n'est plus qu'une forme ; l'essence divine, la vie n'y est plus ; le dix-neuvième siècle a fait pour lui le miracle contraire à celui de Galathée : il lui a retiré son ame. Aussi, maintenant, quoi que ce soit ne l'émeut !

Vous le menez en vain sur une jetée battue des vagues, vous lui montrez la mer bondissante, le soleil couchant, le ciel rouge, vous lui dites : « Regarde » ; — rien : il a des yeux et ne voit point.

Vous l'arrêtez soudain près d'un balcon enchanté ; des mots doux

et purs sortent d'une bouche de quinze ans : vous lui dites : « Écoute »; — rien : il a des oreilles et n'entend pas. — C'est fini, le siècle l'a frappé.

Qu'y faire ? J'y avais rêvé bien long-temps ; enfin j'ai trouvé.

Ce cœur-là n'est pas méchant, me suis-je dit ; seulement la tête a couru trop vite : elle est en avant, il y a désaccord. — C'est comme deux courans électriques qui ne se rencontrent pas : l'étincelle n'a pas lieu. La pensée vient et ne trouve plus à sa portée la fibre qu'il lui faut pour faire naître l'émotion. Alors elle s'en retourne, triste et fatiguée, comme la colombe de Noé, qui ne sait où se poser. — Tâchons de réveiller un instant ce système apathique par un sentiment bienfaisant. C'est un cœur glacé, ne l'approchons pas de suite d'un grand feu, l'impression serait mortelle ; mais essayons d'une chaleur douce comme celle d'une bonne action : — Oui, le contentement d'une bonne action, l'aumône, voilà le galvanisme efficace pour la léthargie de mon ami.

— « Mais comment et à qui faire le bien ? m'a-t-il répondu. Le bien même est usé ; on est trompé partout. »

Alors je lui ai dit comment des femmes riches et honorées, pour payer le prix de leur bonheur et de leur mérite, s'emploient à secourir des enfans de misère et de honte !

« — Soit. »

Il a fait ce que je lui disais. Je souhaitais qu'il commençât ainsi, parce que la Société maternelle a une habile façon d'encourager l'aumône : avec elle on n'attend pas long-temps la récompense ; elle vous paie comptant le plaisir du bien que vous faites.

Oh ! que je m'applaudis de cette inspiration, car voici que mon ami a retrouvé son ame.

« Voici ce que j'ai éprouvé, m'a-t-il dit : je suis entré dans une grande salle toute brillante d'or et de gazes iridées ; c'était beau comme le trésor du derviche de Bassora.

« Je me suis placé près d'une colonne, attendant l'impression qui

me fuit depuis tant d'années, et m'observant moi-même dans un religieux silence pour voir comment la bonne action agissait sur nos sens.

« L'impression est bientôt venue. — D'abord il m'a semblé ouïr des accords fermes et pourtant mobiles comme des bataillons qui se choquent, nombreux et pressés, et cependant clairs, limpides.

« Au commencement, ce fut comme une voix lointaine; puis mille sensations m'animèrent; il me parut qu'une seconde fois pour moi on dérobait le feu du ciel, et je fus heureux; car j'aimerais mieux, vois-tu, être sans cesse déchiré des serres d'un vautour, que mort et inerte comme une pierre.

« Puis ce furent des mouvemens guerriers qui se saisirent de moi; le sentiment de la gloire parcourut toutes mes veines. La gloire, que je traitais de fumée; le courage, dont j'avais pitié comme d'une vanité désespérée! — le courage me revint; la gloire me parut un beau rêve. Je commençai à sentir tout ce qu'il y avait d'influence généreuse dans un secours à l'indigence.

« Après, ce fut comme une pluie de perles qui m'inonda de suaves sensations; puis un chant plein de charmes, habilement modulé; puis une large peinture d'une grande merveille, où je compris le combat du bien et du mal; du mal, qui murmurait de sombres notes; du bien, qui s'exhalait par la voix des séraphins et de leur chef Uriel, aux mélodieux accens.

« Puis tout se tut un instant. — Puis une secousse violente et sûre, qui me frappa comme Saül sur son cheval, quand il regarda le Ciel, et dit : « Voilà la main du maître ». — Puis encore des perles et de rapides accords m'assiégèrent et m'assaillirent; je crus entrevoir toute une danse de séraphins autour d'un soleil éternel. Je compris comment Dieu donnait son esprit aux hommes, et je dis : « le Verbe s'est fait musique. »

« Enfin, une autre harmonie, douce comme le miel, reprit des chants gais, d'une gaîté sans folie, d'une gaîté qui me pénétra comme une pluie fine; je me sentis tout imbu de belles impressions : « ô mon Dieu, me dis-je tout bas, y a-t-il donc tant de choses dans une aumône ? »

« Et des mots me venaient comme des pensées consolantes. — *Douce allégresse ! — Oui, mon bonheur est enfin assuré !*

« Au commencement, c'étaient des voix de toute espèce ; ensuite quatre autres plus pures, plus belles, planèrent au-dessus, comme une auréole. Enfin, une seule s'empara de toute la céleste louange. — Une seule, fraîche, sonore, facile, — sans doute celle de quelque ange béni ; et comme on l'écoutait chanter ainsi, les chœurs reprirent tout entiers, — et la voix fut se perdant au milieu d'eux, plongeant et reparaissant par intervalles comme un diamant qui ondoierait sur la vague ; — et ce fut un délice général ; alors je sentis ce qu'il y avait de charmes à bien faire, et je m'en fus plein de mon émotion, m'écriant : « ô bonne action ! bonne action ! ! »

Merci ! bonnes dames charitables, vous m'avez rendu mon ami, mon ami avec son ame !

Maintenant, mon ami sait ce qu'il peut sentir encore ; il n'est plus apathique ni paralysé. C'est un homme, à présent ; et s'il retombe jamais, il sait où retrouver son ame. — Dans l'aumône, — surtout si l'on lui chante Weber ou Rossini.

G. Olivier.

LETTRES ROUENNAISES.

(IIe LETTRE.)

5 Février 1833.

Le Drame.

Avez-vous suivi, cher Directeur, le combat qui se livre, depuis quelques années, entre le drame et la tragédie? Pour bien juger des coups, il faut se placer sur une éminence, hors portée des boulets et des manœuvres, et observer de sang-froid.

Les hommes qui ont applaudi Le Kain et Talma, dans les chefs-d'œuvre du dernier siècle, ne peuvent comprendre que vous, qui naissiez à l'instant de leur apogée, preniez plaisir à voir Frédéric ou Bocage.

Religieux admirateurs des grands génies du dix-septième siècle, mais religieux jusqu'à l'intolérance, ils veulent que l'on respecte même leurs costumes; ils frémissent à la seule idée d'une infraction aux trois règles; le dialogue le plus ardent, les passions les plus vraies, les situations les plus dramatiques disparaissent, à leurs yeux, devant le crime de *lèze-aristotélisme*.

Cependant, pour justifier leur amour du *statu quo*, il faudrait que les classiques fussent en mesure de prouver la perfection absolue de leur forme; et c'est chose impossible, car la perfection c'est le vrai, et le vrai pour vous n'est plus le vertugadin.

Je vous vois, cher Directeur, pâlir à ce préambule; vous craignez que je ne me compromette jusqu'à essayer une critique du théâtre classique; rassurez-vous, je ne suis pas homme à frapper des morts; mais je crois qu'il faut être juste avant toutes choses, et, sans partager l'enthousiasme de la jeunesse, il est bon d'opposer à l'approbation trop exclusive de ses censeurs, le sentiment d'un spirituel Italien. Calsabigi, dont l'impartialité n'est pas plus contestée que le mérite, comparait notre

style scénique aux styles étrangers, à une époque où le romantisme passait encore pour un ridicule, et voici comme il s'exprimait :

« En examinant sans prévention le théâtre tragique français, il est « sans contredit le meilleur qui existe ; mais il faut pourtant confesser « qu'il s'y trouve de grands défauts. Il y a beaucoup de narrations, de « déclamations, peu de mouvement, très peu d'action. Les personnages « y sont modelés à l'air français ; tous à peu près se ressemblent ; ils « pensent, parlent à la mode française ; ils aiment comme les bergers « de Fontenelle ; les passions grecques, romaines, scythes, africaines, « asiatiques, de l'antiquité, s'y rencontrent rarement, quoique la scène « soit toujours occupée par les héros de ces nations.

« La tragédie française est forcée, enchaînée dans les liens d'une « convenance qu'on a inventée pour elle ; le discours poétique est « souvent, et même presque toujours élégant, mais presque toujours « aussi il s'évertue en dialogues amoureux subtilement syllogisés. « Les Français ont transporté là toutes les héroïdes d'Ovide et les « élégies des poètes érotiques, mais habillées à leur mode. En voici la « preuve : je prends, à l'ouverture du livre, la première tragédie qui « se présente à moi, l'*Andromaque*, une des plus belles de l'immortel « Racine : la scène qui me tombe sous les yeux est la quatrième de « l'acte premier, entre Pyrrhus et Andromaque.

« Ce Pyrrhus, dépeint par le premier poète du monde comme un « homme violent, fier, etc. : Écoutons avec quelle galanterie parisienne « Racine le fait parler à la larmoyante Andromaque :

Me cherchiez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me serait-il permis ?

« Il ajoute :

..... Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours ?

..... Que vos beaux yeux sur moi se sont bien exercés !

..... Brûle de plus de feu que je n'en allumai.

..... Tant de foi, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes !

« Je ne transcrirai pas d'autres vers : je crois que ceux-ci surabondent « en preuves de ce que je viens d'avancer. Ces tendresses, langueurs,

« complimens, caresses amoureuses, et tous ces *concetti* ne sont pas « appropriés à de tels personnages; mais ces petits défauts n'ôtent rien « à ma haute admiration pour le grand Racine.

« Moins tendres et moins vaporeux sont, à la vérité, ceux de « Corneille. Son génie était plus élevé : trop plein d'images grandioses, « il dédaigne de s'avilir dans les spasmes amoureux ; quand il le fait, « il semble Polyphême qui veut coquetter avec Galathée. Mais on « remarque que tous ses personnages sont ressemblans dans leur « gigantesque, dans leur rudesse : Corneille est presque toujours « au-delà de la nature. Ses figures sont constamment massives et « extraordinaires; il est plein de Lucain et de Sénèque, souvent « même en cherchant à les imiter :

Nubes et inania captat....

Il n'atteint que du vent et des nuages.

« Crébillon, son admirateur et son disciple, est toujours noir, et « trop noir; son style est défectueux et inélégant.

« Voltaire outrepasse ses plans, et se jette dans l'invraisemblance. « Il n'a pas évité le défaut et l'affecté des déclamations, ni celui de « travestir ses personnages à la française; je ne m'amuserai pas à « fournir d'autres preuves, dans la crainte d'être ennuyeux. »

Ainsi, cher Directeur, si votre scène guindée et marquisée semblait fausse aux juges impartiaux du dernier siècle, que serait-ce aujourd'hui que vos mœurs ont pris une allure si différente?

Il est facile d'expliquer, par bien des raisons, l'attachement de vos pères à leurs auteurs; mais il est moins aisé de justifier leur antipathie pour les vôtres. Cependant je crois pouvoir vous signaler la principale cause de leur injustice, c'est qu'ils confondent les hommes avec le genre; ils prennent Corneille, Voltaire, pour une forme, Victor Hugo et Dumas pour une autre. C'est un tort, un tort par lequel ils ont compromis des réputations immortelles; et si quelques écervelés romantiques se sont attaqués à ces belles gloires de notre langue, les classiques ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils ont englobé et jeté sous le coup d'un même arrêt, le génie qui ne passe pas avec la forme qui passe.

En soi-même, qu'est-ce que prouve Athalie? que Racine était un

puissant poète ; — Clotilde ? que M. Soulié est un dramaturge négligent. Cependant Clotilde émeut plus qu'Athalie, pourquoi ? c'est que le drame est la peinture de nos impressions modernes, tandis que la tragédie représente des mœurs oubliées.

N'est-ce pas un vrai despotisme de vouloir obliger nos écrivains de vingt ans à retracer des époques qu'ils n'ont pas vues ? Veut-on nous contraindre à adorer nos grand'mères, ou forcer nos jeunes sœurs à porter des paniers ?

Ecrire pour le théâtre, c'est retracer ce qu'on a senti, ce qu'on a vu, ce qu'on a conçu. — Il était donc impossible que notre scène ne suivît pas la révolution de nos mœurs, et notre drame est bon en lui-même. — Pour avoir manqué jusqu'ici d'hommes forts comme ceux de la forme classique, il n'en est pas moins rationel, puisqu'il se fonde sur la reproduction des passions contemporaines. Malheureusement, je le répète, la plupart de ceux qui l'ont jugé ont pris les poètes pour la poésie, comme les prêtres pour la religion.

Pour rendre cette idée plus claire, ne vous bornez plus au théâtre : examinez la littérature dans son ensemble, dans sa poésie tout entière ; il vous sera plus facile d'apprécier ce qui s'est passé.

Il y a plusieurs genres de poésies, comme il y a plusieurs genres de peintures. Si l'on ne considère le style que comme une couleur qu'on peut employer à tout, à peindre l'enseigne d'un marchand de vin comme le triomphe d'un prince ou les passions d'une ame, je le veux bien ; mais alors le choix du sujet ne doit influer en rien sur le jugement que nous porterons du poète ; l'exécution seule en fera le mérite. Les paysages de Claude Gelée sont tout aussi bons, dans leur genre, que les allégories de Rubens.

Je trouve même tout simple qu'un homme du monde préfère les poésies légères de Voltaire et de ses coséculaires à toute autre, qu'un philosophe ne trouve de prix qu'aux vers dorés de Pythagore, aux sentences de Théognis et de Phocylide ; libre à eux ; mais je trouve mauvais qu'ils condamnent un poète, parce qu'au lieu de chanter les femmes, les agneaux ou la morale, il a chanté les malheurs, les remords et les sortiléges. Je vous assure que la pythonisse d'Endor,

de Salvator Rosa, vous fera tout autant d'effet qu'une vierge de Zampieri.

Il y a cependant une poésie qui fait vibrer les cordes de plus de cœurs humains ; il y en a une qui touche presque tout le monde, et c'est celle qui peint les actions de l'homme en présence des effets de la nature, les passions humaines avec des beautés extérieures.

Voilà ce qu'ont fait Homère, Dante, Byron ; et leur poésie est immortelle. — D'autres ont peint avec un coloris moins vigoureux ; mais avec le même dessin, cependant, et ce sont aussi de grands poètes : tels sont Sophocle, Eschyle, Lucain, Milton, Camoëns, Klopstock, Molière, Corneille, Bossuet.

Il faut donc distinguer deux poésies, l'une de société, légère, vive, gaie, modelée sur les conversations, humble esclave des usages et de la politesse, une poésie bien élevée.

L'autre, poésie naturelle, peignant l'homme sous toutes ses formes, dans toutes ses passions, ses craintes, ses désirs ; la nature avec toutes ses horreurs et ses beautés.

La première est en général calme et noble ; mais noble comme un homme du petit lever : ses pensées sont des sentences ; ses peintures, des dessus de portes ou des éventails ; ses passions, une philosophie contemporaine, ou des intrigues à billets parfumés ; du reste, peu d'images et point de profondeur.

L'autre est plus sombre, plus triste, souvent obscure, souvent sublime : rien n'est au-dessus de ses forces, et sa palette a des teintes pour tout rendre. — Des images multipliées, des analogies sans nombre, des pensées qui sont encore des peintures.

Voilà, selon moi, la poésie vraie, la poésie naturelle ; l'autre n'est plus rien que convention.

Tant que les peuples sont dans l'enfance, la poésie naturelle ou primitive, comme vous voudrez l'appeler, est seule connue, toute d'émotion ou de descriptif. Plus un peuple a d'imagination, plus les images l'emportent sur les sentimens.

Au nord, les sagas, des runnes, les chants des Waidelotes, peignent plus les hommes que la nature. — En Espagne, en Arabie et dans tout l'Orient en général, c'est la nature qui est sans cesse chantée, et rarement un sentiment humain est peint sans une image extérieure.

A mesure que les peuples se vieillissent, ils prennent goût à leur intérieur de salons, et la poésie ne peint plus que des rapports de société ; c'est le moment où l'art se farde et perd sa beauté native.

Mais soudain il arrive une révolution : le salon disparaît, la place publique s'empare des esprits, les passions musquées cèdent aux fortes natures, et l'art reprend ses formes vraies et robustes.

Voilà ce qui s'est passé chez nous, chez presque tous les peuples de l'Europe, ce qui, depuis Jodelle jusqu'à Dumas, a modifié l'esprit de notre théâtre, de notre littérature tout entière.

Maintenant, vouloir résister à ce mouvement ascensionnel, et prendre occasion des fautes de ses premiers pas, pour le condamner tout entier, c'est une iniquité : la jeunesse vigoureuse et brûlante est exposée à plus d'écarts que la faible enfance ou la froide vieillesse ; — quel est cependant le plus bel âge ?

Vous concevez, cher Directeur, combien les principes stationnaires du classique exclusif seraient funestes aux arts si la masse s'y laissait prendre ; heureusement, tandis que les épigrammes circulent parmi les censeurs, le public s'émeut et applaudit.

En Angleterre, en Allemagne, la question que je débats est maintenant presque jugée ; à Paris même, elle est fort avancée : si on siffle Triboulet, on applaudit Richard d'Arlington et Antony ; mais ici les forces sont encore à peu près égales de part et d'autre, et je voudrais, pour l'amour des progrès, que vos journalistes s'attachassent à deux points essentiels :

D'abord, à rendre bien distincts, pour tout le monde, la forme générale, de la manière particulière des auteurs, le principe, de l'exécution ;

Ensuite, et c'est une condition nécessaire au triomphe même de la forme romantique, à en flétrir sévèrement les excès. — Il est trop facile d'émouvoir quand on ne respecte rien. Du train dont y vont quelques jeunes écrivains, nous n'aurions bientôt plus, pour agir sur nos fibres, que les combats de taureaux et de gladiateurs. C'est donc à vous, messieurs les Aristarques, d'obliger le genre à se régler et à se contenir dans des bornes qui fassent de son cours un fleuve fertile au lieu d'une avalanche.

Adieu, tout à vous.

Dr G. OEHLBAUM.

Théâtre des Arts, à Rouen.

Lith. de Nicolas Periaux, à Rouen. H.le Bellangé.

Teclère,

Rôle de **Loupy**, dans Il y a dix ans.

THÉATRES.

Dans notre premier numéro, nous avions cru faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant une analyse succincte des pièces représentées aux théâtres de Paris ; il nous semblait que, dénués nous-mêmes de répertoire, nous devions observer avec intérêt ce qui se faisait au centre des centres. — Nous nous proposions donc de nous mettre en vigie et de crier : nouveauté! dès que nous aurions le hasard d'en découvrir.

Mais nos amis littéraires nous ont fait deux observations qui nous ont frappé.

La première, que c'était rendre un hommage peu mérité à la centralisation parisienne, que de consacrer tant de place à des bluettes.

A cette façon d'envisager la question, qui porte aussi sur le secours obligeant offert à nos débuts par la littérature de la capitale, nous eussions pu nous contenter de répondre : Nous ne prétendons pas faire sortir un centre artistique de dessous terre, rien qu'en frappant du pied sur notre sol natal ; un terroir, quelque fertile qu'il soit, a besoin d'être ensemencé ; la Grèce n'eût point été une mine féconde sans les trésors qu'elle puisa dans l'Orient ; l'Étrurie ne serait pas aujourd'hui célèbre par ses beaux vases, si les Hellènes n'y eussent apporté l'art de les fabriquer. Sans les Maures, l'Espagne n'eût point vu naître si tôt sa chevaleresque littérature, et c'est aux savans fugitifs de Constantinople que l'Italie dut en partie ses sciences et son foyer de lumières.

De tout temps les peuples les moins avancés ont dû emprunter à leurs voisins des capacités impulsoires ; l'art est une sorte de vaccin qui tue le germe de l'ignorance, mais qu'il faut aller prendre aux sources pour l'inoculer aux néophites.

La seconde observation, plus concluante quoique moins grave, c'est que nos lecteurs connaissent déjà, par les journaux quotidiens, les analyses dramatiques que nous prenions la peine de refaire en pure perte ; cette considération nous a décidé.

Dorénavant nous ne signalerons donc que les œuvres saillantes et dignes d'une critique raisonnée; or, cette fois nous n'avons rien trouvé de semblable : le public de Paris n'a reçu en janvier que du billon dramatique, et nous ne nous paierons de cette monnaie-là que quand on voudra bien nous l'apporter à domicile.

Théâtre des Arts.

Les Jours gras sous Charles IX.

Voilà un drame qui a des costumes du temps des Valois, des masques, des épées, des plumes et des *vive Dieu!* D'où vient donc qu'il manque d'attrait et d'intérêt?

Est-ce que le moyen-âge serait déjà passé de mode? Non : c'est que le matériel d'une pièce ne saurait en faire le mérite.

Pour qu'une œuvre dramatique attache, il faut que ce ne soit pas seulement un mannequin habillé selon le goût du jour, il faut que ce soit une pensée ou une passion, et celles de cette pièce ne portent aucun cachet, aucune individualité; c'est un ruisseau qui réfléchit ce qui passe dans l'air.

La seule scène vraiment comique est celle où Marguerite de Navarre se découvre à son frère d'Alençon; la seule dramatique, celle où cette reine coupable supplie son époux d'obtenir la grâce de son amant; mais l'une est trop longue, l'autre n'est qu'ébauchée, et l'intérêt avorte au cœur du spectateur.

Ce n'est pas la faute des acteurs au moins; MM. Ernest et Borssat mettent de la chaleur dans leur rôle; Mlle Laignelet ne manque pas de sensibilité, Mme Simonnet d'expression; mais ces rôles n'ont pas de portée, et les artistes ne sauraient y en mettre.

A quand les bonnes pièces?

Les Garçons et les Gens mariés.

A la bonne heure! voilà une bluette gaie, amusante, vraie, une pièce qui est bien de son genre et de son pays.

Aussi fait-elle rire de franc cœur quiconque n'a pas encore le rire usé.

J'ai rarement vu de vaudeville rendu ici avec autant d'ensemble; mais surtout MM. Leclère et Lemaire, et Mme Alexandre, sont parfaits et d'un naturel accompli.

G. O.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Pilotes de l'Iroise;

PAR

M. Édouard CORBIÈRE.

Avez-vous jamais côtoyé, par un jour d'équinoxe, une falaise courbée et suante d'écume, comme un ouvrier qui soutient un bloc de pierre ?

Avez-vous, un beau soir que mugissait la tempête, attendu sur le rivage, à côté d'une femme priant comme celle du tableau de Scheffer, un brave marin dont vous connaissiez la mère ou la fiancée ?

Avez-vous enfin, vous-même, le corps ballotté par la vague et le cœur par l'inquiétude, vu s'élever quatre lames autour de vous, comme les quatre planches d'un cercueil, n'ayant plus au-dessus de vous, pour clore cette creuse tombe, que le ciel ?

Si jamais le vent et la mer ne vous ont jeté dans l'ame quelqu'une de ces émotions fortes, vous comprendrez difficilement ce qu'il y a de vraie poésie dans la vie d'un marin; mais si vous avez subi la calme résignation du danger ou l'angoisse froide de l'attente, lisez Édouard Corbière, lisez son *Négrier*, *ses Pilotes de l'Iroise ;* vous en concevrez les passions énergiques, le style rude et la sombre couleur.

Son *Négrier* surtout, malgré la verdeur de quelques termes, nous semble bien dans le ton des romans maritimes. C'est une peinture animée de l'Océan vu dans toutes ses phases et par tous les temps. *Les Pilotes de l'Iroise* ont moins de variété ; c'est une mer sombre et brumeuse, où l'auteur a laissé s'introduire, comme un courant pernicieux, ce démon du mal qui se glisse maintenant dans toute une moitié de la littérature.

Son héros, tracé de main de maître, est une ame doublée de cuivre, un homme fortement charpenté; mais c'est une conscience incertaine; son gouvernail n'est pas sûr; il frappe rudement contre des écueils qu'on voudrait lui voir éviter.

En revanche, dans les réflexions, dans *la politique* de l'ouvrage, il y a plus de l'individualité de l'auteur et de ses doctrines, et c'est un grand point dans un livre plus riche de tableaux que d'intrigue.

En définitive, *les Pilotes de l'Iroise* sont un roman intéressant et qui mérite, comme ses frères aînés, le succès qu'il a obtenu.

Nous ajouterons que la vignette qui orne ce volume et que nous reproduisons ici, appartient au crayon de l'habile peintre de marine, Garneray, actuellement conservateur de notre Musée de Rouen.

G. O.

TOMBEAUX

De la Cathédrale de Rouen ;

PAR

M. A. DEVILLE.

Des nombreux tombeaux qui jadis ornèrent la Cathédrale de Rouen, six seulement sont parvenus jusqu'à nous : ceux de notre premier duc Rollon, de Guillaume Longue-épée son fils, de Maurice, archevêque de Rouen sous saint Louis, de Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, de Georges d'Amboise et de Louis de Brézé, mari de Diane de Poitiers.

Les autres ont disparu dans le ravage des guerres de religion, et nous avons ainsi perdu de précieux monumens, propres à éclairer peut-être des points douteux de notre histoire.

Or, qui peut nous assurer que ceux qui nous restent soient désormais à l'abri des fureurs humaines ? Car on accuse le temps d'effacer toutes nos œuvres : hélas! le temps les respecte bien plus que nous ne le faisons nous-mêmes ; mais une chose console de cette triste réflexion, c'est qu'il suffit de la plume et du burin d'un seul homme laborieux pour défier et le temps, et les guerres, et les révolutions, pour conserver à la postérité l'héritage des souvenirs que nos devanciers n'ont pas dissipés.

Aussi nous concevons profondément M. Deville quand il nous dit, en tête de son livre, après avoir rappelé les désastres auxquels furent en butte les tombeaux de la Cathédrale :

« Plus d'une fois, au milieu de tant de cendres éteintes, occupé à contempler les tombeaux échappés à ces sortes de proscriptions et de vandalisme, et me reportant par la pensée vers ceux qui en avaient été frappés et dont nous ne possédons pas même aujourd'hui l'image, j'avais éprouvé un saisissement involontaire en songeant que le même sort pouvait atteindre ces précieux monumens. La volonté des hommes, me disais-je, le temps, mille accidens divers ne peuvent-ils amener, même instantanément, leur destruction ? Ces réflexions firent naître en moi la résolution de les décrire, d'en tracer l'histoire, de m'efforcer enfin, autant qu'il était en moi, de perpétuer leur souvenir.

« Nous ne terminerons pas ce court exposé sans exprimer le vœu que notre exemple encourage les amis de nos antiquités nationales à étendre aux

principales églises de Rouen, et même à celles des autres parties de la Normandie, le travail que nous avons fait pour la basilique métropolitaine. C'est un appel que nous nous plaisons à faire à leurs lumières et à leur patriotisme. Les vieux chroniqueurs, presque tous habitans des cloîtres et des églises, nous ont laissé de longs récits des libéralités de leurs bienfaiteurs, de la vie et des derniers momens de leurs saints, de leurs prélats, de leurs abbés; mais, peu soucieux de tout le reste, ils nous ont légué le soin de décrire leurs monumens et leurs tombeaux. Acceptons cette tâche, réunissons nos efforts pour arracher au temps ou aux démolisseurs à venir le petit nombre de ceux qui sont restés debout. Hâtons-nous, car bientôt, peut-être, il ne nous resterait plus qu'à nous écrier avec le prophète : « *Substulerunt quod supererat !* »

Nous recommandons vivement à nos lecteurs cet ouvrage, imprimé avec tout le luxe de la typographie moderne. Outre le mérite des recherches qu'il renferme, il tire un haut intérêt des nombreux dessins qui le parent, et qui sont dus en partie à M. E.-H. Langlois et à mademoiselle Espérance Langlois, dont le crayon infatigable exploite avec tant de succès nos antiquités nationales.

C'est à la complaisance du premier que nous devons la reproduction de la vignette ci-dessous, empruntée au volume qui nous occupe.

G. O.

Rapport sur la culture de la betterave a sucre dans les environs de Fécamp; par MM. *Dubuc* et *Girardin*.

Dans ce rapport, écrit avec autant de lucidité que de savoir, MM. Dubuc et Girardin, après avoir tracé l'histoire industrielle de la betterave en France, démontrent les facilités qu'offre sa culture, et les avantages qu'elle procure, non-seulement sous le rapport de l'extraction du sucre, mais encore sous celui de la nourriture et de l'engraissement des troupeaux. L'inspection des fabriques de MM. Dargent et Collos, à Fécamp, les ayant mis à même de reconnaître les services que peut recevoir de cet établissement le canton de Fécamp, ils ont proposé à la Société de décerner à ces honorables industriels une médaille d'or de la valeur de 300 francs.—Leur demande a été favorablement accueillie.

Bibliographie parisienne.

La Femme selon mon coeur, par *E. Lhéritier*.

C'est une œuvre de jeune homme, une œuvre où se rencontrent, comme dans tant d'écrits récens, les écarts et les heureuses saillies d'une plume inexpérimentée; mais il y a de la pensée, et c'en est assez pour fixer l'attention

Néanmoins la femme selon le cœur de M. Lhéritier, ne serait probablement pas la femme selon le cœur de tout le monde. A lui, il faut une femme qui ait lu Voltaire et Jean-Jacques, une femme forte; une *virago*, qui tranche les plus hautes questions en politique, en littérature, et qui manie avec la même dextérité l'amour et le fusil.

Bien des maris, dotés d'une pareille moitié, craindraient vivement, peut-être n'auraient-ils pas tort, de trouver dans leur ménage plus de repentir que d'honneur, plus d'émotion que de bonheur. Cet ouvrage est un début, un début qui offre de l'avenir à son auteur; mais nous l'engageons à réfléchir aux doctrines dont il s'est fait le champion.

V. H.

Musique.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer à nos lecteurs la publication de deux jolies romances composées par un jeune compatriote, M. *E. Fournier* :

L'ombre du soir. **Rends-moi le bonheur !**

A Rouen, chez MM. Eder, Carlin, Bonnel, marchands de musique.

Musée des Dames.

Indiquer une mode générale est chose presque inutile, chaque femme aimant à se mettre à son plus grand avantage; cependant, il est bon d'observer ce qui se porte le plus et de la manière la plus distinguée. Ainsi, les robes à pointe pour bal sont toujours recherchées; nous avons remarqué comme garniture nouvelle deux guirlandes de fleurs partant du bas du jupon et montant à la taille en forme de tablier.

Les robes en tulle ont beaucoup de succès; quelques-unes ont les manches garnies de fleurs; les coiffures de bal sont généralement simples, de côté, et d'une hauteur proportionnée aux personnes.

Les fleurs détachées sont préférées aux couronnes. A l'exception des diamans, les femmes semblent abandonner les colliers. — Grande coquetterie de leur part!

Une robe de velours noir, ornée de rubans de couleur, et les manches à la Marie-Stuart, forment une charmante toilette de concert.

Le costume le plus riche, pour les dames qui ne dansent pas, se compose d'une robe de satin broché ou de gaze lamée en or; les turbans l'emportent sur les petits chapeaux, quoique ces derniers soient fort coquets. L'étoffe la plus jolie pour turban est le gros des Indes lamé d'or, avec quelques plis et une frange tombant de côté.

Pour le matin, les jeunes femmes portent des redingotes flottantes en satin, laissant voir une robe brodée. Les manches et les corsages ne sont pas changés de forme.

Des guêtres ou des brodequins semblables aux robes, de petits chapeaux de velours blanc parés de rubans, complètent cette mise de bon goût.

Les plumes vont bien au spectacle, mais nous engageons nos élégantes à ne plus en porter dans la rue.

Pour les hommes, l'habit de casimir violet, aux boutons d'or façonnés, avec gilet et cravate de satin blanc, sont recherchés pour le bal. Nous avons remarqué avec peine que plusieurs jeunes gens prenaient la cravate noire: c'est bien négligé.

Une De de Rouen.

LÉGENDES DE NORMANDIE.

LA

Feste aux Normands.

PAR une nuit froide et brumeuse d'octobre, an de la nativité de Christ 1071, les pêcheurs de la Seine s'ébahissaient de voir, plus tard que de coutume, les fenêtres de la maîtresse tour du château ducal de la cité de Rouen, dont la rivière baignait le pied des murs, encore resplendissantes d'une vive lumière. Dans la chambre d'honneur de ce môle colossal, une lampe de fer doré, suspendue à la clef de voûte, et descendant à huit pieds de terre, illuminait de ses douze becs les murs circulaires, revêtus de nattes de paille, sur lesquelles brochaient de nombreux bouquets de fleurs nouvellement cueillies ; leur faible et doux parfum d'automne se mêlait à la fraîche odeur de l'épaisse jonchée de fougère et de fins glaïeuls, qui couvrait le plancher.

Assise près d'une table chargée de quelques corbeilles remplies de pelottes de laine de couleurs variées, une noble Dame, jeune et belle encore, aux formes un peu nourries, comme celles que devait peindre un jour maître Pierre-Paul Rubens, son compatriote, et dont les traits étaient empreints de douceur et de majesté, brodait, aidée de cinq jolies damoiselles, de longues bandes de toile de lin; leurs doigts délicats y traçaient quelques figures nouvelles, à la disposition desquelles présidait un abbé bénédictin. Le regard en l'air, une main sur le front, le religieux semblait consulter ses souvenirs, puis rompait le silence, ne parlant qu'à demi-voix, comme s'il eût craint de troubler le repos de quelqu'un.

Un homme robuste et replet, d'un peu plus de quarante ans, sommeillait en effet, sur un banc à dossier garni de coussins de cuir doré, devant l'immense cheminée où brûlaient, en pétillant, d'énormes tronçons de chêne et de pommier; à ses pieds, quatre grands et beaux lévriers, blancs comme neige, s'alongeaient nonchalamment, étendus devant l'âtre lumineux. Ces élégantes et nobles créatures se ressemblaient tellement, qu'on ne les distinguait qu'à leurs noms: *Vaillant*, *Cacquerai*, *Brossard* et *Bongars*, gravés sur leurs larges colliers d'argent [1]. Leur maître, enveloppé d'une ample robe doublée de précieuses fourrures, la tête inclinée sur son athlétique poitrine, faisait, par momens, retentir la voûte sonore de ronflemens vigoureux, qui tenaient quelque peu des rugissemens du lion.

[1] Une vieille tradition, dont je ne prétends nullement garantir l'authenticité, rapporte que les noms de ces chiens favoris furent imposés, par leur célèbre maître, à quatre officiers de sa cour, ou, selon d'autres, à quatre fils naturels *issus de son corps*, desquels seraient descendues, sous les mêmes dénominations, les principales familles normandes de *gentilshommes-verriers*. J'ai connu plusieurs membres, fort honorables, de ces diverses familles, dont aucune n'est éteinte; les uns n'étaient nullement disposés à rejeter cette tradition, dont les autres avaient, au moins, le bon esprit de ne pas se formaliser.

Au milieu de cette scène paisible, on n'entendait encore que le craquement du feu, le murmure de la Seine, la voix lointaine du passager du bac, chantant :

Diex aïe li dus Willaume
Guerroyant li Englez.

le cri distancé des sentinelles, et les chuchottemens du moine.

— « M'est avis, auguste Dame, et le dis sans vantise, que vous eussiez pu m'effigier aussi dans quelque petit coin des broderies de votre sérénité; car le roi mon seigneur se plaît lui-même à se recorder certain cas où moi, pauvret, figurai cependant noblement devers lui. Ce fut quand, à Saint-Valery, je lui présentai, de la part de messire Gerbert, le bon abbé de Fontenelle, avec cent marcs d'argent pour leur entretien, douze beaux gars cauchois, armés de blancs hauberts, de chausses de mailles et du casque à nazal, montés sur autant de bons chevaux de bataille [1]. Damp abbé les livrait, corps et ame, ces pauvres jeunes fils, pour combattre cet outre-cuidé rejeton de Godwin. Tous devaient y périr, oui, tous, dans ce grand jour où notre mère sainte Église fêtait le martyre du pape monsieur saint Calixte..... Hélas! il engraisse de sa chair la plaine d'Hastings, mon gentil escadron, qui pourtant était si bel à voir ! »

Une grosse larme s'échappa des yeux du moine, qui la laissa, par mégarde, tomber sur la main potelée de la dame attendrie.

— « Par saint Pierre-de-Gand, que ne parliez-vous plus tôt, bon Ingulphe? Il ne m'en eût coûté, pour vos chers cavaliers

[1] *Duodecim juvenes electos equites et armatos, cum centum marcis pro suis sumptibus, in suam expeditionem offerebam.*

(INGULPHUS, Hist. abbat. Croyl.)

et pour vous, qu'un peu de laine de plus ; mais à présent.... »

En ce moment, le dormeur, s'éveillant en sursaut, se dressa brusquement de six pieds de hauteur :

— « Comment, Maud (Mathilde) ! encore à l'ouvrage? et toujours occupée de cet énorme rouleau de toile qui vous suit sans cesse de la tour blanche de Londres à notre château de Rouen, et de ce noble séjour à l'autre[1] ! Il doit pourtant se faire bien tard !

— Voire, mon royal Baron, la deuxième ronde de nuit est passée ; puis, Elfgiwe a quatre fois retourné le sablier depuis que vous sommeillez ? Il vous est bien plus que temps de prendre le vin du coucher.

— Eh ! comment, vous encore ici, maître secrétaire ! Que pouvez-vous donc si longuement conter à la reine ?

— Vos prouesses, Sire, vos prouesses au pérennel renom, reproduites par ces habiles et royales mains.

[1] Il est plus que probable que le couronnement du roi Guillaume, et les événemens qui le précédèrent, depuis la bataille d'Hastings, faisaient suite à ceux que nous voyons représentés sur ce qui nous reste de la tapisserie de la reine Mathilde, autrement dite la *toilette du duc Guillaume*. Sa longueur n'est aujourd'hui que de deux cent douze pieds, sur une hauteur de dix-huit pouces. Ce barbare mais précieux monument des arts du onzième siècle, conservé à Bayeux, se trouvait mentionné ainsi qu'il suit, dans un inventaire des ornemens de la Cathédrale de cette ville, dressé en 1476 :

« *Ytem*, une tente très-longue et étroite de telle (de toile), à broderie de « ymages et escripteaulx, faisans representation de la conquest d'Angleterre, « laquelle est tendue environ la nief de l'Église, le jour et par les octaves des « reliques. »

Lorsqu'après la rupture de la paix d'Amiens Napoléon combinait ses projets de descente en Angleterre, il se fit apporter cette tenture, qui resta quelque temps exposée au Louvre, avant son renvoi à Bayeux. Une comète paraissait précisément alors, et le grand capitaine observait avec une vive anxiété, dit-on, celle qui se voit représentée dans les broderies de Mathilde. Ce mouvement superstitieux est-il plus croyable que tous ceux qu'on attribue, à plaisir peut-être, à cet homme extraordinaire ?

— Je ne m'y connais guère, dit Guillaume, en bâillant longuement ; mais il me paraît en effet difficile de mieux faire, et, sur mon ame, le travail de ma mie est plaisant et gentil.

— Plaisant et gentil ! s'écria le moine avec une respectueuse chaleur ; dites miraculeux, noble Roi, c'est le mot. Monsieur saint Luc lui-même, qui peignit au vif le pourtraict de Notre-Dame et celui de l'enfançon Jésus, sur les murs de la sainte maison de Nazareth, n'eût pu mieux faire. C'est miraculeux, je le répète.

— Eh bien ! miraculeux, soit. Mais, dites-moi donc un peu ce que chantent ces lettres que brode maintenant la reine.

— Ces lettres chantent, Sire : « *Hîc Harold rex interfectus* « *est, et fugâ verterunt Angli.* »

— Parlez normand, je vous prie, damp abbé de Croyland : ce latin ne me paraît pas clair ; du moins je n'en puis comprendre qu'un certain nom, qui ne me sourit guère.

— Il vous plaît de gaber votre humble secrétaire, mon doux et souverain Seigneur ; car votre sérénité devine, sans doute, au seul vu de l'image, que ce latin signifie : « *Ici le* « *roi Harold est tué, et les Anglais sont mis en fuite.* »

— Le roi Harold ! le roi Harold ! murmura brusquement l'irascible bâtard, en fronçant le sourcil, le roi si l'on veut ; mais, après tout, qu'importe ?.... — Si donc, Mathilde, continua-t-il en se radoucissant, vous touchez à la fin de votre emprise ; mais, par l'ame de nos quatre fils, ce sera une chronique entière, ce travail, et la plus curieuse relique de notre temps ! Allons, couchez-vous, mie. Bonne nuit, Dieu vous gard, et vous donne, ainsi qu'à moi, long et glorieux règne.

— Ainsi soit-il, mon Seigneur, fit Mathilde en se signant.

— Oui, nous l'aurons, Dame, ou du moins je l'espère; nous l'aurons en dépit de ces pourceaux de saxons, qui vont encore insinuant tout bas que mes droits au trône de mon cousin Edward ont un arrière-goût de mal-engeing [1].

Les truands, ils mentent par la gorge; et je défie le grand diable lui-même!.... »

En ce moment, une épouvantable secousse ébranla la tour jusque dans ses fondemens. Aux sifflemens aigus d'un vent impétueux se mêlèrent, en dehors, d'affreux éclats de rire qui n'avaient rien d'humain; et des voix, qui ne ressemblaient point aux voix de ce monde, se firent entendre sur la rivière, qui se révoltait contre son cours, en mugissant dans son lit. Les quatre lévriers, le nez en l'air, hurlaient à l'unisson; les guettes cornaient l'alarme du haut des donjons; les femmes se collaient contre Ingulphe, qui, pâle et tremblant, les couvrait de signes de croix; et le Conquérant, tant soit peu décontenancé lui-même, s'écriait, en se signant aussi: « Splendeur de Dieu (*Splendor Dex*)! est-ce le félon Harold et ses occis d'Hastings qui passent la Manche à leur tour, pour me juguler dans ma cité ducale? »

Laissons le vaillant bâtard, sa noble épouse, les damoiselles et le bon abbé de Croyland reprendre leurs sens et se coucher en paix, et passons à l'histoire d'un autre fils de saint Benoît, laquelle va nous déduire par le menu d'où provenait cette effroyable panique.

En ce temps-là, Guillaume, fils de Richard II, duc de Normandie, d'abord religieux de Fécamp, gouvernait, en qualité d'abbé, le célèbre monastère de Saint-Ouen de Rouen; son équité le faisait révérer de tous ses moines, quoique sa

[1] Mal-engeing, de *malum ingenium*, tromperie, [illegible]ption, fourberie.

piété sévère en fît tout bas murmurer quelques-uns, dont le cœur n'était point entièrement purgé des faiblesses de la chair. Tel était le bon Théophilus, cénobite dans la vigueur de l'âge, coloré comme une pomme, charpenté comme le preux Roland, et qui, de même que ce célèbre paladin, s'était laissé prendre aux gluaux d'une autre Angélique; les choses en étaient même venues à ne pouvoir aller plus avant, entre le moine et sa mie, bien que le culte de ce pécheur, pour la Vierge mère, excitât constamment dans son ame des transports qui tenaient de la plus tendre idolâtrie.

Le noble abbé Guillaume, qui devait, l'année suivante, mourir dans ce lointain pélerinage, errait alors dans les rochers de la Palestine, visitant cette terre arrosée du précieux sang du Christ. Les officiers, auxquels il avait confié la garde de son troupeau, étaient infirmes et vieux, et Théophilus, assez expert en renardie, en pouvait d'autant mieux tromper leur défiance. Jamais, d'ailleurs, homme n'escalada plus lestement un mur, et pourtant, le plus haut baron de Normandie ou d'Angleterre eût envié, pour la défense de son châtel, l'enceinte crénelée où trois cents moines noirs, réunis en l'honneur de saint Ouen, vivaient à cette époque, buvant l'hémine de saint Benoît, et plus ou moins contens de porter le froc.

L'ami Théophilus s'esquivait donc souvent, à la sourdine, dans l'ombre de la nuit, et ne rentrait jamais au moustier sans y rapporter une conscience chargée d'un amusant mais gros péché de plus.

Il est bon de se ressouvenir que les démons avaient autrefois un grand nombre de temples et d'autels dans cette bonne ville de Rouen, si chrétienne de nos jours. Nos premiers pontifes, notamment saint Romain, eurent une peine infinie à faire déguerpir ces maudits des lieux qui leur étaient consacrés. Le

vainqueur de la gargouille, auquel ils avaient fait mille niches fort profanes, n'ingénia rien de mieux, pour les vexer à son tour, ce qui n'eût pas fait rire les antiquaires de nos jours, que de raser leurs temples et briser leurs statues; mais, quoique privés d'asile, ces diables entêtés et chicaneurs se plaisaient tellement dans notre bon pays de sapience, qu'ils s'obstinèrent à n'en pas sortir, quoique réduits à vivre en plein bivouac, et à n'oser rôder que la nuit.

C'était dans le cours de leurs rondes ténébreuses, qu'ils voyaient souvent maître Théophilus sortir furtivement d'une poterne du rempart, dont il abreuvait le gardien, et s'élancer dans une légère nacelle, pour gagner, sur l'autre rive, le petit hameau d'Emendreville, aujourd'hui notre vaste et populeux faubourg de Saint-Sever. Là respirait la Lise du moine, femme jeune et frisque, gentille de corps, tendre de cœur, et fort brave créature, à la fragilité près. Le mari de la dame, gros marin, à la voix d'ours, à l'haleine vineuse, à la face basanée, aux mains goudronnées et calleuses, plus sensible au souffle d'un bon vent qu'aux soupirs d'un tendron, tenait souvent la mer, par suite des rapports continuels établis, depuis la triomphante année 1066, entre la cité de Londres et la capitale du vieux Rollon. D'après ce qui précède, on devine que, pendant les absences du bonhomme, tout chez lui se passait le mieux du monde, ce qui, dit-on, se renouvelle, en pareil cas, quelquefois encore.

Le démon *Rothomago*, auquel Rouen doit incontestablement son nom latin, et que le célèbre M. Berbiguier, de la Terre-Neuve-du-Thym, fait figurer dans sa très raisonnable et très véridique *Histoire des Farfadets*, devisait souvent, avec ses noirs compagnons, du commerce illicite du moine. Ce n'était pas qu'il y trouvât à redire; bien au contraire; mais, ce qui chiffonnait l'esprit de ce diable, le plus impie, le plus scélérat

Vitrail de St. Jean de Rouen, XVe Sle

Comme ung Clers en mortel peche
En aorant la Vierge Mere
Au fond de lunde orrible et fiere
Fut par les faulx mamias noye.

E. Hyacinthe Langlois del. & Sculp. 1833.

de tous, c'est que Théophilus, comme nous l'avons déjà fait entendre, partagé entre sa syrène et la reine du ciel, ne pouvait faire un pas, même en allant pécher, sans réciter les heures canoniales de Notre-Dame. Rothomago résolut donc, avec ses acolytes, de mettre fin aux *oremus* du pieux et galant tondu. Or, une belle nuit, que dis-je? non belle, mais bien humide et noire, ce dernier revenait de courtoiser sa dame, lorsque les diables aux aguets, suscitant une horrible bourasque, firent, comme il récitait les Matines, chavirer sa barque, en poussant les clameurs enragées qui, comme on l'a vu dans le début de cette authentique légende, firent tressaillir, dans son château-fort, jusqu'à Guillaume-le-Conquérant lui-même.

Le misérable Théophilus, accablé du poids de ses iniquités, empêtré dans ses longs draps noirs, et, de plus, fort maladroit nageur, coula comme une pierre au fond de la rivière, en grenouillant lamentablement l'invitatoire *Ave Maria*. Son corps y resta noyé; mais son ame, plus subtile que l'air, ne tarda pas à reparaître à la surface de l'onde. « Ah! ah! lui dit, en ricanant effroyablement, Rothomago, vous voilà donc, vilaine ou plutôt vilain! Vous êtes de bonne prise, j'espère, ainsi *empoigné*. » L'affreux démon, dont les griffes acérées brochaient comme des aiguilles et brûlaient comme des fers rouges, en transperçait, dans ses mouvemens convulsifs de scélératesse et de joie, la pauvre ame, qui, se voyant damnée, se faisait toute petite et tremblait aussi fort qu'une ame peut le faire. Rassurez-vous cependant, auditeurs débonnaires, qui larmoyez en oyant ce récit véridique; rira bien qui rira le dernier. Voilà qu'en effet une figure, rayonnante d'un éclat céleste, apparaît sur les eaux; c'est la Vierge elle-même, élancée du sein du paradis, au secours de son coupable mais zélé serviteur. Sa longue

chevelure noire se perd, en gros bouillons, dans les plis de sa chlamyde ; une couronne d'or ceint son front radieux; quant à sa face, est-il plume mortelle qui puisse en décrire la grâce et la majesté divines !

« Arrêtez, satellites de l'enfer, cria-t-elle d'une voix impérieuse; cette ame ne vous appartient pas; rendez-la moi sur l'heure.

— Triples feux des volcans! elle est bien à nous, répondit le diable avec humeur, et faisant effrontément une hideuse grimace qui laissa voir une mâchoire que le plus monstrueux requin eût redoutée ; nous avons agi de bonne guerre, ce damné de moine étant sorti de ce monde en péché mortel, ce que vous savez aussi bien que moi.

— Ce que je sais ne te regarde pas, hydre impur, dit majestueusement Marie ; tu n'as tué Théophilus que pour prévenir sa repentance. D'ailleurs, il est mort en invoquant mon nom [1], et si tu pousses l'insolence jusqu'à discuter plus long-temps avec moi, j'en vais appeler à la décision de mon divin fils. »

A cette menace, un brûlant éclair sillonna le ciel, en parcourant le cercle de l'horizon :

— « Flammes et malédiction! hurla Rothomago, je vois d'ici ma cause perdue. Tenez, reprenez l'ame chétive de ce malotru de moine; si c'était celle d'un pape, je n'en ferais peut-être pas si bon marché. Après tout, ajouta l'esprit infernal, en se rengorgeant impudemment, de celles-là même nous en avons

[1] Ut quid animam famuli nostri ita injustè affligitis? Cui illi (demones): nos eam debemus habere et meritò quum in nostris operibus capta est. Quibus Mater Jesu : Si illius debet esse cujus opera faciebat, ergo nostra debet esse, quum Matutinas nostras dùm vos eam premistis decantabat.

(Legenda Aurea, *de Concep. B. Mariæ Virg.*, 1512.)

Vitrail de S.te Cécile de Rouen XV.e S.e

Comment la Benoiste Marie
Encontre Satan qui l'a herd
Debattit de l'ame du Cler
Et la retint en sa baillie.

E. H. Langlois del. & Sc. 1833.

déjà happé quelques-unes, qui se dépitent et se querellent à gogo au fond de notre geôle.

— Disparaissez de devant moi, maudits! s'écria la Vierge indignée, et traçant en l'air, de l'*index* et du *medius*, l'emblème de la rédemption. »

A ce signe redouté, figuré par une telle main, les démons, cornes abaissées, se précipitent, la tête la première, dans les gouffres de la Seine, choisissant ainsi le chemin le plus frais pour repairer dans leur région brûlante.

Puis, à la voix de Marie, les eaux refluant vers chaque rive, s'élevèrent en forme de collines, et laissèrent voir à sec le fond inconnu du fleuve. La vierge y descendit, réintégra l'ame dans la possession du cadavre, saisit par le bras cet homme doublement ressuscité [1], le ramena sur la terre ferme, et l'interrogea dans ces mots :

« Eh bien, fornicateur, que penses-tu de cette leçon?

— Ma très chère et très aimée douce Dame, s'écria Théophilus, prosterné devant son adorable libératrice, et baisant ardemment ses pieds divins, que vous rendrai-je pour vos ineffables bontés, moi, vil pécheur, arraché par vous de la gueule du lion, et sauvé des tortures inouïes de l'enfer?

— Ma récompense est dans tes mains, dit Marie : or, je te requiers de deux choses : la première, de ne plus succomber à de criminelles tentations ; la seconde, de faire annuellement célébrer la fête de ma conception, le sixième jour des ides de décembre. Maintenant vas en paix, et que mon fils te bénisse. [2] »

[1] Hominem ab utroque funere resuscitatum.

(Legend. Aur., loc. cit.)

[2] Charissima mea Domina et Virgo speciosa, Christi gratissima, quid tibi

A ces mots, elle disparut comme un éclair. Le moine prit le chemin de son abbaye, se tâtant à chaque pas, pour s'assurer s'il vivait encore, et bien résolu de ne jamais regarder femme en face, eût-elle passé ses soixante ans. Il endossa la haire, proclama le miracle, et mit tant de chaleur à remplir le vœu de sa charitable et puissante protectrice, que, dès l'année suivante, 1072, Jehan de Bayeux, archevêque de Rouen, faisait, pour la première fois, célébrer dans notre province, par ordre du Conquérant de retour à Londres, la Conception de Notre-Dame. C'est de là que cette solennité prit le nom de *Feste aux Normands;* car elle ne fut établie en Angleterre même qu'en 1109, sous Henry Ier, par Anselme, archevêque de Cantorbéry. En France, l'église de Lyon suivit cet exemple en 1145, celle de Paris en 1284, et tout le reste du royaume seulement vers le règne de Charles VI.

Nous avons choisi, parmi les diverses légendes miraculeuses, relatives à l'origine de la fête de la Conception, et telles qu'on en peut lire dans la *Légende dorée*, celle à laquelle se rattachaient deux verrières historiées du quinzième siècle, qui se voyaient dans l'ancienne église paroissiale de Saint-Jean de Rouen, aujourd'hui démolie, et dont nous publions enfin les dessins inédits.

On ne sait que trop combien notre ville a souffert de

retribuam pro tantis beneficiis quod mihi fecisti? Liberasti me de ore leonis, et de tormentis inferni gravissimis animam meam. Cui Mater Jesu ait : Precor te ne de cetero in adulterii peccatum cadas; ne fiat tibi novissimus error pejor priore. Precor te iterùm ut de cetero festum Conceptionis mee devotè celebres, annuatim, vj (*sic*) Idus decembris, et ubique celebrandum predices.

(Legend. Aur., loc cit.)

pertes irréparables, en fait de vitraux peints ; ceux dont il s'agit ici furent probablement enlevés en Angleterre aux époques de ces désastreuses spoliations, et c'est au respectable M. Jacques Ribard, dont la mémoire sera toujours chère aux amis des arts, que je dois depuis long-temps la communication des croquis au moyen desquels j'en fixe le souvenir. Il est difficile de songer à ces peintures, à la légende qu'elles représentent, sans se rappeler notre célèbre Puy de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, qui, pendant plusieurs siècles, mit annuellement les muses normandes à contribution de chants royaux, rondeaux, ballades et autres pièces, tant françaises que latines, toutes en l'honneur de la sainte Vierge[1].

L'abbé Sonnes, page 313 de son *Apologie des anecdotes ecclésiastiques, jésuitiques, du diocèse de Rouen*, donne la description des vitraux que nous publions, et rapporte la légende du personnage ressuscité par la Vierge, auquel il

[1] Ce fut au commencement du règne de Charles VIII, en 1486, que Pierre Daré, lieutenant-général au bailliage de Rouen, proposa le premier d'instituer des prix pour ceux qui réussiraient le mieux à chanter la conception immaculée de la sainte Vierge. Les principales poésies qui se composaient sur ce pieux sujet, s'appelaient *Palinods*, d'un mot grec qui veut dire *chant redoublé*. Le même nom se donnait au lieu où se lisaient publiquement, chaque année, les pièces présentées par les concurrens. Cette cérémonie avait lieu dans le couvent des Carmes, et ne cessa qu'à la révolution. Cette institution portait alors le titre d'Académie de l'immaculée Conception de la sainte Vierge ; ses principaux dignitaires étaient désignés, le premier d'entre eux par la qualité de *prince*, et les autres par celles d'académiciens-juges. On comptait fréquemment dans leurs rangs des personnages revêtus des plus hautes dignités ecclésiastiques, civiles et militaires. On trouve parmi les lauréats de la dernière moitié du siècle passé, les noms de madame Du Bocage, de Cideville, ami et correspondant de Voltaire, de M. D'Ornay, le vénérable doyen de notre Académie royale des Sciences, également ami du philosophe de Ferney, et aujourd'hui dans sa cent cinquième année, enfin celui de Malfilâtre, digne d'un meilleur sort, et dont Gilbert, non moins malheureux que lui, disait :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

assigne, dans la hiérarchie de l'église, une condition différente de celle que nous lui avons donnée [1].

[1] Je ne me rappelle pas avoir trouvé le nom de ce nouveau Lazare ailleurs que dans une espèce de chant royal, inséré, sous le titre d'*Oroison plaisant à Saincte Marie*, dans un manuscrit liturgique à l'usage de Rouen, orné de peintures, et datant du quinzième siècle, que je possède. Voici le couplet où se trouve cette mention :

Tu es celle qui deslia
Le liain de qui nous lia
Le vieil serpent d'iniquité;
T'umilité * bas le ploya
Le malostru qui t'espia,
L'orgueilleux plein d'iniquité.
Jadis par toi fut visité
Théophilus et aquité
Maulgré celui qui l'envya.
Nonques ne fut suppedité,
Ne gréué par aduersité
Qui toi seruir s'estudia.

* *T'humilité* pour *ton humilité* : Il existait alors une foule de locutions semblables, telles que *m'ame*, *t'ame*, *s'ame*, pour *mon ame*, *ton ame*, *son ame*, etc.

E. Hyacinthe LANGLOIS,
du PONT-DE-L'ARCHE, peintre.

La Croix de Quillebeuf.

Ceci n'est pas une histoire du moyen âge. Si vous cherchez des hauberts et des habits tailladés, de belles dames appuyées sur de jeunes pages à l'œil vif, à la taille svelte et légère, aux lèvres roses souriant malignement ; — si vous voulez voir de beaux seigneurs chevauchant sur de fringans palefrois, ne la lisez pas : rien de tout cela ne s'y trouve.

C'est tout simplement une pauvre petite histoire, se passant dans un coin de la grande scène ; son orchestre, c'est le vent qui souffle dans la falaise ; sa toile, c'est un nuage noir et blanc qui s'étend tout chargé de foudre entre le ciel et la terre ; l'acteur est un pauvre matelot qui prie Dieu pour sa pauvre vie. — La pièce, c'est un orage.

Oui, le nœud de mon histoire est un orage, qui se tient à l'embouchure de la Seine, ardent, attentif et les bras étendus comme un ennemi qui s'embusque.

Et la morale ! — C'est l'inconcevable effet de la prière sur les destinées de l'homme ; — car l'homme a peur en face du danger. — Quand il voit quelques gouttes d'eau détruire toutes ces petites choses qu'il se figure si grandes, le Seigneur lui vient dans la tête, à lui qui ne l'a pas dans le cœur, à lui qui n'y croit et ne l'invoque que lorsque, ne pouvant plus rien, il conçoit un Dieu qui peut tout pour le sauver.

Voici le fait enfin. — Si je vous le raconte, c'est que cela m'a touché.

C'était un jour d'hiver. — Le joli petit sloop le *Léger* appareillait pour quitter le quai de Quillebeuf ; trois hommes formaient son équipage, le vieux Léonard et ses deux fils. —

Ils allaient à la pêche. Poussés par le jusant et la brise d'amont, ils gagnèrent vivement le Havre; bientôt ils l'eurent dépassé. Mais alors la brise fraîchit; un instant après, c'était une tempête. — La mer était encore grosse des bourasques de la veille, et pressée de mal faire, elle s'entendit avec le vent pour perdre ce pauvre petit bâtiment, qui luttait comme un homme de cœur. Le sloop était bon et l'équipage aussi; mais comment résister à deux élémens conjurés? Le léger esquif s'engagea, et tout semblait fini pour ce petit monde. — Qui va le sauver, maintenant? Ma foi, Dieu seul le peut! Aussi Léonard pria. « Oh! mon saint patron, dit-il, que deviendront ma femme et mes filles si tu me laisses périr!... Si je rentre à Quillebeuf, je fais vœu de te construire un calvaire, en quêtant *pour*, par le temps le plus dur. »

Quelques heures après, le *Léger* tanguait gentiment contre le quai. Les habitans de cette pépinière de marins entouraient son équipage, et tout le monde disait le lendemain que Léonard avait vu son patron dans un nuage, au moment où son navire se releva.

Léonard a été fidèle à son vœu. Le jour de Noël il est venu à l'église, les pieds nus, la poitrine découverte; il n'avait conservé que son pantalon de toile bleue et sa chemise la plus belle. Il a fait sa prière, puis il a quêté. Tout le monde lui a donné; beaucoup pleuraient.

Un dé de pierre, une croix de bois peinte en vert, un Christ de plomb doré, tel est le calvaire de Saint-Léonard.

Il est placé à un quart de lieue en amont de Quillebeuf, sur le haut de la falaise. — Comme j'y arrivai la dernière fois, deux pauvres gens priaient au pied de la croix, un homme et une femme. — Sans doute leur fils était en mer...!

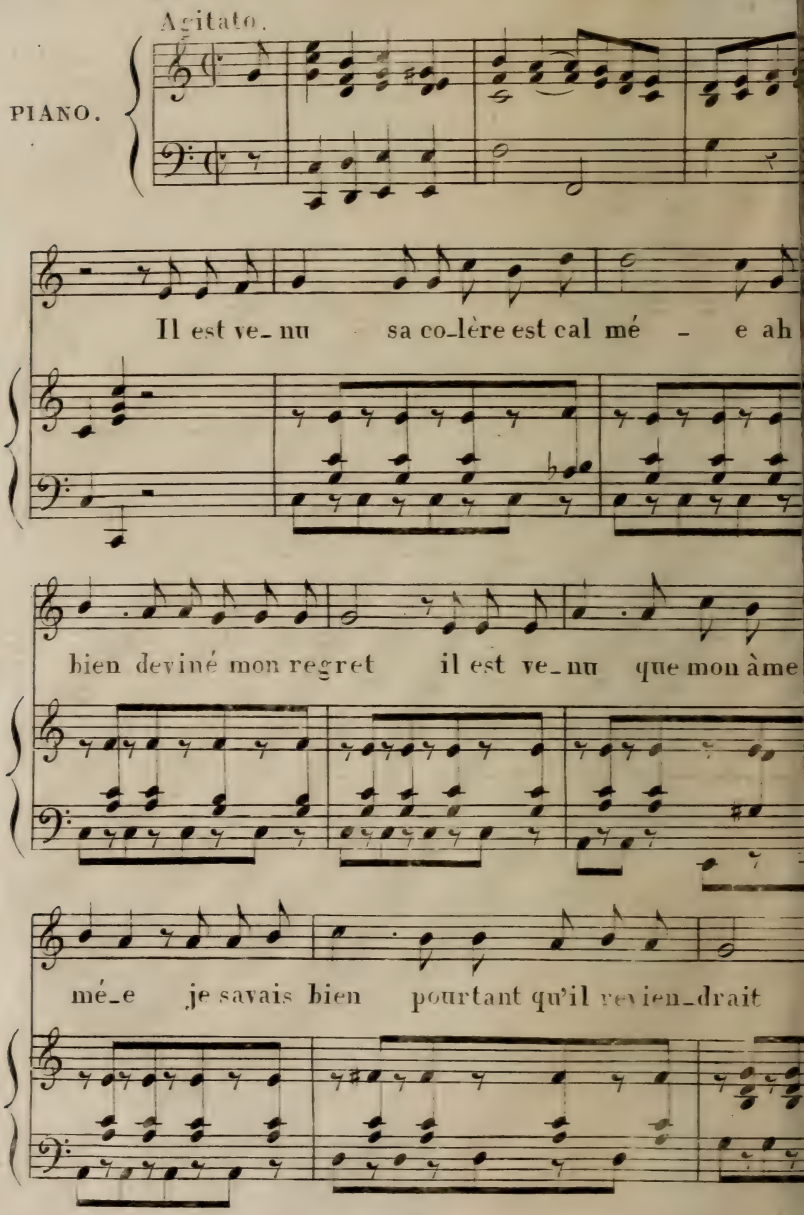
Adolphe Edouard.

IL EST VENU.

ROMANCE.

Paroles de U. GUTTINGUER.

Musique d'ERNEST FOURNIER, Élève de l'École de St



je souffrais car ma triste pen sé - e se rappelait de pénibles dis-

cours mais n'est-ce pas toute crainte est passé - e il est ve-

nu il est ve-nu c'est qu'il m'aime tou-jours.

D.C.

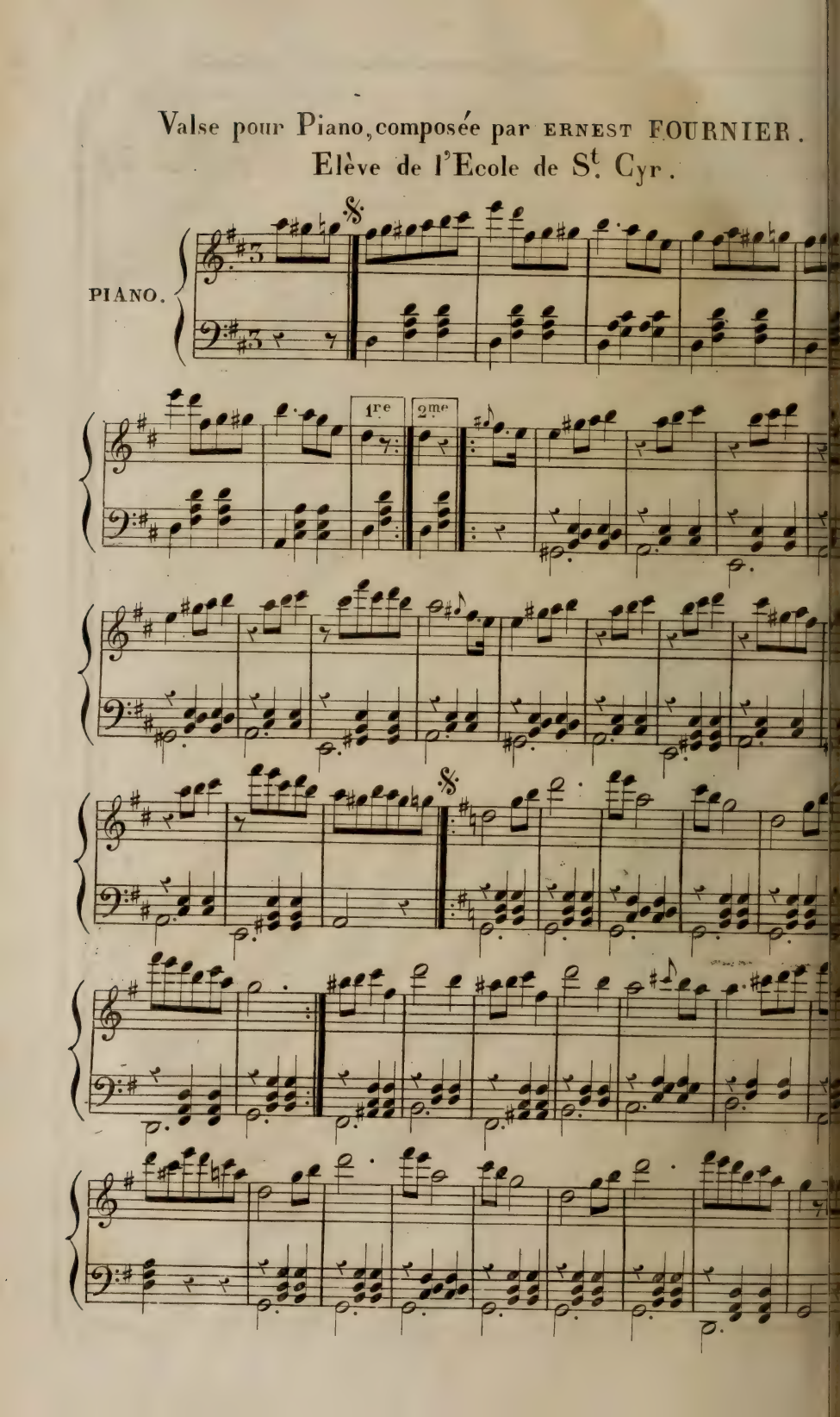
2.

ec transport que mon cœur vous écoute.
ut de bonheur ah! qui le lui rendra?
e disait-il.... qu'il reviendrait sans doute
us vous taisez.... qu'importe il reviendra.
à laissé des fleurs, c'est le langage
ut se servaient autrefois nos amours;
nnez-les vite oh! c'est un doux présage.
est venu c est qu'il m'aime toujours.

3.

Oh! que longtems a duré son absence!
J'allais écrire et demander merci.
C'était la mort que cet affreux silence;
J'allais céder.... mais c'est bien mieux ainsi.
Qu'il a bien fait d'épargner ma faiblesse
Et de venir lui même à mon secours;
Car sa présence est preuve de tendresse.
S'il est venu c'est qu'il m'aime toujours.

Valse pour Piano, composée par ERNEST FOURNIER.
Elève de l'Ecole de St. Cyr.



SCÈNES ET CONTES.

Adrienne.

I.

Deux ans et un quart-d'heure.

Il y en avait de plus jolies, mais elle avait quinze ans, et elle s'appelait Adrienne. Georges adorait ce nom, peut-être parce qu'il adorait celle qui le portait.

Malheur à toi! être incomplet, si tu ne sens pas tout le charme renfermé dans un nom, un nom de jeune fille, doux à prononcer et à entendre! Si un nom ne réveille pas, en retentissant au fond de ton cœur, un souvenir frais et suave, ou triste et mélancolique! si un nom de femme frappe ton oreille, comme le ferait un son banal, un bruit vulgaire : malheur, malheur à toi! Tu ignores les plus doux frémissemens de l'ame qui aime, les émotions délicieuses, alors que ce nom s'entend, inattendu quoique toujours espéré; les molles rêveries, alors qu'on se surprend à le dire bas, bien bas! Ton cœur est glacé! tu touches au néant!

Autant vaudrait pour vous, Monsieur, compter, depuis vingt-cinq ans, entre les membres de l'académie des inscriptions, ou parmi les employés aux pompes funèbres.

Ils étaient tous les deux libres, indépendans, joyeux, vivant le jour, du travail de la veille et sans souci du lendemain. La même mansarde, de douze pieds carrés, divisée en deux par une cloison, les contenait eux et tout leur avoir : deux lits, six chaises, deux chevalets, des pinceaux et les chansons de Béranger. Puis, quand venait l'instant du repas, une table vermoulue, un plat et deux assiettes, sans serviette, sans nappe.... mais tout près l'un de l'autre, avec des refreins gais et tendres..... C'étaient comme un frère et une sœur : et cela durait depuis deux ans.

Comment ils se trouvaient là isolés, garçon et fille, sans penser aux propos médisans, ou, pour mieux dire, ne croyant pas qu'il fût possible d'en faire sur leur conduite, la chose vaut peu la peine d'être racontée. Avant ce temps, Georges avait passé jusqu'à l'âge de dix-sept ans et demi sa vie dans l'atelier d'un peintre; mais, au-delà de son maître aux douces leçons, aux bienveillantes paroles, au-delà de l'amitié de ses joyeux camarades, il ne trouvait rien dans sa mémoire. Pour Adrienne, pauvre enfant abandonnée, artiste aussi par besoin, elle avait eu dans Georges un père, un maître, une mère. Son existence, à elle, ne datait que du jour où elle l'avait vu pour la première fois. Ce jour-là, Georges avait gagné de quoi en vivre huit, et, en rentrant chez lui, le soir, il avait trouvé une jolie enfant qui, lui passant les bras autour du cou, lui dit : « Je n'ai pas d'asile, et j'ai faim. » Fier de son avenir d'une semaine, se confiant en son courage pour le prolonger, Georges embrassa la pauvre petite, la prit par la main, et lui répondit : « Viens avec moi! » jurant dans son cœur de la défendre, de tout

partager avec elle, bons et mauvais jours, de la regarder comme son enfant d'adoption. Son enfant ! Elle aussi lui promit, du fond de l'ame, amitié douce et éternelle. De l'amitié!.....

Dire si ces deux années avaient été heureuses serait une folie! Oh! qui redira les leçons graves du maître et les fous rires de l'écolière, quand son crayon venait à tracer sur l'ardoise une figure bizarre, et, plus tard, l'admiration de Georges, alors qu'Adrienne, docile à ses avis, eût terminé son premier tableau? Qui racontera les journées de travail, les soirées si joyeuses, les longues promenades des jours de fête, quand le dîner était assuré, et les conversations à voix basse au milieu de la foule, et le plaisir de toutes les heures; et la beauté d'Adrienne, grande et forte, et l'œil brillant de Georges quand il la regardait, et cette bonne et franche amitié de frère et de sœur; et tout ce tableau frais et riant, entouré de pauvreté, de gêne, de privations sans nombre qu'Adrienne sentait à peine, parce que Georges les supportait toutes? C'était son lot, à lui, c'était une partie de son bonheur. Oh! oui, ces deux années avaient été bien heureuses! si heureuses, que, pour lui, Georges ne désirait pas mieux, et ce qu'il demandait dans ses rêves, c'était pour elle, pour elle seule. A elle aussi, ses vœux se bornaient là. Souvent, lasse du travail, elle venait s'appuyer derrière Georges, restait occupée à considérer les progrès de son ouvrage, immobile, en silence; et quand il se reposait, fatigué à son tour, elle avait des éclats de joie, la folle jeune fille!

Mais, avec les jours qui s'écoulaient, il se fit de grands changemens..... Depuis quelque temps, Adrienne était rêveuse : plus de chanson au réveil; plus de rires à propos d'un caprice qui venait traverser son cerveau sans y faire séjour; plus de gais entretiens le soir, et tant d'autres plaisirs!

Sur son front si blanc, si uni, une ride légère, oh! bien légère; — mais c'en était une, — amenée là par un nuage de tristesse, se faisait voir par momens, et puis un gros soupir ou des larmes sans cause. Et cependant, au milieu de tout cela, une joie douce et indicible débordait de son cœur, si bien que les larmes, coulant le long de sa joue, venaient parfois tomber sur un sourire. Quoi donc la faisait ainsi rire et pleurer? — Je n'en sais rien; mais c'était bien extraordinaire!

Lui aussi, il éprouvait quelque chose de bizarre et d'inaccoutumé. Il lui arrivait de passer des heures entières sans donner un coup de pinceau; les couleurs séchaient inemployées sur la palette, et tout à coup, comme agité d'un mouvement convulsif, il peignait avec constance, avec vitesse, avec rage, pour s'oublier. Sa physionomie mobile réflétait des transports intérieurs : de la joie, et puis de l'indécision, et tout passait rapide et insaisissable! Après, il se réveillait comme d'un songe, et de grosses gouttes d'eau coulaient de son front. On eût dit un manœuvre attaché à un travail qui surpasse ses forces, et qu'il veut terminer cependant; il s'asseyait d'un geste brusque, et voulait reprendre ses pinceaux; mais, sans qu'il s'en aperçût, au bout d'une heure, le même rêve était recommencé, fini, et son mouchoir rafraîchissait de nouveau son visage rouge et humide de sueur.

C'était un spectacle curieux à observer que celui offert par ces deux êtres isolés, dont l'un n'avait d'appui que dans l'autre, qui, à son tour, ne trouvait de consolation que dans le cœur de la compagne à lui donnée par le sort; évitant de se regarder trop long-temps à la fois, ne s'entendant pas ou craignant de s'entendre. Ainsi ils étaient depuis quelques jours! Comme Adrienne, Georges s'était autrefois senti agité de pensées qui avaient quelque rapport avec celles qui le

torturaient maintenant, et cela, quand il entrevoyait dans l'avenir la possibilité d'une union plus intime avec elle; mais c'était un songe riant, rembruni seulement par la réalité de sa pauvreté présente : aujourd'hui, c'était un fer brûlant qui lui traversait la tête et lui retombait sur le cœur.

Les rayons d'un soleil de mai réchauffaient depuis long-temps les carreaux de la haute mansarde; dix heures trois quarts venaient de sonner à Saint-Jacques-du-Haut-Pas : dans quinze minutes Adrienne aura seize ans. Georges avait ouvert sa fenêtre pour respirer librement : il étouffait. Mais bientôt le ciel bleu, l'air pur, lui rendirent un peu de calme. Alors il pensa à celle qui attendait sans doute son bonjour et ses vœux de fête pour sortir de sa chambre. A cette pensée, son cœur battit plus fort, puis il se remit et s'arma de courage; il avait peur. On eût dit qu'il allait braver un grand danger. Enfin, prenant, en passant, dans un vase un bouquet composé d'une rose et d'un bouton mi-éclos, il se dirigea vers cette porte dont jusqu'alors le seuil lui avait paru infranchissable. Tout son corps trembla. Il entra cependant; Adrienne avait revêtu son habit des grands jours, et lorsqu'elle le vit elle courut à lui.....

Quand il sortit, l'horloge sonnait onze heures. Ils pleuraient et riaient en même temps. — Mes pinceaux! Adrienne, s'écria-t-il. Et il se mit à travailler avec une ardeur toute nouvelle, et, en travaillant, il chantait, ce qui ne lui était pas arrivé de sa vie.

Adrienne le regardait, immobile, en silence. Elle ne pleurait plus..... elle souriait!

II.

Un mensonge pour un dîner.

Malgré les efforts de Georges, la pauvreté continuait à régner dans la mansarde. Il souffrait, le malheureux! il souffrait de ses espérances déçues, de ses désirs trompés, désirs sans nombre pour celle qui lui avait tout donné; mais rien! — Il travaillait sans relâche : rien! — Il avait des pleurs, des cris de rage : rien! — Il avait adressé des prières ferventes au ciel pour Adrienne : rien, toujours rien! — Enfin, une exécrable réalité lui apparut; une hideuse réalité, avec ses dents longues, ses yeux caves et éteints, son visage hâve et jaune, et ses membres décharnés. — « Tiens, Adrienne, dit-il, dans un accès de désespoir furieux qu'il ne put dompter, tiens! la vois-tu? c'est la misère! — Oh! c'est pour moi que tu crains; c'est pour moi, Georges, je le vois bien : mais je ne demande rien, moi, Georges! je suis contente. Qu'elle vienne, la misère! que m'importe? Pourvu que tu sois là, toi, Georges! » Et, disant ces paroles, elle pressait de ses lèvres les paupières humides de Georges, et elle pleurait à sanglots, en répétant : « N'est-ce pas, que tu ne m'abandonneras pas? Dis? — D'ailleurs, ajoutait-elle, notre sort peut devenir beau comme tu l'entends, Georges, et nous serons riches un jour; mais je ne t'aimerai pas davantage, bien sûr! »

Laisse-toi aller, bon jeune homme, à ces consolations de jeune fille, ce baume si doux, quand il en est temps encore! Plus tard, tu n'y croiras plus, alors que ton expérience aura fermé ton ame à toutes les décevantes illusions! — Et il la crut. — Le moyen de ne pas la croire? — Et il y eut encore ce jour-là du bonheur pour Georges et Adrienne.

Mais Adrienne souffrait, languissante et malade. Après s'être défait du superflu de leur nécessaire, comme nulle ressource ne se présentait, Georges tira de son doigt un anneau d'or qu'Adrienne lui avait donné, un anneau simple et de mince valeur, don précieux d'une main amie, qu'il n'eût voulu donner pour aucun prix, et il resta long-temps, indécis, à l'examiner. « Je devais mourir avec lui, pourtant! » se dit-il. — Mais Adrienne souffrait : l'anneau fut vendu. Ils en eurent pour deux jours de plus à vivre. Après cela, plus rien!

Le troisième jour, Georges se leva tard, bien tard, pour ne pas déjeûner : « Adrienne, je sors, et si je ne rentre que fort avant dans la soirée, ne sois point inquiète : du reste de notre dîner d'hier tu peux dîner encore aujourd'hui; dîne sans moi. J'ai été invité par un ami, je vais le trouver. » Il serra la main qu'elle lui tendait, et il sortit. Adrienne n'avait rien dit, rien objecté contre cette sortie, qui la laissait seule tout un jour; il semblait qu'elle ne voulût pas parler, de peur de pleurer. Mais à peine le bruit de la porte qui se fermait lui eut-il appris qu'il n'était plus là, qu'une larme brûlante sillonna sa joue pâle, une seule! car elle l'essuya bien vite, détournant le cours de ses idées, pour empêcher les autres de venir.

On ne ment qu'une fois dans sa vie comme Georges venait de mentir. Il n'avait point été invité à dîner; il ne savait ni où il dînerait, ni s'il dînerait. Il était sorti pour ne pas voir Adrienne se priver pour lui, pour ne pas l'entendre dire : « Prends, Georges, j'en ai bien assez, moi! » tandis qu'il était sûr que du tout elle n'en avait pas trop. Quand il eut quelque temps erré, et que l'air eut un peu rafraîchi sa poitrine embrasée, les tiraillemens de l'estomac se firent sentir : il commença à avoir faim.

A qui s'adresser? Tous ses amis, ses anciens camarades de

l'atelier, si bons et si généreux, qui partageaient autrefois en frères avec lui, il les avait perdus de vue. Un seul ami lui restait, Stéphany, un italien aux paroles enthousiastes, à l'imagination exaltée. Souvent, dans son atelier, Georges l'avait entendu, devant Adrienne, exprimer des pensées généreuses, lui faire des offres de service qu'il avait toujours refusées; mais le moment de la fierté était passé, et, le cœur bondissant, Georges se mit en marche. Déjà il rêvait une main d'ami tendue à son infortune, des paroles d'ami lui épargnant les humiliations de l'amour-propre qui s'oublie pour demander un service; déjà, grâce à ces soins généreux, il voyait la misère repoussée, et lui-même, ayant repris courage, s'élançant avec Adrienne vers un meilleur avenir; — toujours avec Adrienne!

Il trouva Stéphany qui s'habillait avec une élégance recherchée. Il lui parla de lui, d'Adrienne surtout; d'Adrienne malade, d'Adrienne qui l'attendait, et qui n'avait que lui pour soutien; d'Adrienne qui n'avait pas de quoi dîner le lendemain. Stéphany écouta avec émotion, et proposa à Georges, pour le consoler, de venir avec lui à la campagne. — Une partie délicieuse, — des femmes charmantes, — toute une journée de plaisir, — un concert! — Rien n'égaie comme la musique..... — « Un concert! et demain Adrienne n'aura pas de pain! » Georges refusa. Sa toilette achevée, Stéphany descendit. Un élégant cabriolet l'attendait à la porte. Avant d'y monter: — « Tu as vraiment tort, mon pauvre garçon! « Allons, un bon mouvement! » Georges balbutia machinalement le mot : « demain! » — « Demain, répliqua Stéphany, « demain nous recommencerons! » Et comme on ne lui répondait pas, il s'élança.

Georges resta stupéfait, anéanti, stupide. Pendant dix minutes, il oublia sa faim pour être tout à la colère, à

l'indignation. Mais bientôt la faim se fit sentir de nouveau; mais cette fois, impérieuse, irrésistible. L'énumération serait longue de ses tristes pensées de ce jour, de ses cruelles prévisions de l'avenir, des horribles élancemens de son estomac vide. Après avoir passé un jour entier sans nourriture, chaque pas qu'il faisait retentissait sourdement dans son ventre à jeun. Les oreilles lui sifflaient; tout bourdonnait autour de lui; il était comme ivre. Et puis il y a une tristesse propre à cette sorte d'infortune : c'est à ne pas s'y méprendre. De sorte que Georges fuyait les lumières et les visages connus, et, dans cette longue soirée, pas une heure, pas une minute trompée par une causerie même indifférente, même par un mot échangé en courant : toutes les heures lui furent comptées pleines, entières, impitoyables! Il ne lui fut pas fait grâce d'un instant. Le malheureux eut d'infernales tentations. Vers le soir, il avait rencontré quelqu'un de sa connaissance qui lui proposa de venir dîner avec lui; mais, comme l'heure était passée : — « Je vous remercie, dit-il, j'ai dîné. » Car il y a quelque chose de plus fort que la faim, c'est la crainte de l'humiliation; de plus faible que l'épuisement, c'est l'amour-propre.

Au milieu de ce tourbillon de douleurs et de pensées poignantes qui l'entouraient d'une atmosphère lourde et épaisse, il y avait pourtant une idée qui le soutenait. Avant ce jour tous ses efforts avaient été trompés; ce jour-là, toutes ses espérances déçues; bien plus! un ami l'abandonnait, celui-là seul à qui il donnait dans son cœur le nom d'ami; cette ressource, devant laquelle son amour-propre avait reculé long-temps; cette ressource, qu'il regardait comme la dernière, elle lui avait échappé, et à sa place, il n'avait trouvé que froideur et ironie : eh bien! on ne le croira pas, il espérait! Il espérait un lendemain plus heureux. C'est qu'il sentait sans doute, qu'arrivé comme il l'était au dernier degré du malheur,

il ne pouvait plus y avoir, dans un changement quel qu'il fût, que du soulagement pour lui, comme si le jour succédant à la nuit devait nécessairement influer sur son sort. N'importe, il avait un espoir confus..... et aussi une consolation, c'était de savoir qu'Adrienne ne souffrait pas comme lui. Enfin, tard, — bien tard, — il rentra chez lui, voulant trouver Adrienne endormie : c'était le seul adoucissement à ses maux qu'il demandât au ciel. Se contraindre devant elle, c'eût été un nouveau tourment, — le plus grand de tous !

Heureusement, elle dormait. Abattue, brisée, elle avait succombé au sommeil..... malgré elle..... car elle eût tout donné pour voir Georges ce soir-là!.... Il la regarda dormir. Une expression indicible se jouait sur son visage, et sur ses lèvres, un sourire. Ses joues étaient fortement colorées. Etait-ce un doux rêve ? Etait-ce la fièvre? Georges crut que c'était un doux rêve qui lui riait à elle, si pâle le matin, et il n'osa pas l'embrasser de peur de la réveiller.

C'était la fièvre!

Lui aussi dormit. Mais au réveil, l'horrible faim ! — Voyant ses traits étirés et amaigris, ses yeux caves et sombres, Adrienne lui demanda s'il était malade, et comme il ne répondait point, elle renouvela sa prière avec cet accent irrésistible d'une femme qui conjure et qui ordonne tout à la fois. Alors il lui révéla tout..... tout!

Et Adrienne ! Elle ne pleura pas, elle ne se jeta pas à son cou; mais, le prenant par le bras, elle le conduisit à une chétive armoire, qu'elle ouvrit, seul et dernier meuble que le besoin leur eût laissé; et, en silence, elle lui montra un reste de pain et de bœuf bouilli qui devait être son repas de la veille. Elle n'y avait pas touché : elle avait deviné Georges. Oh! qui dira les délires ineffables de ce moment pour ces deux êtres presque mourans de faim?

III.

L'équipage d'une danseuse.

Après les mauvais jours, les bons jours! La détresse s'enfuit, puis la pauvreté : la médiocrité arriva, et quand on fut assuré contre la faim de tous les jours, contre le froid perçant de l'hiver, on s'élança dans l'avenir. L'ambition demanda la richesse; pas lui, mais elle. Justement, alors que le destin leur devenait plus clément, elle commença à soupirer et à se plaindre; elle que la misère avait vue riante à ses horreurs, elle ne tint pas contre cet état calme et sans combats de la médiocrité; il lui fallait maintenant toutes les splendides jouissances de la richesse! Cette ame de femme voulait être ou sublime, ou sordide. C'était chez elle de l'instinct, une idée indécise d'abord, mais qui prit plus tard de la consistance, aidée en cela par les raisonnemens de ce cœur de jeune fille qui se pervertissait. Georges était triste de ses plaintes et de ses soupirs : il n'en était que triste, parce qu'il ne les comprenait pas. Il lui vint à l'idée que cela s'en irait avec le temps. Il avait cru d'abord qu'elle était malade, et puis, il mit cela sur le compte des années qui apportaient de la gravité à ce caractère insouciant et léger. — Age ou maladie, se dit-il ensuite, le temps en fera justice, et je l'aurai encore bonne et gaie comme auparavant.

Le premier étage de la maison dont Georges occupait depuis quelque temps un appartement au troisième, était la demeure d'une danseuse, qu'un banquier italien avait logée dans ce quartier peu à la mode, pour de bonnes raisons sans doute. Jenny, la danseuse, se souvenait encore du temps où elle était fraîche; et puis, pâle et jolie, on peut valoir beaucoup,

et Jenny, la grande fille, ne s'estimait pas peu; car, outre son banquier italien, elle avait un coupé à quatre chevaux, deux femmes de chambre, trois cachemires, des diamans et un groom, un petit garçon de quinze à seize ans, rose et frais, aux cheveux blonds, aux lèvres riantes; ajoutez à cela cinquante mille francs que lui donnait le directeur de l'Opéra pour aller passer six mois de l'année en Angleterre : Jenny, la danseuse, était la divinité à la mode. Malgré tout, elle s'ennuyait. Etait-ce un souvenir? Etaient-ce des regrets? — Elle s'ennuyait.

Adrienne l'avait souvent examinée lorsque, d'un pied leste, elle montait dans son magnifique coupé, et qu'elle se penchait, languissamment étendue sur les coussins moëlleux. Souvent elle avait plaint, la bonne fille, cette idole parée, à laquelle il manquait un souffle pour vivre. — Oh! se disait-elle, qu'elle doit être malheureuse. Et, se disant cela, elle regardait le vieil ami de la danseuse, et après, elle jetait un coup-d'œil sur Georges. — Oh! oui, elle doit être malheureuse, reprenait-elle. Mais c'était autrefois qu'Adrienne avait ces pensées et ces paroles.

Un jour, restée seule, elle se mit à sa fenêtre. Le vieux italien arriva, suivi d'un homme qui portait à la main quelque chose de rouge. Quelques minutes après, le coupé fut amené au milieu de la cour, les chevaux attelés et piaffans. Le groom attendait, nonchalant et immobile. Jenny parut; mais un bruit qui se fit à la porte détourna l'attention d'Adrienne, et, lorsqu'elle regarda de nouveau dans la cour, Jenny était dans la voiture, étincelante et majestueuse, la tête surmontée d'un diadême ruisselant de pierreries; mais là-dessous, triste et pâle. Le vieux allait promener sa danseuse, faire admirer ses diamans; il se rengorgeait dans sa cravate, pendant que le groom, assis derrière, ouvrait de grands yeux devant la parure de madame,

qui ne cachait pas ses cheveux longs et noirs. Il souriait, l'enfant! et, dans ce sourire, il y avait toute une révélation de malice et de volupté.

Quand la voiture partit, Adrienne la suivit du regard; et quand elle eut franchi la porte cochère, Adrienne regardait encore. Georges était entré, et la considérait silencieux. — « Que c'est beau, un équipage! » dit-elle, courant à lui. Dans ses conjectures sur les causes de la tristesse d'Adrienne, Georges n'avait pas pensé à cela. — « Qu'on est heureux d'avoir de l'*argent!* » ajouta-t-elle. Oh! Adrienne, pourquoi n'avoir pas dit *fortune* ou *richesse?*

IV.

L'Avenir.

Il y a des douleurs qui n'ont pas de mots pour les peindre. Qu'un membre se brise, on le coupe : c'est bien! Qu'un mal mortel vous ronge et vous dévore, vous avez, à défaut de l'espoir de la guérison, les cris énergiques et les malédictions : cela console. Mais quand c'est l'ame que le trait vient frapper, que dire? Il semble alors qu'on vous broie le cœur après avoir craché dessus. C'est une douleur comme celle-là que souffrait Georges. De cette heure, malgré sa naïveté de jeune homme, il comprit que c'en était fait à tout jamais de son bonheur. Le mot *argent* avait placé sur son cœur un poids énorme et glacé; il sentit que ces deux syllabes avaient creusé un abîme entre Adrienne et lui. Alors il eut pitié de cette jeune et suave enfant, déjà penchée sur le précipice de la corruption : avant de parler de lui, il voulut lui parler d'elle-même, gardant sa propre misère comme dernier argument en sa faveur, comme

si ses souffrances, à lui, devaient être d'un grand poids dans la balance, en regard de ses rêves, à elle, de ses rêves d'ambition et d'éclat. Il la croyait bonne encore ! Il s'imagina qu'à son premier pas dans une carrière de vice et de cachemires, elle s'arrêterait, s'il lui montrait en même temps, au bout de la route, la honte de la rue et la paille de l'hospice. Il ne savait pas que les femmes comme Adrienne ne font attention à ces choses-là que lorsqu'elles y sont arrivées, et que bien souvent encore elles n'y font pas attention du tout.

Et il se mit à lui raconter l'histoire d'une jeune fille, douce et jolie comme Adrienne, comme Adrienne, égarée par ses désirs d'équipages et de grandeurs ; car il ne voulait pas qu'Adrienne se perdît comme elle. Oh ! que les sages raisonnemens sonnent creux contre une tête de femme qui rêve de l'or, et qui n'a plus d'amour pour y tenir au moins une petite place, afin qu'elle ne soit pas toute pleine de ces rêves vides qui donnent la fièvre, aussi bien que les songes du cœur ! N'importe, il raconta.

« — Oui, Adrienne, disait-il, oui, je l'ai connue ; comme toi jolie, comme toi folle et insouciante d'abord ; puis réfléchie et pensive ; puis brillante et riche, et perdue ensuite : c'est leur histoire à toutes, Adrienne. Ils étaient heureux comme nous l'avons été, comme nous pourrions l'être encore, Adrienne, si tu voulais : lui, bon et plein d'abnégation pour elle ; elle, aimante et douce, et l'aimant mieux pour ses sacrifices que pour toute l'opulence qu'il lui eût fait partager, s'il l'eût pu. — Il y a quatre ans de cela.

« Un soir, comme ils étaient riches ce jour-là, il la mena dans un théâtre ; à un théâtre où les loges resplendissent de parures et de diamans, où, sur la scène, la passion riche et dorée, et aussi la passion dorée et riche dans les avant-scènes et aux balcons. Jamais elle n'avait vu cela, et, tout de suite,

son regard fut corrompu, et puis après son ame. Il lui parla de leur aisance pauvre: elle regardait toujours; il lui parla d'amour: elle répondit schals et brillans. Ce fut cette soirée-là qui la perdit. — Il y a trois ans de cela.

« Vainement il s'efforça de la ramener à lui; sans cesse elle avait devant les yeux cette salle étouffante et luxueuse; sans cesse à ses oreilles ces paroles de tendresse, accompagnées d'un écrin; sans cesse dans son cœur, l'image d'une vie toute de mollesse et de volupté! — O la malheureuse! n'est-ce pas, Adrienne? — C'était comme un étourdissement, un tourbillon. A ces pensées son sein se gonflait, ses yeux brillaient; elle eût voulu pleurer, et ne le pouvait pas; ces souvenirs tentateurs formaient comme une ronde infernale qui bondissait autour d'elle. Dans ces momens-là, il y avait du satan dans son regard, dans ses paroles, dans toute son attitude. — N'est-ce pas, Adrienne, qu'elle était bien à plaindre? — Elle le quitta pour un autre, un riche. — Il y a de cela plus de deux ans.

« Des parures fraîches et belles; des fêtes, des concerts, des courses rapides! pas un moment pour respirer; une ivresse; un délire! — Elle se croyait heureuse, parce qu'elle n'avait pas le temps de souhaiter le bonheur. — C'est beau et désirable, n'est-ce pas, Adrienne? — Elle était ainsi, il y a un an de cela.

« Un immense bâtiment, percé d'une multitude de petites fenêtres, l'asile de la souffrance et du vice! — Aimes-tu, Adrienne, les cris de la douleur, les larmes du misérable que le fer brûle ou dévore? Quand l'ame est insensible, quand le cœur est froid dans la poitrine, c'est quelque chose que l'aspect d'un hôpital bien plein, bien retentissant de cris et de sanglots. Cela fait pleurer, n'est-ce pas, Adrienne? — Un hôpital! elle y était. — Il y a huit jours de cela. »

Sans doute Adrienne crut que c'était-là un conte fait à

plaisir, car, en l'écoutant, elle se souriait à elle-même dans une glace, admirant sa beauté et sa chevelure lisse et noire, et elle ne répondit pas un mot. Pour Georges, comme c'était leur histoire, l'histoire de leur amour qu'il venait de raconter, telle qu'elle avait été jusqu'à présent, telle qu'elle serait peut-être, par malheur, il fut tenté de se désespérer, car Adrienne n'avait pas compris ou n'avait pas voulu comprendre.

V.

Désespoir. — Espérance.

Plus Georges sentait que son amour, son trésor, allait lui échapper, plus il se consumait en efforts pour le retenir; chaque jour il redoublait de soins, de caresses et d'abnégation de lui-même, pour que le remords vînt à Adrienne avant la faute; l'horreur de la trahison avant la trahison. Et Adrienne aussi, il faut être juste, comme pour se la faire pardonner, ne sentant pas qu'elle la rendait par-là plus affreuse et plus impardonnable encore, se montrait, chaque jour, plus douce, plus caressante; mélange bizarre d'égoïsme et de tendresse, de perfidie et de compassion. — Ève et Satan!

Un matin, ils étaient tous deux dans la chambre d'Adrienne. Elle était assise auprès de la fenêtre, ouverte sur la rue; jamais elle n'avait paru plus aimante que ce jour-là; il y avait dans sa voix plus de tendresse que d'ordinaire. Cet accident était un baume au cœur de Georges; il y avait aussi de la pitié; mais Georges ne le croyait pas. Assis près d'elle, il prit une de ses mains, qui pressa doucement la sienne. Étonné, lui qui la voyait, depuis quelques jours, froide et indifférente, il pensa qu'il ne trouverait jamais d'occasion plus favorable, et que le moment était venu de jouer d'un coup son bonheur ou

son malheur à venir. — « Adrienne, lui dit-il, pardonne-moi une horrible pensée : j'ai cru, oui, j'ai cru que tu voulais me quitter..... Tu n'en as jamais eu l'intention ? n'est-ce pas, Adrienne, que tu ne veux pas me quitter ? » — Et, sans lui donner le temps de répondre : « Écoute, Adrienne, continua-t-il, tu sais si je t'aime; tu connais mes moyens de fortune, mes espérances; mon nom d'artiste, déjà connu, peut devenir célèbre. Cette honnête aisance, je ne la dois qu'à moi seul; et tout cela t'appartient comme à moi, mieux qu'à moi, tu le sais; mais veux-tu y avoir un droit de plus? eh bien! sois ma femme! »

La voix de Georges, d'abord calme et imposante, devint peu à peu basse et creuse, et, quand il eut dit : « Sois ma femme! » il s'arrêta, n'en pouvant dire davantage. — « Maintenant, vienne la réponse, c'est toute ma vie, » pensa-t-il. Mais Adrienne, soit qu'elle ne s'attendît pas à cette proposition, soit que son embarras eût une autre cause, Adrienne ne répondit point. Un poignard entrant froid dans le cœur de Georges ne lui eût pas fait autant de mal que ce silence. — « Sois ma femme! » répéta-t-il. Il y avait toute une prière suppliante dans l'accent de cette voix. Alors, elle tourna vers lui son visage, et avec un sourire doux : — « Mon pauvre ami, dit-elle, du jour où je serais forcée de t'aimer, mon amour s'en irait. » — « Tu ne le veux donc pas? » reprit Georges d'une voix étouffée; — et elle répondit « Non! » bas, bien bas, en tremblant.

En ce moment, le roulement d'une voiture retentit sur le pavé de la rue déserte. Adrienne courut à la fenêtre; Georges était resté plongé dans un morne abattement; mais, au mouvement d'Adrienne, il leva la tête et surprit un signe adressé, par elle, à quelqu'un dans la rue. Il s'élança, et vit un tilbury qui s'éloignait. Un regard lui suffit pour reconnaître

celui qui le conduisait. — « C'est Stéphany! » s'écria-t-il. Cette fois, sa voix était tonnante et terrible. « Adrienne, c'est Stéphany! » — « Je le sais, dit-elle. » — « Adrienne, encore une fois, réponds-moi : veux-tu être ma femme? » — « Non », répondit-elle d'un ton ferme, mais en baissant les yeux, en détournant la tête, pour fuir le regard flamboyant et incisif que lui lançait Georges.

Non!!! oh! pour le coup, la raison du malheureux l'abandonna. Oubliant son amour méprisé, sa dignité d'homme et sa force de caractère, pour ne se souvenir que de cette séparation qui allait le tuer, il pleura, il se jeta aux pieds d'Adrienne, l'enlaça dans ses bras, et, la tête appuyée sur ses genoux, il pleura de chaudes larmes. Elle ferma les yeux pour ne pas voir ses larmes et son désespoir; mais bientôt les sanglots de Georges arrivèrent à son oreille, et de là à son cœur. Adrienne fut émue; elle savait que ce que, ni la faim, ni l'horrible misère, ni le découragement, ni l'abandon des hommes n'avaient pu faire, elle le faisait, elle! Elle savait qu'elle seule était capable de faire pleurer Georges; elle le regarda, et puis, étouffant de douleur, de repentir, elle lui passa les bras autour du cou et pleura avec lui. Elle voulut parler, mais Georges ne le lui permit pas. — « Non, plus tard, mon Adrienne, dit-il, plus tard tu parleras, je sais ce que tu as à me dire. » Et, après avoir bu d'un seul jour toutes les larmes qui coulaient de ses yeux, suffoqué de bonheur et d'espérance, il sortit. . . . . et quand il rentra, il ne trouva plus Adrienne!

Georges ne se tua point: il croyait en Dieu! Et puis, de nos jours, un suicide, et surtout un suicide pour amour, est

quelque chose de si plat! Il faillit seulement devenir fou; il eût peut-être mieux fait!

— Il aurait eu tort, car, aujourd'hui, Georges, riche et célèbre, artiste d'une réputation européenne, au milieu du luxe, des plaisirs qui l'environnent, qui courent à l'envi au devant de ses vœux, ne serait pas, sans raison, ce que l'on appelle vulgairement un homme heureux; et pourtant, malgré son bonheur, malgré le retentissement, et peut-être à cause du retentissement de son nom, Georges a des instans de tristesse profonde, de méditation mélancolique. Dans ces momens-là, il pense à Adrienne.

Et Adrienne?

Un immense bâtiment, percé d'une multitude de petites fenêtres, l'asile de la souffrance et du vice! Aimez-vous les cris de la douleur, les larmes du misérable que le fer brûle ou dévore? Quand l'ame est insensible, quand le cœur est froid dans la poitrine, c'est quelque chose que l'aspect d'un hôpital bien plein, bien retentissant de cris et de sanglots. Cela fait pleurer.

Un hôpital! Adrienne est là!

CHABOT DE BOUIN.

CORRESPONDANCE.

Lettre

De M. Léon GOZLAN.

Tandis que la presse de nos départemens accueille avec quelque méfiance notre essai de Revue normande et nos tentatives de décentralisation littéraire, les presses parisiennes leur promettent le plus heureux succès.

Certes, notre projet n'est pas de rendre à nos lecteurs tous les éloges dont nos confrères de la capitale ont bien voulu saluer notre publication : nous les en remercions, comme d'un reconfort indispensable à des gens moins persuadés que nous de l'avenir de notre mission.

Mais, parmi les esprits distingués que nous avons appelés en aide, il en est un qui a si bien compris notre pensée, et qui l'a rendue d'une façon si précise, que nous ne saurions passer sa lettre sous silence :

« Monsieur le Directeur,

« Je m'empresse de vous adresser mes sincères remercîmens pour l'exemplaire de votre premier numéro de la Revue de Rouen, qui m'a été remis hier en votre nom. J'ignore jusqu'à quel point ma collaboration, qui vous est toute dévouée, peut vous être utile ; mais je

me flatte que personne n'aura été comme moi pénétré de l'excellence de votre projet de décentralisation. Je ne me bornerai pas à l'applaudir avec quelques amis qui ont partagé mon enthousiasme ; attaché à la rédaction de l'*Europe littéraire*, je démontrerai que la France, si elle n'a pas renoncé à toute originalité, doit encourager votre projet.

« Il est beau, Monsieur, de voir la patrie du grand Corneille prendre l'initiative dans cette question de franchise et de goût ; aussi beau qu'il est heureux de voir un homme de hautes pensées nous donner l'exemple de ce que peut la province. Lorsque les quatre-vingt-quatre départemens qui manquent de Revues en auront une comme la vôtre, ils posséderont, au même instant, une opinion qui ne leur sera pas imposée, un théâtre où l'on ne jouera pas toujours des vaudevilles sifflés au Gymnase, où l'on ne jouera plus de vaudevilles, ce qui vaut peut-être mieux encore ; une politique qui ne leur sera pas envoyée sous bande ; enfin, ils cesseront de s'amuser par ordre, et de penser par voie télégraphique.

« J'ajoute, et c'est une puissante considération, qu'un littérateur ne sera plus un luxe, une mode, un superflu, que Paris seul peut entretenir à grands frais et par privilége, comme il entretient une ménagerie. Vous aurez, Monsieur, résolu un grand problème, celui d'avoir trouvé le moyen de faire vivre un peintre, un poète, un penseur, là où vivent à l'aise des maçons, des cordonniers et des teinturiers ; là où vit tout le monde, excepté le penseur, le peintre, le poète.

» Jugez, Monsieur, si celui qui sent si profondément la portée de votre entreprise, ne vous doit pas tous ses éloges.

« Agréez, Monsieur, l'estime, etc.

« Léon Gozlan. »

REVUE DE BRETAGNE.

Ce n'est pas à nous à faire l'éloge des hommes patriotes qui cherchent à tirer leur province de l'ignorance et de l'oubli ; mais, ce que nous pouvons apprécier, c'est le plus ou moins de talent qu'on apporte à ces généreuses entreprises.

Sous ce rapport, la *Revue de Bretagne* ne laisse rien à désirer.

Nous y retrouvons avec plaisir ce même but ternaire qui nous guide : faire connaître le pays à lui-même, développer ses lumières par l'importation de la littérature la plus avancée ; le mettre en rapport avec le reste de l'Europe, au moyen de traductions étrangères.

Le second Numéro, que nous avons sous les yeux, contient des *Études sur la Bretagne*, par M. Louis Dufilhol ; *une Scène du combat de Saint-Cast*, par Ern. Fouinet ; une traduction de *la Fiancée du Kinast*, par Th. Kœrner ; une petite nouvelle de Mme Nanine Souvestre, intitulée : *Dans la Prairie et au Bal;* enfin, *le Convoi d'un Ange*, poésie charmante, ainsi que toutes celles de Mme Desbordes-Valmore, que nous sommes fiers de réclamer comme nôtre, à plus d'un titre.

Dernièrement, un journal de la capitale, qui a bien voulu donner quelques louanges à la *Revue de Rouen*, disait, entre autres choses :

« Ce qui a surtout fixé notre attention, ce qui mérite au plus haut degré nos éloges et recommande cette publication à l'intérêt général, c'est la pensée qui a présidé dans l'esprit des rédacteurs à cette entreprise ; pensée qui sera fertile en résultats, parce qu'elle ne se concentrera point dans quelques hommes et dans une seule ville ; parce que, de Rouen, elle ne peut manquer de s'étendre à Lyon, à Bordeaux, et à toutes les grandes cités du royaume. »

Déjà la *Revue de Bretagne*, la *France provinciale d'Avignon*, les *Annales du Nord*, la *Revue du Midi*, et la *Revue de Caen* dont le premier Numéro a paru, prouvent que ce mouvement littéraire est

généralement senti ; et nous ferons tous nos efforts pour mettre notre Recueil en rapport avec ces diverses publications.

Car si nous voulons décentraliser la province, la relever à ses propres yeux, l'éclairer enfin, et lui conserver son individualité *comme art*; nous souhaitons aussi vivement lui voir prendre ce caractère artiste, intelligent, franc, social, qui conçoit tout, ne ment à personne, et n'est ennemi de personne ; nous voudrions, en un mot, voir nos départemens semblables à une famille, dont les membres, également distingués, ayant chacun leur nom, leur mérite et leur originalité, sont d'autant plus liés qu'ils s'estiment davantage.

Nous ne pouvons entrer dans plus de détails, la place nous manque; et cette fois nous nous contenterons de citer une lettre de M. Ernest Fouinet, le jeune auteur de la *Stréga*. Il est breton, et peint avec une vivacité remarquable ce lien national que les habitans de nos provinces, ceux de la Bretagne et ceux de notre Normandie surtout, conservent si religieusement.

Il s'adresse au directeur de la Revue, qui lui demandait sa collaboration :

« Mon cher Directeur, écrit-il, vous avez sans doute bien souvent remarqué quel bonheur c'est, pour nous autres bretons exilés dans la grande cité, de nous retrouver, de nous serrer la main et de parler du pays. Qu'un breton rencontre un breton dans nos salons, dans nos rues, et trois mots les font amis ! *Je suis Breton.* — Ce sont trois mots magiques qui les prennent tout à coup dans un charme puissant ; car, dans ces trois mots, apparaissent les riantes rives de la Loire ou la tristesse majestueuse de notre Océan, nos bonnes et joyeuses veillées autour de la haute cheminée, ou ces vieilles fêtes de familles, ces antiques traditions de foyer qui réjouissent l'ame. — Belles apparitions, fantômes bien-aimés qui nous ramènent au cœur les jours heureux de l'enfance et de la jeunesse tranquille, au milieu de la bruyante agitation de Paris.

« Dans toutes les grandes réunions d'hommes, — dans les régimens, par exemple, — les bretons se serrent les uns contre les autres par un lien cordial et fraternel : dans les monotones garnisons ou sur les champs de bataille, pendant la longueur des siéges ou les loisirs de

la chambrée, partout ils se font une Bretagne ; toujours les landes, toujours les montagnes d'Arès, toujours les bruits de la mer, toujours la riante presqu'île de Rhuys, toujours les côtes de Léon et de Cornouailles, toujours partout la Bretagne. D'où vient donc, mon ami, que les bretons, lorsque le hasard ou le besoin des affaires les jettent à Paris ou loin de leur sol natal, se recherchent plus avidement que les habitants des autres provinces ? C'est d'abord le besoin de se rappeler le pays ; besoin qu'éprouvent tous les hommes qui en sont éloignés, et que, dans ce Paris brumeux, les bretons ressentent d'autant plus, que la terre de leur berceau est originale et fortement caractérisée. Puis, ce pourrait bien être le lointain retentissement de leur situation politique d'autrefois, relativement à la France. — Avant la réunion du duché de Bretagne à la couronne, les bretons étaient étrangers en France et s'y liaient étroitement entre eux comme des exilés qui pouvaient se parler le même langage, comme les Israélites qui s'asseyaient au bord de l'Euphrate pour chanter les airs du pays : liaisons étroites, intimes, liaisons toutes de cœur, que n'oublie jamais l'individu, et que le peuple n'oublie que lentement. Voici à peine trois siècles que la Bretagne est unie à la France, et peut-être n'est-elle pas tout-à-fait France encore, et les bretons se considèrent-ils encore quelque peu comme étrangers, quand ils sont hors de Rennes ou de Vannes. On pourrait expliquer ainsi ce penchant qui attire, les uns vers les autres, les habitans de la fière et indépendante Armorique.

« Toutes ces réflexions me sont venues à la lecture de la préface de la *Revue de Bretagne*, et j'ai senti battre mon cœur de tout l'amour de la terre natale, en me disant : — Je vais donc voir plus de bretons encore ! — Tous les mois, la *Revue de Bretagne* nous apportera dans Paris les nouvelles du pays, l'odeur du goudron des ports de Nantes et de Brest, et le parfum des bruyères ou des chemins creux. En lisant des lignes écrites par des compatriotes, nous nous serrerons plus cordialement encore la main dans cette association des intelligences et des cœurs, et les divisions politiques tomberont devant l'union littéraire, car la passion de la littérature, qui vient de l'ame, est plus forte que la passion politique, qui vient de la tête et de la froide pensée.

« Je vous remercie, mon ami, de m'avoir communiqué le plan de la *Revue de Bretagne*. Je suis heureux de pouvoir, du fond de notre triste exil de Paris, coopérer à cette œuvre nationale, dont la Bretagne sera reconnaissante.

« Tout à vous.

« Ernest Fouinet. »

LA FRANCE MÉRIDIONALE.

Publication mensuelle.

Encore un recueil qui atteste le besoin aujourd'hui si généralement senti de porter jusqu'au fond de nos provinces les plus reculées, cette lumière sans laquelle il n'y a plus de paix possible.

Il semble que chaque homme, en France, soit un enfant volontaire qui dise : *Je veux savoir, moi !* Et tant qu'on lui répond : *Taisez-vous, obéissez !* il se mutine, il se révolte contre cette autorité arbitraire, et ne se calme que quand on prend la peine de parler à sa raison.

M. Alphonse Rastoul, littérateur distingué, est à la tête de cette Revue, qui a pris son siége à Avignon, et fait pour le Midi ce que la Revue de Bretagne fait pour la vieille Armorique, ce que nous faisons pour notre belle Normandie.

Nous ne pouvons puiser longuement dans tous ces recueils ; mais nous ne saurions cependant nous refuser le plaisir de citer le passage suivant d'une lettre adressée, par M. De Lamartine, au directeur de la France provinciale.

« Je crois que le salut du présent et l'espoir de l'avenir sont tout entiers dans la presse multipliée à l'infini, dans une foule de foyers de lumière épars sur tous les points du sol ; c'est vous dire combien

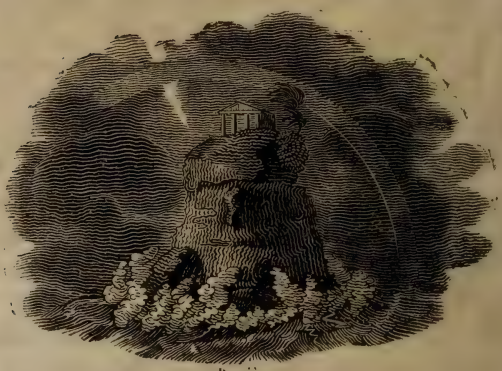
je vois avec bonheur créer des organes nouveaux à toute pensée saine, loyale, religieuse.

« Nul homme n'est capable de sauver maintenant l'humanité; mais tous feront le salut de tous.

« Réunissez donc dans un centre commun tout ce que notre beau pays possède de bonnes intentions, d'esprit, de vie et de capacité. »

On est heureux de voir la question sociale ainsi comprise par les meilleurs esprits !

C'est qu'en effet, tout le progrès, maintenant, n'est que dans l'extension des lumières. La polémique est morte; mais l'art doit s'étendre pour tout revivifier; car ce n'est qu'en mettant le plus d'intelligences possible en état de sentir d'abord, de comprendre ensuite, et enfin de concevoir, qu'on fera naître entre les hommes ce lien, cette unité de vues, sans lesquels tout état de choses est passager.



Brevière.

Revue. — Chronique.

LUCRÈCE BORGIA.

Le succès de *Lucrèce Borgia*, rapproché comme il l'est de la chute du *Roi s'amuse*, est un fait à noter en l'honneur du public parisien. Il n'y a pas de partialité chez un juge qui prononce, si près l'un de l'autre, des arrêts aussi opposés sur des œuvres du même auteur.

La critique libellée s'est montrée moins désintéressée ; là, les amis et les ennemis, soit de l'homme, soit du genre, ont reparu, chacun avec leur façon d'envisager les choses.

Parmi les premiers, M. Amédée Pichot s'est empressé de constater le triomphe ; puis il a détaillé son jugement. Et, sans dissimuler quelques invraisemblances, quelques imitations plus ou moins volontaires, il a fait un large éloge de scènes puissamment dramatiques.

En cela, le critique de la *Revue de Paris* a fait comme le public ; il a jugé l'œuvre comme art, et il a bien fait : avant tout, c'est l'art qu'il faut juger.

La pièce va venir à notre théâtre, et certainement nous tiendrons compte à l'auteur des admirables scènes dans lesquelles il développe cette haute pensée, qu'un seul sentiment d'amour noble peut faire oublier toute laideur morale ou physique, pourvu qu'il soit profond, en raison de l'horreur que cette laideur inspire.

Nous rendrons, sous le rapport du mérite dramatique, toute justice à Lucrèce Borgia ; mais, après cet acquit de conscience, nous pèserons le principe, le *dogme* sur lequel repose l'intrigue.

L'artiste ne doit pas être un aventurier étourdi, qui suive sans réflexion le premier beau visage qui l'attrait ; il faut qu'il s'enquière où on le mène, et, quand c'est lui-même qui prend le fanal, il faut qu'il sache où il mène les autres : car, à l'heure qu'il est, il n'est personne qui puisse impunément parler au peuple, personne surtout de la capacité de Victor Hugo.

Or, je l'avoue, j'ai retrouvé avec peine, dans le nouveau drame, cette théorie de l'ἀνάγκη, la *nécessité*, qui pèse sur toutes les conceptions de l'auteur de *Notre-Dame*.

Qui ne s'affligerait, en effet, de voir ce beau génie dévoué à une pensée aussi stérile que celle de la fatalité? — Qu'a produit pour l'Orient cette foi, qui rend l'homme inerte en présence des événemens?

Quel pas un pareil principe fera-t-il faire à notre société déjà si blasée? Faut-il ajouter au poison du scepticisme, ce venin mortel à tout progrès, ce dogme d'un irrévocable destin, rocher contre lequel viennent se briser toute la puissance intellectuelle, toute la force d'ame des humains?

Si je me nommais Victor Hugo, si j'avais fait de grandes choses, et que, fort de ma renommée, de ma riche imagination, je me sentisse de quelque poids dans la pensée publique, ce n'est pas là l'école à laquelle je me rattacherais; je ne céderais pas au caprice de jouer, comme au casse-tête chinois, avec les destinées humaines; je ne prendrais pas plaisir à pousser de force vers un but inconcevable, les circonstances les plus ennemies; je ne voudrais pas joindre ma pierre à celle de tous les faux systèmes qui lapident l'esprit de nos contemporains.

Art ou science, il faut que désormais tout marche au bien de l'humanité, et la fatalité ne lui fera pas faire un pas.

G. O.

LETTRES ROUENNAISES.

(IIIe LETTRE.)

5 Mars 1833.

Mlle Alberte.

Comment ! mon cher Directeur, faut-il que ce soit moi, ne jugeant plus que l'art à la scène, moi qui devrais être désintéressé de l'avenir, moi vieillard, qui vous vienne demander à vous, jeune écrivain, guide né de tous les premiers pas, quelques lignes pour la gentille Alice, à laquelle vous devez depuis un mois de jouir de votre Meyer-Beer !

Je devine votre excuse ; — vous vouliez lui laisser le temps de se reconnaître ; d'ailleurs, le public lui rendait justice.

Au fait, il faudrait être le parterre le plus cruel et le plus endurci du monde pour accueillir avec sévérité les essais d'une artiste qui débute de son premier début, qui subit pour la première fois ces mille coups de foudre partis des yeux des spectateurs ; et Mlle Alberte, avec ses naïves manières et son air enfantin, qui désarment toute critique, n'a eu qu'à se louer des rouennais.

C'est positivement là ce qui fait votre culpabilité : plus on lui reconnaissait de dispositions, plus un aristarque consciencieux se devait d'en hâter le développement.

Vous nous avez parlé d'indulgence ! A quel propos, s'il vous plaît ? — Croyez-vous qu'on en ait tant besoin avec une voix belle, posée, pleine dans le medium, douce et touchante dans les notes sopranes, avec une méthode excellente, des sons bien filés et des phrases habilement coupées ? — Personne ne conteste ces mérites à Mlle Alberte, elle n'en avait pas promis d'autres ; ce n'est pas une actrice qu'on

avait annoncée ; c'est une élève. A ce titre, l'indulgence allait de droit ; mais vous lui deviez vos conseils, et puisque la paresse vous tient, je vous viens en aide.

Plus tard, quand sur un autre théâtre elle luttera contre plus d'exigence, avec un talent plus formé, sans doute elle aura plaisir à se rappeler cette cité, que l'on dit si sévère pour les artistes, si indifférente pour les arts, et qui cependant se prête avec tant de bonne volonté aux essais des uns et des autres.

D'abord, n'allez pas prendre au sérieux sa manière de marcher, qui nous a fait sourire plus d'une fois ; pour cela vous n'avez qu'un mot à dire : elle a je ne sais quoi de piétiné, de gentil qui ne déplaît pas, mais qui n'est pas assez décidé pour la scène. Il semble un colibri qui court sur une branche.

Pour le jeu, l'heure de la critique est encore éloignée, mais celle des bons avis est déjà venue, et peut-être ailleurs seraient-ils donnés moins doucement.

Par exemple, recommandez à notre jeune cantatrice de n'avoir plus autant l'œil à l'orchestre. Je sais bien que, quelque bonne musicienne qu'on soit, quand le trouble vous prend, la seule chance de salut qui reste, c'est la baguette *del maestro ;* mais il faut y recourir avec aisance, sinon l'attention nuit au jeu. — Ainsi, mademoiselle, plus d'esclavage ! il faut absolument conquérir votre liberté ; faites votre vingt-neuf juillet pour échapper, non à la loi du temps frappé, mais à son assujettissement. La mesure est une chaîne qu'on doit supporter comme celle du mariage, sans que personne s'aperçoive de la gêne qu'elle impose.

Puis, que résulte-t-il quand l'esprit est à la crainte, l'oreille à l'orchestre, et l'œil à M. Schaffner ? il ne reste plus, pour les paroles, que les lèvres, qui ne suffisent pas pour leur donner un caractère dramatique.

Vous le voyez, cher Directeur, jusqu'ici nous n'avons à reprocher à l'aimable débutante qu'un manque d'habitude.

Sans cet embarras d'école, croyez-vous qu'avec des sourcils bruns et des yeux d'un velouté brillant comme les siens, la jeune artiste rendrait les belles scènes de Robert avec cette imperturbable sérénité que rien n'agite ?

Ne le prenez pas sur un ton trop haut, ne dites pas tout crûment

qu'à la scène il faut que le visage s'anime, que les gestes aient un sens, que les expressions de physionomie n'arrivent pas sur tel ou tel temps donné de la mesure ; des esprits malfaits prendraient cela pour de la critique, et ce serait grande injustice.

Mais expliquez à notre timide Alice que l'expression ne résulte que d'un enchaînement d'émotions qu'il faut presque toutes sentir une à une pour les rendre, et que chaque impression scénique a besoin d'être préparée de telle sorte, pour se communiquer au spectateur, que celui-ci puisse compter, sur la physionomie de l'artiste, chacun des sentimens qui l'ont amenée.

Quoi qu'il en soit de ces inexpériences, je tiens votre jeu, mon cher Directeur : je soutiens que notre Alice est destinée à courir une belle carrière, et qu'il ne lui faut que du travail pour arriver promptement à des succès auxquels l'indulgence n'ait aucune part.

Le seul reproche à faire à Mlle Alberte, cela est sensible, c'est un peu trop de jeunesse ; mais comment conseiller à une femme de se corriger d'un tel défaut ? Il faut laisser faire au temps.

Somme toute, la voilà bien maîtresse de sa voix, qu'elle le soit de sa timidité ; le public a confiance en elle, qu'elle lui rende la pareille, et bientôt ce ne sera plus seulement une charmante cantatrice ; le jeu viendra, l'ame aussi, et elle prendra le rang qui lui convient.

Adieu.

D. G. Œhlbaum.

THÉATRES.

LE MARI DE LA VEUVE.

Dans le Mari de la Veuve, il y a une scène charmante, c'est celle où le jeune homme et le mari rivalisent d'aveux pour savoir qui des deux a été plus avant dans les bonnes grâces de madame de Vertpré.

La situation est d'un vrai comique, et l'on en a tiré bon parti. Mais l'épreuve qui suit détruit l'effet de celle-ci ; la lettre que madame de Vertpré fait écrire à Léon, la longue comédie qu'elle lui donne pour lui faire croire à son amour, et surtout le niais embarras du jeune homme qui change soudain de caractère : tout cela nuit à la pièce et lui retire une partie du succès qu'elle mérite, surtout rendue, comme elle l'est, avec le talent réel de madame Wenzel, la gentillesse de mademoiselle Laignelet et le progrès sensible de Borsat, qui gagne chaque jour de l'aisance et de l'entente de la scène.

THÉOBALD.

Une innovation! — Voici une pièce dans laquelle le rideau tombe sans couplet final, sans même que les acteurs saluent gracieusement le public, ce qui est, comme chacun sent, tout-à-fait naturel.

L'intérêt principal porte sur un absent, un prisonnier de guerre ; Léon, jeune homme qu'attendent avec angoisse sa sœur et sa vieille mère souffrante. Sa vieille mère soupire après son petit-fils comme une jeune fille après un jour de bal ; cependant elle est si faible que l'émotion peut la tuer. — C'est madame Louis, jugez !

Théobald, ami de Léon qu'il croit mort, s'est chargé d'annoncer cette fatale nouvelle à une sœur, à laquelle son frère d'armes, car il est brave militaire comme tout amoureux de vaudeville, le destinait depuis long-temps.

Pris pour ce Léon lui-même, présenté comme tel à madame de ***, il n'ose

plus se faire connaître, dans la crainte de porter un coup trop rude à la malade.

De là des incidens piquans; confidences de la jeune fille à celui qu'elle croit son frère, aveux d'amour, rendez-vous que Théobald refuse; car il est galant, mais honnête?

Enfin, au moment où son embarras est au comble, le docteur vient annoncer qu'un jeune homme s'est présenté chez lui, que c'est Léon, mais que, pour éviter à sa mère le danger d'une surprise, il frappera trois coups à la porte avant d'entrer. Dans l'instant même, un... deux... trois coups. Là, tous les acteurs courent audevant du nouveau venu, et la toile tombe.

C'est mademoiselle Brochard qui court le moins vite; mais n'importe, à cela près, il faut lui rendre justice : mademoiselle Brochard se forme, elle acquiert de la hardiesse, elle minaude moins et rend ses rôles avec plus de vérité; dans cette pièce comme dans les *Gens mariés et les Garçons*, elle a de bons momens.

LES VIEUX PÉCHÉS.

Bravo! M. le Directeur, voilà un vaudeville d'un excellent choix et que tous vos abonnés verront avec plaisir.

Esprit, gaîté, naturel, il y a, dans les Vieux Péchés, tout ce qui constitue une jolie pièce; sans compter que le philosophe acharné, l'homme qui veut de la pensée partout, peut y découvrir un but bien explicite, celui de ridiculiser le sot préjugé qui frappe encore les artistes dramatiques.

Gambetti-Leclerc est plein de verve et de *vis comica;* Morazain est charmant. — Madame Antheaume est fort bien en homme. Au fait, rien ne touche de plus près à la soubrette qu'un adolescent de bonne maison.

Madame Louis n'a plus besoin d'éloges, c'est une artiste émérite. — Pour madame Alexandre, elle est parfaitement bien mise, comme toujours; elle a de l'activité, de la gaîté; mais a-t-elle bien pris le ton de nos Taglioni? ce laisser-aller, qui la rend si vraie dans les *Garçons et les Gens mariés*, va-t-il bien à ce nouveau caractère?

BIBLIOGRAPHIE.

ESSAI

Sur l'Arrondissement de Pont-Audemer ;

PAR M. A. CANEL.

Un singulier caractère du développement qui s'opère dans nos départemens, c'est le besoin qu'ils éprouvent de s'étudier eux-mêmes dans leur histoire, leurs monumens, leur sol. Le *connais-toi toi-même* est la base de toutes leurs recherches; et c'est chose fort avantageuse, car, lorsque la province en sera venue à s'apprécier sérieusement et à sa juste valeur, elle verra en quoi elle pèche, en quoi elle est remarquable, quel est son fort et son faible; et, tout en conservant son originalité, son individualité, elle fera, nous n'en doutons pas, de fructueux efforts pour s'élever au niveau des capitales.

Quoi qu'il doive être de ces conséquences qui ne tarderont pas à se manifester, commençons, c'est notre premier soin à prendre, par enregistrer les travaux des érudits qui consacrent, à ce dépouillement du pays, leurs laborieuses études.

A ce titre, nous devons une honorable mention à l'*Essai historique, archéologique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer*, dont M. A. Canel vient de publier la première partie.

L'auteur de ce savant ouvrage n'a rien négligé de ce qui pouvait exciter l'intérêt du lecteur, et son premier volume, actuellement en vente, mérite une analyse de quelque étendue.

Une notice générale sur l'arrondissement de Pont-Audemer nous en dépeint d'abord l'aspect et la composition géologique; puis les directions des voies romaines sont indiquées avec soin. Toute la partie statistique, en un mot, est traitée là avec autant de lucidité que de concision.

Ensuite vient l'histoire du chef-lieu, exhumée, pièce à pièce, de nos chroniques, et recomposée en entier, depuis la fondation de la ville jusqu'à ses luttes libérales aux dernières élections.

Les seigneurs de Pont-Audemer (*Pons-Aldemari* ou *Pons-Audomarii*) ont joué, dans les guerres de Normandie, un rôle trop considérable pour que

cette cité, jadis forteresse importante, n'ait pas une large part de l'intérêt attaché à tous les grands événemens de nos annales; mais c'est surtout à partir du règne de Robert-Courte-Heuse qu'elle y prend une place distinguée.

C'est à cette époque qu'eut lieu le siége de Brionne, dont le détail suivant mérite d'être cité.

Par suite d'échanges entre grands vassaux, Robert, duc de Normandie, avait donné cette forte place à Robert de Meulan, fils de Roger de Pont-Audemer; mais des mésintelligences postérieures avaient fait livrer la ville à un autre Robert, comte de Meules, et quand Roger la réclama, celui-ci refusa de la rendre.

« A cette nouvelle, Roger engagea vivement le duc à punir la résistance du châtelain, et à ne pas laisser aux mains d'un rebelle un château de cette importance, situé au centre de ses états. Le duc Robert vint donc, dans la semaine de la Pentecôte de l'année 1090, mettre le siége devant Brionne. Roger et son fils l'avaient devancé, et s'étaient empressés d'investir la place, pour l'empêcher de recevoir aucuns secours en hommes et en vivres. A l'arrivée du duc de Normandie, Robert de Meules, pris au dépourvu, n'avait avec lui que six chevaliers à opposer aux forces réunies qui le menaçaient. L'attaque fut commencée vivement vers la neuvième heure, c'est-à-dire à trois heures après midi. On ressentait alors les grandes chaleurs du commencement de l'été, et il régnait une extrême sécheresse, très favoroble aux assiégeans; ils imaginèrent, pour la mettre à profit, d'établir, à leur portée, un fourneau de forgeron, et d'y faire rougir le fer de leurs flèches et de leurs traits, qu'ils lançaient ainsi sur le toit de la principale habitation du fort, de manière à enfoncer ce fer brûlant dans la mousse desséchée de la vieille couverture. Cet expédient fut couronné d'un plein succès : en un instant le feu se communiqua à la charpente, et alluma rapidement un violent incendie, qui, pendant que les assiégés combattaient vaillamment et ne se défiaient d'aucune ruse, s'étendit au point que la flamme s'avança bientôt au-dessus de leurs têtes. Dès qu'ils se virent entourés de tourbillons de fumée, cessant toute défense désormais inutile, ils s'abandonnèrent à la clémence de l'heureux vainqueur. C'est ainsi que Robert, assisté du sire de Pont-Audemer, prit Brionne avant le coucher du soleil. Son père Guillaume, avec le secours de Henry, roi de France, avait à peine pu soumettre cette place en trois ans, lorsque Guy, fils de Renaud de Bourgogne, s'y fortifia après la bataille du Val-des-Dunes. »

Nous ne suivrons pas les développemens de cette histoire, qui tient de si près à celle de nos plus grandes villes normandes; c'est dans le livre même de M. Canel qu'il faut puiser ces détails, si pleins d'attraits pour nous autres gens du pays, d'abord, et aussi pour quiconque aime à lire, dans le passé, les événemens qui ont amené le présent.

Nous signalons seulement, comme dignes d'une attention spéciale, et la grande révolte des seigneurs du Roumois contre Henry d'Angleterre, et les recherches sur les droits municipaux de Pont-Audemer, droits constatés par différentes chartes, et le siége de la ville par Duguesclin, et ses désastres dans les guerres de religion.

Nous ferons, en outre, un second emprunt au livre de M. Canel, celui de sa notice biographique sur un illustre artiste dont plusieurs de nos églises conservent encore les chefs-d'œuvre.

Dans un drame moderne, le prince Spada, s'adressant au Guide et au Carrache, leur demande :

Quel siècle peut citer deux hommes tels que vous?
Secouant tout à coup sa gothique ignorance,
Contre nous quel pays pourrait lutter?

LE CARRACHE.

La France.....
L'art, parmi les Français, vient à peine de naître ;
Mais c'est Hercule enfant qui triomphe au berceau,
Goujon, Lescot, Pilon, Coldoré, Du Cerceau,
Jean Cousin.....

Or, ce « Jean Cousin naquit à Pont-Audemer en 1687. Il appartenait à une famille dont presque tous les membres avaient été sculpteurs ou tourneurs. Livré à la même carrière, il acquit une supériorité qui le fit promptement remarquer. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on cite la chaire de Saint-Ouen, dont les plus belles sculptures ont été enlevées, et un Saint-Guillaume en marbre, conservé par ses descendans. Il l'avait confié au curé de Saint-Germain, qui se l'appropria pour orner son église. A la révolution, un de ses parens, capitaine de grenadiers de la garde nationale, muni d'une autorisation, alla le revendiquer à la tête de sa compagnie, et s'en empara. Jean Cousin se proposait aussi de sculpter, à ses frais, une fontaine en marbre pour la ville; on refusa de la placer en face de la rue aux Pâtissiers où il demeurait, et il ne la fit point. Le modèle en est conservé à la mairie : c'est une Naïade avec son urne, étendue gracieusement sur une base dans le goût du siècle de Louis XV. — Sa réputation eût pu être brillante s'il eût vécu dans une capitale. Il mourut à Pont-Audemer le 29 juillet 1748, âgé de soixante-un ans. »

Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour montrer avec quel soin M. Canel a rempli sa tâche, et combien son livre est fait pour piquer la curiosité.

Nous nous contenterons d'ajouter qu'une notice topographique, un atlas représentant les costumes et les monumens du pays, complètent cette publication, faite avec tout le luxe typographique qu'on peut attendre de la presse moderne.

Puisse chacun de nos arrondissemens trouver une illustration semblable.

ESSAI

SUR L'ÉGLISE ET L'ABBAYE

de Saint-Georges-de-Bocherville ;

PAR M. A. DEVILLE.

Il existe, à deux lieues de Rouen, au milieu de la forêt de Roumare, une petite église romane fondée par Raoul de Tancarville, à l'époque où, comme dit Malmesbury, « vous eussiez vu de toutes parts, dans les villes, dans les « bourgs, dans les villages, sortir de terre des monastères et des églises, si « bien qu'il n'était pas un homme riche qui n'eût regardé un jour comme « perdu pour lui, s'il ne l'eût marqué par un acte de sa piété et de sa « munificence. »

Que si vous suivez la route si pittoresque de Canteleu, après avoir fait une lieue environ, vous rencontrez à votre gauche deux gros arbres, deux chênes je crois, qui semblent là demeurés de temps immémorial pour indiquer aux pauvres le chemin du couvent ; l'un est sec et blanc, l'autre vert et dans la force de l'âge : le vieux rentre un peu plus dans le taillis, comme s'il eût dit au jeune : « J'ai fait mon temps : toi, fils, veille à ton tour. »

Et quand vous avez monté le sentier qui est au pied de cet arbre, quand vous avez suivi un chemin tout fantastique entre une chênaie et un bouquet de sapins, vous apercevez les deux clochers égaux, comme ceux d'une cathédrale, de Saint-Georges de Bocherville.

L'église est presque entière, avec ses colonnes demi-peintes, ses restes d'inscriptions et son beau marbre noir sous lequel dormit Guillaume-le-Roux.

Au dehors vous retrouverez les fondations de l'abbaye ; la salle capitulaire avec son magnifique point de vue sur la Seine, et son entrée ornée de statues, où les Hébreux sont sculptés avec les costumes de nos pères. Tout cela semble une image de leur naïve piété.

Fili, suscipe disciplinam.

Fils, reçois la science.

Ces paroles, qu'on lit sur un des philactères, rappellent cette vie de science et de contemplation dont, au moyen âge, on ne jouit guère que dans les cloîtres.

C'est ce monument dont M. Deville a religieusement reproduit les bas-reliefs les vues, et aussi les traditions chroniques. Puissent chacun de nos monumens trouver d'aussi fidèles et studieux historiographes.

« La main des hommes, dit-il lui-même, plutôt que celle du temps, a

renversé presque tous nos riches édifices : quelques-uns à peine étalent encore quelques débris, que se disputent les ronces et les plantes sauvages, et qui ne sont visités aujourd'hui que par l'antiquaire, l'artiste et le poète, qui viennent leur demander des souvenirs et des inspirations.

« Plus heureux, l'ouvrage de Raoul de Tancarville leur a survécu ; qu'il franchisse encore de longs siècles ! Que les enfans de la Neustrie conservent avec respect ce monument, fruit de la piété de l'un de leurs antiques compatriotes ! Mais s'il devait succomber à son tour, puisse du moins, puisse ce petit nombre de pages qui lui furent consacrées, sauver son souvenir de l'oubli et rappeler son image à l'ami des arts et de nos antiquités nationales ! »

DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'ÉQUITATION;

PAR M. F. BAUCHER.

A mesure que l'éducation se répand, elle développe des capacités qui, sans elle, fussent restées de l'esprit pur et simple, et, grâce à l'extension qu'elle a prise depuis trente ans, il n'est guère de branche, aujourd'hui, qui ne soit cultivée par quelque homme capable.

Mais ce n'est pas assez d'exploiter un art, il faut le faire avancer : le premier cas est le fait du talent ; le second est celui de la supériorité.

Aussi n'hésitons-nous pas à regarder comme hors ligne l'auteur du livre que nous annonçons à nos lecteurs.

Non-seulement M. Baucher a su rendre presque général le goût de l'équitation dans une ville où les affaires se font prier pour laisser une minute au plaisir ; mais, grâce à de sérieuses réflexions, il a fait faire un grand pas au bel art qu'il cultive avec zèle et succès.

Ce n'est pas au moment où lui-même livre ses principes au public qu'il nous convient d'en expliquer le détail ; seulement, nous citerons un passage de sa préface, qui résume les fruits de sa méthode.

« J'ai reconnu, dit-il, la fausseté de deux assertions importantes qui, malheureusement pour l'art, ont été trop accréditées jusqu'à présent, et d'où découlent une foule d'impossibilités.

« Je me suis convaincu que les chevaux n'ont jamais la bouche dure, puisqu'en changeant la position de la tête et de l'encolure, je pouvais faire cesser la résistance attribuée à cette prétendue dureté de bouche.

« On croyait encore que l'on ne pouvait ramener ou mettre dans la main les chevaux qui avaient la tête mal attachée ou dont l'angle de la gauche était trop serré ; mes observations ont détruit cette erreur à mes yeux, et m'ont donné la conviction que *tous les chevaux peuvent se ramener.* »

Grâce à ce seul principe, maintenant le *dresser* d'un cheval n'a plus ni danger ni dégoût, et une foule de chevaux jugés incapables de service sont rendus aux exercices même du manége.

Il n'en faut pas davantage, sans doute, pour piquer au vif la curiosité de tous ceux qui s'occupent d'équitation, et fixer l'attention des lecteurs sur l'ouvrage que nous annonçons.

Musée des Dames.

Les fleurs bleues sont en grande faveur. Cette nuance, souvent charmante, ne l'est pas toujours à la lumière : cela dépend de la teinture; et nous croyons devoir en faire l'observation.

— Une robe de soirée, en satin blanc mat, avait pour ornement des fleurs bleues, et de plus deux cordons de fleurs pareilles, entourant le bas du corsage, l'un à droite et l'autre à gauche, jusqu'à la pointe, où ils se réunissaient et tombaient en forme de cordelière. Ces fleurs, d'un bleu parfait, sortaient des ateliers de M. Cartier fils, boulevart des Italiens.

— Deux nuances que l'on marie en ce moment sont celles lilas et épis de maïs. Une robe de cette couleur était ornée de blonde noire et de fleurs lilas, tandis qu'une robe lilas avait pour ornemens des branches d'iris couleur maïs jointes à de la blonde noire; des fleurs pareilles étaient placées dans les cheveux.

— Les écharpes nouvelles, toujours en gaze, sont séparées, d'espace en espace, par un petit coulant de gros de Naples bleu-ciel si elles sont blanches, et bordé par deux liserés de satin. Ces coulans sont au nombre de cinq : un au milieu de la longueur de l'écharpe; des quatre autres, deux la séparent également de chaque côté, et une broderie en soie orne chaque partie séparée par les coulans. Un gland à longue frange et en soie, de la couleur de ces coulans, pend à chaque bout de l'écharpe.

— Les petits bonnets de blonde pour soirée, ornés de plumes, dont nous avons annoncé l'apparition, font fureur en ce moment. Ils sont, pour la forme, ce que l'on a vu de plus simple, et se composent d'un fond froncé sur le sommet de la tête et d'une petite passe plissée en ruche, haute de la longueur d'un doigt à son milieu, et diminuant de chaque côté jusqu'aux oreilles. Le panache de plumes en comprend quatre petites, dont trois s'élèvent à la quatrième retombant sur le côté : il se place un peu à gauche, derrière la passe qui forme un peu l'auréole. Un ruban entourant d'abord le pied de ce panache, et passant sur la jonction du fond et de la passe, retombe de chaque côté et sert à nouer sous le menton. La blonde du fond, légèrement froncée par derrière, aux deux tiers de sa hauteur, forme bavolet. Les plus élégans de ces bonnets ont des rubans à dessins de couleur tranchantes, telles que bleu ou cerise sur blanc, et ils ont alors des plumes dont les bords sont de la même nuance que celle de ces dessins.

(*Messager des Dames.*)

H.te Bellangé.

Lithog. de Nicolas Pervaux, à Rouen.

Cour de l'Auberge du Grand-Cerf,

à Fécamp.

SCÈNES ARTISTIQUES.

Le Dante à Vérone.

Amour sacré de la patrie!

Est-ce assez d'un ciel pur, d'une terre féconde, de beaux sites et de riches cités, pour donner le bonheur aux hommes? — S'il en était ainsi, quels enfans seraient plus heureux que les tiens, ô Italie! Ni ta nature, ni ton génie n'ont changé depuis tes temps prospères; mais ton climat est comme celui d'Orient, *où tout est divin, hormis l'esprit de l'homme.*

Aussi, toujours esclave ou factieuse, tu livres tour à tour ton beau sein à l'invasion, à la guerre civile; tu n'échappes à l'une que pour t'abîmer dans l'autre; folle bizarre! qu'il faut sans cesse battre ou lier, pour l'empêcher de se déchirer.

C'est le sort des belles jeunes filles à qui les amans viennent en foule; assaillies de toutes parts, elles sont bientôt tachées

du sang des rivaux qui se les disputent. Elles vont avec légèreté, se prenant de cœur pour les uns, pour les autres, et mille passions se soulèvent dans leur ame, tandis que mille ennemis s'arrachent leur main.

Jusques à quand, pauvre belle patrie, subiras-tu le joug oppresseur de l'époux qui te possède aujourd'hui? Jusques à quand, ombrageux et jaloux, froid et stupide, l'autrichien, sans jouir de tes charmes, fera-t-il obstacle à tes plaisirs?

Jusqu'à ce que tout ce beau corps ne veuille plus qu'une même chose; jusqu'à ce que ta toilette, ô Italie! n'absorbe plus toutes tes pensées; jusqu'à ce que tu cherches, au pied de la Madone, autre chose qu'un contre-poison à tes craintes; jusqu'à ce qu'enfin tu ne sois plus Naples l'endormie, Rome la fière, Florence l'insouciante, et Venise la triste, mais l'Italie n'ayant plus qu'une ame et qu'un lien!

Du temps que Durante Allighieri prêtait aux affaires publiques son ardente énergie, le fer étranger et le poignard des factions semblaient s'entendre pour ensanglanter la cité de Florence. En vain le peuple se mettait sans cesse en travail, et, de sa puissante main, arrachait l'ivraie des haines intestines, la semence germait sous le sol humide, et à la moisson suivante, c'était encore l'ivraie qui étouffait le bon grain.

Ceux qui se tenaient debout sur le tillac de ce navire agité ne savaient à quel appui recourir, et se demandaient : est-ce le Pape, est-ce l'Empereur qui doit sauver Florence?

Il y eut bien des injustices commises, des châtimens infligés à l'innocent, de pures consciences méconnues, dans ces années de misère; mais, si vous voulez savoir quel fut de tous le plus persécuté, cherchez celui dont l'ame fut la plus élevée, l'esprit le plus vaste, le cœur le plus dévoué à sa belle patrie;

celui qui aima Dieu, son pays et ses amours avec toute la force du génie, et vous aurez trouvé..... Dante Allighieri.

A peine âgé de trente-cinq ans, il avait rempli quatorze ambassades et assisté bravement à deux batailles; déjà célèbre par ses poésies amoureuses, plus belles qu'aucune de celles jusqu'alors faites en langue toscane, en 1300, au commencement d'août, il comptait encore parmi les *priori* de Florence. — Fallait-il tant d'honneurs et de génie pour exciter de violentes animosités? — Le mois n'était pas écoulé que Dante gagnait tristement la terre d'exil, soupirant après sa patrie, songeant à Béatrice et priant Dieu.

Écrivains ou ministres, peuples ou rois, grands ou petits, que demandez-vous aux hommes, avec tous vos efforts? Bienveillance et justice? C'est donc à ceux à qui vous devez beaucoup, à ceux qui ne vous doivent rien, qu'il faut vous adresser; mais, pour ceux que vous avez obligés, ne leur demandez rien. Si vous avez peu fait pour eux, écartez-vous afin qu'ils vous pardonnent; si vous leur avez beaucoup sacrifié, fuyez : ils vont vous persécuter. La reconnaissance est un sentiment trop grand pour le commun des ames; il les fatigue et les fait éclater. — Aussi s'était-il élevé comme une tempête à Florence contre Dante; ses biens étaient confisqués et son nom flétri. En revanche, le palais hospitalier des Scales s'était ouvert au noble fugitif. Dante habitait Vérone où son inquiète intelligence rongeait, à défaut de mieux, les sciences du temps et les lettres de l'antiquité. Mais que de fois le livre à demi lu tombait de ses mains distraites! Ses yeux caves s'animaient d'un feu céleste; la méditation s'emparait de lui.

Un jour, il était sur le pas de sa porte, les bras croisés, la tête haute; son regard sombre se dirigeait, à travers les vieilles tours de la ville lombarde et les ruines de l'amphi-

théâtre romain, vers le point du ciel sous lequel devait briller le palais des Portinari; bien des gens passaient devant lui sans le voir, bien d'autres le montraient du doigt, qui ne se doutèrent jamais quel homme c'était que Dante !

Il fût resté long-temps ainsi, la paupière immobile et le sein gonflé, si Brunetto Latini ne l'eût arraché à cette contemplation :

« Sombre, pensif ! Durante, commença le professeur : tu te vengeais en espoir des infâmes qui t'ont méconnu; tu maudissais tes persécuteurs; tu songeais à Florence !

— Je songeais, reprit le poète, comme il doit être doux de rentrer dans la patrie après l'exil, et je priais celle qui me protége auprès de Dieu de m'accorder cette joie quelque jour.

— Tu pries donc encore, ô mon fils ?

— Je souffre, Latini : je suis seul contre toute une phalange de haines, et tu me demandes si je prie !... Si je prie, quand ce n'est qu'au-delà de cette vie que je puis trouver quelque soulagement ! — Si je prie, quand le pays souffre pour enfanter sa ruine !

Depuis que j'ai perdu ma Dame, un seul amour m'est resté : la patrie ! J'ai reporté sur elle toutes mes affections. Plus je l'ai vue en proie à la bassesse et à la traîtrise, plus je me suis dévoué à sa liberté. J'ai sondé sa plaie; je l'ai trouvée profonde, mais j'en ai cru deviner le remède; et si j'ai cherché quelque pouvoir, ô Florence ! ce n'était que pour te sauver du joug étranger, le pire des maux. Tu m'as chassé ! qu'importe ? à toi mon sang, ma chair, ma tête ! je te les réserve; car il faut que tu sois la cité libre et fière entre toutes les cités d'Italie.

— Et que peux-tu maintenant, noble jeune homme ? Banni,

calomnié, ta voix est maudite parmi ceux que tu veux instruire; et tu leur dirais le salut, qu'ils ne t'écouteraient pas!

— Ils m'écouteront, Latini, parce que leurs persécutions mêmes m'élèveront au-dessus d'eux, et, quel que soit le degré sur lequel on s'élève, le trône ou l'échafaud, les hommes écoutent toujours dès qu'on leur parle de haut. N'est-ce pas du haut d'une croix que le Christ convertit les gentils!

— Ainsi, le fer dont ils t'ont percé n'a pas mêlé le fiel à ton sang. Ton cœur était trop plein de choses généreuses pour que la haine y trouvât place.

— De la haine! parce qu'ils ont eu peur devant moi; parce qu'ils ont envié mes biens et m'ont repoussé comme un remords! — De la haine! Et quels sont mes ennemis? des ames perfides et viles! Elles font leur jeu. Toi, cher Brunetto, hais-tu le prunier sauvage, de ce qu'il n'a que d'âcres prunelles; le citronnier, de ce qu'il ne donne pas d'oranges; la mandragore, de ce qu'elle est vénéneuse? Non, il faut bien que chacun agisse dans sa nature; ce qu'il fait, qu'il s'en arrange avec Dieu et sa propre estime. Pour moi, je connais les hommes : je sais qu'avec telle portée d'intelligence on est égoïste et petit; avec telle autre, envieux et menteur; avec telle autre encore, avare ou lâche ou hypocrite. Je plains ceux qui sont ainsi; mais je n'en veux qu'aux esprits plus élevés qui ne font rien pour les éclairer. Haïr Florence! mais le peuple est-il coupable, lui? et pour un mauvais frère faut-il abandonner la famille? Non, je ne leur en veux pas; Dante n'a pas plus besoin de vengeance que de pardon!

— Béni sois-tu, mon fils, pour tant d'amour et si peu de malice! Dante Allighieri, sois béni!

— Non pas moi, reprit-il, mais celle que Dieu a rappelée

sous les enseignes de la reine Marie, dont le nom lui était en si grande dévotion; celle qui veille sur moi comme une étoile brillante, brillante sur Florence. »

« Tu ne l'as pas connue, toi, Latini, cette Béatrice admirable! Quel visage et quel esprit! Il semblait que ce fût une chose venue du Ciel pour montrer un miracle à la terre!..... Je l'ai aimée de toute ma puissance, tant que le Ciel nous l'a laissée; je l'aime encore, bien qu'elle ne soit plus qu'une ombre; je l'aimerai dans l'éternité, parce que c'est la plus belle ame qui ait jamais inspiré un beau corps.

« Aussi c'est à elle, après Dieu, que je dois le plus de hautes pensées.

« Un soir que nous admirions ensemble la riche cité de Florence :

« Seigneur Dante, me dit-elle, voilà votre patrie, et c'est « la mienne aussi, que je voudrais voir grande et glorieuse « autant que la sainte Mère du Sauveur est glorieuse et grande « au-dessus de toutes les femmes.

« Jurez-moi de mettre toutes vos forces à son service; que sa « splendeur soit votre tâche, et ce sera ma joie. — Quand « vous me lisez les livres des esprits qui ont honoré les âges « passés, Omeros, Virgilius, Cicero, il me vient en pensée « que vous êtes de même race, et que vous ferez pour nous « ce qu'ils ont fait pour Athènes et Rome.

« Si le consul Marcus a pu sauver la république de la « conjuration catilinienne, pourquoi quelque homme éloquent, « comme vous êtes, ne nous délivrerait-il pas aussi des partis « qui nous minent?

« Ne voyez-vous pas, aux indices de nos troubles, continua-« t-elle, que le peu de foi des hommes a laissé pénétrer entre « eux le démon de la division? Ils tombent dans toutes sortes

« de malheurs, parce qu'ils se sont déliés de Dieu. — Il me « semble qu'un peuple est comme la mer, cher seigneur Dante : « quand une même force pèse sur toute son étendue, les vagues « s'humilient sous cette puissance et restent couchées à la « surface; mais si cette force se retire, le courroux des vents « soulève les flots; ils se choquent comme des ennemis : ce « qui portait le navire devient sa ruine; ce qui était beau « devient hideux et mortel.

« Ce n'est pas vous, Durante, qui voudriez être le souffle « qui mutine, au lieu du génie qui étend la main et qui pacifie.

« Je ne suis ni pythonisse ni sybille, pourtant je vous veux « faire l'augure que voici : Il y a deux routes pour aller à la « gloire; dans l'une, on pense à soi; dans l'autre, à tous : « suivez celle-ci, et votre nom aura long-temps à marcher dans « l'avenir avant de se perdre dans l'oubli; car c'est le propre « de tout ce qui est grand de durer long-temps, même parmi « les hommes.

« Mais n'allez pas répandre cette gloire comme une cendre « inutile; qu'elle soit surtout à votre patrie, au pays à qui vous « devez vos premières pensées. — Il n'y a que le mauvais « métayer qui jette son grain au hasard, par le marais, la « forêt et la plaine. Pour celui-là, point de moissons; le « roseau, la mousse et la nèle étouffent la semence; le bon, « au contraire, cultive un seul champ, récolte, et puis ensuite « il offre à ses voisins l'aliment qui leur manque.

« Or donc, si vous m'aimez comme il vous plaît tant me le « dire, que dans tout ce que vous ferez il y ait trois parts, « sans plus; une pour Dieu, l'autre pour la patrie, la troisième « pour celle dont l'ame est vôtre à tout jamais. »

« Lors elle baissa les yeux, et se prit à rougir.

« Tandis qu'elle disait ces choses, je restais le regard fixé

sur la ville, sans rien voir, mais serrant avidement chacune de ses paroles comme un trésor dans ma mémoire.

« Quand elle cessa, je sentis que je frémissais d'émotion; que mes cheveux se tordaient sur ma tête comme la corde d'un luth sur des charbons ardens, que mes joues se mouillaient, je lui dis :

« Béatrice, je crois, en effet, que je puis quelque chose « pour le monde, car mon esprit conçoit fortement le mal; « et cependant je n'aime que le bien. Je ferai donc ce que vous « souhaitez, et je voue, dès cet instant, ma vie entière à « glorifier ma patrie et ma Dame. »

« Autant que je l'ai pu, j'ai fait selon ce vœu; mais je n'ai pas encore rempli ma tâche. Quand j'ai voulu parler, on ne m'a pas compris, il faut que je recommence.

« Je vais donc mettre en œuvre toute la vigueur que j'ai, pour m'élever au-dessus des paroles inutiles; et, quand je planerai d'assez haut pour que le sifflement des vipères ne couvre plus ma voix, alors..... oh! alors, j'aiderai le Seigneur de toute justice à faire raison de ceux qui troublent les oreilles du peuple; car il ne sera pas dit que le vice aura passé sur la terre, et que personne n'aura osé lui dire en face : tu es le vice!

« Ils ont souillé le sol de la patrie; je dresserai sur le lieu même un pilori, où leur nom demeurera éternellement attaché.

« Là haut, le châtiment les attend; mais, dans ce monde-ci, qui ferait l'exemple? C'est avant qu'ils n'expirent que je veux les traduire au tribunal de Dieu. — Ils me croient sans armes, sans défense maintenant, comme Daniel devant les lions de Babylone. — Ils ne savent pas quelles pensées je roule. — Je les tiens dans ma main!..... »

Et il étreignait son large front.

« Je leur peindrai ce ciel qu'ils outragent; je les entraînerai dans l'enfer; je les y descendrai tout vivans; je ferai leur compte devant le Juge Suprême; et ceux que j'aurai bénis seront bénis par le peuple, et le peuple maudira ceux à qui j'attacherai la malédiction; car Béatrice est à la droite du Père, priant pour moi sa sainte patrone et son fils, qui a promis justice : « *Ponam inimicos tuos scabellum pedum* « *tuorum.* »

Ce disant, Dante frappa les dalles et regarda l'horizon du côté de Florence.

« Qui sait, ajouta-t-il après un instant de silence, si maintenant ils ne se repentent pas de leur iniquité ! »

Brunetto Latini ne lui répliqua rien, voyant venir à eux des personnages de marque, qui portaient une couronne sur un coussin de velours.

« Qu'est-ce ceci? dit Brunetto.

— Que sais-je? répartit le poète.

— Ami, reprit le professeur, cette couronne ne te rappelle-t-elle pas les temps olympiens et pythiques où le génie avait son triomphe? Honneur à vous, cités grecques et latines! Le dévouement est doux pour une patrie qui récompense ses enfans.....

— Comme Aristide, Thémistocle, Socrate!... »

Cependant les notables s'étaient avancés d'une démarche solennelle jusqu'au pied du parvis où se tenaient les deux étrangers; alors le plus âgé prit la parole, et prononça ce qui suit :

« Durante Allighieri, l'illustre maison de la Scale et les « nobles seigneurs de Vérone nous ont députés vers vous. Ils « savent que votre grande renommée attire sur vous et sur « eux les regards de l'Italie, et vous remercient de vous être « fait leur hôte. Si le Panthéon ou le Capitole s'élevaient dans « nos murs, nous vous y conduirions en triomphe. Nous ne « possédons pas ces merveilles, mais nous avons des ames « pour sentir le génie, et nous, nobles et seigneurs de Vérone, « nous voici délégués vers vous, pour vous présenter une « couronne de lauriers.

— « Une couronne »! murmura Dante.

Soudain un mouvement convulsif traversa cette grave figure; une expression indicible de joie et de regret agita tous ses traits. Sa grande paupière se leva vers le ciel, et ses lèvres balbutièrent : « Béatrice! Patrie! » Puis, le calme se hâta de reprendre ce visage, comme une proie prête à lui échapper.

Les envoyés attendaient dans une situation respectueuse, et ce devait être une imposante vue que celle de ces têtes blanches, noblement inclinées sous le puissant regard d'un jeune homme.

« Hésiterais-tu? lui dit Brunetto, dont les yeux et les gestes peignaient l'émotion la plus vive. N'as-tu pas assez souffert, pour goûter au moins cette joie? — Qui t'arrête?

— Nous sommes à Vérone.

— Que t'importe! ô mon élève, mon fils, ô Dante! Si ce n'est pas pour toi, que ce soit donc pour moi!

— Ce n'est pourtant pas ici, reprit Dante, que j'avais rêvé ce spectacle. »

Cependant, il fit un pas et descendit une marche. Alors, son regard, qui se releva sur la foule, rencontra celui d'un ancien serviteur, qui, se faisant jour, s'élança vers lui :

— « Maître, dit-il, fuyez ! la terre est contre vous : voici le dernier arrêt du podesta. »

Et de sa main, tendue pour prendre une couronne, Dante saisit l'écrit, et lut :

« Nous, comte de Gabrielli, podesta de la cité de Florence, « donnons et prononçons la condamnation ci-dessous, comme « il suit :

« Messeigneurs André de Gherardini, Lapo Salterelli juge, « Juncta de Biffoglii, Lippe Becchi, Dante Allighieri..... sont « condamnés, par cette sentence, si aucun rentre dans la cité, « à être consumés par le feu, jusqu'à ce qu'ils meurent. »

Une morne stupeur s'empara de l'assemblée.

— « Les infâmes ! les ingrats ! » s'écriait le serviteur.

Le député de Vérone redressa généreusement la tête, et présenta plus près au Dante son glorieux hommage.

« Eh bien ! Dante, reprit Latini, tu n'hésites plus maintenant. Triomphe, fils ; écrase-les de ta gloire.

— Un bûcher ! dit Allighieri.

— Une couronne ! dit Brunetto, un triomphe !

— Qu'importe, ici, où je n'ai pas un ennemi ! — Messeigneurs, dites à vos concitoyens que Dante Allighieri les remercie ; mais je ne veux de lauriers qu'à Florence. »

G. Olivier.

POÉSIE.

Rouen.

L'ERMITE DE SAINTE-CATHERINE

AU SOLITAIRE DE LORMONT [1].

Rouen, la ville aux vieilles rues.

(VICTOR HUGO.)

I.

O solitaire! entends mes accens sympathiques :
Secoue à mon appel tes ailes poétiques ;
Prends ton rapide vol du sommet de LORMONT,
Fends la nue, escorté de ta muse hardie,
Et, guidé par ma voix, viens dans la Normandie
Te poser sur un autre mont.

Sur ma montagne, à moi, pas d'ondes murmurantes,
Pas de bosquets touffus ni de fleurs odorantes,
Pas un humble berceau de pampres revêtu :
L'herbe y verdit à peine ; et cette aride terre
N'offre pour tout ombrage à mon front solitaire
Que les débris d'un fort par la guerre abattu.

Non loin, un monastère élevait son enceinte.
Ce lieu fut baptisé par le doigt d'une sainte [2]
Que les Normands dévots venaient prier souvent.
Colossal mausolée ! . . . Imposant promontoire !
Des siècles féodaux, là, gît toute l'histoire :
Une forteresse ! . . . . un couvent !

Pas de brise embaumée et douce, qui caresse
Le tombeau du couvent et de la forteresse ;
Un vent raide et piquant siffle dans le gazon.
Pas de belle campagne à ma vue étalée ;
Un océan de brume inondant la vallée
Roule ses flots muets plus loin que l'horizon.

Pas un oiseau qui chante ! . . . Au milieu du silence,
A l'heure du matin où le soleil s'élance,
Je gravis la montagne et respire l'air pur.
Là, seul, pour piédestal prenant la haute crète,
J'ai sous mes pieds la nuit lugubre, et sur ma tête
La lumière et le ciel d'azur.

II.

Viens, ami ! . . . Ta retraite est un lieu d'abondance ;
Ta solitude agreste est égayée, au soir,
Par le refrain patois du vendangeur qui danse,
Par les grincemens du pressoir.

Viens, poète!... un canot, bercé par la Garonne,
Te porte en louvoyant aux pieds de tes coteaux;
De suaves parfums la brise t'environne,
Et de LORMONT tu vois BORDEAUX!

Viens, dans cet ermitage où je sais me complaire,
Voir si le sort me fit une assez large part;
Comparons aux beautés que ton soleil éclaire
Celles que voile mon brouillard.

Hé bien! dans la tristesse, ici, ton cœur se noie;
Contre un penser sinistre en vain tu te débats;
Ton œil d'aigle au soleil demande un peu de joie!....
Regarde, regarde là-bas.

III.

Quelle ville à nous se révèle
Dans la brume que chasse l'air?
Est-ce une VENISE nouvelle,
Sortant tout à coup de la mer?
Est-ce une grande capitale?
Est-ce une ville orientale
Avec ses minarets luisans?
Est-ce quelque ombre fantastique,
Fantôme d'une ville antique
Morte depuis quatre cents ans?

Non, c'est ma patrie adoptive,
Trésor de restes précieux;
Vivante, industrieuse, active;
Gaie avec un front soucieux.
C'est ROUEN toute dépouillée
De sa robe froide et mouillée,

Qui sourit aux feux du printemps ;
ROUEN, qui s'éveille aux murmures
De ses bruyantes filatures
Et de ses cent mille habitans.

C'est ROUEN, qui là-bas s'incline,
Et, par de tortueux sentiers,
Des bords du fleuve à la colline
Étend ses gothiques quartiers.
Le soleil sur ses toits ruisselle ;
La rosée humide étincelle
Aux angles des pignons fumeux :
Surgissants, magiques et sombres,
Ses monumens jettent leurs ombres
Sur des maisons vieilles comme eux.

C'est le dôme où la neuvième heure
Fait gémir la cloche d'argent ;
Et l'hospice, riche demeure,
Qui ne s'ouvre qu'à l'indigent ;
Et SAINT-OUEN, merveille immortelle,
A la couronne de dentelle,
Aux purs et gracieux contours ;
Et NOTRE-DAME, masse informe,
Qui semble un éléphant énorme
Chargé de trois énormes tours.

C'est la prison qui, sous ses grilles,
Garda JEANNE-D'ARC au bûcher :
Château-fort où de jeunes filles
En folâtrant vont se cacher.
SAINT-MACLOU, bijou de sculpture ;
Et SAINT-PATRICE, où la peinture
Anime les rayons du ciel ;
Et SAINT-ÉLOI, perle de toutes,
Car sous les arceaux de ses voûtes
La tolérance eut un autel.

Féodale ou religieuse,
L'antiquité, pompeux décor,
Sur la ville prestigieuse
Partout se dresse et plane encor.
Ta muse aime le voisinage
De ces témoins du moyen âge,
Édifiés pour l'avenir :
Là, dans le passé tu peux vivre,
Chaque monument est un livre,
Chaque pierre est un souvenir.

Mais, hélas ! près de disparaître,
Bien des églises que tu vois
Ont un sanctuaire sans prêtre,
Et portent un clocher sans voix.
Vengeance barbare et fatale !
Du temple, où le veau d'or s'installe,
Par les marchands Dieu fut chassé :
L'art en deuil a vu le manœuvre
Souiller de plâtre des chefs-d'œuvre,
Des chefs-d'œuvre du temps passé !

Au milieu de ses frais parterres,
Rouen s'offre à l'œil étonné,
Comme un vieillard aux traits austères
De fleurs nouvelles couronné.
Des ormes aux têtes chenues
Bordent ses longues avenues
Qui rayonnent de toutes parts ;
Un épais boulevard l'enlace,
Ceinture verte qui remplace
Son noir ceinturon de remparts.

La Seine passe, large et fière,
Rasant la chaîne des coteaux,
Sous son bizarre pont de pierre,
Sous son léger pont de bateaux.

Archipel de rians asiles,
Près des peupliers de ses îles,
Les voiles croisent la vapeur;
Et le matelot qui dérive
Admire un long quai sur sa rive,
Rideau magnifique et trompeur.

IV.

Ami, l'heure s'avance et la nuit est prochaine,
Et tu restes silencieux;
Et tes yeux éblouis, que ce spectacle enchaîne,
Ne se tournent plus vers les cieux.

Sans doute, du passé tu ranimais l'histoire,
Relevant les murs écroulés;
Et, comme des instans, en ta vive mémoire
Les siècles se sont écoulés....

De la lune, déjà, le disque se détache
Sur le fond uni du ciel bleu;
Une étoile scintille; et le soleil se cache
Dans la forêt de Canteleu.

Adieu!... Pars, et conserve en ton ame rêvante
L'illusion qui te charma;
Pars, sans toucher du doigt la toile décevante
De ce brillant panorama.

V.

Car l'industrie est forte et puissante et féconde;
Son génie accomplit des travaux merveilleux;

Providence du pauvre, elle est reine du monde :
L'humble métier brisa le blason orgueilleux....
Mais sa vie énergique est toute positive !
Devant nos murs sacrés, passant inattentive,
A nous voir en extase, elle rirait de nous :
Comme l'impie, entrant au temple par mégarde,
Marche la tête haute, et rit quand il regarde
Le croyant qui prie à genoux.

Jean MARCEL.

[1] C'est sous ce pseudonyme que mon ami L****** a publié à Bordeaux plusieurs morceaux très remarquables, entre autres l'Épître qui a donné lieu à la réponse de M. Henri FONFRÈDE. (*Voir* le *Mémorial bordelais* des 21 et 26 juillet 1832.)

[2] Le monastère de la SAINTE-TRINITÉ-DU-MONT possédait *un doigt* de sainte Catherine, qui avait été apporté du Mont-Sinaï par un bénédictin.

« Mais, d'autant qu'une infinité de personnes (dit une Histoire de la ville de « Rouen) venoient de toutes parts pour invoquer sainte Catherine, et révérer « ses saintes reliques, qui redonnoient la santé aux malades, par le moyen d'un « baume sacré qui en découloit tous les jours ; *le nom de sainte Catherine* demeura « non-seulement à ce beau temple, mais aussi à la montagne, qui, après tant de « siècles, est encore ainsi appelée. »

LÉGENDES DE NORMANDIE.

(XVe SIÈCLE.)

Guillaume Geuffroy

OU

LA FÊTE DE LA VIERGE.

Désespoir.

NEUF heures venaient de sonner à la tour de l'église Saint-Remy à Dieppe ; le silence se répandait lentement sur cette partie de la ville, avec la nuit douce et parfumée, comme nous les fait le mois d'août : on était à la veille de l'Assomption. C'était une bien grande fête, à Dieppe, autrefois, que le jour de l'Assomption! aussi, le soir dont nous parlons, le mercredi 14 août 1447, attendait-on le lendemain avec grande impatience. Il n'était pas de jeune fille, à cette heure, qui ne préparât ses atours, en songeant aux fêtes de la Vierge; en aucun logis où se trouvait jeunesse,

vous n'eussiez pu parler d'autre sujet. Irez-vous demain au mystère? vous aurait-on demandé : savez-vous *qui fait Grimpe-Sulaix*? où sera le feu de joie? quelles rues suivra la procession? qui représentera madame Marie? et mille autres questions de ce genre, avec forces rires et promesses de se bien réjouir. Mais il est des misères pour lesquelles aucun jour n'est jour de fête.

Dans une petite rue, sale et étroite, dite *Ruelle des Remparts* [1], qui s'étendait sous les murs du château, tout était silencieux, les portes et les fenêtres closes, à une seule maison excepté.

J'ai dit maison, ne sachant de quel nom appeler un informe assemblage de quelques poutres noires et pourries, mal recouvertes de planches.

A l'intérieur, une haute cheminée tombant en ruines, surmontée d'une vierge grossièrement sculptée dans la pierre; deux escabeaux boiteux, une huche à demi rongée des vers, et qui servait à la fois de table. Puis, dans un coin, un lit misérable surchargé de haillons, et, sur ce lit, une femme au visage ridé et amaigri, qui dormait en ce moment; mais, à la voir, on devinait un sommeil de malade.

A la tête du lit, sur un escabeau, était un être que je n'oserai appeler un homme, tant il tenait peu de l'humain.

Figurez-vous un crâne sans cheveux aucuns, lisse et brillant aux rayons de la lune; des paupières retirées, laissant à nu le blanc de l'œil bordé d'un cercle sanguinolent, le nez presque disparu sous les renflemens d'un visage horriblement couperosé, et la bouche contractée en forme de bec. Cet homme, c'était Guillaume Geuffroy, et cette femme était sa mère.

[1] Cette rue n'existe plus depuis long-temps.

Il n'avait pas toujours été ainsi laid et pauvre, Guillaume Geuffroy : autrefois il avait été, comme tant d'autres, un beau jeune homme aux yeux bleus, à la blonde chevelure; autrefois il avait connu les douceurs de l'aisance, sinon celles de la richesse; mais, de tout cela, il ne lui était resté qu'une ame d'ange dans une enveloppe de monstre; car le malheur était venu s'abattre sur lui lorsqu'il n'avait que quinze ans! Voici comment.

Guillaume, qui avait depuis peu perdu son père, vivait dans une petite maison des champs, à une lieue de Dieppe, avec sa mère déjà cassée par l'âge.

Une nuit, le feu prit à leur maison, et l'incendie gagna si rapidement, que Guillaume, en ressentant soudainement la chaleur, de son premier mouvement sauta par une croisée. Il était sauvé; mais sa mère demeurait endormie au milieu des flammes : elle allait être dévorée! Le généreux enfant rentre à demi nu sous les poutres chancelantes et enflammées, pénètre dans la chambre de sa mère, et la saisit enveloppée dans des couvertures. Comme il ressortait, l'escalier, déjà consumé, cède sous lui; il tombe dans un tourbillon de flammes et de cendres, tenant toujours pressé sur son cœur son précieux fardeau. On les sauva tous deux : la mère n'eut rien; mais lui, garda son dévouement écrit sur son visage, en caractères hideusement ineffaçables. Dès qu'il fut ainsi défiguré, chacun le fuit; on répandit dans le pays qu'on avait jeté sur eux un sort, et que Guillaume était dévolu à Satan. Ils furent donc obligés de quitter la campagne, et de venir cacher à Dieppe leurs misères et leurs larmes dans le bouge que j'ai dit. Le malheur est un rude marcheur, qui ne reste jamais en route. Depuis trois mois la mère était malade; à force de travail Guillaume subvenait à ses besoins; mais, depuis deux jours, son maître lui avait refusé de l'ouvrage; aussi la

pauvre mère et Guillaume attendaient du pain. Le matin même, il avait supplié son maître de lui donner quelqu'argent, ou du moins un peu d'ouvrage : on l'avait repoussé du pied, comme un chien qui importune. Que faire? La maladie de Jehanne empirait, l'agonie venait à bas bruit, et Guillaume, ne voyant plus de ressources, songeait au moyen de s'arracher à ce spectacle d'angoisse.

C'est sous cette impression que je vous l'ai montré assis près du lit de sa mère. Tout à coup il se leva d'un mouvement convulsif, après avoir baisé avec précaution la main desséchée de sa vieille mère; il leva les yeux au ciel, ouvrit doucement l'huis, et disparut.

Histoire.

Il se mit d'abord à courir au hasard, comme quelqu'un qui veut s'étourdir sur une résolution dont il craint de prévoir les conséquences. Le malheureux! il se dirigeait vers la mer; mais peu à peu la solitude qui l'entourait, la course, la fraîcheur du soir, la beauté du ciel, vinrent calmer son sang et raviver ses idées.

Il arrive à l'église Saint-Jacques.

Sur la place, devant le cimetière, était un groupe nombreux de bourgeois qui s'entretenaient des fêtes du lendemain. Guillaume, pour les éviter, longeait les murs, lorsque le son d'une clochette le fit s'arrêter pour écouter. C'était le crieur public de la paroisse Saint-Jacques, qui, s'avançant au milieu du cercle des bourgeois, lut sur un large parchemin qu'il tenait à la main :

« Aux très respectables et respectés bourgeois dieppois,
« salut et bénédiction !

« Par icelle annonce le très honoré sire maître Jean de

« Chancet, par la grâce divine, prêtre de la sainte Église « romaine, curé de Saint-Jacques en la ville de Dieppe, fait « à savoir que, demain quatorzième jour du mois d'Auguste, « selon l'us et coutume dans cestui église de Saint-Jacques, « conformément à l'édit de monseigneur le Dauphin, ratifié « par notre très puissant et très aimé monarque Charles du nom « le septième, » (là le crieur s'inclina, en se découvrant, et les bourgeois l'imitèrent), « il sera célébré un mystère ayant pour « sujet l'Assomption de la bienheureuse Madame Marie : mondit « maître, sire Jean de Chancet, ne s'étant point encore pourvu « du personnage de Grimpe-Sulaix, offre deux saluts d'or à « quiconque voudra remplir le susdit rôle.

« Ce dit : salut ! »

Et un brouhaha de plaintes, de murmures et de discussions succéda bientôt à l'annonce du crieur.

Le Fils.

Chacun sait que, lorsqu'une pensée nous absorbe, tout ce qui, à l'extérieur, semble heurter cette pensée ou contraster avec elle, nous frappe sur-le-champ. Il en avait été ainsi de Guillaume.

Désespéré, mourant de faim, il avait fui pour ne pas être témoin de l'agonie de sa mère, roulant dans son cœur des projets de destruction : les mots *saluts d'or* et *curé de Saint-Jacques* retentirent étrangement à son oreille, et ces deux idées, qui n'en faisaient qu'une, remplacèrent chez lui toute autre idée.

Il reprit sa course, et arriva tout haletant à la tranquille demeure de Messire Jean de Chancet.

C'était la plus belle maison de la place, et juste devant le portail de l'église. La partie inférieure, enfoncée selon la

mode de l'époque, était dans l'obscurité; mais l'autre moitié, ornée d'un beau balcon à trèfles en bois, et sur laquelle la lune dessinait en argent des tourelles et des ogives, semblait une autre église placée en regard de Saint-Jacques.

Guillaume saisit précipitamment la croix de fer qui servait de heurtoir, et la laissa lourdement retomber sur la porte. Toute la maison retentit du coup, et quelques instans après il était introduit.

Jean de Chancet était en ce moment dans son oratoire, non pas, comme vous le pourriez croire, agenouillé aux pieds d'un crucifix, ou récitant son bréviaire : telle n'était pas alors la destination d'un oratoire, qui n'était chose autre que ce que nous appelons maintenant boudoir ; terme aussi peu approprié à la chose que l'autre.

C'était une jolie petite pièce carrée ouverte sur un jardin, et où la douce clarté de la lune arrivait à travers des rideaux de soie rouge. Les murs étaient tapissés d'un cuir de Flandre violet, avec deux beaux portraits, l'un de la Vierge, et l'autre de son fils. Les solives du plafond, en bois verni et sculpté, représentaient des sujets religieux, ainsi que les escabeaux de noyer et un prie-dieu placé dans un angle, devant un grand Christ d'ivoire. L'air frais et parfumé du jardin pénétrait dans cette chambre et en faisait un séjour que ne dédaignerait pas aujourd'hui une petite maîtresse de la chaussée d'Antin.

Messire de Chancet venait de souper ; étendu dans un beau fauteuil de velours rouge, il était dans cet état plein de charme qui tient de la veille et du sommeil, et que nous ne pouvons point encore nommer, grâce à Messieurs de l'Académie! On lisait sur sa figure vermeille et épanouie les jouissances d'une heureuse digestion.

Véronique, sa fidèle gouvernante, leva la tapisserie tendue devant la porte, et dit en poussant Guillaume dans l'oratoire :

« Monseigneur, je vous amène un homme pour remplir le « rôle de Gringalet. »

« Ah! Dieu soit béni! » fit le digne curé. Mais, comme il ne distinguait pas bien son Gringalet, et qu'il ne pouvait juger de la convenance de son physique pour un tel rôle: « Véronique, ajouta-t-il, apportez-nous un luminaire. »

Contre son ordinaire, Véronique fut prompte, et le curé put alors examiner le pauvre Guillaume, encore fixé à la même place.

Si par hasard vous avez vu un homme furetant dans une masure, et reculant d'effroi à la vue d'un hibou qui tient attachés sur lui ses yeux grands et immobiles, vous pourrez alors vous faire une idée du tableau.

Représentez-vous le curé gros et rubicond, le bras tendu et terminé par une petite lampe d'argent; Guillaume, long et fluet, immobile comme une statue, le regard stupide, et Véronique à demi retirée derrière son maître, la bouche et les yeux énormément ouverts, la main en train d'aller au front, car elle allait se signer, pensant voir une apparition.

Le curé, cependant, revint de son ébahissement: apercevant l'embarras croissant du jeune homme, il en eut pitié; et, rompant enfin le silence, il interrogea Guillaume sur son savoir-faire. Celui-ci, la poitrine grosse de soupirs et les yeux aveuglés par les larmes, eut la force de mentir la joie, de grimacer le souris; il joua le bouffon, en un mot il fit rire le curé, qui, pour cela, lui accorda un salut d'or d'avance. Il était temps! il serait mort si ce supplice eût duré long-temps.

La Mère.

A peine la porte de dom Jean de Chancet se fut-elle refermée sur Guillaume, que celui-ci essuya avec ses poings

deux grosses larmes, dévorant avec rage le nouvel affront que lui venait de causer sa difformité. Puis, serrant la pièce d'or dans sa main crispée, de manière à en garder l'empreinte, il se dirigea en courant vers la rue des Remparts.

Lorsqu'il arriva au bouge, sa vieille mère, depuis quelque temps réveillée, était dans la plus vive inquiétude, ne voyant pas son fils près d'elle. Guillaume courut tout joyeux l'embrasser, puis, étalant sur le lit les provisions dont il avait eu soin de se munir, il l'engagea à manger.

« Sainte Mère de Dieu, soyez bénie, s'écria la mère, quelle bonne ame a donc eu pitié de nous? — Mangez, ma mère, répétait en tremblant Guillaume? Tenez, buvez un peu de ce vieux vin, il vous redonnera des forces. — Dis-moi donc, mon pauvre Guillaume, qui t'a donné tout cela? — Ne vous en inquiétez pas, bonne mère, usez de ce que Dieu nous envoie. »

Mais, sous cette joie feinte, le cœur de Guillaume était gonflé. Des larmes tombaient, malgré lui, sur le visage de Jehanne; il fut enfin obligé, pour calmer ses inquiétudes, de lui dire toute la vérité.

Il fallait voir alors cette mère rejeter avec horreur tout ce qu'avait apporté son fils, comme si le contact de ces objets l'eût souillée, le prendre dans ses bras, l'attirer sur son sein, le couvrir de ses caresses et de ses larmes.

— « Merci de moi! tu as cru que je mangerais et que je boirais le fruit de ta honte!... Mon fils, mon bon Guillaume, tu n'iras pas au Mystère, n'est-ce pas? Non, promets-moi de ne pas y aller. Tu ne sais donc pas qu'ils riraient de toi, qu'ils t'insulteraient, qu'ils crieraient : *Oh! qu'il est laid!* C'est qu'ils ne te connaissent pas, eux : il n'y a que moi qui te connaisse.... mon enfant, mon pauvre enfant! » Et les sanglots étouffaient sa voix; et elle le serrait sur son sein comme si elle eût craint qu'on voulût le lui arracher; elle couvrait de baisers ses

yeux humides de larmes, sa tête desséchée comme celle d'un squelette, sa figure déchirée. Ils passèrent ainsi la nuit.

La Procession.

Long-temps avant que les cloches annonçassent la marche de la procession, une foule immense s'était portée aux endroits par où elle devait passer pour se rendre à l'église Saint-Jacques. Les rues n'étaient plus faites de maisons, mais de corps vivans, pavées et murées de têtes. Il y en avait partout, sur les bornes, plein les porches, aux fenêtres, aux parties saillantes de l'architecture, et jusque sur les toits. C'était un murmure sourd et confus, semblable à celui qu'on entend dans une forêt la nuit, par un grand vent d'hiver; et, dans ce mugissement de mille voix, on ne distinguait que les cris aigres des soldats du guet, qui faisaient conserver l'alignement à grands coups de hallebardes, hurlant *gare!* après avoir frappé; louable coutume, et qui ne s'est point perdue de nos jours. Enfin, la procession parut, et un religieux silence eut bientôt succédé aux cris et aux murmures.

Alors on vit lentement s'avancer la bannière de soie blanche garnie de franges d'or, portant la figure de la bienheureuse Marie, avec son fils dans ses bras. Puis venait *le triomphe de Madame la Vierge.* C'était un superbe lit en velours cramoisi et broché d'argent, sur lequel était couchée une belle jeune fille vraiment digne de représenter la vierge. Elle avait une robe de soie bleu ciel, avec une couronne de sept étoiles d'or; douze *gentes pucelles*, que l'on appelait les filles de Sion, et qui chantaient des cantiques, entouraient le lit porté par onze laïques vêtus de longues robes violettes, qui figuraient, avec un prêtre en tête, les douze apôtres.

A cette vue, le populaire ne put retenir sa joie : il éclata

en battemens de mains, en trépignemens à renverser les maisons, en cris de: « *los à Madame Marie ! Noël! Noël! vive messire Jean de Chancet!* » Et, à cette bienveillante exclamation, le brave curé de Saint-Jacques envoyait des saluts et des bénédictions aux manans; car il venait à la suite, accompagné de tout son clergé et de tous les notables.

Le Mystère.

Nous ne vous répèterons pas, ami lecteur, toutes les merveilles du mystère, qu'un autre, avant nous, a décrites dans ce même recueil, ni le Père Eternel assis dans son nuage, avec ses anges voltigeant à l'entour, ni la vierge s'élevant peu à peu jusqu'à lui, pour recevoir la bénédiction divine. Mais, ce que je ne puis vous taire, c'est que, depuis l'évangile jusqu'au lever-Dieu, le peuple avait toute licence, au sein même de l'église et malgré le saint office.

Quand donc vint le moment où la Vierge, dans sa douce ascension, dépassa la lampe du chœur, l'évangile finit, et les cris de désordre retentirent dans tous les coins de l'église: « *Noël! Noël! los à Madame Marie! Gringalet, Gringalet!* » répétait-on de toutes parts; mais Gringalet ne paraissait pas. On vit bien, à la droite du chœur, s'avancer un grand homme maigre, au visage pâle, à l'habit étroit et râpé. C'était le poète qui devait faire l'éloge de la Vierge; mais le peuple, qui préférait, à toutes les poésies du monde, les facéties de Gringalet, se déchaîna plus furieusement encore. Enfin, dans une tribune au-dessus du Père Éternel, apparut Guillaume Geuffroy dans son grotesque accoutrement. Le désordre alors fut au comble; c'était un mélange de rires frénétiques et d'insultes grossières, de sanglantes apostrophes et de marques de dégoût et d'horreur. Les femmes se cachaient pour ne le point voir, puis cédaient au désir de contempler un être aussi

bizarrement laid ; les enfans pleuraient, les jeunes hommes applaudissaient ; et, dans cette foule, il n'y avait pas un œil qui remarquât les larmes prêtes à couler sur les joues enflammées de ce malheureux qu'ils torturaient ; pas un cœur qui supposât que Gringalet pût souffrir. Heureusement, la sonnette du clerc annonça le *lever-Dieu :* Gringalet disparut, tout s'abîma dans le plus parfait silence.

Mais, après la Messe, les cris et les vociférations recommencèrent, et force fut à Gringalet de reparaître.

Le malheureux ! qu'on l'eût plaint en ce moment, si on eût pu connaître les tourmens qu'il endurait à l'intérieur. Il avait devant lui comme une hydre avec des milliers de têtes qui s'agitaient, des milliers de bouches et d'yeux qui lui jetaient l'insulte, et lui il était là, tout seul, l'œil vitré, le cœur presque sans pulsation, n'ayant pour soutien, pour arme, pour défense, qu'une pensée : — sa mère ! Il voyait les femmes, les femmes, surtout, qu'il idolâtrait, se ruer comme des ennemis acharnés contre lui.

Devant ce supplice, néanmoins, la Vierge terminait son ascension. Encore quelques instans, et Guillaume voyait arriver l'heure de sa délivrance, lorsqu'un homme, chevauchant sur une corniche, lui lança un éclat de pierre qui l'atteignit au front. Ce fut comme un signal convenu : mille bras se levèrent à la fois pour l'accabler de pommes, de poires, voire même de cailloux. Guillaume s'agita de mille manières pour éviter cette lapidation, puis s'arrêta, pâle et hâletant. Oh ! qu'il était méchant en ce moment ! qu'il eût voulu être une bête féroce pour les dévorer ! Il se cramponnait à la colonne, il tentait de l'ébranler pour écraser ces Philistins ; son œil hagard flamboyait, ses muscles étaient gonflés ; puis, versant des larmes, le désespoir le reprit. Mais, voyant les rires et les insultes redoubler malgré son angoisse : « *soyez maudits !* »

s'écria-t-il avec rage, et, se retournant, il se précipita derrière la tribune, sur le marbre du chœur.

Sa malédiction ne parvint point au Ciel, elle se perdit dans ce bruit de cris et de rires qui faisaient vibrer la voûte.

La Vierge arrivait alors dans les bras du Père Éternel; elle était couronnée par un Chérubin, aux acclamations universelles, et lorsque les nuages eurent enveloppé la cour céleste, le peuple s'écoula bruyamment pour courir à d'autres cérémonies.

Conclusion.

Dans l'après-midi de ce jour, le peuple rassemblé sur la place de l'église, faisait honneur à un banquet qui lui était servi en grande abondance.

La ruelle des Remparts était déserte, et la vieille Jehanne, seule dans son bouge obscur, écoutait les clameurs du peuple, attendant avec anxiété le retour de son cher Guillaume.

Un homme entra, puis un autre homme; entre eux deux était un brancard, et sur ce brancard Guillaume, la tête fracassée.

La mère le vit; elle ne dit rien, ne pleura point, ne jeta pas un seul cri, ne poussa pas le plus léger soupir. On crut qu'elle dormait, on voulut l'éveiller : — elle était morte !

. . . . . .

Le soir, il y avait feu de joie et danses sur la place de l'église de Saint-Jacques.

VICTOR HERBIN.

CORRESPONDANCE.

Il Pianto,

POÈME,

Par AUGUSTE BARBIER.

Un Spectacle dans un Fauteuil,

Par ALFRED DE MUSSET.

Premier Article.

Il n'est question ici, on peut bien le penser, d'aucun parallèle ni de rien qui ressemble à un rapprochement entre ces deux poètes, non plus qu'entre leurs ouvrages, bien que tous deux, pour des raisons si différentes, nous paraissent mériter à un égal degré l'attention du monde littéraire, son admiration et ses sympathies.

Si nous les confondons dans un même article, c'est uniquement parce que leurs livres ont paru en même temps au milieu des préoccupations politiques dont les esprits ont tant de peine à se détourner aujourd'hui.

Dans de telles circonstances, l'apparition de deux écrivains aussi remarquables, aussi étincelans de feux poétiques, est semblable au

passage de ces comètes que la foule ne voit pas et dont la venue n'est constatée que par les gens de science, qui ont toujours leur télescope braqué vers les cieux.

Aussi ne serions-nous pas surpris quand beaucoup de gens nous demanderaient ce que c'est que *Il Pianto*, de M. A. Barbier, ce que c'est qu'*un Spectacle dans un fauteuil*, de M. Alfred de Musset. Nous répondons :

Ces deux poètes sont déjà connus de tous ceux qui n'ont point oublié la poésie, par des recueils qui ont excité une vive rumeur dans le monde des critiques.

La muse de M. Auguste Barbier a, dès l'abord, paru chagrine, âpre, inexorable, mais libre, indépendante surtout, franche, énergique, et par instans d'un cynisme dont la *classiquerie* s'est très fort effarouchée. Les *ïambes*, première publication de M. A. Barbier, contiennent tels vers dont, sans doute, *la mère ne permettrait pas la lecture à sa fille*, pas plus que de ceux de Regnier ou de Juvénal, admirables génies que les vertugadins lettrés de nos jours regarderaient comme péchant évidemment par l'exagération et le goût.

Quand j'ai cité Regnier et son cynisme, il faut bien que je me hâte de dire que je n'entends parler que du style et de la manière, car le cynisme de M. Barbier n'est jamais qu'à bonne intention, et pour flétrir le vice plutôt que pour le chanter. Nous sommes bien de ceux, il le faut avouer pourtant, qui lui en veulent un peu de son portrait terrible de la grosse liberté de la place de la Révolution, trop ressemblante pour ne pas faire horreur.

Assurément, ce sont de bien beaux vers ; mais beaucoup qui les auront applaudis, à notre connaissance, n'auront eu qu'à se cacher, en trouvant plus loin un terrible anathème contre les auteurs qui corrompent la foule par l'immoralité du fond et de la forme de leurs sublimes et abominablesd rames.

Nos souvenirs nous entraînent, et nous allions oublier que ce n'est point du premier recueil de M. A. Barbier que nous nous occupons. Il ne faut pas se laisser détourner dans une course aussi longue, sur un terrain aussi rempli que celui qu'il nous est donné de parcourir.

Le nouveau recueil, publié déjà depuis plus d'un mois, sous le titre de *Il Pianto*, renferme un progrès, ou, si l'on veut, une transformation,

que quelques chants délicieux du premier ouvrage avaient pu nous laisser pressentir. Il y a bien encore tristesse, sauvagerie, humeur sombre et indignation contre les abus sociaux, que la jeunesse et l'irréflexion s'obstinent à ne pas voir inévitables, dans le monde d'épreuves et d'imperfection que nous habitons; mais plus souvent on y rencontre cette touchante et pathétique douleur d'une ame vaguement affligée des peines et des souffrances dont le génie paie sa gloire. Tel est le sentiment vrai et rendu souvent avec un sublime bonheur, qui domine cette suite de poèmes rassemblés sous le titre de *Il Pianto*, que nous traduirions volontiers par *Plainte*, et mieux encore par *Pleur*, si ce dernier mot nous était permis.

C'est au retour d'un voyage en Italie que cette *plainte* si poétique se fait entendre. Elle commence, et beaucoup en remercieront l'auteur, par s'épancher sur le *Campo santo*, sur le tombeau du Christ, dont l'Italie, plus encore par ses artistes que par ses croyances, a conservé le culte et l'adoration. En touchant cette terre, inondée des chefs-d'œuvre du génie catholique, le poète s'est senti chrétien avant tout; son ame a été envahie par la religion de ses pères, et les admirables vers qu'on va lire se sont élancés de son cœur :

Heureux, oh! bienheureux qui, dans un jour d'ivresse,
A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse;
Et qui, prenant la foi comme un bâton noueux,
A gravi loin du monde un sentier montueux!
Heureux l'homme isolé qui met toute sa gloire
Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,
Et qui, tout jeune encor, s'est crevé les deux yeux
Afin d'avoir toujours à désirer les cieux!
Heureux le seul croyant; car il a l'ame pure:
Il comprend sans effort la mystique nature;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.
Puis, il voit devant lui sa vie immense et pleine,
Comme un pieux soupir, s'écouler d'une haleine;
Et lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,
Les anges près de lui descendent à la fois.
Au sortir de sa bouche ils recueillent son ame;
Et, croisant par-dessus les deux ailes de flamme,
L'emportent toute blanche au céleste séjour,
Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour.

Heureux l'homme qui vit et qui meurt solitaire!
Enfant, tel est mon œuvre, et l'immense mystère
Que mon doigt monacal a tracé sur ce mur.
La forme en est sévère et le contour est dur;
Mais j'ai fait de mon mieux: j'ai peint de cœur et d'ame
La grande vérité dont je sentais la flamme;
Et, comme un jardinier qui bêche avec amour,
Sur mon pinceau courbé, j'ai sué plus d'un jour:
Puis, quand j'ai vu tomber la nuit sur ma palette,
J'ai croisé les deux bras, et, reposant la tête
Sur le coussin sculpté de mon sacré tombeau,
Comme mes grands amis, Dante et le Giotto,
J'ai fermé gravement mon œil mélancolique
Et me suis endormi, vieux peintre catholique,
En pensant à ma ville, et croyant fermement
Voir mon œuvre et ma foi vivre éternellement.

Ce n'est pas tout, et remarquons ici combien est riche, combien est inépuisable la source que le poète a rencontrée sur cette terre, qu'il a si bien définie *la mère du vrai beau.*

Hélas! hélas! la foi de ce sol est bannie;
La foi n'a plus d'accent pour parler au génie,
Plus de voix pour lui dire, en lui prenant la main:
Bâtis-nous vers le ciel un immortel chemin.
La foi, source féconde en sublime rosée,
Ne peut plus retomber sur cette terre usée,
Et, remuant la pierre au fond de ses caveaux,
Faire jaillir le marbre en milliers de faisceaux.
La foi ne pousse plus de sublimes colonnes,
Plus de dômes d'airain, plus de triples couronnes,
Plus de parvis immenses, à faire mille pas,
Plus de large croix grecque étalant ses longs bras;
Plus de ces grands christs d'or au fond des basiliques,
Penchant sur les mortels leurs regards angéliques;
Plus d'artistes brûlans, plus d'hommes primitifs
Ébauchant leur croyance en traits secs et naïfs,
De pieux ouvriers s'en allant par les villes
Travailler sur les murs comme des mains serviles;
Plus de parfums dans l'air, de nuages d'encens,
De chants simples et forts, et de maîtres puissans
Versant, dans les grands jours, de leur harpe bénie,
Sur les fronts inclinés des torrens d'harmonie.

Rien, absolument rien, et cependant la Mort
Ébranle sous ses pas ce qui semblait si fort;
Elle est toujours robuste, et toujours, chose affreuse!
Elle poursuit partout sa marche désastreuse.
Chaque jour elle voit sur quelque mont lointain,
Comme un feu de berger, le culte qui s'éteint;
Chaque jour elle entend un autel qui s'écroule,
Et, sans le relever, passer auprès la foule.
Et l'image de Dieu dans ces débris impurs
Semble tomber des cœurs avec les pans des murs.
Le vieux catholicisme est morne et solitaire;
Sa splendeur, à présent, n'est qu'une ombre sur terre:
La mort l'a déchiré comme un vêtement vieux;
Pour long-temps, bien long-temps, la Mort est dans ces lieux!

A l'aspect d'une telle poésie, nous ne saurions convenir, avec le poète, que *la foi n'ait plus d'accent pour parler au génie*, et, non plus, que *la mort pour long-temps soit dans ces lieux*. Voyant ce que produit le génie qui s'abandonne à de telles inspirations, nous sommes plutôt près d'espérer une réaction vers le sentiment religieux, *ce véritable ennemi de la mort*, réaction qui, depuis quelque temps, est heureusement bien visible, retour vers les beautés que le christianisme a répandues sur le monde civilisé, et par lesquelles il est peut-être destiné à reconquérir les cœurs. Cela revient trop souvent, depuis quelque temps, aux poètes, aux artistes, aux historiens [1], pour que nous n'y voyions pas une tendance à reconstruire ce que nous avons abattu avec tant d'irréflexion.

Vis-à-vis de l'église chrétienne, nous sommes à peu près dans la position où se trouvaient les ouvriers de Lyon après leur sanglante victoire sur leurs protecteurs naturels. Ils se regardaient entre eux,

[1] « J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au milieu du Colisée vaincu par elle.

« De quelles étreintes la jeune foi chrétienne dut-elle la serrer, lorsqu'elle apparut en cette enceinte, entre les lions et les léopards.

« Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette croix chaque jour plus solitaire n'est-elle pas pourtant l'unique asile de l'ame religieuse? L'autel a perdu ses honneurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu; mais, je vous en prie, oh! dites-moi, si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel? »

(Michelet, *Introduction à l'Histoire universelle.*)

effrayés de leur triomphe, se demandant : qu'allons-nous faire? qu'allons-nous devenir ?

Ceci m'entraîne ; mais c'est le propre de cette poésie nouvelle, qui se prend à tout, de remuer à la fois les questions vitales de la société, et tous les sentimens individuels de l'ame.

Après le *Campo santo* vient une galerie de portraits de quelques célébrités italiennes. Le poète s'y est complu, avec une méditation pleine de tristesse. Il est arrivé à d'adorables ressemblances, à un ensemble tel, qu'aucun peintre n'aurait pu mieux réussir à nous faire apparaître ces pâles et charmantes figures, à nous faire deviner la mélancolie de ces ames fatiguées de leur divin fardeau, de leur mission sublime et laborieuse. Pauvres enfans du ciel! je ne verrai plus vos têtes penchées, qu'entourées d'une auréole sainte et pâle comme ce cercle qui environne la lune alors qu'elle prédit des jours nébuleux !

Tous ces portraits sont en sonnets d'une facture irréprochable, d'une concision, d'une suavité qui rappellent à la fois Dante et Pétrarque. On pourrait, avec eux, faire aussi bien une galerie qu'un livre ; et, pour moi, il me prend envie de les copier de ma plus belle écriture, de les encadrer et de les suspendre dans ma bibliothéque.

Si nous étions au temps, au bon temps où, suivant l'arrêt de cour suprême de Boileau,

> Un sonnet sans défaut valait tout un poème !

où la ville et la cour se partageaient entre les sonnets d'Uranie et de Job, de quelle gloire brillerait M. A. Barbier ! Il est vrai que les siens ne sont pas des *sonnets galans* aux filles de la reine, et que peu de gens alors peut-être les eussent admirés ; mais, quand ce n'eût été que Molière et Corneille, cela eût bien suffi à la gloire d'un homme !

Nous dirons tous les noms de ces portraits : *Mazaccio*, *Allegri*, *Corregio*, *Dominiquin*, *Giorgione*, *Titien*, *Cimarosa* ; et nous donnerons entiers ceux de *Raphaël* et de *Michel-Ange*.

Salut, ô Raphaël! salut! ô frais génie!
Jeune homme plein de grâce et de sérénité.
En tous lieux où l'on aime et l'on sent la beauté,
Que ton nom soit loué, que ta main soit bénie!

Salut, douce candeur à la pâleur unie,
Ovale aux cheveux bruns sur un beau col monté;
Cygne mélancolique, enfant de volupté,
Toujours prêt à chanter l'amour ou l'harmonie.

Salut! Ah! Raphaël, on a beau fuir tes yeux
Et les doux airs penchés de ton front gracieux,
On ne peut oublier ton image chérie:

Toujours on te revoit, lys aux chastes couleurs,
Comme un ange accoudé sur des touffes de fleurs,
Ou comme un autre enfant de la vierge Marie.

N'est-ce pas que ce charmant tableau vous semble aussi un vrai Raphaël, et que, pour la pureté du dessin, la grâce, la candeur du coloris, l'idéal, il mériterait bien de faire partie de la sainte famille!

Salut, ô Raphaël! Salut, ô frais génie!
Jeune homme plein de grâce et de sérénité.

Passons à Michel-Ange.

Que ton visage est triste et ton front amaigri!
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre,
Nulle larme jamais n'a baigné ta paupière:
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri:
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarroti! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui:

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui.

La contemplation de ce dernier trait laisse l'ame dans une réflexion qui a bien son amertume !

Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui ! ! !

Être Michel-Ange et mourir *d'ennui !* Il nous faut, pour le concevoir, rechercher avec attention le vide et le désespoir qui saisissent ces puissances du génie, alors qu'en accomplissant des chefs-d'œuvre, elles en comprennent de plus grands qu'elles ne peuvent exécuter. Le découragement les saisit, et *l'ennui* vient au milieu de la gloire ; car, si elles ont satisfait l'univers, elles ne se sont pas satisfaites elles-mêmes. Il leur reste une demande à faire à l'art, une demande à laquelle il n'y a de réponse que dans le ciel ; prétendre l'obtenir sur la terre, c'est, hélas ! la maladie du génie ! et voilà pourquoi, peintres, poètes ou sculpteurs les plus élevés meurent *de gloire et d'ennui !* Nous avons peine à écarter le douloureux pressentiment qui nous saisit pour celui qui a révélé le triste secret du fond de ces ames douées d'une faveur si belle et si funeste. Après avoir lu ses chants, nous nous sommes souvent figuré le voir se regardant avec langueur, et comme en un miroir, dans le tableau qu'il nous a laissé de Michel-Ange. Nous trouvons notre pensée reproduite d'une façon bien autrement expressive encore, dans ce premier quatrain du sonnet pour Mazaccio :

Ah ! s'il est ici-bas un aspect douloureux,
Un tableau déchirant pour un cœur magnanime,
C'est ce peuple divin que le chagrin décime,
C'est le pâle troupeau des talens malheureux.

Après ces portraits viennent plusieurs poèmes.

Le Campo Vaccino, *la Chiaia*, *Bianca*, sont des cadres simples, mais parfaitement bien adaptés à la description morale et pittoresque

de l'Italie. Tout ce qui touche vivement le cœur dans les souvenirs immenses, lointains ou récens de cette admirable contrée, y est puissamment exprimé. La vieille et la nouvelle Rome apparaissent tour à tour dans des proportions poétiques, aussi belles, aussi grandes que leurs fables, que leurs mystères, que leurs histoires. La liberté a d'admirables pages dans la bouche du pêcheur au Chiaia; mais l'auteur nous semble encore plus naturellement sublime dans les inspirations que lui verse à flots la Rome chrétienne. Tels sont ces vers, si applicables aux monumens gothiques de notre province de Normandie :

Les temples du Seigneur sont les ames des villes :
Sans eux, toute cité n'a que des pierres viles ;
Du foyer domestique et du corps des vieillards,
Les monumens sacrés sont les derniers remparts.

Nous terminerons notre analyse par la péroraison entière de Bianca. Le poète, après avoir peint l'antique et puissante Venise à côté de la Venise nouvelle, esclave dégradée, livrant ses flots d'azur, ses gondoliers, ses filles charmantes,

Aux pâles étrangers que la brume enveloppe
Qui, sans amour chez eux, à grands frais viennent voir,
Si Venise en répand sur ses ondes le soir.

s'écrie :

Oh! profanation des choses les plus saintes!
Éternel aliment de soupirs et de plaintes!
Insulte aux plus beaux dons que la Divinité
Ait, dans un jour heureux, faits à l'humanité!
O limpides fragmens du divin diadême!
Vous que le grand poète a détachés lui-même
Pour consoler la terre, et, dans vos saints reflets,
Lui montrer la splendeur des célestes palais!
O poésie! amour, perles de la nature,
Des beautés de ce monde essence la plus pure;
Célestes diamans et joyaux radieux,
Semés à tous les plis de la robe des cieux,
Qu'a-t-on fait du trésor de vos pures lumières,
Pour vous voir aujourd'hui rouler dans les poussières?

Avez-vous tant perdu de valeur et de prix,
Que les hommes pour vous n'aient plus que du mépris?
Ah! malheur aux mortels qui traînent dans les fanges
L'éclat pur et serein de l'image des anges!
Malheur! cent fois malheur à tous les cœurs méchans,
Qui poussent la beauté sur leurs tristes penchans!
Malheur aux esprits froids, aux hommes de la prose,
Éternels envieux de toute grande chose,
Qui, n'éveillant sur terre aucun écho du ciel,
Et toujours enfouis dans le matériel,
Chassent d'un rire amer les divines pensées,
Comme, au fond des grands bois, les nymphes dispersées!
Si, du malheur des temps, l'épouvantable loi
Veut, hélas! aujourd'hui, que les hommes sans foi,
Et tous les corrompus prévalent dans le monde;
Si tout doit s'incliner devant leur souffle immonde,
Et, sous un faux semblant de civilisation,
Si l'univers entier subit leur action,
Si le rire partout tranche l'aile de l'ame,
Si le boisseau fatal engloutit toute flamme;
Amour et poésie, anges purs de beauté,
Reprenez votre essor vers la Divinité;
Regagnez noblement votre ciel solitaire,
Et, sans regret aucun de cette vile terre,
Partez; car, ici-bas, vous laissez après vous
Un terrible fléau qui vous vengera tous.
Oui, vous laissez un mal dont les rudes épines
Feront jaillir du sang de toutes les poitrines;
Un mal sans nul remède, une langueur de plomb
Qui courbera partout les têtes comme un jonc,
Qui creusera, bien plus que ne fait la famine,
Tous les corps chancelans que sa dent ronge et mine;
Un vent qui séchera la vie en un instant,
Comme au coin des palais la main du mendiant,
Qui la fera déserte, et qui poussera l'homme
A toutes les fureurs des débauches de Rome;
L'ennui! l'ennui prendra les races au berceau,
Et, d'un vertige affreux frappant chaque cerveau,
Sous le chaume ou l'airain, sous la pourpre ou la laine,
Il pourrira les cœurs de sa mordante haleine.
Maintenant, ouvrez l'aile, ô poésie, amour,
Et montez sans regret vers le divin séjour.

De tels vers parlent mieux que tous les éloges, et nous ne leur

ferons pas l'injure de leur en donner. Nous ne nous sentons pas non plus capables d'y remarquer quelques taches, que les *éplucheurs* trouveront bien sans nous, tenant pour certain qu'ils n'y verront pas autre chose. Nous pensons bien, avec ces aimables personnes, que l'auteur aurait pu faire le sacrifice de tels et tels vers qui seront un grand sujet de rumeur et de raillerie. N'est-ce pas ce qui est arrivé, lorsque parut la douce et charmante Atala et le père Aubry! lorsque vinrent des cieux les méditations poétiques de Lamartine! La race des moqueurs, tant maudite par la Bible, est impérissable. Voici ce qu'en pense ce bon et spirituel Nodier, dans la dernière page d'une préface que tout le monde se rappellera :

« M. de Lamartine a trouvé des juges sévères, et il devait s'y « attendre. Il est si agréable de faire preuve du facile talent de peser « des syllabes, de disséquer des mots, de souligner une épithète « hasardée ou une rime défectueuse!! Joies puériles de la médiocrité, « qui rappellent les *insulteurs* publics que les romains plaçaient sur « le chemin des triomphateurs! »

L'espace qui nous est accordé nous oblige à remettre à une prochaine livraison l'analyse de l'ouvrage de M. Alfred de Musset.... Encore ces quatre vers sur la solitude, pour que ceux qui l'aiment et qui vont y aller chercher le printemps, les écrivent sur leurs tablettes et puissent se les dire, en se promenant dans quelque douce retraite :

Noble fille des cieux! divine solitude!
Bel ange inspirateur de tout génie humain,
Toi qui vis saintement, et le front dans la main,
Loin des pas du vulgaire et de la multitude!

Ulric Guttinguer.

Revue. — Chronique.

THÉATRES.

LE PRÉ-AUX-CLERCS.

Je crois qu'on ferait, désormais, de vains efforts pour tirer l'opéra comique de son agonie ; c'est un genre mixte et faux : voilà long-temps que bien des gens le soupçonnaient, le récitatif de Meyerbeer l'a prouvé ; ç'a été le coup de grâce, et maintenant l'opéra comique est mort.

En effet, la musique est une langue, une langue complète, comme la poésie, comme la peinture, comme le français ; elle peut rendre, à elle seule, sinon tous les jeux d'esprit, du moins tous les sentimens que la scène comporte : et comme on ne lui demande pas de raisonnemens mathématiques, mais de la pensée et de l'impression, c'est lui faire injure que de lui couper sans cesse la parole, par un dialogue disparate, *Lazarille* écourté qui dit beaucoup moins qu'elle.

Le vaudeville me produit l'effet d'une caricature, dans laquelle les personnages ont des filets à la bouche, des philactères, comme disent les antiquaires, pour expliquer ce qu'ils ont dans l'esprit.

L'opéra comique est un tableau dont une partie de la toile est couverte de figures : mais sur le reste, à défaut de peinture, on a tracé des lettres, pour faire comprendre ce qui devrait être représenté.

De ce mélange ressort plus d'un défaut ; d'abord le musicien, qui procède, non plus par une suite de pensées musicales enchaînées les unes aux autres, mais par air, par cavatine, par romance, laisse chacun de ces morceaux indépendans l'un de l'autre.

Entre eux point de lien, point d'unité de but : le premier acte peut être

dans un style et le second dans un autre; les porte-feuilles de dix auteurs peuvent servir à cette marqueterie.

Ensuite, comme chaque morceau est pressé entre deux dialogues : l'auteur le pare, le décore individuellement, l'encadre comme une chose isolée. Il lui faut son prélude, son rhythme régulier, son nombre voulu de membres et de périodes, sa cadence parfaite, bien lourde et bien commune. Ce n'est pas une fresque large et grandiose, c'est un dessin de pensionnat et de jour de l'an, entouré d'une bande blanche, d'une bleue et de deux filets noirs.

Ce n'est pas tout : comme l'opéra comique est obligé de parler à la fois à deux sens artiels, il ne satisfait le plus souvent que ceux qui n'ont bien développé ni l'un ni l'autre ; au moment où l'auditeur harmoniste suit la filière d'idées musicales, il est interrompu par cette espèce de fredonnement sourd qu'on appelle le dialogue, et qui le désillusionne.

Pour moi, je n'ai rien trouvé de plus péniblement sensible que cette transition du chant au dialogue dans Othello. Je croyais être dans une chambre dont le volet agité tour à tour me cachait ou me découvrait le soleil.

Enfin, une dernière considération qui suffirait presque seule à la condamnation du genre, c'est que le chant et la parole n'ont pas les mêmes moyens de rendre les expressions dramatiques. Le diapason de voix nécessaire pour le premier, est faux pour la seconde, et le chanteur qui ne peut passer assez subitement d'une manière à l'autre, dit presque toujours fort mal ce qu'il eût chanté fort bien.

Il y a long-temps que j'avais ces choses sur le cœur, m'en voilà confessé; maintenant passons au texte.

Quelque soit le tort du genre, comme il n'est pas le fait d'Hérold, il ne doit pas influer sur notre façon de juger son œuvre.

Nous ne dirons rien du poème : c'est du Planard; et rien qu'à voir avec quelle plate niaiserie on a défiguré les conceptions de P. Mérimée, nous l'avions *remémoré tout d'abord.*

La musique est fraîche et séduisante ; c'est ce que le succès a constaté. Est-elle toujours originale ? le pour ou le contre sont plus difficiles à prouver qu'on ne pense. Tel motif, dans lequel l'amateur croit retrouver un souvenir, est souvent néanmoins une émission pure de l'auteur, qui l'a conçue sans arrière-pensée.

Du reste, s'il y a quelques morceaux rajeunis à coups de syncopes et de contre-temps, il y en a d'autres d'un mérite incontestable : les deux romances d'Isabelle, au premier acte, et de Marguerite, au dernier, sont pleines de charme. Rien n'est suave et rosé comme le trio, *C'en est fait ;* dans le chœur des masques, la rentrée des basses répétée par les sopranos est d'un effet remarquable ; le chœur des chevau-légers, *Nargue de la folie*, pétille de verve et d'insouciance. Le trio du second acte : *Il faut agir avec prudence*, est neuf, original dans son premier motif, et parfaitement en situation.

Le solo de violon qui précède le grand air d'Isabelle est une heureuse idée,

et, dans l'allegro même de cet air, la modulation qui accompagne les mots : *Soutiens mon courage*, est d'un effet immanquable.

L'air de Mergy : *ô ma gente amie*, est de la simplicité la plus gracieuse. Joseph chante la première partie de façon à ravir, à enlever les applaudissemens ; malheureusement le dernier rhythme n'est pas aussi bien dans sa manière. Est-ce sa faute ou celle de l'auteur ? comment passer si vite d'une diction large et sentie à une roucoulade sans expression ? Certes, le morceau n'eût pas perdu de son prix si Hérold eût fait grâce à ce chant si pur, du dernier membre de sa cadence.

Dans l'ouverture, cet essai de fugue qu'on regrette de voir abandonner après deux repliques, prouve combien il y aurait encore de ressources dans ce style oublié, s'il était rafraîchi et manié habilement.

Comme dramatique, ce qu'il faut citer avant tout, c'est la seconde moitié du troisième acte, c'est le délicieux quartetto : *L'heure nous rappelle ;* c'est surtout, au moment où la barque passe et où l'heure sonne au Louvre, le solo de basses, avec le grave récitatif qui le relève, et donne à toute cette scène un aspect si sombre et si vrai.

Quant aux artistes, nous n'avons pas l'habitude de leur faire de critiques inutiles ; nous l'avons dit plus d'une fois, le journaliste ne doit user de l'éloge ou du blâme qu'autant qu'il en peut faire un conseil ; mais que dire à ceux obligés par leur emploi à remplir des rôles écrits trop difficiles pour eux ? que dire à Fouchet, Lemaire, madame Alexandre ? — Comme acteurs, il n'y a nul reproche à leur faire ; comme chanteurs, ils font tout ce qu'ils peuvent.

Pour Mlle Berthaut, nous nous en sommes occupés plus d'une fois avec détail ; ce que nous lui avons dit alors, il faudrait le lui répéter aujourd'hui : ses défauts et ses mérites sont les mêmes. — C'est toujours sa voix flexible et mordante, son jeu vif et animé ; mais toujours aussi ses expressions forcées, ses fioritures tombant par fois à faux, et ses cadences traînées et appuyées comme pour arracher l'applaudissement.

Mlle Alberte n'a pas vieilli depuis le dernier article de la Revue ; son jeu est encore enfantin : au second acte, son chant a gagné de l'assurance. Sa romance : *Je suis prisonnière*, qu'elle manquait les premières fois, faute de reprendre haleine à temps, est venue pure et complète aux dernières représentations ; sa voix, où l'on reconnaissait sans peine le *posé* que donne la vocalise, a déjà pris quelque chose de l'expression scénique. C'est le jeu maintenant qu'il faut s'étudier à rendre plus vrai, je dirais même moins étudié, si je ne craignais pas le jeu de mots.

Quant aux choristes, à l'exception du premier chœur qu'ils chantent par fois à contre-mesure, il n'y a pas à se plaindre d'eux. — Dans la mascarade, il y a un paillasse rouge et un bleu dont les costumes sont ridicules au dernier point. — Le dernier chœur est bien rendu.

A ce sujet, il me revient en mémoire une question que je me suis souvent faite. — Pourquoi cet illibéralisme, cette morgue aristocratique avec laquelle le parterre repousse les efforts de ceux des choristes qui cherchent à s'élever

au-dessus de leur modeste emploi. Parce qu'on est habillé aux frais de l'administration, est-on condamné à n'avoir ni voix ni talent? Dans Masaniello, nous avons entendu siffler Philippe, parce qu'il jouait le rôle de chef des gardes. Si cette boutade s'adressait à Lemaire, elle tombait à faux, puisqu'il jouait dans la pièce, tout malade et pris de rhume; si à Philippe, l'injustice n'était pas moindre, car Philippe a au moins autant de voix que Lemaire, et sa complaisance à se charger d'un rôle en dehors de ses engagemens méritait mieux du public.

J'ai souvent fait la même remarque dans Robert-le-Diable et le Siége de Corinthe, où le parterre accueille avec un ris moqueur les quelques choristes chargés de phrases individuelles qu'en définitive ils chantent juste et bien au diapason, tandis qu'on applaudit des artistes sans voix ni oreille, qui n'ont pour eux qu'un nom sur la liste des emplois. — Est-ce là du progrès et du libéralisme? — Est-ce seulement de la justice?

G. OLIVIER.

LUCRÈCE BORGIA.

C'est un grand jour à Paris que la première représentation d'un drame, et surtout d'un drame de M. Victor Hugo; dès le matin, toutes les portes du théâtre sont encombrées, tous les partisans du drame moderne se donnent rendez-vous pour applaudir le chef de l'école moderne, et soutenir avec vigueur la littérature romantique.

Les adversaires sont en présence : les romantiques et les classiques. — Si ces deux partis littéraires savent bien pourquoi ils sont opposés l'un à l'autre; s'ils sont persuadés qu'il y a entre eux incompatibilité; s'ils savent défendre leurs opinions respectives, alors il y aura lutte, il y aura combat à outrance; mais j'aime mieux espérer qu'avec le temps le progrès amènera une fusion dans les principes et une association générale en littérature.

Lucrèce Borgia a fait son apparition sur le grand Théâtre de Rouen; dans cette ville riche et manufacturière, fidèle à ses vieilles opinions comme à ses vieux monumens...

C'était pour la patrie de Corneille une grande innovation que le drame de M. Victor Hugo; aussi la curiosité avait-elle attiré une foule immense au Théâtre des Arts.

Les loges étaient garnies de jeunes femmes, qui, le mouchoir à la main, venaient chercher des émotions, et les abonnés du parquet, rangés à l'avance à leurs places accoutumées, attendaient avec impatience.

Vers l'an 1597, sous le pontificat d'Alexandre VI, l'Italie frémissait des crimes qui se commettaient dans son sein; Lucrèce Borgia, d'horrible mémoire, adultère, empoisonneuse et inceste, fille du pape qui régnait, épouvantait le

monde par l'audace de ses forfaits; c'est dans cette page sanglante de l'histoire que M. Victor Hugo a puisé les scènes effrayantes de son drame.

Les rouennais, fascinés depuis long-temps par la réputation européenne de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et des *Feuilles d'Automne*, ont écouté, avec une silencieuse attention, cette nouvelle production littéraire, dont le style et la hardiesse devaient étonner un public accoutumé à Corneille et à M. Scribe.

Je ne sais si un jeune auteur, sans antécédens, qui aurait lancé sur la scène un ouvrage aussi hardi que *Lucrèce Borgia*, aurait obtenu un aussi grand succès; je ne sais si, comme on l'a dit, le nom seul de Victor Hugo a arrêté le blâme et les murmures; mais, ce que je me plais à constater, c'est l'impression électrique que toute la salle a ressentie; c'est cette terreur continuelle que ce grand drame a répandue dans tout le cours de sa marche.

La scène sur la place de Venise, où les cinq vénitiens viennent démasquer Lucrèce et lui jeter ses crimes au visage, a été applaudie avec enthousiasme; l'empoisonnement de Gennaro, le festin, le *de profundis* et ces hymnes de mort psalmodiées par des voies monacales; enfin ces cercueils, ces draps noirs, ces cierges, tout ce terrible appareil de vengeance et de mort, a produit l'effet que l'on devait en attendre.

Tout en admirant le grandiose de pensées et les effets scéniques de cet ouvrage, le public rouennais à remarqué les imperfections de style; ainsi les puristes ont noté ces phrases :

Rentrez, madame; je crois qu'il va passer ici, avec les étourneaux que vous SAVEZ.

Ils ne m'ont pas dit mon nom, ils me l'ont craché au visage.

Le directeur du Théâtre, qui a fait des frais pour monter cette pièce, a cru, dans l'intérêt du succès et de sa caisse, devoir faire certaines coupures : entre autres je citerai celle-ci :

C'est qu'il faut que la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une façon bien triomphante, pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement.

Je ne sais pourquoi on a supprimé cette partie de scène où un homme à cheveux blancs, maigre, chancelant, passe dans le fond du théâtre, et justifie par son apparition ces paroles de Maffio :

Ou bien, un homme tombe tout à coup en langueur; sa peau se ride, ses yeux se cavent, ses cheveux blanchissent, ses dents se brisent comme verre sur pain; il ne marche plus, il se traîne; il ne respire plus, il râle, il ne rit plus, il ne dort plus, il grelotte au soleil en plein midi; jeune homme, il a l'air d'un vieillard, il agonise ainsi quelque temps; enfin il meurt, et alors on se souvient qu'il y a six mois ou un an, il a bu un verre de vin de Chypre chez un Borgia.

Les acteurs ont fait preuve de talent; Mme Simonnet, surtout, a été fort remarquable dans plusieurs parties de son rôle, et principalement dans les scènes où l'amour maternel est en jeu. Je lui ferai seulement le reproche de

ne pas avoir été assez imposante dans la scène du festin, à ce moment où, haletante de haine et de vengeance, la géante Lucrèce dit, avec une farouche ironie : « Vous m'avez donné un bal à Venise; je vous rends un souper à Ferrare; fête pour fête, messeigneurs. »

C'est une bonne spéculation qu'une pièce quand elle réussit, et surtout dans un grand théâtre comme celui de la Porte-Saint-Martin; aussi tous les auteurs briguent la faveur d'y être admis : mais, pour cela, il faut avoir un rôle pour Mlle George, la grande reine du boulevard du crime.

Tous les poètes du jour se torturent l'imagination pour lui créer des rôles, et certes, ce n'est pas facile aujourd'hui surtout que l'on a épuisé tous les forfaits dont une femme peut se rendre coupable.

Adultère, parricide, infanticide, inceste, empoisonneuse, enfin, tout ce qu'il peut y avoir de hideux, a été inventé pour Mlle George. Son emploi au théâtre Saint-Martin est un vrai catalogue, une table des matières de passions horribles, de morts, de vengeance et d'infamie. Les auteurs de *la Tour de Nesle*, de *Périnet Leclerc* et de *Lucrèce Borgia* nous ont montré comment on devait, dans un drame, écrire l'histoire, quand on avait un rôle à donner à Mlle George.

Je crois devoir conseiller à M. le directeur du théâtre des Arts de faire observer sur son théâtre le plus grand silence. A chaque instant, le spectateur est désillusionné par le bruit que font les causeurs, ou par l'apparition soudaine des femmes de chambre et des employés de l'administration, qui encombrent les coulisses.

A peine si un acteur peut entrer en scène ou en sortir; il faut au drame, et principalement au drame moderne, tout le prestige scénique nécessaire à l'effet que produisent les détails d'une grande action dramatique. L'acteur comme le spectateur a besoin d'illusion : si l'acteur est distrait, si, avant son entrée en scène, on le préoccupe, adieu talent : il n'y a plus de vérité dans son jeu, il n'y a plus d'art en lui; on ne voit plus que le métier qu'il est forcé d'exercer.

Achille LARIVE.

On annonce, pour demain 11 du courant, la première représentation du *Comte de Saint-Hélène* ou *le Bagne* et *l'État-major*, drame inédit en 3 actes et en prose.

On annonce, pour le 22 du courant, une représentation au bénéfice de M. *Mouchot*, sous-régisseur du théâtre des Arts. La composition du spectacle sera, dit-on, fort remarquable; une partie des acteurs distingués de Rouen doivent donner l'appui de leur talent à cette représentation, qui est un acte de justice et de reconnaissance.

Fête du Manége.

Nous voudrions avoir plus de place pour nous occuper avec quelque détail de la fête donnée par les jeunes écuyers de la ville, au profit de la Société maternelle.

Cette fête est, non-seulement une bonne action, mais un souvenir des anciens carrousels, digne d'une mention particulière; mais l'espace nous manque, et nous dirons seulement que, cette année, la réunion a été aussi brillante et généreuse que de coutume, et que les pauvres ont gagné 1600 fr. à ce spectacle original, que Rouen doit aux soins habiles et empressés de M. Baucher et de ses élèves.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous avions le projet arrêté d'étudier avec soin les Revues départementales qui, chaque jour, viennent aider notre pensée de décentralisation ; nous préparions une mention spéciale à celle *du Midi*, dont l'exécution mérite tant d'éloges.

Nous voulions aussi examiner avec soin les publications les plus récentes de notre province, le *Momus normand ;* la *Revue normande ;* le *Recueil de la Société d'Agriculture de l'Eure;* le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen ;* les *Revues pittoresques du Havre*, par Morlent.

L'abondance des matières nous oblige à retarder l'examen de ces divers recueils.

NOTA. Dans notre dernier cahier, au compte rendu de l'ouvrage de M. Canel, il s'est glissé une erreur de nom, relativement à *Jean Cousin.* — Un correspondant du journal de Rouen a bien voulu nous en avertir : nous le remercions de son obligeance, mais nous nous en étions aperçus comme lui, quand il était trop tard pour la rectifier.

Drames maritimes,

Par Ed. CORBIÈRE.

On nous annonce la publication, chez Lecomte et Pougin, quai des Augustins, n° 49, à Paris, d'un nouveau volume de notre confrère du Havre. Sous la dénomination générique de *Drames maritimes*, M. Corbière a réuni une suite de petits romans d'une soixantaine de pages chacun.

Entr'autres titres, nous avons retenu ceux 1° *des premiers Jours de mer*, 2° *d'une petite Guerre en mer*, 3° *de la Barbe-Rouge*; 4° *du Naufragé de la Barbonde;* 5° *du Roi matelot;* 6° enfin, d'un conte intitulé : *Petit combat, grandes émotions.*

LES MANTEAUX ROUGES,

ÉPISODE DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION (1793 - 1794);

Par Alphonse RASTOUL.

Voici venir une histoire des guerres de la révolution ; mais, cette fois, sous le modeste titre d'épisode, l'auteur nous a donné une peinture vive et fidèle d'une partie de ce grand tableau. Ce serait déjà faire un bel éloge de M. Rastoul que de parler de son impartialité : on peut ajouter cependant qu'à cette qualité indispensable dans un historien, il joint l'élégance et l'entraînement du romancier.

Sa petite histoire est toute de sentiment, bien pensée et bien écrite ; nous ne sommes donc pas étonnés que cette brochure intéressante touche à sa troisième édition.

V. H.

HISTOIRE

du Château-Gaillard;

PAR M. A. DEVILLE.

Plus heureux et plus studieux que les Siciliens de l'ère antique, nous n'attendons pas qu'un cicérone étranger nous vienne indiquer le tombeau d'Archimède; chez nous, ce sont des compatriotes qui, pièce à pièce, reproduisent les débris et recomposent les souvenirs que le temps nous a laissés.

Nous aurons souvent occasion de revenir sur ces précieux ouvrages de recherches archéologiques, chartriers résumés qui conservent à nos fils les actes et les pensées de nos pères; aussi voulons-nous consacrer à ce livre un examen spécial.

Nous avons déjà parlé de M. Ach. Deville, à propos de son *Histoire des Tombeaux de la Cathédrale* et de *Saint-Georges de Bocherville;* il nous reste quelques mots à dire sur son *Histoire du Château-Gaillard*. Pour donner une idée de ce livre, nous ne ferons pas grands frais d'analyse : quelques phrases extraites de l'ouvrage lui-même en diront bien plus que nous ne saurions faire, sur l'intérêt puissant qui s'attache aux ruines du Château-Gaillard.

« Au milieu du Petit-Andely et d'une île formée par la Seine, s'élève, à près de trois cents pieds au-dessus du niveau du fleuve, une roche sur laquelle repose un château fort.

« Au-dessus de créneaux formidables, une tour, dernier effort du génie de Richard-Cœur-de-Lion, domine la citadelle et couronne majestueusement ces immenses remparts; c'est sans doute du haut de ces créneaux que Richard, debout, promenant un regard satisfait sur son ouvrage, et montrant à ses principaux guerriers la forteresse qu'il venait d'achever, s'écria, plein d'un juste orgueil : *Qu'elle est belle, ma fille d'un an!*

« En effet, c'est là que Richard avait déposé la moitié de sa puissance et de sa force; c'est de là qu'il bravait la France et trônait à l'aise sur sa riche Normandie.

« Cependant, que ne peut la guerre! Le Château-Gaillard ne sut point résister aux assauts d'un nouveau conquérant, et maintenant, inutile, écroulé, il semble chercher vainement au sein de ces coteaux rians quelque souvenir des combats dont il fut le théâtre.

« Une morne solitude plane aujourd'hui sur ce roc, témoin de tant d'événemens, et où s'agitaient les bataillons armés. Aux cris des soldats, à la voix des chevaliers, au bruit des machines, aux gémissemens de tant d'infortunés, a succédé un calme profond, un silence qui n'est pas non plus sans terreur; à peine est-il interrompu par le croassement du faucon royal, qui se balance et qui plonge sur ses antiques remparts, que lui seul n'a point

abandonnés, et par le bruit plus léger encore du jeune pâtre qui, penché sur leur cime, y cueille l'œillet sauvage, la fleur du Château-Gaillard. ....

« Plus d'une fois, assis sur la pierre écroulée de la citadelle, je ranimai, absorbé par mes souvenirs, la cendre des héros qui foulèrent ce roc désormais solitaire. Je voyais passer devant moi Richard-Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste, Henri IV; je contemplais avec respect les traits de ces grands hommes, quand l'assassin du jeune Arthur, Jean-sans-Terre, se levant tout à coup à mes côtés, me montra du doigt, avec un sourire affreux, la place où l'on étranglait Marguerite. Ma vue, en se détournant, rencontra dans le fond du ravin tous ces infortunés, chassés de la citadelle, pâles, mourans de faim, qui se dévoraient les uns les autres. Réveillé à leurs cris déchirans, je me retrouvai au sommet de la montagne, ayant devant mes yeux ce vaste bâtiment qui s'élève à l'autre extrémité du Petit-Andely, au bord de la Seine. Je reconnus, non sans émotion, l'hospice fondé par le dernier duc de Penthièvre. La vue de cet asile ouvert à la vieillesse et à l'infortune vint rafraîchir ma pensée. Je comparai involontairement dans mon esprit son vertueux fondateur au héros du Château-Gaillard. L'un, me disais-je, a laissé un nom à jamais fameux, mais sa renommée fut achetée du sang de ses semblables; l'autre, plus obscur, leur a fait du bien : son nom, cher à la vertu et au malheur, ne fut jamais prononcé qu'avec attendrissement. Puisse-t-il passer à la postérité, accompagné des bénédictions des hommes! »

KEEPSAKE NORMAND,

Par une Société d'Artistes et de Littérateurs.

L'impulsion est donnée ; le progrès poursuit sa marche dans nos départemens. A peine *la Revue de Rouen* est-elle entrée dans la voie de la décentralisation, que déjà se forme une nouvelle entreprise littéraire et artistique, presque dans le même but ; car, nous osons le prédire, en dépit des augures contraires, le mouvement que nous annonçons est déjà dans tous les esprits, et en prenant les devans nous n'avons fait qu'apporter des premiers notre pierre au monument de la décentralisation.

Et comment ne serait-on pas fatigué de ce long monopole de la capitale!

« Paris absorbe tout dans sa centralisation, nous disent les éditeurs du *Keepsake;* les savans, les littérateurs ne peuvent se faire un nom qu'en allant s'asseoir dans la capitale, ou en y publiant leurs œuvres. Et tel est chez nous l'empire de l'habitude, que, malgré notre conviction profonde, trompés par l'illusion du patronage, nous ne jugeons dignes de notre attention que les productions qui y sont écloses, qu'elles soient dues aux calculs de l'intérêt, au charme du talent ou à la puissance du génie.

« Cependant, chaque page de notre histoire atteste que la plupart des hommes qui ont illustré la France appartiennent aux provinces, et que si, pour se recommander à l'admiration publique, il leur a fallu mendier l'adoption de la ville centrale, ils n'ont fait que céder à la nécessité des temps, que sacrifier à la condition impérieuse de leur existence dans les lettres ou dans les arts.....

« Nous avons pensé qu'il était convenable autant que nécessaire de rendre aux départemens leur part de gloire dans la gloire générale de la France, et que nous atteindrions ce but, pour les départemens formés de l'ancienne Normandie, en publiant un KEEPSAKE NORMAND. »

Cette intéressante publication se recommande trop d'elle-même, comme œuvre progressive et libérale, pour ne pas être encouragée et soutenue dans un pays où tout ce qui est marqué au coin du patriotisme est si bien accueilli. Déjà la *Revue de Rouen* en a ressenti les heureux effets, et nous osons prédire les mêmes sympathies pour le *Keepsake Normand.*

Chronique de Juillet 1830;

Par M. L. ROZET.

On sait qu'un écrivain ancien fut condamné à l'exil, rien que sur le titre de son livre. Si telle est l'importance d'un titre, l'ouvrage que nous annonçons ici n'a pas besoin d'autre recommandation que le sien, pour exciter le plus vif intérêt.

M. Rozet, auteur de plusieurs brochures que nous avons annoncées, a pris pour épigraphe, dans sa dernière publication : *Suum cuique*, à chacun le sien; et il est resté fidèle à ce principe.

Ceux qui voudront connaître tous les faits de la révolution de juillet comme s'ils en eussent été témoins, ne peuvent mieux faire que de choisir M. Rozet pour les leur enseigner ; il ne vous donnera point des conjectures, des ouï-dires de salon et d'antichambre, matériaux qui, jusqu'ici, n'ont composé que trop de nos histoires, de celles surtout de notre révolution ; mais il vous présentera des faits avec des autorités que vous ne pourrez contester, l'auteur ayant pris le soin de remonter aux sources, et de puiser, auprès des acteurs de cette grande scène, tous les renseignemens qu'il transmet.

Il ne faut donc pas s'attendre à voir, dans l'ouvrage de M. Rozet, tel ou tel parti rabaissé en l'honneur de tel ou tel autre; une impartialité inouïe dans le récit d'événemens contemporains vous présente les faits, vous fait remonter à leurs causes, et vous met en situation de juger vous-même.

Si, dans un ouvrage historique, la probité de l'auteur est le premier mérite à rechercher, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs *la Chronique de Juillet*.

HISTOIRE PITTORESQUE

de la Normandie,

PAR M. LABUTTE.

Celui qui a lu les voyages pittoresques et romantiques de Ch. Nodier en Normandie, comprendra combien il fallait d'audace pour entreprendre une histoire pittoresque de cette province; M. Labutte a osé, et on peut dire que jusqu'ici il a grandement et pleinement réussi.

Une peinture vive et vraie des lieux qu'il a visités, comme il le dit lui-même, en pieux pélerin, des pensées d'une haute philosophie, des aperçus scientifiques et historiques pleins de sagesse, un style pittoresque et approprié au sujet, font du livre de M. Labutte un ouvrage distingué, et justifient dignement la vogue qu'il obtient. C'est surtout lorsque l'auteur prend en main la défense de l'art, qu'il est vraiment éloquent. Nous regrettons de ne pouvoir citer quelques lignes de son brillant plaidoyer.

V. H.

GUIDO RENI,

Drame en 5 actes et en vers;

Par M. BERAUD.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser cette pièce, dont le succès se poursuit au Théâtre-Français.

Disons seulement qu'il y règne une grande pensée : la puissance de l'art sur l'ensemble des destinées humaines.

Plus on comprendra cette puissance, et plus elle s'accroîtra, plus son influence sera favorable au développement, même politique, de notre civilisation.

Musée des Dames.

S'il faut en croire le *Messager des Dames*, Revue des modes de Paris,

Pour les chapeaux, les couleurs dominantes sont le rose vif et le bleu de ciel; puis viennent celles lapis et paille.

On voit, pour le matin, beaucoup de capotes en batiste blanche à passe plissée, au moyen de plusieurs rangs transversaux de baleines passées dans les coulisses.

Pour coiffure, un assez grand nombre de jeunes personnes avaient, aux Tuileries, les cheveux de devant nattés et relevés à la Clotilde sous leurs chapeaux. Les dames les portaient en touffes qui étaient souvent à l'anglaise.

La majorité des robes pour printemps sont jusqu'à présent unies et de couleurs claires, dont beaucoup lapis de diverses nuances. — On a fait pour Longchamp des robes à poches.

Quelques-uns de nos élégans portaient des redingotes en velours plain, des pantalons en casimir gris de perle, ayant sur la couture, en dehors de la cuisse, un galon épinglé en soie et de même couleur.

Le luxe des cannes n'a jamais été porté aussi loin depuis long-temps; on ne peut en avoir moins de deux. Celle du matin doit être un jonc fin à pomme d'écaille, dans laquelle est incrusté un petit cavalier en or; celle du soir doit être en bois de zèbre ou peau de serpent, surmontée d'une pomme ciselée, souvent enrichie d'une pierre qui y est incrustée.

Le Dante à Vérone

NOUVELLES.

La Sylphide.

HISTOIRE RACONTÉE DANS UNE ÉTOILE.

Bien en deçà des nuages, bien en deçà de l'air, il existe un autre monde, région toute parfumée des pures émanations du ciel, toute resplendissante des reflets du soleil, toute retentissante des chœurs harmonieux des astres, et ce monde, c'est la patrie des Sylphides.

Un soir, la souveraine de cet autre univers rassembla ses enfans aimés : « Douces compagnes, » leur dit-elle avec sa voix mélodieuse, « j'ai de sombres pensées aujourd'hui ; le sommeil, comme si j'étais une créature terrestre, glisse goutte à goutte de mes yeux ; et cependant sa rosée me ferait tant

de bien! Amies, j'ai demandé au ciel qu'un songe posât doucement ses doigts de vapeur sur ma paupière, et qu'il la fermât, et le songe est venu, et l'insomnie a duré! J'ai cherché entre mes souvenirs le souvenir le plus doux; j'y ai longuement pensé, et mon bonheur d'autrefois ne m'a pas clos les yeux; plus tard, j'évoquai autour de moi des séraphins aux tuniques dorées, aux chants suaves, aux visages rayonnans, aux regards célestes : leurs chants m'ont fait soupirer, leurs visages m'ont fait regretter de n'être point assez pure pour me joindre à leurs chœurs radieux; leurs regards m'ont troublée, et j'ai senti le sommeil se retirer plus fortement que jamais de mes yeux.

« Enfans, n'en est-il pas une d'entre vous qui puisse ce que mes souvenirs, ce que les songes, ce que les anges n'ont pas fait? »

La reine alors se tut, et toutes ses sujettes, agitant leurs ailes frémissantes, se pressèrent autour du lit, et, comme plusieurs entr'ouvraient leurs lèvres roses, une odeur de parfums emplit le palais.

Clotide, (chaque sylphide prend le nom de la jeune ame qu'elle accompagne sur terre depuis sa naissance jusqu'à sa mort), Clotide voulut raconter son rêve de la nuit;

Caliste, ce que lui avait dit l'archange Ismaël, en traversant les airs;

Théonie, ce qu'elle avait retenu des harmonies célestes.

Mais, ni le rêve de Clotide, ni l'aveu de l'ange Ismaël, ni les accords des cieux, ne pouvaient suspendre le sommeil aux paupières de la jeune reine.

« Où est donc ma bien-aimée Loyde? » dit-elle.

Loyde, le front voilé de tristesse, se cachait parmi l'essaim joyeux de ses compagnes.

« Pourquoi cette pâleur inhabituée, Loyde? As-tu souffert? — Je veux tout savoir, enfant », continua la souveraine. « Mon pouvoir est presque égal à celui de Dieu. Loyde, je pourrai, d'un mot peut-être, changer ta souffrance en suprême joie. »

Tous les regards se portèrent alors sur la pauvre sylphide; elle baissa timidement les yeux, son visage se colora comme de pudeur, et sa voix chagrine laissa tomber ces mots :

« J'avais beaucoup entendu parler des fils de la terre : ce qu'on me disait de leur exil dans un autre monde, jusqu'au jour où Dieu, touché de miséricorde, leur ouvre les portes du ciel; ce qu'on me racontait de leurs longues misères, pour je ne sais quel fugitif instant de félicité, de leurs travaux sans relâche, pour je ne sais quelle autre vie, après leur mort terrestre, tout cela me perça l'ame, et je résolus de voir ce que nous appelons ici les hommes.

« Fatale curiosité! »

Ici des sanglots suffoquèrent Loyde. Quelques minutes après, elle reprit :

« Oh oui! je me sentais tout émue de ce qu'on m'avait dit des fils de la terre; je regrettais d'être une habitante céleste; je trouvais l'épreuve à laquelle Dieu les soumettait, trop rude; j'aurais voulu assez de puissance pour alléger leurs maux. Que de fois, les yeux chargés de pleurs, je désirais être aussi une habitante terrestre! Il me semblait que j'aurais adouci, par mon amour, le fardeau d'un malheureux exilé, que j'aurais aidé son ame à sortir sans regret d'une vie méprisable.

« Oh! pardonnez-moi ma faute.

« Pauvre ignorante que j'étais, je me représentais les

hommes autrement qu'ils ne sont; je me les créais presque parfaits, presque semblables à la divinité, et puis, dans ma compassion, j'accusais le ciel, qui leur avait donné une route si longue à parcourir, si parsemée de douleurs, de regrets, de maladies, et qui, après tout, vient aboutir à la pierre d'un tombeau!

« Depuis bien des années, toutes mes pensées se reportaient à une seule, tous mes désirs à un seul, mais ardent, mais impérieux, qui faisait de mes nuits, si douces avant, une perpétuelle insomnie; de mes jours, heureux jusque-là, quelque chose de fatigant que je ne pouvais plus porter.

« J'avais, dans mes courses aériennes, bien souvent de loin aperçu la terre, et mon cœur s'était resserré en voyant la patrie des hommes si mesquine, si perdue dans l'espace, et si oubliée de Dieu.

« Une fois, je m'en approchai davantage; je portais des ordres au génie supérieur d'une planète; et comme il me sembla qu'un bruit confus de voix montait au ciel, j'écoutai: et ce bourdonnement, je le pris pour les sanglots des enfans déchus; et comme il me sembla ensuite qu'une vapeur se mêlait à l'immensité de l'air, je regardai, et je la pris pour la vapeur de leurs soupirs, qui, s'élançant de leurs cœurs humains, cherchaient une patrie éclatante.

« Ce jour-là me laissa pour deux ans de souvenirs douloureux.

« Plus tard, je fus appelée sur la terre, afin d'y déposer, pour la première fois, une ame dans un corps de jeune fille. Je ne puis vous analyser tout ce que j'éprouvai de crainte vague et de joie, en voyant ce monde si ardemment souhaité. Mes regards se portaient avides sur tout; mais, ce qui les frappa davantage, ce fut, lorsqu'après avoir entr'ouvert doucement les lèvres de l'enfant dans le sein de sa mère, et lui

avoir communiqué le germe de la vie, une voix aussi pure que la nôtre résonna à mon oreille! Ce son de voix me remplit aussitôt d'un trouble indéfinissable; je levai les yeux, et j'aperçus près de moi un ange, du moins je le crus alors, car, à l'exception de ses ailes qu'il tenait cachées, il ressemblait aux anges.

« Et de quel nom l'aurais-je pu nommer, moi qui n'avais pas vu d'hommes?

« Je fus, dans mon extase, prête à me rendre visible pour lui; mais une terreur étrange courut par tout mon corps. Je me contentai de le regarder; d'ailleurs, je pensai bientôt que puisque, moi, créature moins céleste que lui, je pouvais me rendre invisible et voir, lui, ange du ciel, avait la puissance de percer ce qui restait impénétrable aux hommes. Aussi, chaque fois que ses regards brillans se fixaient de mon côté, chaque fois, pensant que ses yeux cherchaient les miens, je rougissais, émue de plaisir et de pudeur!

« Quelques minutes plus tard, je me hasardai à le contempler encore: il s'était éloigné de moi. Tremblante de l'avoir chagriné, je me rapprochai de lui, mais doucement et retenant mon haleine, de peur qu'il ne s'aperçût de ma présence. Alors il parla, et je me rapprochai encore; au même instant il leva la tête, et par un prodige que je ne pus m'expliquer, toute sa figure se répéta dans un carré blanc et uni, et ses yeux se posèrent sur les miens.

« Effrayée de le voir à côté de moi, et de plus loin, je poussai un cri léger: il se retourna brusquement.

« Je remontai au ciel, protégée par un voile de vapeur, et toute la nuit je ne dormis point; je pensais à l'ange.

« Crédule que j'étais!....

« Il y avait presque un an que je n'étais redescendue sur la terre, et le souvenir de celui que j'y avais rencontré me poursuivait incessamment. Que de fois, au lieu de remplir

ma tâche accoutumée, je me surpris rêveuse, et pensant à l'ange! Son frêle visage blanc et rose, ses ondoyantes tresses de cheveux blonds, tout cela s'incrustait dans mon ame, plus profondément que la parole du Seigneur; tout cela me rendait folle! Ce fut alors que le temps me sembla long, que je passai bien des soleils à pleurer sur moi, sur mon éternelle existence.

« Ah! m'écriai-je un jour, Dieu, principe et moteur de l'univers, pourquoi ne m'as-tu pas créé une ame aussi pure que celle des anges et des séraphins? Pourquoi n'as-tu pas permis que j'entendisse l'harmonie des mondes qui roulent indéfiniment dans l'espace? Pourquoi n'as-tu pas donné à mes regards assez de force pour qu'ils te contemplent sur ton trône d'or et d'azur, au milieu des chérubins, qui répètent à ta gloire l'hymne éternel, au milieu des gerbes de flammes qui ruissellent à l'entour de toi? — Au moins, je le verrais à chaque heure de jour, celui que je ne dois plus revoir, et je m'agenouillerais avec lui devant ton trône, en chantant *hosanna!*

« Je déplorais ainsi mes chagrins, lorsque l'apparition au monde de la jeune ame que j'avais déposée, neuf mois auparavant, dans le sein d'une femme, m'appela de nouveau sur la terre. Dire ce que j'éprouvai de souffrances, lorsque j'entendis l'enfant annoncer sa venue par des cris, est inexprimable.

« Chagrine, j'allais remonter au ciel; tout à coup je retrouvai l'ange.

« Venait-il par hasard? Je ne pus me l'expliquer alors.

« Le plaisir que je ressentais en le voyant me rendait moins timide. J'osai le fixer. Oh! qu'il était jeune et beau! Après l'avoir bien admiré, je baissai les yeux. Cette fois-là, ce ne fut point d'effroi; je n'avais plus peur; mais un sentiment

inconnu jusqu'alors se glissait par tout mon être, le sang se refoulait en bouillonnant vers mon cœur, et le frisson me prit.

« J'étais souffrante, et cependant la joie de le voir encore me fit oublier que je souffrais.

« Il sortit, et moi je demeurai à la même place, immobile et pensant qu'il reviendrait.

« Je restai, je crois, une heure, attendant avec angoisse son retour; il ne revint pas.

« Bientôt, et comme par enchantement, une harmonie, qui me sembla aussi douce que celle du ciel, vint me distraire des émotions neuves et violentes qui me brûlaient le cœur et le cerveau. Attentive, j'écoutai : c'était un torrent de sons délicieux; ils se succédaient rapides, entrecoupés, tantôt doux et tendres, comme la parole céleste, tantôt forts et majestueux, comme celle de la foudre qui éclate dans les nuages.

« Pensant que Dieu était descendu, au milieu de ses éclairs et de sa majesté, visiter cette demeure terrestre, j'hésitai un instant; je craignis d'entrer dans la chambre d'où partait la céleste musique.

« Poussée, à la fin, par une invisible curiosité, j'entrai.

« Je n'aperçus, ni les théorbes des séraphins, ni Dieu environné de sa gloire, mais seulement le jeune ange, qui, posant ses doigts sur des touches blanches et noires, en tirait des sons ravissans.

« Extasiée, j'écoutai : je crus qu'il inventait un nouveau chant pour célébrer la munificence du Très-Haut.

« Je me plaçai doucement à ses côtés, et comme il recommençait l'hymne sainte, en mêlant sa voix aux notes, je l'entendis prononcer distinctement mon nom et m'appeler. Enivrée, je lui répondis. Je ne sais alors si je l'effrayai, mais il se leva

surpris, regarda autour de lui : « Loyde, Loyde, » s'écria-t-il; et sa voix était devenue retentissante, et ses yeux lançaient des éclairs ; il sortit précipitamment de la chambre.

« Moi, j'entr'ouvris mes ailes, et joyeuse, remontai au ciel.

« C'est le seul instant de bonheur parfait que j'ai goûté!

« Le lendemain, je fus encore envoyée sur la terre. Je me rendis aussitôt à la demeure accoutumée; il y était aussi, et je m'en étonnai. Je croyais l'apparition des anges, sur terre, plus rare que la nôtre. Assis à la place où je l'avais déjà trouvé, il semblait plus heureux que la veille, et je m'en étonnai encore : je pensais, jusqu'à ce jour, le bonheur des anges éternel comme eux. Il serrait dans ses mains et sur son cœur, un morceau d'un blanc tissu, parsemé de taches noires. Il y portait fréquemment les yeux.

« Une musique lente et douce s'élança douze fois : « Midi! » répéta l'ange d'une voix altérée, « Midi! Elle va venir. » Puis il prononça presque bas un nom que je reconnus pour le mien, et je frissonnai de plaisir.

« Je compris alors qu'il était un ange puissant, lui qui savait que je devais venir. Cependant, surprise qu'il ne m'adressât pas la parole, j'entr'ouvris la bouche.... Il était trop tard !!...

« Quelqu'un, vêtu de blanc comme moi, s'avança d'un pas léger, et, avant qu'il se retournât, on déposait sur son front un baiser qui résonna dans mon cœur; je ne sais quel étrange sentiment j'éprouvai, mais je tremblai, et mon cœur défaillit presque.

« L'ange se jeta aux genoux de la nouvelle venue, puis, lui saisissant la main..... il lui dit, la fixant de ses yeux bleus, doux reflet du ciel :

— « Jeune fille, je penserai à toi jusqu'à la mort. »

« Ces mots me remplirent aussitôt d'un effroi involontaire;

un fer rouge traversa mon cœur; la vérité affreuse, horrible, enfonça ses pointes aiguës dans mon ame.

« Ces créatures que je voyais, mes sœurs, c'étaient deux créatures maudites, condamnées au malheur, à la mort; c'étaient deux enfans de la terre.

« Je voulus alors m'enfuir: un pouvoir plus puissant que le mien me retint, et je me sentis émue de compassion pour le jeune homme.

« La jeune fille, pourtant, était toujours près de lui, sa bouche lui prodiguait tout bas des sermens que son ami recevait avec feu, et qui ne parvenaient pas à mon oreille; mais, durant cette conversation, je souffrais horriblement.

« Enfin, ils se séparèrent; le jeune homme, en la quittant, lui dit : « A bientôt, ma Loyde, et songe que je n'aimerai « que toi. »

« Pour la première fois, l'aiguillon de la colère me lacérait le cœur. N'avais-je point raison? Cette jeune fille usurpait mon nom et mon amour!

« La douleur dans l'ame, je m'éloignai de cette terre de boue et de corruption.

« Hélas! j'en emportais une affreuse passion avec moi, la jalousie!

« Au lieu des idées riantes et des rêves fortunés qui s'étaient bercés la nuit précédente au-dessus de ma couche, cette nuit-là j'eus des songes effrayans: il me semblait voir autour de moi du sang. Epouvantée, je m'éveillai et je pleurai jusqu'au lendemain.

« Voilà donc ce que j'ai tiré de la pitié que m'inspiraient les hommes! répétais-je plusieurs fois, au milieu de mes sanglots.

« Quelque temps, j'eus assez de force pour penser à celui que je devais oublier, sans désirer de redescendre sur terre. Cette force m'abandonna enfin.

« Je le vis; mais, cette fois, je sortis de la vapeur qui me rendait invisible à ses regards; il m'aima comme je le voulais. »

Ici les pleurs de la sylphide inondèrent ses joues pâlies; cependant elle continua :

« Il m'aima : chaque soir, je quittais sans regret le ciel pour sa demeure. Hélas! mon séjour sur terre, contre la volonté de Dieu, retira de moi la grâce innée; soumise bientôt à toutes les infortunes des hommes, mon châtiment fut l'indifférence de celui que j'aimais sans réserve!

« Mes sœurs, pleurez sur moi : l'enfant de la terre m'oublia, moi, créature plus parfaite que lui, et mon cœur en est brisé! »

Loyde, alors, leva ses regards supplians vers la souveraine, afin de lui demander grâce de sa désobéissance.

La jeune reine des sylphides s'était endormie, et, au frémissement de ses lèvres parfumées, on devinait qu'un songe riant, suspendu aux arcs de ses paupières closes, avait emporté son ame à travers les régions célestes, et la déposait aux pieds de Dieu!....

ALPHONSE BROT.

FRAGMENS HISTORIQUES.

L'Abbaye de Préaux.

Ce n'est pas en quelques pages que l'on pourrait raconter toute l'histoire de l'abbaye de Préaux; et, d'ailleurs, les aimables lectrices de la *Revue de Rouen* ne trouveraient, sans doute, pas beaucoup de charmes dans des détails qui sentiraient trop la poussière des vieilles chartes. Je ne citerai donc que les faits principaux; ils inspireront, peut-être, le désir de connaître, dans ses particularités, l'histoire de notre province, si remarquable, même pendant les époques qu'on est convenu d'appeler barbares. L'exposé succinct qui va suivre n'offrira pas le même intérêt que le récit dramatique d'un siége ou d'une bataille; mais il pourra au moins donner, dans un cercle très rétréci, une faible idée de la différence qui sépare notre âge des siècles passés.

L'abbaye de Saint-Pierre-de-Préaux, située à une petite

distance de Pont-Audemer, est très ancienne; elle existait avant 833. La tradition, qui a perpétué jusqu'à nous autant de vérités que de mensonges, nous fournit, à défaut des historiens, quelques renseignemens sur sa première fondation.

Un seigneur franc, possesseur de domaines étendus dans la contrée, était, dit-on, aller guerroyer au loin, et chercher des aventures dignes de son grand courage; mais bientôt il fut arraché à ses belliqueuses excursions par une fatale nouvelle qui lui fut apportée: on lui annonçait l'infidélité de sa femme. Aveuglé par la fureur, et méditant une atroce vengeance, il regagne en toute hâte sa forteresse. En vain l'infortunée, vouée à la mort, proteste de son innocence; elle est attachée, par les cheveux, à la queue d'un cheval indompté, qui l'entraîne à travers les ravins et les précipices. Rappelé de son égarement par l'exécution d'un si horrible supplice, l'assassin ne tarda pas à reconnaître l'injustice de l'accusation. Pour apaiser le ciel, il prit la résolution de se consacrer à la vie monastique, et éleva, sur les lieux, une abbaye, dans laquelle il chercha un asile contre ses remords et ses terreurs religieuses.

Pendant les fréquentes invasions des hommes du Nord, l'abbaye de Préaux fut totalement détruite; mais elle devait se relever de ses ruines. Vers 1033, Onfroy de Vieilles, sire de Pont-Audemer, consacra une partie de ses grands biens à cette œuvre pieuse.

Ce seigneur avait demandé à Raoul, abbé de Fontenelle, de lui envoyer quelques-uns de ses moines, de l'ordre de saint Benoît, pour peupler le nouveau monastère, dédié à l'apôtre saint Pierre. Robert, duc de Normandie, se déclara leur protecteur, et, en 1034, leur donna Toutainville, qui lui appartenait. En reconnaissance de ce bienfait, le fondateur offrit au duc douze livres d'or, deux tapis ou manteaux

(*pallia*), et deux chevaux de prix, qui lui furent présentés à Fécamp.

Robert, avant de s'engager dans l'expédition en Terre-Sainte, d'où il ne devait pas revenir, s'était empressé de convoquer les barons, afin d'obtenir qu'ils lui reconnussent pour successeur Guillaume son bâtard. Ses désirs avaient été remplis : pour constater cet acte immuable, et *parce que Guillaume devait régner après lui*, il envoya ce prince, malgré son extrême jeunesse, à Préaux, pour y déposer sur l'autel l'acte de donation de Toutainville.

A cette cérémonie, où se trouva un grand nombre de seigneurs normands, Onfroy, pour consacrer la donation, donna un violent soufflet au plus jeune de ses fils, à Hugues fils du comte Waleran, et à Robert de Lillebonne, échanson du duc Robert. Celui-ci lui ayant demandé pourquoi il l'avait ainsi frappé : « Vous êtes jeune, répondit Onfroy; vous « pourrez vivre long-temps, et, si l'occasion s'en présente, « vous vous souviendrez mieux de ce qui vient de se passer, « pour en rendre témoignage. »

Dans ces temps d'ignorance, une telle action était plus puissante qu'un acte ordinaire, pour imprimer aux spectateurs un souvenir qui se perpétuât de génération en génération. On trouve encore d'autres exemples de cette manière de donner de l'authenticité aux chartes de donation. En 1050, Roger de Montgommery, fondateur de l'abbaye de Troarn, pour déterminer de quelles portions de marais les religieux auraient la jouissance, jeta, dans un fossé, son fils richement vêtu, en leur disant : « Vous en aurez jusque là. » Vers la même époque, Pons III, comte de Toulouse, se fendait l'ongle du pouce, en faisant une libéralité à l'abbaye de Moissac.

L'abbaye de Préaux n'était pas achevée lorsque le duc

Robert mourut loin de ses états, en 1035. Les troubles qui éclatèrent à cette époque interrompirent les travaux. D'autres soins devaient occuper les sires de Pont-Audemer.

En 1040, Roger de Tosny, comte de Conches, avait pris les armes contre Guillaume-le-Bâtard, et s'était jeté sur Beaumont et Vieilles, appartenant à Onfroy. Le sire de Pont-Audemer envoya, contre son ennemi et ses auxiliaires, ses deux fils Roger et Robert, avec un bon nombre de soldats, « avec sa mainie et sa gent », dit la chronique de Saint-Denis. Cette lutte fut bientôt terminée; à la première rencontre, Roger de Tosny, après de courageux efforts, périt, avec ses deux fils Helbert et Hélinand, et plusieurs de ses amis.

C'est alors que, pour remercier Dieu de leur victoire, Onfroy et ses enfants achevèrent [1] la construction de l'abbaye fortifiée de Préaux, et l'enrichirent par de nombreuses donations, auxquelles leurs descendants en ajoutèrent ensuite de nouvelles [2]. Un grand nombre de possesseurs d'aleux, et leurs vassaux, prirent également part à ces actes de libéralité; aussi l'abbaye posséda-t-elle des domaines immenses et le patronage de plus de trente églises.

Sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, elle fut momentanément troublée dans la jouissance de ses biens. Hugues, évêque de Bayeux, en réclama une partie, et, à main armée, envahit leurs possessions. Pour qu'il renonçât à ses prétentions, les religieux furent obligés de lui donner *cent livres de deniers*, deux chandeliers d'argent pur, un autre orné d'or et

[1] Ils fondèrent aussi près de là une abbaye de femmes, sous le vocable de Saint-Léger-de-Préaux.

[2] Parmi les biens donnés, en 1155, aux religieux, nous remarquons les moulins *tanereix* (à tan), et les moulins *folereix* (à foulon) de Pont-Audemer.

de nielle, et un calice d'or. Comme on le voit, *l'orfévrerie* était déjà florissante dans le onzième siècle.

Les églises de Pont-Audemer furent le sujet d'une autre contestation; elles avaient été cédées aux religieux par Onfroy de Vieilles, et, peu de temps après, le premier abbé du monastère les avait abandonnées à un ecclésiastique nommé Hugues. En 1079, les religieux les réclamèrent, par le motif que cette cession avait été faite sans leur consentement. Hugues, de son côté, prétendait que les églises lui avaient été concédées par Onfroy, avant son accord avec l'abbé. Les parties ne pouvant parvenir à s'entendre, il fut arrêté que, pour lever les doutes, le procès se terminerait par le duel, suivant l'usage du temps. A peine le combat fut-il engagé entre le champion de l'abbaye et celui de Hugues, que ce dernier déclara qu'il était trop faible pour le soutenir. Roger de Beaumont, juge du débat, ne voulant pas entièrement dépouiller Hugues, qui était son parent, pria les religieux de laisser à leur adversaire, pour dix livres de deniers, la jouissance des églises qu'il *tiendrait de l'abbé*, pendant la durée de sa vie, sans pouvoir les transmettre *à son fils* [1] ou à un autre héritier.

L'abbaye de Préaux possédait toutes les affections des sires de Pont-Audemer, ses fondateurs et bienfaiteurs. Deux d'entre eux, Roger de Beaumont, et Waleran son petit-fils, y prirent l'habit religieux; les autres y furent inhumés.

Lorsque Philippe-Auguste entreprit la conquête de la

[1] Au XIe siècle, non-seulement les prêtres se mariaient, mais encore le concubinage était si fréquent parmi eux, qu'il passait presque pour un usage commun. On trouvera, dans le tome XI du *Recueil des historiens de France*, plusieurs ordonnances des papes et des évêques, des décrets, des conciles tant généraux que particuliers, et des lois de nos princes, pour obliger les ecclésiastiques à vivre dans le célibat.

Normandie, les moines de Préaux manifestèrent leur éloignement pour la réunion à la couronne de France. L'antipathie des Normands pour la domination française est un fait qui n'a pas été assez remarqué dans l'histoire de notre province.

Si la période normande fut fertile en événemens pour l'abbaye de Préaux, il n'en a pas été de même pour les années qui suivirent; mais, au milieu du calme du treizième siècle, les religieux se montrèrent bien éloignés de la ferveur qu'ils avaient montrée deux cents ans auparavant, lorsque Béranger, archidiacre d'Angers, avait tenté en vain de les entraîner dans son hérésie. L'abbé Guillaume du Hamel, qu'ils avaient élu en 1266, porta une telle atteinte à la discipline religieuse, que, pour éviter l'excommunication, il se fit délier de ses vœux par le souverain pontife.

Au quatorzième siècle, l'abbaye se ressentit des malheurs qui pesaient sur la Normandie. L'abbé Guy, en 1356, se plaint dans ses lettres, non-seulement des désastres de la guerre, mais encore d'innombrables procédures de la cour de Rome. L'abbaye était réduite à un tel état de misère, qu'il ne pouvait plus fournir aux moines ce qui leur était nécessaire. Deux ans plus tard, le monastère, avec ses tours et ses murailles, fut entièrement détruit, tout le mobilier consumé par les flammes, et les religieux exilés ou jetés dans les fers.

Les moines ne relevèrent point leur forteresse; ils se contentèrent de construire une simple habitation, qu'ils furent contraints d'abandonner, quand les Anglais envahirent la Normandie, en 1418. Le temporel de l'abbaye fut confisqué par Henri V, qui toutefois le rendit, l'année suivante, à leur abbé, Guillaume Le Roy, après qu'il se fût soumis au serment de fidélité. La docilité des religieux ne les mit pas à l'abri des vexations des vainqueurs, et le sang fut répandu jusque dans

leur église, naguère asile inviolable. Cependant, sous cette domination de fer, les moines conservèrent le droit d'élire leurs abbés. Il était réservé aux rois de France de les dépouiller de ce privilége, auquel ils attachaient un si grand prix, privilége que d'autres moines ne craignaient pas de défendre par les moyens les plus violens.

En 1476, Louis XI nomma l'évêque de Lisieux, Antoine de Raynier, abbé de Préaux. Pendant six années, il perçut *sans remords* les revenus de l'abbaye; mais, sur le point de mourir, il conseilla aux moines de faire l'élection canonique d'un abbé régulier. Ceux-ci, la veille de la mort d'Antoine, nommèrent, à l'unanimité, le moine Richard Hoël. Le roi, les chanoines de Lisieux et l'archevêque de Rouen rejetèrent ce choix, et Olivier de Pontbriant fut désigné comme premier abbé commendataire.

C'est ainsi que la liberté des moines, comme celle des communes, avait disparu devant les envahissemens du pouvoir royal. Dès-lors, la splendeur des monastères s'éclipsa de jour en jour; la marche des idées et des événemens porta aussi une atteinte à leur puissance.

Pour sa part, l'abbaye de Préaux eut beaucoup à souffrir dans les guerres religieuses du seizième siècle; mais ce qui contribua surtout à la faire descendre de son antique réputation, ce fut la dépravation scandaleuse de ses habitans. Toutefois, la réforme y fut introduite, en 1650, avec la congrégation de Saint-Maur; mais bientôt les mœurs s'y relâchèrent, et, à l'époque de la révolution, de toutes les vertus religieuses, les moines n'avaient plus conservé qu'un louable esprit de charité.

Il ne reste plus rien de l'abbaye de Préaux. Sa belle église romane a été abandonnée à la destruction par les habitans, qui auraient pu en faire une église paroissiale.

Au milieu de ses débris mutilés coule la petite fontaine de Saint-Pantaléon, dont les eaux étaient recommandées pour la guérison de l'hydropisie et des maux de jambes. Une faible source, à peine connue, a survécu à une abbaye célèbre, dont le nom se retrouve avec éclat dans les chroniques anglaises et normandes.

A. Canel.

L'histoire de l'abbaye de Préaux sera traitée avec plus de détails dans la deuxième partie du premier volume de l'*Essai historique, archéologique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer*, qui doit paraître dans le courant de ce mois.

Maison et Généalogie

DE

CORNEILLE.

Les grands événemens qui agitent l'Europe, depuis un demi-siècle, sont à la fois l'effet et la cause de cette prodigieuse activité dont nos esprits sont animés. Les progrès des lumières ont donné à la pensée un développement qui nous rend avides d'accroître encore nos connaissances : le présent, qui nous échappe incessamment, ne suffit plus à notre ardeur ; nous nous élançons dans l'avenir pour créer de nouvelles sources de lumières, de gloire et de bonheur ; nous interrogeons le passé pour retrouver les monumens que le temps a détruits ou que la terre a enfouis ; nous recherchons les mœurs et les usages de nos ancêtres ; nous nous enquérons des moindres détails qui se rapportent aux hommes célèbres dont nous conservons la mémoire. C'est ce qui m'a fait penser qu'on pourrait lire avec quelque intérêt ceux que j'ai recueillis sur l'habitation et la famille de ce génie créateur dont la France ne s'honore pas moins que la ville qui l'a vu naître, de ce grand homme que le héros de nos jours aurait fait *prince* [1], s'il eût été son contemporain.

[1] « La tragédie échauffe l'ame, élève le cœur, peut et doit créer des héros. Sous « ce rapport, peut-être, la France doit à Corneille une partie de ses belles actions : « aussi, Messieurs, s'il vivait, je le ferais prince. » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, 26 février 1816, t. 2, p. 304, édit. de 1823.)

Cette publication me semble, d'ailleurs, d'autant plus opportune, que, depuis quelque temps surtout, nous nous sommes occupés avec empressement de venger le père de la tragédie de l'espèce d'oubli où il était tombé. Sur la demande de l'Académie royale de Rouen, M. Court, rouennais, a retracé, dans l'un de ses plus beaux tableaux [2], cet instant glorieux où son illustre compatriote a dû ressentir un bonheur ineffable, lorsqu'il reçut au théâtre les témoignages de l'admiration du grand Condé, en présence d'un public qui exprimait le même sentiment; la Société d'Emulation va lui élever un monument plus durable encore; et peut-être, en ce moment même, bouillonne l'airain qui doit reproduire les traits du grand Corneille dans une statue colossale [3].

Le long temps qui s'était écoulé depuis que Corneille avait quitté Rouen, et sans doute aussi les circonstances d'un haut intérêt qui ont marqué la fin du dix-huitième siècle, avaient fait perdre de vue la maison où il naquit, et qu'il habita pendant plus de la moitié de sa longue et glorieuse carrière. M. Le Gendre, ancien employé de la direction des domaines, précédemment archiviste du district de Rouen, et maintenant archiviste de la Préfecture, pour la partie antérieure à 1792, fit, il y a environ trente-deux ans, de nombreuses recherches pour retrouver cette maison; elles furent couronnées d'un plein succès.

Pour atteindre son but, M. Le Gendre a formé un tableau de toutes les maisons de la rue de la Pie; il s'est ensuite procuré, à force de persévérance, tous les contrats de vente successifs qui s'y rapportent, depuis le commencement du seizième siècle, et dont

[2] Ce tableau, de grande dimension, qui se voit dans la salle des séances de l'Académie, a pour sujet *le grand Corneille accueilli sur le théâtre par le grand Condé*. Commencé vers le milieu de 1828, il fut exposé au Musée de Rouen à la fin de 1830. M. Brévière en a fait une gravure au trait, qui a été insérée dans le Précis analytique des travaux de l'Académie, vol. de 1831.

[3] En 1829, la Société libre d'Emulation pour le progrès des sciences, lettres et arts de Rouen, ouvrit une souscription pour ériger une statue à la mémoire de Pierre Corneille : une somme considérable a été recueillie. M. David, l'un de nos sculpteurs les plus distingués, a déjà exécuté le modèle de cette statue, dont on fait un grand éloge et qui doit être très incessamment moulée en bronze.

je donne un extrait qui termine cette Notice. C'est ainsi qu'il est enfin parvenu à connaître, avec certitude, les maisons de la famille Corneille, qui, dans l'origine, n'en formaient qu'une, consistant *en plusieurs corps de logis*, *cour*, *puits*, etc., *sis à Rouen*, *rue de la Pie*, *paroisse Saint-Sauveur*. M. Le Gendre n'a point indiqué l'époque de la construction de ces bâtimens, ni leur premier propriétaire; mais il nous apprend que, le 16 février 1529, la veuve Le Caron les vendit à la veuve Caradas. C'est des sieurs Auber, héritiers de celle-ci, que les acheta, le 6 août 1584, Pierre Corneille, référendaire en la chancellerie de Normandie. Le 23 janvier 1619, Pierre Corneille, fils aîné du précédent, se rendit acquéreur des parts de ses trois frères dans cet héritage, qui, à sa mort, en 1639, échut à *Pierre* et à *Thomas*.

A la suite de son rapport sur l'époque de la naissance du grand Corneille, lu à la séance publique de la Société libre d'Émulation de Rouen, le 6 juin 1828, M. Pierre-Alexis Corneille consigna, relativement aux maisons des deux poètes, des détails curieux qui lui ont été fournis en partie, ainsi qu'il le dit lui-même, par M. Le Gendre, et qu'on peut lire dans le volume publié, pour la même année, par cette Société. On y trouve une gravure de la maison de Corneille, telle qu'elle était autrefois; la lithographie ci-jointe, qui est le coup d'essai, en ce genre, d'un artiste fort distingué, M. Dumée, la représente telle qu'elle est aujourd'hui, avec celle de Thomas, sur la droite, qui est restée dans son ancien état.

Je vais essayer de faire la description de la maison de Pierre Corneille, telle qu'elle devait être de son temps.

Elle avait, comme aujourd'hui, trois étages au-dessus du rez-de-chaussée, sans compter le grenier. Le mur de la façade est de pierres jusqu'au premier étage, et le reste est en bois, dont la charpente était apparente, de même que dans la plupart des anciennes maisons de cette ville qui n'ont pas été restaurées. Elle a vingt pieds de large, sur au moins trente de profondeur. On y entrait par la porte cintrée d'une allée d'environ cinq pieds de large, qui conduisait à un escalier sombre, mais assez commode. Cette allée a été convertie en une salle, et l'ancienne porte, à laquelle a été substitué un châssis vitré, a été donnée, par le propriétaire, M. Lefoyer, au Musée des

Antiquités. Le rez-de-chaussée, qui est aujourd'hui dénaturé, devait se composer d'une salle à manger et d'une cuisine, avec une petite cour où se trouvait un puits, qui existe encore. Au premier étaient un salon et un cabinet. Au second, la chambre à coucher et un cabinet. Les étages supérieurs n'offrent rien de remarquable. Le dessin de cette maison, donné par M. De Jouy, dans son Ermite en Province, présente, au troisième et au quatrième, un corps avancé qui ne se trouve pas dans celui dont je vais parler, et qui probablement n'a jamais existé. Les deux pièces principales occupent toute la largeur de la maison, et ont environ quinze pieds de profondeur. Au premier, il y a trois fenêtres, et au second, il n'y en a que deux, presque carrées; il y en a eu autrefois une troisième, fort étroite. Ces fenêtres ne correspondaient, ni à celles du premier, ni à celles du troisième et du quatrième.

Les planchers, à solives apparentes, sont soutenus par deux poutres moins saillantes que la plupart de celles qu'on voit dans les anciennes constructions. Le salon est aujourd'hui un magasin de quincaillerie, et la chambre à coucher un atelier de serrurerie; on ne trouve plus, ni dans l'un, ni dans l'autre, rien de ce qui existait du temps de Corneille, si ce n'est la porte de la chambre à coucher, qui est à petits panneaux longs et étroits. Le chambranle forme de petits pilastres à très petites cannelures fort bien travaillées. Au dehors de la porte, on remarque la trace de dégradations faites par des admirateurs du grand homme, qui voulurent s'emparer de quelques éclats de cette porte. Le prince russe Wolkonski fut plus heureux : sur ses vives instances, le propriétaire consentit à lui donner une petite poignée de fer qui servait à tirer cette porte à l'intérieur, pour l'ouvrir; la pareille existe encore à l'extérieur.

Quand M. Lefoyer acheta cette maison, d'un sieur Philippe, par contrat passé chez Me Symon, le 8 thermidor an 12 (27 juillet 1804), il ignorait, et probablement aussi son vendeur, quelle en était l'origine; mais c'était précisément l'époque à laquelle, sur la demande de M. Le Gendre, le Conseil municipal, provoqué par le préfet, au nom du ministre de l'intérieur, venait de prendre la délibération ci-après, du 20 prairial même année (9 juin).

« Il sera placé, sur la maison où est né Pierre Corneille, une

« inscription en lettres d'or, sur un marbre blanc, laquelle sera « conçue en ces termes :

« Ici est né, le. . . . . 1606, Pierre Corneille. »

La maison fut restaurée, et l'inscription qu'on y voit encore ne tarda pas à être mise, aux frais de la ville, au-dessus de la porte d'entrée, avec la date du 9 *juin*, à laquelle on substitua celle du 6, en 1828[1]. Vers 1812, M. Lefoyer fit placer, entre les deux fenêtres de gauche du premier, un buste de Corneille en plâtre bronzé, supporté par une gaîne, et surmonté de l'inscription : *Maison du Grand Corneille.* Il avait eu l'heureuse idée d'en faire faire, avant la restauration, un dessin exact, qu'il communique avec complaisance à tous ceux qui désirent le voir. Peut-être n'est-il pas hors de propos de mentionner ici que M. Lefoyer a donné une nouvelle preuve de son patriotisme, en souscrivant un des premiers pour la statue de Corneille.

Il est à remarquer que cette maison était enclavée dans la *grande maison* qui s'étendait jusqu'à l'ancien jeu de paume; mais elle donne maintenant sur la rue du *Marché*, ouverte à la fin du siècle dernier.

M. Le Gendre a fait aussi *un tableau généalogique de la famille Corneille;* mais, comme il est fort incomplet, j'en ai dressé un autre plus étendu, qu'on trouvera à la suite de cette Notice. Je l'ai rédigé d'après les documens consignés dans l'histoire de la vie et des ouvrages de Pierre Corneille, par M. Jules Taschereau; documens qu'il tenait, en grande partie, de M. P.-A. Corneille, qui a eu la complaisance de me donner à moi-même quelques nouveaux détails; j'ai profité aussi du tableau de M. Lepan, et j'ai obtenu d'une descendante de la fille aînée de Pierre Corneille, de précieux extraits des papiers de la famille de Corday, qui est loin de s'être éteinte, comme le dit mal à propos M. Taschereau (p. 270). L'exactitude de cette généalogie ne saurait être révoquée en doute, du moins en ce qui concerne la descendance directe de P. Corneille, puisqu'elle est basée sur des actes authen-

[1] M. Taschereau rapporte cette inscription d'une manière inexacte, d'après M. De Jouy (p. 291). Pour la date, voyez le rapport de M. P.-A. Corneille, déjà cité, et celui de M. Hoüel, dans le Précis analytique de l'Académie royale de Rouen, pour l'année 1827.

tiques, dont les dates sont citées, et dont plusieurs sont rapportés textuellement par M. Taschereau.

Je viens de citer un nom qui rappelle une héroïne qu'un dévoûment, digne de ces fiers Romains ressuscités par son illustre ancêtre, conduisit sur l'échafaud. J en dirai quelques mots.

Charlotte Corday avait de l'instruction, un esprit supérieur et une imagination ardente; elle adressait, à ses frères au service, des lettres en vers pleines de pensées élevées, et, dans celle qu'elle écrivit à son père, la veille de sa mort, elle citait le vers de son arrière-grand-oncle, Thomas Corneille :

« Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. »

Chabot disait, en parlant d'elle à la Convention, le 14 juillet 1793 : « Cette femme, avec de l'esprit, des grâces, une taille et un port « superbes, paraît être d'un délire et d'un courage capables de tout « entreprendre. »

Je rapporterai, à cette occasion, les vers qu'André Chénier fit en son honneur :

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée;
Ton front resta paisible et ton regard serein.
Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage
D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

A. G. Ballin.

Nota. Toutes les pièces ou copies de pièces dont j'ai fait mention sont déposées dans les archives de l'Académie royale de Rouen.

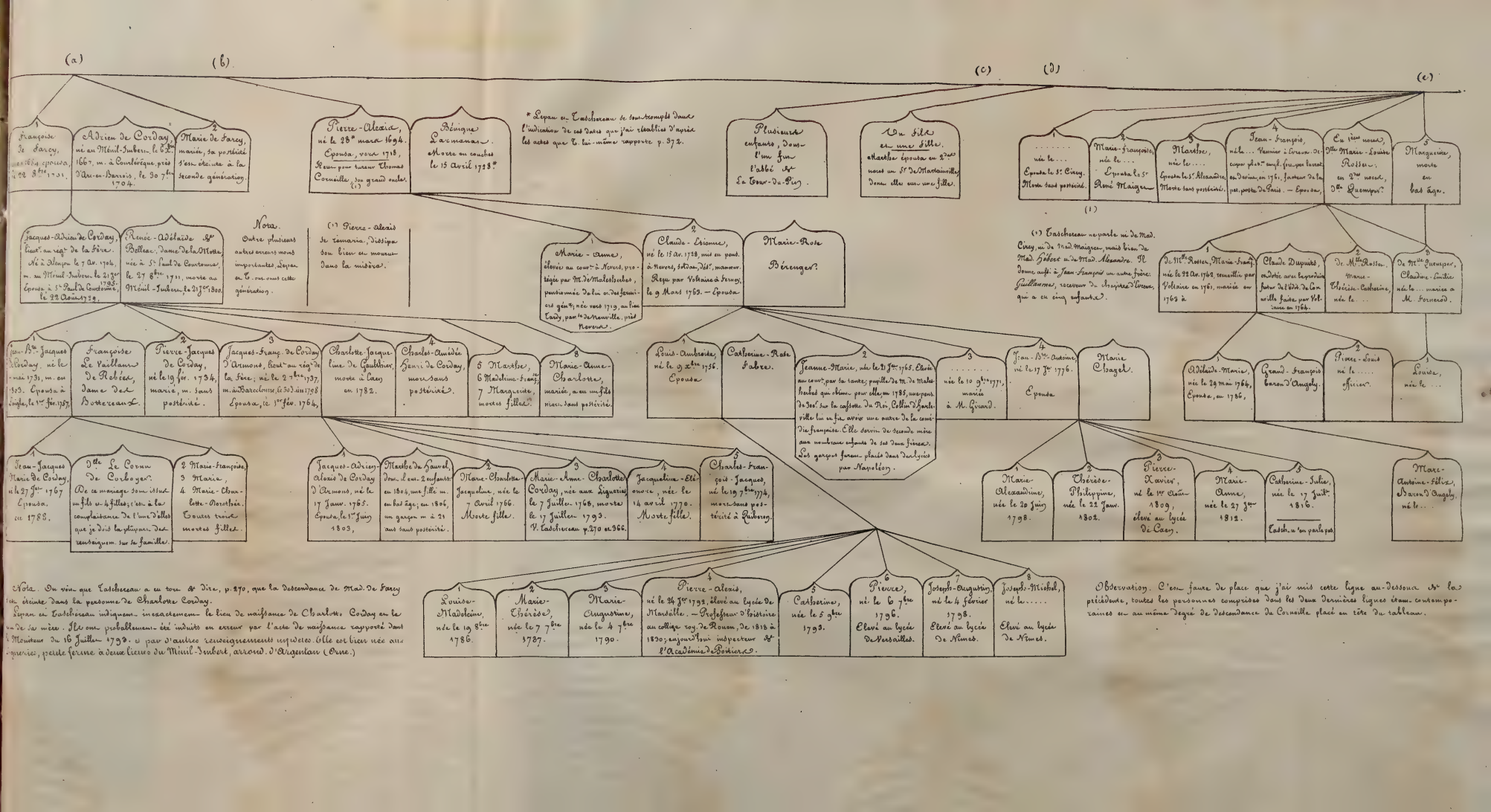

(a)
(b)
(c)
(d)
(e)
1 Françoise de Farcy, née 1664, épousa le 22 8bre 1701.
Adrien de Corday, né au Mesnil-Imbert, le 6 7bre 1667, m. à Coutances, près d'Aux-le-Barrois, le 30 7bre 1704.
2 Marie de Farcy, mariée, sa postérité s'en éteint à la seconde génération.
Pierre-Alexis, né le 28e mars 1694. Épousa, vers 1718, Jeanne pour tuteur Thomas Corneille, son grand oncle. (1)
Rénique Lacrimanas. Morte en couches le 15 Avril 1728.
* Lepan ou Taschereau de tous temps doute l'indication de ces dates que j'ai établies d'après les actes que T. lui-même rapporte p. 372.
Plusieurs enfants, dont l'un fut l'abbé de La Tour-du-Pin.
Un fils et une fille. Marthe épousa en 2nds noces un Sr de Martainville. Dont elle eut une fille.
1 ..... née le ... Épousa le Sr Cirey. Morte sans postérité.
2 Marie-Françoise, née le ... Épousa le Sr René Maigrey.
3 Marthe, née le ... Épousa le Sr Alexandre. Morte sans postérité.
4 Jean-François, né le ... Vicomte à Livarot. Officier supérieur plus que lieutenant en Dauphin en 1761, fondateur de la poste, poste de Paris. — Épousa.
En 1ères noces, Mlle Marie-Louise Rossier; en 2nds noces, Mlle Quemper?
5 Marguerite, morte en bas âge.
(1) Taschereau ne parle ni de Mad. Cirey, ni de Mad. Maigrey, mais bien de Mad. Grégoire ni de Mad. Alexandre. Il donne aussi à Jean-François un autre frère, Guillaume, receveur de Longpaire-Livarot, qui a eu cinq enfants.
Jacques-Adrien de Corday, lieut. au reg. de la Fère. Né à Alençon le 7 Av. 1696, m. au Mesnil-Imbert le 21 9bre. Épousa à St-Paul de Coutances, le 22 Avril 1729.
Renée-Adélaïde Le Bellec, Dame de la Motte, née à St-Paul de Coutances, le 27 8bre 1711, morte au Mesnil-Imbert, le 21 7bre 1800.
Nota. Outre plusieurs autres enfants moins importantes, Lepan et T. ont omis cette génération.
(1) Pierre-Alexis se remarie, dissipa son bien et mourut dans la misère.
1 Marie-Anne, élevée au couvent à Nevers, protégée par Mde de Malesherbes, pensionnée de la Ste Sorbonne, née vers 1719, au lieu Cady, par Ste de Neuville, près Nevers.
2 Claude-Étienne, né le 15 Av. 1728, mis en pens. à Nevers, 5 ans, Pdt, manœuvr. Reçu par Voltaire à Ferney, le 9 Mars 1763. — Épousa.
Marie-Rose Bérenger?
1 Jean-Bte Jacques Le Corday, né le 1er mai 1731, m. en 1763. Épousa à Vingles, le 1er fév. 1767.
Françoise Le Vaillant de Robien, Dame de Botterneau.
2 Pierre-Jacques de Corday, né le 19 fév. 1734, marié, m. sans postérité.
3 Jacques-François de Corday, d'Armons, lieut. au reg. de la Fère, né le 2 7bre 1737, m. à Barcelonne, le 30 Juin 1798. Épousa, le 1er fév. 1764,
Charlotte-Jacqueline de Gaulthier, morte à Caen en 1782.
4 Charles-Amédée-Henri de Corday, mort sans postérité.
5 Marthe, 6 Madeleine-Françoise, 7 Marguerite, mortes filles.
8 Marie-Anne-Charlotte, mariée, a eu un fils mort sans postérité.
1 Louis-Ambroise, né le 9 8bre 1756. Épousa
Catherine-Rose Fabre.
2 Jeanne-Marie, née le 21 Jn 1765. Élevée au couvent par sa tante, pupille de Mde de Malesherbes qui obtint, pour elle, en 1785, un prêt de 300f sur la caisse du Roi, Collin d'Hautville lui en fit avoir une autre de la comédie française. Elle devint de seconde mère aux nombreux enfants de ses deux frères. Les garçons furent placés dans des lycées par Napoléon.
3 ..... née le 10 9bre 1771, mariée à M. Girard.
4 Jean-Bte-Antoine, né le 17 Jn 1776. Épousa
Marie Chagel.
1 Adélaïde-Marie, née le 29 mai 1764, Épousa, en 1786,
Grand-François baron d'Angely.
2 Pierre-Louis né le ..... officier.
3 Louise, née le ...
1 Jean-Jacques-Marie de Corday, né le 27 Jn 1767. Épousa, en 1788,
Mlle Le Cornu de Corboyer. De ce mariage sont issus un fils et 4 filles; c'est à la complaisance de l'une d'elles que je dois la plupart des renseignem. sur sa famille.
2 Marie-Françoise, 3 Marie, 4 Marie-Charlotte-Dorothée. Toutes trois mortes filles.
Jacques-Adrien-Alexis de Corday d'Armons, né le 17 Janv. 1765. Épousa, le 1er Juin 1803,
Marthe de Fauvel. Dont, l'un 2 enfants en 1806, une fille m. en bas âge, en 1806, un garçon m. à 21 ans sans postérité.
2 Marie-Charlotte Jacqueline, née le 7 Avril 1766. Morte fille.
3 Marie-Anne-Charlotte Corday, née aux Ligneries le 7 Juillet 1768, morte le 17 Juillet 1793. V. Taschereau p. 270 et 366.
4 Jacqueline-Éléonore, née le 14 avril 1770. Morte fille.
5 Charles-François, né le 19 7bre 1774, mort sans postérité à Rubrey.
1 Marie-Alexandrine, née le 20 Juin 1798.
2 Thérèse-Philippine, née le 22 Janv. 1802.
3 Pierre-Xavier, né le 1er Août 1809, élevé au lycée de Caen.
4 Marie-Anne, née le 27 Jn 1812.
5 Catherine-Julie, née le 17 Juill. 1816.
Tasch. n'en parle pas
Marc-Antoine-Félix, baron d'Angely, né le ...
Nota. On voit que Taschereau a eu tort de dire, p. 270, que la descendance de Mad. de Farcy s'est éteinte dans la personne de Charlotte Corday.
Lepan et Taschereau indiquent inexactement le lieu de naissance de Charlotte Corday en le nommant de nièce. Il est probablement été induits en erreur par l'acte de naissance rapporté dans le Moniteur du 16 Juillet 1793. J'ai par d'autres renseignements sûrs. Elle est bien née aux Ligneries, petite ferme à deux lieues du Mesnil-Imbert, arrond. d'Argentan (Orne.)
1 Louise-Madeleine, née le 19 8bre 1786.
2 Marie-Thérèse, née le 7 7bre 1787.
3 Marie-Augustine, née le 4 7bre 1790.
4 Pierre-Alexis, né le 24 Jn 1793, élevé au lycée de Marseille. — Professeur d'histoire au collège roy. de Rouen, de 1818 à 1830; aujourd'hui inspecteur de l'Académie de Poitiers.
5 Catherine, née le 5 9bre 1793.
6 Pierre, né le 6 7bre 1796. Élevé au lycée de Versailles.
7 Joseph-Augustin, né le 4 février 1798. Élevé au lycée de Nîmes.
8 Joseph-Michel, né le ..... Élevé au lycée de Nîmes.
Observation. C'est faute de place que j'ai mis cette ligne au-dessous de la précédente, toutes les personnes comprises dans les deux dernières lignes étant contemporaines et au même degré de descendance de Corneille placé en tête du tableau.

Tableau généalogique de la famille Corneille,

Dressé, partie d'après l'Histoire de P. Corneille, par M. Jules Taschereau (Paris 1829)* et la généalogie de M. Lepan (Chefs-d'œuvre de P. Corneille — Paris 1817), partie d'après des renseignements fournis, tous par M. Le Gendre, archiviste de la Préfecture de la Seine-Inférieure, que par M. Pierre-Alexis Corneille et Mad..... née de Corday,

Par A.-G. Ballin, archiviste de l'Académie royale de Rouen, chef de la 1re div.n à la Pfte de la S.-Infre (Rouen-Mars 1858).

*Rendu hommage à la complaisance de M. P.-A. Corneille, qui lui a fourni un assez grand nombre de renseignements.

Observations. D'après la généalogie de Lepan, ce Corneille n'aurait eu que trois enfants, Pierre, maître des eaux et forêts, Pierre, avocat, et Guillaume; de sorte que l'avocat aurait été oncle, tandis qu'il n'était que cousin du grand Corneille. Lepan ne donne ensuite au maître des eaux et forêts que trois enfants: Pierre, Thomas et Marthe. Enfin, selon lui, le grand Corneille n'aurait eu que quatre enfants.

Marie en trois garçons, dont un tué à la bataille de Douai, ce qui ferait remonter sa mort à 1667 en preuve qu'il a fait confusion entre Charles, mort à 14 ans environ, et le lieutenant de cavalerie.

Pour la descendance de Pierre Corneille, avocat, j'ai suivi celle de Lepan, quoique Taschereau dise qu'elle est éteinte, mais sans en indiquer d'autre. Peut-être n'a-t-il voulu parler que de la confusion au degré de parenté des 2 Pierre.

(1) Bonnan de la commune d'Ecaquelon, C.d Yerville, arr.t d'Yvetot. Taschereau dit à tort: Fontaville près Caudebec.

(a) De nom est indiqué par Lepan en C., mais il résulte des papiers de la famille de Corday que le prénom est celle de Corneille se nommait Félice de Corneille. Il aurait épousé le 13 7bre 1661 et il serait mort à Caudebec en 1668. Il est au surplus à présumer que c'est le même personnage qui s'appelait Guillaume du Bosc, ce qui est d'ailleurs peu important, puisqu'il n'est issu de ce premier mariage qu'un fils nommé sans postérité.

(b) Bucaé, arr.t de Montagne-Oise.

(c) Pierre, (Le Grand Corneille) né le 6, baptisé le 9 Juin 1606. — Élevé chez les Jésuites. — Reçu avocat moyen d'Député d'âge en 2bre 1627, nommé en 1629 avocat du Roi à la table de marbre en pte avec à l'Amirauté de Rouen. — Cède ses charges en 1650. — Alla demeurer à Paris en 1662. — Mourut le Dim. 1er 8bre 1684, enterré à St Roch. — Épousa, en 1640,

(d) Pierre, né en 1627. Avocat au Parlement de Rouen, en ensuite secrétaire du Roi. Fut chargé des affaires de P. et de T. Corneille, ses cousins germains, suivant leur procuration du 7 8bre 1662. — Épousa

(e) Catherine Demetry.

(a) Marie, née le 10 Janvr 1642, Épousa

(a) En 1 res noces le 5e de Guénébault (2) En 2es noces Jn-Adrien de Sercy, président des trésoriers de France.

(b) Pierre, né le 7 7bre 1643, aprs 24 cavalr. gentilh. ordre de la chambre du Roi, 5e d'Auvilliers. Mort à Paris, le 31 janv. 1698. — Épousa

(b) Marie, fille de Corboid, Mr de Darial.

(b) ..... né le ..... lieutenant de caval., tué au siège de Grenes, en 1674.

(b) Charles, né en 1653, mort en 1667.

Le père La Rue fit sur sa mort une pièce de vers latins.

(b) Thomas, né le .... mort en 1699. Le 20 avril 1680, le Roi lui donna l'abbaye de N.-D. d'Aiguevive, d'Tours.

(b) Marguerite, née le .... Religieuse Dominicaine au F.b.g. Cauchoise de Rouen, puis Sœur de la Trinité. Vivait en 1693.

(b) Une fille baptisée en 1643.

(c) Le Bovier de Fontenelle, né le ... Chanoine.

(c) Le Bovier de Fontenelle, né le ... prêtre.

(c) Le Bovier de Fontenelle, né le 11 8bre 1657, mort le 19 7bre 1757. Auteur des entretiens sur la pluralité des mondes.

(d) Françoise, née le .... Épousa La-Tour-du-Pin.

(d) Marthe, née le .... Épousa de Marcilly, tué à Lérge.

(e) Pierre, mort le 28 Juin 1728.

(e) ..... morte religieuse.

(e) ..... m. sans postérité. M. Lepan mes ainsi, de sorte qu'on ne connaît pas la suite.

(e) Marie, morte sans postérité.

(e) François, marié.

Pierre Corneille, originaire de Conches, inféodaire à la Chancellerie de Normandie; vendit sa charge en 1587; m. en 1588. Épousa en 1570

Marbe, fille de Jean Bouel, sieur de Vatteville. (1) — Tutrice de ses enfants en mainmise du grand Corneille, son petit-fils, avec Pierre de Pedeau, qui en était le grand père maternel. — Morte en 1619.

1. Jeanne, baptisée le 16 7bre 1571, religieuse à l'abbaye de Charité-Dieu, en Auvergne. Vivait en 1619.

2. Pierre, né en 1572 ou 74, avocat du Roi à la Table de marbre de Normandie, maître particulier des eaux et forêts en la Pte de Rouen. — Anobli en Janv. 1637. — Mort le 12 8bre 1639. — Épousa le 9 Juin 1602

Marthe, fille de François Le Pesant de Bois-Guillaume et d'Isabeau Le Cellier. Tutrice de ses enfants. Morte vers 1650.

3. Antoine, présumé né en 1577. Curé de Ste Marie-des-Champs, près d'Yvetot. Vivait en 1619.

4. Barbe, baptisée le 16 Mars 1578. Vivait en 1619.

5. Richard, baptisé le 2 Février 1580. Mort jeune.

6. Guillaume, baptisé le 5 Mars 1581. — Demeurait à Conches en 1619. Épousa

Madeleine, fille de Jean Osmond, verdier et la forêt de Conches.

7. Françoise, baptisée le 23 Juillet 1583; morte le 6 Novbre 1601.

8. François, baptisé le 19 Janv. 1585. Reçu avocat 1618, procr au Parlement de Rouen. Vendit son office en 1652. — Épousa

Anne Auffault.

EXTRAITS D'ACTES DE VENTES

RELATIFS

AUX MAISONS DE PIERRE ET DE THOMAS CORNEILLE.

1529. — 16 Février. — Devant les tabellions de Rouen,

Vente par *Anne* FOUBERT, veuve de *Nicolas* LE CARON, sieur du Romois, demeurante paroisse Saint-Sauveur de Rouen,

A *Anne* DE CUVERVILLE, veuve de *Nicolas* CARADAS, vivant avocat fiscal pour le roi, en Normandie,

D'une maison et tennement, assis paroisse Saint-Sauveur, bornée, d'un côté, Pierre Goupil, sieur du Parquet; d'autre côté, la veuve de Thomas de Bos, d'un bout, par devant, le pavé du roi en la rue de la Pie tendante aux Jacobins, et d'autre bout, par derrière, l'héritage où pend pour enseigne l'image saint Eustache.

1584. — 6 Août. — Devant les tabellions de Rouen,

Vente par *François* AUBER, sieur de Daubeuf, demeurant à Daubeuf près Fécamp, et par *Charles* Auber, sieur de Theuville-aux-Maillots, y demeurant,

A *Pierre* CORNEILLE, référendaire en la chancellerie, à Rouen, y demeurant paroisse Saint-Sauveur, de plusieurs corps et tennemens de maisons, contenans cave, puits, fonds de terre et héritage, ainsi qu'il est de présent bâti, et occupé par Gaspard Rabault, Jean Duchemin, Philippe Millon, Malline, Leroux et autres.

Ce dit tennement et héritage assis en la paroisse Saint-Sauveur de Rouen, rue de la Pie; le tout borné, d'un côté, Nicolas Quesnel, par acquisition de la demoiselle de Longueuil; d'autre côté, les hoirs de Robert Goupil, sieur du Parquet, d'un bout, par devant, le pavé du roi en la rue de la Pie, et d'autre bout, par derrière, le jeu de paume de Saint-Eustache.

Lesdits vendeurs ont déclaré que ledit tennement de maisons leur appartenait au droit de la succession de Anne de Cuverville, leur ayeule paternelle, dame de Daubeuf.

1619. — 23 Janvier. — Devant les tabellions de Rouen,

Vente par *Antoine* CORNEILLE, curé de la paroisse de Sainte-Marie-des-Champs, y demeurant,

Par *Guillaume* CORNEILLE, demeurant à Conches,

Et par *François* CORNEILLE, procureur au parlement de Rouen, y demeurant paroisse Saint-Sauveur,

A *Pierre* CORNEILLE, leur frère aîné, enquêteur et réformateur des eaux et forêts de Rouen,

Des trois quarts, les quatre faisant le tout, dans la maison et héritage situés en la paroisse Saint-Sauveur, rue de la Pie, en laquelle est à présent demeurant ledit acquéreur.

1639. — 12 Février. — Mort de ce Pierre Corneille, dont l'héritage est partagé entre ses fils PIERRE (le grand Corneille), qui eut la *petite maison*, et THOMAS, qui eut *la grande*.

1683. — 10 Novembre. — Devant les notaires de Rouen (Liesse et Liot),

Vente par M. *François* LE BOUYER, sieur de Fontenelle, au nom et comme fondé de procuration de *Pierre* CORNEILLE, sieur d'Anville, demeurant à Paris,

A *Dominique* SONNES, chirurgien à Rouen,

D'une maison sise rue de la Pie, paroisse Saint-Sauveur, tout et autant qu'en tient à louage M. Jean Costil, médecin; bornée, d'un côté, une grande maison appartenante au sieur de l'Isle Corneille, frère dudit vendeur; d'autre côté, M. de Bérengeville, trésorier de France, d'un bout, ledit sieur de l'Isle, et d'autre bout, le pavé de ladite rue de la Pie. Cette maison appartenante audit vendeur, de son ancien propre.

Cette vente faite par 4,300 livres, sur laquelle somme en sera employée 3,000 à faire le racquit et amortissement de la pension de dame Marguerite Corneille, religieuse au couvent des Religieuses dominicaines, établies au faubourg Cauchoise de Rouen, et fille dudit Pierre Corneille, vendeur.

1686. — 30 Octobre. — Devant les notaires de Rouen,

Vente par *François* LE BOUYER, sieur de Fontenelle, avocat, au nom et comme fondé de la procuration de *Thomas* CORNEILLE, sieur de l'Isle, son beau-frère, demeurant à Paris,

A *Dominique* SONNES, chirurgien à Rouen,

D'un grand corps de maison, fonds de terre et héritage assis rue de la Pie, paroisse Saint-Sauveur, borné, d'un côté, les héritiers Letellier; d'autre côté, ledit sieur Sonnes, acquéreur, d'un bout, par derrière;..... et d'autre bout, par devant, le pavé de ladite rue de la Pie.

1725. — 19 Mai. — Devant Le Coq, notaire à Rouen, vente de la maison de *Thomas* à Marie-Cécile Lozeray.

1737. — 3 Septembre. — Devant Coignard le jeune, notaire à Rouen, vente de la maison de *Pierre* à François-Joseph Bioche, marchand.

1755. — 4 Décembre. — Devant le même, vente de la maison de *Pierre* aux maires et échevins de la ville de Rouen.

1756. — 12 Octobre. — Devant le même, vente de la maison de *Thomas* aux mêmes.

ACTUALITÉ.

Besoin de Reconnaissance.

Oh ! il le faut ! mon cœur a besoin de s'épancher ; laissez-moi vous dire combien j'ai de joie, de fierté, de bonheur dans l'ame ; je vous rendrai heureux aussi, car, dire générosité, reconnaissance, cela fait toujours bien à entendre.

Je vais vous parler d'un grand auteur de notre époque : qu'il me pardonne de publier le bien que sa délicatesse veut tenir caché ; mais il doit le savoir, malgré sa modestie, tous connaissent son bon cœur ; et, d'ailleurs, une basse et maladroite calomnie n'a-t-elle pas cherché à le salir de sa bave ? Pourquoi une pure reconnaissance de jeune homme, *assez hardi pour être sincère*, ne viendrait-elle pas à son tour le montrer tel qu'il est, et vous forcer à dire : qu'il est beau !

Un jeune et obscur littérateur de province, dévoré de l'amour du théâtre, venait, à force de veilles et de sueurs, de composer un drame ; il avait vu tant de gens en faire, il

voulait aussi avoir le sien. Muni de son manuscrit, il arrive à Paris. A qui s'adresser ? — A un directeur de théâtre, me répondront, tout étonnés de la question, ceux qui ont la bonhomie de croire que, pour un débutant dans la carrière dramatique, composer la pièce est le plus difficile. — Hélas! ils ne savent pas qu'un directeur de théâtre est l'homme le plus inaccessible du monde, après un ministre, et le plus impassible, après un banquier de la roulette.

Triste et découragé, le pauvre jeune homme se voyait forcé de dire adieu à ses beaux rêves de gloire et d'avenir. Une idée lui vint, et soudain le voilà courant chez le premier de nos auteurs dramatiques. Celui-ci l'accueillit avec une bienveillance, une affabilité qui lui rendirent la confiance et l'espoir. Il lut son drame, y trouva du talent, lui signala des défauts, lui donna des conseils, et, triomphant sans peine d'un petit amour-propre de jeune homme, il lui persuada de garder cet ouvrage, lui déclarant qu'il pouvait beaucoup plus encore, et que, s'il ne le faisait, il regretterait, sans nul doute, avant deux ans, les succès que cette pièce aurait obtenus.

Qu'il était fier et heureux, le pauvre jeune homme qui sentait ce que ce moment allait avoir d'influence sur sa carrière! Ils étaient là, comme deux amis, causant dans l'intimité, et pourtant l'un était bien petit, et l'autre bien grand.

Ce n'était pas assez de lui annoncer un avenir, il voulut le lui faire réaliser; il lui offrit ses conseils, sa recommandation, son influence, et tout ce qu'il y a en lui d'aide et de secours; en un mot, tous les moyens de faciliter ses travaux et d'assurer ses succès.

Oh! le protecteur n'a pu douter de la reconnaissance du protégé, en le voyant muet d'émotion et de joie! Il ne pouvait rien dire, mais, à son silence, on devinait qu'il jurait dans son

ame d'être tout entier à celui qui lui donnait plus que la vie, un avenir. Un avenir ! pour lui qui aurait voulu acheter celui-là avec du sang. On a trop usé le mot reconnaissance pour l'appliquer à ce qu'il ressentait alors. On jugera, d'ailleurs, du mérite du bienfait en connaissant celui qui a donné et celui qui a reçu : car le grand auteur, c'est A. Dumas ; le pauvre jeune homme, c'est moi.

VICTOR HERBIN.

CORRESPONDANCE.

Un Spectacle dans un Fauteuil.

Par ALFRED DE MUSSET.

Deuxième Article.

C'est un grand signe de médiocrité
de louer toujours modérément.

VAUVENARGUES.

En terminant notre analyse des ouvrages de M. Auguste Barbier, nous espérons avoir laissé nos lecteurs sur un parfum de poésie assez vif pour qu'ils soient préparés à celle dont nous avons à les entretenir aujourd'hui. Nous allons poursuivre, comme si, dans ce temps où tout passe si vite, la trace n'en devait pas être effacée.

Comme l'auteur des *Iambes* et de *Il Pianto*, M. Alfred de Musset est déjà connu par un premier recueil : celui des *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui se terminait par quelques ballades où beaucoup de critiques judicieux se sont obstinés à ne voir que ces deux vers, qui

n'ont pas fait moins de bruit que le *nez du père Aubry* dans son temps [1].

> Sur un clocher jauni
> La lune
> Comme un point sur un i.

Il y avait aussi, au temps de notre cher et grand Corneille, un bon nombre de messieurs qui ne se lassaient point de rire à ces deux vers de l'auteur de Cinna :

> Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Ces *délicats* allaient jusqu'à dire qu'on ne pouvait pas lire un homme qui écrivait ainsi.

Nous demandons humblement qu'on veuille bien ne pas se presser de crier *à l'indignité* pour ce rapprochement, qui n'est, en aucune manière, une comparaison; les beaux vers ne nous manqueront pas pour le justifier.

Hélas! lisez les journaux des temps passés, et ce que disaient *les classiques* d'alors, du *Cid*, de *Rodogune*, et de leur admirable et jeune auteur! Vous verrez qu'il n'était guère traité avec moins d'injustice, moins d'ironie, moins d'ignorance et de prévention, que les poètes les plus remarquables de notre temps le sont aujourd'hui par le beau monde et les habiles.

Le drame du *Cid*, car c'est bien un *drame*, (sauf le respect que je dois à la tragédie, à MM. les habitués du théâtre *français* et à son orchestre,) le *Cid* était peut-être une transition qui devait mener son auteur à traiter les sujets de notre histoire et nous donner *un théâtre national*.

Les censeurs académiques, qu'on respectait alors, y mirent bon ordre, et perpétuèrent *les Grecs et les Romains* sur la scène si bien nommée *française*, vu qu'il n'y paraissait *rien de français*.

Sauf quelques boutades assez burlesques, qui leur viennent de temps en temps, ces censeurs laissent aujourd'hui le champ libre; mais, il faut en convenir, le moment favorable de la révolution littéraire a été

[1] ATALA; par M. de Châteaubriand.

perdu. Le génie de Corneille, qui unissait tant d'inspiration à tant de jugement, tant de bon sens à tant de chaleur, pouvait seul opérer ce changement dans nos mœurs littéraires, sans le désordre que nous y avons vu depuis, sans ce mépris des convenances, sans ces égaremens qui éloignent avec justice, de la nouvelle littérature, tant de gens qui ne sont que raisonnables.

M. Alfred de Musset est bien de ceux qui, sous ce rapport, ont le plus de reproches à se faire; mais il ne s'en fera certainement pas: il défierait en indépendance, en dédain, en moquerie, lord Byron lui-même, avec lequel il a tant de ressemblance d'ailleurs.

Jamais plus complète licence n'éclata. Ce poète a de l'avance sur les rieurs et sur les épigrammes, ayant pris à tâche de les mettre hors de combat par des traits qu'il ne leur manque que de connaître pour en être écrasés; et, pour en citer tout d'abord un exemple, en me réservant d'y revenir, il faut voir de quel air le jeune poète se défend d'avoir imité lord Byron, à côté duquel son talent varié et original, et, nous en convenons avec tristesse, sa déplorable absence de croyances, le place d'une manière si frappante.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle!
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci?

Lisez les italiens, vous verrez s'il les vole.
Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Rien de plus juste et de plus gai que cette sortie contre ce genre de pédants qui veulent, à toute force, voir des copies ou des imitations partout.

Les Contes d'Espagne et d'Italie, première publication de l'auteur, renfermaient des beautés du premier ordre, qui n'échappèrent point aux hommes les plus graves et les plus sensés de notre littérature;

l'un d'eux, connu pour la sévérité de ses jugemens et de son goût, nous répétait souvent ces vers, qui répondent si bien à une des plus mélancoliques dispositions de l'ame :

Les larmes d'ici-bas sont comme une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue et que boit le soleil....
Puis, l'oubli vient au cœur, comme aux yeux le sommeil[1].

Le plus grand poète de notre époque disait de cette belle, simple et pathétique composition de *Portia*, qu'il y trouvait tels passages qui révélaient un des plus grands génies de notre siècle.

L'autorité de notre sentiment, sur ces poésies, étant nulle, nous avons eu besoin de la fortifier de ces opinions honorables (si peu de gens jugent d'après eux-mêmes !) Tant d'autres ont besoin de raisonner leurs jouissances les plus libérales ! si peu se livrent au bonheur si noble d'admirer leurs contemporains !

Portia, que nous venons de nommer, terminait la première publication de M. Alfred de Musset (*les Contes d'Espagne et d'Italie*), et laissait dans toutes les ames justes et poétiques de grandes et belles espérances.

Portia était une jeune et tendre femme, belle, ravissante de candeur et de passion, unie à un vieux seigneur italien aimant et jaloux. Un jeune homme s'en était violemment épris ; ce n'était qu'un pauvre pêcheur, qui, ayant vendu son humble patrimoine, en avait joué le produit, était sorti du jeu avec une immense fortune, et avait ensuite séduit sa noble et riche maîtresse.

Surpris dans une nuit d'amour, il avait tué le vieillard, et avait fui avec *Portia*.

Mais alors, cette fortune du jeu avait disparu par le même chemin qui l'avait amenée : il ne restait au pêcheur que cette barque, sur laquelle il emmenait son amante qui avait tout sacrifié pour lui, mais croyait n'être devenue que la maîtresse d'un magnifique et noble jeune homme.

C'est dans cette frêle nacelle, et sur les flots qui les portent loin

[1] *Contes d'Espagne et d'Italie.*

de la terre de leur crime, que *Dalti* révèle à sa maîtresse ses aventures passées et sa misère présente.

Il faut lire, dans le poète, les développemens de cœur que fournit une pareille situation; la surprise et la tendresse de cette jeune et pauvre femme, en présence d'un amant dont l'ame a ce dédain des choses sociales, qui est la maladie particulière des imaginations vives et ennuyées de notre siècle. Il faut entendre ce premier cri de la femme, après ce récit, que Dalti termine en ces mots:

Je suis fils d'un pêcheur!

— Maria! Maria!

Prenez pitié de nous si c'est vrai, dit Portia.
— C'est vrai, dit l'étranger.

— Eh bien! bonté divine!

Dit l'enfant, est-ce là tout ce qui vous chagrine?
Quoi! de n'être pas noble! Est-ce que vous croyez
Que je vous aimerais plus quand vous le seriez?

.....

Portia, dès le berceau, d'amour environnée,
Avait vécu, comtesse, ainsi qu'elle était née.
Jeune, passant sa vie au milieu des plaisirs,
Elle avait de bonne heure épuisé les désirs;
Ignorant le besoin, et jamais, sur la terre,
Sinon pour l'adoucir, n'ayant vu de misère.

.....

..... Cependant, en silence,
Comme Dalti parlait, sur l'Océan immense
Long-temps elle sembla porter ses yeux errans.
L'horizon était vide, et les flots transparens
Ne réflétaient, au loin, sur leur abîme sombre,
Que l'astre au pâle front qui s'y mirait dans l'ombre.
Dalti la regardait, mais sans dire un seul mot.
Avait-elle hésité? — Je ne sais; — mais bientôt,
Comme une tendre fleur que le vent déracine,
Faible et qui lentement sur sa tige s'incline,
Telle, elle détourna la tête, et lentement
S'inclina toute en pleurs jusqu'à son jeune amant.

— Songez bien, dit Dalti, que je ne suis, comtesse,
Qu'un pêcheur; — que demain, qu'après, et que sans cesse
Je serai ce pêcheur. Songez bien que, tous deux,
Avant qu'il soit long-temps, nous allons être vieux.
Que je mourrai peut-être avant vous.

— Dieu rassemble
Les amans, dit Portia ; nous partirons ensemble.
Ton ange en t'emportant me prendra dans ses bras. —

Mais le pêcheur se tut, car il ne croyait pas.

Dans le recueil récemment publié par M. Alfred de Musset, nous n'avons rien trouvé qui nous ait plus intéressé que cette délicieuse composition.

Nous demandons la permission de n'attacher aucune importance au titre du nouveau livre ; celui de *Spectacle dans un fauteuil* pourrait s'appliquer à toutes les productions qu'on lit dans sa chambre et qu'on ne voit pas.

Hâtons-nous de citer quelques vers de cette préface, que M. Sainte-Beuve a dit, avec tant de raison, *étincelante*.

Voici quelques idées, entre autres sur les deux types, des littératures qui se sont dit de si dures vérités depuis un certain temps.

.....

Aujourd'hui l'art n'est plus ; — personne n'y veut croire.
Notre littérature a cent mille raisons
Pour parler de noyés, de morts, et de guenilles.
Elle-même est un mort, que nous galvanisons.
Elle entend son affaire en nous peignant des filles,
En tirant des égouts les muses de Régnier.
Elle-même en est une, et la plus délabrée,
Qui de fard et d'onguens se soit jamais plâtrée.
Nous l'avons tous usée, — et moi tout le premier.
Est-ce à moi, maintenant, au point où nous en sommes,
De vous parler de l'art et de le regretter ?

Un mot, pourtant, encore avant de vous quitter.
Un artiste est un homme, — il écrit pour des hommes ;
Pour prêtresse du temple il a la liberté ;
Pour trépied, l'univers ; — pour élémens, la vie ;
Pour encens, la douleur, l'amour et l'harmonie ;
Pour victime, son cœur ; — pour dieu, la vérité.
L'artiste est un soldat, qui des rangs d'une armée
Sort et marche en avant — ou chef, — ou déserteur,
Par deux chemins divers il peut sortir vainqueur.
L'un, comme Caldéron et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité ;

Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule, et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.
Pas un coup de ciseau sur la sombre effigie,
Rien qu'un masque d'airain, tel que Dieu l'a fondu.
Cherchez-vous la morale et la philosophie?
Rêvez, si vous voulez, — voilà ce qu'il a vu.
L'autre, comme Racine et le divin Shakspeare,
Descend dans le Vésuve, une lampe à la main,
Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.

Nous demanderons quels classiques ont fait jamais un plus beau vers sur le talent de Racine que celui-ci :

Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.

La Coupe et les Lèvres, tel est le titre du poème ou du drame qui ouvre ce recueil. Pourquoi ce titre? Rien ne le motive non plus. C'est encore un enfantillage de poète, de jeune homme, d'écolier.

Un certain Franck, chasseur tyrolien, est le héros : en ce chasseur se trouve personnifié l'homme fatal et mauvais, toute cette espèce sensible et impitoyable, suivant ses impressions perverses et quelquefois célestes, d'après ses agitations et ses fugitives impressions.

La description du Tyrol, qui commence le drame, nous a paru neuve et hardie, et les vers sur la liberté d'autant plus remarquables, que tant de lieux communs grecs, romains et bousingots en ont fait, depuis long-temps, un thème fastidieux et vulgaire.

Salut, terre de glace, amante des nuages;
Terre d'hommes errans et de daims en voyages,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons;
Mais ils t'aiment ainsi, — sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Et la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.
Noble fille, salut. — Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour;
On ne fait, sous ton ciel, que la guerre et l'amour.
On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
Si parfois tes enfans, dans l'écho des vallées,

Mêlent un doux refrain aux soupirs des roseaux,
C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.
Tu n'as rien, toi, Tyrol, ni temples, ni richesse,
Ni poètes, ni dieux; — tu n'as rien, chasseresse!
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté! — Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue;
Il vit dans l'air du ciel qui n'appartient qu'à Dieu.

— L'air du ciel! l'air de tous! Vierge comme le feu!
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux :
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux.
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes.
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs: il ne descendra pas.

Franck brûle le toit paternel, et quitte le pays avec un cri sauvage, pour mener cette vie aventureuse des désespérés dont le cœur est insatiable et les sens trop faciles à épuiser; infortunés dont les forces sont sans équilibre avec leurs désirs forcenés; race malheureuse et autant ennemie de tout bonheur social que de son bonheur personnel. Il devient l'amant d'une courtisane qui l'ennuie et qu'il méprise. Il se fait soldat. Son dédain, son désir de la mort en font un héros; mais ni amour, ni gloire, ne comblent l'ame de ce réprouvé. Dans un de ces monologues qui remplacent, depuis celui de Figaro, les fonctions des chœurs antiques, artifice dramatique au moyen duquel éclatent les pensées de l'auteur et l'esprit de chaque époque, Franck s'élève à ces hautes considérations métaphysiques qui laissent l'ame en proie à de longs et pénibles rêves sur les destins de l'homme. Ce que nous allons citer de ce passage devra donner un désir bien vif de connaître l'ensemble de réflexions si profondes dans un esprit si jeune, dans une imagination si poétique; nous avons été obligé de choisir: il y avait là deux cents vers capables de faire pâlir tout un monde de philosophes et de métaphysiciens.

Mais vous, analyseurs, persévérans sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes;
Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre, où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté, de votre main de glace,
Sur tous les monumens la même inscription;
Vous, que ferez-vous donc, dans les sombres allées
De ce jardin muet? — Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir; —
Les feuilles des forêts tomberont une à une; —
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune
Pour ergoter encor vous viendrez vous asseoir.
Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible; —
Vous galvaniserez ce cadavre insensible,
Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé;
Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
A cette ombre d'un jour, — jusqu'à ce qu'elle y tombe
Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé.

Ah! vous avez voulu faire les Prométhées;
Et vous êtes venus, les mains ensanglantées,
Refondre et repétrir l'œuvre du Créateur!
Il valait mieux que vous, ce hardi tentateur,
Lorsqu'ayant fait son homme, et le voyant sans ame,
Il releva la tête, et demanda le feu.
Vous, votre homme était fait! vous, vous aviez la flamme!
Et vous avez soufflé sur le souffle de Dieu.

De commencement, de milieu, de fin, à cette œuvre, n'en cherchez pas.

Il aurait été bien facile de lui en donner : c'est ce que l'auteur a dédaigné. L'*ordre* n'est pas son dieu. Son livre n'est pas comme les magnifiques jardins de Versailles, non plus comme les douces promenades d'Ermenonville, mais plutôt comme les retraites les plus sauvages de la Suisse, où les torrens, les abîmes, les cavernes sont mêlés avec les lacs paisibles, les prés fleuris, les arbres chargés de fruits. En y portant quelque réflexion, vous trouverez du reste autant de morale dans ce drame que dans de nombreux volumes, qui ne sont pleins

d'autre chose. Lisez plutôt ces strophes du chœur tyrolien pendant que le chasseur rêve :

Il est deux routes dans la vie :
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie,
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion.
L'une est bornée, et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence.
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

Après *la Coupe et les Lèvres* vient la jolie petite scène : *A quoi rêvent les jeunes filles ;* composition qui, pour la forme, ressemble aux naïves et attachantes scènes de Caldéron.

C'est un père qui, ayant deux jeunes filles assez romanesques, leur veut donner un bon mari, et pense qu'il n'a pas de meilleur moyen de le faire accepter que de l'introduire en héros de mélodrame :

« *Avant de se montrer, il faut leur apparaître.* »

Les détails et l'exécution sont tout ici, et ils sont charmans. Les secrètes pensées de ces jeunes filles, à leur lever et à leur coucher, sont exprimées avec une grâce, une chasteté, une vérité tout-à-fait attendrissantes ; leurs prières sont suaves comme des premières fleurs de printemps.

Le passage le plus remarquable, selon notre sentiment, est ce

monologue du père, que nul père ne pourra lire sans laisser tomber des pleurs sur ses mains tremblantes.

Mon Dieu! tu m'as béni. — Tu m'as donné deux filles.
Autour de mon trésor je n'ai jamais veillé.
Tu me l'avais donné, — je te l'ai confié.
Je ne suis point venu, sur les barreaux des grilles,
Briser les ailes d'or de leur virginité.
J'ai laissé dans leur sein fleurir ta volonté.
La vigilance humaine est une triste affaire.
C'est la tienne, ô mon Dieu! qui n'a jamais dormi.
Mes enfans sont à toi; je leur savais un père,
J'ai voulu seulement leur donner un ami.

Tu les as vu grandir, — tu les as faites belles.
De leurs bras enfantins, comme deux sœurs fidelles,
Elles ont entouré leur frère à cheveux blancs.
Aux forces du vieillard leur sève s'est unie;
Ces deux fardeaux si doux, suspendus à sa vie,
Le font vers son tombeau marcher à pas plus lents.

La nature, aujourd'hui, leur ouvre son mystère.
Ces beaux fruits, en tombant, vont perdre la poussière
Qui dorait au soleil leur parfum velouté.
L'amour va déflorer leurs tiges chancelantes.
Je te livre, ô mon Dieu! ces deux herbes tremblantes:
Donne-leur le bonheur, si je l'ai mérité.

Maintenant, que dire de *Namouna*, poème persan qui termine le Recueil? Composition d'une si bizarre et si insolente fantaisie, d'un cynisme si effronté! où tant de choses révolteront avec raison les esprits les mieux disposés pour certains écarts de l'imagination; déréglemens d'un cœur incrédule, où aucune pensée principale ne domine; suite d'idées les plus dissemblables, de tableaux variés, de portraits piquans, de vers satiriques sans but, sans lien, sans intention peut-être!

Voyez, lecteurs, ce qui vous plaira là-dedans. Pour nous, tout nous y amuse, passagèrement il est vrai, et nous laisse après dans une tristesse assez sombre (le diable ne sait pas nous faire rire long-temps). Je reviens pourtant toujours à ce passage:

J'aime surtout les vers, — cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas;

Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

Eh bien! sachez-le donc, vous qui voulez sans cesse
Mettre votre scalpel dans un couteau de bois;
Vous qui cherchez l'auteur à de certains endroits,
Comme un amant heureux cherche, dans son ivresse,
Sur un billet d'amour les pleurs de sa maîtresse,
Et rêve, en le lisant, au doux son de sa voix.

Sachez-le, — c'est le cœur qui parle et qui soupire
Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond;
C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire,
Comme un gai pélerin sur le sommet d'un mont.
Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire,
A dépécer nos vers, le plaisir qu'ils nous font.

Qu'importe leur valeur? La muse est toujours belle,
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant;
Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.
Mordez et croassez, corbeaux, battez de l'aile.
Le poète est au ciel; et lorsqu'en vous poussant
Il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend.

.....

Ah! pauvre Laforêt [1] qui ne savais pas lire,
Quels vigoureux soufflets ton nom seul a donnés
Au peuple travailleur des discuteurs damnés!
Molière t'écoutait lorsqu'il venait d'écrire.
Quel mépris des humains, dans le simple et gros rire
Dont tu lui baptisais ses hardis nouveau-nés!

Il ne te lisait pas, dit-on, les vers d'Alceste;
Si je les avais faits, je te les aurais lus.
L'esprit et les bons mots auraient été perdus;
Mais les meilleurs accords de l'instrument céleste
Seraient allés au cœur comme ils en sont venus.
J'aurais dit aux bavards du siècle : « A vous le reste. »

1 Servante de Molière.

Oui, j'aime ces vers, car ils vengent la poésie et les poètes, qui n'en ont guère besoin du reste, ayant par devers eux tant de compensations inconnues au vulgaire.

Après cela, le morceau le plus éclatant de ce poème, et du livre peut-être, est ce rapprochement entre Lovelace et don Juan, qui, nulle part, n'ont été mieux approfondis, mieux appréciés.

Deux sortes de roués existent sur la terre :
L'un, beau comme Satan, froid comme la vipère,
Hautain, audacieux, plein d'imitation,
Ne laissant palpiter, sur son cœur solitaire,
Que l'écorce d'un homme, et de la passion
Faisant un manteau d'or à son ambition ;

Corrompant sans plaisir, amoureux de lui-même,
Et, pour s'aimer toujours, voulant toujours qu'on l'aime,
Regardant au soleil son ombre se mouvoir ;
Dès qu'une source est pure, et que l'on peut s'y voir,
Venant comme Narcisse y pencher son front blême,
Et cherchant la douleur pour s'en faire un miroir.

Son idéal, c'est lui. — Quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Il se regarde vivre et s'écoute parler.
Car il faut que demain on dise, quand il passe,
Cet homme que voilà, c'est Robert Lovelace.
Autour de ce mot-là le monde peut rouler ;
Il est l'axe du monde, et lui permet d'aller.

Avec lui ni procès, ni crainte, ni scandale.
Il jette un drap mouillé sur son père qui râle ;
Il rôde, en chuchotant, sur la pointe du pied.
Un amant plus sincère, à la main plus loyale,
Peut serrer une main trop fort et l'effrayer ;
Mais lui, n'ayez pas peur de lui : c'est son métier.

Qui pourrait se vanter d'avoir surpris son ame ?
L'étude de sa vie est d'en cacher le fond...
On en parle, — on en pleure, — on en rit, — qu'en voit-on ?
Quelques duels oubliés, quelques soupirs de femme,
Quelque joyau de prix sur une épaule infâme,
Quelques croix de bois noir sur un tombeau sans nom.

C'est le roué sans cœur, le spectre à double face,
A la patte de tigre, aux serres de vautour;
Le roué sérieux qui n'eut jamais d'amour.
Méprisant la douleur comme la populace,
Disant au genre humain de lui laisser son jour,
Et qui serait César, s'il n'était Lovelace.

Voilà l'homme d'un siècle, et l'étoile polaire
Sur qui les écoliers fixent leurs yeux ardens;
L'homme dont Robertson fera le commentaire,
Qui donnera sa vie à lire à nos enfans.
Ses crimes noirciront un large bréviaire
Qui brûlera les mains et les cœurs de vingt ans.

. . . . . .

Quant au roué français, au don Juan ordinaire,
Ivre, riche, joyeux, raillant l'homme de pierre,
Ne demandant partout qu'à trouver le vin bon,
Bernant monsieur *Dimanche*, et disant à son père,
Qu'il serait mieux assis pour lui faire un sermon,
C'est l'ombre d'un roué qui ne vaut pas Valmont.

Il en est un plus grand, plus beau, plus poétique,
Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,
Qu'Hoffmann a vu passer au son de sa musique,
Sous un éclair divin de sa nuit fantastique,
Admirable portrait qu'il n'a point achevé,
Et que, de notre temps, Shakspeare aurait trouvé.

Un jeune homme est assis au bord d'une prairie,
Pensif comme l'amour, beau comme le génie;
Sa maîtresse enivrée est prête à s'endormir.
Il vient d'avoir vingt ans; son cœur vient de s'ouvrir;
Rameau tremblant encor de l'arbre de la vie,
Tombé, comme le Christ, pour aimer et souffrir.

Le voilà, se noyant dans des larmes de femme,
Devant cette nature aussi belle que lui,
Pressant le monde entier sur son cœur qui se pâme,
Faible, et, comme le lierre, ayant besoin d'autrui,
Et ne le cachant pas, et suspendant son ame,
Comme un luth éolien, aux lèvres de la nuit.

De quel flambeau le poète éclaire ces deux figures que tant de choses n'ont pu faire oublier ! Quels portraits ! Quelle supériorité sur le dessin et la peinture ! Que de pensées dans ce vers :

Une croix de bois noir sur un tombeau sans nom.

Dans ceux-ci :

Qui pourrait se vanter d'avoir surpris son ame ?
L'étude de sa vie est d'en cacher le fond.....

Malgré des beautés si nombreuses, des traits si puissans et si remarquables, ma conclusion n'en est pas moins que, pour plaire à l'ensemble de la société, pour acquérir son estime, chose dont il est impossible de se passer, l'auteur a besoin d'une transformation qui l'épure. Mais *plaire* n'est pas sa pensée. Le succès, à peine s'il le cherche, dit-on. D'autres vers sont près de paraître, où le christianisme (qui le croirait jamais !) joue un grand et admirable rôle. Ils nous feront sans doute excuser tant de tristes pensées, tant d'insinuations de matérialisme et de néant jetées à une société qui chancelle, évidemment faute de croyances et de sentimens religieux, ces croyances et ces sentimens pouvant seuls réunir les opinions individuelles si variées, suivant les intérêts et les passions de chacun.

Que ce livre soit dangereux, nous ne le croyons pas : ce serait au moins sans intention. Il ne cherche point à persuader le mal et le désordre; il ne le prêche point, il ne le loue pas, il le peint. Qu'il soit amusant, cela ne fait pas doute pour nous. Ce que nous en dirions de plus, en cédant à l'étonnement et au plaisir qu'il nous a causé, passerait pour fanatisme, et nous ne pourrions le louer modérément si nous parlions d'après notre sentiment intime. Or, il semble que de grands éloges ne peuvent se donner qu'aux morts. Les esprits contemporains ne parviennent pas à se dépouiller d'envie : les critiques, les éplucheurs sont plus nombreux que jamais, et on ne peut se figurer les défauts que les chenilles trouvent aux productions des vers à soie.

Nous avons cité, c'est ce qu'il y avait de mieux à faire. *A vous le reste, maintenant.*

Revue. — Chronique.

THÉATRES.

LE COMTE PONTHIS DE SAINTE-HÉLÈNE,

OU

LE BAGNE ET L'ÉTAT-MAJOR.

Nous ne sommes pas de ceux qui crient haro sur les vaincus, et le mauvais sort de ce drame ne nous empêchera pas de lui faire une épitaphe, dût-on nous comparer au médecin qui exhume un cadavre pour savoir s'il est décédé de mort naturelle ou s'il a été assassiné.

Le Bagne et l'État-major n'est pas un ouvrage sans mérite, et, malgré ce qu'en a dit le Journal de Rouen, dans son premier article, l'ennui n'est pas le sentiment qui lui a porté malheur. Mais l'aspect de vice et de misère qui empreint les trois premiers tableaux, les scènes déchirantes du dernier, ont inspiré je ne sais quelle répugnance qui a déterminé la chute.

Au moment où le comte de Sainte-Hélène arrachait la couronne nuptiale de sa fiancée, une explosion d'horreur a retenti dans toutes les loges, et le parterre a fait chorus. Néanmoins, les juges impartiaux avouaient que si la pièce était mal écrite, on ne pouvait lui contester des données dramatiques, celle, par exemple, d'un fils obligé de sauver l'assassin de sa mère, et puis contraint plus tard de se perdre lui-même pour éviter de paraître son complice.

Ce qui, en général, a été le moins remarqué, ce qui, cependant, à notre avis, méritait le plus de l'être, c'est la pensée philosophique qui domine toute cette conception ; l'effet inévitable de ce cachet infamant que le bagne imprime au condamné, sorte de fatalité qui le pousse au mal, en dépit de ses repentirs et de ses résolutions, comme si la société, en le punissant d'une première faute, le condamnait à y retomber sans cesse ; comme si la peine humaine était sans rédemption, et faisait à l'homme une fois coupable une nécessité du crime.

Il nous a paru qu'il y avait un contraste bien développé dans les deux caractères de Bukler et de Cognard; l'un, sortant vertueux du bagne, et se corrompant dans la société par le mépris qu'il subit; l'autre, s'élevant à force de courage à une situation honorable, qu'un seul mot fait disparaître.

Dans le troisième tableau, l'entretien de Desfosseux et de Cognard a été, selon nous, tout-à-fait mal compris d'une partie de l'auditoire; sans doute la pensée en est trop empreinte de *stendalisme* pour être dans nos principes; mais le scepticisme une fois admis, le détail de ce dialogue est réellement remarquable.

Malheureusement, dans le tumulte d'une première représentation, les beautés de détail échappent à l'auditeur, tandis que les défauts le frappent au vif.

Aussi, le public a-t-il sifflé sans rémission le drame qui nous occupe. C'est son droit, il faut bien s'y soumettre. Mais ce que plus d'un a regardé comme une grave injustice, c'est d'empêcher le second essai que l'auteur voulait faire de son ouvrage.

Éclairé par les jugemens qu'il avait recueillis, il s'était, à ce qu'on nous assure, conformé aux désirs du parterre, en modifiant les scènes qui l'avaient blessé; on ne lui a pas permis, dans une seconde épreuve, de montrer s'il savait profiter de la critique.

Si une pareille rigueur passait en habitude, elle serait funeste aux plaisirs même du public; car, plus d'un ouvrage, aujourd'hui estimé très haut, Athalie, par exemple, manquerait à notre répertoire, s'il ne lui eût pas été permis d'en appeler d'un premiers revers.

Tandis que *le Bagne et l'État-major* subissait, au théâtre des Arts, la sévérité de nos compatriotes, à Bordeaux, une pièce, également inédite, avait un tout autre destin. — C'était l'œuvre d'un jeune homme de la ville, et le public, nous dit un journal, l'a fort applaudi, malgré de grands défauts, parce qu'il a cru devoir des encouragemens à un premier essai de décentralisation theâtrale.

Au nom de la province, nous en remercions le public de Bordeaux; car, outre les considérations d'un ordre supérieur qui se rattachent à cette question et que nous nous réservons de publier prochainement, ce sera pour nos théâtres un immense avantage de se créer un répertoire à eux. Non-seulement les spectateurs y gagneront des plaisirs plus variés et des satisfactions d'amour-propre national, mais ils ne tarderont pas à s'apercevoir combien le jeu des acteurs et la mise en scène profitent à recevoir des auteurs, des impressions directes.

Aussi, nous ne nous lasserons pas d'engager les jeunes écrivains qui se sentent assez de courage pour sacrifier leurs intérêts pécuniaires à une généreuse tentative, à ne pas se rebuter encore.

On nous a parlé d'un drame de M. Dumas, qu'il réserverait à notre théâtre. Il serait digne du régénérateur de la scène moderne de faire ce présent à la province

G. O.

Théâtre des Arts.

GUILLAUME TELL.

Notre théâtre a voulu dignement clore l'année en nous donnant le chef-d'œuvre de Rossini. Aussi, bien inquiète était l'attente, et immense la foule, qui, long-temps avant l'heure, avait envahi toutes les places. Malheureusement, notre espoir fut trompé, ou, pour parler plus juste, nos craintes furent réalisées, car la première représentation de ce grand et difficile ouvrage a produit exactement l'effet, sauf les décors, d'une avant-dernière répétition; car je n'ose dire encore une dernière: j'y ai vu souvent plus d'ensemble et de fini qu'à cette représentation. Tous nos chanteurs manquaient d'énergie et d'aplomb, et la plupart étaient, je crois, malades; aussi, depuis long-temps nous n'avions remarqué autant de défectuosité dans l'exécution. Il y a cependant quelques exceptions à faire; Andrieu et Mlle Berthault ont eu droit à quelques éloges, et Mlle Alberte aussi, dont la voix faisait un très bel effet, en dominant les chœurs, et qui s'est montrée actrice charmante sous les traits du gracieux Jemmy.

Renault aussi a obtenu de justes applaudiasemens; mais arrêtons-nous là, car nous n'aurions plus que des reproches à faire. Néanmoins, M. Dumée pour ses décors, Mme Alexandre pour sa danse pleine de grâce, et l'orchestre, dans deux ou trois morceaux, méritent aussi des éloges.

Espérons qu'à la reprise de ce bel opéra, dans lequel, nous a-t-on dit, doivent se distinguer le premier chanteur et le Martin, nous trouverons plus d'ensemble dans nos artistes, et eux plus d'applaudissemens.

Théâtre Français.

Nous n'avons point encore parlé de ce théâtre, qui, jusqu'ici, avait joué un rôle très secondaire dans notre ville; mais maintenant que l'activité et le mérite de ses acteurs, le zèle et l'habileté du directeur, ont su y attirer la foule et en faire le lieu de rendez-vous de la bonne société, nous croyons qu'il est justice de signaler cette victoire de l'art sur les obstacles qui s'opposaient à son développement. Allez donc à la salle du Vieux-Marché, rire avec André et Félicien, dont la gaîté est si heureusement communicative, ou bien frémir avec David, le *Frédérick rouennais;* allez-y, je vous en prie, car, j'en suis sûr, après vous me saurez gré de vous avoir donné ce conseil.

A l'avenir, nous signalerons les nouveaux succès de ce théâtre, qui est digne à tant de titres de l'intérêt du public.

V. H.

Musée des Dames.

Les chapeaux de paille d'Italie et de riz, charmante coiffure de printemps et d'été, ont repris la faveur dont ils jouissent tous les ans. Ceux que nous avons observés au bois de Boulogne avaient la calotte un peu étroite du haut, de moyenne hauteur; passe semblable, pour la longueur, à celle des chapeaux d'étoffe, mais plus évasée.

Ceux de paille d'Italie n'avaient guère pour ornement que des rubans de même couleur et en taffetas, qui ont remplacé les rubans de gaze, et qui étaient glacés. La plupart des chapeaux de paille d'Italie avaient leur passe doublée en taffetas de la même nuance que les rubans.

Quant à ceux de paille de riz, ils étaient ornés de fleurs, et pour la plupart d'une ou deux branches d'acacia blanc. Ils avaient des rubans de taffetas formant des brides flottantes.

La fleur d'acacia paraît être en faveur.

Quelques chapeaux lilas ou verts avaient tout autour de la passe une ruche, formée par un double rang de tulle blanc, tuyauté; un tulle pareil garnissait les brides en dessous de la passe.

Les robes à poches sont définitivement adoptées; les fentes de ces poches, placées par devant, sont rendues apparentes, soit par une rangée de boutons ou un liséré qui les bordent. Souvent un gland grec ou à longues franges pend, attaché par une ganse longue d'un doigt, au bas de chaque entrée de poche. — Une robe de gros de Naples gris lapis était fermée, depuis le cou jusqu'au bas de la jupe, par une rangée de petits glands grecs de même couleur, posés à la distance d'un travers de doigt. Dessus, glands plus grands, partant de dessus les épaules venaient tomber entre les plis de la partie supérieure des manches, qui, amples du haut, se rétrécissaient jusqu'au poignet, où un gland les fermait presque en dessous. Une grosse torsade, terminée par un gland de même forme, tenait lieu de ceinture et se nouait par devant.

Une autre robe en foulard, d'un riche dessin, avait un corsage *échancré* en cœur par devant; des plis partant des épaules descendaient en chœur, de chaque côté de la poitrine, jusqu'à la hauteur de la taille, et de là descendaient en forme de tuyaux jusqu'au bas de la jupe, en s'écartant pour former le tablier. Les manches, larges du haut, étaient ouvertes en dedans, et fermées par des ganses de soie nouées et terminées par des glands grecs; sur l'avant-bras la manche formait *amadis;* en dedans de la robe une chisette suisse.

Les brodequins, très variés de nuances, n'ont plus un tour de cuir figurant une empeigne de soulier; l'étoffe couvre le pied jusqu'à la pointe.

(*Messager des Dames.*)

INTRODUCTION.

A ceux qui ne voient dans l'art qu'un jouet pour les oisifs, un spectacle après le repas, une nourriture de surplus réservée à quelques cerveaux affamés, il est facile, sans doute, de concevoir un état solidement organisé, avec préfets et fabriques de toiles, gardes municipaux et magasins de fourrages, sans lettres et presque sans spiritualité. Mais quand on juge de plus haut ce qu'est le monde, avec ou sans un lien intellectuel, alors on apprécie mieux le rôle que l'émotion joue dans l'histoire; alors on confesse à tous que le Verbe s'est fait homme, et qu'il y a réellement quelque chose en nous, sans quoi le sensualisme même manquerait d'attrait, et la civilisation de mouvement.

L'art n'est pas une abstraction dans la vie; il en est, au contraire, la pensée la plus active. C'est l'aigle qui plane pour chercher où poser son aire, et le coursier qui traîne

le char de l'esprit; c'est le fouet qui stimule et fait tourner l'opinion; c'est le groupe séraphique intermédiaire entre Dieu et nous.

Les cités, les chemins, les canaux, sont les os de la société; les métiers et les vaisseaux sont ses membres, le labour est sa chair, l'art est son ame; et cet ensemble de la société est aussi intimement lié que l'ame et le corps d'un seul homme. Aucun des deux ne peut marcher sans l'autre: si l'un progresse, c'est que l'autre avance. Aussi toute pensée littéraire a-t-elle sa portée sociale, et il n'est pas une œuvre de génie qui n'ait jeté son enjeu dans le destin des peuples.

Mon but n'est pas ici d'étendre une lice que je veux restreindre; de faire invasion, au nom des arts, dans le champ de la politique, et de les mener comme des champions de renfort à la lutte des partis. En dehors de la politique et des partis; en dehors de ce qui est la veille, le jour et le lendemain, il y a la civilisation humaine, qui est pleinement du domaine des lettres; et, pour apprécier un de ses mouvemens, un mouvement important et vaste surtout, comme la décentralisation littéraire, il faut bien se placer au point de vue de l'actualité, afin de juger quelle doit être son influence sur l'avenir.

C'est bien le moins que nous, hommes de l'art, que la vague des systèmes politiques empâte sans cesse de son écume, et ballotte comme des herbes sans racine, cherchions quelle sera la fin de ce trouble, et si cette tourmente ne jette pas sur la plage quelques gemmes et pierres précieuses. Or, parmi les cristaux que la tempête du siècle a déjà tirés de l'Océan, la décentralisation dont je parle n'est pas un des moins limpides, un de ceux dont le reflet aura le moins d'éclat. S'il est vrai

que faire concevoir et savoir au plus grand nombre soit la mission du présent, quelle force vitale ne doit pas avoir, pour nous et pour l'Europe, dont le destin tient au nôtre comme le fruit tient à l'arbre, cette action qui déchaîne l'art, et qui lance, sur cent routes illimitées, non plus seulement l'ardoise de l'école mutuelle, mais le sentiment de tout ce qui est ame, lien et idéalité !

C'est un grand mal pour un pays que les lumières y soient trop inégalement réparties, parce qu'alors il y a choc et disparité de vices entre ceux que le jour éclaire et ceux que les ténèbres aveuglent. Un autre mal, plus grave encore, c'est la concentration de l'intelligence, qui crée la résistance et fait du progrès un despotisme.

Ces deux plaies sont celles de la France, et la décentralisation littéraire est le seul remède qui les puisse guérir.

L'édifice du dix-neuvième siècle a été construit de telle sorte, que toute la chaux est d'un côté, toute la pierre de l'autre. Les jours sont si mal distribués, que sur un seul point on est ébloui : partout ailleurs on languit dans l'obscurité. Ici, tous veulent ouvrir la marche ; là, chacun craint de faire un pas ; il y a méfiance, irritation des deux parts, et le mouvement social, tiraillé, incertain dans son impulsion, n'est plus qu'une lutte entre l'élément théorique et le personnalisme des intérêts matériels, entre l'instruction et l'ignorance.

Nous manquons de lien et d'unité, faute de pouvoir sentir et regarder en commun. De là nos révolutions; de là cette inquiétude qui trouble les esprits, qui allume au cœur des uns une si destructive ardeur, jette aux masses tant

d'effroi du progrès ; à tous, l'angoisse et la paralysie de l'égoïsme. Du reste, il en doit être ainsi dans tout état où le savoir n'est qu'une conquête individuelle, où l'art ne se lie pas intimement à la vie publique.

Dès que notre société barbare se fut assise sur le vieux sol romain, comme un terrain vierge émergé d'un cataclysme, elle se hâta de produire, et chaque siècle y déposa son tribut. Mais cette neige de sapience, tombée d'en haut, s'arrêtait aux lieux les plus élevés, aux arceaux des cloîtres, aux flèches des gothiques cathédrales: depuis, elle est demeurée comme en suspension dans l'air; les intelligences les plus fortes ont accaparé ce bien commun, et la foule est restée sans doctrine aucune.

Beaucoup croyant, sans doute, que les masses peuvent se mener comme des troupeaux, dans le champ de l'avenir, se sont élancés en avant, leur criant : « il faut marcher, suivez-nous ; » mais de savoir si ces masses voyaient la route, si elles avaient seulement des yeux pour se conduire, c'est ce dont nul ne s'est inquiété.

Quand la Convention, avec ses plans immenses, résolut de nouer en un faisceau tous les rameaux du vieux royaume, elle fit faire un pas gigantesque à l'unité territoriale ; mais tous ses efforts, ses travaux, avec la herse ou le rouleau, pour égaliser le pays, furent incomplets pourtant, parce qu'ils n'agirent que sur les rapports extérieurs. Les villages les grands chemins, les contributions, se rangèrent à ce classement unitaire ; les hommes restèrent distincts et es races divisées. Depuis, chaque pouvoir nouveau a resserre de son mieux, et selon ce qu'il avait d'énergie, le nœud administratif, mais sans rien faire non plus pour créer cette

majorité de vues égales, sans laquelle le reste n'est qu'une ébauche, et le progrès un impossible.

Aussi, maintenant, élevez-vous au-dessus de la sphère commune; étendez vos regards sur la France, et dites ce que nous l'a faite la concentration de l'intelligence : une étoile au sein d'un nuage bariolé de vingt teintes sombres; Paris au milieu des départemens.

Ici, la province, traînée à la remorque par la capitale, subit chaque mouvement comme un ordre qu'il y a moins de gêne à exécuter qu'à combattre. Vassale d'une administration faite pour tenir tout entière dans une main, elle attend chaque jour du télégraphe sa portion de volonté nationale, et des feuilletons du *Constitutionnel* sa becquée d'art académique. Egoïste enfin, et timide comme tout intérêt mercantile, elle embarrasse la route même qu'elle parcourt.

Là, Paris, trône du royaume, pivot du sceptre, caisse de l'impôt, foyer de lumière, s'efforçant vainement, avec ses mille presses et ses mille propagandes, de faire monter le pays d'un degré vers le temple du progrès, ne semble-t-il pas une pauvre femme qui veut gravir les marches d'une église, et qui traîne des enfans à sa suite! Les uns sont las, d'autres ne songent qu'à manger, d'autres veulent jouer; chacun la tire en son sens, l'arrête, et l'oblige à s'agenouiller sur le seuil; elle ne peut prier au sanctuaire.

Heureux encore le pays, si Paris se bornait à ce rôle de guide et de prédicant; mais, au moindre retard qui l'irrite, l'élément théorique dont il est le siége prend pour hostilité ce qui n'est qu'ignorance. Il se devrait de peser les causes de cette hésitation, d'éclairer l'élément résistant que sa centralisation crée forcément en province. Au lieu de cette

justice, il s'emporte ; il met la violence à la place de la persuasion, et change en une sédition ce qui devrait être une salutaire influence.

Ce n'est pas tout : la disparité de vues a engendré un vice plus délétère qu'elle-même ; c'est l'absence de tout lien, c'est le manque de toute foi. L'individualisme s'est répandu dans l'état comme une maladie contagieuse ; il a éloigné le frère du frère, scindé l'attache des maisons, et fait à chacun, de son existence sociale, une affaire personnelle.

Or, comment cette lèpre n'aurait-elle pas infecté la province que toutes les ames artistes abandonnent, qu'elles laissent exclusivement en proie aux intérêts matériels ? Aussi, bien que les formes de ce qui fut lien, errent encore comme des ombres dans quelques-unes de nos contrées écartées, les départemens sont plus individualistes, plus privés de lien réel que la capitale même.

Et, je ne crains pas de le dire, le moyen le plus puissant de ramener chez nous l'unité de vues, c'est d'attaquer la vie purement matérielle, la résistance dans la retraite, où elles règnent en despotes ; c'est d'opérer sur la province ; c'est de tuer son ignorance par la décentralisation litteraire, son *moïsme* craintif par le sentiment des beaux-arts ; c'est d'y répandre, à pleines mains, les lumières de la pensée, comme Dieu fait celles du soleil.

L'unité naîtra de la propagation des lumières, parce que, grâce à elle, une majorité également éclairée pourra voir les objets sous le même jour, et parce que les esprits ambitieux, ne trouvant plus une masse ignorante à dominer du regard, se la disputeront moins comme une proie. Le

lien sortira de l'art, parce que l'art mène à toute haute pensée, qu'il dilate l'ame et lui donne de l'amour; parce qu'il ressort plus de progrès d'une seule émotion d'art, profondément éprouvée, que des plus aigres polémiques de la tribune et de la presse; parce qu'enfin il y a, dans l'art, autant de spiritualisme qu'il y a de matérialisme dans les trois pour cent, le registre à partie double, ou le tarif des frais de procédure, considérés comme unique fin de la vie.

Aussi, presque partout, ce sont les esprits les plus élevés et généreux, qui se livrent avec le plus d'ardeur à la recherche du lien, et chez nous le nombre s'en accroît chaque jour.

C'est qu'en effet la civilisation est un fardeau qu'il s'agit de monter sur une cime. Quelquefois une nation herculéenne se charge du tout, avance rapidement, et tombe sous la fatigue; mais le plus souvent les peuples s'en partagent le poids. Depuis deux siècles, par exemple, l'Allemagne, la France et l'Angleterre s'en sont fait à chacun une part: l'Allemagne avait le spiritualisme; à la France était échu le développement de la liberté légale; à l'Angleterre, celui du bien-être matériel.

Aujourd'hui que la France a rempli sa tâche, impatiente du repos, elle reprend celle de l'Allemagne, et continue sa marche avec cette nouvelle charge.

Dieu la conduise! mais, quoi qu'il advienne, nous sommes convaincus qu'elle arrivera à bien, car il y a dans l'enchaînement de nos destinées, depuis un demi-siècle, trop de providence, pour que le destin manque à la France.

Après une époque brillante qui répand le goût des lettres, une époque philosophique vient détruire ce qu'il y avait de

tyrannique dans nos formes religieuses et dans notre constitution politique.

Une révolution éclate, mille désordres la suivent; mais, durant cette orgie populaire, chacun dit ce qu'il a dans l'ame: les idées les plus larges, les plus avancées parcourent la France d'un bout à l'autre; le vieil homme est violemment dépouillé; les barrières sont rompues, et le pays tout entier s'embrasse d'un seul embrassement.

Cependant ce grand effort, tout en jetant la première base de l'unité nationale, dissout les anciens rapports, confond les élémens du lien. Le désordre est au comble. Soudain, un bras de fer rassied la société nouvelle; instrument fatal d'une grande volonté, vingt ans devant, il laboure le monde du soc de son épée pour y semer notre gloire et nos lumières, et partout où il a passé, Russie, Allemagne, Égypte, Italie, partout éclosent les premiers germes de notre civilisation libérale. Sa tâche, à lui, c'est d'applanir les distances, c'est de confondre les races, c'est de faire un champ de la friche européenne; cette tâche remplie, Dieu le retire. Mais, durant ces grands débats, l'ordre légal a disparu; viennent quinze ans d'une lutte académique, pendant laquelle la nation se remet, s'éclaire, se lie; et, comme pour se prouver à elle-même qu'elle s'entend, d'un seul coup de main elle brise un trône qui lui pèse.

Maintenant, il ne faut plus qu'un bienfait à la France, le temps de faire pénétrer la lumière dans les rangs pressés et obscurs de la masse, car tant qu'elle n'y sera pas en majorité, nous demeurerons sous le coup d'un grand péril, le choc armé des systèmes contre les intérêts.

Ne pas profiter de cette trève pour émanciper la province, ce serait donc un crime de lèze-humanité. Il faut maintenant créer, dans chaque ville importante, un centre où toutes les idées d'art viennent se développer et s'harmoniser avec celles de la capitale, avec celles du monde entier.

Comment ne s'est-il pas déjà formé une association départementale, pour répandre, jusqu'aux lieux les plus reculés du territoire, ces germes de progrès et d'instruction? Laissera-t-on s'écouler encore une génération sans que notre pays soit comme celui de Norwége, où nul n'est confirmé en l'esprit saint s'il ne sait lire et écrire? Comment, pour ramener la France à une indispensable communauté de vues et d'intérêts, n'a-t-on pas entrepris une publication quotidienne, dont sept villes feraient chacune un jour à la semaine, et dans laquelle toutes les questions, traitées dans un but général, seraient cependant envisagées sous un point de vue propre à chaque localité?

Il y a moins de difficulté qu'on ne pense à la réussite de ce vaste projet, car lorsqu'une idée est dans l'air, chacun en sent le besoin, et concourt volontiers à le satisfaire.

Quand je publiai ici, au mois de mai 1832, ma première pensée de décentralisation littéraire, je n'entendis autour de moi qu'une voix criant à l'impossible; et cependant, quelques mois plus tard, plusieurs de nos départemens avaient des Revues organisées, des centres de beaux-arts commencés; la décentralisation littéraire était presque un fait accompli.

C'est que chacun avait senti la nécessité de dégourdir l'esprit provincial, de le sortir de page, de le préparer à la lice des hautes questions modernes, et de l'y préparer par les beaux-arts, pour l'habituer à sentir d'abord, à comprendre ensuite; enfin, à prévoir et marcher en commun vers un résultat.

Du reste, l'instinct de ce qu'il fallait faire était général, car il a suffi d'ouvrir la carrière, et soudain toutes les Revues s'y sont élancées. Il semble même qu'elles se soient donné le mot sur la route à suivre. Car, toutes, comme guidées par une même impulsion, se sont proposé le double but d'importer dans leur localité la littérature la plus avancée, et de faire connaître à l'extérieur les traditions et les couleurs locales.

Cette marche est rationnelle; néanmoins ces publications ne produiraient pas tout l'effet qu'on en peut attendre, si bientôt, par un système régulier de communication et d'échange, elles ne s'entr'aidaient à progresser du même pas. Il faut que, sans perdre rien de leurs traits personnels, elles forment comme les membres d'une même famille, se contant leurs pensées intimes autour du foyer domestique, car ce sont ces confidences et ces avis mutuels de chacun qui forment la bonne entente et l'intelligence de tous.

Et quand ce beau travail sera complet pour la France, tout ne sera pas fait encore.

Il faudra qu'une publication plus vaste, digne de sa haute mission, aille dans chaque cité de l'Europe porter ce lien et cette unité de vues, qui sont l'enfantement du présent; qu'elle y saisisse l'esprit public au point où il en sera, et l'élève à celui qu'il doit atteindre, afin que les pensées et les intelligences de toutes ces cités se correspondent comme des feux allumés sur des hauteurs parallèles.

Alors, ce sera un beau spectacle de voir la France, montée sur le char de la civilisation, et tenant en main les rênes de chaque peuple, les pousser tous dans une même voie, pour les mener à un même bien-être.

Or, ceci ne sera pas l'œuvre des armes ni des négociations, mais de l'art, car l'unité de l'Europe politique doit commencer par celle de l'Europe littéraire.

G. Olivier.

Directeur de la Revue de Rouen.

10 Janvier 1833.

SCÈNES ET CONTES.

LE

Novice des Aspirans.

A bord des navires de guerre, les aspirans avaient pour les servir quelques petits mousses et un novice, que l'on chargeait ordinairement du soin de faire la cuisine du poste, triste cuisine qu'alimentait le traitement de vingt-deux francs accordés alors, par mois, à chaque aspirant. Il fallait une continence à la Scipion ou une vertu toute spartiate pour se contenter de si peu de chose.

Le novice cuisinier était sous les ordres immédiats du chef de gamelle. On nomme *chef de gamelle* celui des officiers ou des aspirans qui se trouve investi de la surveillance de la table et des détails relatifs au service alimentaire.

Le nommé Faraud, jeune marin assez sale, mais fort actif et surtout intelligent, avait été choisi par les aspirans de la frégate la *Topaze*, pour devenir leur novice. Pendant tout le temps où le traitement de table s'était trouvé payé régulièrement, le novice Faraud avait fait faire aussi bonne chère que possible à ses jeunes maîtres, qui, en récompense de son zèle, n'avaient jamais manqué de le payer en taloches, en vieilles vaires de bottes, en gourmades et en bons de double ration à la cambuse.

Mais, par une circonstance assez commune sous l'empire, il arriva que le traitement cessa d'être payé aux aspirans pendant quatre longs mois. Durant ce temps de stérilité, il fallut bien vivre d'industrie et de la maigre ration du bord. La cambuse fournissait du lard et des haricots, et ne fournissait, par malheur, que cela. Cependant Faraud, toujours ingénieux à varier par la forme une nourriture qui, au fond, était toujours la même, avait trouvé moyen de déguiser, pour le palais de ses maîtres, les éternels alimens qu'il était réduit à leur présenter chaque jour. Tantôt c'était un gros morceau de lard qu'il leur offrait, au milieu d'un énorme plat de haricots du gouvernement; tantôt aussi c'étaient des haricots mêlés à de petits morceaux de lard finement découpés, qu'il servait à leur appétit fatigué de la reproduction des mêmes alimens. « Mais, se disait-il tristement quelquefois, après avoir épuisé toutes les ressources *protéiques* de son art : avec du lard et des *fayots*, comment faire autre chose que des *fayots* et du lard! La science est impuissante à varier ce qui, toujours, est et doit être la même chose. Frappons un grand coup dans la situation désespérée où je me trouve : innovons. »

« Messieurs, dit-il un jour à ses dix ou douze aspirans rassemblés autour de la table où il avait déposé le mets unique

qu'il leur servait depuis si long-temps : Messieurs, je ne vais plus à terre à la provision, parce que je n'ai plus le sou; cependant, les aspirans des autres navires envoient leurs novices au marché, non pour acheter quelque chose, puisqu'ils n'ont rien, mais pour le *décorum*, et pour faire semblant de faire cuisine, en dépit de l'arrérage de nos quatre mois de traitement; il faut que je fasse comme eux, pour qu'il ne soit pas dit que, seuls entre les navires de la division, la gamelle des aspirans de la *Topaze* est tombée dans la *raffale*.

— Mais avec quoi t'enverrions-nous à la provision? mon pauvre Faraud; l'État nous doit quatre mois et nos goussets sont à sec.....

— Monsieur le chef de gamelle, si, en vous cotisant entre vous, vous parveniez à me faire seulement cinq à six sous par jour, avec cette petite somme je me ferais bon d'aller tous les matins à terre dans la *poste-aux-choux*[1], et je reviendrais à bord avec quelques carottes, quelques légumes dans mon panier, et au moins cela aurait l'air de quelque chose. Je n'entendrais plus dire à tout l'équipage, quand je passe : « *Tes aspirans cherchent à doubler le cap Fayot; mais le vent porte en côte, mon fiston, — louvoie.* »

— Messieurs, s'écria un des aspirans, Faraud a raison : il faut, pour l'honneur de notre table, lui composer, sur nos épargnes personnelles, un fonds de cinq à six sous par jour, pour l'envoyer, chaque matin, à terre, faire semblant d'acheter quelque chose, comme au temps de notre splendeur passée.... Soyons *raffalés*, puisqu'il le faut; mais, au moins, sachons par orgueil cacher notre *raffale* sous une certaine apparence de dignité de corps. »

Le lendemain de cette motion, Faraud, transporté d'aise,

[1] La *poste-aux-choux*, canot qui va chaque jour à la provision.

se réveilla deux heures avant le départ de la poste-aux-choux; et, le panier sous le bras et six sous en poche, il se rendit à terre, comme on va à la noce, comme on se rend, après une longue humiliation, au lieu où l'on doit être réhabilité aux yeux de l'opinion publique.

Pendant plusieurs jours, au lieu de revenir à bord avec le peu de légumes qu'il aurait dû rapporter pour les vingt-cinq ou trente uniques centimes qu'il avait à dépenser, il se rendait à sa cuisine, un poulet, un artichaut, une côtelette, un merlan ou un morceau de saumon à la main; le tout, après une rapide préparation culinaire, allait briller sur la table des aspirans, qui s'étonnaient de ne voir figurer sur leur nappe que des pièces dépareillées. La singularité de ce surcroît de luxe incomplet dans le service habituel de leur cuisine donna à réfléchir aux maîtres de Faraud, qui voulurent avoir une explication satisfaisante sur un fait qui leur paraissait aussi étrange.

« Pourquoi, lui demanda le *chef de gamelle*, nous rapportes-tu, chaque jour, un tas de choses que tu ne peux pas acheter avec le peu d'argent dont nous te mettons à même de disposer? Voilà, par exemple, ce petit poulet que tu nous sers aujourd'hui: eh bien! cette pièce, qui serait surabondante pour deux personnes, ne peut suffire à l'appétit de douze gaillards comme nous.

— C'est égal, Monsieur, c'est pour le *décorum*. Mangez ce que je vous donne, en attendant mieux.

— Fort bien; mais, comment fais-tu pour te procurer ces petites provisions, que l'argent que nous te donnons ne te permet pas d'acheter?

— Comment! Monsieur; c'est bien facile à concevoir. Les femmes du marché, à qui j'avais l'habitude d'acheter mes

provisions dans le bon temps, me voient passer en soupirant, avec mon panier vide et mes trois gros sous à la main; elles me crient : « Eh bien! mon pauvre Faraud, quand pourrez-vous nous acheter quelque petite chose à bon marché? »

— Moi, je leur réponds : « ça viendra »; mais, en attendant, je *ralingue* la mère Pignon, ou la mère Annette, c'est selon le nom; et alors, chacune de ces braves femmes me dit : « Allons, tenez, prenez ce petit poulet, prenez cet artichaut, prenez ce morceau de saumon; vous nous paierez après, et quand vous le pourrez. »

Vous sentez bien, Messieurs, que je prends tout ce qu'on m'offre, en attendant mieux; et voilà ce qui fait que je reviens quelquefois à bord avec du butin dépareillé. »

Cette explication parut suffire; mais on défendit à Faraud de céder dorénavant aux offres de ses anciennes marchandes. Faraud n'en continua pas moins à tout accepter, et l'on ne pensa plus à l'irrégularité avec laquelle il alimentait la cuisine expirante des pauvres aspirans de la *Topaze*.

Un matin, un de ces aspirans montait fort paisiblement la grande rue de Brest, lorsque des cris, au voleur! au voleur! viennent frapper ses oreilles : des marchands de légumes, des archers de police, poursuivaient de leur mieux un matelot, qui se sauvait à toutes jambes, tenant un canard d'une main et un chou-fleur de l'autre. L'aspirant se met en train de barrer le passage au fugitif qui court vers lui. Mais, quelle est sa surprise, lorsque, dans l'individu qu'il veut arrêter, il reconnaît Faraud, son chef de cuisine et le pourvoyeur de sa table! A cette vue, un ventru aurait reculé, et un Brutus aurait paternellement hésité; mais un aspirant de marine!.... Le devoir l'emporte sur toute autre considération et sur l'émotion

instinctive que le jeune homme éprouve; l'aspirant arrête Faraud. Les marchands et les archers arrivent : on accuse le malheureux d'avoir volé un canard et un chou-fleur, et de n'en être pas à son coup d'essai en fait de rapines. L'accusé, confondu, veut se défendre devant son maître, et il refuse de rendre ce qu'il a conquis avec tant de peine : les archers de police le saisissent au collet; la foule accourt; le scandale va grossir avec elle : l'aspirant veut transiger, il se fouille la poche, il se charge de conduire à bord le délinquant, et les hommes de la police acceptent sa responsabilité ; il indemnise de son propre argent les marchands de légumes, qui consentent à abandonner leur proie, et voilà Faraud, tout confus, resté libre en face de son maître irrité.

« C'est donc ainsi, misérable, que tu te procurais les vivres que tu nous faisais manger !

— Monsieur, je vous demande pardon, mais jamais l'idée de voler quelque chose pour moi ne se serait présentée toute seule; c'est l'orgueil qui m'a perdu en faveur de notre gamelle!

— Allons, viens-t'en à bord : marche devant moi, et une fois rendus, nous verrons à te corriger d'importance.

— J'en conviens, Monsieur, je suis un gueux, un scélérat; j'ai escroqué bien des petites choses au marché; mais, au moins, aujourd'hui, le canard et le chou-fleur que je tiens à la main ont été payés, et de votre argent encore.....

— Allons, marche, et plus vite que cela! »

Le pauvre Faraud, les yeux en pleurs, chemine devant l'aspirant, son canard dans une main, son chou-fleur sous le bras, et s'essuyant, de temps à autre, de l'autre main, les

larmes qu'il répand sur l'énormité de sa faute et la douloureuse issue de sa maladroite tentative.

On arrive à la poste-aux-choux ; on s'embarque pour retourner à bord du vaisseau, et, à chaque coup d'aviron que donnent les canotiers, le malheureux novice des aspirans sent qu'il se rapproche du moment où la voix redoutée de son maître l'accusera, avec trop de justice, d'avoir compromis l'honneur de la gamelle du poste. Sa contenance, dans la poste-aux-choux, pendant tout le trajet, est timide; son air est pénétré et suppliant. Le patron et les canotiers de l'embarcation, qui ignorent l'aventure du triste Faraud, se demandent, en le voyant ainsi affligé, ce qui peut lui être arrivé de fâcheux; le coupable ne dit mot : il tient ses yeux confus attachés obstinément sur la surface de la mer, qui coule avec tant de vitesse le long du canot qui porte à bord du vaisseau le témoin de sa faute, les remords de son cœur, et la crainte que lui fait éprouver l'avenir que le destin lui présage. Bientôt, hélas! la rapide poste-aux-choux se trouve rendue le long du vaisseau : l'aspirant monte; Faraud le suit, un panier sous le bras, et dans ce panier barbotte le canard fatal et s'enorgueillit le chou-fleur accusateur.

On descend au poste des aspirans, dans le faux-pont obscur, où se trouve une longue table autour de laquelle le chef de gamelle, arrivant de terre, appelle bientôt tous ses collègues.

Les collègues descendent à la hâte; ils aperçoivent sur la longue table le panier, dans lequel sont réunies les provisions. L'un s'extasie, en tâtant avec empressement les flancs du canard, qui crie entre ses doigts. L'autre agite d'un air de triomphe le chou-fleur panaché, qu'il se promet de manger à la sauce blanche, ou à l'huile et au vinaigre si le beurre manque.

« Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Messieurs, s'écrie le chef

de gamelle d'un ton solennel qui sent un peu la gravité de la justice; les provisions que vous voyez là ont été volées!

— Comment, volées! répondent ensemble tous les aspirans; et par qui ?

— Par le drôle que vous voyez là, l'air soumis, la casquette à la main; par Faraud, enfin. »

Faraud, en effet, se tenait humblement au bout de cette table, théâtre passager de sa gloire culinaire, et qui, pour lui, venait d'être transformée en table de justice.

Le chef de gamelle raconte, en quelques mots, ce qui lui est arrivé le matin. C'est un acte d'accusation qu'il porte contre le novice. Tous les aspirans, pénétrés de la gravité du délit, nomment, par acclamation, le chef de gamelle président de la commission qui doit prononcer sur le sort du prévenu. On lui donne des juges; le plus gourmand des aspirans se constitue son défenseur officieux. On prend des plumes, de l'encre : on demande un code pénal, tout ce qu'il faut enfin pour envoyer un homme à la potence, ou tout au moins aux galères. Le prévenu se soumet à tout.

Le rapporteur prend la parole : il foudroie l'accusé. Le défenseur repousse l'accusation avec l'éloquence du cœur. Le ministère public réplique à l'avocat; l'avocat réplique au ministère public. Les petits mousses du poste, les ennemis naturels de Faraud, leur supérieur, se réjouissent en silence, en prévoyant la condamnation de celui qui, si souvent, a stimulé leur paresse ou puni rigoureusement leurs étourderies.

Le tribunal, après avoir entendu bien des paroles, se retire dans un coin du faux-pont pour délibérer, et au bout de trois ou quatre minutes de conversation, le président de la commission revient prendre place au milieu de la table, et d'une voix ferme il prononce la sentence suivante :

« La commission militaire : ouï, etc. Attendu que le nommé Faraud a commis bien évidemment un vol que rien ne saurait justifier, condamne ledit Faraud à sept jours de fer et à ne plus aller à la provision. »

— Ici Faraud sanglotte..... Le tribunal reste sourd à ses gémissemens..... Le président continue :

« Mais attendu que ledit Faraud ne s'est livré que par zèle à une action coupable, dont la gamelle des aspirans a été appelée innocemment à recueillir les fruits, le tribunal ordonne qu'au prochain paiement du traitement de table, la susdite gamelle paiera un habillement complet de drap bleu audit Faraud, en récompense du dévouement absolu qui lui a fait immoler, en faveur de ses maîtres, jusqu'aux bons principes que ceux-ci lui avaient inculqués.

« Condamne, en outre, la gamelle aux frais, et le canard à être mangé, ainsi que le chou-fleur, attendu que ces objets du procès ont été duement acquis par le chef de gamelle, à qui la somme payée sera restituée en temps opportun. »

Faraud, transporté d'aise, se jette sur les mains généreuses de son défenseur, qu'il embrasse en pleurant : il remercie ses juges, le rapporteur même, qui, à regret, a porté la parole contre lui; puis, après avoir bien pleuré d'attendrissement, il s'élance dans la batterie, demande le capitaine d'armes pour le prier de le mettre aux fers.

Il y resta sept jours bien comptés; mais, quarante-huit heures après sa sortie, il reçut, des mains de son chef de gamelle, l'habillement complet que lui avait voté la justice dans un jour de sévérité et de rémunération.

Quatre mois de traitement venaient d'être payés aux aspirans.

Un mois après il n'y avait plus rien à la gamelle, et la frégate la *Topaze* partit pour aller croiser dans l'Océan. Il était temps.

Dans ce vaste Océan, on rencontrait alors force bâtimens anglais de toutes les grandeurs et de toutes les espèces. Après avoir fait plusieurs captures, au bout de quelques jours de mer, la *Topaze* trouva enfin un navire qui pouvait lui résister.

Ce fut un beau matin, à l'instant où le soleil s'élevait radieux sur la mer paisible, que, du haut des barres de perroquet, on aperçut ce bâtiment, qui, d'abord, parut assez gros à l'œil des observateurs. Cette magnifique journée, qui commençait par un beau soleil, devait finir par un combat, et le combat par..... Je vais vous l'apprendre.

On commença par chasser le bâtiment à vue, pour pouvoir se former une opinion plus exacte sur sa force et ses projets. Le navire, de son côté, au lieu de prendre chasse, se mit en panne, afin d'attendre la *Topaze*. Les deux curieux ne tardèrent pas à s'approcher l'un de l'autre, et, en s'approchant, chacun des deux reconnut dans l'autre une frégate, ni plus ni moins.

La *Topaze* commença par hisser son large pavillon tricolore, aux sons guerriers des tambours qui battaient le rappel. Le branle-bas était déjà fait à son bord.

L'autre frégate répondit à cette espèce de provocation, en hissant un large pavillon anglais.

Il n'y avait plus, après s'être aussi bien entendus, qu'à en venir aux coups de canon. Les duels en mer, entre deux navires ennemis, n'exigent pas de grandes explications. Les protocoles ne feraient pas fortune dans la marine.

Par bonheur pour la frégate française, elle avait du 18 en batterie et trois cent cinquante hommes d'équipage.

Par malheur pour la frégate anglaise, elle n'avait que du calibre de 12 et deux cent cinquante hommes, tout compris.

La *Topaze*, en tirant, en manœuvrant, en revirant de bord pendant une heure ou deux, s'aperçut que, malgré la supériorité de son calibre, elle ne parvenait pas à obtenir un grand avantage sur son ennemie, qui tirait, manœuvrait et revirait de bord aussi bien et aussi souvent qu'elle.

Les équipages français aiment les choses décisives : les longues canonnades les ennuient et leur donnent le temps de trop réfléchir; cela ne vaut rien. Le capitaine français connaissait le penchant de son équipage, et peut-être aussi son faible; il cria : *à l'abordage!* et ce commandement fut si bien entendu, que tout le monde sauta à bord de l'ennemi, dès que la *Topaze* put élonger la frégate anglaise.

Or, à l'un des canons de 8 du gaillard d'avant, s'était placé, avant le combat, et en qualité de dernier servant de gauche, le novice Faraud, que nous avons un peu oublié. C'était le poste de combat du belliqueux cuisinier des aspirans, qui, au jour de la bataille, avait de grand cœur quitté sa batterie de cuisine, pour paraître, avec un éclat inconnu, à la batterie de l'honneur.

Faraud était leste et prompt. Aussitôt que les deux navires se furent accrochés, il saisit un briquet d'abordage : il saute à bord de l'ennemi, avec son sabre rouillé dans sa main calleuse. On se hâche comme chair à pâté sur le pont du navire abordé. C'était son métier : il taille les Anglais comme s'il voulait faire un hachis pour ses maîtres. Le nombre l'emporte, et quoique les Anglais se battent bien, ils sont écrasés par ceux qui se battent aussi bien qu'eux et qui sont plus forts. La victoire est à nous, et Faraud revient à son bord avec un coup de sabre sur la figure, et avec la gloire d'avoir sauté un des premiers à l'abordage, sur les pas d'un de ses jeunes maîtres.

Le commandant, qui a tout ordonné et qui a tout vu, proclame que le novice Faraud s'est montré, dans la mêlée, un des plus intrépides et des plus audacieux d'un équipage de trois cent cinquante braves.

Le héros reçoit avec modestie ce compliment solennel, et il va au poste du chirurgien se faire mettre un emplâtre sur le visage, pour aller ensuite faire cuire le dîné des aspirans.

On coule la frégate anglaise la *Blanche*, qui, dans le combat et l'abordage, a été trop maltraitée pour pouvoir être tenue à flot. C'est ainsi qu'en temps de guerre, ceux qui, quelquefois, n'ont pas le sou en poche, font bon marché des millions qu'a coûtés un bel et bon navire de l'État.

Les aspirans, après avoir satisfait à tous les devoirs que le service leur a prescrits, viennent, midi sonnant, se réunir autour de la table, où un dîné improvisé va leur être servi. Ils se félicitent de se retrouver tous bien portans après une action dans laquelle chacun d'eux ne s'est pas épargné.

Faraud arrive au poste, portant un large plat dans lequel fume un gros morceau de viande salée. Ce sera le dîné du jour, triste festin après une victoire; mais les héros sont réduits à se contenter souvent de peu, à la mer surtout.

« Eh bien! Faraud, s'écria le chef de gamelle, en apercevant son chef de cuisine *emplâtré*, on dit que tu t'es vaillamment comporté pendant le combat.

— Mais, on dit que oui, Monsieur. Ah dame! que voulez-vous? on ne peut pas toujours se sauver et prendre chasse, comme dans la grande rue de Brest. J'ai voulu prouver à l'équipage, qui se moquait de moi, que je sais quelquefois aller de l'avant. Un sabre d'abordage, c'est plus facile à manier dans la main qu'un canard escroqué.

— C'est bien, mon ami : tu auras de l'avancement, va..... Et ton coup de sabre, qu'en dis-tu?

— Mais, Monsieur, je dis que, pour celui-là, je ne l'ai pas *volé*.

— Allons donc, qui est-ce qui te parle de *voler!* Ta blessure efface tout aujourd'hui. — Messieurs, il faut que, tous, nous demandions de l'avancement au commandant pour notre novice Faraud, et qu'une fois rendus à terre nous l'envoyions, à nos frais, en classe, pour qu'il apprenne à lire et à écrire; car c'est un bon et brave garçon que ce novice-là.

— C'est dit! Voyons, Faraud, sers-nous à dîner, car nous mourons tous de faim. »

Faraud, pendant tout le reste de la croisière, continua à se comporter à merveille avec ses maîtres qui, chaque jour, s'attachaient de plus en plus à lui.

La *Topaze* revint à Brest après sa glorieuse croisière. En arrivant dans le port, le commandant s'empressa de signaler à la bienveillance du ministre de la marine, les officiers et les matelots qui s'étaient le plus distingués pendant la campagne.

Les croix d'honneur ne pleuvaient pas alors; quinze croix cependant arrivèrent pour être réparties entre les braves de la *Topaze*. Le novice Faraud en eut une! et voilà le cuisinier des aspirans devenu chevalier de la Légion-d'Honneur! Dites, à présent, que tout se donnait alors à l'intrigue!

Les aspirans, en apprenant l'illustration de leur novice, ne voulurent plus souffrir qu'il continuât à fricoter pour eux. Mais Faraud s'obstina à vouloir *fricoter* comme à l'ordinaire. La fortune intervint dans ce grave débat, et le novice fut fait matelot à vingt-un francs par mois. Plus moyen de rester au poste des aspirans.....

Hélas! que de regrets cet avancement coûta à notre pauvre diable! Ne pouvoir plus faire bouillir la chaudière de ses chers maîtres! Cruelle grandeur, qui l'arrachait à ses penchans, à ses vifs et généreux petits bambocheurs, qu'il aimait tant! Pourquoi, aussi, avait-il été chercher, le sabre à la main, l'honneur d'être décoré, à bord de cette frégate anglaise! Le triste Faraud aurait presque déposé sa croix pour jouir du bonheur de faire sauter une grillade dans la poêle de son ancienne cuisine. Avec quelle douleur secrète il voyait un autre novice le remplacer maladroitement dans la place qu'il occupait si bien! Que de fois il se glissait à l'improviste dans cette chère et trop aimée cuisine, pour gratter furtivement une carotte, jeter une poignée de sel dans la chaudière, ou fourrer un morceau de bois dans le feu, que son successeur négligeait de faire pétiller! Puis, après avoir ainsi contribué à faire bouillir la marmite, il se sentait plus content de lui, moins fatigué du poids de son insupportable grandeur. Une autre chose le consolait encore : c'était la bienveillance que lui avaient conservée ses anciens maîtres. Jamais un grand dîné ne se donnait au poste des aspirans sans que Faraud ne jetât un coup-d'œil sur les préparatifs du festin, ou sur la manière dont marchait la cuisine. Les bons de doubles rations pleuvaient sur lui pour les moindres bons offices qu'il rendait par pur zèle : il partageait, quand il le voulait, avec le personnel des serviteurs du poste les débris, assez maigres du reste, de chaque repas des aspirans. C'était un vieil ami de la maison, sans lequel rien n'aurait été bien, et avec l'aide duquel tout allait à ravir, pourvu qu'il y eût mis le doigt. Tant de dévouement à tout un corps qui, pour lui, était devenu une individualité, devait avoir son prix, sa couronne, et cette couronne fut celle du martyre.

Dans une bagarre, où un de ses anciens maîtres se vit forcé

de mettre le sabre à la main contre une foule de matelots révoltés, Faraud, n'écoutant que son zèle, ou, pour mieux dire, que l'instinct de toute sa vie, se précipita au devant d'un furieux qui, le couteau au poing, se jetait sur le jeune officier. Le coup destiné à l'aspirant alla frapper le flanc du malheureux qui s'immolait pour lui. Il succomba peu d'heures après que son sang eût éteint la révolte, et, en expirant, il fit entendre avec une sorte d'extase et de tendre fanatisme, ces mots, que le corps des aspirans n'oubliera jamais : *Je meurs content, j'ai sauvé l'un d'eux!*

Ed. Corbière.

POÉSIE.

La Vision.

L'oiseau, la tête sous son aile,
Dormait, fatigué de ses chants;
Et le pâtre, et son chien fidèle,
Tout sommeillait aux champs.

Et moi, je veillais solitaire
Dans le silence de la nuit,
Quand la cloche du monastère
Vint à sonner minuit.

Dans un nuage, pâle et sombre,
La lune à demi se cachait;
J'ai frissonné.... C'était une ombre
Qui vers moi se penchait.

Comme la note aérienne,
L'accord plaintif et passager,
Que sur la harpe éolienne
Module un vent léger,

Un rêve heureux de ma jeunesse,
Traversant la nuit du passé,
Mêlé d'amertume et d'ivresse,
Sur mon ame a glissé !

Oh ! de sa brillante demeure
Venait-il, ce beau séraphin,
Consoler l'ami qui le pleure,
Ou m'annoncer ma fin ?

Plus rapide que la pensée,
L'ombre, voilant des traits chéris ;
Dans le vide s'est effacée
Avec un doux souris.

Fantôme à l'aimable figure,
Ombre de celle qui n'est plus !
Reviens, dans sa cellule obscure,
Visiter le reclus !

Berçant ta forme vaporeuse
Sur l'aile invisible des vents,
Descends dans la nuit ténébreuse,
Au séjour des vivans ;

Séjour de misère et de larmes
Qui pour moi n'a plus un lien,
Séjour autrefois plein de charmes,
Quand il était le tien.

Avec toi, sous la froide pierre,
Depuis que dorment nos amours,
Dans le deuil et dans la prière
J'ai consumé mes jours.

Plus de casque au flottant panache !
Par le lourd chagrin affaissé,
Sous un capuchon qui le cache
Mon front s'est abaissé.

L'armure a fait place aux cilices,
Et, cherchant l'oubli dans ce lieu,
Au monde, à ses vaines délices,
J'ai dit un long adieu.

Mais le temps, l'absence et Dieu même
De mon cœur n'ont pu te bannir,
Là, jusqu'à mon instant suprême,
Vivra ton souvenir.

Au fond de ma tombe claustrale,
Il veille dans ce cœur glacé,
Comme la lampe sépulchrale
Au lit d'un trépassé.

Reviens, ô le plus beau des anges,
Le plus pur des esprits du ciel,
Qui célèbrent dans leurs louanges
Jéhovah l'Éternel :

Quand je verrai l'astre mystique
Trembler sur mes épais barreaux,
Et du chœur de l'église antique
Argenter les vitraux ;

Quand je veillerai solitaire
Dans le silence de la nuit ;
Quand la cloche du monastère
Aura sonné minuit !

Aphélie Urbain.

La Soeur du Démon.

CHRONIQUE DE NORMANDIE.

A Elle !

Quelle main touche l'orgue aux célestes pédales,
Dont les sons font vibrer les voûtes et les dalles ?
Est-ce l'instant auguste où, dans des flots d'encens,
Au milieu des parfums de la myrrhe, aux accens
Des angéliques voix, chassant l'esprit immonde,
Le Sauveur apparaît pour le salut du monde;
L'heure où la nef, en chœur entonnant l'angélus,
A la cour de Marie appelle ses élus ?

Sous les sombres arceaux, rêveuse et solitaire,
Une femme inconnue, à genoux sur la terre,
Un rosaire à la main, paraît avec ferveur
De quelque ange du ciel implorer la faveur.
Près d'elle un page imberbe, au visage moresque,
Du soyeux cafetan, parure barbaresque,
Richement revêtu, soutient d'un bras soumis
Les replis ondoyans du manteau de samis
Dont sa belle maîtresse aujourd'hui s'est parée.
Plus loin, de hauts barons une foule attirée
Se répand à l'entour : leurs yeux, de toutes parts,
Sur elle concentrés font pleuvoir leurs regards.

L'un d'eux, Ulric l'impie, immobile à sa place,
Croise ses bras nerveux que la surprise enlace;
Ulric, l'effroi du peuple et l'espoir de l'enfer,
Dont le cœur s'est durci sous l'armure de fer.
Car jamais on ne vit ses yeux mélancoliques
S'attendrir sur le Christ des vieilles basiliques.
Il ne croit plus, il raille; et, dans son ame en deuil,
La froide impiété ne creusa qu'un cercueil!
Jamais aux pieds des saints il n'alluma de cierge;
Il rit du purgatoire, il médit de la Vierge;
Il blasphème le Dieu du paternel foyer!

Lors, s'adressant tout bas à son vieil écuyer:
« Quelle est donc cette femme, ami? — C'est Aloïse,
Que nos prêtres sacrés, au temple de Moïse,
Naguère ont arrachée: on ne sait son pays;
Voici bientôt huit jours que, du sacré parvis
Pour la première fois franchissant l'humble enceinte,
Elle vint s'incliner au pied de la croix sainte.
On dit que nos docteurs, chaque soir, au saint lieu,
Répandent dans son sein la parole de Dieu;
Mais, prodige inoui! cette main blanche et belle
Au signe du salut, incessamment rebelle,
Se refuse: on le dit! jamais, d'un doigt pieux,
Elle n'effleure l'eau dont la source est aux cieux!
Puis, on croit qu'en secret la jeune néophite
Aux leçons de l'amour docilement profite;
Et que si des chrétiens elle embrasse la foi,
C'est qu'un fier chevalier, nourri dans notre loi,
Toucha son cœur fervent. Voyez ces yeux timides
Soulever mollement leurs paupières humides;
De sa noire prunelle un feu sombre et voilé,
Tremblant dans ses rayons, semble un regard ailé;
Et, prompts comme la flèche, à travers cette ogive,
Sur vous dardent tous ceux de cette belle juive. » —

Ulric a tressailli ! mais le salut du soir
Fait fléchir les genoux sous le saint ostensoir
Que le prêtre, incliné, voile du tabernacle.
Les vassaux, les seigneurs, regagnant leur cénacle,
Pieusement repus de la manne du ciel,
Sur leurs lèvres encor cueillent un peu de miel.

La superbe étrangère a repassé le porche,
Où veillent des valets sous le feu de leur torche.
Ulric, comme l'éclair, s'élance sur ses pas;
Lui, qu'aux champs de Syrie affrontant le trépas,
La mort laissa debout, faible près d'une femme,
Sent l'amour et l'effroi se glisser dans son ame.
La juive le devine, et, douce à son vainqueur,
Laisse errer un sourire échappé de son cœur.
Rappelant de ses sens l'audace accoutumée,
Ulric s'écrie : « Arrête, ô vierge d'Idumée !
Si la grâce a touché la fille de Sion,
L'amour fera-t-il moins? De la création
O prodige inconnu ! Toi, son divin oracle,
Tu m'as révélé Dieu dans son plus beau miracle !
Reçois-moi pour esclave. Oui ! mon ame et mon corps,
Et mon éternité, sont à toi sans remords.
Que ne puis-je t'offrir tous les trésors du Gange,
Ou l'immortalité du bonheur d'un archange !
Enlacer mes jours forts à tes jours gracieux,
A ces jours tramés d'or qui descendent des cieux ! »—

Sans lui répondre encor, l'adroite enchanteresse,
Fait tomber de ses yeux une molle caresse;
Et, se couvrant d'un voile où ruisselle l'argent,
Vers son manoir lointain hâte un pas diligent.

Tous deux vont parcourant une route inconnue.
La lune, à leur aspect, a glissé sous la nue;

La nuit ferme ses yeux : escortés de flambeaux,
On eût dit deux esprits visitant des tombeaux.
Ils arrivent enfin : sous la porte gothique,
La goule au front de marbre, au rire fantastique,
Défend l'abord du seuil, dont les gonds ont grincé
Sur leur base d'airain : les amans ont passé.

Foulant aux pieds les fleurs de la salle splendide,
Ulric est fasciné ! Son mystérieux guide,
Muet encor, s'arrête : un luxe oriental
Embrase les lambris de lustres de cristal,
Aux prismes jaillissans des flammes bigarées,
Qui croisent leurs soleils en lueurs diaprées.
Sous l'arabesque d'or, des miroirs transparens
Reflètent les flambeaux et leurs éclairs errans ;
Tous les parfums d'Asie, aux suaves prestiges,
Versent au sein d'Ulric leurs délirans vertiges.
L'enivrante Aloïse, à l'invisible autel,
Est la divinité de ce temple mortel !

Jamais, de saint Herbland les châsses précieuses,
Que le peuple dota de richesses pieuses,
Ne frappèrent les yeux d'un éclat plus puissant ;
C'est d'un ange, — on l'eût dit, — l'asile ravissant.

— « Habitante du ciel, et d'amour altérée,
Viens-tu boire les pleurs de mon ame ulcérée !
Viens, Ulric t'attendait : viens, par la volupté,
Nous élancer ensemble à l'immortalité ! »

Quand du sein d'un volcan, impatiente esclave,
Gronde, bouillonne, éclate et s'élance la lave,

Tel, dans le cœur d'Ulric, les bouillonnans transports,
Trop long-temps comprimés, en franchissent les bords.
Sur ses traits convulsifs une infernale joie
Brille; et, d'un bond hardi se jetant sur sa proie,
L'attire dans son sein. Sa lèvre, en parcourant
Tant de trésors cachés, sème un feu dévorant :
Mais, si près d'être heureux, ô terreur! ô surprise!
Ses mains, en se tordant, repoussent Aloïse.
C'est en vain : Aloïse, avec des nœuds de fer
Enchaîne son amant; et la fille d'enfer,
Dépouillant par degrés sa forme et sa figure,
A déployé sur lui sa hideuse envergure.
Vainement il veut fuir : par la rage animé,
Il roule et se débat loin du monstre emplumé.
Pour la première fois Ulric, Ulric s'effraie!
Sur ses yeux sont fixés les regards d'une orfraie,
Qui, d'une serre aiguë attachée à ses flancs,
Déchire et jette au loin tous les lambeaux sanglans;
Et leurs tronçons épars se crispent dans les flammes
Qui mordent les lambris de corrosives lames.
Dans les gerbes de feu, dans les noirs tourbillons,
Les frères de Satan surgissent par millions,
Qui, hurlant et courant, entrechoquant leurs ailes,
Tracent en tournoyant des cercles d'étincelles.

On dit qu'à l'aube on vit un cortége aérien,
De la cendre exhumant l'ame en feu d'un chrétien,
S'élever dans les airs, et, d'un rire profane,
Se passer l'un à l'autre un fardeau diaphane :
Puis, que tout disparut, et qu'un rire infernal,
S'éteignit aux accens de l'oiseau matinal!

VALMORE, comédien.

VOYAGES.

Ascension au Righi,

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN SUISSE.

(23 Juillet 1829.)

Ce fut après avoir traversé la riante vallée de Sarnen, que nous nous embarquâmes sur le lac de Lucerne, célèbre par ses tempêtes, célèbre par Guillaume Tell. Nous étions depuis quelques minutes à peine sur ses eaux bleuâtres et transparentes, que déjà le Pilate se découvrait à nous avec ses aspérités et ses formes singulières. Le Pilate est une des montagnes les plus remarquables de ces contrées: sa hauteur absolue est de cinq mille sept cent soixante pieds; et sa cime, bizarre et inégale, se montre de toute part dans l'isolement d'une prodigieuse hauteur. Il ne paraît pas qu'aucune végétation ait lieu sur ce colosse, dont la surface entièrement nue se nuance

de mille couleurs différentes, selon les différens jours qui l'éclairent. Cette masse inculte et décharnée contraste merveilleusement avec les objets rians et variés qui l'entourent, et que de tous les points elle domine.

Il serait difficile d'imaginer rien de plus ravissant que le tableau qui s'offre au voyageur, lorsqu'après quelques instans de navigation il tourne ses regards vers les lieux qu'il vient de quitter. Il voit alors la vallée de Sarnen dans toutes ses proportions, riche, fraîche, parée comme un jardin, et protégée par de hautes montagnes couronnées de sapins, et dont les pentes, diversement cultivées, sont couvertes de châlets et de troupeaux. Au milieu de ce beau paysage, dominé à droite par l'arsenal de Sarnen et la maison des Tireurs, s'élève l'église d'Alpnach; au fond du tableau, et plus loin, s'aperçoivent les cimes glacées du Wettheron et de quelques autres montagnes de l'Oberland.

Nous parcourons pendant une heure encore ce lac célèbre, au milieu de tous les enchantemens d'une nature riche de ses frimas et de sa fécondité. A droite et à l'extrémité de l'horizon, s'offrent, dans tout leur éclat et leur magnificence, les sommets neigeux des Alpes et de l'Appenzell, qui, se confondant à leur base avec de vastes prairies, présentent ainsi l'image des éternels hivers, à côté des gazons et des fleurs.

Bientôt nous aperçumes à notre droite le village de Stanstad, que l'armée française, au milieu de glorieux combats, et cédant aux nécessités de la guerre, réduisit en cendres, le 9 septembre de l'année 1798. Nos guides nous firent, en soupirant, le récit de cette catastrophe, dont ils ont conservé le souvenir; ils nous parlèrent de sang mêlé aux eaux du lac, et des larmes tombèrent sur leurs joues.

Nous débarquâmes à ce village, pour y être témoins d'un exercice familier aux Suisses, et pour lequel les cantons se

réunissent à des époques déterminées : c'est le tir à la cible. Depuis long-temps le bruit des armes nous avait appris que, dans ces paisibles lieux, se disputait le prix de l'adresse. C'est chose remarquable que l'ordre et la dignité qui règnent à cette cérémonie nationale, présidée par un vieillard aux cheveux blancs, et dont la physionomie douce et sévère commande la confiance et le respect. Des hommes de tous les âges, presque tous d'une haute stature, et armés d'une pesante carabine, semblent bien moins se livrer à un exercice frivole qu'à l'accomplissement d'un devoir dont ils comprennent l'importance. Point de rires bruyans, point de tumulte; chaque tireur se présente gravement à son tour, vise au but et se retire.

Après avoir assisté quelques instans à ce spectacle imposant et grave, nous reprenons notre embarcation, et continuons notre route vers le Righi. De Stanstad jusqu'au pied de cette montagne renommée, on jouit d'une vue ravissante; la rive gauche surtout offre un amphithéâtre de verdure d'un magique effet. Je n'hésite pas à croire que cette partie du lac de Lucerne ne surpassât les bords orientaux, si justement vantés, du lac de Genève, si quelques villages, quelques habitations en ornaient la solitude. Si l'on se retourne vers Stanstad, on aperçoit une vieille tour carrée, dont les fondemens baignent dans les eaux du lac, et qui servit sans doute autrefois à la défense de ce village. Ce vieux monument, dont la teinte séculaire atteste la vétusté, est d'un effet fort pittoresque au milieu d'une nature que chaque jour, chaque instant renouvellent. Bientôt nous apercevons les clochers de Lucerne, que le Pilate domine; et dans la direction opposée se montre le Righi, montagne remarquable par l'élégance de ses formes et la verdure dont toutes ses parties sont couvertes. Quelques cimes neigeuses se montrent à droite, et font de ce tableau, observé du milieu du lac, l'un des plus enchanteurs qui puisse

s'offrir à l'admiration des hommes. Nous débarquâmes à trois heures vingt minutes à Weiggeis, village que le Righi domine, et partîmes de suite pour le sommet de cette belle montagne, où nous arrivâmes après quatre heures d'une marche rapide et laborieuse. Nous avions successivement passé devant la première auberge située à une heure de marche du Righi-Culm (c'est ainsi qu'on appelle la plus haute sommité de la montagne), puis devant la seconde, nommée Righi-Staffel, et située beaucoup plus près du terme de notre ascension.

Aux chemins escarpés, étroits et sinueux qu'il nous avait fallu parcourir depuis quelques heures, succède en cet endroit une pelouse de verdure d'une pente douce et régulière, et qui semble monter jusqu'au ciel! La piété des hommes a élevé dans cette solitude un grand nombre de croix, dont les hautes proportions et l'alignement ascendant et symétrique, impriment à ces lieux je ne sais quoi de grave et d'imposant dont l'ame se sent profondément émue! A l'extrémité la plus élevée de ce chemin de gazon et de fleurs, un immense horizon se découvre tout à coup, et la vue, bornée jusqu'à ce moment à des distances rapprochées, embrasse un vaste paysage qui n'a de limites au loin que la chaîne du Jura. C'est un des événemens les plus prodigieux de l'ascension du Righi, que cette transition rapide, inattendue, des lieux resserrés, circonscrits, que l'on parcourt depuis long-temps, à un point d'où l'univers entier semble se montrer sous les pieds du voyageur. Ce point est le bord d'un effroyable précipice, qui mesure par une coupe verticale la hauteur que viennent de parcourir quatre heures d'une marche non interrompue.

C'était un tableau fort remarquable que celui qu'offrait le Righi vers ses régions les plus élevées. On voyait arriver, dans toutes les directions, les uns sur des chevaux, d'autres à pied, quelques-uns sur des civières, un nombre infini de voyageurs

qui venaient de toutes les contrées de l'Europe pour jouir d'un spectacle de quelques minutes, le coucher du soleil ! Beaucoup de personnes nous avaient devancés ; un plus grand nombre encore nous suivaient ; il était sept heures quand nous arrivâmes à cette cime tant désirée. Le temps était beau, le froid était piquant, et nous attendîmes, enveloppés dans nos manteaux, la grande scène à laquelle nous venions assister.

Quelles expressions pourraient peindre la magnificence du spectacle dont nous fûmes les témoins? Le soleil commençait à s'abaisser vers l'horizon, et la base des Hautes-Alpes n'était presque plus éclairée; bientôt une nuit profonde la déroba complétement à nos yeux, tandis que leurs sommets brillaient encore d'une lueur rosée dont les teignait le soleil à son déclin. Le Titlis, surtout, l'une de ces belles montagnes, étincelait de mille feux. Enfin, le globe ardent disparut pour nous, comme en se précipitant tout à coup; et, pendant long-temps encore, le côté de la France vers lequel il était descendu, semblait annoncer le commencement d'un beau jour. Les autres points de ce vaste tableau étaient dans une obscurité toujours croissante. Les sommités des Alpes, dont la base et les flancs étaient enveloppés d'une nuit obscure, s'apercevaient encore distinctement, mais pâles, mais décolorées, et comme des fantômes immobiles suspendus dans les airs. Enfin, une obscurité complète se répandit sur la nature entière, et chaque curieux, ou plutôt chaque admirateur de cette scène pompeuse, se retira sous les abris que l'industrie des hommes créa dans ces régions solitaires.

Qui croirait, s'il ne l'avait vu, que sur ce sommet élevé, que dans quelques mois aucun être vivant ne saurait habiter, plus de deux cents personnes trouvèrent à satisfaire à tous les besoins de la vie? Un vaste hôtel, construit en bois et occupant

le point le plus élevé du Righi, reçut dans cette soirée plus de cent voyageurs, qui, après un repas servi à une table commune, trouvèrent presque tous un lit et une chambre propre et commode. Les autres redescendirent aux deux hôtels situés plus bas et à quelque distance du Righi-Culm.

Depuis quelques années, le nombre des étrangers qui entreprennent la course du Righi s'est tellement accru, que trois hôtelleries suffisent à peine aujourd'hui à l'empressement des voyageurs. L'un des inconvéniens de ces vastes bâtimens en bois, seul mode de construction possible dans ces hautes régions, c'est la secousse que le moindre mouvement imprime à leurs différentes parties; aussi le sommeil n'est-il possible que quand tous les voyageurs sont couchés. Les plus diligens, et nous l'avons éprouvé, sont ceux qui ont le plus à souffrir de cette communauté vraiment importune.

Nous étions depuis quelques heures plongés dans un sommeil profond, lorsqu'un pâtre fit entendre dans les corridors de l'auberge les sons de sa cornemuse; c'est ainsi que les voyageurs sont prévenus qu'il est temps de se lever. C'était le 24 juillet : il était trois heures du matin. Au même instant, et comme par une secousse électrique, chacun abandonne son lit et s'habille à la hâte; on se rencontre, on se heurte dans l'ombre, on sort de l'hôtel avec précipitation, et on s'empresse d'arriver au point d'où la veille on avait joui du coucher du soleil, et d'où, dans quelques instans, on va contempler son réveil! Chacun prend sa place; les uns assis, les autres debout; ceux-ci immobiles, ceux-là marchant, et tous s'entretenant, dans des langues différentes, d'intérêts divers. Ce sont des Anglais, des Prussiens, des Russes, des Italiens, des Français; c'est l'Europe enfin, députée au sommet du Righi pour saluer le soleil!!

Le firmament était encore parsemé d'étoiles, et ce ne fut qu'après quelques instans d'attente que nous aperçûmes à l'orient une lueur légère et rougeâtre. Alors, le sommet des montagnes les plus voisines se sépara de l'obscurité profonde qui en enveloppait encore les régions inférieures, et bientôt leurs formes se dessinèrent complétement devant cette clarté toujours croissante dont elles semblaient nous dérober la source. A peine quelques minutes s'étaient encore écoulées, que des flots de lumière s'élevèrent comme d'une vaste fournaise, et montèrent vers le ciel comme un embrasement subit et immense! Tel était le lieu que nous occupions, que, pour nous, ces torrens de feu paraissaient sortir du sein de la terre; et telles sont, dans ces contrées, les illusions si fréquentes de l'optique, qu'à peine quelques pas semblaient nous séparer de cet imposant spectacle.

Un beau nuage, le seul qu'on aperçut en ce moment, planait comme un miroir au-dessus de cette asmosphère embrasée, et réfléchissait les plus vives couleurs. Le rubis, le saphir n'ont assurément rien d'aussi brillant que les feux dont ce nuage étincelait.

Quelle plume, quel pinceau pourraient reproduire tant de magnificence? Il ne faut pas entreprendre de décrire de telles merveilles; heureux celui qui les a contemplées! c'est, pour toute sa vie, comme un souvenir de la divinité!

Cependant l'atmosphère lumineuse s'agrandissait; c'était le cortége qui précédait l'astre du jour; il allait paraître! A cet instant, saisie d'admiration, de respect, la foule devint muette, immobile, et semblait écouter, comme si quelque grande parole dût se faire entendre. Je vis plusieurs personnes incliner leur front devant cette scène imposante; et, par un mouvement instinctif, ma tête se découvrit. Les premiers rayons du soleil parurent enfin au-dessus de l'horizon, et le pâtre qui, peu

auparavant, nous avait éveillés, salua par un chant des montagnes ce lever de la nature.

C'est là qu'il faut aller chercher de douces et pures émotions! C'est dans ces momens d'une pieuse admiration, qu'un Dieu se révèle à l'homme avec sa gloire et sa puissance!

A peine le soleil avait-il parcouru quelques degrés, que le sommet nacré des Alpes de l'Appenzell se colora d'une teinte rouge et vermeille, tandis que la base en était encore invisible pour nous. L'orient était enflammé, et le canton d'Unterwalden et la vallée de Sarnen, placés à l'occident, étaient encore dans une nuit profonde. Sous nos pieds, et vers les régions les plus basses de la plaine, au nord, on voyait de légers brouillards à la surface du sol, qui semblaient être autant de petits lacs épars au milieu de cet immense tableau. Enfin, le soleil s'éleva bientôt complétement au-dessus de l'horizon, pour éclairer le plus vaste espace qui se soit jamais offert à nos regards.

Tourné vers le nord, l'observateur embrasse une immense plaine bornée au loin par la chaîne du Jura, qui s'aperçoit à peine comme une ligne prolongée de vapeurs épaisses. Des lacs, des villes, une innombrable quantité de villages parsèment cette enceinte; on croit voir le monde entier! Plus près, et comme sous ses pieds, on aperçoit les clochers de Lucerne, le lac des Quatre-Cantons, le village de Kusnach, et les ruines du château de Gessler. Si on se tourne vers l'est, on découvre toute la partie orientale de la Suisse, jusque bien avant dans les plaines de la Souabe. Sur un plan plus rapproché se montrent le lac et la ville de Zug, les villages de Schwitz et d'Art, la vallée de Goldau, où s'élevait, avant l'année 1806, un village que recouvrent aujourd'hui les débris d'une des sommités du Ruffiberg. A l'occident, l'œil embrasse tout le canton d'Unterwalden, le lac et la vallée de Sarnen, le Pilate, si grand, si décharné, et qu'on voit si long-temps! En se tournant vers le

sud, on est frappé de stupeur en se trouvant face à face, et comme à la longueur du bras, avec la chaîne des Alpes de l'Appenzell, depuis le Sentis jusqu'aux Alpes colossales du canton de Berne. La Jungfrau domine parmi ces dernières, et se distingue, par ses formes et sa hauteur, des autres montagnes neigeuses, le Welhorm, l'Eiger, le Wetheron, dont nous séparaient quatre jours de marche, et qui, cependant, paraissaient n'être éloignées de nous que de quelques centaines de pas.

On ne saurait imaginer un panorama plus vaste et plus complet que celui dont jouit le voyageur sur cette cime élevée; c'est le plus grand spectacle qui puisse se dérouler aux yeux de l'homme. C'est au sommet du Righi qu'il faut aller pour se faire une idée de l'infini, de l'espace, et de ce que la création a pu former de grand, de sublime, d'imposant. C'est de là qu'on peut embrasser d'un regard l'immense chaîne des Alpes, et cette mer de montagnes qui hérissent certaines contrées de la Suisse.

Il n'était encore que huit heures du matin, et déjà le Righi était presque complétement abandonné de ses hôtes nombreux, jusqu'à ce que de nouveaux pélerins vinssent le soir rendre à cette solitude le mouvement et la vie. Nous le quittâmes aussi, non sans un vif regret, en nous dirigeant par un sentier étroit et rapide, que l'écrivain Ebel interdit aux voyageurs qui éprouvent des vertiges, mais qui m'a paru n'offrir de danger pour personne, dans ses points les plus escarpés. Nous arrivons après trois heures de marche à la chapelle de Guillaume Tell. Ce lieu saint a été bâti à l'endroit même où Gessler a reçu la mort. Construite au bout d'un chemin couvert, élevée de quelques marches au-dessus du sol, la chapelle de Guillaume Tell est simple et sans ornemens. On voit cependant au-dessus

de la porte un tableau représentant le tyran frappé de la flèche qui délivra la Suisse de l'un de ses oppresseurs. Gessler est à cheval, entouré de ses satellites; un groupe de femmes suppliantes est à ses pieds : ce sont les parentes et la femme de Guillaume Tell qui demandent sa grâce. Le héros est à quelques pas, derrière un arbre; son arc est tendu, et, sur le refus obstiné de son ennemi, il le frappe d'un trait qui lui perce la poitrine.

La chapelle de Guillaume Tell est construite non loin du château de Gessler. Curieux et instructif rapprochement! Ici, des ruines que le temps dévore, qu'aucune main ne songe à relever, non plus que le despotisme, dont elles ne sont là que comme de lointains souvenirs! Là, une humble chapelle, qu'un orage, qu'une avalanche peuvent détruire, mais que la piété, que la reconnaissance des hommes cultivent depuis des siècles, et qu'ils conserveront aussi long-temps que la gloire et la liberté seront chères à leurs cœurs.

Après une demi-heure de marche, nous arrivons de ce pieux monument à Kusnach, où nous nous embarquons sur le lac de Lucerne, à son extrémité opposée à celle où la veille nous avions commencé notre navigation. Nous passons près de la petite île d'Alstadt, sur laquelle l'abbé Raynal avait fait élever, à la gloire des trois libérateurs de la Suisse, une pyramide que le feu du ciel a renversée.

Peu après nous arrivons à Lucerne, où nous débarquons à trois heures et demie. Dans un autre article, nous dirons ce que cette ville offre d'intéressant et de remarquable.

BLANCHE, D.-M.

Ce morceau est extrait du *Précis analytique des Travaux de l'Académie de Rouen*, pour 1832.

La Danse des Morts.

RÊVERIE FANTASTIQUE.

A peine la nuit, de ses sombres ailes, a-t-elle secoué les ténèbres sur la terre, que la peur vient à moi et me glace au cœur.

Jeune fille! garde-toi de passer le seuil de la maison paternelle; égaie le foyer de tes vieux parens par ton doux parler d'innocence et d'amour; mais, jamais, oh! jamais, ne dirige tes pas du côté de cette enceinte où s'élèvent, tu sais, ces croix blanches aux grands bras; car, je te le dis, tu y laisserais ton repos, les fragiles roses de ton teint, et ta gaîté d'enfant..... .....

Comme ils sont nombreux, les morts! maintenant que, couverts de leurs longs linceuls, ils se sont tous levés de leurs tombeaux! — Voyez! ils franchissent la haie d'aubépine du cimetière; ils se répandent dans la plaine, sur les collines, dans les sentiers étroits, ou bien, vont s'asseoir sous les berceaux de verdure.

Par une veillée d'hiver, quand la flamme pétillante vous réunit en demi-cercle autour du feu, pour entendre les contes d'une bonne octogénaire, si vous tournez vos regards vers la fenêtre qui donne sur la campagne, peut-être alors pourrez-vous y apercevoir comme une ombre qui se glisse. — C'est quelque mort de vos parens, de vos amis, qui vient vous rendre sa visite. Il vous a tous embrassés autrefois, jeunes gens, vous a tenus sur ses genoux, vous a prodigué ses caresses, et maintenant, il s'élance pour franchir la barrière qui le sépare de la vie.... Vains efforts! — Comme il doit souffrir, ainsi exposé à l'air froid de la nuit! — Mais levez-vous donc, volez; peut-être celui que vous avez vu a-t-il encore quelques embrassemens pour vous!.....

Voyez là-bas, au pied de la colline : ce sont les morts! Ils forment des chœurs de danse, ou bien font entendre leurs chants. Quelle expression ils ont, ces chants! comme ils vont à mon ame, en la remplissant d'un effroi mêlé de délices! Ils sont confiés à la brise, aux feuilles sèches qui me les apportent.

Deux fantômes s'écartent de la foule et vont s'asseoir dans le bocage voisin, auprès du ruisseau qui pleure si doucement. Ils semblent prendre plaisir à se dérober aux regards; c'est comme deux enfans qui jouent. Écoutons! peut-être est-ce une confidence de jeune fille.

— « Viens, Loyse, retirons-nous à l'écart; asseyons-nous sur ce gazon, dont l'herbe se courbe et se relève au gré du vent qui le caresse : je te dirai comment Léonce m'a aimée, et puis comment il a changé mes robes de gaze et de soie en un froid et éternel linceul.

« Tu sais ces heures de fête où, chez les vivans, la nuit est trompée par un jour plus brillant que le jour; où l'or, les diamans, les fleurs, les chevelures ruissèlent confondus; où les têtes s'égarent, les cœurs palpitent; où l'on s'enivre des parfums d'amour; où l'on respire des soupirs d'amour..... Et moi, jeune vierge de quinze ans, j'étais là, près de ma bonne mère, ne voyant, n'entendant rien, rien, qu'un beau jeune homme au visage d'ange, aux yeux bleus, à la chevelure de soie. Oh! je n'essaierai pas de te le peindre. Qu'il m'eût été doux de vivre et de mourir avec lui, d'être placée sous la même tombe, et de venir ensemble maintenant contempler la blanche figure de la lune!! — Et rien de tout cela! — Il me dit bien que j'étais sa vie, qu'il m'aimait plus que tout au monde, plus que lui-même. — Je le crus : il me regardait avec tant d'amour!... — Un soir, assise seule dans ce petit bois que tu vois s'arrondir là-bas, je repassais dans mon esprit combien Léonce m'avait donné de bonheur, devait m'en donner encore! Il était tout pour moi; la tendresse de mes parens me semblait bien faible auprès de son amour! — A quelques pas de moi, un jeune homme pressait une femme sur son sein; mon cœur m'annonçait un parjure : je m'avance.... Léonce! c'était lui! — Le fossoyeur ne tarda pas à bêcher pour moi.

« En apprenant ma mort, une larme de regret n'est pas venue mouiller sa paupière; mon nom n'a jamais été accompagné d'un soupir. — Il vit, il chante des airs d'amour, et je l'aime encore; je

l'aime toujours! — Loyse... prenons ce sentier bordé d'épines : à travers les vitres de sa maison, je te le montrerai, souriant à sa jeune épouse, et caressant de beaux enfans qu'une autre plus heureuse que moi lui a donnés. »

.....

Guerriers! que j'aime vos cicatrices et les losanges que dessine le sang de vos blessures! Réjouissez-vous! vos fils redisent votre bravoure, et montrent avec fierté vos armes, suspendues comme des trophées, tandis que vos veuves reçoivent le salut du respect.

.....

Ombres de jeunes femmes! que j'aime votre teint pâle, vos longs cheveux, qui flottent sur vos habits du tombeau. Dansez, légères, sur le gazon velouté. Vos enfans bénissent votre nom. Vous le voyez! chaque matin, ils viennent déposer des fleurs et de tendres souvenirs sur vos tombes parées; ils arrosent l'arbrisseau du deuil; ils se rappellent vos traits chéris, vos vertus, les doux noms que vous leur avez donnés, et votre image remplit leur cœur d'espérance et de bonheur.

Et ces morts, où vont-ils? Dans le bois sur lequel repose ce nuage noir. Jeunes et pleins de vie, ils ont planté ces arbres, ils ont joui de leur ombre hospitalière, ils les aiment. — Oh! si, surpris par la nuit, un bois vous sépare de votre demeure, gardez-vous d'élever des chants profanes quand vous le traversez; qu'une sainte frayeur vous arrête plutôt, et vous empêche d'y porter vos pas. Respectez chaque arbre, chaque buisson : votre père ou votre amante y a peut-être cherché un asile dans la vie, et revient les visiter après sa mort.

.....

Mais les étoiles pâlissent, les voiles de la nuit deviennent plus transparens; bientôt à sa charrue retournera le laboureur, et la confiante villageoise reprendra ses joyeuses chansons... — Les danses des morts cessent, la gaîté les abandonne; ils regagnent lentement leurs tristes monumens. La nuit commence pour eux, et le jour pour les vivans.

Alphonse Étienne.

Revue. — Chronique.

L'ACTEUR EST UN PARIA !

ISABELLE.

Le peuple, cette nuit, crie *vive Bourgogne !*

LE CONNÉTABLE.

Il criera demain *vive Armagnac !*

LE ROI.

Et qui donc criera *vive la France !*....

(PERINET LECLERC, acte 5.)

Le caractère saillant de notre époque littéraire, pour quiconque tâche de suivre la marche géante de l'art, c'est le goût du théâtre, qui s'est développé depuis quelques années, goût ardent, emporté, quelquefois même aveugle par enthousiasme, et qui a fait de cette partie de la littérature en France, la partie principale, un moment même exclusive.

De là cet accroissement dans le nombre des théâtres, tant à Paris que dans la province; de là cette prodigieuse abondance de pièces, œuvres hâtives, il est vrai, pour la plupart, et semblables aux fruits dus à une végétation forcée, mais qui n'en portent pas moins avec elles l'empreinte de force et de vie que notre siècle donne à tout ce qu'il produit; de là enfin ces hardiesses souvent blâmables par le fait, mais toujours nobles et louables dans leur but, ces innovations, fameuses par l'acharnement et la réputation de leurs adversaires, par le nombre et le talent de leurs défenseurs, et qui toutes n'ont prouvé, par l'attaque et la défense, que l'existence d'un fait dont personne ne peut douter aujourd'hui, *le besoin et la réalisation d'un progrès.* Là aussi le peuple s'est fait

artiste ; il s'est fait créateur, et, dans ce mouvement littéraire, il peut, et à bon droit, réclamer sa part de gloire, s'il y en a. — Il a bien mérité de l'art.

En 1793, il fut acteur dans les scènes sanglantes de la terreur : quand vint Napoléon, il courut avec lui aux pyramides ; à la restauration, il prépara l'œuvre de 1830; mais, depuis cette époque, son énergie, inquiète, impatiente, manquait d'aliment : elle s'est jetée au théâtre.

Il est là, chaque soir, demandant ses acteurs, attendant son drame, comme autrefois un bulletin de la grande armée.

Que si vous fermiez les théâtres, vous auriez à l'heure même une révolution, comme il a su en faire une en 1830 pour conserver ses journaux. La devise du peuple romain pourrait être à présent celle du peuple français : *Panem et circenses !* Du pain et des théâtres !

Jusque-là, tout est bien. — Mais, après avoir vu les meilleurs écrivains de notre temps prendre en main la défense de l'art dramatique, l'élever, l'agrandir et le faire aimer ; après avoir lu les Mémoires de tous les publicistes, spéculateurs et économistes, sur la position difficile des Directeurs de théâtres, pour améliorer leur sort, diminuer leurs charges, augmenter leurs chances de succès, je me suis dit : Qui donc a parlé pour l'acteur ? — J'ai cherché et je n'ai trouvé personne : l'acteur avait été oublié.

Cependant, aux littérateurs, je pourrais demander si les organes de leurs pensées, les interprètes de leurs grandes et belles conceptions, les architectes, en un mot, de leur réputation et de leur gloire, n'étaient pas dignes de leur sollicitude ? Aux industriels, s'ils conçoivent le bien-être du théâtre sans celui de l'acteur, des voies de succès autres que celles qui sont ouvertes par lui ; et pourtant ils n'ont rien dit en sa faveur.

Ceux-là étaient les gens intéressés dans le procès : qu'ils aient plus ou moins généreusement plaidé leur cause, laissons-les ; mais ceux qui se disent philanthropes, libéraux, amis de l'art, ceux qui affichent les doctrines de Voltaire sur le libéralisme, de Rousseau et de Fénélon sur l'humanité, que dirai-je de leur silence, et quelle excuse fourniront-ils d'un oubli aussi condamnable ? — J'ai donc raison de le dire : *L'acteur est un paria !*

Et si le sort des artistes de la capitale est si digne, en tout point,

de l'attention des philanthropes et de la sollicitude des législateurs, que n'aurons-nous pas à dire des acteurs de la province, dont l'existence est si précaire et souvent si pénible? C'est donc pour ceux-là principalement que je parle aujourd'hui.

..... Mais, puis-je m'exprimer ainsi sans crainte? car est-ce bien à moi, pauvre jeune homme, qui n'ose et ne puis prendre encore le titre d'écrivain; à moi, obscur et inconnu, qu'il appartient de plaider une cause si belle? Ma faible voix pourra-t-elle se faire entendre? et puis, l'ignorance et la malignité ne préparent-elles pas dejà contre moi leurs armes? N'importe! avant tout, j'ai une conscience d'honnête homme et d'artiste qui me crie : *A l'œuvre! lâche est qui regarde derrière soi!*

Homme de la province, je défendrai donc les artistes de la province; j'aurai le courage de reprocher aux écrivains dont la voix est si puissante, l'oubli où ils ont laissé cette classe d'hommes si estimables aux yeux de tous les amis de l'art, et ensuite, que je réussisse ou non, je déposerai la plume avec la satisfaction d'avoir acquitté une dette.

J'ai dit que les artistes de la province étaient infiniment plus à plaindre que ceux de la capitale; à Paris, en effet, ils trouvent des ressources que ne peuvent leur offrir les départemens : l'orgueil d'un nom qu'on se fait grand et beau, l'estime, les conseils et très souvent l'amitié des gens de l'art les plus distingués, et puis..... l'habitude d'être trouvé bon.

En province, au contraire, leurs revenus sont modiques, leurs juges sévères, quelquefois même préventionnés; car on ne se contente pas de critiquer l'artiste, souvent c'est l'homme privé que l'on attaque. Leurs études sont plus nombreuses et plus difficiles: là ils n'ont pas le choix des ouvrages, ils n'ont pas des auteurs qui composent exprès pour eux, et, pour dire leur souffrance la plus poignante et la plus réelle, c'est là qu'ils sont vraiment les victimes, pour la plupart innocentes, de ce préjugé imbécile, lèpre de barbarie qui leur ronge le cœur jusqu'à la mort.

Oh! si l'un de nous se faisait historien, m'écrivait dernièrement un artiste aussi distingué en littérature qu'au théâtre, *pensez-vous qu'il pût témoigner de la philanthropie et du libéralisme de notre âge?*

Quand avez-vous vu le législateur s'occuper de nous ?

Est-il une profession plus que la nôtre en dehors de la loi commune, puisque nos moyens d'existence et la légalité de nos droits dépendent d'un caprice ?

Et ce qui, depuis long-temps, nous étonne et nous afflige vivement, c'est de voir qu'à Rouen, où toute idée généreuse germe comme dans un sol qui lui est propre, où l'art dramatique est aimé, senti et encouragé, on comprenne si peu la dignité de l'artiste.

Que de fois n'avons-nous pas été témoins des scènes les plus révoltantes ? D'où vient donc cette inconséquence ? Car il ne faut pas s'y méprendre, il existe une connexion intime entre l'art et celui qui le représente : si vous méprisez l'un, vous ne pouvez que rabaisser l'autre.

Et le public rouennais, dont la réputation de sévérité est si universellement répandue, a besoin, plus que tout autre, d'avoir un caractère en harmonie avec la noblesse de la mission qu'il remplit.

Je le sais bien, sans doute, comme on pourra me le dire, ce n'est pas le public rouennais, le vrai public, le public juge qui se rend coupable des excès que nous avons eu trop souvent lieu de déplorer ; mais il est toujours blâmable de les laisser commettre, car, au théâtre, il n'est pas de neutralité possible. Soyez donc sévères, cela est bien ; c'est le moyen de conserver l'art dans sa pureté, et de le mener à la perfection ; mais soyez des juges, et non pas des ennemis. Sifflez impitoyablement l'acteur qui vous paraît manquer de mérite : vous en avez le droit, c'est même un devoir qu'il faut remplir, quelque pénible qu'il puisse être ; mais laissez-le user de ses moyens : son talent, c'est son arme, c'est avec lui qu'il vous combat, et souvent victorieusement. Auriez-vous le courage de courir sur un adversaire abattu ?... Et s'il succombe, au nom de l'humanité, ne lui insultez pas, à ce malheureux ! Et vous, femmes, vous dont le plus bel apanage est la douceur, l'indulgence, la sensibilité, ne riez pas de sa défaite. Oh ! non, ne riez pas, quand on attache ainsi la honte au front d'un homme ; ne riez pas, car il est malheureux, car le sifflet, que vous provoquez souvent, ne fait pas de blessures seulement à son amour-propre ! Et son cœur d'époux, de père, que vous avez déchiré dans votre cruelle partie de plaisir, n'y pensez-vous pas ? Non, non, ne

riez pas, car on aime mieux voir la femme se faire ignorante pour pardonner, que savante pour punir; l'une a de l'esprit, l'autre a une ame.

Mais ceux qui se font du sifflet un plaisir, qui sacrifient dans une soirée, en riant, la carrière, l'avenir d'un artiste, s'ils pouvaient être là quand il reviendra écrasé par la honte à son foyer! Ils l'ont vu, armé de son amour-propre d'homme, braver courageusement leur humiliante réprobation, et maintenant?.... Maintenant il pleure avec sa femme, avec ses enfans, qui, demain, ce soir même peut-être, vont lui demander du pain.

Car, m'écrivait encore l'artiste dont j'ai parlé plus haut, *c'est une justice à rendre aux acteurs: quand ils sont forcés de fuir, ils le font pieusement comme Énée, les épaules chargées de leur famille, sans avoir même une prophétie consolante pour relever leur courage, une main amie pour les soutenir!*

Et cet homme, citoyen estimable, bon père, excellent artiste, peut-être; car, combien n'en a-t-on pas vu?... Où ira-t-il maintenant? à qui s'adressera-t-il? Quelles ressources? aucunes. Des économies? a-t-il eu le nécessaire? Une retraite? qui s'est occupé de lui?

Il n'a donc pour perspective que la misère, qu'une mort pleine de larmes.... Oh! je l'avais bien dit: c'est un misérable paria!

Je vous le répète donc, je vous le répéterai toujours, sifflez, vous en avez le droit, il le faut; mais soyez graves, réfléchis en jugeant, généreux en frappant; et, à ce sujet, je vais vous dire un fait qui n'est ni conte inventé à plaisir, ni anecdote de salon, ni feuilleton de journal, c'est de l'histoire, malheureusement c'est de l'histoire.

Une femme, consacrée de cœur et d'ame dès sa jeunesse à l'art dramatique, était arrivée à un âge très avancé entourée de l'estime et de la considération générale dont elle était digne à tous titres; respectable et respectée, mais pauvre, pauvre par générosité. Malgré son grand âge, elle jouait toujours, cette femme, toujours avec les applaudissemens les plus mérités. Eh bien! tandis qu'elle vous apportait, chaque soir, le plaisir, la gaîté, un mal affreux, un mal d'enfer, un hideux cancer lui rongeait le sein.... et deux ans elle souffrit ces tortures; deux ans elle vint chaque soir rire sous vos yeux avec la mort au cœur. — Rire! — Il le fallait.

Peu de temps avant sa mort, après plus de quarante ans passés sur la scène, quarante ans d'estime et d'éloges, elle apprit ce que c'était qu'un sifflet. — Elle ne reparut plus.

Deux jours avant la réouverture du théâtre, usée par son mal et par l'effroi qu'elle avait d'une chute, elle mourut, arrosant son lit de mort de ses larmes, tuée par les deux ou trois sifflets qui n'avaient pas respecté le talent aux cheveux blancs.

Or, ce fait, dont je soutiens la parfaite exactitude, s'est passé dernièrement à Rouen, et cette femme, vous la connaissez tous, c'est madame *Duversin*.

. . . . . .

A ce récit, je n'ajouterai rien, je ne pourrais rien ajouter; car, en traçant ces lignes, je serais tenté de croire à la justesse de cette pensée d'un jeune écrivain de province, que j'avais accusé, d'abord, d'exagération :

« *L'art, en province, c'est un squelette appendu à quelque coin de rue ; chaque passant le regarde hébété, et lui jette à pleines mains de la boue et de la dérision !*

Victor Herbin.

Comme il serait inutile d'indiquer le mal sans y apporter le remède, nous publierons, dans un de nos numéros prochains, un article faisant suite à celui-ci, et présentant des voies d'amélioration dans le sort des acteurs.

THÉATRES.

Théâtre des Arts.

RENTRÉES. — DÉBUTS.

Temps de débuts, temps d'orages! Nous savons quels sont ceux que notre théâtre a essuyés; mais à Dieu seul il est donné de connaître ce qu'il nous en reste encore. Beaucoup ont comparu à la redoutable barre, et bien peu ont trouvé grâce. Oh! c'est que le parterre est un juge inflexible, un despote parfois terriblement cruel. Pour mettre le moins de confusion possible dans le travail de cette fameuse épopée, nous diviserons notre récit en deux parties, les rentrées et les débuts.

Rentrées.

Bien faible, hélas! est le nombre de ceux qui se sont tirés sains et saufs de cette fatale épreuve que l'on appelle *rentrée*, et à laquelle tout acteur ne peut penser sans se sentir ému. Ne renouvelons pas ici la peine de ceux qui ont souffert de la sévérité du parterre, et passons de suite aux heureux. Parmi ceux qui ont eu le plus à se louer de la bienveillance qu'on leur a témoignée, citons en particulier *Rénault*, dont on peut suivre à peine les étonnans progrès; *Charles*, qui se fait chaque jour de plus en plus apprécier, qui n'a qu'une voix pour louer son mérite, et que j'accuserai, moi, d'être trop modeste ou trop défiant; *Leclère*, qui ne se lasse pas de nous faire partager sa gaîté si communicative, et Mme *Simonet*, dont on retrouve toujours le nom là où il y a eu des applaudissemens de mérités et de reçus. Et, certes, ceux qui connaissent son talent, qui devient de plus en plus rare; son jeu digne et décent, sa sensibilité tout à la fois si touchante et si vraie, ne s'étonneront pas de l'entendre nommer, comme on le faisait le jour de sa rentrée, la meilleure,

et, on peut le dire, l'unique actrice de ce genre en province : c'est une justice rendue par le public, dont je me trouve heureux d'être ici l'organe.

Je dois dire aussi que Mmes *Berthault*, *Langle* et *Laignelet*, ont reçu également l'accueil le plus flatteur ; mais j'ajouterai que bien qu'admirateur du beau talent de notre *prima donna*, je vois avec peine qu'elle ne peut maintenant paraître en scène, non plus que Rénault, sans être saluée d'un tonnerre d'applaudissemens. De grâce, Messieurs, usez, tant que vous le voudrez, de sévérité envers les faibles, mais ne nous gâtez pas, par un excès d'indulgence, ceux qui sont bons ! Et quelle satisfaction éprouveront-ils, quand leur talent méritera vos éloges, si vous contractez l'habitude d'applaudir l'homme et non plus l'artiste ? Sans nul doute, Mlle Berthault et Rénault ne peuvent être que flattés de cette preuve d'affection du public, et ils ont su la mériter ; mais je crois trop à leur bon esprit, pour penser que des applaudissemens inopportuns puissent leur plaire.... *Mieux vaudrait un sage ennemi....*

Débuts.

C'est surtout parmi les débutans que les tempétueux sifflets ont fait des ravages. *Dumas*, pour son compte, en a été bien maltraité ; néanmoins, il est arrivé au port. Il n'y a pas assez de temps que cet artiste jouit pleinement de ses moyens, pour qu'il puisse être justement apprécié ; nous attendrons encore pour le juger. Moins heureuse que lui, Mme *Josse-Ernest* a succombé sous les sifflets conjurés, mais elle est tombée en combattant vaillamment ; on eût dit un *Jean-Bart* en face de l'ennemi, tant son visage montrait d'audace et de sérénité. M. *Palianti* a eu peur et s'est enfui : M. Palianti a bien fait de s'enfuir.

Je ne parle pas de ce qu'on a voulu appeler le début de Mlle *Adèle Berthault*, et qui n'était qu'un pur enfantillage. Attendons deux ans encore, et nous aurons dans Mlle Adèle une actrice charmante et une cantatrice habile. Mlle *Dématty*, jeune première dans la comédie, a eu des débuts heureux : comme nous n'avons encore vu cette actrice que deux ou trois fois, nous renvoyons notre jugement sur elle à notre prochain numéro, où nous parlerons aussi de Mmes *Chevalier* et *Lebrun ;* de MM. *Saint-Edme*, *Bougnol*, *Félix*, etc.

Victor HERBIN.

Ce feuilleton du théâtre était rédigé et imprimé lorsque nous avons reçu un article reproduisant en extrait les mêmes idées : cette raison jointe à l'anonyme que l'on y a gardé, ne nous a pas permis de l'accepter. Nous n'en remercions pas moins l'auteur de sa communication, et le prions de mettre à l'avenir sa signature au bas de ses articles ; si nous croyons cette formalité nécessaire, c'est surtout dans la rédaction qui emporte avec elle une certaine responsabilité.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous nous contentons aujourd'hui d'annoncer la publication du *Précis analytique de l'Académie de Rouen*. C'est à ce précieux Recueil que nous avons emprunté l'article intitulé : *une Ascension au Righi*, dû à la plume élégante de M. le docteur Blanche, qui nous a fait espérer la seconde partie de cet intéressant récit. Dans un de nos prochains numéros nous rendrons compte de ce volume.

— Le Recueil des *Travaux de la Société d'Émulation de Rouen* fera aussi plus tard l'objet d'un travail particulier.

— La Société d'agriculture de Rouen et de la Seine-Inférieure vient de publier l'*Extrait de ses travaux* pendant le trimestre de janvier 1833. Entre autres morceaux du plus haut intérêt, on doit remarquer le rapport fait à la Société par M. Hubert, sur une question adressée par M. le Recteur de l'Académie de Rouen, relativement à la création d'une École normale primaire d'agriculture.

— Nous avons lu avec un véritable intérêt une petite brochure attribuée à M. Thomas, éditeur du *Keepsake normand*, intitulée les Noirs. Des détails palpitans de vérité, des leçons de la plus touchante philanthropie, et des maximes dont les gouvernemens devraient se pénétrer, font le mérite de cet opuscule. Ce qui double l'intérêt de cette lecture, c'est son épigraphe :

Experto crede.

Cette brochure se trouve aux bureaux de la Revue.

— LES VAUX-DE-VIRE d'*Olivier Basselin* et de *Jean Le Houx*. (V. aux annonc.)

M. Julien Travers, membre de la Société des antiquaires de Normandie, vient de publier un ouvrage qui se recommande autant par son originalité que par son intérêt national; je veux parler des poésies d'Olivier Basselin, le père du vaudeville, et de Jean Le Houx, son élève. Ce petit volume devient surtout précieux par un vaudeville inédit, que nous regrettons de ne pouvoir citer, et qui devrait seul attirer la vogue à cette édition, si le nom d'Olivier Basselin ne suffisait pas pour cela.

— DERNIERS CHANTS DU SOIR, par *E. Bourlet-Delavallée*, du Havre. (Voir aux annonces.)

Encore une production qui vient confirmer les ames généreuses qui rêvent la régénération morale des provinces, dans l'espoir de voir toucher à sa fin le honteux asservissement intellectuel qu'elles déplorent.

Compatriote de l'auteur des *Messéniennes* et du chantre des *Harmonies de*

la nature, M. Delavallée a vu, comme eux, les spectacles admirables qu'offre à l'artiste sa belle patrie; et à cette vue il s'est écrié comme les autres : *et moi aussi, je suis poète!* Tout ce que nous pourrions dire sur son bel ouvrage pourrait-il le faire apprécier? C'est de la poésie. Nous nous contenterons donc d'en citer un fragment, et il n'est personne, nous en avons la certitude, qui, après l'avoir lu, n'éprouve le désir de connaître tout l'ouvrage.

.....

Un jour, un blanc vieillard, à genoux sur la terre,
Vers nous tendait la main;
Sa fille, près de lui, bien faible et jeune encore,
Pleurait, le front pâli d'angoisses qu'on ignore,
Et demandait du pain....

Et la foule passait : la vierge au blanc corsage,
Son père, ses amis, quittaient leur équipage,
Passaient sans rien donner;
Et le vieillard, tremblant de faim et de misère,
Demandait au Seigneur si chacun sur la terre
Allait l'abandonner!

O riches! vous passez. — Il faudra donc qu'ils meurent,
Ce vieillard, cette enfant! ces deux pauvres qui pleurent,
Ils périront de faim!
Et vous êtes heureux, enfans de la poussière!
Mais ceux dont vous avez repoussé la prière
Meurent de votre main....

Mais arrêtons-nous là, car si nous voulions citer de beaux vers, nous les dirions tous.

— LES PLEURS; poésies de Madame *Desbordes-Valmore.*

A voir le peu d'effet que produit à Rouen l'apparition d'un nouvel ouvrage de Mme Desbordes-Valmore, n'y a-t-il pas lieu de s'indigner, et de reprocher aux Rouennais la possession d'un trésor qu'ils semblent ne pas comprendre? Tandis que tout Paris se dispute cette nouvelle production de la femme poète par excellence, que les départemens lui paient leur tribut d'admiration, Rouen reste froid et muet, ses journaux se taisent; il n'est pas même, que je sache, un libraire qui ait en ce moment cet ouvrage; du moins le public n'en a pas été informé. C'est donc la Revue de Rouen qui, la première, aura annoncé l'œuvre belle entre les œuvres de notre illustre collaboratrice; nous publierons un article spécial sur cet ouvrage, bien digne en tout point d'avoir pour préface une page d'Alexandre Dumas.

SALON DE 1833.

Nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs l'acquisition que le gouvernement vient de faire de tableaux exposés au Salon par trois artistes distingués de cette ville : Une peinture de M. Bellangé, une superbe aquarelle de M. Morin, représentant une entrée de Louis XII à Paris, genre où l'auteur compte déjà de beaux succès, et enfin une marine de M. Garneray, conservateur du Musée de Rouen, représentant un groupe de bateaux flamands et hollandais dérivant dans l'Escaut, et dans le fond la ville d'Anvers. — Nous en félicitons ces estimables artistes, si dignes à plus d'un titre de cette honorable distinction.

MUSÉE DE ROUEN.

La première exposition annuelle des beaux-arts, du département de la Seine-Inférieure, aura lieu le 1er juillet de cette année, dans la salle du Musée de Rouen.

Une note indiquant le sujet des tableaux, le nom et la demeure des exposans, doit être envoyée, par eux, à la direction du Musée.

Tous les ouvrages destinés à l'exposition doivent être remis au Musée avant le 20 ; après cette époque, ils ne seraient plus reçus.

L'exposition durera un mois.

Musée des Dames.

— Les pailles cabas s'emploient beaucoup cet été; on leur donne toute espèce de formes; on les double de toutes nuances.

Cependant on ne voit presque plus de couleur cerise; le rose semble toujours préféré. Le bavolet qui se trouve derrière la tête de ces chapeaux est toujours en ruban ou en gros de Naples, de la couleur de la doublure.

— On voit des capotes en crêpe tuyauté qui ont la forme élevée et un peu pointue, avec un nœud ou une fleur attachée au haut, sur le devant de la forme. Il y en a aussi en mousseline claire, doublées en rose, pour le négligé, mais qui deviennent élégantes lorsqu'elles sont garnies d'un point d'Angleterre en guise de blonde, et que les brides sont également en point.

— Les dentelles et blondes noires font fureur; des redingotes entières, soit en gros de Naples, soit en foulards, se garnissent de dentelles noires; elles se retrouvent autour de la pélerine et du collet rabattant, qui peut être remplacé par un collet tout dentelle ou blonde.

— La vogue des mantelets augmente toujours; les uns doublés en soie rose, les autres simples. Une ruche garnit le tour du cou et se prolonge sur le devant jusqu'au bas du mantelet. D'autres n'ont de ruche qu'en haut, les bouts flottant en écharpe.

— Les mitaines et gants sont en filet noir ou en tricot.

— Pour mettre autour du cou, en sautoir, on voit beaucoup de petites écharpes en gaze, dont chaque bout est formé et terminé par un gland. Un coulant en soie fixe l'écharpe autour du cou : les bouts ne descendent pas jusqu'à la ceinture.

— De petits tabliers très élégans, en gros de Naples rose ou bleu, brodés d'une grecque, ou autre dessin en soie noire, se garnissent tout autour d'une dentelle noire; les poches ont l'ouverture recouverte par une petite dentelle froncée, terminée au bas par un nœud de gaze avec des glands. Lorsque les tabliers ont des épaulettes, on les garnit également d'une dentelle qui retombe sur les manches, ce qui est d'un fort joli effet.

— Les pantouffles se vendent par milliers. Il est vrai qu'elles sont devenues plutôt un objet de recherche, de coquetterie, qu'un délassement, car telle pantouffle qui sied à ravir vous met à la gêne plus qu'aucun soulier. Dans cette saison, on préfère celles en peau anglaise brodée.

On fait aussi de charmantes pantouffles en moire blanche piquée.

(*Journal des Modes.*)

Le Serment des Trois Suisses.

Revue de Rouen,

6e. Livraison.

LE SERMENT DES TROIS SUISSES

Paroles de Mme. AMABLE TASTU.

Musique de JULES PICCINNI.

Marziale ben marcato.

PIANO.

Ils étaient là tous trois à travers les nu_a_ges la lu

loco.

révélait sur leurs mâ_les vi_sage d'un héro_ique espoir les pr

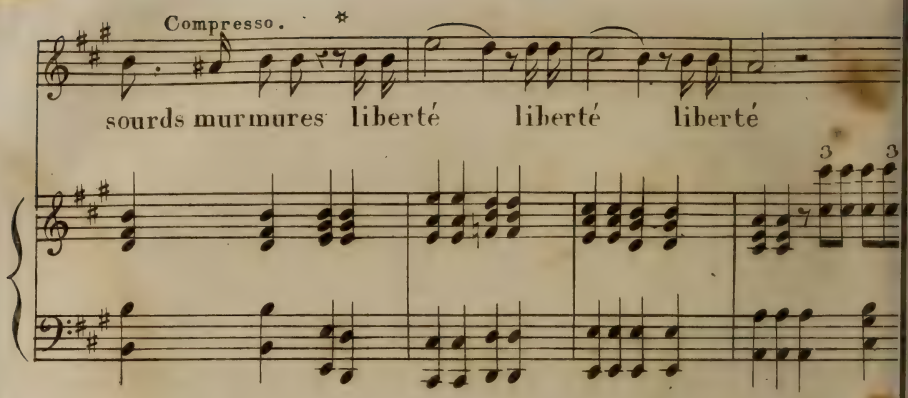
ges vainqueurs, sous leurs ha_bits grossiers battaient de

nobles cœurs un serment généreux sort de ces bouches pures et l'écho

menacant par l'écho répété redit de monts en monts avec de

Sempre.

sourds murmures redit de monts en monts a_vec de



2.

Orgueilleux gouverneur quelle terreur te presse?
Pourquoi fermer sur toi ta sombre forteresse?
Ah! de la liberté denoncant les efforts,
Un traître l'aurait-il livrée à tes trésors?
Non, mais à ton effroi, tu sens qu'elle s'éveille;
Tu lis partout son nom d'un œil épouvanté;
Partout un Dieu vengeur répète à ton oreille: Bis.
Liberté! liberté! liberté!

3.

Elle eut dormi longtems, sans cette voix cruelle
Qui tourna vers un fils la flèche paternelle.
Mais les yeux des tyrans d'un bandeau sont couverts;
En croyant les river, ils ont brisé vos fers.
Enfans de l'Helvetie, achevez leur ouvrage;
Déjà livrant Gesler à l'abyme irrité
La vengence de Tell crie au sein de l'orage Bis.
Liberté! liberté! liberté

---

* Il faut faire sentir une très grande différence entre ce couplet et les deux de le 1er il faut chanter Liberté avec une energie comprimée, et au deux autres e yer toute sa force pour appuyer sur ce mot.

TABLE DES MATIÈRES

DU Ier VOLUME.

10 JANVIER. — 10 JUIN 1833.

Introduction ; par M. G. Olivier..... *pag.* I
Les Beaux-Arts et les Départemens ; par M. G. Olivier... 5
Coralie, par M. A. La Rive..... 13
— (Suite et fin)..... 49
La vie et la mort du Ramier, stances, par madame Desbordes-Valmore..... 20
Le Siége de Rouen, fragment historique, par M. Al. Dumas. 21
Mon ami le Pirate, conte maritime, par M. E. Corbière... 59
Les Victimes, ïambes, par M. Aug. Barbier..... 71
Siége de Dieppe : sa délivrance, cérémonies de la Mi-Août (1412—1443), fragment historique, par M. Lud. Vitet..... 73
La Feste aux Normands, chronique de Normandie, par M. E.-H. Langlois..... 105
La Croix de Quillebeuf, par M. Adolphe Edouard..... 119
Adrienne, nouvelle, par M. Chabot de Bouin..... 121
Le Dante à Vérone, scène artistique, par M. G. Olivier.. 161
Rouen. L'Ermite de Sainte-Catherine au Solitaire de Lormont, poésie, par M. Jean Marcel..... 172

Guillaume Geuffroy, ou la Fête de la Vierge, légende de Normandie, par M. Victor Herbin..... *pag.* 179
La Sylphide, nouvelle, par M. Alphonse Brot..... 217
L'Abbaye de Préaux, fragment historique, par M. Canel.. 227
Maison et Généalogie de Corneille, par M. A.-G. Ballin... 235
Besoin de Reconnaissance; par M. Victor Herbin..... 243
Le Novice des Aspirans, conte maritime, par M. Edouard Corbière..... 265
La Vision, stances, par Mlle Aphélie Urbain..... 280
La Sœur du Démon, chronique de Normandie, par M. Valmore, comédien..... 283
Ascension au Righi, fragment d'un voyage en Suisse, par M. le docteur Blanche..... 288
La Danse des Morts, rêverie fantastique, par M. Alphonse Etienne..... 298

REVUE. — CHRONIQUE.

Lettre rouennaise (première); par M. D. G. Œlbaum... 39
Théâtres..... 41, 97, 152, 202, 261, 307
Une bonne Action, ou le Concert de la Société maternelle; par M. G. Olivier..... 87
Lettre rouennaise (deuxième) : le Drame..... 91
Lucrèce Borgia..... 147
Lettre rouennaise (troisième) : Mlle Alberte..... 149
L'acteur est un paria..... 301

CORRESPONDANCE. — ANALYSES.

Lettre de M. Léon Gozlan..... 140
Revue de Bretagne..... 142
La France méridionale..... 145
Il Pianto, poème de M. A. Barbier; par M. U. Guttinguer. 191
Un Spectacle dans un fauteuil, de M. A. de Musset; par le même..... 246

BIBLIOGRAPHIE.

Description géologique du département de la Seine-Inférieure..... 47

Essai historique sur la Peinture sur verre..... *pag.* 47
Tombeaux de la Cathédrale de Rouen..... 47, 101
Excursions dans l'Amérique méridionale..... 47
Les Pilotes de l'Iroise..... 99
Rapport sur la culture de la Betterave à sucre, dans les environs de Fécamp..... 103
La Femme selon mon cœur..... *ibid.*
Essai sur l'arrondissement de Pont-Audemer..... 154
Essai sur l'église et l'abbaye de Saint-Georges-de-Bocherville..... 157
Dictionnaire raisonné d'équitation..... 159
Drames maritimes..... 210
Les Manteaux rouges..... *ibid.*
Histoire du Château-Gaillard..... 211
Keepsake normand..... 213
Chronique de juillet 1830..... 214
Histoire pittoresque de la Normandie..... 215
Guido Reni..... *ibid.*
Les Vaux-de-vire d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx.. 309
Derniers Chants du soir..... *ibid.*
Les Pleurs..... *ibid.*

MUSÉE DES DAMES..... 48, 104, 160, 216, 264, 312

PLANCHES.

Porte d'une maison rue Damiette, n° 29, lithographie, par M. Balan.
Coralie, lithographie, par M. Tony Johannot, en regard de la page..... 13
M. Leclère, rôle de Loupy, dans *Il y a Seize Ans ;* par M. H. Bellangé.
Vitraux de Saint-Jean de Rouen, par M. E. H. Langlois, gravures à l'eau-forte ; la 1re en regard de la page..... 112
La 2e..... 114
Il est venu, romance, paroles de M. U. Guttinguer, musique de M. Ernest Fournier. — Walse pour piano.

Cour de l'auberge du Grand-Cerf, à Fécamp, lithographie, par M. H. Bellangé.
Le Dante à Vérone, eau-forte, par M. G. Morin, en regard de la page..... *pag.* 161
Maisons de Pierre et de Thomas Corneille, à Rouen, lithographie, par M. Dumée, en regard de la page... 235
Tableau généalogique de Pierre Corneille..... 240
Le Serment des trois Suisses, romance, paroles de Mme A. Tastu; musique de M. Piccinni.

FIN DE LA TABLE.

Revue de Rouen.

ROUEN. Imp. de NICÉTAS PERIAUX,
rue de la Vicomté, 55.

REVUE
DE ROUEN.

TOME DEUXIÈME.

ROUEN,
AU BUREAU DE LA REVUE DE ROUEN,
55, RUE DE LA VICOMTÉ.

1833.

A NOS SOUSCRIPTEURS.

Nous continuons la *Revue de Rouen*, parce que cette entreprise nous paraît honorable et utile.

Nous avions compté sur l'appui de tout ce que la Normandie renferme d'hommes éclairés; notre confiance n'a pas été trompée : savans, littérateurs, artistes, se sont empressés de nous donner leur adhésion. Nos collaborateurs ont formé une réunion où se sont associés, pour défendre la même cause, des hommes distingués qui suivent en politique les bannières les plus opposées. Nous avons obtenu, non-seulement la coopération de chacun, mais encore le concours de tous, au moyen d'un comité de rédaction.

Forts de ce soutien, nous allons essayer d'imprimer à la Revue une marche nouvelle et meilleure. Trop exclusivement renfermé dans le cercle étroit de ces compositions romanesques ou fantastiques, qui ne reproduisent qu'une des faces de la littérature actuelle, notre Recueil ne pourrait atteindre le but de sa fondation. Pour créer chez nous un développement vraiment utile de l'intelligence, pour encourager l'essor de la pensée, pour faire germer le sentiment profond du beau et du bon, il faut une sphère plus étendue.

Vienne donc la poésie avec toutes ses inspirations.

Vienne la littérature, s'exerçant dans toutes les directions que l'esprit humain peut parcourir.

Que l'art aussi, dans toutes ses compositions, nous révèle ce qu'il a d'exquis et de sublime.

Apprenons à admirer Racine et Shakespeare, à comprendre le génie de Raphaël et de Canova.

Que notre ame s'élève ainsi aux plus pures jouissances, aux plus nobles études!

Quoique la mission de la Revue soit spécialement littéraire et artistique, ce serait mal comprendre le goût et la tendance de l'époque que d'en bannir absolument la science.

La Normandie possède de grandes richesses en monumens des temps anciens; elle est fière de ces trésors, que les autres pays lui envient.

Nous devons donc une large place aux recherches archéologiques, qui se lient intimement à notre histoire. Nous devons contribuer à sauver nos monumens de l'oubli et de la destruction, en éclairant l'ignorance qui en méconnaît le prix, en stygmatisant le vandalisme qui les abat ou les *répare*, en flétrissant la cupidité qui les *vend en détail.*

Les relations des peuples entre eux, l'étude de la topographie, des mœurs et de la littérature des pays lointains, sont une condition essentielle du perfectionnement intellectuel et de la prospérité industrielle. Nous ouvrirons notre Recueil aux voyages, aux découvertes, et quelquefois aux traductions des morceaux remarquables de la littérature étrangère.

Il sera ouvert aussi, autant que le permettra sa destination toute littéraire, aux philosophes et aux économistes dont les travaux contribuent si puissamment aux améliorations sociales, objet de la sollicitude de tous les bons esprits et de tous les cœurs généreux.

En un mot, nous admettrons toujours la science revêtue des formes qui peuvent la rendre à la fois agréable et utile à nos lecteurs.

Est-il nécessaire de dire que la Revue, devant être le spécimen des forces intellectuelles du pays, pose en principe la liberté de leur entier développement? Nous ne proscrirons aucun système, aucune école, aucun genre; nous n'établirons de distinction qu'entre le bon et le mauvais.

En voyant s'unir à nous tout ce que notre pays renferme de notabilités littéraires et scientifiques, on aurait tort de nous soupçonner de vouloir écarter les noms inconnus. Nous n'avons voulu que former un centre, autour duquel nous appelons les intelligences à se réunir.

Au nom même de nos collaborateurs, nous nous adressons aux jeunes gens qui se sentent une vocation littéraire. C'est sur eux que se fondent les espérances de l'avenir; c'est pour eux aussi que nous travaillons. Qu'ils viennent à nous, et ils trouveront dans la Revue des sympathies pour leurs idées ardentes et progressives, des lumières pour leur inexpérience, des conseils pour leurs essais, une place pour leurs œuvres.

Que si notre plan large et varié n'exclut rien, nous aurons cependant des préférences; elles seront pour tout ce qui tient à la Normandie. Nous tâcherons de faire revivre ses vieilles chroniques, si attachantes et si originales; ses vieux usages, si bizarres et si variés; ses superstitions même, si naïves, dont quelques débris sont restés pour témoigner de la piété de nos pères, comme nos monumens pour témoigner de leur gloire et de leur puissance.

Nos chartes, nos manuscrits, nos légendes, nos traditions

populaires, sont un objet précieux d'étude, et deviendront une mine inépuisable pour ceux qui voudront l'exploiter. Quelle contrée est plus peuplée que la nôtre de souvenirs merveilleux ou terribles, sévères ou gracieux? Quel sol est plus riche en beautés naturelles?

Certes, la Normandie offre assez d'inspirations à l'ame du poète, assez d'observations au goût du littérateur et au jugement du philosophe, pour qu'il nous soit permis de dire avec un certain orgueil, qu'il n'est pas de conception de l'intelligence qui ne puisse trouver dans notre pays de riches et précieux élémens.

Pourquoi donc chercher péniblement au loin ce que nous avons chez nous en abondance?

Mais tous nos projets, tous nos plans seront anéantis, si nous ne remplissons avant tout la condition première de notre existence : plaire et intéresser. Nous nous efforcerons d'y parvenir en prenant pour devise : *Utilité*, *agrément*, *variété*.

Espérons que nos compatriotes accorderont leur sympathie et leurs encouragemens à notre œuvre, qui, désormais, sera toute normande.

Fontaine de la Crosse.

ESSAI

SUR LA RÉFORME PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE EN FRANCE,

Au 19e Siècle.

—

1er ARTICLE.

—

C'est une étude curieuse et utile que celle de l'esprit humain déployant toute son énergie et imprimant à certaines époques un caractère original de lutte ou de progrès. Il n'y a pas long-temps qu'une pareille étude, avec l'étendue qu'elle embrasse et les moyens qu'elle exige, était encore le secret de quelques esprits sérieux, contemplatifs, à qui le monde intellectuel offrait une source mystérieuse de jouissances et de découvertes. Toutes les productions de l'intelligence, symétriquement classées, soigneusement divisées, obtenaient les honneurs d'un examen spécial ; mais on ne voulait rien généraliser, et on n'apercevait jamais le rapport intime qui existe entre les destinées de l'art et celles de la société, entre l'homme et toutes ses œuvres. On s'occupait de la force et de la richesse des idiomes, de la valeur de chaque doctrine philosophique. Les poétiques et les grammaires ne manquaient à personne, et l'on concentrait volontiers la critique dans ces commentaires, ces cours de littérature, prodiges de patience et de savoir, qui, pourtant, tendaient à assigner à la pensée

des formes définitives et des limites infranchissables. Mais nul ne songeait à agrandir la sphère d'examen, à choisir un point de vue plus élevé. On jugeait les œuvres du poète, du philosophe, de l'historien; mais on ne comprenait pas une époque littéraire ou philosophique, parce qu'on l'isolait des faits qui l'avaient créée. On demandait au goût le résultat de ses impressions et de ses jugemens; mais on ne demandait pas à la raison compte des causes qui avaient poussé l'humanité dans les routes qu'elle suivait.

Il ne faut cependant pas trop s'en étonner.

Ce n'est qu'à de longs intervalles qu'on voit éclater ces révolutions qui modifient profondément les produits de l'intelligence; et tandis que l'homme reste soumis aux mêmes influences, il n'éprouve guère le besoin de remonter à la source des traditions qu'il continue. Quand une religion philosophique ou littéraire est établie, les lois convenues pour l'appréciation du beau, du vrai, du bon, sont toutes puissantes: les théories dissidentes n'osent se montrer encore, et chacun travaille à bien mériter de son siècle, qu'il croit être celui de la perfection. Mais, vienne le temps de l'innovation railleuse et hardie, que des systèmes inconnus surgissent tout à coup, que l'esprit humain soit subitement entraîné vers des directions nouvelles, voilà qu'un conflit immense s'engage. Qui sait? un autre siècle se prépare peut-être: poésie, littérature, philosophie, tout va changer! Alors la nécessité de la haute critique et de l'observation se fait sentir; de toutes parts on s'inquiète, on s'émeut : c'est qu'il s'agit, non plus d'une simple question de goût ou de convenance, mais d'une réforme radicale; et, pour résoudre le problème de l'intelligence humaine se débattant entre ses vieilles croyances et un culte nouveau, l'on conçoit enfin qu'il faut se dévouer aux recherches les plus laborieuses et les plus indépendantes.

Ce que nous venons de dire n'est point une théorie faite à plaisir, c'est l'expression d'un fait facile à vérifier; et, pour s'en tenir aux preuves qui sont près de nous, considérez ce que fait notre siècle au moment où nous écrivons. Tout à l'heure encore il suivait tranquillement les routes frayées par ses devanciers. Sa littérature et son théâtre n'étaient-ils pas la propriété d'une école unique, traditionnelle? Sa science philosophique n'était-elle pas un héritage des doctrines de Locke et de Condillac? Contens de ce patrimoine, nous le cultivions en disciples paisibles, sans souci d'autres destinées, et, malgré quelques tentatives d'innovation, on n'en poussa pas moins un cri d'étonnement aux premiers vers de La Martine, aux premières paroles de V. Cousin. L'orage menaçait, il éclata; et remarquez, je vous prie, avec quelle soudaineté les esprits s'exaltèrent! comme, dans ce duel des choses anciennes avec les choses nouvelles, juges, spectateurs et combattans déployèrent l'énergie des convictions, la témérité du prosélytisme, la liberté d'examen! Ah! sans doute, c'est un grand spectacle que celui de notre époque. On la décrie, on la déteste, on l'admire, on la glorifie, et pourquoi? C'est que tous les contrastes s'y trouvent; c'est qu'aucune autre n'eut plus de ruines et de créations, et qu'elle porte aussi, plus qu'aucune autre, le signe de ces perturbations qui, au jour marqué, renouvellent le monde et les idées.

On doit donc affirmer avec confiance qu'aujourd'hui, dans un moment de crise et de rénovation, il est presque impossible de complétement juger les questions littéraires ou philosophiques avec les seuls témoignages de son goût ou de sa réflexion. Il faut d'abord bien concevoir la marche de l'époque, ses tendances inévitables, et ainsi, on ne sépare plus l'histoire de l'esprit humain de l'histoire de ses productions.

Cette méthode si juste, si rationnelle, a donné à la critique

le plus vif intérêt et les résultats les plus précieux. Nous serait-il permis d'en essayer l'emploi, pour offrir à nos lecteurs une esquisse rapide de la réforme philosophique et littéraire qui grandit en France depuis plusieurs années? Un pareil travail peut dépasser nos forces; nous savons encore qu'il n'aura d'intérêt que pour les hommes d'un esprit grave, curieux et actif; mais notre but n'en sera pas moins atteint, si nous obtenons indulgence et encouragement de tous ceux qui applaudissent aux efforts tentés dans cette Revue pour restituer aux hautes études toute leur valeur.

Au commencement de notre siècle, la critique philosophique née de Bacon et de Descartes avait sapé par sa base le vieil édifice théocratique. Aux croyances héréditaires, aux principes révélés, à l'empire du dogme, elle avait substitué l'autorité du raisonnement et de l'expérimentation. Le monde était entré, de tous côtés, dans cette voie nouvelle, et rien ne résistait à l'analyse rigoureuse, inexorable, dont l'esprit humain s'était armé. Voltaire et Montesquieu, Condillac et Diderot, Condorcet et Mirabeau, et tant d'autres, décomposèrent hardiment les élémens de la pensée et de la société, et le dix-huitième siècle nous légua, avec une révolution profonde dans les mœurs et les opinions, une philosophie mathématique, exclusive, sceptique par la nature de ses méthodes.

Mais, parce que notre esprit pousse facilement aux conséquences extrêmes les conceptions dont il s'éprend, ou peut-être à cause d'une progression logique inévitable, le sensualisme de Condillac engendra l'école matérialiste, ainsi appelée, non pas qu'elle se refusât précisément à la vérité des croyances suggérées par la conscience, mais parce qu'elle n'en voulait trouver la preuve que dans les phénomènes sensibles de la nature et de l'humanité. A ce compte, excluant le *moi* du sens intime, faculté unique, simple, immatérielle,

le rejetant comme impalpable et inexplicable, cette école adopta la physiologie pour base essentielle de ses enseignemens. Quoi de plus nécessaire? Condillac avait expliqué toutes les opérations de l'ame par la sensation transformée, et M. Destutt de Tracy conduisit les idées du maître au plus haut degré d'expression analytique. Mais il restait un pas à faire : quelle était l'origine et la nature de la sensation? Cabanis les plaça dans l'appareil nerveux; Gall, outre les cinq sens, assigna au cerveau une foule d'autres organes avec leurs facultés correspondantes, et naguère Broussais, avec son argumentation hardie et passionnée, ravivait ces systèmes en exaltant la science organique, et en subordonnant l'étude de l'ame aux découvertes du scalpel. La métaphysique du dix-huitième siècle avait ainsi tout naturellement poussé le nôtre au naturalisme et à l'anatomie pour raison dernière.

Cette philosophie, triste comme le doute, doctorale d'ailleurs et inflexible, avait admirablement servi, par ses procédés logiques, toutes les innovations morales et politiques. Mais, quand l'autorité des vieilles religions nationales fut éteinte, elle resta isolée, sans pouvoir, sans action, car il n'y avait plus de voile à déchirer, d'autel à abattre, de traditions à discuter. Son impulsion se continua seulement dans les sciences exactes auxquelles elle avait fourni des méthodes d'examen; du reste, après son œuvre accomplie, l'esprit humain ne lui dut aucun perfectionnement dans les hautes études. Lacretelle, Gaillard et Anquetil y ont-ils trouvé ces vues fécondes qui, plus tard, ont fait de l'histoire, non-seulement une chronique exacte et vivante, mais encore le tableau de l'espèce humaine accomplissant ses révolutions par un autre ordre que celui de la fatalité? Les travaux historiques ont-ils été pour eux autre chose que la recherche et le classement des événemens et l'étude souvent superficielle des hommes? Depuis le consulat jusqu'en

1820, cette philosophie a-t-elle fait germer chez nous quelque goût pour cette critique élevée qui tient compte des époques, qui juge les choses par leur valeur réelle, qui admet le beau et le bon partout où l'ame les trouve, et qui a découvert, enfin, au-delà de la sphère commune, la plus vaste carrière à la réflexion qui examine et au génie qui produit? Encore une fois, sa mission de lutte et de démolition était remplie ; force lui fut, après sa dernière transformation dans la science de l'*organisme*, de renoncer à toute influence intellectuelle.

Dans les premières années de la restauration, il était facile de prévoir la chute des systèmes philosophiques du dix-huitième siècle. Nés d'un effort de la raison, qui se reconnut seule compétente en matière de discussion, ils avaient quitté très vite le domaine des abstractions idéologiques, pour envahir toutes les théories morales, religieuses et politiques, pour entrer dans les faits d'application. Quand l'homme, s'étudiant lui-même, veut comprendre et son existence et sa pensée, il crée de la sorte la première de toutes les sciences, celle qui prépare les méthodes de travail, celle qui fonde les croyances essentielles, et nous jette ainsi dans la société, modifiés à toujours, pour y suivre nécessairement une ligne tracée. Voilà pourquoi la philosophie d'une époque est constamment la plus haute et la plus véritable expression de ses tendances générales ; voilà pourquoi il arriva qu'au dix-huitième siècle les systèmes philosophiques contribuèrent si puissamment à la réforme sociale. Mais, du jour où cette réforme fut opérée, où ses idées et ses conquêtes furent une propriété populaire, les systèmes se firent vieux et languirent. C'était leur temps de triomphe et de vigueur que celui de l'insurrection contre le droit divin, les traditions révélées, l'inégalité sociale. Voyez-vous alors comme cette philosophie, qui se disait occupée à l'étude des facultés humaines, se trouvait aussitôt en présence de toutes les autres doctrines

fondamentales de la vieille société, et comme, de ses hauteurs spéculatives où on la croyait reléguée à titre de science spéciale, elle descendait vite dans le monde pour se mêler à tous ses débats? Mais, après la période critique, il fallait bien que l'humanité, abandonnant des instrumens désormais inutiles, se mît en marche pour le progrès, et appelât à elle des auxiliaires nouveaux pour de nouveaux résultats.

Aussi, sous l'empire, une réaction commençait à s'annoncer contre le *condillacisme*, ou la philosophie de l'observation réduite aux faits de la sensation. Bérard, Virey, Maine de Biran, Degérando, La Romiguière, avaient, les uns, déserté quelque peu le dogmatisme absolu du maître, les autres, tourné vers le spiritualisme de Leibnitz. D'un autre côté, le livre de Mme de Staël et les conquêtes de Napoléon avaient initié la France aux laborieuses études de Kant et des autres penseurs de l'Allemagne; l'Allemagne! patrie du travail et de la science! sanctuaire de la pensée religieuse et des méditations philosophiques! En même temps, M. Royer-Collard faisait connaître la philosophie écossaise de Reid. Ces premières tentatives, sans avoir un grand retentissement, furent favorablement accueillies par les hommes d'élite; car, malgré le discrédit des anciennes croyances, malgré le scepticisme ou l'indifférence, on reculait volontiers devant un état moral qui n'offrait plus d'émotions pour l'ame, plus de poésie pour l'imagination, plus de liberté même pour les attrayantes idées d'un spiritualisme épuré.

Il restait peu de chose à faire contre le condillacisme, à l'époque de la restauration. Il fut bientôt, avec les théories qui en dépendaient, abandonné par la société, qui ne s'en souciait plus, et vécut encore quelque temps dans la sphère étroite des discussions scolastiques, d'où il était parti jadis. C'est dans cette occurrence que fut essayée la résurrection du *spiritualisme*

théocratique. Chacun de nous se rappelle les religieuses inspirations de Châteaubriand, les théories absolues et dogmatiques de M. de Bonald; les systèmes théologiques et mystiques de M. de Maistre, et surtout le défi superbe porté par M. La Mennais, au nom de la foi de nos pères, contre le rationalisme moderne. Pendant un moment, cette bannière, retrouvée dans la poussière du passé, brilla des plus vives couleurs, tant il y avait d'ardeur, de talent et de conviction dans le groupe des adeptes qui l'entouraient. Ce n'était pourtant qu'une tentative éphémère, qu'une réaction de colère et d'enthousiasme due aux circonstances politiques, et sans aucun élément de force et de durée. En apparence, la société cheminait sous la tutelle du pouvoir, les formes religieuses redonnaient la vie au culte et aux temples, et toutes les doctrines définitivement acquises à l'esprit humain conservaient le respect des limites convenues; mais, au fond de tout cela, la foi était morte, l'autorité ébranlée, et le rationalisme s'était constitué la seule puissance réelle. Cette vérité d'observation n'avait point échappé à la vive pénétration de M. La Mennais; c'est pourquoi il attaqua l'indifférence du siècle sur les choses qu'il venait rajeunir. L'indifférence était le produit de ce rationalisme, destructeur impitoyable de tous les prestiges, de toutes les traditions. L'indifférence! La Mennais, véritable tribun catholique, la railla, l'insulta; il lui jeta à la face une parcelle du feu qui le brûlait; mais il était trop tard : on admira le courage et le génie de l'écrivain, puis le siècle passa outre : il ne se fût pas arrêté devant la chaire de Bossuet.

Ainsi, nous avons vu la philosophie condillacienne expirant pêle-mêle avec le spiritualisme théocratique, l'un et l'autre parce qu'ils avaient achevé leur destinée, soit comme science spéculative, soit comme élément social. L'heure avait sonné pour une réforme qui éclata bientôt.

La philosophie qui allait naître devait nécessairement profiter des résultats du passé, en satisfaisant, d'ailleurs, les besoins intellectuels du présent. C'est la condition d'existence pour toute doctrine générale qui aspire à en remplacer une autre. Or, quiconque a réfléchi sur le mouvement de l'humanité depuis dix ans, s'est convaincu que, tout en exaltant notre raison comme le seul guide des convictions, nous voulions cependant qu'elle nous conduisît à l'admission des pures vérités de la conscience. Un juste orgueil de nous-mêmes nous donnait le besoin de ces hautes croyances, qui relèvent la dignité de l'homme sans toucher à son libre arbitre. Rassurés ainsi sur notre destinée et notre valeur individuelles, nous n'en comprenions que mieux le droit de critique et de discussion; mais, cette fois, en conservant l'observation pour base de toute étude, on sentit en France qu'il fallait l'appliquer à tous les faits, à ceux de la conscience comme à ceux des sens.

On devait donc professer l'immatérialité de l'ame et l'ordre providentiel de l'univers;

Revenir à la réalité des enseignemens de la conscience, à la critique la plus élevée et la plus générale, dans le but de bien juger, de choisir et d'améliorer, à l'éclectisme enfin.

Telles furent, en effet, les bases de la réforme philosophique récemment opérée par V. Cousin et son école, après dix années de recueillement et de travaux préparatoires.

Dans un autre article, nous nous occuperons de caractériser plus spécialement cette réforme, ses conséquences et ses destinées probables.

G. R. (d'Yvetot.)

POÉSIE.

En insérant la pièce suivante, nous avons cédé au désir de l'auteur d'en appeler du jugement porté sur son œuvre le jour de la représentation donnée pour la fête de Corneille (29 juin 1833). — Nos lecteurs nous sauront gré de les avoir mis à même de la connaître tout entière et de rendre un arrêt définif.

Corneille.

Sitôt qu'un peuple est vieux, il lui prend cette envie
Des vieillards à la fin de la plus longue vie,
De revoir ce lointain des âges révolus,
Des temps ensevelis qui ne renaissent plus,
Ce chemin de tombeaux qui traverse l'histoire,
Ces palais élevés pour un roi fainéant,
Où le pied va frapper et fait dire au néant
Ce que la mort fait de sa gloire.

Et si, dans ce retour qu'il fait vers son passé,
Il retrouve en chemin tout ce qu'il a pensé;

Si, de ses siècles morts, à travers ses décombres,
Il voit venir à lui toutes ses grandes ombres,
Tous ses rois immortels du monde intelligent,
Alors, il meurt content devant sa vie entière
Et son dernier soupir va convoquer la terre
Aux funérailles du géant.

— Et nous, montés si haut, qu'on fait si bas descendre,
Nous, que l'on passe au feu pour faire de la cendre,
Nous, dont on met la vie aux bouches des canons,
Nous, dont on a coupé les ailes des grands noms,
Nous, corps de peuple à qui l'on dit : pas d'espérance,
Pas d'étoile ce soir, pas de soleil demain,
Comptez encore une heure, et tout le genre humain
Va mourir au cœur de la France :

Comme tous les vieillards, nous vivons de regrets;
Comme tous les tombeaux, notre ombre est de cyprès.
Oh ! venez du passé fantômes dont les ailes
Sèment dans notre nuit tant de flots d'étincelles :
Jetez-nous vos clartés qui durent si long-temps;
Et, quand mon siècle meurt, dans sa longue agonie.
Dites à son chevet que toujours le génie
Trompe les hommes et le temps.

— Corneille ! homme divin, car c'est ainsi qu'on nomme
Cette moitié de dieu qui tombe dans un homme;
Comme nous tous, jeté sur la terre au hasard,
Pour reprendre un combat de Lucain à César,
Comme nous, dans des temps de mort et de naissance,
Temps de guerre civile et de déchirement,
Temps de grandes douleurs pour un enfantement,
Et temps de vie et de puissance ;

Grand artiste, — au milieu de deux pouvoirs humains
Qui se partagent l'homme et des dents et des mains,
Jusqu'à ce qu'à la fin d'un combat à-outrance
Il reste à Richelieu la part du roi de France; —
Homme de cœur, témoin des cris de nos cités,
Comme tu dus pleurer et la guerre civile,
Et les soldats du sang qui vont de ville en ville,
Au meurtre des sociétés !

Comme nous, aux instans de paix, ta tête invente
Et fait marcher les mots de ta langue vivante;
Tu te fais ton génie immense, universel,
Et puis, comme à tout aigle, il te faut tout le Ciel;
Et tu ne penses pas qu'un grand peuple s'éteigne,
Parce qu'il doit lutter contre un homme puissant,
Parce qu'il faut des morts, parce qu'il faut du sang
Pour porter la base d'un règne.

Et tu sais l'avenir, et tu te dis tout bas :
Dans le sang ou la boue, un pas fait est un pas;
Et, jetant sur les morts le linceul mortuaire,
Comme Dieu se retire au fond du sanctuaire,
Tu t'enfermes tout seul avec l'esprit humain,
Et là, du peuple mort tu soulèves la tombe,
Tu regardes de loin toute la nuit qui tombe,
Et tu penses au lendemain.

Tu te fais roi-poète, et l'art est ton domaine,
Et s'étend aux confins de la pensée humaine.
Comme Annibal, tu vas jusqu'au hasard affreux;
Car le génie est un soldat aventureux.
Tu prends toute l'Espagne, et puis, des Pyrénées
Aux Alpes, le soir même ! — et puis le lendemain
Découvrant au soleil tout le monde romain,
Tu conquiers Rome en deux journées.

Et, comme nous aussi, tu vécus de dégout;
Avec tous les ruisseaux tu roulas dans l'égout.
On crut te salir l'ame en crachant sur ta face,
Et qu'on bat l'Océan en ridant sa surface;
Et quand tu fus puissant assez pour pardonner,
Tu recherchas la faute afin de la remettre :
Auguste fit asseoir, confus devant son maître,
Cinna, qui veut l'assassiner.

— A présent, Richelieu n'est plus rien qui se nomme;
Louis treize n'est plus même une cendre d'homme,
Et le peuple, héritier de leurs deux royautés,
Fait mourir dans l'oubli même leurs cruautés;
Et toi, tu vis toujours, et ta gloire est jeunie,
Oh! grand homme! et depuis ton siècle jusqu'à nous,
Trois générations couronnent à genoux
La royauté de ton génie.

Ah! c'est qu'on ne met pas, comme un homme, au néant
Le peuple et le poète, en les assassinant :
C'est qu'ils sont dieux tous deux; c'est que leur vie est telle,
Qu'aussitôt qu'on y touche on la rend immortelle.
Ils ne tombent jamais d'un coup qu'on a porté :
Après de longs combats, vous dit toute l'histoire,
Plus jeunes et plus forts, l'un renaît dans sa gloire,
Et l'autre dans sa liberté.

— Oh! n'est-ce pas, Corneille? on ment de dire, en France,
Que nous sommes déchus, même de l'espérance;
Toute une nation puissante, qui s'éprend
Pour le bien, pour le bon, pour le beau, pour le grand,
Et toute une jeunesse à l'œuvre, et sérieuse,
Qui pâlit de travail, et les larmes aux yeux,
Cherchant son avenir, au plus profond des cieux
Suit l'étoile mystérieuse,

Ce n'est pas là ce mort qu'il faut mettre au tombeau,
Ni ce peuple qui fume, éteint comme un flambeau.
Tant qu'il me restera ta langue de poète,
Une tête qui pense, une voix qui répète,
Je le dirai, le nid est bâti sur les flots:
A la garde de Dieu! Que font les vents contraires?
Jusqu'au plus haut des airs nous irons chanter, frères,
Quant les petits seront éclos.

—Ah! qu'on nous laisse vivre et vivre tout notre âge,
Qu'on ne nous ôte pas notre jeune courage,
Et nous avons pour nous le dieu des nations,
Qui nous a mis au sein des générations.
Elle descend du ciel, ma sainte prophétie,
Comme un vent du matin qui relève les blés:
Laissez courir aux fronts des peuples assemblés
Le soufle de ma poésie.

Toi, grand homme, sois mort! et nous, toutes les fois
Que nous remonterons aux choses d'autrefois,
La France bénira ta pensée infinie,
Qui sortit du berceau sa langue et son génie;
Et puis, suivant ton vol à la postérité,
Comme tes deux aiglons, le peuple et le poète,
Jusqu'à la fin des temps, iront à la conquête
De l'art et de la liberté!

Adolphe Dumas.

Corneille.

Nous avons pensé qu'il n'était pas possible de séparer la pièce qu'on vient de lire de celle qui suit, récitée le même jour sur le Théâtre des Arts pour la même circonstance.

Dans leurs temples déserts, Melpomène et Thalie
Cachaient leur honte et leur gloire avilie,
Tandis que la bazoche, en ses jeux dégoûtans,
Répondait à leurs pleurs par des ris insultans,
Que des moines en froc, sous la bure ou la haire,
Venaient sur des tréteaux grimacer un mystère !

Un sauveur apparut : Thalie a rencontré,
En échange du sien, un regard inspiré.
Melpomène a chaussé son cothurne tragique ;
La scène a secoué son sommeil léthargique.

Les peuples étonnés se demandent entr'eux :
Quel est cet aigle altier, brillant au haut des cieux,
Immense et planant sur le monde ?
Sorti de son aire profonde.

D'un vol audacieux,
Traçant des routes inconnues,
Cherche-t-il, au-delà des nues,
Un rayon de ce feu sacré
Qu'aux Dieux, dans son ame exaltée,
Ravit autrefois Prométhée?

Jusqu'à nos jours des mortels ignoré,
Est-ce un génie à la brillante étoile,
Et dont la plume d'or vient déchirer le voile
Qui cacha si long-temps la lumière à nos yeux?
Mais il parle, écoutez : de son front radieux
S'échappe un vers puissant qui nous vient saisir l'ame,
Et ranimer notre cœur abattu,
Pour y graver en traits de flamme
Un sentiment divin de gloire ou de vertu!

Anges, quel est le nom de ce dieu qui s'éveille?
L'écho, de peuple en peuple, a répondu : Corneille!

En vain cherche, en rampant, à monter jusqu'à lui
D'obscurs blasphémateurs une nuée immonde;
Un regard les replonge en l'éternelle nuit.

Dans leur haine profonde,
Par de vaines clameurs ces lâches envieux,
Tout gonflés d'orgueil et de rage,
Épuisaient contre lui leur colère sauvage;
Encore dans la fange, ils se croyaient aux cieux.

Mais Corneille immobile, ignorant leur audace,
Ne les entendit pas..... il écrivait Horace!

Borssat, comédien.

Commission des Antiquités

DU DÉPARTEMENT DE L'EURE.

Séance d'installation du 24 Janvier 1833.

Le département de l'Eure est, sans contredit, l'un des plus riches en monumens antiques de tout genre. Cependant, par une fatalité remarquable, ses richesses sont restées long-temps enfouies et presque ignorées. Les travaux de quelques-uns des savans dont s'honore la Normandie appelèrent enfin l'attention, excitèrent le zèle des amis des arts et de la gloire du pays; mais leurs recherches particulières, leurs efforts laborieux, manquaient d'un centre commun et d'une direction uniforme.

Il s'agissait moins, en effet, de décrire tel ou tel monument, que de réunir et de coordonner les débris épars de l'antiquité, pour faire revivre l'histoire, les mœurs, les monumens des peuples qui, tour à tour, ont habité cette partie de la France.

Déjà Rouen possédait, depuis plusieurs années, une Commission des antiquités; Caen s'énorgueillissait d'avoir vu s'éle-

ver dans ses murs la Société des antiquaires de Normandie; Evreux, qui sentait le besoin de suivre le mouvement imprimé par les deux principales villes du pays, Evreux ne pouvait rester en arrière : M. Passy, préfet de l'Eure, créa donc une Commission départementale des antiquités. Ainsi, les Sociétés de ces trois villes, unies par un lien commun, dirigeant leurs travaux de la même manière, rivaliseront de zèle et d'application dans leurs recherches. Chacune d'elle prêtera son appui aux deux autres, et sera secourue à son tour par elles. Ainsi se trouvera réalisée cette association indispensable, sans laquelle les efforts individuels restent souvent sans résultat, parce qu'ils manquent d'ensemble et d'unité.

La Commission des antiquités de l'Eure a tenu sa première séance à l'hôtel de la préfecture, le 24 janvier 1833.

M. Passy, après l'ouverture de la séance, a prononcé le discours suivant, qu'il a bien voulu nous envoyer :

Messieurs,

L'étude des monumens de l'antiquité avait jadis pour objet principal l'explication des textes des auteurs classiques, et, à leur tour, ces textes servaient à faire comprendre quelle avait été la destination des monumens que l'on découvrait. De belles et graves dissertations nous ont été données ainsi par des hommes savans qui s'étaient voués à cette partie du culte de la littérature sacrée et profane.

Ces études étaient isolées, circonscrites; c'étaient des rapprochemens curieux, de doctes commentaires, des descriptions spéciales. Il manquait à l'archéologie une pensée unique et féconde qui servît à diriger ses recherches, et qui donnât un but à tous les travaux antérieurs qu'elle avait amassés.

Cette pensée lui est venue; dès long-temps elle était, à la vérité,

dans la conscience de tous ceux qui s'étaient épris de ses fortes études ; elle n'était pas formulée.

La philosophie de l'histoire ne pouvait regarder sans intérêt une science spéciale qui recueillait les restes matériels des civilisations disparues ; elle qui a aussi son archéologie dans la recherche des débris des opinions humaines renversées par le temps.

Ses doctrines ont donc pénétré dans l'étude des arts primitifs. Elles l'ont animée ; la race humaine étant envisagée comme un être qui avait sa vie générale et ses phénomènes particuliers, tous les faits de l'humanité se sont trouvés dans une dépendance commune d'une cause unique. Les traces des travaux matériels et intellectuels des nations pour se constituer, sont devenues des preuves du perfectionnement des institutions sociales et du perfectionnement de l'intelligence universelle de l'espèce humaine. Si l'on peut regarder comme vrai que les peuples divers, obéissant à une loi générale, parcourent tous les mêmes périodes de la civilisation, et que leurs monumens expriment les phases qu'ils ont traversées, et celle à laquelle ils se sont arrêtés ; dès-lors il devient extrêmement intéressant de comparer entre eux les œuvres des peuples les plus distincts, les plus éloignés ; des rapports inattendus font jaillir, sur les questions les plus difficiles de l'histoire de la race humaine, une lumière nouvelle et féconde ; les études isolées, les observations éparses viennent se condenser naturellement en un foyer vif et large, et la philosophie de l'archéologie prend sa place parmi les sciences élevées.

Messieurs, si nous regardons autour de nous, si nous nous rendons compte de toutes les civilisations contemporaines, nous trouvons, en effet, chaque degré de l'échelle sociale occupé par un peuple vivant revêtu d'une des formes politiques, religieuses ou industrielles que la société humaine a jadis et maintenant rencontrées.

Si nous remontons l'échelle des âges, nous trouvons aussi que chaque forme de la civilisation antique correspond à une des formes de la civilisation moderne. Ainsi, notre âge actuel résume tout ce qui a été créé par les siècles. Un coup-d'œil rapide sur ce qui existe de nos jours, prouvera que cette donnée est vraie, et que les hommes agissent partout suivant les nécessités invariables de leur organisation physique et les lois divines d'une intelligence progressive.

Les sauvages de certaines îles de l'Océanie sont aujourd'hui au degré de civilisation où se trouvaient les Celtes nos ancêtres. Nous voyons là, comme chez ces derniers, l'anthropophagie, les habitudes nomades, le mépris de la vie dans la vieillesse, des idées religieuses analogues, la même organisation du pouvoir social naissant, des mœurs hospitalières et cruelles à la fois.

Les institutions, les travaux, les armes des peuples indigènes de l'Amérique du Nord, leurs wigwams enfoncés dans le sol, les tomhawks, leurs confédérations politiques, César, dans ses commentaires, nous apprend qu'il les a trouvés dans les Gaules, où trois zônes de civilisation distinctes, du midi au nord, furent traversées par ses armées.

La politique de la Russie à l'égard des peuples asiatiques nous présente d'assez remarquables analogies avec les progrès de la domination romaine sur la Gaule et la Germanie.

Les habitudes des temps féodaux, les forteresses isolées, les armures complètes, la fidélité du vassal, le pillage des voyageurs, sont encore remarqués parmi les peuplades guerrières de la Géorgie et de la Circassie, et Chardin est excellent à étudier pour nous faire comprendre l'état de la société pendant les deux premières races de nos rois.

Je ne pousserai pas plus loin cette comparaison, dont beaucoup de termes sont pareils et quelques-uns différens, parce qu'il ne s'agit pas avec vous, Messieurs, de chercher des rapprochemens singuliers, mais d'indiquer seulement des rapports philosophiques.

Mais je ne puis m'empêcher d'esquisser quelques traits de ressemblance entre les monumens de plusieurs peuples séparés par d'infranchissables distances, isolés les uns des autres par des siècles, et cependant rencontrés à un semblable degré de civilisation.

C'est que l'esprit humain suit sa propre route dans chaque société ; c'est qu'il n'a, sous tous les climats, que la même manière de procéder, de se perfectionner, et que les différences topographiques ne font que modifier les moyens dont il se sert pour avancer.

Je ne discuterai pas les raisons qui me font rejeter les explications fondées seulement sur l'hypothèse de la colonisation par voie de commerce, par l'extraction des hommes ou par la guerre ; elle rend compte d'une grande partie des faits, sans aucun doute, et les migrations des

hommes, que l'on suppose souvent sur des analogies légères, peuvent aussi servir à éclairer des points obscurs de l'histoire primitive des peuples. Mais on a beaucoup trop généralisé ces données, et on est allé trop souvent leur demander d'impossibles filiations.

Voyez, Messieurs, les temples du Mexique, construits sur le même plan que ceux de Babylone, répondant à la même destination, de servir à la fois d'autel et de forteresse; des sacrifices humains aussi, le même respect pour la personne royale, une théocratie sanguinaire, une féodalité complète, et puis l'emploi de signes hiéroglyphiques semblables à ceux de l'Egypte, tandis que les dieux rappellent ceux de l'Inde.

Maintenant, dans la vallée du Gange et dans la vallée du Nil, une architecture presque identique, des idées religieuses du même ordre, des castes organisées de même, une semblable facilité à être conquis, et cependant une langue, des signes, une philosophie qui diffèrent essentiellement.

Les mœurs arabes n'ont pas changé : elles sont telles qu'elles étaient au commencement de l'histoire, et, dans le Bornou, une société pastorale rappelle les conditions des premiers âges de la nation juive.

Et, dans le cœur de l'Afrique, des peuples diversement barbares, mais dont la religion, les usages, le gouvernement, la législation aristocratique reproduisent des nations éteintes, éparses dans la chronologie.

Il résulte de ces faits divers que, sans contact et sans relation de parenté, des nations ont produit des monumens et des opinions semblables. En effet, la marche naturelle de l'esprit humain, le perfectionnement des rapports sociaux, ne doivent-ils pas amener des phénomènes identiques? Et, sans recourir à l'hypothèse d'une imitation servile, ne peut-on expliquer les faits de l'humanité, en s'appuyant sur une base unique et générale, le développement spontané de l'intelligence, modifié selon les lieux dans ses applications ?

Pour rendre sensible cette manière d'envisager l'histoire, je dirai que ces plans synoptiques, où se déroule perpendiculairement l'histoire universelle, seraient vrais encore, quant aux nuances de l'état social, si, substituant des nations modernes aux peuples anciens, on les disposait également sur un plan horizontal.

De même, en géologie, retrouvons-nous, apparaissant successivement à la superficie du sol, les couches superposées que la sonde traverse sous nos pieds.

Ces exemples me semblent indiquer suffisamment la pensée que l'antiquité doit être expliquée par les temps modernes, et réciproquement les temps modernes par l'antiquité.

L'humanité avait à parcourir, à toutes les époques, sous tous les climats et par des chemins pareils, les premiers termes de la civilisation.

Ainsi l'archéologie, en comparant les monumens des peuples les plus divers et les plus étrangers les uns aux autres, trouve dans ses observations d'importantes données pour l'histoire philosophique de l'espèce humaine.

Ces vues générales, qui animent les études de tous ceux qui s'occupent d'archéologie, restreintes même dans le cercle de nos antiquités normandes, trouvent des applications fréquentes.

C'est en Normandie que l'on a reconnu une ville gauloise avec ses habitations primitives, que l'on rencontre à chaque pas ces autels de pierre, ces armes de cuivre et de silex, ces tombeaux, semblables à des catacombes, qui nous font apparaître cette société gauloise avec sa grandeur et ses pompes sauvages, et révèlent des usages que l'on observe encore parmi les peuplades de l'Amérique et de l'Asie.

Les Romains ont jeté sur cette couche primaire leur civilisation conquérante, dont vos savantes observations retrouvent les nobles traces à chaque pas. Ce sont, de toutes parts, dans l'Eure, des routes impérissables, et caractérisées par leur direction rectiligne; des stations, des temples, des bains, et même des superstitions romaines mêlées, dans nos campagnes, avec celles qui ont été transmises par les Celtes.

Vient ensuite cette autre civilisation du moyen âge, que les travaux patriotiques des antiquaires normands surtout ont tirée du dédain dont le dix-huitième siècle l'avait frappée.

On a fini par rendre justice à ces églises vastes, élégantes, si hardiment voûtées, surmontées d'obélisques à découpures légères comme les feuilles des arbres; édifices si bien adaptés aux cérémonies du culte chrétien, qui, alors, était l'unique fondement de l'ordre, et la seule idée générale appliquée à la civilisation.

On a retrouvé ces lignes de défenses de nos aïeux, guerriers du berceau à la tombe; leurs forteresses ont été étudiées, et l'on a vu là tout un art militaire, qui avait ses Coëhorn et ses Vauban. Enfin, Messieurs, les couvens, citadelles où se défendait l'intelligence humaine au milieu des invasions des barbares, sont devenus l'objet d'investigations intéressantes. Car l'on ne peut voir, sans émotion, les retraites où l'on écrivait si laborieusement nos doctes et naïves chroniques; ces asiles où s'étaient conservés, à l'abri des autels, les trésors épargnés de la littérature ancienne, et d'où les arts se sont élancés de nouveau pour consoler le monde.

Toutes ces choses, Messieurs, vous les recherchez dans un véritable esprit de philosophie et de patriotisme. Vos savans travaux ressuscitent ces diverses époques d'une civilisation que nous perfectionnons chaque jour. Vous comparez les monumens des siècles passés avec ceux des peuples actuels, et vous retrouvez les sociétés dont ils sont l'expression. Notre civilisation moderne, fruit des grandeurs du moyen âge, profitera de vos veilles assidues. Vous conserverez les monumens qui embellissent notre pays de Normandie, où la gloire n'a jamais manqué; vous enseignez comment les modifications qu'éprouvent, dans leur architecture, les bâtimens publics ou privés, ne sont que l'expression des changemens qui s'opèrent dans les relations politiques entre les communautés ou les individus d'une même nation; comment les différences que l'on remarque entre les monumens du moyen âge et ceux qui s'élèvent de nos jours, expliquent que les libertés personnelles des seigneurs ont fait place d'abord aux libertés commerciales des villes, et comment, enfin, la grande révolution de 89 a jeté les fondemens d'une liberté commune, en sacrifiant toutes ces libertés individuelles, devenues des priviléges nuisibles au bien général.

De toutes parts les cloîtres se transforment en ateliers, les tourelles s'abattent et les fossés se comblent. Les forts bâtis sur leur frontière de Normandie, par les rois anglais, ne font plus qu'embellir nos paysages. Ils tombent, ils s'effacent. De cet état de choses il résulte la consolante conviction que plus de richesses industrielles sont produites, plus de bonheur, plus de lumières sont le patrimoine inaliénable des classes jadis opprimées. Cependant, intéressons-nous encore à ces grandeurs de nos aïeux; étudions leur société, leurs relations politiques, reli-

gieuses et économiques ; conservons ces ruines glorieuses et pittoresques; conservons-les pour nos neveux, qui les verront avec un sentiment de respect et d'orgueil, plus puissant encore que celui que nous éprouvons.

Je vous ai appelés, Messieurs, à vous réunir en Commission des Antiquités départementales, pour que vous me prêtiez votre appui dans la recherche et la conservation de nos précieux monumens. Le Conseil général a déjà voté des fonds pour cet objet, et je ne doute pas qu'il ne continue ainsi, d'année en année, à vous donner les moyens de sauver de la destruction d'illustres débris.

Ce sont vos lumières, Messieurs, qui éclaireront mon zèle, et c'est avec une vive satisfaction que je me trouve au milieu d'hommes qui ont déjà rendu de si grands services à mon pays.

Tous vous avez enrichi son histoire de pages érudites ; vous avez exploré nos édifices religieux, les tertres qui portent ces aires d'où s'élançait l'aigle féodal ; ces monastères, enrichis par les pieuses frayeurs de nos hardis chevaliers ; ces constructions romaines, enfouies dans le sol cultivé, où d'heureuses charrues mettent au jour des trésors qui ne nous restaient pas ; ces belles routes des Romains, si bien alignées ; les enceintes de leurs camps, leurs tombeaux, leurs autels, les pierres saintes que nos vieux Gaulois ont si long-temps adorées. Il vous reste, Messieurs, en continuant vos explorations, à concentrer vos observations, et à doter le pays de l'histoire complète de ses monumens. Je serai heureux de m'unir à vos travaux.

A. Passy.

Paulo le Pirate.

SCÈNE DE LA VIE MARITIME.

Le Page.

« Et cette femme, l'avez-vous connue?

Firda.

« Non, elle était morte.

(SHAKESPEARE)

..... Dans ce moment-là, le vent avait un peu diminué de violence; mais une pluie battante et fraîche suintait des voiles et des cordages; une brume épaisse enveloppait le navire, à ne voir ni ciel ni mer. — Quoique bien renfermé dans ma vaste capote de Russie, et le menton garé du froid par une épaisse cravate de laine rouge, je piétinais, malgré les coups saccadés du roulis et du tangage, car le froid me pénétrait encore. Je pensai alors à la salle à manger de ma mère, qu'un vaste foyer échauffait en ce moment..... et qu'enfant j'avais souvent abandonnée pour aller courir les neiges. Je regrettais.....!

D'ailleurs, la pluie, d'abord fine et légère, devenait de plus en plus dense et froide. Le vent s'écoutait.... — il venait par raffales..... par caprices..... comme presque toujours à la fin d'une tempête. — Il y avait à peine une heure que j'avais pris le commandement du quart, et j'avais encore trois grandes heures à passer ainsi face à face avec l'orage! sans autre

distraction que le sifflement du vent à travers les cordages, ou, dans les momens de calme, le bruit monotone des garcettes battant au roulis contre les voiles tendues par l'humidité; sans autre distraction que les mouvemens de la roue du gouvernail qu'un matelot dirigeait; ou bien encore la lumière de l'habitacle qui jouait au roulis sur le verre de la boussole.... Et trempé jusqu'aux os, et le froid aux pieds..... Oh! la salle à manger de ma mère!

J'appelai le mousse.

« Va, lui dis-je, me chercher une bouteille de rhum et un verre! »

Alors je fis passer sur l'arrière du navire, à l'abri du vaste capot de la chambre, les pauvres matelots qui s'étaient blottis au pied du grand mât, et qui, comme moi, ruisselaient de la pluie et des lames que le vent jetait à bord. Ils ne se firent point répéter mon invitation; ils la comprirent parfaitement au moindre geste, bien mieux que si j'eusse crié dix fois de prendre un ris aux huniers. — Bonne nature d'hommes!.... uniformes, semblables en tous pays, en tous temps! Quel plaisir j'allais leur faire, avec ma bouteille pleine et mon verre d'une bonne capacité!

« Allons, maître Palanquin, dis-je au plus ancien, un vieux roué de service; buvez çà sans faire la grimace!

— Oh! lieutenant, que c'est joliment envoyé, çà! et à propos, que j'dis!... dans un verre à patte! — Tonnerre!... Y a long-temps qu'ça ne m'était jamais arrivé d'boire dans un verre à patte..... C'est malheureux qu'y n'serait pas un peu plus grand..... y n'y a pas d'quoi à peine mettre dans ma dent creuse!..... »

Et il avala le verre de rhum, maître Palanquin, comme s'il

l'eût versé dans un entonnoir, sans que le moindre mouvement guttural en annonçât le passage à l'estomac.

« A vous », dis-je à un autre, en remplissant ainsi le verre jusqu'au dernier.....

« Ah! regardez donc Paulo, dit Grimelle, le farceur du bord, y boit ça en deux ou trois coups! Y charge en cueillette! Tiens! est-ce qu'y ne buvera pas tout? — Donne, vieux!..... Ah! ouach! plus souvent!..... Est-y engagé avec le verre à patte, au moins! C'est pis qu'une poule qu'a trouvé un couteau!.....

— Ah! ah! c'est vrai, dirent les autres.

— Dis rien, matelot! ça va l'lancer.... nous l'ferons blaguer... A peine si j'ai tant seulement entendu la couleur de ses paroles depuis qu'il est à bord, celui-là!

— Allons, Paulo! déride-toi un peu, vieux canard; conte-nous quelque histoire de ton pays, dit Grimelle.

— Eh! oui, toi qu'as des livres dans ton coffre! tu n'en sais, ajouta maître Palanquin. Envoie-nous ça, voyons! Tiens, mets-toi à ma place!....»

Mais aussitôt qu'il avait eu remis le verre dans lequel il n'avait fait que tremper ses lèvres, Paulo s'était assis sur le coin d'une cage à poules, et avait paru prêter fort peu d'attention aux interpellations de ses camarades. On n'apercevait alors que ses deux yeux noirs par-dessus le collet relevé de son paletot. Mais, ayant bientôt baissé la tête, il parut se plonger dans une rêverie que les paroles des autres avaient à peine interrompue.

Mais si vous aviez vu entièrement sa figure, à Paulo, vous auriez été frappé de son expression. C'était un reste de joli visage, où luisaient deux grands yeux noirs, mais presque toujours animés par un regard dur, même farouche. — Il

avait un de ces souris amers et décevans qu'on ne définit point, et qui était resté comme gravé sur ses lèvres minces, et faisait trait dans sa mobile physionomie. Avec un nez saillant et un teint brunâtre qui va assez..... ajoutez une forte chevelure noire, longue et bouclée, qui s'échappait de son bonnet de laine rouge, une taille svelte et élancée, de jolies formes de jeune homme, quoique un peu frêles.

C'était un de ces êtres indéfinissables, sur le compte desquels l'opinion change continuellement sans pouvoir se fixer, suivant l'impression qu'on reçoit de leurs différentes manières d'être. Un composé de brutalité grossière et, comme par souvenir, de minutieuses politesses; d'ignorance et de savoir, de fierté et d'abnégation..... Un de ces hommes dont le malheur paraît avoir traversé la vie, en ne laissant après soi que des souvenirs poignans et des remords.....

Et pourtant, le jeune marin portait à peine vingt-cinq ans!

Les instances du matelot continuaient. Lui, comme poussé d'une détermination soudaine, il leva la tête, et, rejetant en arrière ses longs cheveux mouillés qui voilaient son front, il s'arrangea commodément pour le roulis, et me parut disposé à satisfaire ses camarades.

J'étais curieux de savoir ce qu'allait nous dire cet homme, que j'avais souvent observé depuis notre départ des États-Unis, où nous l'avions embarqué à sa prière. J'espérais que son récit jetterait quelque lumière dans le dédale de conjectures que j'avais formées sur son compte..... Je m'appuyai contre la lisse, et j'écoutai.

« ..... Je veux bien conter quelque chose, dit Paulo; mais attention! je ne veux pas qu'on m'interrompe!....

Avez-vous jamais entendu parler du *Faucon?* ce fameux pirate de Saint-Thomas, qui s'est fait un pavillon avec un lambeau français trempé dans du sang anglais.....?

— Oui, répondirent plusieurs hommes.

— Hé bien! s'écria-t-il en élevant la voix, j'en étais le capitaine?

— Toi! murmurèrent ses camarades.

— Blagueur! ajouta Grimelle.

J'avoue que cette brusque confidence ne m'étonna point. J'avais déjà deviné que le passé de cet homme était quelque chose de grand; la conséquence d'une capacité, d'un caractère violent, vice ou vertu, penchant au bien comme au mal, suivant que cela s'était présenté. — Il paraît que le mal avait prévalu, et le reflet de ce passé indiquait déjà le chemin de l'avenir..... C'en était fait!

J'observai soigneusement sa figure pour y trouver quelque impression. La clarté de la lampe de la boussole, que par intervalle le roulis étendait sur son visage, me fit apercevoir deux grosses larmes qui tremblaient dans ses yeux; ses dents blanches s'imprimaient sur le rose ardent de ses lèvres; du pied il frappait le pont..... Il paraissait en proie à de violens souvenirs.

Et les matelots devisaient.

Puis, Grimelle :

« Dis donc, vieux, étais-tu méchant quand t'étais capitaine?..... Mangeais-tu à la chambre?..... Avais-tu.... ?

— Ne plaisantez pas, interrompit Paulo avec un accent concentré..... J'ai plus coupé de têtes que vous de rations de fromage! plus que vous de bouts de bitord! »

Et Grimelle ne parlait plus.

« Eh bien! corsaire, pirate, ça que tu voudras, c'est un métier comme un autre, quoi! dit le vieux Palanquin; allons, matelot! puisque t'as été ça..... Eh bien! conte-nous quelque chose, à seule fin que j'savions quelques-uns des tours des flibustiers..... Pas vrai? Grimelle. »

Un autre répondit : « Eh ! oui. »

« Savez-vous, dis-je en m'adressant à Paulo, que vous vous exposez étrangement, en embarquant ainsi sur un navire français, pour un port de France?

— Monsieur, me répondit-il, j'y tiens fort peu..... Tous les liens qui pouvaient m'attacher à l'existence sont rompus!.... Le pirate n'a de souvenirs dans l'ame de personne, qu'il n'y soit maudit..... A l'âge où, pour les autres, la vie coule douce et parfumée comme une brise du soir, lui, il est en exécration partout!..... Son nom seul fait jeter un cri aux femmes..... étend le souvenir du marin sur sa jeune famille qui est au port..... Ses compagnons même le détestent; ils convoitent sa place, sa part même des dépouilles..... car, comme lui, ils n'ont qu'une vie à jouer .... Et le jeune homme qui les commande s'est mis à la tête sans qu'on lui dise : « Mets-toi là. » — C'est alors une volonté ferme de commander, et de casser la tête à qui dirait : « Pourquoi? » — La force de la volonté l'y a mis, la force brutale l'y maintient..... A terre, le pirate ne dit point : « Qui me veut pour chef? » Il dit : « Je suis chef, qui vient avec moi? »

Et ses yeux échangeaient des éclairs avec l'orage, et sa voix avait une puissance qui imposait à tous; et son attitude fière était belle, dans ce tableau qu'il formait, lui, jeune homme brun, au regard d'aigle, avec son bonnet phrygien, son costume pittoresque..... et ces matelots blottis, tous les yeux fixés sur un même point, le pirate! — et ces éclairs qui, avec la lumière de l'habitacle, inondaient ce tableau, qu'encadrait l'orage!..... l'orage, aux grandes voix plaintives et mélancoliques, aux voix vagues comme des désirs de jeune fille, et qu'on dirait formées par les derniers gémissemens de tous les naufragés!.....

C'était impressionnant.

D'autant plus que tous se taisaient : lui seul parlait.... lui, et la tempête!

« La vie! criait-il, ah! j'y tiens bien peu, à la vie!.... Mille fois je l'ai jetée à la mort.... Bah! rien! Et puis, d'ailleurs, la vie est belle quelquefois..... avec des richesses..... de l'or! J'ai eu à moi seul plus d'or que l'Océan n'a de bourasques. — Des passions! J'ai satisfait plus de vengeances qu'un roi..... car, quand je désignais une tête, moi, je n'étais pas obligé, pour qu'elle tombât, de charger les hommes de lui trouver un crime..... Mon long poignard à deux tranchans.....! — Et puis, l'amour donc! Je m'en suis abreuvé comme un roi aussi. Pour de l'or, des regards sans pensées..... des lèvres froides pour mes baisers brûlans..... un corps, jamais une ame! Car le corps, on le vend; mais l'ame, mais le cœur..... on le donne!..... Quel bonheur! Mais le pirate..... rien! — Pourtant il est une femme, douce et timide créature, belle, oh! belle! Peut-être celle-là qui, enfant, aimait le pirate enfant, lui dira-t-elle encore : « Paulo! cher! mon ami, viens! « Laisse-moi supporter la moitié des douleurs de ton ame! « Nous nous sommes connus si petits! Nous nous aimions déjà, « tu sais?..... Eh bien! moi, je t'aime encore, pauvre marin! « Nous serons heureux, va! »

« Et puis elle me dira :

« Tu sais bien, après la tempête, quand tes yeux se reposaient « si délicieusement sur un vaste horizon parsemé d'îles riantes?... « Eh bien! l'avenir, pour toi, sera long, immense, rose et « paré comme ce bel horizon tout parsemé d'îles riantes; qui « seront pour toi des jours d'ivresse et de bonheur..... d'amour!

« Le passé, c'est l'orage!..... Et tu sais bien comme, à terre, « le marin l'oublie, l'orage!..... Ah! cher! laisse-moi supporter

« la moitié des douleurs de ton ame! Viens, Paulo!..... nous « nous sommes connus si petits!..... »

« Le grand foc est déferlé, interrompit un matelot; je l'entends battre.....

— Prenez un bon bout de ligne, allez le serrer comme il faut, lui dis-je.

— Lieutenant! seul?.... c'est lourd..... il est tout mouillé. Et puis le tangage!

— Allez un autre homme avec lui, dis-je au groupe. »

Paulo s'élança.

Je voulus le rappeler..... Le timonnier, qui ne veillait point, laissa loffer le navire. Une forte lame tomba sur le gaillard d'arrière; l'habitacle fut chaviré..... Je me cramponnai sous la lame..... le navire donna un fort coup de tangage.

Puis, un instant après,

« Un chapeau à la mer! A qui le chapeau? cria-t-on.

— Non, dit Grimelle, c'est un homme!

— Qui? qui? demandèrent dix voix.

— Paulo! s'écria un homme qui rentrait du beaupré où il serrait le foc; il a dérapé au coup de tangage..... Le bout du raban qui fouettait l'a enlacé autour du cou..... il a balancé un instant, puis, à un second coup de tangage, l'avant du navire s'est relevé avec le raban seul.

— Pauvre b..... ! dit Grimelle.

Ce fut son oraison funèbre.

Jules Lecomte,
(du Havre.)

Goule.

CONTE FANTASTIQUE.

It is a tremendous thing, I say.

L'EXPRESSION irlandaise, *les sept diables*, ne paraît pas devoir son origine aux influences surnaturelles attribuées à ce nombre. Cependant, si quelqu'un, par caprice, voulait examiner la chose métaphysiquement, il serait peut-être bon de comparer la crédulité à une espèce de prisme mental, par lequel les rayons lumineux de la superstition spéculative sont réfractés. Le grand réfracteur ne montrerait alors que des *blue devils* aux habitans de Londres, des diables oranges et verts à ceux de sa bonne sœur d'Irlande, et ainsi de suite des autres pays du monde, jusqu'à ce qu'on ait trouvé les sept couleurs.

Comprenne qui pourra, je continue.

Dans une chaumière isolée, située au centre d'une vallée et près d'un lac solitaires, dans l'un des districts les plus retirés à l'ouest de Munster, vivait une femme nommée Guare.

Elle avait une fille belle, — belle comme une journée de soleil, belle comme les anges. Elle s'appelait Nora.

J'ai dit que leur chaumière était isolée : c'était la seule habitation que l'on pût trouver à deux lieues à la ronde ; et quant à leur manière de vivre, elle était simple, et il le fallait bien, car elles n'avaient qu'un tout petit jardin planté de choux blancs, dont il ne restait presque plus.

C'était une belle matinée pour ce pays, car il ne tombait que de la neige et de la grêle. Nora et sa mère étaient assises à la porte de leur chaumière, pensant aux repas des jours suivans.

Tout à coup un cavalier s'arrêta à leur porte.

C'était un homme étrange ; il avait des vêtemens bruns, des cheveux bruns, un cheval brun, et le chien qui le suivait était brun.

« Je viens pour vous épouser, Nora Guare, dit l'homme brun.

— Demandez à ma mère, répondit Nora, que l'émotion, l'étonnement, et peut-être encore la frayeur, rendirent muette quelques instans, car elle n'avait jamais vu cet homme, qui déjà la dominait.

— Vous ne me refuserez pas, Madame, dit l'homme brun à la vieille mère : j'ai de l'argent ; votre fille sera dame ; elle aura des domestiques pour exécuter ses ordres et ses moindres désirs. »

En disant ces paroles, il jeta une bourse pleine d'or sur les genoux de la vieille.

— « Eh bien ! » continua-t-il avec quelque impatience, voyant que sa demande restait sans réponse.

Et la vieille regardait, avec ses yeux éraillés, l'or de l'étranger ; mais elle n'osait parler.

« Eh bien ! » répéta encore l'homme brun, « n'est-ce point

assez?.... Guare, votre fille est à moi. » — Et il lui jeta une seconde bourse d'or.

— « Que le ciel veille donc sur vous et sur elle, s'écria la vieille mère, et que sa volonté s'accomplisse! »

Un sourd gémissement sortit de la poitrine de l'homme brun.

— Hench! fit le cheval.

— Boh! fit le chien.

— Ma mère! ô ma mère! s'écria Nora.

— C'est bien, dit l'homme brun; et, plaçant la pauvre Nora derrière lui, sans plus de cérémonie, il produisit avec sa langue contre le palais ce bruit si connu pour exciter les chevaux.

Son cheval se mit à hennir, son chien aboya, et en un instant la jeune fille, l'homme brun, son cheval et son chien avaient disparu.

Un jour et une nuit dura le voyage, et pourtant ils allaient comme le vent.

Ils s'arrêtèrent au milieu d'une plaine d'où l'œil se perdait dans l'espace. Seulement, sur la gauche, on voyait une avenue de saules menant aux ruines de l'ancienne abbaye de Mucruss, avec son cimetière planté d'ifs dont l'âge se comptait par siècles.

— « Voici mes domaines », dit l'homme brun.

Hélas! c'était une immense fondrière, un marais fétide, paraissant avoir la lèpre.

— « Venez, femme, voici mon palais. »

Hélas! c'était une misérable hutte, pire que celle de sa mère.

Ils descendirent, et le cheval et le chien disparurent en

faisant un bruit extraordinaire, qui tenait du hennissement, du rire et de l'aboiement.

— « Avez-vous faim ? » dit l'homme brun à la pauvre Nora, qui, la tête penchée sur le sein, gardait le silence : « s'il en est ainsi, voici votre dîné. »

C'était une poignée de pois secs et quelques grains de sel.

— « Et si vous avez sommeil, voilà votre lit, » continua-t-il, en lui montrant un peu de paille étalée dans un coin.

A cette vue, Nora se prit à gémir et à trembler; la pauvre enfant !

Cependant, elle mangea pour ne pas désobéir à cet homme qui l'avait ainsi enlevée à sa mère, à sa mère qui l'avait vendue pour un peu d'or !

Lui, la regardait avec des yeux ternes; il pesait sur elle comme un cauchemar.

Ils se couchèrent.

Mais, lorsque la cloche de l'abbaye de Mucruss eut sonné une heure, on entendit un hennissement sourd près de la porte, et un léger aboiement près de la fenêtre.

Nora feignit de dormir.

Et l'homme brun passa la main sur ses yeux et sur sa figure.

— « Je viens, je viens, » dit-il, et il se leva doucement.

Une demi-heure après, il vint se remettre à ses côtés; mais il était froid comme de la glace.

La nuit suivante se passa de même; l'homme brun se leva, elle feignit de dormir, et il revint glacé.

La troisième nuit, la cloche de Mucruss sonna. L'homme brun se leva de nouveau; il passa une lumière devant les yeux de Nora, elle lui parut endormie. Le sommeil est profond chez

ceux qui ne veulent pas paraître éveillés. Le cœur de la pauvre fille tremblait, mais elle était ferme et calme.

— « Vous vous faites bien attendre, » dit une voix du dehors : « allons, allons, dépêchez-vous si vous ne voulez rien perdre. »

— « Je viens, » répondit l'homme brun, et il partit.

Nora se leva aussitôt et voulut le suivre. Elle le vit de loin se glisser dans l'étroite avenue de saules. Souvent il cessait de marcher, puis regardait derrière lui.

Enfin il s'arrêta tout-à-fait à une certaine distance d'un arbre derrière lequel Nora s'était cachée. Il était alors arrivé à la vieille abbaye de Mucruss.

Elle le vit, avec un soulèvement de cœur, entrer dans le cimetière.

Le vent sifflait au travers des ifs immenses.

Elle eut peur.

Le courage ne l'abandonna pourtant pas entièrement; elle atteignit la barrière du charnier, et regarda.

Horreur!

L'homme brun, son cheval et son chien, étaient assis devant une tombe découverte, et mangeaient quelque chose, en jetant autour d'eux des regards brillans et épouvantables.

Les rayons de la lune tombaient sur eux et sur elle en plein; leur ombre s'alongeait sur la terre.

Elle frémit d'épouvante en apercevant la sienne s'agiter, quoiqu'elle même fût immobile. Sa propre ombre agitait ses grands bras noirs. Elle resta glacée d'effroi et morte au moral, pour ainsi dire, à cet épouvantable spectacle.

La peur l'avait fixée à sa place. Mais, jetant de nouveau

ses yeux effrayés sur son ombre, elle la vit élever une de ses mains : elle semblait lui indiquer le chemin de l'avenue de saules, puis elle se leva doucement de terre, et, s'arrêtant devant Nora, elle se mit à fuir dans cette direction. La pauvre enfant la suivit en courant après elle aussi vîte qu'elle pouvait ; cette ombre semblait l'entraîner.

Il y avait à peine quelques secondes que Nora était sur sa paille, lorsque la porte s'ouvrit. Son époux entra, et vint se mettre à côté d'elle.

Il tressaillit.

« Oh! oh! dit-il, vous avez froid, Nora.

— Hélas! répondit-elle, la nuit est glaciale, et cette maison laisse passer le vent. — Vous avez bien froid vous-même.

— Oh! oh! dit l'homme brun, en passant son bras autour de sa taille, comme votre cœur bat vîte.

— J'ai eu tant de peur en me trouvant seule cette nuit, que je suis un peu malade.

— Hun! fit l'homme brun. »

Le lendemain, pendant qu'ils étaient à déjeûner ensemble, Nora lui demanda la permission d'aller voir sa mère.

L'homme brun, qui ne mangeait pas, la regarda de manière à lui faire penser qu'il savait tout.

« Si vous ne voulez que voir votre mère, je vais l'aller chercher. »

Alors l'homme brun sortit, siffla son chien et son cheval, et quelques minutes après il avait disparu.

Pendant toute cette journée, Nora Guare resta sur le seuil de la maison, jetant ses yeux sur cette plaine immense qui

n'avait que l'horizon pour limites, et croyant toujours voir son mari et sa mère dans l'éloignement.

La nuit du second jour la surprit seule dans sa chaumière, où, tremblante de frayeur, elle se prit à pleurer.

Elle était là, accoudée sur une misérable table, prêtant l'oreille au moindre bruit. Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et une vieille femme entra en se soutenant sur un bâton.

« Ma mère! » s'écria Nora, en se précipitant dans les bras de la vieille; mais celle-ci la repoussa :

— Arrêtez, ma fille, et dites-moi comment vous vivez avec votre mari... — Il débride son cheval; parlez vîte avant qu'il n'arrive : je tremble qu'il ne nous entende.

— Oh! ma mère! ma mère! si vous saviez!...

— Silence! parle bas! — Qu'a-t-il fait?

— Oh! ma mère! — Cette paille.... c'est mon lit. — Ces pois, et ils sont mauvais... voilà ma nourriture, — et puis...

— Silence! parle bas!.... Il pourrait peut-être nous entendre. — Après?

— Oh! ma mère! Au milieu de la nuit.... il se leva....

— Parle bas, ma fille!

— Il se leva, il appela son cheval et son chien, et ne revint qu'une heure après. Il ne mangea rien le lendemain. La seconde nuit et le second jour se passèrent de même. La troisième.....

— Silence!..... Écoute! — Eh bien! la troisième nuit?

— La troisième nuit..... je le suivis. — Ma mère! ne serrez pas ma main si fort! — Il se leva, et je le suivis. — Oh! ma mère, ne riez pas, car c'est épouvantable! — Je le suivis jusque dans le cimetière de Mucruss. — Ma mère, vous me faites mal!.... vous me brisez la main, ma mère! —

Je le regardai à la barrière..... il faisait beau clair de lune, et je vis.....

— C'est bien, ma fille. — Silence! parle bas! — Que vis-tu?

— Mon époux et son cheval.... — Oh! détournez votre tête, ma mère, votre haleine est brûlante! — Son cheval et son chien assis sur le bord d'une tombe, et ils mangeaient.... — Ah! vous n'êtes pas ma mère! s'écria la pauvre Nora.

Et l'homme brun se tenait devant elle, grimaçant d'une manière infernale.

Il la regarda quelques instans, puis il plongea ses ongles dans le sein de la jeune fille, et le sang en jaillit en dix cascades, qui inondèrent de leur teinte rouge une peau blanche et bleuâtre.

La pauvre Nora était morte.

Ce soir-là, l'homme brun, son cheval et son chien firent un bon repas.

Alphonse Le Mire,
(de Rouen.)

BEAUX-ARTS.

Musée de Rouen.

PREMIÈRE EXPOSITION ANNUELLE.

1833.

Tout est-il dit sur l'exposition? Les journaux quotidiens de notre ville n'ont-ils rien omis que la Revue puisse publier, et qui rentre plus spécialement dans le but qu'elle se propose, de fixer à Rouen, par tous les moyens possibles, un centre particulier de littérature et d'arts, un foyer partiel de productions indigènes, distinct et indépendant du vaste foyer parisien?

Non, tout n'est pas dit encore : et jamais les idées que nous comptions bien, un jour, exprimer à cet égard, ne pourraient être mieux appréciées que dans ce moment où les faits sont là pour fixer l'opinion publique et déterminer son jugement.

Grâces soient d'abord rendues à M. Garneray : c'est à son active sollicitude que nous devons ce premier pas vers une civilisation plus haute et plus libérale. Ce n'est pas sans peine, dit-on, qu'il a obtenu cette décision, qui doit faire époque dans les annales de notre ville; mais enfin, il a réussi. On s'est administrativement occupé des arts,

on a cherché à leur donner une impulsion ; c'est non-seulement un premier pas, mais un grand pas de fait vers le but de tous nos désirs. Encore quelques efforts, et nous verrons la province suffire, au moins en partie, aux besoins de ses artistes et de ses littérateurs, jouir de leurs productions, s'honorer de leurs succès, et souvent s'enorgueillir de leur gloire. C'est ainsi que de nouvelles jouissances, répandues sur tous les points de la France, viendront éclairer et polir ses habitans, et récompenser chaque localité des légers sacrifices qu'elle se sera d'abord imposés.

Maintenant, l'exposition, telle qu'elle a été conçue, c'est-à-dire *exclusive et ouverte seulement aux artistes nés ou vivant dans le département*, remplit-elle tout son but ?

En entrant au Musée, — où les tableaux n'ont pu sans doute être réunis dans la même galerie, — on est d'abord frappé du petit nombre d'ouvrages exposés. Ceux de nos compatriotes qui, pour la première fois, voient une exposition, et ils sont nombreux, s'écrient en entrant : Quoi ! ce n'est que cela ! Peut-être ce sentiment tient-il à la disposition que nous venons de signaler ; mais enfin, quelle que soit la cause, l'effet est produit, et il est fâcheux. Si la multitude aime le spectacle, il doit être frappant pour lui plaire, et dans celui-ci cette qualité était d'autant plus désirable, qu'il s'agissait d'inspirer de nouveaux goûts, de créer de nouveaux besoins, de faire puissamment comprendre de nouveaux plaisirs.

Cette première remarque nous ramène naturellement à notre idée fondamentale ; car elle confirme ce principe que, pour frapper vivement et laisser une impression durable, une exposition doit être riche et variée. Ces deux conditions sont indispensables pour propager dans le public, seul vrai, seul puissant protecteur des arts, ce goût positif, ce jugement droit, cette finesse de tact, qui lui font bientôt un besoin des choses dans l'appréciation desquelles l'amour-propre de chacun peut trouver son compte. Il est incontestable que le goût des tableaux et des objets d'art devient d'autant plus vif chez les amateurs, qu'ils se sentent plus d'aptitude à les juger.

Une autre considération se déduit de celle-ci, considération toute relative à notre ville de Rouen. C'est la *nécessité*, pour les progrès de

son industrie, d'y naturaliser le goût, la conscience et l'instinct des arts.

Qui pourrait soutenir que les fabriques de Lyon n'ont dû leur supériorité qu'aux talens de leurs chimistes et aux métiers à la Jaquard ? Qui pourrait nier combien l'habitude des arts, profondément enracinée dans cette ville, a influé sur la beauté des dessins, sur la pureté des ouvrages, sur le savant arrangement des couleurs qui donnent tant de prix aux riches étoffes sorties de ses manufactures ? — L'Académie de peinture à Lyon fut peut-être et est certainement aujourd'hui le plus puissant mobile de l'élan prodigieux imprimé à l'industrie de ses habitans. — Nous qui, par nos tissus brochés de mille couleurs, par nos indiennes si fraîches et si élégantes, avons su, quoique presque privés de ce puissant secours, rivaliser avec un peuple voisin plus artiste que nous, que ne ferions-nous pas si le goût de nos manufacturiers, si leur jugement en fait d'arts, épuré par l'habitude d'en jouir, venaient les guider plus sûrement encore dans le choix de leurs dessinateurs et dans l'application de leurs nuances ?

Une troisième réflexion, toute consacrée à nos jeunes artistes, se présente encore à nous. Quel est le but d'une exposition, considérée par rapport à eux ? Veut-on seulement leur fournir une occasion d'exposer leurs ouvrages, et servir à la fois leur amour-propre et leurs intérêts, en les signalant à l'attention publique par un catalogue, en donnant aux journaux l'occasion d'un éloge et aux amateurs le désir d'une acquisition ? Ce but est louable ; mais n'en est-il pas un plus noble à atteindre ? Ne serait-il pas utile de songer à leurs progrès, et de consolider ainsi plus sûrement leur avenir, tout en nous ménageant, à nous, de plus vives jouissances? Or, ce résultat, l'émulation seule peut le faire obtenir ; et cette émulation, comment la faire naître entre artistes d'une même ville, suivant presque les mêmes études et la même *route*, en termes d'atelier, si une variété plus grande dans l'exposition, si la vue d'ouvrages qui diffèrent des leurs, ou par le genre, ou par la supériorité, ne vient stimuler leur amour-propre et réveiller leur ardeur parfois assoupie ?

Disons-le franchement, dans l'intérêt du public, de l'industrie et des artistes eux-mêmes : il faut à la ville de Rouen une exposition plus complète et plus imposante. Ce n'est point en famille que l'homme se corrige ; c'est par la comparaison qu'il se forme.

Qu'on admette donc à l'exposition prochaine tous les artistes étrangers, parisiens et autres, qui voudront bien y concourir ; qu'on leur en facilite les moyens ; qu'on fasse, s'il le faut, les fonds nécessaires pour distribuer quelques médailles et acheter quelques tableaux ; et nous verrons bientôt nos jeunes talens rivaliser de zèle pour se placer avec honneur dans ce salon ouvert aux travaux de tous. La solennité d'une distribution promettrait aux gens du monde un spectacle agréable. Les personnes si nombreuses, les élèves et les artistes même qui ne peuvent jouir des expositions du Louvre, goûteraient au moins quelque peu de ce plaisir si vif quand la civilisation en a fait un besoin. Le goût des tableaux se répandrait vivement chez nos dames, toujours promptes à adopter ce qui est bon et noble, et bientôt, entraînée par quelques exemples, la masse du public rouennais pourrait multiplier ses plaisirs, en favorisant les efforts d'une classe d'hommes si dignes d'encouragemens, d'égards et de bienveillance.

Tout le monde sait, au reste, que cette idée, dont nous appelons de tous nos vœux la réalisation pour l'année prochaine, n'est pas nouvelle et ne nous appartient pas. Plusieurs villes en France, entre autres Lille et Douai, l'ont déjà mise à exécution et s'en sont bien trouvées, puisqu'elles y persévèrent ; nons n'avons fait que chercher a en développer les avantages : puissions-nous avoir réussi !

Peut-être trouverez-vous que nous sommes peu d'accord avec le principe sur lequel est basée la Revue. Vous n'admettez, il est vrai, en littérature, que les articles rédigés par nos compatriotes, et si vous acceptez l'œuvre d'un écrivain étranger, vous exigez qu'au moins cette œuvre soit relative au pays ; mais nos jeunes littérateurs trouvent dans la lecture des ouvrages publiés en France, et surtout à Paris, assez d'aiguillons capables de stimuler leur amour-propre ; nos librairies, nos cabinets de lecture, sont autant d'*expositions générales* qui multiplient sans cesse à leurs yeux les points de comparaison sur lesquels ils peuvent se guider, et ce but atteint pour eux, grâces aux bienfaits de la presse, ne peut l'être pour les artistes que par l'emploi du moyen que nous avons proposé.

Quelque doive être le succès de nos vœux, espérons : il est temps de parler de ce que nous avons ; il est temps de distribuer à qui

de droit l'éloge ou le blâme, et de guider nos concitoyens parmi les cent cinquante tableaux ou dessins qui sont exposés.

— La seule grande aquarelle qui rappelle notre vieux Rouen, dont nous nous attendions à retrouver beaucoup plus d'images, est celle de M. Théobald Deville, et porte le n° 26. Une grande mollesse, un ton faux en général, un ciel pauvre et peu harmonisé avec les terrains et les fabriques, voilà ce qui nous a frappé d'abord. Mais nous y avons retrouvé avec plaisir cette grande vérité de formes et cette netteté d'exécution qui caractérisent ordinairement les dessins d'architecture. Ces qualités sont fort louables, et nos vieilles maisons de bois disparaissant tous les jours, nous ne saurions trop engager M. Deville a en fixer sur le papier de nombreux et utiles souvenirs.

— M. E.-H. Langlois a exposé peu de chose.... des dessins à la plume et quelques scènes macabres, sous le n° 50. On y retrouve au plus haut degré toute l'originalité de cet artiste. Mais les éloges que nous pourrions lui donner ne seraient pas complets, s'ils se bornaient au compte rendu de ce souvenir. — Empressons-nous donc de rappeler que c'est à cet homme si modeste et si profond qne les arts doivent, en quelque sorte, l'époque de leur renaissance à Rouen. Ses nombreux élèves, plus ou moins distingués aujourd'hui par leurs talens, ses actives recherches sur les antiquités du département, ses ouvrages où toujours il se montre à la fois artiste, savant et littérateur distingué, sont autant de titres qui consacrent ses droits à notre reconnaissance.

— Nous devons à mademoiselle Espérance Langlois une gravure à l'eau forte (*la Levée de la Fierte*), et un portrait à l'aquarelle, sans numéro. Nous avons retrouvé dans les détails de ce dernier toute la fraîcheur et toute la facilité de son talent. Mais plus cette jeune artiste nous semble douée par la nature, plus nous craignons de la voir abuser un jour des moyens qu'elle en a reçus, plus nous souhaitons vivement la voir raisonner ses travaux et rectifier ses inspirations par l'étude de la réalité. C'est ainsi que, peut-être, nous eussions désiré plus d'air dans le ciel et plus d'harmonie entre la figure et les fonds. Ce que nous regrettons surtout, c'est de n'avoir pu la juger que sur cet ouvrage. Nous l'engageons donc vivement à nous envoyer sa belle

aquarelle des *tombeaux de Brézé*, dessin qui a figuré avec avantage à la dernière exposition du Louvre, et qui ne laisse plus aucun doute sur le brillant avenir qui lui est réservé.

— L'ordre de l'exposition, — car nous avons suivi tout droit la grande galerie, — nous amène ici devant les ouvrages de MM. Godefroy, Demahy et Gamain. Ce dernier a exposé, sous le n° 30, une grande vue du Port du Havre, à basse mer. Un ciel trop jaune, des eaux tourmentées sans mouvement, ne nous ont point empêché de remarquer la belle facture de plusieurs parties de cette marine, où malheureusement les figures manquent de vie et de naturel. L'étude plus approfondie de cette partie de son art nous semble une condition des succès à venir de M. Gamain.

— M. Demahy nous offre un portrait fort dur d'exécution, et treize autres ouvrages, dont deux copies d'intérieur; — M. Godefroy donne un dessin et deux petits tableaux : le dessin qui représente l'église Saint-Paul nous a seul rappelé cette adresse extraordinaire qui était, à nos yeux, le principal mérite des productions de l'auteur.

— M. de Malécy, qui vient ensuite, a déjà vu ses dix-neuf tableaux examinés et critiqués avec plus ou moins d'attention et de justice. Nous serions bien tentés de lui reprocher, dans son *Désespoir*, une réminiscence sans doute involontaire du *Fou par amour de M. Roëhn ;* peut-être lui conseillerions-nous plus de franchise et de fermeté dans son *intérieur de la Cathédrale de Strasbourg*, etc., etc. Mais nous aimons mieux lui faire bien vite compliment des petites figures de ses bains de Dieppe, et surtout du portrait exposé sous le n° 74. Il y a de l'avenir dans ce portrait. M. de Malécy est encore jeune, dit-on, et nous l'engageons à persévérer dans cette manière, qui ne peut que lui réussir.

— La *Pêche de la sardine*, exposée par M. Garneray, ne dément en rien sa belle *Pêche de la morue*. Ce qui nous frappe surtout chez l'auteur distingué du *Combat de Navarin*, c'est l'air de facilité dont ses productions sont empreintes, malgré leur extrême fini. Les eaux ont une transparence vraie et parfaitement sentie dans les divers effets de lumière que l'auteur a l'art d'y répandre. Nous attendons avec impatience la *Pêche de la baleine*, tableau que nous avons vu presque terminé dans son atelier, et qui sera, selon nous, supérieur encore

aux deux autres. Nous recommanderons surtout à nos lecteurs un canot placé sur le premier plan, et monté par six hommes. Nous ne croyons guère possible d'atteindre, en peinture, un plus haut degré de perfection.

— Un tableau charmant, accordé au Musée par le Ministre de l'intérieur, est de M. Bouhot. Cet artiste en a touché le gothique en antiquaire, c'est-à-dire avec finesse et exactitude. Le ton général nous semble trop clair, en nous reportant au ton vigoureux et sombre du monument qu'il a choisi pour modèle; mais un effet de soleil parfaitement saisi et rendu, une perspective sans reproche, et une grande harmonie, telles sont les qualités qui doivent nous rendre heureux de posséder le tableau de M. Bouhot.

— Puisque nous en sommes à examiner les nouvelles acquisitions de notre Musée, nous nous empressons de féliciter cette administration du choix qu'elle a fait des deux tableaux de MM. Jolivard et Chatillon. Le premier est un paysage où le charme et la vérité des fonds surpassent tout ce qu'on peut attendre du talent d'un artiste. Le second est un petit savoyard, qui n'est point celui de Murillo, mais qui est celui de M. Châtillon, fin de touche, heureux de ton, plein d'expression et de finesse, enfin parfait.

— Le n° 49 est un portrait d'homme, par M. Jacquemont. Le faire de l'habit et celui de la tête nous ont paru fort remarquables. Si M. Jacquemont peut parvenir, dans ses prochains ouvrages, à saisir plus franchement encore toute la manière de Prudhon, qu'il a paru chercher, cet artiste nous promet pour l'avenir un peintre gracieux et suave, et dont les productions seront nécessairement recherchées.

— M. Légal, qui, sous le n° 54, a exposé le portrait du père de M. Court, a droit à nos éloges, surtout pour ce portrait, qui est frappant de ressemblance, large de manière et juste de ton. Son petit portrait, n° 56, n'est pas dépourvu de charme. Nous l'engageons à mettre plus de légèreté dans ses ombres, dont l'aspect un peu lourd nuit souvent à la transparence de ses chairs, et à étudier plus consciencieusement ses étoffes, si importantes dans le genre de peinture auquel il paraît s'être plus spécialement livré : il lui manquera peu de chose, alors, pour prendre un rang distingué parmi nos artistes.

— Nous remarquons, sous le n° 48, un assez beau portrait d'homme, par M. Benjamin Houel ; sous le n° 7, une vue du Cap de la Hève, par M. Chaussé ; et surtout, sous le n° 27, un paysage très large de touche et très chaud de couleur, par M. Duboc. Mais arrêtons-nous plus long-temps devant un talent qui se révèle à nous pour la première fois d'une manière aussi frappante, et admirons quelques instans le charmant tableau de M. Parelle.

Nous ne pourrions que renchérir encore sur les éloges donnés à ce bel ouvrage par les autres journaux. Malheureusement, les nombreux *embus*, qui empêchent de saisir l'effet général, ont dû priver le public d'une grande partie du charme répandu dans cette excellente et originale composition [1].

— Des paysages assez heureux de M., Madame et Mesdemoiselles Vieillot, complettent cette première galerie, que nous quittons pour entrer dans le salon carré.

— Trois tableaux, deux aquarelles et plusieurs croquis de M. H. Bellengé, viennent d'abord frapper nos regards. Nous ne répéterons point ici les éloges prodigués, à si juste titre, à la *Prise de la Lunette Saint-Laurent*, et au *portrait* de M. A. de W. Ce dernier tableau est un chef-d'œuvre du genre. Nous partageons en tout l'admiration générale pour le petit tableau du *Curé*, et pour l'aquarelle qui représente l'*Entrée d'une brigade d'infanterie française dans une ville belge ;* mais nous nous étonnons de n'avoir trouvé nulle part un souvenir pour ces délicieux croquis, exécutés aux crayons de couleur, et dans lesquels nous trouvons un charme indicible. Là est toute l'inspiration du peintre avec tout l'heureux *lâché* de sa première pensée.

— Une nombreuse collection de portraits en miniature (n° 11) forme le tribut payé par M. Delacluze. Nous avons franchement admiré ces charmans ouvrages, tous frappans de ressemblance et délicieux d'exécution. Mais combien n'avons-nous pas regretté de voir la jolie tête d'une jeune femme, que nous avons prise pour mademoiselle Laignelet, éteinte et sacrifiée par ce nuage rose, lilas et bleu brillant,

[1] Nous sommes heureux d'annoncer que M. le maire de Rouen a fait, pour notre Musée, l'acquisition de ce tableau.

qui sert malheureusement de fond à ce ravissant portrait, si plein, d'ailleurs, de nature et de vie — Nous fesons aussi notre compliment à M. Heigel sur la délicatesse et le fini de son travail.

— M. Brévière, dont le talent n'est pas peut-être assez compris à à Rouen, est le seul artiste, à notre connaissance, capable de rivaliser avec MM. Thompson et Porret. La taille franche de son bois, et la marche légère et hardie de son burin, offriraient à nos peintres les plus distingués un traducteur bien précieux, si ses travaux, plus répandus, mettaient le public à même d'apprécier toute sa valeur.

— M. Mellingue, qui occupe si noblement les loisirs que lui laisse le théâtre, doit trouver ici le juste suffrage que l'indifférence du public lui a refusé. Certes, ses productions ne sont pas exemptes de reproches; mais une grande naïveté les caractérise, et c'est une qualité précieuse qui manque souvent à des œuvres plus parfaites. Nous lui devons, entre autres, le portrait bas-relief de madame Desbordes-Valmore, qui sera inauguré au Musée, jeudi prochain, 11 de ce mois.

— Un dessin sur pierre, de M. Brohy, nous a vivement frappé par le fini du travail. Nous ne saurions trop engager ce jeune artiste à cultiver la lithographie, qui lui promet une belle carrière.

— Plusieurs aquarelles de M. Godefroy, nouvellement exposées, nous réconcilient un peu avec le talent de ce peintre, qui ferait beaucoup mieux s'il n'abusait si souvent de sa facilité.

— Quant à M. Lejeune, son *Arc de Septime-Sévère* a été jugé depuis trop long-temps pour que nous ayons besoin d'y revenir.

Nous regrettons vivement l'absence de plusieurs talens. — Nous croyons savoir que la cause de leur éloignement n'est autre que l'époque trop rapprochée de l'exposition, qui nous eût paru plus heureusement fixée au mois de novembre. Les amateurs qui habitent la campagne pendant l'été auraient été de retour, et les artistes auraient pu profiter de la saison des longs jours, qui est la plus favorable à leurs travaux et à leurs voyages.

Cependant, il en est un que nous voudrions en vain excuser : c'est M. Court. Notre ville se glorifie de l'avoir vu naître, elle a pris un intérêt de mère à ses études et à ses succès, et la première exposition qu'elle ouvre n'offre pas même un tableau envoyé par cet artiste ! ! !

Henri Gaugain,
(de Rouen.)

Revue. – Chronique.

L'ACTEUR NE SERA PLUS UN PARIA.

(Voir le N° de la Revue, Juin 1833.)

Les maux que la première partie de cet article a signalés dans la condition de l'acteur, ont tant de gravité et tiennent à des causes si puissantes, que des personnes qui, d'ailleurs, les déplorent amèrement, les ont regardés comme incurables, et ont exprimé à l'auteur la crainte de le voir dans l'impossibilité de tenir ce qu'il a promis.

Cette crainte, qui prouve de l'amour pour l'art et de l'intérêt pour un jeune homme qui, avant tout, veut être vrai et consciencieux, l'a sensiblement touché, et leur assure sa vive reconnaissance. Il en doit autant à ceux dont les sympathies franches et amies ont su le consoler de voir ses idées méconnues et dénaturées, ses intentions calomniées et salies. De lui donc à la sottise, pitié ; à l'injure, mépris ; à l'amitié, reconnaissance !

. . . . . .

Attaquer le préjugé qui flétrit et l'indifférence qui oublie ou abandonne, voilà, ce nous semble, le meilleur, l'unique moyen de faire disparaître les abus que nous avons revélés.

Nous avons fait remarquer déjà combien grande était la différence entre le sort des acteurs de Paris et celui des acteurs de la province ; les premiers, aimés, recherchés, choyés partout et par tous ; les autres, ne recevant, et très rarement encore, que les marques d'une estime bien froide et bien avarement mesurée. Quelle est la cause d'une défaveur aussi déraisonnable, d'une si révoltante injustice ? Le préjugé, fils de l'ignorance et ennemi né de la civilisation ; le préjugé, qui, semblable à un immense serpent, enlace les provinces pour y étouffer le germe de toute idée généreuse.

Aussi, là, l'existence de l'acteur est tranchée ; on lui fait une vie à part, son monde ; on le lui mesure, on le borne.

Excepté quelques maisons où l'on aime la vertu et le talent partout où on les trouve, il ne peut percer dans la société. Aussi n'y va-t-il point, trop fier qu'il est pour supporter un regard de dédain ; trop noble pour descendre au rôle *d'amuseur*. — Et pour les femmes, combien cette prévention absurde est plus grande encore !

Madame *** *actrice !* — Figurez-vous donc l'effet que produirait ce mot jeté au milieu d'un salon !.... Et la grande dame qui, la première, en appellera au sentiment des convenances, sera peut-être une de ces femmes dont l'intrigue et le scandale ont fait toute la réputation. Sa voix prévaudra cependant, et personne ne s'avisera de soulever ce mot *actrice*, pour voir s'il ne couvre pas une femme vertueuse, une bonne épouse, un modèle de mère. Et pourquoi cet anathême universel ? Parce que quelques membres se sont rendus indignes du corps auquel ils appartenaient ; parce qu'un grand nombre de femmes, n'ayant pas eu le courage de conserver une vertu qui n'existait plus que pour elles, et de rester tout à la fois innocentes et flétries, ont été forcées par la calomnie et par votre injustice, de mériter enfin la réprobation dont on les avait frappées avant le temps.

Il y a plus : jusqu'au théâtre de leur gloire, la flétrissure vient les atteindre. Là, leur ligne de démarcation est sévèrement tracée ; je m'étonne même qu'on n'y ait point écrit : *l'acteur ne pourra s'avancer que jusqu'ici.*

Quoi ! l'artiste honnête homme, citoyen utile, bon père de famille, ne pourra prendre place près de vous ! Il faudra qu'il s'éloigne, et vous ne craindrez pas le contact d'un fat perdu de débauches, ou d'un homme à la conscience large qui vient étaler chaque soir le luxe insolent de sa troisième banqueroute ! Comment comprendre des inconséquences aussi grossières, et penser que nous sommes dans un siècle que l'on décore du titre pompeux de siècle de progrès ? En vérité, je suis chaque jour de plus en plus tenté de croire qu'il n'y a que de la dérision dans ce mot. Et c'est bien ici le cas de reprocher aux Français la timidité, on pourrait presque dire la répugnance qu'ils apportent dans l'innovation. Il est honteux de le dire, notre nation ne fait qu'emprunter, et encore le fait-elle bien lentement.

En Angleterre, où le goût du théâtre n'est pas plus vif qu'en France, les acteurs occupent dans la société le rang que leur assignent leurs talens d'artistes et leurs qualités d'hommes privés. Là il n'y a plus

l'acteur ou l'actrice : il y a l'homme ou la femme honnête et digne d'estime et d'admiration ; et cependant là aussi on sait flétrir le vice, là le sentiment de pudeur et de moralité est poussé, surtout chez les femmes, on pourrait presque dire jusqu'à l'excès.

S'il est nécessaire de citer des faits à l'appui de mon assertion, je nommerai miss Brunton, qui épousa le comte Craven, pair d'Angleterre; miss Foot, unie à un descendant de Charles II ; la comtesse de Derby, une des femmes les plus vertueuses de l'Angleterre et une de ses plus célèbres artistes ; Fanny Kemble, la fille du tragédien, qui est fréquemment reçue à la Cour ; miss O'Nell, mariée à un fameux député d'Irlande, qui a regardé cette alliance comme un honneur ; miss Millon, devenue mistriss Coats, et maintenant duchesse de Saint-Albans. Le fils *légitime* d'un des archevêques les plus célèbres alla choisir son épouse au théâtre, et est néanmoins entouré de l'estime générale. Que ceux qui cherchent à ridiculiser les mœurs de nos voisins d'outremer, comparent, et ils verront maintenant laquelle des deux nations a le plus avancé en civilisation [1].

Or, tant que le préjugé misérable qui s'attache aux artistes ne sera pas déraciné, qu'on ne vienne plus me parler de la perfection de l'art ; c'est chose impossible.

Que si l'on recherche la cause de cette dépréciation de l'acteur, on la trouvera tout entière dans le mode humiliant de le juger : le sifflet. En effet, quand on a vu un homme placé, pendant une heure entière, sur un théâtre comme sur un échafaud, pour y subir le sanglant stygmate, et n'ayant à opposer à ceux qui le frappent, souvent sans bien savoir pourquoi, que la rougeur de la honte ou le salut de la prière, on ne peut plus avoir pour lui que de la pitié. Et que d'hommes rougissent d'être un objet de pitié, parce qu'ils savent que ce sentiment mène à un autre qu'ils ne veulent pas faire naître ! et ce sentiment c'est celui que les acteurs inspirent.

Le premier pas fait, le plus important dans la régénération morale

[1] Ces lignes étaient écrites lorsque nous recevons la nouvelle qu'un vicomte, homme d'esprit, vient d'épouser, à Carcassonne, mademoiselle Bouvaret, jeune fille sage et vertueuse, et que, malgré sa fortune et son titre de vicomtesse, elle continue à chanter l'opéra-comique. Ceci nous rappelle mademoiselle Naldi, qu'épousa dernièrement le comte de Sparre, et mademoiselle Taglioni, mariée à M. Gilbert des Voisins.

de l'acteur serait donc l'abolition du sifflet. Je sais bien qu'à ces mots *abolition du sifflet*, va s'élever contre moi un haro presque général, dont on étourdit quiconque ose émettre une idée neuve, un système qui sort de la routine ; mais que m'importe ? Cette fois je m'y serai attendu. Ainsi donc, j'oserai le dire, c'est l'abolition du sifflet qu'il faut, si l'on veut opérer quelque amélioration dans le sort de l'acteur. Et si l'on me demande comment ensuite on exprimerait son jugement, je répondrai qu'on pourrait bien, comme dans certaines villes, à Bruxelles entr'autres, je crois, tenir, dans le temps des débuts, un registre ouvert, où chacun irait signer pour ou contre l'acceptation de l'acteur, en motivant son jugement ; mais comme ce moyen pourrait *gêner* certains aristarques, j'en proposerai un autre, qui, avec des modifications de détail que je ne puis indiquer ici, atteindrait parfaitement le but : ce serait le scrutin par boules blanches et noires.

Ce mode, dont l'exécution pourrait être rendue facile, opérerait sur l'acteur les plus heureux effets ; et s'il restait toujours une voie ouverte à la cabale, il y aurait de moins l'humiliation et c'est beaucoup.

Et puisque cet article est plutôt philosophique que littéraire, c'est bien le cas de dire son fait à l'intolérance religieuse, et de flétrir l'aveuglement de certains ministres d'un Dieu qui se fit homme pour prêcher l'égalité devant lui. Je voudrais bien savoir si ceux qui se hâtent de prononcer, au nom du ciel, des arrêts irrévocables, ont oublié que Dieu a appelé tous les hommes ses enfants, et s'ils ont vu quelque part écrit de sa main : *L'acteur n'entrera pas dans ma maison.*

Ils devraient, d'ailleurs, être plus conséquens dans leurs absurdes rigueurs ; car pourquoi la même proscription n'enveloppe-t-elle pas l'auteur ? N'est-ce pas lui qui fait le théâtre, qui fait l'acteur ? Ce serait chose plaisante à entendre que la condamnation de Corneille dans la bouche d'un homme qui doit aller dire au misérable souillé de crimes, que l'on traîne à l'échafaud : *Mon fils, Dieu va vous recevoir dans son sein !* . . . . . .

Maintenant, nous l'avons déjà dit, l'acteur, dans sa condition telle qu'elle a été jusqu'à présent, n'a en perspective que la misère et une mort pleine de larmes.

Nous avons cité un fait récent encore, qui prouvait combien l'humanité seule était intéressée à faire cesser un tel état de chose.

Cette position précaire, une loi seule peut y remédier, une loi

qui fixerait à chaque artiste une retraite après un certain temps de service.

En attendant cette loi désirable, c'est aux artistes eux-mêmes à s'entendre pour améliorer, s'il est possible, une condition si déplorable.

Nous ne pouvons mieux faire, en pareil cas, que d'emprunter à la *Gazette des Théâtres*, feuille qui prend si bien la défense des artistes, un appel qui leur est fait à ce sujet, dans les termes les plus généreux, par M. *Armand Domergue*.

« Artistes dramatiques déçus dans votre espoir d'une loi promise pour améliorer votre sort, considérez la décadence progressive du théâtre ; envisagez la triste perspective qui vous attend au terme de votre laborieuse et utile carrière..... et aidez-moi à réaliser le projet que j'avais communiqué à Talma, sous les auspices duquel j'espérais le mettre à exécution, lorsque la mort vint arrêter son noble et philanthropique élan. Je veux parler des moyens d'assurer votre avenir.

« Ce projet, souvent mis en avant, n'eut malheureusement jamais de suite, soit manque de persévérance de la part de ceux qui le conçurent, soit qu'il fût mal combiné, ou peut-être indifférence chez ceux qu'il concernait. Mais, à l'époque où des caisses d'épargnes et de prévoyance s'ouvrent pour toutes les classes, la caste dramatique, qui renferme tant d'illustrations dans son sein, restera-t-elle stationnaire ? Ne sentira-t-elle pas enfin les avantages d'une existence certaine pour sa vieillesse ? N'appréciera-t-elle pas l'assurance d'un bonheur que chacun de ses membres peut se procurer à l'aide d'une légère économie de *dix centimes par jour ?.... Ne souriez pas, vous dont le sort est fixé, et comptons !....*

« Je suppose *quatre mille artistes dramatiques* en France. *Dix centimes* chacun par jour, *trois francs* par mois, ou *trente-six francs* par an, font un total annuel de *cent quarante-quatre mille francs.*

« Pareille somme, perçue annuellement, et placée à fonds perdus en rente sur l'état, à cinq pour cent, avec les intérêts, donnera déjà, au bout de dix ans, *un million six cent soixante-douze mille neuf francs quarante centimes.*

« Que tous les théâtres de la France donnent, chaque année, une représentation d'apparat au bénéfice de la caisse des pensions, et que ce jour, ce seul jour, auteurs, compositeurs, hospices, propriétaires

de salles, employés, musiciens, enfin toutes les classes que le théâtre alimente, fassent un abandon de leurs droits en faveur de ceux qui les font valoir toute leur vie : en supposant encore cent recettes exemptes de ces frais à cinq cents francs au moins l'une dans l'autre, vous aurez un produit de *cinquante mille francs* par an, et de *cinq cent mille* en dix années, avant l'échéance desquelles on ne pourrait entrer en jouissance des capitaux.

« Les pensions seraient viagères : ceux qui auraient atteint ou dépassé soixante ans à cette époque, en jouiraient immédiatement.

« En tous temps, alors, ce même âge serait fixé pour avoir droit à la pension, et la cotisation du pensionné cesserait.

« Les femmes d'artistes, les musiciens et employés des théâtres seraient admis à cette tontine dramatique.

« La quotité de ces pensions serait fixée d'après le capital toujours croissant et le dividende des intérêts ; mais une approximation de calcul fait juger qu'elle pourrait être de mille à quinze cents francs. »

Ce simple exposé suffit pour prouver combien il serait facile de porter remède à des maux si graves.

Sans doute, c'est par le concours de tous que peut s'opérer, dans l'acteur, cette double révolution morale et sociale qu'appellent de tous leurs vœux les amis de l'art, du progrès et de l'humanité ; mais c'est surtout à la presse, cette puissance de notre époque, qu'il est donné de frapper les plus grands coups.

Hommes de la critique, journalistes littéraires, qui comprenez si rarement quelle noble mission vous avez à remplir, songez que votre voix pourrait avoir un grand retentissement si vous plaidiez une cause si belle. Au lieu de vous faire les adversaires ou les champions de l'individu, soyez pour l'artiste un guide, un conseiller, un défenseur ; que l'art soit votre but, que ce soit lui qui vous dirige, et non l'esprit de camaraderie, qui a tant avili votre belle et grande profession. Que le blâme, comme l'éloge, vous serve à enseigner ; soyez dignes, justes et sévères, mais que toujours le reproche, en signalant le mal, en indique le remède ; et surtout gardez-vous de cet esprit empoisonné qui ne se compose que de malignité : évitez ces mots, qui, pour faire sourire quelques lecteurs, feront couler des larmes amères. Alors vous aurez bien mérité de l'art ; alors vous aurez rendu sa noblesse à l'arme puissante du journalisme.

Quant à vous, artistes qui êtes fiers de ce beau nom, et qui comprenez les devoirs qu'il vous impose, ne vous contentez pas de gémir sur le préjugé dont vous êtes les victimes, mais combattez avec toutes les armes dont vous pouvez user.

Faites-vous applaudir, il le faut, c'est pour vous question de vie ou de mort; car, si vous manquiez de talent, vous devriez être les premiers à quitter une carrière à laquelle vous n'étiez point destinés. Mais, avant tout, faites-vous estimer; que vos qualités l'emportent, s'il est possible, sur vos talens.

Et quand il en sera ainsi, vous n'aurez pas fait tout encore. Non contens d'être sévères sur vous-mêmes, il vous faudra sévir contre ceux d'entre vous qui croiraient que le talent peut aujourd'hui dispenser de vertu. Par-là, vous finirez par triompher des préventions qui, long-temps, ne furent que sévères, et qui, maintenant, font si souvent et si injustement couler vos larmes.

Députés de la nation, c'est à vous que notre dernier cri doit s'adresser: votre pouvoir, plus beau que celui d'un Roi, ne l'est que par son but. C'est en vous que nous plaçons nos espérances. Que la France intellectuelle, la France artiste, puisse dire qu'elle a trouvé de dignes représentans. Législateurs du 19e siècle, qui paraissez sentir le besoin des lumières, et qui les répandez jusque dans les classes les plus infimes de la société, c'est à vous que nous confions l'avenir de l'art et le sort de l'artiste!

Mais espérons, il le faut bien, que le progrès accomplira de lui-même son cours; que le flambeau des lumières, qui brille maintenant d'un si vif éclat, fera disparaître à jamais les restes d'ignorance et de barbarie qui s'opposent à la perfectibilité de l'art. Espérons que la France, qui, depuis un demi-siècle, se trouve divisée en tant de partis ayant chacun sa bannière et sa devise, que l'on écrit le plus souvent avec du sang et qui ne peut aussi s'effacer qu'avec du sang, finira par se ranger tout entière derrière le drapeau sur lequel on lira: *Art*, *Progrès*, *Patrie*.

Victor Herbin.

ASSOCIATION NORMANDE

ET ANTI-CENTRALE

Pour l'encouragement des Etudes et de l'Industrie provinciale.

A mesure que nous avançons dans l'œuvre honorable que nous avons entreprise, de lutter avec constance contre la centralisation qui, comme l'a dit un de nos amis, n'a guère fait moins de mal en littérature, et surtout dans les sciences, qu'en administration, nous avons la joie de voir nos efforts secondés par tous les esprits généreux qui, de tous les points de l'antique Normandie, sympathisent avec nos idées. Sous toutes les formes, se revèlent ce besoin d'indépendance et cette impatience du joug que Paris fait peser sur la *province*. Là, des écrits périodiques ou *revues* servent de tribune à ces jeunes hommes des départemens qui couvent dans leur sein le feu sacré des lettres, des sciences ou des arts; ailleurs, se forment des associations, dont le but est de hâter, par des encouragemens, des préceptes, des conseils, le perfectionnement du commerce et de l'industrie.

C'est sous le double rapport de contribuer à l'avancement des études sévères, des arts et de l'industrie, dans les cinq départemens de la Normandie, et de combattre la centralisation dans ce qu'elle présente de contraire à l'intérêt des localités, que s'est constituée, à Caen, une nouvelle société sous le nom d'*Association Normande*. Son existence a été signalée à l'attention publique par la publication, 1° de ses réglemens constitutifs; 2° d'un article fort remarquable sur son but, ses espérances et ses moyens d'action, dû à la plume de M. le comte de Beaurepaire; 3° d'une brochure indiquant son organisation, et contenant le plan d'une statistique générale des cinq départemens, proposé par M. de Pracomtal; 4° enfin, par le compte rendu des quatre séances générales tenues à Caen les 25, 26 juillet, 5 septembre et 22 décembre 1832, (voir la *Revue Normande*, publiée à Caen, sous la direction de M. de Caumont). Le premier article du réglement de cette association est ainsi conçu :

« L'*Association Normande* a pour but d'encourager les progrès de la morale publique, de l'enseignement élémentaire, de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, etc., dans les départemens formés de l'ancienne province de Normandie; elle ne fait et n'autorise rien qui puisse être en opposition avec les principes de la liberté commerciale; elle revendique tous les hommes de talent appartenant à la province, et s'honore de leurs travaux. »

L'article dit que : l'association étend ses soins à tous les points de la province sans acception de localités : le chef-lieu de l'administration qui la dirige est fixé dans la ville de Caen, qui est la plus centrale. Afin de mieux faire connaître l'esprit qui doit diriger l'Association Normande, dont les membres s'élèvent déjà au nombre de 400, nous emprunterons les passages suivans à

une lettre adressée à tous les amis des sciences et de l'industrie, par M. Daniel, secrétaire général de l'Association.

« Malgré les progrès de la civilisation et la diffusion des lumières, il est évident que l'instruction élémentaire, l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, ainsi que les applications des arts et des sciences, n'ont pas encore atteint, dans les départemens formés de l'ancienne Normandie, le degré de perfection dont s'enorgueillissent à bon droit d'autres provinces. Il est temps que cette infériorité relative ait un terme. Pourquoi l'instruction élémentaire ne serait-elle pas aussi universelle en Normandie qu'en Autriche et au Canada [1]? Pourquoi n'y verrions-nous pas importés les perfectionnemens que les diverses exploitations de l'industrie ont obtenus ailleurs? Pourquoi l'agriculture ne deviendrait-elle pas aussi florissante dans nos belles et fertiles campagnes qu'en Flandre et en Alsace? Amener un état de choses aussi satisfaisant, en répandant et en popularisant tout ce qui offre une utilité véritable et pratique, tout ce qui contribue à l'amélioration morale, intellectuelle et matérielle de l'homme, tel est le vœu de tous les amis sincères du pays, tel est le but de leurs généreux efforts. Mais qu'attendre d'efforts isolés et individuels, sinon des résultats lents, incomplets et souvent nuls? Veut-on des progrès rapides, étendus et durables? qu'on les demande à l'action générale et simultanée des hommes qui, par leurs lumières et leur position sociale, exercent une honorable et légitime influence : marchant de concert dans la voie de tous les perfectionnemens, ils marcheront avec plus de confiance et de succès, et ils entraîneront sur leurs pas, d'un mouvement plus ou moins accéléré, tout ce qui les entoure. Nous ne croyons pas nous faire illusion en espérant que des idées fausses, que des usages funestes, que des procédés imparfaits et dispendieux, combattus sur tous les points par des hommes instruits et dévoués, ne tarderont pas à être affaiblis et neutralisés, et qu'ils finiront par disparaître; tandis que des idées saines, des découvertes utiles et applicables, des procédés simples et économiques, propagés avec intelligence et avec zèle, ouvriront de nouvelles sources d'aisance et de prospérité.

« Chaque siècle, dans l'histoire des peuples, est marqué par des caractères spéciaux. On distingue parmi ceux du nôtre un besoin plus vivement senti, un désir plus éclairé du bien-être physique et moral, un mouvement général qui pousse les hommes à rechercher les moyens de se le procurer et d'en accroître la somme. En guidant, en hâtant ce mouvement, l'Association se flatte de contribuer à rendre le pays plus prospère et plus heureux. Sans doute il se rencontrera des obstacles de plus d'un genre; mais nous croyons qu'ils ne sont pas insurmontables. Nous le croyons, parce que nous avons foi à cette civilisation progressive, heureux attribut de notre nature, qui a déjà pris de si grands accroissemens, grâce surtout à l'influence du christianisme, source féconde de tout ce qui est utile au bonheur et au perfectionnement de l'humanité : nous le croyons, parce que nous avons foi à la sagesse et au véritable

1 Dans ces deux pays, il n'est personne qui ne sache lire et écrire; en Normandie, un tiers au moins des enfans restent privés de toute instruction.

patriotisme de la partie éclairée de nos concitoyens, à la raison calme, au bon sens positif, à l'esprit d'ordre, aux goûts laborieux qui caractérisent la masse de la population normande. Nous ne doutons pas que cette population ne comprenne, sur une foule d'objets, ses véritables intérêts, quand elle les verra soutenus et développés par des hommes qui ne cherchent et ne peuvent chercher en cela que le bien général. Au milieu du choc des opinions qui divisent si malheureusement notre patrie, et qui, en pure perte pour elle, consument tant de forces intellectuelles dignes d'être plus utilement employées, l'Association Normande se place sur un terrain neutre et ami, où elle appelle les hommes des différentes convictions politiques à venir, avec et par elle, aviser et aider aux moyens de faire atteindre à leurs concitoyens normands le plus haut degré possible de bien-être moral et matériel.

« Ainsi, embrasser d'un point de vue large, élevé, indépendant, les intérêts généraux et particuliers du pays, appeler au service de ces intérêts tous les hommes de bien, tous les hommes instruits, quelle que soit, d'ailleurs, leur manière de voir sur la politique du moment; voilà ce que veut, voilà ce qu'entreprend l'Association Normande. »

Voici les noms des officiers de l'Association Normande :

Directeur. — M. A. DE CAUMONT, correspondant de l'Institut.

Secrétaire général. — M. DANIEL, proviseur du Collége royal de Caen, membre de plusieurs Académies.

Secrétaire adjoint. — M. QUENAULT-DESRIVIÈRES, agrégé, professeur au Collége royal.

Archiviste. — M. CASSIN D. G. L., professeur au Collége royal.

Trésorier en chef. — M. DE TOUCHET, membre de plusieurs Sociétés savantes.

CALVADOS.

Inspecteur divisionnaire, M. le comte de BEAUREPAIRE-LOUVAGNY, ancien ministre plénipotentiaire. — *Inspecteur honoraire*, M. LAIR, conseiller de préfecture, secrétaire de la Société d'agriculture. — *Sept Inspecteurs d'arrondissement.*

MANCHE.

Inspecteur divisionnaire, M. le marquis DE BELLEFONT, à Cavigny. — *Cinq Inspecteurs d'arrondissement.*

SEINE-INFÉRIEURE.

Inspecteur divisionnaire, M. J. GIRARDIN, professeur de chimie, à Rouen. — *Inspecteur honoraire*, M. BALLIN, chef de division à la préfecture. — *Dix inspecteurs d'arrondissement.*

EURE.

Inspecteur divisionnaire, M. Auguste LE PRÉVOST, membre de plusieurs Académies et du Conseil général de l'Eure. — *Inspecteur honoraire*, M. DE LA RUE, secrétaire de l'Académie d'Évreux.

ORNE.

Inspecteur provisoire. — M. DE BEAUREPAIRE. — *Huit Inspecteurs d'arrondissement.*

Commission pour la rédaction de l'Annuaire.

MM. l'abbé ROUSSEAU, Inspecteur de l'Académie; Comte DE BEAUREPAIRE; CASSIN; DANIEL.

Le soin qui a présidé au choix des hommes honorables appelés à diriger les travaux de l'Association, est une garantie d'avenir et de réussite. Nous les seconderons de toutes nos forces, en portant à la connaissance de nos lecteurs les heureux résultats que cette philanthropique réunion doit produire, et en enregistrant scrupuleusement tous les faits qui seront propres à contribuer au développement de la grande et généreuse pensée qui domine cette nouvelle tentative d'émancipation.

Ψ.

— Nous ne ferons qu'annoncer le Congrès scientifique et littéraire qui sera ouvert à Caen le 20 de ce mois. Ces réunions, commencées en Allemagne avec beaucoup de succès, ont pour but d'imprimer, aux efforts tentés pour l'émancipation intellectuelle, l'unité d'action qui peut seule les rendre fructueux.

Une assemblée de ce genre a déjà eu lieu à Nantes, le 9 avril dernier, sous le nom de *Réunion de l'Ouest*. Les *Congrès scientifiques* ont un rapport trop intime avec le but de la Revue, pour que nous négligions de recueillir et de publier les résultats de leurs travaux.

BIBLIOGRAPHIE.

— De la Lithographie ; par *E. Tudot*, dessinateur-lithographe. — Paris, Arthus-Bertrand, 1833.

C'est peut-être une chose neuve à Rouen, dans cette ville toute d'industrie et si riche de manufactures, qu'un article sur la *lithographie*. Cependant, les bienfaits de cette admirable découverte sont déjà répandus *parmi nous*. Déjà le palais et le commerce jouissent des avantages qu'elle est venue leur offrir, et le nombre de presses occupées dans Rouen ne laisse pas d'être considérable. Les artistes seuls avaient encore quelque chose à désirer sous le rapport de la perfection ; mais le temps approche où, à Rouen, tout aussi bien qu'à Paris, les obstacles seront surmontés ; c'est alors que les arts s'empresseront de signaler, par leurs efforts, à la reconnaissance du pays, les travaux et la persévérance des hommes qui seront enfin parvenus à le doter d'une industrie nouvelle.

Spécialement consacrée à fixer l'attention publique sur tous les travaux qui tendent à la perfection, dans quelque genre que ce soit, notre *Revue* devait une mention particulière à l'ouvrage de M. Tudot, notre jeune compatriote. Nous en parlons d'autant plus volontiers, que nous avons trouvé peu de prise à la critique, et, qu'en somme, nous lui devons beaucoup d'éloges.

L'ouvrage de M. Tudot n'est pas le premier qui ait paru sur cette matière ; mais il a tout l'attrait de la nouveauté, car l'auteur a peu puisé chez ses devanciers.

Inventé à Munich, en 1796, importé à Paris par André d'Offembach, en 1800, perfectionné par Engelmann, en 1810, et puissamment encouragé par le comte de Lasteyrie, en 1816, l'art de la lithographie a plusieurs fois été décrit, et la publication de ses procédés n'a pas peu contribué aux perfectionnemens qu'il a reçus de nos jours. C'est ainsi que le livre d'Aloys Sennefelder — inventeur de l'art —, publié en 1819, celui d'un ancien élève de l'Ecole polytechnique, et le *Manuel d'Engelmann*, publiés en 1821 et 1822, si j'ai bonne mémoire ; la *Théorie lithographique d'Houbloup*, publiée en 1825 ; le *Manuel de Brégeaut*, mis au jour en 1827, et les bulletins de la Société d'Encouragement, ainsi que les Annales de physique et de chimie, sont venus successivement éclairer la route obscure dans laquelle il fallait s'engager. C'est ainsi qu'en consignant les succès et les fautes, ces ouvrages différens, écrits à diverses époques, ont de beaucoup accéléré la marche progressive d'un art qui, sans ces secours, fût peut-être long-temps demeuré stationnaire.

Arrivé le dernier, le livre de M. Tudot devait être le meilleur et le plus

complet. Rendons-lui cette justice qu'il a consciencieusement rempli sa tâche; c'est ce qu'un rapide examen de l'ouvrage nous mettra mieux à même de faire comprendre à nos lecteurs.

Le titre seul de M. Tudot lui donne des droits à l'indulgence. Il ne se fait point professeur : il étudie avec sagacité les procédés employés aujourd'hui, et recherche avec bonne foi les causes qui peuvent en empêcher la réussite. Toujours modeste, il n'impose point ses opinions, et souvent il parvient à vous convaincre par la justesse et la clarté de ses raisonnemens.

Dans la première partie, consacrée tout entière à l'Imprimeur, l'auteur a parfaitement senti combien il était nécessaire de familiariser son lecteur avec la théorie, si simple, sur laquelle est basé tout l'art lithographique; il a le premier, peut-être, mis cette théorie à la portée de tout le monde, sans cependant rien négliger dans la description des phénomènes chimiques qui, par leur action successive et réciproque, conduisent à obtenir des épreuves complètes et pures. S'il n'a point abordé toutes les questions, c'est que, n'étant point imprimeur lui-même, il est des cas que, sans doute, il n'a point été à portée d'observer. Mais ce qu'il a dit doit suffire à guider sûrement l'homme qui veut se livrer à l'étude de cet art difficile.

Il est à regretter, selon nous, que M. Tudot, qui a décrit avec tant de finesse l'action chimique des ingrédiens lithographiques dans leurs rapports les plus délicats, et qui a précisé avec tant de justesse les plus minutieuses particularités de cette action, n'ait pas accordé plus de place à la partie mécanique de l'art, partie si importante et pourtant si négligée.

Nous l'eussions vu, avec plaisir, appliquer son rare instinct d'invention aux perfectionnemens que réclament nos presses, soit que, pour l'écriture, on veuille les faire rivaliser avec les presses miraculeuses de Miller, soit que, pour le dessin, on cherche à leur imprimer cette précision de mouvement d'où dépend surtout l'égalité d'un long tirage.

Dans la seconde partie, consacrée au Dessinateur, M. Tudot s'est surpassé lui-même, par la rare patience avec laquelle il a décrit tous les procédés à employer. Cette portion de son ouvrage est un chef-d'œuvre d'observations et d'exactitude; peut-être même, en cela, pèche-t-il par excès, en inspirant au dessinateur qui le prendrait pour guide des craintes peu fondées sur le succès de son travail à l'impression. Sans doute le travail de l'artiste influe beaucoup sur celui de l'imprimeur; mais nous savons, par expérience, que les artistes sont peu patiens; il faut donc leur donner le plus de latitude possible, si l'on veut jouir de tout l'esprit, de toute la liberté de leurs inspirations; c'est à l'imprimeur ensuite à se tirer d'affaire par tous les moyens que peuvent lui suggérer son instruction et son expérience. Nous engageons donc les artistes qui liront, sans doute, avec empressement, l'ouvrage de M. Tudot, à ne pas trop s'effrayer des nombreuses recommandations qu'il leur adresse. C'est alors qu'ils pourront tirer le plus de fruit de ses excellens conseils. H. G.

— L'ANCIEN BOURBONNAIS, (Histoire, Monumens, Mœurs, Statistique,) par *Achille Allier*. — Voici une entreprise grande et belle; un riche monument

élevé aux arts dans une de nos plus intéressantes provinces ; un noble exemple que nous espérons voir imiter.

Aussitôt que nous aurons la première livraison sous les yeux, nous reviendrons sur cet important ouvrage, avec d'autant plus de plaisir que sa publication est un puissant argument en faveur des idées qui ont créé la Revue.

Les artistes les plus capables de donner à cette œuvre le luxe et la perfection qu'elle comporte, ont été appelés par M. Allier à y concourir. MM. André Durant et Brevière, nos compatriotes, sont au nombre des collaborateurs.

— Naufrage du Woodrop-Sims, par M. *Jules Lecomte.* — Cette brochure, écrite avec originalité, renferme des détails d'une couleur si poétique, qu'on serait tenté de croire que l'auteur les a puisés dans son imagination. Cependant, il a vu le spectacle qu'il décrit ; il a été acteur dans les catastrophes qu'il raconte, et cela a imprimé à son récit un caractère de vérité qui en fait le plus grand charme. M. Jules Lecomte semble avoir voulu lancer cet opuscule pour appeler l'attention de ceux qui le peuvent juger sur un ouvrage d'un haut intérêt, qui traite de la pêche de la baleine, et dont il s'occupe en ce moment.

Pour mieux parvenir à son but, l'auteur a été faire une campagne dans les mers du Sud, prendre note de chaque fait, de chaque innovation, s'entourer enfin de tous les documens nécessaires pour une entreprise aussi importante. Aussi, la conscience qui a présidé à ses travaux, et son talent qui nous est déjà connu, nous donnent le droit de promettre à son ouvrage plein et entier succès. Ce qui donne encore du prix à cette œuvre, c'est la facilité que trouvera le lecteur d'assister à ces scènes, dont on ne s'est pas encore fait une idée juste, au moyen de dessins d'une fidélité et d'une exécution parfaites, qui sont dus au talent distingué de M. Wahast jeune.

Nous reviendrons sur cet ouvrage à son apparition, qui ne peut tarder.

— Le Voleur, journal littéraire de Paris, le plus ancien recueil de ce genre, donne chaque mois à ses abonnés, *sans augmentation de prix*, deux charmantes gravures de modes élégamment coloriées. C'est un nouvel attrait ajouté à son cadre, déjà si riche et si varié. *Le Voleur* paraît tous les cinq jours. Chaque numéro, imprimé sur papier vélin, contient la valeur d'un volume in-8° ordinaire. — Prix, pour 3 mois, 13 fr.

— Le Cabinet de Lecture, journal littéraire de Paris, dirigé par M. *Darthenay*, publie également deux gravures de modes par mois ; cette amélioration doublera le succès de ce journal intéressant.

— Méloplaste. — *Cours analytique de musique et d'harmonie*, dirigés par M. Edouard Jue, de Paris. — Nous nous faisons un plaisir d'annoncer à nos lecteurs les cours utiles et intéressans de M. Jue, qui donnera des séances publiques les 15, 16 et 17 du courant, à six heures et demie précises, à l'Hôtel-de-ville. Le goût de nos compatriotes pour la musique, et la rareté de ces cours, y attirera sans nul doute la foule.

Musée des Dames.

Malgré les départs nombreux pour la campagne, Paris n'est cependant pas désert; il est visité, en ce moment, par la population rentière des provinces, qui vient dans la capitale en partie de plaisir, comme les parisiens vont en Suisse ou aux eaux; il est animé par des milliers d'habitans de la Grande-Bretagne, que notre beau climat attire chaque année, et enfin par la classe nombreuse des banquiers, agens de change et commerçans que leurs affaires retiennent à Paris, au moins jusqu'à quatre heures du soir. A cette heure, chaque calèche ou tilbury abandonne la capitale, traîné par des chevaux aussi rapides que le vent.

C'est alors, dans les vastes allées du bois de Boulogne, sur les prairies émaillées de Saint-Cloud, à Meudon, au bal de Sceaux, qu'il faut aller chercher nos élégantes, et, comme l'abeille avec la fleur, extraire les détails les plus minutieux de leur coquetterie.

— Les ombrelles les plus nouvelles sont en gros de Naples, couleur vert, myrte ou gris perlé; des petites maîtresses les portent quelquefois rose-pâle; le manche est en ivoire sculpté ou en bambou; il est terminé par une pomme d'or formant cassolette.

— En grand négligé, quelques dames paraissent vouloir adopter les souliers de peau noirs; ils sont alors en peau anglaise, et d'un noir doré.

En toilette, l'aile de mouche et le puce sont toujours les couleurs adoptées.

— Les robes à pointe sont tout-à-fait abandonnées en ce moment; il en est de même des chapeaux de paille à fond d'étoffe.

— Les petites écharpes formant collier et terminées par des glands, ne nous paraissent pas devoir être adoptées par la bonne société.

— A la campagne, quand une petite maîtresse descend, au saut du lit, dans son parc ou ses jardins, sa robe de chambre est en mousseline de laine, ses pantouffles en tapisserie unie, son tablier en moire, ses gants, de Suède; sa coiffure, un petit bonnet de batiste garni à deux rangs de batiste, plissés à très petits plis, recouvert d'un foulard, et non plus d'un madras.

Les foulards fond uni et à bordures couleur vert-bleu Louise, noir ou pomme de chêne, sont les plus estimés.

(*Journal des Modes.*)

LES DERNIERS

des Tancarville.

FRAGMENT HISTORIQUE.

Ce fut un spectacle curieux que de voir ces barons normands qui, sous Richard-Cœur-de-lion et sous Jean-Sans-Terre, avaient si souvent croisé la lance avec les chevaliers de Philippe-Auguste, marcher dans les rangs de ces derniers, et suivre la bannière du monarque français dans la mêlée. Les rôles de la bataille de Bouvines nous apprennent que Guillaume de Tancarville y combattit pour Philippe-Auguste. Notre chambellan est cité parmi les chevaliers de Normandie portant bannière. Son nom y est accolé à ceux des Duhommet, des Tesson, des Painel, des Ferrières, des d'Harcourt, des Marmion, des Tournebu, des d'Estouteville : c'était comme le corps de bataille tout entier qui était passé à l'ennemi.

La réunion de la Normandie à la France avait porté un coup fatal à cette terre fameuse. En vain elle avait conservé ses antiques priviléges; le prestige de sa nationalité et de sa grandeur passée avait péri. Aussi, voyez-le, ses guerriers s'effacent ou disparaissent, ses historiens se taisent, ses poètes

s'en vont. La Normandie de Guillaume-le-Conquérant et de Richard-Cœur-de-lion n'était plus.

Si Guillaume III de Tancarville combat à Bouvines, à peine est-il cité, en passant, sur un rôle d'appel; c'est le nom couché sur la liste du recruteur. Pour retrouver celui de son fils, ce n'est plus même le rôle de bataille qu'il faut consulter; c'est le parchemin des abbayes. Il nous apprend que le descendant des Guillaume et des Rabel de Tancarville, *prenait soulas* au château de ses pères aux jours d'automne. Si son petit-fils endosse la cotte de mailles pour suivre saint Louis à la croisade, son nom reste effacé derrière celui des chevaliers de France. Nous ne saurions même pas qu'il fût mort sur la terre d'Egypte, si le souvenir de son pays ne lui eût dicté un vœu touchant. Au moment de mourir, il supplia un de ses hommes d'armes de rapporter son cœur en Normandie :

« Dulces moriens reminiscitur Argos. »

Nicolas de Saint-Laurent accomplit le vœu de son seigneur.

Parmi les chevaliers qui doivent, en temps de guerre, la garde au Mont-Saint-Michel, un ancien manuscrit nomme en tête, pour l'année 1264, Guillaume le *Chamblent de Tancarville.*

Si Guillaume IV paraît en personne sur les remparts du Mont-Saint-Michel, son fils aîné, Raoul IV, se fait représenter par ses hommes d'armes à l'ost de Philippe-le-Hardi :

« Comparurent à Tours, dans la quinzaine de Pâques» : dit le ban de 1272,

Baillie de Caux.

« La chambellanie de Tancarville envoie Gaultier Branche, « Roger Delaforêt et Jehan de Poissy. »

Encore ces trois hommes ne sont-ils comptés que pour

deux chevaliers et demi, *pro duobus militibus et dimidio.* Où étaient les normands des Tancrède de Hauteville, qui, dix contre dix mille, conquéraient des royaumes?

Le chambellam était resté sans doute dans son château de Tancarville, auprès de la dame d'Auffai, sa mère, occupé à la regarder broder ces jolis sachets en maroquin rouge, doublés de soie écrue, dont elle enveloppait les sceaux en cire verte de ses chartes. Nos dames les plus élégantes seraient jalouses de la recherche avec laquelle sont faits les sachets sortis des mains de la dame de Tancarville.

Nous retrouvons Raoul IV à son château, le 21 septembre de l'année 1275. Ce jour-là, il y fit écrire sa charte de donation pour l'abbaye de Saint-Georges-de-Bocherville, qui était l'objet constant des bienfaits et de la sollicitude des Tancarville. Là, ils ceignaient le baudrier pour la première fois; là, ils venaient prier; là, dormait la cendre de leurs pères.

C'est encore comme bienfaiteur des établissemens religieux que nous est signalé le frère et successeur de Raoul IV, Guillaume V de Tancarville. Ce chambellan, le jour de la Saint-Benoît, l'an 1283, pour le repos de son ame et de celle de sa mère Aude, de son père Guillaume et de son frère Raoul, chevaliers décédés, faisait une donation en faveur des sœurs de Saint-Mathieu de Rouen. Guillaume V n'était encore que simple écuyer à cette époque; aussi n'est-il point représenté, sur le sceau de sa charte, armé et à cheval, privilége distinctif du chevalier. Force fut aux descendans de si hauts et si puissans barons, de se contenter du simple écusson armorial et du titre de *Chambellanc, Sire de Tancarville, écuyer.*

Réduits à un rôle moins brillant que celui qu'avaient joué leurs pères, les derniers rejetons des Tancarville savaient encore manier l'épée et descendre en champ clos. Robert

de Tancarville, frère et successeur de Guillaume V, en donna la preuve dans une circonstance où il s'agissait de défendre son honneur et ses vassaux. Il s'y comporta *très fièrement* et en vrai chevalier. Son adversaire fut moins courtois ; il creva l'œil au chambellan pendant qu'il pissait. Mais laissons la chronique de Normandie raconter, dans son langage aussi piquant que naïf, et la querelle et le combat qui s'ensuivit.

« Au temps du roy Philippe-le-Bel, après ce que le cheualier au verd lyon eut conquis le roy d'Arragon, il y eut grant discencion entre deux grans barons de Normendie; c'est assauoir le sire de Harcourt et le chambellan de Tancarville, pour cause d'ung moulin, et à prendre la possession eut grant débat. Le Tort de Harcourt, lui et XL de ses gens armez, battit et navra les gens au dict chambellan de Tancarville, et par force, il eut la possession dudit moulin. Quant le chambellan de Tancarville sceut que ses gens estoyent villennez, il fist semondre ses hommes et ses amis, et vint arriver à bien III cens hommes arméz à Lyslebonne, où estoyent le sire de Harcourt et le Tort (le boiteux), son frère. Là, vint courir le chambellan, qui cria au seigneur de Harcourt, que qui lui ouvriroit le ventre, on y trouveroit une fourche à fyens. Le sire de Harcourt le desmentit, et là y eut grant assault, car le seigneur de Harcourt yssit aux barrières avec ses gens, et bien se deffendirent ; et eut gens tuéz d'ung costé et d'autre. Le roy ouyt parler de ce descord : si les envoya adiourner par messire Enguerran de Margny (Marigny), à comparer devant lui. Or advint que ainsi comme ilz alloient en court, le sire de Harcourt trouua le chambellan qui pissoit, le sire de Harcourt lui courut sus et lui creua ung œil, et puis s'en retourna à ses gens. Quant le chambellan fut guéry, il alla vers le roy, et appella de gage le sire de

Harcourt. Monsieur Charles de Valois, le frère du roy, aimoit moult ledit sire de Harcourt, et le plega. Si vint en court messire Enguerran de Margny, grant conseillier du roy, qui dist que le sire de Harcourt avoit fait trahison. Monsieur Charles dist que non; messire Enguerran de Margny desmentit Monsieur Charles, donc après le comparut si chier, que il en fut pendu, combien qu'il fust preudhomme. La bataille fut adjugée : et vint le sire de Harcourt au champ armé de fleurs de lys, et se combattirent ces deux barons très fièrement. Le roy d'Angleterre et le roy de Navarre, qui là estoyent présens, prierent au roy de France que la bataille cessast, et que dommage seroit se deux si vaillans hommes comme ilz estoient, s'entretuoyent. Donc fut crié ho! de par le roy de France, et furent tous deux faitz contens, et par les dits roys fut la paix faite d'eulx II. Et fut enuiron l'an MCCC. »

Ce que la chronique de Normandie ne nous dit point, c'est qu'avant que la bataille eût été adjugée aux deux barons, Philippe-le-Bel, au parlement de la Toussaint, avait rendu une ordonnance dans laquelle on lisait :

« Nous voulons et ordonnons que le sire de Harcourt « fasse amende au chambellant de l'excès de la vengeance « qu'il a pris de lui, plus grand qu'il ne devoit. »

« Item, nous voulons et ordonnons que la satisfaction de « l'amende soit, qu'il voise en pelerinage pour la cause de « l'amende, premierement à Nostre-Dame de Boloigne, de « Nostre-Dame de Boloigne à Sainct-Thibaut, à Nostre-Dame- « du-Puy, et tuit cil (tous ceux) qui furent en sa compagnie « à blecer le chambellant gentilshommes. »

Le roi ajoutait : « Nous ostons et deffendons toute maniere « de guerre des deux parties, soit pour ce cas, soit pour « tous autres. »

L'histoire ne nous apprend pas si la première partie de l'ordonnance reçut son exécution, et si Jean de Harcourt fit son pélerinage avec les gentilshommes de sa compagnie; ce qui est certain, c'est que la seconde fut rapportée, et que, nonobstant l'injonction, guerre eut lieu entre les deux grands barons de Normandie.

La valeur était chose de si haut prix dans ces temps de chevalerie, que le comte de Valois, qui avait été le témoin, et, pour nous servir de l'expression du temps, le conseiller d'un des champions, légua en mourant, à Charles de Valois, son second fils, l'épée dont Jean de Harcourt s'était servi dans le combat. C'est dire ce que valait celle de Robert de Tancarville, qui n'était pas resté inférieur à son adversaire.

Le cri d'armes des chambellans, *Tancarville à Nostre-Dame!* devait retentir encore dans les batailles. Il appartenait à l'impétueux Robert de le faire entendre.

Les flamands, toujours impatiens du joug, et poussés à bout par les exactions et les violences des seigneurs français, s'étaient mis en pleine révolte. Au nombre des chevaliers qui vinrent se ranger sous la bannière du comte d'Artois, chargé de punir les rebelles, marchait Robert de Tancarville, le casque en tête, la lance au poing, et monté sur son coursier au caparaçon étincelant d'angemmes d'or. Les flamands n'attendirent pas que l'armée française vînt jusqu'à eux; ils lui présentèrent audacieusement la bataille. Les deux armées s'étant approchées, « nos chevaliers, dit un chroniqueur de l'époque, ayant une confiance présomptueuse en leurs forces, et pleins de mépris pour leurs adversaires, qu'ils regardaient comme de vrais paysans, crient aux fantassins, qui formaient l'avant-garde de bataille, de se mettre en arrière, ne voulant pas laisser à la piétaille l'honneur de la victoire, et qu'il fût dit qu'elle n'avait pas été remportée par les chevaliers. »

Au même instant, ils se précipitent tumultueusement et sans ordre sur les flamands; mais il y eut déconvenue, car ceux-ci les reçurent de pied ferme et les lances serrées. Plus d'un chevalier trouva la mort sur la pointe des terribles *gogendats* [1]. Le comte d'Artois, voyant la déroute de ses chevaliers, s'élance à leur secours : semblable à un lion rugissant, dit le chroniqueur, il plonge sur l'ennemi; mais lui-même devait rencontrer la mort dans ses rangs. Il y avait été suivi par Godefroi de Brabant, par les comtes d'Eu et d'Aumale, par le connétable de Nesle, par Gui de Clermont, Renaud de Trie, Jacques de Saint-Pol et le chambellan de Tancarville. Tous y tombèrent avec lui de la mort des braves :

I moururent, des quiex len palle
Et parlera en mainte vile.
Si fist li preux de Tancarville. [2]

Le preux de Tancarville, ce chevalier *si viste aux armes*, comme dit ailleurs le poète, ne devait pas survivre au revers essuyé par son général.

On a vu, dans le récit de la querelle de Jean de Harcourt avec Robert de Tancarville, qu'Enguerran de Marigny, ministre et chambellan de Philippe-le-Bel, avait pris parti pour Robert. Soit que cette circonstance eût fait naître des rapports d'intimité entre les deux familles, soit le même motif qui avait dicté, en 1205, le mariage de la fille de Guillaume III de Tancarville avec le fils du chambellan de Philippe-Auguste, elles ne tardèrent pas à s'unir par des liens plus étroits. Robert de Tancarville était mort depuis près de sept années; sa veuve, jalouse de voir revivre le nom de

[1] Espèce de lance à fer long et acéré, en usage chez les flamands.

[2] Guillaume Guiart; *Branche des royaux Lignages.*

Tancarville, conclut, avec Enguerran de Marigny, un accord de mariage entre le seul fils qu'eût laissé Robert, le jeune Guillaume, et Isabelle, fille d'Enguerran, bien que les fiancés n'eussent point encore dépassé l'âge de sept ans. Dans son impatience de conclure cette union, la dame de Tancarville fit établir, par une enquête, que les jeunes conjoints y entendaient déjà malice ; ce sont les propres expressions dont on se servit, « *doli capaces* ». Le mariage eut lieu.

Enguerran de Marigny, dont les richesses passaient pour immenses, donnait à sa fille mille livres de rente à asseoir en pays de Caux, et une somme de douze mille livres, une fois payée, dont l'intérêt devait être servi par lui, à dix pour cent, jusqu'à parfait paiement. L'acte de mariage fut passé à Rouen, le 23 octobre 1309, dans la maison de la dame de Tancarville, sur la place du Marché-aux-Veaux, aujourd'hui de la Pucelle.

Ce mariage anticipé ne porta pas de fruits.

Guillaume de Tancarville avait perdu son père étant au berceau. A peine adolescent, il vit son beau-père descendre des marches du trône pour monter au gibet. Soit chagrin, soit faiblesse de constitution, lui-même ne tarda pas à les suivre. Le jeune chambellan sortit des mains du roi, sous la garde duquel il était pour la cause de son *sous-aage*, dit une charte du temps, pour entrer dans la tombe. Avec lui finit l'illustre maison de Tancarville : un enfant devait clore cette lignée de héros.

Ach. Deville.

(Ce fragment fait partie d'un ouvrage intitulé *Histoire du Château et des Sires de Tancarville*, sous presse en ce moment.)

La Mer.

I

Calme et douce est la mer. Retournons au rivage ;
Sans cesse l'on y voit des spectacles nouveaux ;
La mer, toujours la mer ! — Mais, depuis le jeune âge,
Tous les soirs je reviens à la côte sauvage
Où blanchissent les eaux.

Jamais le même ciel ni les mêmes lumières ;
Au vent le même chant, le même azur aux flots :
Ce sont de faibles voix, des couleurs printannières,
Des souffles comme ceux qui courbent les bruyères
Et l'ombre des bouleaux.

Ou bien, de mille écueils mille cris se répondent ;
Des nuages brumeux englobent l'horizon ;
Les flots contre les rocs courent lutter et grondent,
Et les vents, et la foudre, et les flots se confondent
Dans l'horrible prison.

II

Vaste mer, je comprends tes sublimes orages ;
Je les aime et les crains. . . . Visible éternité,
Ta voix a fait pâlir les plus nobles courages,
Et tu ravis souvent plus d'un siècle d'ouvrages
A la postérité.

Je te comprends, le soir, quand Vénus étincelle,
Quand tu finis, ô mer, où finissent mes sens,
Quand, seul et méditant, penché sur ma nacelle,
Je la vois qui balance et mollement chancelle
Sur les flots jaunissans.

Le repos couvre alors les abîmes des ondes;
Timides sont les vents, les flots silencieux :
Douce image d'en haut! sous les rives profondes,
Il semble voir rouler des astres et des mondes,
A ses pieds d'autres cieux.

Et bientôt la nacelle, à ces mêmes rivages,
Peut-être va périr sous les vents conjurés;
Aux mères dont le cœur veut toujours des présages,
Les vagues jetteront des débris de naufrages,
Des corps défigurés.....

III

Celui qui te connaît, ô mer, connaît la vie.
Sans cesse, autour de nous, tout change comme toi.
L'espérance, bientôt, de la crainte est suivie;
Et, monté sur le faîte où regarde l'envie,
On a pâli d'effroi.

Ne livrons point nos sens même au plus doux délire;
Ne mettons le bonheur dans aucun de nos vœux.
Qui dira s'ils n'ont point un regret qui déchire,
Si là n'est un abîme où le vulgaire aspire,
Si ne mentent nos yeux.

Et. Bourlet-Delavallée (du Havre).

La Réhabilitation.

HISTOIRE ROUENNAISE.

« A jeunesse, force et couronne! » disait Guillaume Tournebu, en élevant sa coupe d'or et la choquant contre celle du sire de Mainemares.

« Au roi selon notre cœur! » ajoutait le comte d'Harcourt.

« A Charles de Viennois! au gentil dauphin! » disait bien haut Jehan de Portalu.

« Au roi Charles de Navarre! à notre comte d'Evreux! au guerrier orateur! » ajouta Pierre de Vaubatu.

« A bas les vieux! » s'écriait Collinet Doublet, en vidant la rasade que venait de lui verser le seigneur de Clère.

Et toutes ces paroles, et tous ces cris se mêlaient au *cliquetis* des *hannaps* d'or, de vermeil et d'argent que les jeunes convives du dauphin heurtaient joyeusement les uns contre les autres, dans tout le bruyant délire du banquet.

Assis sous le même dais de velours que son beau-frère Charles de Viennois, le roi de Navarre buvait aussi à de *meilleurs jours!* Et ses demi-mots, et ses regards, et ses sou-

rires gracieux, étaient bien compris de tous ces jeunes seigneurs normands, l'élite du pays.

A elle, si bruyante, si animée, n'allez pas demander ni raison, ni sagesse, ni sermons : de cela seul, à pareille heure, elle sera pauvre et avare..... Mais si vous voulez dévouement et généreux sacrifices, allez, allez vers elle, et vous en trouverez plus qu'en une assemblée de syndics et de prud'hommes blanchis par le temps et ridés d'expérience.... Car, en vérité, il ne faut pas croire qu'il n'y ait que du plaisir en semblables festins de jeunes hommes; souvent il y a mieux que cela; souvent, du milieu des coupes, des amphores, des fleurs, des flambeaux et de l'*orfaivrerie* qui couvrent une table, s'élèvent de grandes résolutions; souvent, entre de joyeux refrains, retentissent de puissantes paroles.

Au banquet qui eut lieu le septième jour du mois de mars de l'an de Notre Seigneur 1355, dans une des salles du vieux château de Rouen, se machinait, au profit de Charles de Navarre et sous le voile du plaisir, un de ces complots que l'ambition de quelques-uns invente, et que jeunesse ardente et légère adopte, comme en jouant, par amour d'aventures et de nouveauté.

La lueur des chandelles de cire blanche et parfumée tombait sur toutes les figures des convives, et faisait briller leurs somptueux habits; des ménestrels venaient d'entrer dans la salle; et, par amour pour la gaie science, le gentil dauphin et Charles de Navarre les avaient fait asseoir parmi leurs nobles hôtes, et les avaient invités à chanter quelques lais d'amour et quelques refrains de chevalerie. Alors qu'ils commençaient à préluder sur leurs harpes, les pages des deux princes étaient venus poser doucement des couronnes de roses sur tous les fronts des jeunes seigneurs. — Il ne manquait plus à la fête que des femmes; mais si on ne les y voyait pas, leur souvenir

était là, et la courtoisie prononçait leurs noms avec égards et respects.

Après une ballade de guerre et d'amour, le délire fut au comble ; — chacun se mit à redire avec transport le nom de sa dame, en s'écriant : « la mienne, la mienne est la plus belle!! »

« Laissez là vos maitresses! » cria tout-à-coup une voix tonnante, « laissez là vos maitresses et cherchez des confesseurs, car voici venir pour vous la justice et la mort!.... »

A ces mots, tous les yeux s'étaient soudainement tournés vers la grande entrée de la salle. Sous la portière de tapisserie à moitié relevée, et dans le demi-jour, entouré de gardes et de glaives nus, pâle de colère, menaçant, terrible, apparut le roi Jean Ier.

— « Mon père!! » s'écria le dauphin.

— « Votre juge à tous, » repartit le roi, en avançant au milieu des tables en désordre.... Puis il ajouta : « Gardes! saisissez ces damoiseaux avec leurs chaperons de fleurs; emmenez-les dans les salles basses du château. C'est l'ombre qu'il faut à des conspirateurs; ténèbres de cachots leur vaudront mieux que cette éclatante lumière.... Ah! comte de Harcourt, sires de Graville et de Maubuë, escuyer Collinet Doublet, vous criez *à bas les vieux!*.... Eh bien! j'en jure par le salut de mon ame, oncques on ne criera cela sur vous, car vous mourrez jeunes!.... »

En entendant cette menace, le dauphin courut vers le roi.

« Arrière! s'écria le roi, ce n'est pas à vous que j'ai affaire, c'est au mari de ma fille; veux le remercier de l'amour qu'il porte à notre maison. »

Charles de Navarre, après avoir lancé un regard terrible au dauphin, comme pour lui dire : « tu m'as trahi, » s'avança vers le roi son beau-père.

« Tout beau! dit Jean, pas si près de moi.... » Mais, voyant

son gendre fléchir le genou devant lui, il ajouta : « A la bonne heure; ainsi à genoux, vous n'êtes plus assez grand pour porter la main sur ma couronne..... — Ha! ha! beau roi de Navarre, vous avez cru que diadème ne pouvoit tenir sur cheveux blancs..... C'est mal à vous. N'avez donc espoir de vieillir? — Capitaine de Touteville, vous savez mieux que tout autre les bonnes chambres de mon château de Rouen; que mon cousin le roi Charles de Navarre en ait une sûre, et que mon fils ne soit loin de moi. »

Pendant que le roi avait parlé de la sorte, il y avait eu un morne silence sous les voûtes de la grande salle. Mais, à présent, on entendait le bruit des pas d'hommes armés sur les dalles de marbre et sur les marches des escaliers. Chaque convive, qui était venu au banquet des princes vêtu de velours, de brocard ou de satin, était maintenant enserré ou saisi par les bras de fer des gardes du roi Jean. Les couronnes de roses, les fruits vermeils de la table, les napperons à franges, la vaisselle d'argent, les coupes d'or et de cristal, étaient tombés à terre dans le premier moment de la lutte, et tout cela bruissait sous les pieds..... C'était grand désordre sous cette belle et douce lumière, qui continuait à descendre des lustres dorés, comme s'il y avait encore eu du plaisir ou des chants sous sa lueur.

Avec la tranquillité d'un cœur dur, quand les princes et leurs jeunes amis furent tous emmenés hors de la salle, Jean alla s'asseoir à la place encore chaude que venait d'occuper le roi de Navarre, et mangea comme si rien ne s'était passé..... Seulement, une fois, il se retourna vers l'officier qui se tenait debout près de son siége, et lui dit : « Et des confesseurs, en ont-ils tous? »

— Oui, très redouté seigneur.

— Alors, tout est bien, » répondit le roi, et il continua le repas qui avait été préparé pour son fils.

Comme il se levait de table, et pendant qu'on lui donnait à laver, il dit au capitaine : « Avant de nous reposer, il faut achever la besogne, sortons..... »

Et tous les deux, accompagnés de quelques gardes, sortirent par une porte de derrière, et allèrent dans un champ voisin où ils firent dresser un échafaud..... Or, ce champ était appelé le Champ du pardon!!

Pauvres jeunes convives! ce n'était plus de tendres accords de ménestrels et de doux lais d'amour qu'ils pouvaient ouïr, mais bien le bruit des planches que l'on clouait et du billot que l'on roulait pour leur dernière heure.....

Cette dernière heure sonna bientôt pour quatre d'entre eux; le comte de Harcourt, les seigneurs de Graville et de Maubuë, et Collinet Doublet, encore tous vêtus de leurs habits de fête, furent mis dans une charrette et conduits au champ du pardon, pour eux le champ de la vengeance; là, en présence de Jean, ils eurent la tête tranchée,..... puis leurs corps furent traînés dans la poussière, pendus au gibet de Rouen, et leurs têtes — peu d'heures auparavant couronnées de roses — posées sur des piques, au même lieu patibulaire!!

Le lendemain, le roi fit sortir du château les autres prisonniers, et ordonna qu'ils passassent dans le champ du sang avant d'être menés à Paris; les sieurs Friquault et Portalu furent mis au châtelet, et le roi de Navarre emprisonné au Louvre.....

Pareille justice devait attirer prompte vengeance [1]. « Philippe de Navarre, frère du roi de Navarre, et messire Geoffroy de Harcourt, oncle du feu seigneur de Harcourt, firent munir de soldats et de vivres les places que le roi de Navarre avait en Normandie, occupèrent tout le pays du Cotentin, et firent

[1] Histoire de la ville de Rouen.

descendre le duc de Lancastre avec quatre mille lances pour tailler besogne au roi Jean. »

« Les moins versez en histoire, continue le même chroniqueur, sçavent la journée de Poictiers en l'an 1356, le 19 septembre, où Jean, roy de France, ayant perdu la bataille contre les Anglois, fut pris dans la meslée et mené prisonnier en Angleterre. Toute la France fut grandement troublée de ce malheureux échec, et il n'y eut que Charles, roy de Navarre, qui profita de ces désordres, parce que l'on ouvrit alors la prison où le roy Jean, son beau-père, l'avait enfermé un peu auparavant; se voyant donc en liberté, il vint à Rouen au mois de janvier 1357, accompagné de sa plus belle noblesse. »

Alors se passa un de ces grands actes, qui prouvent ce que valent la justice et les jugemens des hommes dans les troubles civils!

Charles de Navarre assembla ses nobles amis et beaucoup de peuple dans cette même grande salle du château où le banquet avait eu lieu. — A ces murailles n'étaient plus appendus ni festons, ni guirlandes de fleurs et de verdure, — mais de noires tentures, parsemées de larmes d'argent. Au-dessous de la voûte, à l'endroit de la corniche ouvragée en foliages, se voyait un litre aux armoiries des Harcourt, des Malet de Graville, des Maubuë et des Collinet Doublet. Le roi de Navarre, vêtu de deuil, s'assit un instant sous le dais royal, et dit d'une voix sonore :

« La tombe ne doit pas être ignominieuse à qui n'a pas failli, — et je viens parmi vous, féaux habitans de Rouen, pour rendre justice, à défaut de la vie, à de nobles normands que le roi Jean a méchamment fait mourir de la mort des traîtres..... Dieu, qui juge les juges des hommes, rendra bonne justice à ceux qui font couler le sang de l'innocent, et, du

haut de son céleste tribunal, il nous verra avec complaisance honorer les restes et réhabiliter la mémoire de quatre braves et loyaux normands, gens de naissance, de renom et de vertu. »

Après ces paroles, il descendit du trône, et, entouré de ses nobles amis et suivi d'une multitude immense, il s'achemina vers le lieu patibulaire, où s'élevaient les piliers de la justice de Rouen. Dans ce champ de justice et de sang, Charles de Navarre, qui aimait à parler au peuple, avait fait dresser comme une tribune; il y monta, et avec *moult bonne grâce et majesté il énuméra par le menu* toutes les cruautés, toutes les injustices du roi son beau-père; il raconta en détail tout ce qu'il avait souffert en sa captivité, et ajouta : « Que le roi des rois avait été juste en appesantissant sa main sur le prince qui, du temps de sa puissance, n'avait respecté la liberté d'aucun de ses sujets. »

Encore après ce discours, régnait un grand et solennel silence; la foule restait muette, et l'on n'entendait que le cliquetis que faisaient les piques et les bêches de fer qui recreusaient la terre et r'ouvraient les fosses pour en exhumer les corps des seigneurs de Maubuë, de Collinet Doublet, de messire Jean de Malet, seigneur de Graville, et du comte de Harcourt..... Les corps des trois premiers furent bientôt aperçus; il n'y avait point à les confondre avec des morts vulgaires: leurs têtes, qui avaient été abattues par la hache de l'exécuteur, étaient placées entre leurs jambes, en signe de trahison.....

On chercha vainement les restes du comte de Harcourt; on ne les trouva pas. — Des amis de lui et de sa famille n'avaient pas voulu attendre si long-temps pour l'enlever du champ d'ignominie : par un pieux vol, et nuitamment, ils l'avaient retiré de terre et emporté à la sépulture des siens.

Trois béguines, saintes filles qui ensevelissent les morts

quand elles n'ont pas de malades à soigner, enveloppèrent dans des draps de fin lin, et déposèrent dans trois bières différentes les trois corps des décapités.

Des chariots, dont les roues étaient cachées par de longs draps mortuaires, attendaient près des fosses; — les cercueils y furent placés, et aussitôt les chars funèbres commencèrent à rouler vers la Cathédrale.

« Au moment de l'*enlief* et du départ, plus de cent prêtres, en surplis blanc, avec l'étole noire, se mirent à entonner le *Libera me, Domine;* cent hommes vêtus de deuil tenoient des torches ardentes aux armes des défunts; de longues files de mendiants venoient ensuite, lesquels pauvres étoient drapés de serge noire, portoient des pains blancs de treize livres, et, de plus, avoient en leur main treize deniers donnés par le roi.

« Dans le premier chariot étoient les corps des seigneurs de Maubuë et de Collinet Doublet, après lequel marchoient deux gentilshommes armés et suivis de leurs plus notables amis.

« Dans le second étoit le corps de messire Jean Malet, seigneur de Graville, suivi de deux cavaliers, qui portoient chacun une cornette aux armes de ce seigneur.

« Le troisième ne servoit que de montre, pour rafraîchir la mémoire du comte de Harcourt, et étoit suivy de deux hommes d'armes du roi de Navarre, et de plusieurs hauts et puissants seigneurs. »

Quand le chant des prêtres cessait par moment, on entendait le bruit sourd des chars funéraires, roulant lugubres sur le gravois des rues; et comme pour rendre la cérémonie plus triste, la neige tombait à gros flocons. — Quand le long cortége vint en vue de la Cathédrale, les sonneries des hautes tours se mirent en branle; mais ce n'étaient plus de joyeuses volées, c'était comme une tristesse qui venait d'en haut pour se mêler à celle de la grande cité.....

Enfin, les chars s'arrêtèrent devant le saint parvis, et tous les plus nobles amis des défunts enlevèrent eux-mêmes les trois cercueils et les apportèrent dans une chapelle, à droite en entrant et vers le milieu de l'église, où le roi de Navarre était déjà à genoux sur un prie-dieu drapé et armorié, et pleurant larmes de souvenir, d'amitié et de regrets. En voyant approcher les restes de ceux qui étaient morts pour servir sa cause, il prit de nouveau la parole, et il dit :

« Que le lieu saint où viennent reposer, en attendant une bienheureuse résurrection, les nobles et féaux amis que veux restaurer en honneur et bonne renommée, porte à jamais souvenir d'eux et de leur prud'hommie ! Que cette chapelle garde à perpétuité le nom de *Chapelle des Innocens*, et qu'à ces murailles soient appendues, pour y demeurer à toujours, les heaumes, les lances et les bannières de Jean de Harcourt, de Jean Malet, comte de Graville, de Guillaume de Maubuë, et de Olivier Doublet. — Qu'il en soit ainsi, tel est notre bon plaisir et ferme vouloir. »

Après le prince, un orateur sacré fit un merveilleux discours, tout rempli de maximes des livres saints et de fleurs oratoires, pour prouver qu'il n'y avait qu'une seule justice de bonne et de vraie, qu'une seule justice qui ne se trompe jamais, celle de Dieu ! — Voilà bientôt cinq cents ans que le prêtre chrétien disait ces paroles devant l'autel des saints Innocens..... Depuis, que d'événemens sont venus prouver qu'il disait vrai !

Vte WALSH.

(Rouen.)

A Vaucluse.

Opra non mia, ma d'Omero d'Orfio.

(PETRARCA.)

Nymphe qui de ces lieux protèges le silence,
Si du charme des vers tu connus la puissance,
Si Pétrarque, jadis, sut enchanter tes bords,
O Nymphe, réponds-moi de ta retraite humide,
Et, soulevant ton front timide,
Unis ta douce voix à mes faibles accords.

Apprends-nous les secrets de ta demeure sombre,
Mystères éternels ensevelis dans l'ombre.
De ce triste univers peins-nous les fondemens,
Les restes enfouis des races effacées,
Et leurs dépouilles entassées,
Des temps qui ne sont plus antiques monumens.

Du lac Helvétius, craintive et solitaire,
Tu t'épanches, dit-on, dans le sein de la terre
Et traverses des morts le ténébreux séjour;
Mais, t'élançant enfin de cette nuit obscure,
Tu recommences ton murmure
Et renais avec pompe à la clarté du jour.

Ainsi, lorsqu'autrefois les muses gémissantes,
Eurent fui d'Atila les cohortes sanglantes,
Les beaux-arts éperdus tombèrent dans l'oubli;
Un crêpe de douleur enveloppa le monde,
Et dans la nuit la plus profonde
Le souvenir d'Homère était enseveli.

Le Tibre, sans honneurs, s'échappant de son urne,
Ne reconnaissait plus l'empire de Saturne;
Le berceau d'Ennius, la terre des héros,
Parthénope ignorait la tombe de Virgile,
Et, dans cet immortel asile,
Un laurier sans culture étendait ses rameaux.

Mais, sur ces bords heureux, la superbe Ausonie
Vit rallumer enfin le flambeau du génie;
Deux esprits créateurs, en merveilles féconds,
Rassemblent les faisceaux de l'antique lumière,
Et s'élancent dans la carrière,
Comme l'onde qui fuit de tes gouffres profonds.

Le Dante, mâle et sombre, en son courroux sublime,
Ressemble à ce torrent qui sort de ton abîme,
Répandant son horreur dans ces sauvages lieux;
Et Pétrarque, plus doux, quand sa muse l'entraîne,
Semble te suivre dans l'arène
Où tu roules dans l'or tes flots harmonieux.

O Nymphe, tes déserts sont remplis de sa gloire.
Tes rochers sont pour lui le temple de mémoire.
Ton onde qui s'égare en ses heureux détours,
L'haleine des zéphirs, la voix de Philomèle,
Les soupirs du ramier fidèle,
Redisent à l'écho son nom et ses amours.

Du sommet de ces monts qu'il a rendus célèbres,
Il combattait l'erreur, dissipait les ténèbres,
Et, parlant aux mortels le langage des dieux,
Il polissait les mœurs de l'Europe barbare,
Et des deux cygnes de Ferrare
Préparait, par ses vers, les chants mélodieux.

Rome, dont l'aigle altier ne portait plus la foudre,
Rome, dont les palais étaient tombés en poudre,
Victime ambitieuse et reine dans les fers,
Reconquit des beaux-arts la palme triomphale,
Et d'Athènes auguste rivale,
Couronna le poète aux yeux de l'univers.

Par cet honneur nouveau, cette pompe suprême,
Elle parait de fleurs son propre diadème;
Accoutumait le monde à de plus douces lois,
Et, s'asseyant en paix au trône du génie,
Par les charmes de l'harmonie,
Subjuguait les humains une seconde fois.

Peuples, applaudissez à ce noble délire:
Pétrarque au Capitole a suspendu sa lyre;
Célébrez ce grand jour par des jeux solennels!
O peuples! ce n'est point une fête insensée,
Et les héros de la pensée,
Comme les demi-dieux, méritent des autels.

Mais si tu recueillis les hommages sublimes,
Pétrarque, si le temps a consacré tes rimes,
C'est que Laure embrasait ton esprit et ton cœur;
La flamme qui brûlait dans ton ame agitée,
C'était le feu de Prométhée,
Et l'amour fut pour toi la gloire et le bonheur.

Ah ! qu'ai-je dit ? Pardonne aux écarts de ma muse !
Les timides échos des rives de Vaucluse
Ne connaissent de toi que de chastes soupirs ;
Tes feux étaient discrets comme ceux de l'aurore,
Et tu chantais aux pieds de Laure,
Pour peindre ses rigueurs, et non pas tes plaisirs.

« Fleur d'amour, disais-tu, rose, dans ton calice,
« De mes larmes, hélas ! reçois le sacrifice ;
« Mais, du moins, sois sensible à mes longues douleurs ;
« Conserve dans ton sein cette triste rosée,
« Et que mon amante abusée,
« Cueille, sans le savoir, l'hommage de mes pleurs. »

Comme toi, de l'amour j'ai savouré les charmes ;
J'ai connu, comme toi, la volupté des larmes ;
J'ai célébré l'objet de mes brûlans désirs ;
Mais le myrthe indiscret n'a point paré ma tête,
Et, cachant ma douce conquête,
J'ai chanté l'espérance au sein des souvenirs.

FERRARI. (Rouen.)

Un Article

DE M. VICTOR HUGO.

(*Europe Littéraire*, 39e Numéro.)

Il y a déjà long-temps que la nouvelle école littéraire nous promet les miracles qui doivent nous convertir. A la vérité, nous ne vivons pas à une époque où les convictions, même littéraires, aient des racines bien profondes; mais encore faut-il, avant de changer ses dieux, connaître ceux qu'on doit leur substituer.

A entendre les hommes de la nouvelle école, ils ont parfaitement analysé les besoins nouveaux de l'art; ils ont conçu pour sa réforme des plans excellens, et tout à l'heure ils vont mettre au jour l'œuvre qui réalisera la grande pensée.

Mais est-ce assez que de dire, sans le prouver et sans le faire : « ce que vous avez est mauvais; nous vous donnerons mieux. »

Non sans doute. Aussi, depuis long-temps, j'attends de deux choses l'une, ou une exposition bien raisonnée et bien claire de ce que veut la nouvelle école, ou une œuvre bien pure et bien belle qui me le fasse comprendre sans explication.

Bien qu'on n'ait manqué ni d'œuvres ni de préfaces, jusqu'alors j'ai attendu en vain, car les préfaces ne sont pas claires, et les œuvres ne sont pas des chefs-d'œuvre.

Enfin un journal me tombe sous la main, et j'y trouve ces lignes :

« L'*Europe Littéraire* vient de clore sa première période « trimestrielle.

« L'article de M. Hugo, qui est venu confirmer de toute « l'autorité d'un grand poète les idées que nous avions émises « sur l'art, a dignement terminé la première série de nos tra- « vaux ; il nous ouvre en même temps des voies nouvelles. »

Voici donc le prospectus de l'art nouveau.

Vite, lisons la profession de foi du pontife de la religion nouvelle. A cette fois, nous briserons les statues des faux dieux.

J'ai lu l'article de M. Hugo.

Sans doute la grâce a manqué à l'endurcissement de l'hérétique! car je continue à trouver belle, très belle, sans restriction, la poésie de Racine; et j'admire plus que jamais la prose de Pascal et de Courier.

Mais si c'était la faute des nouveaux religionnaires? Voyons.

L'article de M. Hugo est bien, dans la pensée de l'école, une publication capitale.

L'œuvre a été fastueusement annoncée, impatiemment attendue, pompeusement préconisée. Elle a ouvert des voies nouvelles à l'*Europe Littéraire* (le journal).

Relisons et méditons l'article de M. Hugo.

Il y a des écrivains qui ont pour but principal de se faire comprendre de leurs lecteurs. Certes, lorsqu'il s'agit d'une exposition de doctrines, même artistiques, cette manière ne saurait être blâmée, à moins que ce ne soit, en effet, chose raisonnable, comme cela paraît être chose convenue toutes les fois qu'il s'agit d'art, d'aspirer avant tout à être inintelligible.

Ce qui est incontestable, c'est que la pensée d'être clair et précis préoccupe beaucoup moins l'auteur de l'article, que le désir immodéré de produire de l'effet, d'étonner, d'éblouir, de fasciner.

Aussi, n'est-ce pas chose facile que de dégager la pensée de M. Hugo, enchâssée qu'elle est dans la métaphore et l'hyperbole. D'ailleurs, la manière de l'auteur n'est pas de procéder logiquement, par une série de déductions, au développement de sa conception systématique, si conception systématique il y a.

Quoi qu'il en soit des difficultés à vaincre par le Saumaise contemporain, avec du temps et du travail, avec l'habitude de la phraséologie de l'école, et en aidant un peu au texte, on peut parvenir à le traduire en langue vulgaire et arriver au sens réel.

Essayons de mettre à la portée des profanes les révélations sur la poétique nouvelle, tombées, pour les adeptes, de la bouche du maître.

L'article débute par un chant de triomphe.

« L'art est aujourd'hui à un bon point... Le pugilat des « théories a cessé... La victoire est aux générations nouvelles... « L'impulsion est donnée.... *La marée monte*.... Les doctrines « de la liberté littéraire ont ensemencé l'art tout entier; l'ave- « nir moissonnera. »

Puis vient l'exposition de la théorie de l'art nouveau.

M. Hugo ne croit pas l'art perfectible; il sait fort bien qu'on ne dépassera ni Phidias, ni Raphaël; mais il pense qu'on peut les égaler. Aussi, il ne veut pas qu'on arrête l'esprit humain.

Si l'auteur veut dire que l'art n'est pas indéfiniment perfectible, rien de mieux; cette idée n'est pas neuve. Mais, qui s'oppose, bon Dieu! à ce qu'on tente d'égaler Raphaël, même en ne l'imitant pas?

M. Hugo rappelle qu'il a dit ailleurs, et plus d'une fois :

« Le corollaire rigoureux d'une révolution politique, c'est « une révolution littéraire. » — L'auteur veut dire révolution sociale.— Notre époque doit donc avoir sa révolution littéraire; soit. Est-ce à dire que les esprits raisonnables ne devraient pas s'opposer à ce que, dans cette révolution, on substituât au médiocre le mauvais?

M. Hugo croit à l'avenir, et il a bien raison. Malheureusement, sinon pour l'art, au moins pour nous, nous sommes encore au présent.

Il croit que, d'ici à peu d'années, « l'art, sans renoncer à « toutes ses autres formes, se résumera plus spécialement sous « la forme essentielle du drame. » Aussi, ce qu'il va dire du drame s'applique, dans sa pensée, à la poésie tout entière, et par suite à l'art tout entier.

C'est un moyen assez commode, sinon fort exact, de simplifier la théorie de l'art. Toutefois, que dans quelques années le drame constitue ou non, en résumé, la littérature entière, voyons comment, dès à présent, M. Hugo conçoit le drame.

« Selon nous, dit M. Hugo, le drame de l'avenir, pour réa- « liser l'idée auguste que nous nous en faisons, pour tenir « dignement sa place entre la presse et la tribune, pour « jouer comme il convient son rôle dans les choses civi- « lisantes, doit être grand et sévère par la forme, grand et « sévère par le fond. »

C'est la formule générale de la théorie nouvelle. Suivons l'auteur dans les développemens qu'il lui a donnés.

D'abord l'auteur établit que la forme importe dans les arts.

A cette vieille vérité, que l'idée doit le plus souvent à l'expression toute sa valeur littéraire, il donne la tournure d'une nouveauté paradoxale; mais c'est pur artifice de langage.

Il conclut que « tout art qui veut vivre doit commencer par « se bien poser à lui-même les questions de forme, de langue

« et de style... Sous ce rapport, le progrès est sensible en « France depuis dix ans. La langue a subi un remaniement « profond. »

Ici, l'auteur, pour rendre sa pensée plus claire, indique les diverses formations de notre langue depuis le seizième siècle.

Il distingue quatre formations.

« La langue du seizième siècle, langue de la renaissance : « c'est notre vieil idiome gaulois, dans lequel deux langues « mortes, la latine et la grecque, ont brusquement vidé leurs « vocabulaires. »

« Au commencement du dix-septième siècle, cette langue « trouble et vaseuse subit une première filtration. » — Résultat de cette première filtration : « L'admirable langue de « P. Mathieu et de Mathurin Régnier, qui sera plus tard celle « de Molière et de La Fontaine, et plus tard encore celle « de Saint-Simon. »

Dans la deuxième moitié du dix-septième, « la langue de « Régnier, qui semblait encore très bonne à Molière, parut « trop verte... Racine la clarifia une seconde fois. »

Il est impossible de se plaindre de cette *deuxième distillation*, « quand on songe, dit M. Hugo, qu'il en est résulté *Britan-* « *nicus*, *Esther* et *Athalie*, œuvres belles et graves dont le « style sera toujours religieusement admiré — de quicon- « que acceptera avec bonne foi les conditions sous lesquelles il « s'est formé. »

« Le dix-huitième siècle *filtra* et *tamisa* la langue une troi- « sième fois. La langue de Rabelais, d'abord *épurée* par Ré- « gnier, puis *distillée* par Racine, acheva de déposer, dans « l'*alambic* de Voltaire, les *dernières molécules de la vase na-* « *tale du seizième siècle.* »

Résultat : Langue du dix-huitième siècle *parfaitement claire*, *sèche*, *dure*, *neutre*, *incolore*, *insipide*, etc. ; la langue de

Voltaire enfin, *langue incapable de colorer le style;* singulière langue à ce qu'il paraît, bien digne au reste de ce M. Voltaire, qui, suivant M. Hugo, *ne se hérisse pas moins devant Homère que devant Jésus!*

En lisant tout cela, on ne peut s'empêcher de prendre en pitié cette pauvre langue, si cruellement soumise à une distillation de trois siècles, par des chimistes de la force de MM. Régnier, Racine et Voltaire.

Heureusement, vient le dix-neuvième siècle.

« Au vent philosophique a succédé un souffle religieux.... Il « est apparu des hommes doués de la faculté de créer.... L'art « qui, depuis cent ans, n'était plus en France qu'une littéra- « ture, est redevenu une poésie. Au dix-huitième siècle, il « avait fallu une langue philosophique; au dix-neuvième siècle, « il fallait une langue poétique.... Les poètes de nos jours ont « soumis la langue à une élaboration radicale... Il fallait d'abord « colorer la langue, il fallait lui faire reprendre du *corps* et de « la *saveur*. Il a donc été bon de la mélanger, selon certaines « doses, avec la fange féconde des vieux mots du seizième « siècle.... On a fait *infuser* Ronsard dans l'idiome affadi par « Dorat.... »

On voit que toutes ces formations et transformations de langues s'opèrent par des procédés chimiques fort simples.

La langue a été retrempée à ses origines. On n'a pas eu besoin de faire de ces mots nouveaux qui détruisent le tissu d'une langue. « Nous ne *sachons* pas qu'on ait fait des mots « nouveaux, dit M. Hugo. »

Cette phrase prouve le contraire de ce qu'elle affirme; car, si *nous sachons* vient du verbe *sacher*, c'est bien un mot nouveau. S'il venait de *savoir*, ce ne serait qu'un barbarisme.

C'est à l'aide de ces procédés qu'on a obtenu une langue *forgée pour tous les accidens de la pensée.* « Cette langue est « aujourd'hui à peu près faite. »

Le théâtre et la scène réclament bien encore quelque petite chose; par exemple, *la prose en relief* et *le vers brisé.* Ils l'auront.

« Il faudra à la scène, dit l'auteur, une prose aussi en saillie « que possible, très fermement sculptée, etc., en un mot, *presque « en ronde-bosse.* » Ce sera la prose en relief, besoin du théâtre. « — Il faudra à la scène un vers où les *charnières* soient assez « multipliées pour qu'on puisse le plier et le superposer à « toutes les formes les plus brusques et les plus saccadées « du dialogue et de la passion. » Ce sera le vers brisé, besoin du drame.

Après cette étude si originale de la langue française dans ses formations et ses besoins, étude qui comprend un grand tiers de l'article, M. Hugo s'élève avec beaucoup de raison contre les modes « qui substituent le chic, le ponsif et le « procédé d'atelier, à l'étude austère du dessin de chaque « chose.... »

Puis il parle de haut aux jeunes et grands talens sur qui repose le sort futur de notre littérature; il les supplie de conserver dans leur manière d'écrire les habitudes les plus dignes et les plus sévères. « L'avenir n'appartient qu'aux hommes de « style. » L'auteur le prouve en citant les noms de Voltaire, Pascal, Boileau, Bossuet, Fénelon, Racine, Corneille, La Fontaine, Molière.

Enfin il conclut : « sévérité donc et grandeur dans la forme. »

Dans tout ce premier développement de la formule législative, sauf la théorie toute neuve de la formation des langues, il n'y a vraiment rien qu'on ne puisse trouver « dans toutes « ces vieilles poétiques démâtées, lesquelles faisaient déjà eau « de toutes parts il y a dix ans. »

En conscience, était-ce bien la peine d'ouvrir la bouche si grande pour nous dire que « c'est le style qui fait la durée de » l'œuvre et l'immortalité du poète? »

Devait-on s'attendre à ce que M. Hugo, en traitant de la forme de ce drame auguste qui doit bientôt résumer tout l'art, se contentât de lieux communs sur la langue et sur le style, qui sont, certes, choses importantes, mais qui ne sont que la forme de la pensée, dramatique ou autre?

Qui aurait imaginé que M. Hugo ne dirait pas un mot des nouvelles doctrines sur la forme que doit revêtir le drame pour être grand et sévère à la manière de la nouvelle école?

La forme d'*Athalie* et de *Britannicus*, est-ce une forme grande et sévère? Si la nouvelle école répond non, elle devrait dire pourquoi : là est le point capital de la question.

Car, en vérité, tout le monde est, je crois, d'accord sur ce principe que la première condition de durée pour toute œuvre littéraire, même pour le drame, c'est le style. Mais, sur la question de la forme que peut et que doit revêtir le drame, c'est là qu'il y a diversité et lutte d'opinions.

En admettant que les lois d'unité, de lieu, de temps et d'action, que les poétiques avaient consacrées, dussent être modifiées, ou même abolies sans discussion, au moins serait-il bon de dire si l'on met quelque chose ou rien à la place de ces lois!

— Le drame de l'avenir devra-t-il être joué en un jour, ou en une semaine?

— Quel milieu tiendra-t-il entre une danse macabre et un drame classique?

— La durée de l'action dramatique devra-t-elle comprendre la vie tout entière d'un homme? Pourra-t-elle s'étendre à plusieurs générations?

— Y aura-t-il nécessité de conserver l'unité de caractère chez les personnages, pendant toute l'action?

— Pourra-t-il y avoir plusieurs actions simultanées ou successives dans un même drame?

— Dans le drame historique, la vérité devra-t-elle, ou non, être conservée?

— La vérité historique devra-t-elle être conservée dans les costumes et les caractères, ou seulement dans les costumes?

— La nouvelle théorie du drame admet-elle définitivement le grotesque comme un des élémens du beau?

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, se rapportent directement à la forme du drame. Elles valaient la peine d'être traitées.

Car, si la nouvelle école diffère très souvent de l'ancienne par la langue et par le style, elle n'en diffère pas moins par ce qui constitue réellement la forme du drame, par ce dont M. Hugo n'a pas jugé à propos de dire un mot, tout en traitant de la forme du drame.

Établir pour loi du drame la grandeur et la sévérité dans la forme, quand on ne comprend sous le mot forme que la langue et le style, c'est établir pour loi du drame un lieu commun sans enseignement réel.

Voyons maintenant comment M. Hugo comprend les conditions de grandeur et de sévérité dans le fond, qui sont, à ses yeux, le complément de la loi actuelle du drame.

« Dans le drame surtout, dit M. Hugo, le fond importe non « moins, certes, que la forme. Le théâtre est une chose qui « enseigne et qui civilise. Dans nos temps de doute et de curio- « sité, le théâtre est devenu pour les multitudes ce qu'était « l'église au moyen-âge, le lieu attrayant et central.» —Qu'est donc devenu, je vous prie, le souffle religieux qui, en succédant au vent philosophique, a produit la nouvelle langue, et sans doute aussi la nouvelle école? — « Tant que ceci durera, la « fonction du poète dramatique sera plus qu'une magistrature, « et presque un sacerdoce.... L'art d'à présent ne doit plus « chercher seulement le beau, mais encore le bien. »

Sauf un tant soit peu d'exagération, ces idées sur le but du drame sont très justes. Et quoique au fond elles ne soient pas neuves, il y a du mérite à les rappeler aux auteurs dramatiques de notre époque. Puisse la voix de M. Hugo être entendue! Qu'à l'avenir chaque drame ait sa moralité, à peu près comme aujourd'hui chaque drame a son immoralité, et la nouvelle école aura bien mérité de l'art et de la société.

Au reste, M. Hugo précise très judicieusement le but d'utilité que l'art doit se proposer d'atteindre. Il repousse avec une énergique conviction le drame politique et le drame philosophique, nés pour le besoin du moment, et qui meurent avec lui.

Ici je retrouve l'écrivain dont, et moi aussi, j'ai souvent admiré la riche imagination, la pensée profonde et le style chaleureux.

« Ce n'est pas en se passionnant petitement pour ou contre « tel pouvoir, pour ou contre tel parti qui a deux jours à vivre, « que le créateur dramatique agira puissamment sur son siècle « et sur ses contemporains. C'est par des peintures vraies de la « nature éternelle que chacun porte en soi; c'est en nous pre- « nant, vous, moi, nous, eux tous, par nos irrésistibles senti- « mens de père, de fils, de mère, d'ami et d'ennemi, d'amant « et de maitresse, d'homme et de femme; c'est en mêlant la loi « de la Providence au jeu de nos passions; c'est en nous mon- « trant d'où viennent le bien et le mal moral, et où ils mènent; « c'est en nous faisant rire et pleurer sur des choses qui nous « ressemblent, quoique souvent plus grandes, plus choisies, « plus idéales que nous.... c'est ainsi, et pas autrement. »

Certes, après ces phrases si pleines de sens et de véritable éloquence, il est permis à M. Hugo de faire un appel au poètes dramatiques au nom de ses convictions.

Mais ces convictions constituent-elles donc une foi nouvelle?

Quel grand écrivain, parmi les anciens et les modernes, s'il a parlé de l'art, n'a pas proclamé ces principes?

Ces convictions expriment-elles réellement autre chose que ces règles qui forment le fond de toutes les poétiques, règles éternelles qui dérivent de la nature même de l'esprit humain, qui sont l'instinct du génie avant d'être la loi de l'art, et auxquelles nous devons tout ce qu'il y a de vraiment beau dans les œuvres littéraires de tous les temps et de tous les pays?

C'est dans cette manière large et vraie de concevoir le drame, qu'on reconnaît la source de ces admirables scènes de drame et de roman dans lesquelles M. Hugo, peignant l'amour maternel, l'amour paternel, s'est élevé jusqu'au niveau de nos plus grands écrivains.

Devant ces souvenirs, je ne me sens plus le courage de faire ressortir les taches qui déparent les derniers développemens de la pensée de M. Hugo, et je me hâte de déclarer que je comprends, que j'approuve ce qu'il pense, ce qu'il veut, quand il impose au drame pour loi, grandeur et sévérité dans l'intention, grandeur et sévérité dans l'exécution.

Je voudrais pouvoir terminer ici ce commentaire, déjà bien long, et je reposerais volontiers ma pensée et ma plume sur un éloge de M. Hugo : mais le but que je me suis proposé dans cette critique de l'œuvre du chef de la nouvelle école n'est pas encore atteint. Ce but n'a rien de personnel.

Cette critique n'est, au fond, qu'une application de ce principe de liberté littéraire, d'émancipation intellectuelle que la nouvelle école a adopté, et qui est aussi ma foi. Ce n'est pas assez que, de toutes parts, on travaille à enlever à la presse centrale le monopole de la publicité pour les œuvres de l'intelligence; il faut affranchir l'intelligence elle-même, qui n'a que trop de tendance à rentrer sous le joug par l'imitation.

Combien, à une époque où tout le monde veut et peut écrire, l'imitation des grands écrivains n'a-t-elle pas produit d'œuvres médiocres ou mauvaises?

Voyez quel déluge de romans historiques depuis Walter-Scott !

Et ces quatre ou cinq conteurs délicieux dont la postérité gardera le souvenir, quelles myriades de conteurs n'ont-ils pas engendrées! — La société n'offrirait-elle donc plus à la littérature que des enfans à endormir?

La critique, mais sévère, mais rude, peut seule remédier au mal. Qu'elle montre hardiment la tache qui souille l'œuvre du grand écrivain; et si elle ne peut amender le grand écrivain, peut-être réussira-t-elle à empêcher qu'on n'imite de lui que ce qu'il y a de plus facile, ses défauts.

Aussi, quoique le nom qui signe ces lignes soit un nom inconnu, quoique la voix qui parle ici ne soit pas une voix puissante, je supplierai M. Hugo lui-même, que je mettrai avec plaisir au rang des grands talens sur qui repose le sort futur de notre littérature, de songer combien c'est une mission imposante que la sienne, et de conserver dans sa manière d'écrire les habitudes les plus dignes et les plus sévères.

Je le supplierai de ne pas se laisser fasciner par les flatteries de soi-disant admirateurs de son talent, qui adorent tout ce qui sort de sa bouche, mais qui ne font de lui un dieu que pour se faufiler à ses côtés dans le paradis des poètes.

Je lui dirai :

Ceux qui admirent le style de votre article sur l'art se trompent ou vous trompent :

Une pensée, pour être brillante, n'a pas besoin d'être taillée à mille facettes :

On peut faire abus de la métaphore; pour donner du relief à la pensée, au style de la couleur, il n'est pas besoin d'aller

chercher au loin, dans les arts et les sciences, des comparaisons qui ne peuvent être que forcées, des mots que le lecteur ordinaire ne peut comprendre sans le secours d'un dictionnaire technologique.

Et à ceux que le nom de Victor Hugo, grand à juste titre, inviterait à une fâcheuse imitation, je dirai :

N'imitez pas ce style : « .... C'était une langue déjà mûre, « et cependant toute jeune, une langue qui avait toutes les « qualités les plus contraires selon le besoin du poète. Tantôt « ferme, adroite, svelte, vive, serrée, étroitement ajustée sur « l'intention de l'écrivain, sobre, austère, précise, elle allait à « pied et sans images et droit au but; tantôt majestueuse, « lente et tout empanachée de métaphores, elle tournait large- « ment autour de la pensée comme les carrosses à huit chevaux « dans un carrousel. »

N'imitez pas ce style, car il est mauvais.

M. P. (Rouen.)

Chapiteau du X.e ou XI.e Siècle. (St. Paul de Rouen.)

Mlle Espérance Langlois del.

L'Adoration des Mages.

Revue de Rouen.

Église Saint-Paul

DE ROUEN.

L'ancienne église Saint-Paul est une de ces curieuses reliques des siècles écoulés, sur lesquelles le vulgaire jette à peine, en passant, un regard d'indifférence ou de mépris, mais que l'antiquaire s'arrête à contempler avec une indicible satisfaction. Et le vulgaire, qui ne juge que d'après le rapport de ses yeux, qui ne s'arrête aux choses qu'en raison de l'effet qu'elles produisent sur lui, n'est pas injuste dans son dédain ; car jamais formes plus rétrécies et plus pauvres, jamais apparence plus misérable, ne revêtirent un temple consacré à l'adoration du Très-Haut. Mais, d'un autre côté, l'admiration réfléchie de l'antiquaire est fondée; car c'est là un de ces rares vestiges d'une époque de barbarie et d'enfance de l'art, qui n'ont résisté à l'action destructive du temps, aux ravages des guerres et aux fureurs des vandales de tous les âges, que par la solidité de leur masse, l'exiguité de leurs proportions, et l'humble pauvreté de leurs ornemens. Saint-Paul est un de ces monumens précieux par le contraste même qu'ils offrent avec les monumens d'un art plus perfectionné. Saint-Paul et Saint-Ouen, par exemple, n'est-ce pas là le premier anneau de la chaîne et le

dernier, le point de départ et le but atteint, l'essai timide et le chef-d'œuvre téméraire?

La fondation de Saint-Paul se perd dans l'obscurité des premiers temps de la monarchie et de l'établissement du christianisme dans nos contrées; aussi les antiquaires du temps passé, gens peu scrupuleux sur le choix des traditions, l'ont-ils fait bâtir par saint Romain lui-même, soit sur les ruines d'un temple de Mars — et de là serait venu le nom de Martinville, que porte le faubourg voisin, — soit sur celles d'un temple de Vénus ou d'Adonis. En supposant que certaines parties de cette antique construction pussent, selon quelques archéologues, être rapportées à une origine aussi reculée, cependant la partie principale, celle qu'on a conservée, et dont nous offrons la vue à nos lecteurs, ne remonte pas au-delà du dixième siècle [1]. L'histoire n'a point gardé le souvenir de cette réédification; Farin se contente de faire, au sujet des reconstructions de l'église Saint-Paul, cette courte remarque : « Elle fut plusieurs fois détruite « pendant les guerres, et rebâtie par la libéralité des ducs de « Normandie. » Quoi qu'il en soit, la partie subsistante de cet édifice est évidemment de l'époque *normande;* et c'est même un des plus curieux *spécimen* de ce style, puisque l'édifice se termine par une triple abside semi-circulaire, disposition tout-à-fait primitive, et qu'on chercherait en vain dans tout autre monument religieux de notre ville. La curieuse église abbatiale de Saint-Georges de Bocherville présente seule, dans nos environs, la même particularité de construction.

Une autre singularité, c'est que cette église, qu'on croirait au premier abord tournée du midi au nord, ce qui constituerait une véritable anomalie, est inclinée à l'extrême orient

[1] L'église Saint-Paul est mentionnée dans une charte normande des premières années du onzième siècle.

d'été; disposition tout-à-fait inusitée, car la plupart des autres paroisses de la ville sont dirigées vers l'orient d'hiver.

De ces trois absides semi-circulaires que nous avons dit former l'extrémité orientale, celle du centre est beaucoup plus élevée et plus proéminente que les autres. L'existence de la corniche qui couronne encore ces trois sanctuaires prouve que telle dut être la disposition primitive de l'édifice. Cette corniche est considérée par les antiquaires avec un intérêt tout particulier. La bizarrerie des masques grimaçans qui la décorent, la rudesse et l'inhabileté du ciseau qui les ébaucha, et cette touche inimitable de haute antiquité qu'ils portent empreinte, tout se réunit pour en faire un objet de la plus grande curiosité. De ces *corbels*, — c'est le nom qu'on donne à ces têtes hideuses, à ces mufles grotesques, à ces symboles hétéroclites et parfois obscènes qui ceignent le pourtour extérieur des églises romanes, et semblent en supporter le toit, — de ces corbels, dis-je, les uns, avec une gueule horriblement béante et deux rangées de dents aiguës, représentent des loups; les autres, avec une apparence quelque peu humaine et deux larges moustaches, sont supposés représenter des Francs ou des Saxons. Les moustaches étaient, en effet, la parure habituelle, l'ornement caractéristique de tous les peuples, conquérans ou conquis, Gaulois, Francs ou Saxons, qui occupaient particulièrement la Neustrie à l'époque de l'invasion des hommes du Nord. Ceux-ci, au contraire, étaient habituellement rasés. On a cité plus d'une fois la singulière méprise des Saxons d'Harold qui prirent l'armée de Guillaume, qui s'avançait contre eux, pour une armée de prêtres; car, dit l'Homère normand,

> . . . tuit erent tonduz et rez
> Ne lor esteit guernon remès.

C'est-à-dire, *car ils étaient tous tondus et rasés, et il ne leur*

était point resté de moustaches. Les Saxons durent plus d'une fois tourner en dérision ces guerriers imberbes, auxquels cependant ils furent obligés de céder la victoire; et ceux-ci se vengèrent sans doute de leurs plaisanteries en appendant, en guise d'épouvantail, les effigies grotesques de leurs adversaires autour de leurs monumens. A Constantinople, l'ironie serait plus sanglante; là, en effet, c'est de longs cordons de têtes réelles que l'on décore, aux bons jours, les murs du sérail. Mais les Normands, nos bons ayeux, entendaient mieux raillerie; ils se contentaient de sculpter les têtes de leurs ennemis, si hideuses, qu'on ne saurait mieux faire. Un antiquaire qui a récemment parcouru toute la Normandie, avec l'intention de relever exactement les dessins de ses monumens, et qui partout a retrouvé ces têtes à larges moustaches, portant toutes les coiffures depuis la couronne du prince ou du baron jusqu'au carapoue du manant, grimaçant toutes les expressions, depuis le ricanement de l'injure ou le grincement de la menace jusqu'à l'horripilation de l'épouvante ou la contorsion du désespoir, n'a pu s'empêcher de reconnaître dans ce symbole, redondant jusqu'à satiété, une longue et cruelle épigramme du Normand conquérant, contre le Gaulois ou le Saxon dépossédé. Cette opinion, quoique étrange, n'a rien que de très plausible. Que si l'on objectait la persistance de cet usage et l'improbable pertinacité d'un peuple à stigmatiser ainsi, pendant des siècles, un ennemi abattu, nous citerions, comme preuve analogique, ces sobriquets injurieux, ces appellations satiriques, que se renvoient héréditairement des peuples voisins, pendant des siècles. Ici seulement le quolibet était fait pierre, sans doute pour qu'il durât plus long-temps : *Verba volant, saxa manent!*

Mais, tandis que je m'égare au loin dans le champ des conjectures, champ immense, et dont les antiquaires ne fixeront

jamais les bornes, mon lecteur impatient attend son malentreux cicérone devant Saint-Paul ; m'y voici de retour.

A l'intérieur, la disposition primitive n'existe plus depuis long-temps ; les deux absides latérales ont été murées, et forment deux pièces séparées, jadis à usage de sacristie et de vestiaire. L'abside centrale servait de haut-cœur, et c'est au point de jonction de cette partie antique avec la nef, beaucoup plus moderne, que se trouve une arcade dont les retombées reposent sur deux chapiteaux qui, non moins que les corbels extérieurs, méritent de fixer toute notre attention.

Non cependant qu'à l'exemple de quelques *touristes* anglais, nous devions nous éprendre pour ces vénérables restes d'un fanatisme d'antiquité, et n'y voir avec eux qu'une œuvre toute romaine, une pureté vraiment classique[1]. Loin de là, il est difficile de rien imaginer de plus barbare. Figurez-vous une *Adoration des Mages* qu'on pourrait prendre avec autant de raison pour quelque scène rabelaisienne de l'enfance de Gargantua, car l'enfant Jésus est plus grand que les trois rois, et ceux-ci ne viendraient pas aux genoux de la Vierge, si elle était dressée de toute sa hauteur. Marie, vue seulement de buste, semble s'enfoncer dans terre ou en sortir. Jésus, dans ses bras, ressemble assez au Christ dans quelque tableau de la *Déposition*[2] ; et les Mages s'avancent humblement, élevant dans leurs mains trois boîtes à savonnette, qui sont supposées contenir l'or, la myrrhe et l'encens. Même en faisant abstraction de la disproportion des personnages, licence pittoresque

[1] Cotman, Dawson-Turner, etc.

[2] On appelle *Déposition*, tout bas-relief ou tableau dont le sujet, emprunté au grand drame de la Passion, représente le Christ au moment où, descendu de la croix, il est déposé à terre, ordinairement entre les bras des saintes femmes agenouillées pour le recevoir. On ne doit point confondre ce sujet avec la *Descente de croix*. Le chef-d'œuvre de notre grand sculpteur de la renaissance, de Jean Goujon, est un bas-relief de la *Déposition*.

fort commune dans le moyen-âge et sous le Bas-Empire, et dont il ne serait pas difficile de citer de nombreux exemples tirés de l'antiquité classique, le chapiteau de Saint-Paul, — il est inutile de parler de son vis-à-vis, qui n'est plus qu'un bloc informe, — est une œuvre de tout point grossière et barbare, sortie probablement du même ciseau que les Saxons grimaçans dont nous venons de parler, et qui ne mérite nullement l'éloge de pureté classique dont on a prétendu l'immortaliser. Au reste, afin de mettre nos lecteurs à même d'apprécier l'intérêt de ce bas-relief, M. E.-H. Langlois a bien voulu nous prêter le secours de son crayon correct et facile.

Dans la petite abside située à gauche du chœur, il existe un monument qui, non moins que le précédent, est un objet de dissentiment parmi les antiquaires. Pour le caractériser clairement, il nous suffira de dire qu'il a la forme d'un autel, et qu'il paraît avoir servi à cet usage. Mais la question de son antiquité est presque aussi difficile à débrouiller que les frustes vestiges que montre encore sa face mutilée. M. Dawson-Turner, qui l'a figuré dans son *Voyage en Normandie*, M. Cotman, qui l'a mentionné dans le sien, frappés sans doute de l'analogie que présente sa décoration, formée de petites deminiches séparées par des pilastres, avec celle de tant de sarcophages romains des premiers siècles du christianisme, l'ont considéré comme un ouvrage du quatrième siècle. Ils ont même, à ce qu'ils prétendent, saisi une ressemblance exacte entre ses ornemens et ceux qui décorent la base de l'obélisque élevé par Théodose, dans l'hippodrome de Constantinople. Mais nous en sommes encore à chercher les premiers traits de ce rapprochement; car les faces du piédestal en question, couvertes de figures et sans nul ornement, portent, sculptées en relief, différentes scènes des jeux du cirque; tandis que le monument de Saint-Paul ne présente, comme nous l'avons dit,

qu'une espèce de décoration architecturale. Là, toutefois, ne serait pas la plus singulière erreur, l'exemple le plus bizarre d'aberration de jugement, si, comme nous l'attestait naguère encore un de nos plus savans compatriotes, dont le diagnostic, en pareille matière, est à peu près infaillible, ce prétendu monument n'était qu'un grossier pastiche en plâtre, tout au plus de l'époque de la renaissance. Cette méprise bien constatée rappellerait un peu l'histoire du *pretorium* de sir *Oldbuck de Monckbarns*, dans Walter Scott, et tant d'autres anachronismes plus réels et non moins comiques, dont fourmillent les fastes de l'archéologie. Au reste, nous nous abstiendrons de prononcer dans ce grave différent. « Si je tenais une vérité dans ma main fermée, disait, en véritable enfant du pays de sapience, le malin Fontenelle, je me garderais bien de la laisser échapper. »

Nous avons passé en revue à peu près tout ce que Saint-Paul renferme de digne d'intérêt. La nef, abattue depuis la construction de la nouvelle église, datait en partie de 1618, ainsi que l'attestait une inscription attachée à l'un de ses piliers. Nous devons des remercîmens aux amis des antiquités normandes, dont le zèle est parvenu à sauver le chœur de ce curieux *sacellum* de la destruction à laquelle tout l'édifice était voué, en suggérant l'idée de le faire servir de sacristie à la nouvelle église.

Les souvenirs historiques de Saint-Paul ne fourniraient pas matière à de longs développemens ; quelques inscriptions tumulaires, dont on peut lire le contenu dans Farin, et l'honneur d'avoir reçu Louis XV, qui, à son passage par Rouen en 1749, s'y arrêta pour entendre la messe, paraissent composer, à ce que nous sachions, toute son illustration. Toutefois, un privilége assez singulier de juridiction était jadis attaché à cette église. En vertu d'une donation, faite par je ne sais quel duc de Nor-

mandie, à l'abbesse de Montivilliers, celle-ci avait fondé à Saint-Paul un prieuré, et y possédait le droit de haute, moyenne et basse justice. Pour jouir de ces prérogatives et pour les exercer, elle y entretenait constamment une colonie de nonnes et un bailli. Les nonnes étaient choisies, dit l'histoire, parmi celles qui recherchaient l'avantage d'une clôture plus rigoureuse et d'une pénitence plus austère; quoiqu'il dût paraître singulier, dans ce cas, de les voir abandonner la romantique vallée qu'arrose la Lézarde, pour chercher la retraite dans le faubourg populeux d'une grande ville. Toutefois, la malignité trouverait, sans doute, matière à conjecturer qu'elles ne s'astreignirent pas toujours à cette étroite observance, dans ce fait, qu'en 1660, après plusieurs siècles de possession, un décret de François de Chanvallon, archevêque de Rouen, ordonna à l'abbesse de Montivilliers de rappeler auprès d'elle ses religieuses. Ce prélat supposait, sans doute, que ces ouailles étaient en danger, loin de l'œil et des soins maternels. Mais les nonnes parties, le bailli resta, et, jusqu'à la révolution, il exploita la juridiction de Saint-Paul au nom de l'abbesse de Montivilliers. Tous les mardis, il rendait la justice aux habitans du lieu, dans une maison voisine de l'église paroissiale, où il avait établi son prétoire.

André Pottier. (Rouen.)

PAUL,

NOUVELLE.

L'amour sans gloire, ou la gloire sans amour, ne doit pas suffire au cœur de l'homme capable de les comprendre, et il n'y a que celui qui a tout à la fois gloire et amour qui puisse connaître le bonheur.

(L'AUTEUR.)

I

Le lit de mort de la Mère.

« Afflictus sum et humiliatus sum nimis. »
Le poids de la douleur a fait courber ma tête.

(*Psaumes.*)

Minuit a sonné à toutes les églises de Rouen; un silence de mort plane sur la ville endormie, au milieu de laquelle s'élève, grande et sévère, sa gothique Cathédrale.

Que de poésie dans cette vieille basilique du moyen-âge, quand la lune, l'inondant de ses rayons, lui donne une vie

nouvelle et lui prête un langage qu'il est donné à si peu de comprendre !

Ce portail, noir en dedans, argent au dehors; ces têtes de monstres qui semblent s'animer au regard; ces légions de saints et d'évêques qui se dessinent dans le clair des ogives; ces tourelles délicates, découpées sur l'azur du ciel, et qui, placées auprès des tours géantes, ressemblent à des épis de blé dans un champ où se trouverait un chêne; le jeu de la lumière sur les vitraux, qui les fait étinceler comme des milliers d'yeux, les masses d'ombres qui deviennent des fantômes, et le cri de l'oiseau nocturne qui évoque les morts : tout cela jette dans l'ame des pensées de religion, de mystère et d'effroi.

Puis, quand le marteau de l'horloge rompt ce silence solennel pour annoncer qu'une heure vient encore de s'écouler, on croit voir apparaître, le long des murs, dans les galeries, aux fenêtres, sur les dômes, une chaîne d'êtres surhumains qui vont commencer la ronde infernale.

Et aux alentours, toujours le calme, la solitude, l'obscurité!

Cette nuit, cependant, la dixième du mois de décembre 1824, brillait encore une petite fenêtre dans la noire façade en bois sculpté d'une vieille maison de la rue Saint-Romain.

A une heure aussi avancée, il n'y a que le crime ou la douleur qui veille; cette fois c'était la douleur. Si vous aviez pénétré dans la mansarde que l'on voyait ainsi éclairée, vous auriez assisté à un spectacle religieux et touchant que l'œil ne peut contempler sans larmes.

Sur un lit qui accusait la pauvreté la plus grande, gisait une femme, assez jeune encore, et qui avait dû être belle, mais mourante et râlant déjà l'agonie; sa respiration légèrement aiguë pouvait seule témoigner de son existence. Devant elle se tenait debout un prêtre d'une cinquantaine d'années, au

front chauve, aux cheveux blanchis, et à la figure sillonnée par des rides profondes ; mais on devinait facilement que c'était le chagrin plutôt que l'âge qui les avait creusées.

De l'autre côté du lit, et à genoux sur la terre, se tenait Paul, le fils de la mourante, suivant avec effroi les rapides progrès du mal qui lui arrachait sa bonne mère. Cette figure qui apparaissait pâle et maigre dans l'ombre de l'alcôve, cette chevelure en désordre, ces yeux bleus, brillans de larmes, attachés comme par fascination sur ceux de la mourante; cet homme aux longs vêtemens noirs; cette femme qui devenait cadavre, vus à la lueur rouge sombre de la lampe, donnaient à cette scène une teinte solennellement fantastique.

Un moment la mère sembla se ranimer: — « Paul, mon fils, dit-elle en avançant sa main desséchée, où es-tu? — Me voici, ma mère. » Et il couvrait de baisers et de larmes la main qu'elle lui tendait. — « Ecoute, mon enfant, les dernières paroles de ta mère expirante, et grave-les dans ton cœur. Tu vas rester seul sur la terre, sans fortune, sans soutien, sans amis, que cet homme respectable qui m'a promis de ne jamais t'abandonner. Je lui ai transmis, je le devais, tous mes droits sur toi : tu lui appartiens comme tu m'appartenais; jure-moi de lui obéir comme à moi-même, pour que je te bénisse avant de mourir. — Mais, ma mère?.... — Hâte-toi, mon fils, je sens la mort qui commence à me glacer... ! »

Le vieillard paraissait toujours impassible, et le jeune homme, après avoir jeté sur lui un regard où se révélait tout l'effroi qu'il lui inspirait, semblait encore hésiter, lorsque la mère, d'une voix forte: — « Ne veux-tu pas de ma bénédiction? — Ma mère, je jure de lui obéir comme à vous-même! — Paul, sois béni! » Et un frémissement convulsif courut dans tous les membres de la mère; sa main, levée sur la tête du jeune

homme, retomba lourdement, et quand Paul rouvrit les yeux, il était seul dans la mansarde, encore à genoux près du lit, la lampe éteinte, et sa mère froide.

Pauvre jeune homme, que de larmes il te reste à verser!

II

La Jeune Fille.

On devine, à ses yeux pleins d'une pure flamme,
Qu'au paradis d'où vient son ame
Elle a dit un récent adieu.

(Victor Hugo. — *Odes et Ballades.*)

Il y a un an que Paul n'a plus de mère, et depuis peu de jours seulement ses larmes ont cessé de couler.

Jusque-là sa vie n'a été qu'un sommeil pénible rempli de rêves de deuil et de mort; mais maintenant une existence nouvelle lui est apparue, un rayon a percé son ciel nébuleux: l'amour a fait revivre l'espoir.

L'homme étrange, le prêtre à qui sa mère l'a livré tout entier, n'a reparu que rarement depuis qu'il a juré de lui appartenir, et chaque fois il s'est enveloppé d'obscurité, chaque fois il s'est dérobé aux prières et aux pleurs du jeune homme, qui lui demandait le secret de son existence.

Il se contentait de l'entretenir de sa mère, de lui rappeler les droits qu'il avait reçus d'elle, sans cependant jamais en user, et de l'engager à devenir un citoyen utile, mais avant tout un homme vertueux. Puis, chaque mois, il lui envoyait ou apportait lui-même la petite pension qu'il devait, disait-il, à un protecteur qui voulait rester inconnu.

Et Paul, accablé, redoutant la seule fatigue de la pensée,

se laissait vivre sans effort et sans but, jusqu'à ce que le moment fût arrivé qui devait opérer en lui une révolution. Ce moment arriva enfin.

Un soir que, seul et triste selon son habitude, il se promenait au bord de la Seine, il vit passer une barque qui portait quatre personnes; deux jeunes hommes, une femme d'un moyen âge et une jeune fille qui ne paraissait pas avoir plus de quinze ans.

Mais qu'elle était belle cette jeune fille, avec sa chevelure blonde qui ruisselait sur ses épaules, ses grands yeux bleus si purs et si expressifs, son front de vierge, sa taille fine, délicate, et surtout son air de modestie et de candeur! Les deux jeunes fous riaient et folâtraient autour de cette ange, captant un sourire ou implorant un regard, tandis que Marie, à demi renversée sur le sein de sa mère, semblait ne faire aucune attention aux peines que se donnaient ces deux hommes pour lui plaire, et se livrait tout entière à ses rêveries.

Et Paul? Qui l'eût vu alors en eût été effrayé.

Assis à terre au pied d'un arbre, il était tout yeux pour suivre la barque, où l'on eût dit sa vie renfermée.

Tantôt pâle et glacé, il semblait écrasé par un poids qui le faisait haleter, tantôt son sang bondissait à briser ses artères; il y avait du feu dans son regard.

Tout-à-coup il poussa un cri sauvage, comme celui d'une mère à qui l'on arrache son enfant.... La barque avait failli chavirer par l'étourderie des deux jeunes hommes, et Marie avait été engloutie par la vague.

Frappés de stupeur, la mère et ses deux compagnons sont restés sans mouvement, fixant un regard hébété sur la place où Marie avait disparu; lorsque Paul s'élance tout habillé dans le fleuve, et, après une minute d'attente, minute qui

parut un siècle, il revint à la surface, tenant dans ses bras la jeune fille évanouie.

Cependant la barque, privée du secours de ses rames, s'éloignait entraînée par le courant, et Paul n'eut plus d'autre ressource que de gagner la rive avec le précieux fardeau qu'il étreignait avec force sur son sein.

Il nage d'abord avec une vigueur extraordinaire, et semble pouvoir atteindre facilement le rivage; mais bientôt, épuisé par les émotions qu'il avait éprouvées, ses forces l'abandonnent, ses membres se roidissent, il commence peu à peu à enfoncer; ils vont périr, lorsqu'un témoin de cette scène terrible, que l'on n'avait pas encore aperçu, se précipite vers eux et les ramène en un instant au rivage, où déjà l'on était accouru pour leur porter des secours; puis, après les avoir déposés sur la grève, il disparaît avec rapidité, mais pas assez vite cependant pour qu'on ne pût reconnaître, dans cet homme généreux qui s'enfuyait comme un coupable, un vieillard, un prêtre!

III

Calomnie.

> Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville, en s'y prenant bien; et nous avons ici des gens d'une adresse!.....
>
> (BEAUMARCHAIS. — *Le Barbier de Séville.*)

Enfin, Paul n'est plus seul sur la terre; Mme Grangé et Marie ont rempli le vide de son cœur, et lui ont donné un monde où il n'a plus rien à désirer.

Veuve d'un colonel de Napoléon, Mme Grangé jouissait

d'une pension qui, jointe à quelques économies, lui faisait couler avec sa fille ses jours, sinon dans la fortune, du moins dans une douce aisance.

La reconnaissance que ces deux femmes devaient au généreux Paul, la bonté de cœur du jeune homme, son amour si ardent et si pur qu'il ne put leur cacher, les unit bientôt tous trois; et Paul, qui aspirait à une gloire littéraire, ne travaillait déjà plus pour lui : c'était pour Marie.

Aussi, avec quel feu il leur parlait de ses projets. De quelles couleurs il leur peignait son avenir, ses espérances! Et ses paroles de feu allaient au cœur de ces deux femmes, et leur communiquaient l'enthousiasme du jeune homme.

Mais un si grand bonheur devait avair un terme.

Paul avait, sans le savoir, deux ennemis terribles qui avaient juré sa perte.

D'un caractère fier et franc jusqu'à la rudesse, il s'était attiré la haine de Frédéric Lusard, jeune fat comme on en voit tant, qui venait souvent chez Mme Grangé, et qui avait formé sur sa fille de coupables projets. L'autre ennemi, non moins dangereux, non moins acharné, était une femme qui avait conçu pour Paul une passion coupable, et qui n'avait reçu du vertueux jeune homme que le silence du mépris. C'était là une insulte qu'une pareille femme ne pouvait jamais pardonner; aussi, après avoir découvert l'amour de Paul pour Marie, elle avait fait le serment de les perdre tous deux; et, par l'effet d'une étrange fatalité qui poursuivait Paul, ce fut son meilleur ami qui les seconda dans leurs coupables desseins.

Le prêtre, qui veut faire de Paul un homme au-dessus des hommes ordinaires, voit avec douleur son amour pour Marie; il craint que ce ne soit une de ces passions vulgaires que l'on confond si souvent avec le beau sentiment appelé amour, et qui ne sont capables que de perdre l'homme auquel elles

s'attachent, tandis que l'amour le fait grand et vertueux.

Il faut à tout prix qu'il l'arrache au danger; mais quel moyen employer?

Déjà il a voulu lui défendre de voir Marie, mais cela n'a servi qu'à faire méconnaître et braver son autorité, qui, d'ailleurs, n'est que morale; il a tâché de lui inspirer de la froideur pour Marie, et il n'a fait qu'accroître sa passion. Le danger est extrême, aucun remède ne lui semble trop violent pour le sauver. Un seul homme peut faire réussir son projet, et cet homme, c'est Frédéric.

Il lui écrit, lui découvre l'amour, les espérances, les projets de Paul, et, pour anéantir ces espérances et ces projets, il lui révèle le secret de la naissance du jeune homme.

Malheureux vieillard! lui, dont le cœur renfermait tant de tendresse et d'amour pour Paul, lui qui, pour lui épargner une larme, aurait versé tout son sang, mettait aux mains de son plus cruel ennemi une arme terrible.

Et puis il ignorait la haine qu'avait jurée à Paul Mme Derville; il ignorait combien les méchans sont habiles à se rencontrer sur la route du crime; il ignorait enfin le pacte infernal de Frédéric et de cette femme, qui n'avaient qu'un vœu, qu'un but, lui, de perdre Paul, elle, de perdre Paul et Marie.

Aussi, jaloux déjà des préférences dont Paul était l'objet, irrité de la noble fierté du jeune homme, de son ton âpre et austère et de son immense supériorité sur lui, Frédéric bénit la main qui lui fournissait les moyens de perdre son rival. Cette lettre était pour lui un trésor, et, après avoir été s'entendre avec son infâme complice, il courut chez la veuve, protesta de son dévoûment, joua la vertu, la générosité.... para des couleurs de la vérité une calomnie infâme qui devait perdre Paul, et Paul fut perdu.

Quand il se présenta chez Marie, il reçut à la porte la défense de jamais reparaître.

Il ne tomba pas mort à ce coup terrible; mais, comme atteint de folie, il se mit à courir jusqu'à ce que, les forces lui manquant, il vînt tomber épuisé et à demi mort près des portes de la Cathédrale.

Il se traîna dans le temple.

C'était le soir du jeudi-saint; l'église était sombre et presque déserte; la voix des rares fidèles rassemblés autour de l'autel en deuil chantait le cantique touchant des douleurs de la mère de Dieu. Paul vint s'agenouiller sur la dalle humide, devant la chapelle de la Sainte-Vierge, où il avait tant de fois prié avec bonheur; mais ce fut en vain qu'il chercha dans son ame ses croyances religieuses, qu'il appela à son secours les consolations qu'elles lui avaient jusqu'ici données, et qui l'avaient empêché de mourir; ce fut en vain qu'il voulut prier, pleurer: il ne le put. Ah! c'est que, quand le désespoir étreint un cœur, il n'y laisse plus de place pour aucune croyance, pour aucun sentiment. — Il resta une longue heure comme anéanti, absorbé dans une seule pensée, et ceux qui le voyaient ainsi admiraient la ferveur de ses prières. Puis, le signe de Caïn au front, le blasphème au regard, il sortit de la demeure à la porte de laquelle toute douleur doit s'arrêter.

Oh! malheur à l'homme qui se relève d'une prière le désespoir dans l'ame!

Le prêtre l'a vu, car partout, providence invisible et tutélaire, il le suit pour le protéger; il a compris ce qui se passe dans le jeune homme, et s'élance sur ses pas pour l'arrêter sur le bord de l'abîme.

Il était temps; lorsqu'il ouvrit la porte de la petite chambre, Paul avait le canon d'un pistolet sur le front.

Alors il y eut des larmes, des cris, des embrassemens, des

prières de père; puis, prenant un ton d'inspiré, le vieillard parla au jeune homme un langage magique de gloire et d'avenir; il lui révéla les forces qu'il renfermait en lui-même, lui montra son nom illustré, sa réputation partout répandue; sa vie heureuse par la vertu, célèbre par le talent; et après tout cela, Marie reconnaissant ses torts et fière d'offrir sa main à celui qui avait su la mériter. On eût dit un prophète envoyé de Dieu pour annoncer à un homme qu'il doit être grand parmi ses frères.

Paul, à l'ame ardente, au sang bouillant, à la tête exaltée, crut aux paroles du vieillard; il se jeta dans ses bras en l'appelant son sauveur, son père; et la poitrine du prêtre était gonflée, il y avait des sanglots dans ses paroles, des larmes sur ses joues pâlies, et sa figure disait qu'il souffrait au cœur des maux horribles.

Dès ce même soir, Paul avait quitté Rouen et s'était mis en route pour Paris, afin d'y accomplir sa noble mission.

IV

Le Masque tombe.

> Oh! soignez bien cette plante! gardez-la des ardeurs du midi, qui la flétrirait, la dessécherait, elle si pure, si fraîche et si belle.....
>
> (*Lettre d'un honnête homme à une bonne mère.*)

Paul est parti, mais, auparavant, il a voulu du moins se justifier aux yeux de Marie et de sa mère, qui était devenue déjà la sienne aussi, et qu'il ne peut s'empêcher d'aimer encore.

Il écrit à Mme Grangé, lui révèle ses soupçons sur les calomnies dont il est victime, lui parle le langage de la vérité, celui de l'honneur, et termine sa lettre par des mots d'espoir que démentent bien cruellement les larmes dont elle est trempée.

Mais l'aveugle Mme Grangé ne voulut point croire aux paroles du jeune homme, et cacha la lettre à sa fille, qui ne cessait de pleurer, quoiqu'elle le crût coupable.

Cependant Frédéric n'a point abandonné ses projets infâmes sur l'innocente Marie, et Mme Derville n'a point renoncé à sa cruelle vengeance. Pauvre Marie! jusqu'à ce qu'elle ait ressenti la piqûre de la vipère, elle ne croira point à sa malignité!

Un soir, Frédéric a trouvé la jeune fille seule, et, profitant de cette occasion, s'est exprimé si clairement, qu'il a été impossible à la jeune fille de douter encore. Son indignation, ses larmes, ses prières, tout devient inutile! Le misérable! L'arrivée seule de Mme Grangé arrache Marie au déshonneur.

Frédéric voulut encore payer d'impudence; mais il était trop tard : il fut honteusement chassé, et courut verser dans le cœur de Mme Derville tout ce que le sien renfermait de haine et de poison.

La calomnie avait tué Paul, la calomnie devait perdre aussi Marie.

Elles furent bien cruellement punies, ces deux femmes, de leur aveugle crédulité, et les larmes qu'elles versèrent alors leur firent comprendre combien avaient dû être amères celles qu'elles avaient fait couler des yeux de Paul; car alors elles ne pouvaient plus douter de leur injustice et de son innocence.

Enlever l'honneur, pour ces monstres, ce n'était point assez; il fallait arracher le pain à la veuve du vieux soldat, de celui qui, pendant quarante ans, avait versé son sang pour la patrie.

Les intrigues de Frédéric et de Mme Derville réussirent; Mme Grangé fut privée de sa pension.

Mon Dieu! qu'est-ce qu'un bonheur de femme? un édifice de fleurs et de gaze, que le souffle d'une autre femme peut renverser. Qu'est-ce qu'une réputation de femme? un mot qu'un autre mot fait disparaître.

Déshonorée, perdue de misère, Mme Grangé n'eut plus d'autre ressource que de fuir une ville où entendre prononcer son nom la faisait rougir, elle si vertueuse et si fière!

Heureusement sa fille qui excellait dans la peinture, lui faisait espérer de trouver dans son talent quelques ressources contre la misère : elles s'enfuirent une nuit, et allèrent cacher dans Paris leur honte et leurs larmes.

La haine du crime viendra-t-elle jusque-là les atteindre?....

V

Encore le Serpent.

Les calamités sont nos amis.

(YOUNG.)

Combien le prêtre a dû maudire ses excessives rigueurs lorsqu'il a vu son Paul chéri perdre chaque jour, une à une, ses forces, ses espérances, puis dépérir, se dessécher et tomber enfin dans une maladie qui devait causer sa mort!

De leur côté, Marie et sa mère, retirées dans un misérable réduit et privées des choses les plus nécessaires à la vie, déploraient leur injustice envers un jeune homme dont elles reconnaissaient alors les généreuses qualités.

Un matin, Paul était si mal, que le prêtre désespéré voulut

s'arracher par la fuite au douloureux spectacle de son agonie. En descendant le sombre escalier, l'ame bourrelée de remords, il heurta une jeune fille baignée de larmes; c'était Marie, qui rentrait désolée de n'avoir pu rapporter de pain à sa pauvre mère. Le vieillard la regarda comme l'ange envoyé de Dieu pour sauver la vie de Paul; il l'entraîna, effrayée et muette d'étonnement, dans la chambre du jeune homme, en lui répétant d'une voix saccadée : sauvez-le! sauvez-le!

Et cette scène, comment la décrire? Paul en proie aux transports d'une fièvre brûlante, appelant sa Marie, sa bien-aimée, avec des cris qui déchirent!

Et la jeune fille en pleurs, méconnue de celui qui implore sa présence, réchauffant les mains déjà froides du jeune homme dans les siennes, essuyant avec ses lèvres la sueur qui dégoutte de son front, retenant dans ses bras délicats son ami qui est dans les convulsions de la mort; et ce silence entrecoupé de cris, de pleurs et de sanglots! — Vous le voyez bien, c'est le cœur qu'il faut pour comprendre de pareils tableaux; et il n'y a pas encore de mots faits pour les peindre.

Paul est rendu à la vie : c'est à sa Marie qu'il le doit; déjà il a repris ses travaux, il a souri à ses anciens projets.

Généreux jeune homme! il a refusé la main de Marie; il veut avoir à lui apporter un nom et de la fortune : une année ou deux encore, et il pourra la nommer son épouse.

Et ils attendaient; et tous trois ils passaient ainsi leur vie, heureux du présent, plus heureux encore de l'avenir.

Je dis trois, car le prêtre avait disparu avec le danger de Paul, et depuis cinq mois ils n'en avaient plus entendu parler.

Cependant, Mme Grangé a voulu voir ses enfans unis; elle craint que la mort ne la prévienne, et Paul a bien été contraint de se rendre à l'ordre si doux d'épouser Marie.

La veille au soir de cet heureux jour, Paul regagnait sa

demeure, parcourant en souvenir sa vie de contrastes et de vicissitudes, lorsqu'à quelques pas de lui il distingue un groupe de jeunes fats, et Frédéric au milieu d'eux, qui le montrait, en riant, du bout de sa badine. Paul reste un moment saisi, puis, la rage au cœur, il s'élance vers l'infâme, et ne pouvant lui reprocher sa lâcheté, muet qu'il est de colère, il lui imprime au visage le signe de la honte.

Un soufflet! c'était du sang qu'il fallait pour laver un pareil affront. — « A demain, à sept heures, au bois de Boulogne. »

Quelques instans après, Paul continuait sa route, triste et rêvant à sa bizarre destinée, lorsqu'un homme pâle et défait, enveloppé d'un large manteau brun, lui pressa la main en lui disant à voix basse: « Paul, du courage! demain je t'accompagnerai au bois de Boulogne. »

C'était encore le prêtre!

VI

Trois Epoques d'un jour.

> Il y a par fois des événemens pour toute une vie dans les événemens d'un jour.
>
> (Alex. Dumas. — *Richard d'Arlington.*)

— « Reprenez votre épée, monsieur; je ne frappe point un ennemi sans armes! »

C'était Paul qui parlait ainsi à Frédéric qu'il venait de désarmer pour la seconde fois, et celui-ci, blêmissant de colère, ramassa son épée; les deux adversaires s'observèrent de nouveau, et le silence se rétablit.

Cette scène de sang se passait au point du jour, dans une allée neigeuse du bois de Boulogne, en présence de deux hommes, dont l'un semblait la regarder comme une partie de

plaisir habituelle, et l'autre comme une question de vie ou de mort pour lui.

Ce dernier avait des cheveux blancs et un large manteau brun : vous devez le reconnaître.

Un moment la vigueur semble abandonner Paul; son pied, mal assuré, glisse sur la neige, et Frédéric, qui sent ses forces s'accroître à mesure que celles de son adversaire diminuent, profite lâchement de cet accident et dirige avec rage la pointe de son épée contre la poitrine du jeune homme. Il est perdu!... Lorsque le vieillard se précipitant, pâle, égaré, au devant de Paul, reçoit le coup mortel qui lui était destiné.

En tombant, son manteau s'ouvrit et l'habit religieux s'offrit aux regards des deux étrangers stupéfaits; et lui, faisant un effort pour embrasser Paul qui le soutenait sur son sein : — « Paul, lui dit-il d'une voix faible, je meurs content..... ma faute est expiée..... le ciel sera satisfait..... Adieu!..... sois heureux..... embrasse-moi, je suis ton père. » Et sa blanche chevelure se confondit avec la neige du chemin.

Paul est resté anéanti; puis se relevant, pâle et l'œil en feu, au rire insultant de Frédéric : — « A nous deux maintenant, monsieur, s'écrie-t-il, et à la mort ».

Un seul des deux pistolets est chargé, le sort décide à qui il doit être remis, et ils marchent l'un sur l'autre sans savoir quel est celui qui va recevoir la mort.

Frédéric tire le premier; malheur à lui! le coup reste sans effet; la mort est là, horrible et sanglante; déjà le canon fatal glace son front dégouttant de sueur; son œil est terne, ses dents claquent, ses cheveux se hérissent, horrible silence! Il veut parler, l'explosion a lieu, et il tombe le crâne fracassé.....

Cinq heures après, une scène bien différente avait lieu à Saint-Sulpice.

Dans une petite chapelle bien sombre, aux pieds d'un prêtre respectable, Paul venait de jurer de consacrer sa vie entière au bonheur de Marie; il priait alors et il pleurait, lui qui, si peu de temps auparavant, avait vu la mort sans pâlir et l'avait donnée sans hésiter. Ah! c'est qu'en ce moment il parlait à Dieu et il priait pour son père.

Le soir de ce jour, ils le passèrent à la mansarde, car ils n'avaient pas de bals, eux, point de repas, point d'amis, mais ils se suffisaient; et quand l'heure de quitter la vieille mère fut sonnée, au lieu de tomber dans ses bras selon leur coutume, ils se mirent à genoux et lui demandèrent sa bénédiction.

— « Mes enfans, soyez bénis! que Dieu vous donne en bonheur ce que vous avez en amour et en vertus! »

Puis la mansarde fit silence: c'est que si la douleur est muette, le bonheur l'est aussi.

VII

Six ans après.

Puis, si l'on s'étonnait que si vite, en ma vie,
Tant d'agitation de calme fût suivie,
Si l'on me demandait quelle céleste main
Sema l'ombre et le frais sur mon ardent chemin,
Si l'on voulait savoir quelle colombe pure
M'apporta dans l'orage un rameau de verdure,
Et quel ange, glissant à l'horizon épais,
Y laissa dans son vol le signe de la paix,
A tous les yeux, alors, je lèverais ton voile,
Et dans mon ciel d'azur on verrait une étoile.

(Alex. DUMAS. — *Poésies.*)

Si vous voulez jouir d'une matinée délicieuse, telle que les fait le mois de mai, gardez-vous bien de rester dans Paris, où votre soleil est pâle, votre atmosphère toujours lourde et froide; ayez le courage de vous lever matin, d'abandonner

votre chambre et sa température factice, vos fenêtres avec leur végétation forcée; laissez derrière vous la grande ville avec ses rues sombres et boueuses, et avancez-vous dans les charmantes campagnes qui l'environnent; là vous pourrez connaître le printemps.

Or donc, par une de ces belles matinées où le soleil semble plus jeune, la nature plus vivante, quand l'herbe est encore diamantée de rosée, que l'air est embaumé de frais parfums de verdure et de feuillage, et que les fleurs brillent de leur plus vif éclat, une petite maison, à quelque distance de Bourg-la-Reine et à cent pas environ de la grande route, me semblait plus riante encore que les mille habitations charmantes dont ce beau pays est pour ainsi dire émaillé.

Ce n'était pas un château, ce n'était pas une chaumière, mais une de ces demeures, belles parce qu'elles sont simples, que l'imagination se plaît à bâtir dans les rêves, et où elle place le bonheur.

Un toit d'ardoises, des murs tapissés de vigne et de chèvre-feuille; sur le devant, un parterre rempli de plantes choisies; par derrière, un jardin potager terminé par un petit verger, et le tout enfermé par une haie d'aubépine, alors fleurie, dont l'odeur balsamique m'enivrait.

A une petite barrière peinte en vert, se tenaient deux jolis enfans pleins de force et de santé, dont la tête blonde et rieuse me rappelait les anges de Raphaël.

Puis ils se mirent à courir après leur petit agneau qui bondissait devant eux, sans écouter la voix maladroitement grondeuse de la bonne grand'mère qui, assise sur le gazon, les rappelait près d'elle.

Les fenêtres de la maisonnette étaient ouvertes sur le parterre, et, dans un élégant cabinet, je pouvais voir une femme jolie de bonheur et de bonté, placée vis-à-vis de son époux, et

s'interrompant souvent pour le contempler avec un air de reconnaissance. C'étaient Marie et Paul ; l'un écrivait, l'autre peignait.

Les immenses travaux du jeune homme avaient porté leurs fruits ; sa constance, son courage, ses talens avaient reçu leur récompense, la seule qu'il eût ambitionnée dans ses rêves de gloire et d'avenir, l'estime et un nom brillant.

La fortune ne l'avait pas non plus oublié, et une aisance honnête lui avait permis de satisfaire ses goûts et de fuir la vie bruyante de la capitale, pour travailler dans sa douce retraite à consolider la réputation qu'il venait de se faire, et à mériter les éloges qu'il était si fier de recevoir de son pays.

Heureux Paul!!!

Je compris alors que l'amour sans gloire, ou la gloire sans amour, ne doit pas suffire au cœur de l'homme capable de les comprendre, et qu'il n'y a que celui qui a tout à la fois gloire et amour qui puisse connaître le bonheur : je ne parle pas de la vertu ; sans elle, où est la vraie gloire, le véritable amour ?

Victor Herbin.

La Poésie.

SONNET,

A MADAME LA MARQUISE D'E***

Vous me demandez donc ce qu'est la poésie?
C'est tout en vous, Madame: oui, front pur, blonds cheveux,
La beauté dans vos traits, dans vos chants l'harmonie;
C'est le rayon du jour qui se prisme en vos yeux;

Ces rêves de tendresse où votre ame s'oublie,
Comme un nuage d'or dans la clarté des cieux;
Ces heures où le cœur sous la volupté plie;
Vos sourires d'ivresse et vos regards de feux.

Et puis, si vous marchez, c'est encor cette grâce,
Parfum mystérieux qu'exhale votre trace,
Pur comme la senteur que l'iris prête au vent :

Cherchez ce qui nous charme en vous; car c'est, Madame,
Tout ce qui peut jeter une extase dans l'ame,
Un rêve dans le cœur, un frisson dans le sang.

Fulgence Girard.
(Granville.)

BEAUX-ARTS.

Musée de Rouen.

PREMIÈRE EXPOSITION ANNUELLE.

1833.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

L'exposition est fermée; mais l'empressement avec lequel le public s'est rendu aux salons du Musée a surpassé notre attente. Cet essai a décidé de l'avenir : une exposition annuelle à Rouen est désormais une nécessité.

L'attention soutenue qu'ont apportée nos compatriotes dans l'examen critique et raisonné des tableaux, a donné une plus haute importance encore à cette question vitale pour les arts. De nouveaux ouvrages exposés nous feraient, d'ailleurs, un devoir d'y revenir.

Dans le dernier numéro de la *Revue*, nous avons établi et nous pensons avoir démontré la nécessité d'une exposition plus complète et plus large. Cette question, que nous comptons bien examiner plus spécialement un jour dans ses rapports immédiats avec l'industrie, se présente à nous aujourd'hui sous un point de vue purement artistique. Un coup d'œil général sur l'ensemble de l'exposition va nous mettre à même de développer ici le résultat de nos observations.

Ce qui nous a surtout frappés, dans la masse des tableaux soumis à notre jugement, c'est le défaut d'*unité*. Par *unité*, nous comprenons ce caractère *analogue*, sans être *semblable*, qui constitue chaque *école* et la distingue des autres. C'est ainsi que les maîtres flamands, romains, vénitiens et français ont formé, par l'*analogie* de leurs productions, ce que nous avons plus tard nommé les *écoles* flamande, française et italienne. Puis, ces grandes *écoles génériques* se sont subdivisées en un nombre d'*écoles spéciales*, qui toutes ont tiré leur caractère, soit des mœurs et des habitudes, soit de la nature et du climat des lieux où elles avaient pris naissance.

Or, dans notre Normandie, si franchement caractérisée, nous nous attendions à trouver chez les artistes nationaux, *seuls admis à l'exposition*, un peu plus de cette teinte locale qui doit naturellement se répandre sur les travaux d'hommes nés sous le même ciel, inspirés des mêmes souvenirs, et constamment frappés des mêmes aspects. Ce caractère, s'il eût existé dans notre première exposition, aurait seul excusé, du moins à nos yeux, la faute qu'on a commise en la fermant aux talens du dehors. Nous y aurions vu en quelque sorte un gage d'avenir pour notre *école normande*, et nous aurions, sans doute, pressenti quelque chose de cette joie orgueilleuse que nous éprouverions à la voir prendre rang parmi les écoles qui l'ont devancée.

Mais rien de tout cela n'est venu justifier la mesure adoptée par l'administration. Chacun de nos artistes a travaillé d'après les premiers principes qu'il a reçus, ou d'après la route adoptée par les maîtres qu'il avait choisis pour modèles. Il en est résulté des tableaux *normands* représentant des sites ou des scènes *de la Normandie*, exécutés, pour la plupart, soit dans le goût des maîtres classiques de l'école de David ou de Watelet, soit dans la manière chaude, vigoureuse et colorée des maîtres flamands et italiens. Un très petit nombre, seulement, ont cherché cette nature particulière à nos climats; nature, il est vrai, souvent brumeuse et froide, mais toujours harmonieuse et suave, et dont les effets, habilement étudiés et savamment reproduits, ont imprimé aux productions de la nouvelle école anglaise cet admirable cachet qui la caractérise aujourd'hui.

Loin de nous, cependant, la pensée de vouloir priver les artistes nos compatriotes de cette liberté dans l'exécution, de ce choix dans la

route à suivre, qui seuls peuvent répandre du charme et de la variété dans leurs ouvrages; mais, *normands*, nous voudrions les voir sentir la peinture *en normands*; nous voudrions les voir s'approprier tout ce qu'ils ont à puiser de bon dans les diverses écoles qu'ils peuvent étudier, fondre ces emprunts dans leurs propres sensations, s'en servir comme moyen pour apprendre à mieux lire la nature qui les environne, et se défier surtout de ces imitations presque serviles qu'ils ne peuvent chercher qu'en se traînant péniblement sur les traces d'autrui, sans pouvoir jamais parvenir à être eux-mêmes.

Nous voudrions que, par suite du progrès que nous appelons de tous nos vœux, un jour arrivât où la place des Normands, aux expositions du Louvre, se reconnût aussi facilement au premier coup d'œil que s'y reconnaîtrait une travée exclusivement garnie de tableaux anglais ou flamands. Alors, mais seulement alors, nous aurions une école dont nous pourrions tirer gloire; alors seulement la fondation à Rouen d'une exposition annuelle aurait produit d'heureux fruits.

Que si des personnes peu familiarisées avec les arts croyaient pouvoir conclure de tout ce qui vient d'être dit, que nos principes ne tendent qu'à resserrer nos artistes dans les bornes étroites d'une monotonie fastidieuse et d'une fatigante uniformité, nous leur répondrons :

Que l'école italienne a compté parmi ses maîtres Raphaël, Michel-Ange, Jules Romain, André del Sarto, Fra Bastia del Piombo, etc., tous hommes dont les travaux se tiennent, il est vrai, *par analogie*, mais portent cependant un caractère bien différent les uns des autres;

Que Le Titien, Le Véronèse, Léonard de Vinci et tant d'autres admirables talens de l'école vénitienne, sont loin d'offrir dans leurs productions cette similitude d'exécution par suite de laquelle le tableau d'un maître ne serait au fond que le *pasticcio* de celui d'un autre maître;

Que chez les Flamands, Rubens, Van-Dick et Teniers; chez les Français, Le Brun, Le Sueur et Mignard, et sous l'empire, David, Girodet, Gros, Gérard et Guérin ont eu chacun leurs talens distincts, talens qui ont différé dans la *manière*, mais dont l'homogénéité comme goût a constitué les écoles dont ils furent ou sont encore les maîtres.

Nous répondrons enfin qu'aujourd'hui, sous nos yeux, les Boulanger, les Delacroix, les Devéria, les Scheffer, tous gens de la nouvelle

école, suivent exactement la même route, en ce que tous ont pensé que le spiritualisme de l'art devait enfin succéder au matérialisme linéaire imposé par l'école dont David fut le fondateur; et cependant il existe une différence si complète dans le *faire* et dans l'exécution de ces chefs brillans de notre nouvelle école, que, malgré le caractère générique qui la distingue et qui la constitue, nulle identité dans la *forme*, nulle parité dans la *manière*, ne peut être alléguée contre le vœu que nous avons exprimé.

Courage donc aux artistes normands! Qu'ils se réunissent et qu'ils se serrent. La gloire est comme le travail, elle est pour tous; et le livre de la nature est toujours ouvert pour ceux qui voudront le consulter de bonne foi.

Nous regrettonsque le nombre des nouveaux exposans ne soit pas plus considérable; MM. Ballan, Beaunis, Bérat, Delamarre, Delaunay, Durand, Mansson, Morin, Robert, etc., nous manquent encore, et nous aurions avec plaisir signalé leurs ouvrages à l'attention de nos concitoyens; mais il faut nous occuper des présens, car, ici surtout, les absens ont tort.

Le plus important de tous les nouveaux ouvrages est sans contredit un portrait d'homme en pied, exécuté par M. Jacquemot, et portant, comme toutes ses autres productions, le n° 49. La figure est hardiment posée, quoique peut-être un peu trop longue; il y a de l'inspiration dans la tête, et les habits sont peints avec une grande franchise. Mais nous demanderons à M. Jacquemot pourquoi, dans ses ciels, il semble tant affectionner ces tons violacés, lie de vin, qui nuisent à l'éclat de ses chairs, indépendamment du reproche qu'on peut leur adresser d'être faux? pourquoi ces terrains sont si lâchés, qu'il semble les avoir comptés pour rien dans son ensemble? pourquoi, dans sa jeune Poletaise, dont la tête n'est pas sans charme, il a tout-à-fait négligé les mains? pourquoi enfin, dans ce buste de femme qu'il nous donne comme un portrait, il a fait des étoffes si lourdes sur des chairs qui ne manquent pas de fraîcheur et de finesse, mais qui sont totalement dépourvues de forme et de modelé? Cet artiste peut aller loin, mais, sans vouloir l'engager dans une route purement classique, nous lui conseillons sincèrement de châtier son dessin, qui peut être pur et correct, sans tomber dans la roideur de l'antique et sans sortir des bornes que la nature nous prescrit pour limites.

— M. de Malécy a exposé un nouveau portrait, meilleur que certains de ses derniers ouvrages, et moins bien cependant que son joli portrait de M. G. Nous avons trouvé moins de transparence dans les chairs, moins de souplesse dans les étoffes, comme aussi moins de naturel et de vérité dans la pose. M. de Malécy ne doit point cependant se décourager; il en a fait assez pour nous prouver qu'il voit souvent juste, et de là au très bien il n'y a qu'un pas.

— Pourquoi M. Chaussé ne nous a-t-il pas laissé reposer sur ses premières productions, et nous a-t-il présenté un paysage qui ne peut en rien être comparé à ce qu'il nous a offert jusqu'à présent?

— A l'occasion d'une tête de vieillard, par M. Vasselin, dont le nom se détache sur le fond en lettres prodigieusement grandes et d'un rouge vif de cinabre, nous demanderons à plusieurs de nos artistes s'ils pensent que ce nom rouge, si brillant et si fatigant à l'œil, puisse ajouter quelque chose au fini et à l'harmonie de leur peinture.—Quant à nous, nous ne le pensons pas.

— Une mine de plomb, représentant le portail de la Calende et la tour de Notre-Dame dite la tour de Beurre, est due au crayon facile et spirituel de M. Polyclès Langlois. Les terrains de premier plan sont animés par une procession du dix-septième siècle, dont les figures, bien groupées et souvent très vivantes, nous rappellent fortement le talent et la manière de M. E.-H. Langlois, père de ce jeune artiste. Mais nous ne pouvons passer sur ce dessin, d'ailleurs très remarquable, sans témoigner à l'auteur nos regrets de n'y pas trouver un parti plus franchement pris dans son effet. Il eût ainsi évité la monotonie presque inséparable de ce genre de travail; il eût obtenu plus d'air, sans rien perdre de son harmonie, et l'ensemble de l'édifice ne pouvait qu'y gagner.

— M. Delavoipierre, que nous nous attendions à trouver un des premiers au rendez-vous, ne nous a donné que peu de chose, et c'est dommage : deux portraits à l'estompe, l'un d'homme, et l'autre de femme. L'exécution en est franche, nette et vigoureuse. Celui de l'homme est plein de nature; celui de la femme est d'un travail large et gras qui nous rappelle la belle manière des Monanteuil, des Châtillon, des Alberty et des Reverdin; un col en blonde, qui orne ses épaules, est exécuté avec une rare perfection.

— Une vue de Dieppe, du côté des Falaises, nous donne une heureuse idée du talent de M. Blainville. Le ton général nous semble agréable, quoique un peu prétentieux; il y a de l'air dans le ciel, et de la nature dans les fabriques et les terrains; mais nous eussions désiré plus de fermeté dans l'exécution, plus de franchise dans l'effet, et conséquemment moins d'uniformité dans la répartition de la lumière.

— Nous ne finirons pas sans réparer deux omissions graves. La première concerne M. Merlin, dont un charmant paysage représentant un intérieur de forêt nous avait échappé. La seconde est relative à M. Godefroy, dont un petit tableau, représentant sans doute un souvenir des rives de la Basse-Seine, mérite, par sa couleur et la finesse de sa touche, une sérieuse et bienveillante attention.

Nous parlerions bien aussi d'un portrait de petite dimension, nouvellement exposé par l'auteur d'un autre portrait précédemment placé sous la grande Madone. Le nom de l'artiste nous est inconnu; mais ces deux ouvrages, que les uns ont vus *avec plaisir*, les autres avec peine, trouveront ici une mention particulière. Ils nous fournissent l'occasion d'émettre notre pensée sur une question long-temps agitée, et qui n'a jamais été résolue d'une manière satisfaisante. A cette question, ainsi posée : — Doit-on admettre indistinctement à faire partie d'une exposition tous les objets qui y sont présentés? — notre réponse, à nous, serait sans contredit affirmative.

En effet, ou un seul homme est chargé d'organiser l'exposition, et sa juste sévérité lui ferait autant d'ennemis des artistes dont il aurait à froisser l'amour-propre; ou il faut établir un jury, comme à Paris, et les actes de ce tribunal ne sont certes pas de nature à encourager semblable création en province. Tenons-nous en donc à cette large devise : *Liberté pour tous*. Le bon sens public suffira seul à juger chacun selon ses œuvres.

Messieurs les architectes n'ont point, à ce qu'il paraît, daigné se soumettre au jugement de notre public. Cependant, l'industrie du département nécessitant chaque jour un genre de constructions qui lui est particulier, il nous semble qu'à Rouen plus qu'ailleurs, ces messieurs auraient trouvé des juges aussi consciencieux qu'éclairés. Cette branche intéressante de l'architecture civile laissait à nos artistes en ce genre

une assez belle page à remplir, et leurs travaux eussent été vus sans doute avec le plus vif intérêt. Nous les engageons à se pénétrer de cette idée pour l'année prochaine.

Nous avons remarqué avec plaisir qu'un assez grand nombre de tableaux ou dessins avaient été vendus pendant la durée de l'exposition. Cette circonstance est d'un heureux augure pour celle de 1834, à laquelle nous espérons bien que *tous les artistes* seront appelés à concourir.

Henri Gauguin. (Rouen.)

Nous apprenons que le Conseil municipal, avant de prononcer définitivement le renvoi de l'exposition à l'année 1835, comme le bruit en avait couru, a voulu connaître l'avis des parties intéressées. Les artistes vont être consultés; si leur voix est entendue, nous sommes assurés que l'on renoncera à rendre une décision qui serait pour eux un sujet de découragement. Quant au public, partie non moins intéressée, son affluence au Salon a parlé assez haut pour convaincre le conseil que le retard d'une année, apporté à l'exposition, serait un désappointement pour nos concitoyens.

CORRESPONDANCE.

Au Directeur de la Revue de Rouen.

MONSIEUR,

En lisant l'article intitulé : *Réforme philosophique et littéraire*, j'avais eu l'intention d'y répondre, approuvant toute la première partie, celle qui concerne la littérature, et blâmant ce qui touche à la question religieuse ; mais, en relisant ce qu'a écrit, avec verve et talent, M. G. R., je vois qu'il nous annonce un second article sur le même sujet ; j'attendrai donc, pour répondre à fond aux doctrines qu'il émet, qu'il les ait tout-à-fait développées.

Selon M. G. R., *c'est en vain que fut essayée, de nos jours, la résurrection du spiritualisme théocratique* (c'est le christianisme que M. G. R. appelle ainsi). *Nous avons vu*, dit-il, *la philosophie condillacienne expirant pêle-mêle avec le spiritualisme théocratique ; l'un et l'autre* PARCE QU'ILS AVAIENT ACHEVÉ LEUR DESTINÉE....

C'est à cette dernière phrase, seulement, que nous répondrons aujourd'hui, et notre réponse sera brève.

Aujourd'hui, plus que jamais, ceux qui observent la marche des choses, se persuadent que le christianisme, né dans la foi, sera achevé dans la science ; son auteur sera compris dans sa révélation totale. C'est vers cet océan de lumière et d'amour que nous portera le fleuve des traditions qui recommence à couler majestueusement.

Non, le catholicisme n'a *point fait son temps, n'a point achevé sa destinée ;* il domine, il dominera les temps, parce qu'il n'en sort pas.

En suivant avec attention ce qui se passe dans le monde, on voit que les intelligences supérieures gravitent vers le catholicisme. En Allemagne surtout, quels beaux et pieux génies il a trouvés pour interprètes... En Angleterre, il a aussi reconquis de son ancien empire; et en France, il me suffirait de citer quelques grands noms pour prouver que la foi vit encore parmi nous, rayonnante de génie.

Et que l'on ne croie pas que ce soit seulement sur les esprits que notre vieille religion ait repris de sa puissance. Son action sur les cœurs s'est aussi ranimée avec éclat dans ces derniers temps.

Quand l'Ange d'extermination a jalonné sa route vers l'Europe par cinquante millions de cadavres; quand il est venu, *ce roi des épouvantemens*, ce terrible choléra, s'asseoir sur nos crimes, nos misères et nos ruines, la présence d'un prêtre auprès du lit d'un mourant, la venue d'un archevêque au milieu de son troupeau, n'ont-ils pas été regardés comme des bienfaits et des consolations du Ciel, dans cette ville même que l'on avait vue applaudissant à la chute d'une croix, comme les juifs avaient battu des mains à l'érection de celle du calvaire?

Comment, vous dites que le *spiritualisme théocratique* n'a plus de vie et plus de force; mais apprenez-nous donc alors ce qui console ces pauvres Irlandais, mourans de faim et meurtris de persécutions? quelle voix écoutent-ils dans leurs cruelles misères? — Celle des prêtres.

Et la Pologne, la sublime, la malheureuse et catholique Pologne, quand elle s'est levée pour redevenir une nation, qui a-t-elle invoqué? — Le Christ et sa mère.

« Et toi, pauvre Grèce[1], qui te débats aujourd'hui sous tant d'ignobles cupidités, ta foi te fit grande aussi dans d'autres jours! Ce fut quand il n'y avait encore sur tes bords ni administrateurs, ni diplomates, ni députés, ni codes, ni journaux, mais de vieux évêques pour prêcher au pied d'une croix avant la bataille, et de pauvres pêcheurs pour aller, sur des coques de noix, brûler les flottes ennemies, puis recevoir au retour le pain eucharistique pour prix des victoires qui sauvaient la patrie. »

[1] *Du Problème social au dix-neuvième Siècle.*

Regardons avec bonne foi et simplicité autour de nous, et si, dans les six dernières années, il y a un grand spectacle où la religion ne soit pas,... nous conviendrons, mais seulement alors, que M. G. R. a eu raison de dire que le spiritualisme théocratique *a achevé sa destinée*, et que le christianisme se meurt...

S. W.

— En insérant cette lettre, nous avons rempli un devoir de courtoisie envers son auteur; mais nous en prenons acte pour faire connaître les principes de la *Revue* relativement au genre de polémique qu'elle peut admettre, principes qui seront dorénavant sa loi.

Nous ouvrons un champ libre au développement de tous les systèmes artistiques, littéraires et philosophiques; jamais nous ne nous opposerons à ce que l'on soutienne dans la *Revue* des doctrines contraires à celles qui y auraient été défendues; mais nous ne pouvons admettre la critique directe et nominative des articles qu'elle a faits siens en les adoptant. Ce serait ouvrir la porte à d'interminables et infructueuses discussions; ce serait un acte d'inconséquence dont elle ne tarderait pas à porter la peine.

Ch. R.

Revue. — Chronique.

CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE CAEN.

Réunir tous les ans, à une époque déterminée, mais dans des lieux qui ne sont jamais les mêmes, les savans, les hommes de lettres, les artistes d'une grande nation; les appeler à présenter dans une assemblée scientifique, leurs doctrines, leurs travaux; les exciter à entreprendre d'utiles ouvrages dans l'intérêt de la science, et s'efforcer, en un mot, d'imprimer aux connaissances humaines une marche uniforme et sans entraves, libre et progressive, mais avec sagesse: tel est le but qu'a dû se proposer d'atteindre M. de Caumont, en provoquant ses compatriotes à se réunir dans la ville de Caen le 20 du mois de juillet dernier, pour y former un premier Congrès scientifique; et, il faut le reconnaître, les résultats ont dépassé toutes les espérances de ceux qui en ont fait partie. Il était difficile, en effet, de marcher avec plus d'unité de vues et plus d'accord. Dans une réunion de plus de deux cents personnes, venues de toutes les parties de la France, où toutes les nuances d'opinions politiques et religieuses étaient représentées, pas un mot, pas une phrase n'ont été proférés qui pussent blesser les convictions même les plus susceptibles; et, nous pouvons le dire avec confiance, l'esprit du congrès a été empreint de cette sagesse qui assure le succès et la durée d'une institution dont la portée morale et politique ne sera bien appréciée que dans quelques années.

L'Allemagne, l'Angleterre ont déjà eu des réunions de ce genre; la France ne pouvait rester en arrière, et c'est à une ville de la Normandie qu'il appartenait d'en doter la patrie. Nous sommes heureux de pouvoir, dès à présent, faire connaître les résultats du congrès de Caen. Le jour de son ouverture a été employé uniquement à sa constitution et à la division du travail; six sections ont été formées; les président, vice-président et secrétaires de ces sections ont été nommés.

M. Guizot, que ses fonctions avaient retenu à Paris, n'ayant pu accepter la présidence, a, sur sa demande, été nommé président honoraire.

Le respectable et savant abbé de La Rue a été élu président; MM. Auguste Le Prevost, de Rouen, et Jullien, de Paris, siégeaient à ses côtés comme vice-présidens. M. de Caumont avait été continué dans ses fonctions de secrétaire général, par acclamation. [1]

Les six sections commençaient leurs travaux à sept heures du matin, en se succédant les unes aux autres. Dans chacune des sections, le temps était employé à discuter des questions d'un intérêt général pour la science qui faisait l'objet de la réunion. Quand la question soulevée paraissait digne d'attirer l'attention du congrès, quand elle était suffisamment éclaircie, le président formulait une résolution sur laquelle la section votait; quand la résolution était admise, on la consignait au procès-verbal, pour être lue à l'assemblée générale du congrès, car elle devait être, là, discutée de nouveau, admise ou rejetée. La seconde partie du temps accordé à chaque section était occupée par la lecture de mémoires inédits intéressant les arts et les sciences. On conçoit que l'assemblée générale, qui se tenait de deux à cinq heures du soir, devait présenter une physionomie très animée et très piquante; c'était là en effet que venaient aboutir tous les efforts, tous les travaux des membres répartis dans les diverses sections. On courait, dans cette dernière assemblée, bien moins risque de s'égarer, car les questions à examiner avaient déjà été longnement élaborées; les discussions, devant une aussi grande réunion, prenaient un caractère plus grave et plus élevé, et la résolution adoptée en acquérait plus de force.

Pendant six jours, le congrès a présenté la même activité dans ses travaux, le même zèle dans ses membres; et le récit fidèle qui sera publié de ce qui s'est passé dans les séances, et des résolutions qui ont été adoptées, prouvera que les hommes éclairés qui ont quitté pendant quelques jours leurs foyers, pour se rendre à l'appel de M. de Caumont, n'ont pas fait un voyage inutile pour les progrès de la science et le bien du pays.

[1] Voici la composition des bureaux de chaque section.

Histoire naturelle. — M. De la Frenaye, de Falaise, président; M. Busnel, de Caen, vice-président; M. Des Longchamps, de Caen, secrétaire.

Archéologie et Histoire. — M. De la Fontenelle de Vaudoré, de Poitiers, président; M. Bauvot, de Dijon, vice-président; MM. Deville, de Rouen, et De la Saussaye, de Blois, secrétaires.

Littérature et Beaux-Arts — M. Asselin, de Cherbourg, président; M. Dubourg d'Issigny, de Vire, vice-président; M. Bertran, de Rouen, secrétaire.

Sciences mathématiques, physiques, chimiques et agricoles. — M. Lair, de Caen, président; M. Delafosse, de Caen, vice-président; M. Girardin, de Rouen, secrétaire.

Médecine. — M. Duval, de Paris, président; M. Huneau, d'Angers, vice-président; M. Delafosse, de Caen, secrétaire.

Économie sociale — M. l'abbé Daniel, de Caen, président; M. Huneau, d'Angers, vice-président; M. le comte de Beaurepaire, de Caen, secrétaire.

On a dit avec raison que les congrès d'Allemagne n'avaient pas produit, jusqu'à présent, un grand effet sur les arts et les sciences de ce pays. En doit-il être de même pour la France ? nous ne le pensons pas. Quand un congrès se tient à Vienne, à Berlin ou à Francfort, tous les hommes savans de l'Autriche, de la Prusse, de la Bavière, des petits états, sont engagés à s'y rendre. Etrangers les uns aux autres, unis par les liens de la science, ils sont souvent séparés par les intérêts de nation à nation ; ils parlent tous le même langage, mais, divisés par le territoire, ils n'offrent point cette homogénéité de vues, ils n'éprouvent pas ce besoin d'union et de force, nécessaires pour produire une œuvre durable. Les congrès allemands n'auront donc jamais qu'une faible influence scientifique ; ils ne pourront, en effet, proposer que fort peu de ces questions dont l'application immédiate dépend de l'appui que le gouvernement prête à la science. Ils pourront briller d'un vif éclat, par la présence des hommes les plus célèbres dans les arts, les sciences et les lettres ; mais ne vaut-il pas quelquefois mieux un peu moins d'éclat et plus d'utilité ?

Il n'en est pas de même des congrès français : leur importance deviendra d'un grand poids ; et d'abord, ils seront composés, en majeure partie, de Français ; et les étrangers n'y seront admis, en quelque sorte, qu'à titre d'hospitalité. Ces congrès seront guidés par les mêmes vues, par le même amour du bien public, ne s'arrêteront pas (celui de Caen l'a prouvé), à discuter des questions inutiles pour la science, parce qu'elles ne recevront pas leur application ; ils dirigeront leurs efforts vers le développement réel de toutes les connaissances de l'homme ; ils demanderont, quelle que soit la formule employée, la coopération du pouvoir, et leur demande sera entendue, parce que, dégagés de toutes passions politiques, ils auront fait le bien pour lui-même et sans arrière-pensée. — M. le comte de Beaurepaire disait donc une grande vérité en parlant de *l'influence politique des associations non politiques*. Oui, les congrès (s'ils subsistent, comme nous l'espérons), auront une influence politique incalculable, sans sortir de leurs attributions légales, et cette influence ne sera jamais à craindre. Si l'on pensait que nous envisageons les choses d'un point de vue trop élevé, au moins nous accorderait-on que ces grandes réunions d'hommes éclairés, parmi lesquels se trouvent jetés quelques génies supérieurs, sont éminemment propres à favoriser la diffusion des lumières, à réveiller les esprits éloignés des grands foyers de la science, de l'engourdissement dans lequel ils finissent par tomber ; et qu'enfin c'est le moyen le plus assuré de faire connaître les jeunes gens dont le talent meurt souvent ignoré, pour n'avoir pu se produire au grand jour.

C. de St.

BIBLIOGRAPHIE.

— Du Partage, de l'Aliénation, du Régime des Biens communaux; Brochure in-8°. — Émile Periaux, 1833.

Presque toutes les communes sont propriétaires de fonds de terres d'une grande étendue; ces terres peuvent se diviser en trois classes : elles sont, ou plantées en bois, ou cultivées, ou de la nature de celles qu'on nomme *terres vaines et vagues*, *friches*, *landes et marais*. Ces dernières, pour la plupart du temps, n'offrent un produit que d'une valeur très mince, quand il n'est pas nul.

Les économistes ont donc cherché le moyen de rendre à l'agriculture des terrains qu'elle réclame; au commerce, des fonds qui restent improductifs; aux communes, des ressources d'une grande utilité. Plusieurs moyens pour arriver à ce but ont été proposés. Ce sont ces moyens que l'auteur de la brochure a examinés avec une grande sagesse et une maturité de talent qui fait facilement reconnaître un ancien magistrat. Il envisage la question sous toutes ses faces, et prouve, de la manière la plus claire, que le partage des communaux ne peut être adopté avec équité; car, outre la difficulté du mode de partage, il est évident que le riche finira par accaparer la presque totalité du terrain communal à vil prix; et d'ailleurs, ce serait admettre ce principe faux, que les biens de la commune n'appartiennent pas aux habitans futurs comme aux habitans actuels.

L'aliénation des communaux ne présente pas les mêmes difficultés; mais elle ne peut être avantageusement tentée que dans certaines circonstances. On aliéne, en effet, pour payer ses dettes, faire de grandes réparations, ou pour placer le capital en rente. Dans les deux premières hypothèses, l'aliénation est indispensable; dans la dernière, elle est nuisible : placer le capital en rente, c'est produire un avantage temporaire, mais au détriment de l'avenir; l'expérience le prouve, le numéraire diminuant de valeur, les fonds de terres augmentant de prix en raison directe de cette diminution.

Ces deux moyens, qui peuvent paraître à quelques bons esprits les seuls praticables, de rendre les biens communaux productifs, sont très mauvais et doivent être abandonnés; mais il en est un troisième, qui concilie tous les intérêts, accroît les ressources de la commune, en augmentant progressivement la valeur des terrains : c'est le bail à long terme, à charge de défricher, bail fait pour de petites portions, et moyennant un fermage très modéré pendant les premières années. De cette manière, les revenus de la commune croîtront comme ceux des propriétés voisines; tandis que, par le partage de ses

biens, elle aurait perdu des ressources, et que, par l'aliénation, elle les verra diminuer peu à peu et s'éteindre dans l'avenir.

Les questions examinées par l'auteur de la brochure sont, comme on le voit, de la plus haute importance; nous pensons qu'il les a envisagées sous leur véritable point de vue, et nous engageons tous ceux qu'intéresse la prospérité publique, à se procurer un opuscule que l'auteur s'est décidé à publier parce qu'il l'a jugé utile au pays. C. de St.

— Les Pleurs, par Madame Desbordes-Valmore.

Il est des productions qui comportent, qui nécessitent même quelquefois une analyse longue et détaillée; mais comment analyser un ouvrage tel que *les Pleurs?* comment traduire ce parfum de poésie et d'amour, ce vague de la rêverie, ces sensations de mère, ces désirs innocens d'amante, ces soupirs du cœur et ce chant de l'ame qui s'exhale en pleurs? Car voilà de quoi se compose cette œuvre, belle entre toutes celles de la femme poète.

Pour que nos lecteurs puissent facilement nous croire, nous n'aurons besoin que de mettre sous leurs yeux le morceau suivant :

..... L'enfant lève sa tête blonde,
Car il sait qu'à minuit les anges font la ronde!
Quel bonheur de t'attendre à travers ce bonheur,
Dis! d'attirer ta vie à mon foyer rêveur!
Répands-y de tes yeux la lumière chérie;
Viens! j'ai besoin d'entendre et de baiser ta voix.
C'est avec ta voix que je prie,
C'est avec tes yeux que je vois!

Quand l'orgue exhale aux cieux les soupirs de l'église,
Ce qui se passe en moi, viens! que je te le dise :
Viens! Et salut à toi, culte enfant; pur trésor!
Par toi, la neige brûle et la nuit étincelle;
Par toi, la vie est riche; elle a chaud sous ton aile;
Le reste est pour le pauvre, et ce n'est qu'un peu d'or!
Mon Dieu! qu'il est facile et doux d'être prodigue,
Quand on vit d'avenir, de prière, d'espoir;
Quand le monde fait peur, quand la foule fatigue,
Quand le cœur n'a qu'un cri : — Te voir, te voir, te voir!

Après avoir lu de tels vers, je n'ai pas le courage d'en faire l'éloge; je me contenterai, en terminant, de citer un passage d'un journal littéraire de la province, *le Lorgnon* de Bordeaux :

« Si vous avez quelquefois erré, le soir, sous des arbres touffus, quand le soleil, comme un fanal posé sur l'horizon, dorait de ses rayons obliques les hautes herbes où s'égaraient vos pas; si, alors, vous avez rêvé près de vous une femme aimée et absente; si vous avez cru sentir sur votre bras la douce chaleur du sien, et entendre sa voix d'enfant mêlée au frôlement de sa robe de soie et au bruit de ses petits pieds dans les feuilles sèches; si, en vous réveillant de cette illusion où votre ame se plongeait avec tant de délice, vous n'avez trouvé dans votre vie fanée que déception et désespoir, lisez LES PLEURS: vous êtes digne de les comprendre.

« Moi, qui me suis abreuvé de ces beaux vers, dans une de mes solitaires et tristes promenades, je vous souhaite d'aussi touchantes émotions que celles qu'ils m'ont causées, d'aussi douces larmes que celles qu'ils m'ont fait répandre. »

— C'est une bonne fortune pour nous que d'avoir à annoncer l'ouvrage d'un Normand, publié en Normandie. M. *Leflaguais*, de Caen, vient de faire paraître un volume de poésies, intitulé NOUVELLES MÉLODIES FRANÇAISES. Ce recueil, que M. De la Martine a pris sous son patronage, sera lu avec intérêt par tous ceux qui aiment la poésie mélancolique et tendre.

— SOUVENIRS PITTORESQUES DU HAVRE; par *J. Morlent*, dessins de *D. Guilmard*.

Des lithographies qui représentent les sites et les monumens avec une grande vérité; un texte bref, dont le style est pittoresque et animé: telles sont les qualités qui recommandent l'ouvrage de M. Morlent.

Cet ouvrage est indispensable aux voyageurs qui vont visiter le Havre et qui veulent emporter un souvenir exact de ce que cette belle ville et ses environs offrent d'intéressant et de curieux.

Les *Souvenirs pittoresques* sont également publiés en anglais.

— Au moment où l'autorité rappelle des mesures d'hygiène et de salubrité toujours utiles, nous croyons devoir annoncer la publication d'un ouvrage de M. le docteur *Hellis*, intitulé SOUVENIRS DU CHOLÉRA, résultat d'observations recueillies dans notre ville pendant le règne du redoutable fléau dont les victimes ne réclamèrent pas en vain ses soins et ses veilles.

LE JOURNAL DES FEMMES vient de commencer son sixième trimestre. Ce recueil de luxe, rédigé par les femmes les plus célèbres dans la littérature, est, en outre, orné de modes et lithographies par nos meilleurs artistes. — (Voir aux annonces.)

Musée des Dames.

Pour nouveauté, on a remarqué, ces jours derniers, une redingote en mousseline couleur noisette, entourée d'un joli semé brodé en laine verte. Ce semé était composé de petites croix de deux nuances ; il se serrait et devenait beaucoup plus étroit vers la ceinture. Les deux pélerines étaient également bordées d'un semé, qui se terminait dans les festons, découpés à l'entour ; le petit collet rabattu et le bas des manches entièrement couvert du même semé. Cette redingote restait ouverte sur un jupon de jaconas brodé en *échelle*, c'est-à-dire sur la hauteur du devant, depuis la ceinture jusqu'aux pieds.

Une écharpe en mousseline de soie, fond vert, couvert de dessins grecs ; un chapeau de paille de riz orné d'un joli feuillage entourant une rose légèrement rosée au centre ; des bottines de gros de Naples noir, et un parasol en moire blanche garni d'une dentelle noire, complettaient cette toilette. — A la sortie du spectacle plusieurs femmes jettent, en guise de schale, sur leurs épaules, des mantelets de taffetas noir, doublés en couleur et garnis de dentelles.

— Les robes en mousseline de laine, ou en chaly, fond noir, ont presque toutes les pélerines garnies en dentelle noire, lorsqu'on ne les porte pas avec des mantelets ou des pélerines entièrement de dentelle noire.

— On voit des canezous en mousseline qui ont, au lieu de guirlandes ou de bouquets, un semé de la hauteur de quelques pouces tout autour des bords ; la dernière pélerine ou le dernier collet en est entièrement couvert : autour des ourlets une dentelle.

— La plus grande partie des toilettes vraiment distinguées est composée de robes blanches à manches courtes.

— Les chevelures sont très variées dans leur genre ; mais, en général, on porte les cheveux lisses sur le front. Les cheveux bouclés à l'anglaise et tombant très bas sur les joues sont adoptés par les plus jeunes femmes. On voit peu de touffes frisées. Quelques fleurs des champs forment couronne autour des nattes, ou sont placées de côté avec une extrême simplicité.— On voit une grande quantité de petits accessoires, en blonde ou dentelle noire ; ce sont des écharpes *colliers*, nouées autour du cou ; d'autres tombant jusqu'à la ceinture, et retenues au milieu par un coulant d'or ou de pierreries, ou bien par une riche épingle. — Les ceintures en ruban de gaze ou de gros de taffetas chiné, quadrillés ou brochés, sont nouées sur le côté plutôt que bouclées. — Les mouchoirs de poche en batiste ont l'ourlet couvert d'un petit semé d'étoiles, de grains d'orge ou de petites fleurs brodées au plumetis.

— On porte beaucoup de gants en tricot de soie à jour de toutes les nuances ; mais les noirs sont préférés.

— Les femmes élégantes font quelquefois donner à leurs plus fins bas de fil d'Écosse une légère teinte rosée.

(*Petit Courrier des Dames.*)

Progrès de l'Histoire

AU XIXe SIÈCLE.

L'histoire, c'est la philosophie instruisant par des exemples.

(DENYS D'HALICARNASSE.)

—

On le disait récemment dans un article de cette Revue : « C'est un grand spectacle que celui de notre époque ; aucune « autre n'eut plus de ruines et de créations [1]. » Ce caractère de réforme et de progrès, que l'auteur faisait si bien ressortir dans la philosophie, frappe peut-être plus vivement encore dans les études historiques.

En effet, s'il est une science qui semble l'étude de prédilection de notre siècle, qui ait tout envahi, depuis la philosophie jusqu'au roman, c'est l'histoire. Walter Scott, le premier, s'est inspiré de la lecture des chroniques, a ressuscité des siècles

[1] Revue de Juillet : *Réforme philosophique et littéraire.*

oubliés, et un peuple d'imitateurs s'est précipité sur ses pas. Les génies les plus originaux ont cédé à cette impulsion; Chateaubriant a voulu fermer sa carrière littéraire par un vaste monument historique, dont malheureusement nous ne pouvons admirer que le portique; enfin, les écrivains de la nouvelle école, auxquels personne ne peut refuser la puissance de l'imagination, ont été entraînés par le mouvement historique de notre siècle. Retrouver le génie du moyen-âge empreint sur les vieilles tours de la Cathédrale gothique, telle est la pensée qui a inspiré à Victor Hugo son chef-d'œuvre, *Notre-Dame de Paris*. Un de ses rivaux, Al. Dumas, abandonne le théâtre pour l'histoire; et si la critique peut exercer sa sévérité sur son nouvel ouvrage, *la Gaule et la France*, on y admire quelques idées aussi neuves qu'ingénieuses, et partout la verve du style. Qu'a produit ce travail de tant d'écrivains distingués, qui apportent leur pierre au grand monument historique, œuvre réservée à notre siècle? Essayons d'en donner une idée, de retracer rapidement les conquêtes de la sagacité de l'érudit, de la profondeur du philosophe et de la puissante imagination du poète. L'étendue du sujet nous fait une loi de n'en esquisser que les principaux traits.

Deux écoles historiques se partagent notre siècle : l'École pittoresque et l'École philosophique. Peindre une époque dans ses détails, lui rendre son aspect gracieux ou sévère, sa couleur locale en un mot, tel est le but de la première. Saisir, sous ce voile brillant, le génie des nations, tel est le but de la seconde.

L'École pittoresque triomphe aujourd'hui, et les idées qu'elle professe nous paraissent si justes, si simples, que nous concevons à peine combien il lui a fallu de persévérance et de talent pour vaincre les préjugés. Mais reportons-nous un instant aux siècles antérieurs. Je ne vous rappellerai pas les étranges anachronismes du moyen-âge : *le roi Priam occis*

au milieu de ses barons[1]*; Alexandre entouré de ses pairs; la reine Isabelle, femme de Philippe-Auguste, brodant la tente du roi Darius; enfin, l'auteur de l'Alexandride, le poète Hélinant, se plaçant lui-même à la cour d'Alexandre, et y récitant un chant de son poème.* A cette époque, l'historien, comme le peintre et le poète, impose aux siècles antérieurs le costume de son époque, et crée un passé moderne. Mais étaient-ils moins ridicules, ces historiens du siècle de Louis XIV qui affublaient du manteau royal de leur maître un Chlodowig, commandant à des guerriers libres, tout puissant sur le champ de bataille, mais soumis à la loi dès qu'il ne portait plus la framée, et ne pouvant détourner un vase d'or du butin? un Chlother, que ses leudes traînaient au combat après l'avoir accablé de coups[2]? Un mot dira tout : un historien voulut retrancher quelques insignifians prédécesseurs de Chlodowig; on le menaça de la Bastille. C'était en 1713[3]. Les historiens philosophes du dix-huitième siècle, dans leur ardeur révolutionnaire, furent injustes envers les époques antérieures. Pénétrés d'admiration pour leur siècle, ils brisèrent la chaîne des temps, ne reconnurent plus d'aïeux, et adoptèrent l'orgueilleuse devise de Montesquieu : «*Prolem sine matre natam.*» Ils n'eurent point assez de sarcasmes, point assez d'épithètes injurieuses contre le moyen-âge, *cette longue nuit, cette lacune de dix siècles dans l'histoire du monde.*

C'est cette époque injustement décriée que l'École pittoresque a entrepris de venger, et, sous la plume des historiens

[1] Voyez les *Grandes Chroniques de Saint-Denys.*

[2] Pour Chlodowig ou Clovis, voyez l'*Hist. du Vase de Soissons.* — Quant à Chlother, voici le texte de Grégoire de Tours :

> Super eum irruunt, tentorium scindentes, ac ipsum vi
> Detrahentes, interficere voluerunt, si cum illis abire differret.

[3] Voy. *Lettres sur l'Hist. de France*, par Aug. Thierry.

modernes, ce moyen-âge si stérile est devenu une mine féconde. Son triple caractère a trouvé trois peintres, d'un talent inégal il est vrai, mais tous nourris d'études sérieuses et inspirés par le désir de ranimer l'âge poétique et héroïque de l'Europe.

Le premier, M. Thierry, a rendu aux barbares leur rude et énergique caractère. Il a su retrouver, sous des chants grossiers mais expressifs, sous des légendes informes, les traits primitifs de leur génie. La hache d'armes du frank a remplacé dans la main du chef barbare le sceptre à la Louis XIV dont on l'avait ridiculement décoré. Une époque oubliée ou dédaignée a reparu grande de sa barbarie[1].

Le second, M. Cappefigue, plus pâle dans son style, plus indécis en sa marche, a succombé sous la grandeur du sujet; mais du moins il a éveillé l'attention pour cette époque d'une merveilleuse poésie qui succède aux temps barbares. L'*Histoire de Philippe-Auguste*, son ouvrage le plus remarquable, n'est qu'un cadre où doivent entrer le système féodal, les guerres du sacerdoce et de l'empire, l'histoire de la littérature et de l'art pendant les XIe, XIIe et XIIIe siècles. Les grandes et sévères figures des Papes, véritables dépositaires de la puissance intellectuelle au moyen-âge ; la féodalité, ce réseau de fer qui enveloppait l'Europe; la chevalerie, rêve poétique, gracieux mélange de la guerre, de la religion et de l'amour, fleur transplantée de l'Arabie sous le ciel du Nord: quel immense et admirable sujet pour le génie! Si cet âge n'a point encore trouvé son historien, du moins l'attention est éveillée, et on ne passe plus avec un

[1] Voyez les *Lettres sur l'Hist. de France*, par Aug. Thierry, et surtout son grand ouvrage sur la conquête de l'Angleterre par les Normands.—M. Thierry, presque aveugle et paralytique à trente-huit ans, continue encore les travaux qui ont si rapidement usé sa vie. La nouvelle lettre qu'il a publiée récemment surpasse les précédentes par le charme et la vérité du récit, et fait attendre avec impatience l'Histoire générale des Barbares, à laquelle M. Thierry travaille depuis long-temps.

sourire de dédain ou d'ironie devant ce magnifique tableau, que trois siècles développent à nos yeux. D'ailleurs, tout fait espérer que l'*Histoire de Grégoire VII*, par M. Villemain, préparée par de si longues et si sérieuses études, justifiera l'attente qu'a inspirée à l'Europe le nom de l'écrivain et la grandeur du sujet.

Mais, dans son admiration pour les manoirs féodaux, pour les arceaux légers des cathédrales gothiques, l'histoire moderne n'a pas oublié le premier réveil du peuple. Lorsque l'âge poétique n'est plus, que la papauté a trouvé sa Capoue à Avignon, et que la chevalerie a expiré sur le bûcher des Templiers [1], le *vilain* se relève, et, sous la bannière de sa corporation, devient la première puissance de la société. Lui aussi il a trouvé son historien dans M. de Barante; ce peintre, quelquefois prolixe, mais toujours vrai et souvent admirable, du génie turbulent des communes de Flandres, de l'héroïsme de la Suisse et de l'astuce royale qui se fait des communes un instrument pour briser la féodalité.

Ainsi, des siècles dédaignés ou calomniés sont sortis de l'obscurité, et ont reparu, sous leur véritable aspect, avec leur barbarie mêlée de grandeur. C'est là l'important service rendu par l'École pittoresque; mais cette école, comme l'imagination qui l'inspire, comme la jeunesse qu'elle séduit, n'a

[1] Peut-être les souvenirs de Duguesclin et de Bayard se présenteront à l'esprit du lecteur comme une preuve de la fausseté de cette assertion. Mais, d'abord, l'idée que les chroniques nous donnent de Duguesclin ne répond guère au portrait qu'en tracent Velly, Anquetil, etc. Duguesclin est un vaillant soldat, un héros, mais sans vertus chevaleresques. C'est lui qui disait dans son langage grossier : « Si Dieu venait sur la terre, il se ferait *pillard* ». En passant à Avignon, il arrache au pape cent mille écus et l'absolution. Ce n'est pas là un chevalier.—Quant à Bayard et à la prétendue chevalerie de l'époque de François Ier, ce n'est plus qu'une imitation de l'ancienne et véritable chevalerie. Cette école chevaleresque n'a point de racines dans les mœurs nationales et s'évanouit avec François Ier.

qu'un temps. Il vient un jour où la société demande à l'histoire des leçons plus sérieuses ; après Hérodote, il lui faut Thucydide ; après la chronique, l'histoire philosophique.

Elle n'a pas manqué à notre époque ; la philosophie féconde qui, de nos jours, a tout renouvelé, l'art, comme l'économie politique, a consacré à l'histoire ses applications les plus ingénieuses. Pour en comprendre l'importance, il faut se rappeler quel était l'état de la philosophie de l'histoire à la fin du XVIIIe siècle.

Et d'abord, ne confondons pas l'histoire politique avec l'histoire philosophique. La première s'arrête aux causes secondaires des événemens historiques, telles que les passions humaines et la conduite des gouvernemens ; la seconde pénètre jusqu'aux lois providentielles qui régissent l'humanité. Qu'un Tacite ou un Machiavel sonde avec une admirable profondeur les replis du cœur humain, qu'un Hume, un Roberston, un Gibbon, présentent un récit plein de netteté et de force, où toutes les parties, parfaitement enchaînées, s'éclairent réciproquement, l'esprit pourra être entraîné par la puissance du génie ou charmé par la clarté et le jugement de l'historien. Mais nous chercherions vainement chez ces écrivains ce qui constitue le caractère essentiel de toute science, des lois fixes et immuables. Quoi de plus mobile, en effet, que les causes assignées aux événemens par cette école, que les passions humaines et les ressorts vulgaires de la politique ? Admettez exclusivement ces principes, et l'histoire n'est plus qu'une énigme sans mot, le monde un théâtre d'éternelles vicissitudes, où le lendemain détruit ce que la veille a édifié.

Cette solution est désespérante pour l'homme ; mais, avant qu'il s'élève à une pensée plus haute, avant qu'il se demande si le genre humain n'est pas, comme le monde physique, soumis dans son développement à des lois fatales, il faut que

de nombreuses catastrophes viennent étonner son imagination, éveiller son intelligence. Ainsi, c'est du milieu des ruines du monde ancien que saint Augustin, le premier, fit entendre un cri d'espérance, lorsqu'à travers les débris de la *cité des hommes* il entrevit la *cité de Dieu*. Ce fut donc le christianisme qui inspira la première philosophie de l'histoire. Comme saint Augustin, Bossuet ne vit dans l'histoire du monde que la préparation de l'Évangile. Aux yeux du philosophe allemand Lessing [1], la religion est toujours la mère de la civilisation; mais déjà il se demande si, de même que la loi mosaïque contenait en germe la loi évangélique, cette dernière ne renferme pas le principe d'une loi nouvelle. Ainsi, pour lui, le christianisme n'est plus le cercle inflexible dans lequel tourne l'humanité. Mais ces historiens philosophes ont un principe commun, c'est la reconnaissance des lois providentielles qui président au développement de l'humanité.

Voltaire et son école l'attaquèrent; ils ne virent, dans l'histoire, que l'aveugle caprice du hasard, système excellent pour détruire, comme le voulaient les philosophes du dix-huitième siècle. Mais, lorsqu'on eut entassé assez de ruines, il fallut reconstruire; deux écoles, dont Herder et Vico [2], quoique séparés par un siècle, sont les chefs, se chargèrent de cette tâche. La philosophie de l'histoire n'a fait, dans notre siècle, que continuer leur œuvre, quoique avec de nombreuses modifications. Il ne sera donc pas inutile d'insister sur le caractère de ces deux philosophes.

Herder est le poète de la philosophie de l'histoire, le chef d'une école sentimentale qui n'est pas sans analogie avec celle

[1] Voyez son *Essai sur l'Éducation du genre humain*, traduit en français.

[2] Vico, philosophe napolitain, né en 1668. Voyez ses *Principes dans la Philosophie de l'histoire*, traduits par M. Michelet. — Herder, philosophe allemand. Ses idées sur la philosophie de l'histoire ont été traduites par M. Quinet.

de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Il présente la nature comme un immense laboratoire, dont le dernier produit est l'homme. Elle a tout préparé pour le recevoir : sol, climat, alimens. Mais l'homme, dernier résultat des élémens organiques, n'a ni l'intelligence, ni la parole. Dans l'impuissance d'en expliquer scientifiquement l'origine, Herder a recours à une révélation qui n'a manqué à aucun peuple, depuis la Chine et l'Inde jusqu'aux Celtes de la Grande-Bretagne. Chaque fois que les lumières de cette révélation primitive s'obscurcissent, une nouvelle révélation vient régénérer l'humanité.

Cette doctrine, si poétique sous la plume brillante d'Herder, a peu de valeur scientifique, puisque, dès le principe, l'auteur abandonne le raisonnement pour en appeler à la révélation. De nos jours, MM. Ballanche, d'Eckstein et l'école de M. de la Mennais, au moins en ce qui concerne la révélation primitive et universelle, ont marché sur les traces du philosophe allemand.

Le système de l'italien Vico est plus philosophique. Deux principes de sa *Science nouvelle* méritent surtout de fixer l'attention ; je veux parler de ses vues sur le rôle providentiel des grands hommes, et sur la marche du genre humain, soumise à des retours périodiques.

D'après Vico, Dieu a donné au monde, dès le principe, les lois qui en régissent le développement ; il lui a assigné sa marche, mais sans entraver la liberté de l'homme. Pour celui qui a les siècles, un retard de quelques années causé par les passions humaines ne dérange point l'économie du système général. Que si l'humanité arrive à une de ces époques de crise où elle éprouve un besoin vague, mais ardent, d'un avenir meilleur, Dieu a mis en elle le principe de son salut. Du milieu de la foule s'élève l'homme réellement divin, auquel il a été donné de sentir avec plus de puissance les besoins

du monde, et de trouver un remède à ses maux. Qu'il se nomme César, Mahomet, Charlemagne, Napoléon, qu'importe? Il marche en tête, et l'humanité suit. Une comparaison fera mieux comprendre cette doctrine. A la vue d'un spectacle qui agit fortement sur les imaginations, de la mer par exemple, tout homme sent s'éveiller en lui l'instinct poétique, un sentiment confus de l'infini; mais la plupart ne trouvent point de paroles pour l'exprimer. Que, du milieu de cette foule, se lève un poète, un véritable poète, et ses accens sembleront, à la multitude étonnée, la traduction brillante de ce sentiment confus qui l'agitait. Le poète n'est que la voix harmonieuse du monde. De même le grand homme résume les idées de la société, en sent plus vivement les besoins, et peut seul traduire en actes ce qui, pour le vulgaire, n'est qu'un sentiment vague. Cette théorie explique ce qu'il y a de fatal ou de providentiel dans le rôle du grand homme, cette étoile qui, depuis Arbelles jusqu'à Schœnbrünn, a brillé sur le front de tous les conquérans[1].

Le second principe développé par Vico est celui des trois âges que traverse toute société. Sacerdotale à son origine, héroïque à la seconde époque, elle finit par n'obéir qu'aux lois de la raison. Cette théorie, qui ne semble dans Vico qu'un pressentiment du génie, est admirablement confirmée par l'étude des faits; mais on lui a justement reproché de condamner l'humanité à tourner éternellement dans le même cercle, sans admettre la loi du progrès.

Méconnu de son siècle, Vico n'a trouvé d'interprètes que dans le nôtre; mais, en adoptant quelques-unes de ses vues,

[1] Mais il ne faut pas oublier qu'à côté de la mission providentielle du grand homme, on trouve toujours l'ambition vulgaire, qui le rabaisse au rang des autres hommes.

la philosophie du dix-neuvième siècle les a grandement modifiées.

Plus sage dans sa méthode, elle ne part plus d'audacieuses hypothèses qui pouvaient étonner l'esprit, mais sans satisfaire la raison. C'est sur la base solide de l'observation, sur l'étude des faits, que, fidèle à l'esprit de notre siècle, elle a élevé une théorie plus scientifique.

Sa base, en s'affermissant, est aussi devenue plus large. En effet, l'érudition, dont la patience a presque de nos jours égalé le génie, lui a fourni d'immenses matériaux qui manquaient aux siècles antérieurs. Le voile de la pagode indienne s'est déchiré; le sphinx égyptien a trouvé un OEdipe; le génie des vieilles races sacerdotales et guerrières a été évoqué, et une science ingénieuse en a cherché les traces sur ces Murs cyclopéens, qui n'étonnent pas moins que les débris fossiles des mondes antédiluviens [1].

La méthode fournit l'instrument, l'érudition entasse les matériaux : quel parti en a tiré la philosophie ? A ses yeux, l'histoire est un drame dont le monde est le théâtre, l'humanité l'acteur, et où tous les événemens, soumis à des causes supérieures, enchaînés par une immuable volonté, se développent comme une vaste épopée. Donner une classification complète de ces causes fatales, tel doit être le premier soin de la philosophie de l'histoire ; ainsi, elle a signalé l'influence des races, la permanence de leurs types à travers les âges, et fait jaillir de cette étude un nouveau jour sur l'histoire. Un grand historien, M. Thierry, un savant physiologiste,

[1] Voyez, pour l'Orient, les travaux de MM. Abel Rémusat, E. Burnouf, Guigniaut (*Religions de l'Antiquité*); les Dissertations de Colebrooke sur la philosophie indienne. — Pour la Grèce primitive, les *Doriens* d'Otfried Müller, et les travaux de M. Petit-Radel sur les Murs cyclopéens; enfin l'*Histoire romaine*, par M. Michelet.

le docteur Edwards, ont épuisé, le premier, le côté pittoresque, le second, le côté scientifique de la question. L'action des climats, si fortement exposée par Montesquieu, a été admise, mais moins exclusivement. Cette influence des climats, comme celle des races, de la conformation du terrain, des produits du sol, ne pèse sur l'humanité qu'à son berceau. A mesure que la société grandit, sa gloire consiste à vaincre et à désarmer la nature. L'homme en sent toujours la puissance; mais il lutte contre elle, et, dans cette lutte, tout l'avantage est de son côté. « La nature reste la même, et chaque jour « l'homme prend quelque avantage sur elle. Les Alpes n'ont « pas grandi, et nous avons frayé le Simplon. La vague et le « vent ne sont pas moins capricieux, mais le vaisseau à « vapeur fend la vague, sans s'informer du caprice des « vents et des mers [1]. » Aux époques de civilisation, l'humanité, en secouant ces lois fatales, marche plus rapidement vers le progrès. Elle n'a plus besoin que des guerres, des invasions de barbares viennent retremper une population énervée, ou lui apporter des idées nouvelles. Les communications plus pacifiques et plus rapides du commerce, remplacent ces moyens violens qui ne régénéraient un pays qu'en versant sur lui tous les fléaux de la guerre. Enfin, l'opinion, cette reine du monde qui se produit sous mille formes, art, littérature, philosophie, devient le plus puissant mobile de la civilisation.

En énumérant ces diverses causes des progrès de l'humanité, l'histoire moderne n'oublie pas ces hommes, dont le nom résume une époque, et qui en sont la première puissance comme la plus haute expression. Trop souvent, aux siècles antérieurs, les historiens, même ceux qui se piquaient d'idées philoso-

[1] M. Michelet. — Les questions de race, de climat, etc., exigeraient des développemens que nous interdit l'étendue de cet article.

phiques, virent le siècle entier dans le Roi. Louis XIV régnait, et le *moi royal* absorbait la nation. Ce prince, qui croyait si ingénûment participer de la sagesse divine[1], avait accoutumé les Français à ne rien voir qu'à travers le prisme de sa gloire. Ce préjugé a long-temps condamné l'histoire à n'être qu'une stérile nomenclature de noms et de dates, ou une biographie non moins stérile. L'histoire moderne a brisé cette enveloppe superficielle, a pénétré plus intimement dans la vie des peuples, et nous a montré la nation à la place du Roi. Le peuple, être collectif, se résume dans quelques grands hommes; échos du siècle, ils en reçoivent l'impulsion; mais c'est pour la transmettre avec une nouvelle force à la société. Aussi, c'est à l'histoire de ces grands représentans de l'humanité que l'écrivain moderne s'est attaché bien plus qu'à ces princes qui occupèrent exclusivement les anciens historiens. En voulez-vous des preuves ? Louis XIII et Descartes : quel contraste ! L'un, esclave couronné, auquel il fallait des favoris comme des hochets à l'enfance, et qui les brisait avec la même indifférence; l'autre, successeur de Luther, précurseur de Voltaire. L'histoire, telle que la concevaient les siècles passés, vous dira tout sur le Roi; elle oublie le philosophe qui a ouvert à l'Europe une carrière d'indépendance dont nous ne saurions encore mesurer l'immensité. Cherchez dans les âges où l'influence du génie semble moins sensible. Au com-

[1] Pour justifier ces expressions, il suffit de citer les Mémoires de Louis XIV: « Il est de certaines fonctions où, tenant la place de Dieu, nous semblons être « *participans de ses connaissances* aussi bien que de son autorité, et la « volonté de Dieu est que quiconque est né sujet obéisse sans discernement ». (*Mémoires et Instructions de Louis XIV pour le Dauphin*, t. II, p. 336.)

Et ailleurs : « La nation ne fait pas corps : elle réside tout entière dans la « personne du Roi ».

On se rappelle l'insolence de Louis XIV entrant dans le parlement un fouet à la main et en habit de chasse, et prononçant le mot célèbre : « l'État, « c'est moi ».

mencement du douzième siècle, un roi belliqueux enlève quelques petits châteaux à ses voisins, guerroye avec courage, mais dans un cercle resserré, ne s'allie avec le peuple que lorsque son intérêt le demande [1]; du reste, c'est une physionomie peu caractérisée, et qui porte encore l'empreinte de la barbarie. Tous les historiens des siècles précédens célèbrent à l'envi Louis VI, *le créateur des communes*. Près de lui, un jeune homme, dont le nom ne réveille, pour la plupart des esprits, que des idées frivoles, remue la société avec une puissance à peine connue de la Grèce et de Rome. Seul il attaque l'autorité de l'église, lorsque les rois courbent la tête sous le joug pontifical. Les chevaliers et les dames répètent ses chansons d'amour; les savans admirent sa profondeur; saint Bernard oublie la croisade pour le combattre. Quitte-t-il la capitale, chassé par la jalousie de ses rivaux ? plusieurs milliers de disciples le suivent jusqu'à Provins, improvisent une ville pour l'entendre, puis le ramènent en triomphe à Paris; de son école sort le précurseur de Rienzi, cet Arnaud de Brescia, qui expie sur un bûcher le crime d'avoir voulu affranchir l'Italie. Ouvrez l'histoire, et à côté du long panégyrique de Louis XI, à peine trouverez-vous une courte et froide mention d'Abailard, si l'historien n'a pas craint de déroger en nommant l'amant d'Héloïse [2].

L'histoire moderne est sortie de cette fausse voie. Elle a cherché le génie du siècle dans tous les hommes dont le nom résumait la législation, la philosophie, la religion, l'art, la littérature. Elle en a formé un tableau brillant, où le genre humain tout entier vient se réfléchir.

[1] Louis VI ne possédait que cinq villes : Paris, Orléans, Laon, Melun et Compiègne. Bien loin de leur accorder des chartes communales, il y étouffa, avec la plus grande rigueur, tout germe d'indépendance.

[2] Voyez, dans la *France littéraire des Bénédictins*, l'article sur Abailard.

Enfin, se plaçant à un point de vue d'où elle dominait tous les âges, elle les a jugés avec une haute impartialité. Trouverait-on aujourd'hui de ces colères ridicules contre des puissances qui, dans leur temps, furent fondées sur la justice et une supériorité réelle de l'intelligence? Non, les progrès de la société ne lui font point oublier ce qu'elle doit aux siècles antérieurs. Elle sait qu'elle est sortie du sein du christianisme; elle se plaît à proclamer les bienfaits qu'il a versés sur le monde : l'abolition de l'esclavage, la fraternité des hommes, la dignité morale relevée, enfin, la femme prenant le rang que lui avait refusé l'antiquité. Même lorsqu'elle flétrit la tyrannie, elle n'isole point l'homme de son siècle; elle n'oublie point les causes qui, sans justifier le crime, l'expliquent. Et ne confondez pas cette impartialité avec l'indifférence, qui frappe de mort tout ce qu'elle touche. Loin de là, l'histoire moderne sait flétrir le vice et couronner la vertu. Elle reste un tribunal, mais assez éclairé pour ne pas juger les temps anciens avec les idées modernes.

Son impartialité, pour chaque siècle, n'efface point à ses yeux cette loi féconde des progrès qui domine tous les âges. Suivez le long travail de l'humanité, qui grandit toujours en traversant les siècles. Dans l'immobile Orient, l'esclavage des castes, le despotisme le plus intolérable en politique, les liens de famille brisés par la polygamie; dans l'art, le gigantesque et le bizarre, la science comme la liberté, monopole de quelques castes privilégiées: voilà ce que nous présente l'humanité au berceau. L'émancipation commence dès que l'homme a touché le sol de la Grèce; la liberté politique naît sur l'*Agora*, la famille dans le *Gynécée;* la science sort du temple pour passer dans l'école; enfin, l'art renonce au gigantesque; il se crée un monde étroit, que l'œil peut embrasser, mais dont il admire les gracieux contours. Ne demandez à Rome, monde

politique et sévère, que le génie du gouvernement et de la législation. La première, elle donne un exemple de l'équilibre des pouvoirs, et lègue à la postérité son droit, modèle des législations modernes, qui ne peuvent le surpasser qu'en l'imitant. Est-il nécessaire, maintenant, de suivre jusqu'à nos jours cette émancipation du genre humain, de montrer l'esclavage aboli, le despotisme ou détruit ou limité, la liberté individuelle, inconnue de l'antiquité, posée comme premier droit des sociétés modernes; enfin, de signaler les progrès des sciences physiques, morales et industrielles? Partout nous trouvons la confirmation de cette pensée de Pascal: « Toute la suite des hommes doit être considérée comme un « seul homme qui subsiste toujours, et apprend continuelle- « ment. »

En résumé, l'histoire philosophique, au dix-neuvième siècle, assise sur une base plus solide, travaillant sur de plus vastes matériaux, a donné une classification complète des causes fatales ou providentielles qui agissent sur l'homme sans lui enlever sa liberté. Enfin, embrassant d'une seule vue tous les âges, elle les a jugés avec impartialité, mais en reconnaissant toujours la loi du progrès.

Que si, à ces idées philosophiques, l'historien unit la puissance de l'imagination, il atteint l'idéal de la perfection. Il était encore réservé à notre époque de tenter cette heureuse union. M. Guizot joint le talent de l'historien pittoresque à la profondeur du philosophe, soit qu'il retrace les annales de l'Angleterre, ou qu'il présente une esquisse large et rapide de la civilisation européenne. Dans ses ouvrages, l'histoire est vraiment une philosophie, mais *une philosophie qui instruit par des exemples, qui présente à la jeunesse une suite d'images, à l'âge mûr une chaîne d'idées.*

A. Chéruel.

Le Château de la Salinière.

A M. J. DE B., MAJOR DE DRAGONS.

Figurez-vous un noir château
Flanqué de six tours crénelées,
Mais par les siècles mutilées,
Flottant sur un fossé plein d'eau,
Verte caserne de grenouilles :
Je crois même qu'à l'hameçon
Vous pourriez y pêcher Python,
L'hydre de Lerne et des gargouilles.
A l'ouest, un étroit pont-levis,
Des portes du gentil logis,
Haut ou baissé, défend l'entrée;
Car on ne saurait s'y risquer
Sans frémir, en oyant craquer
Sa mécanique délabrée.
Enfin, si vous sautez les cours,
Forcé d'employer vingt détours
A travers la ronce fourrée,
Au moyen d'un roide perron
Vous escaladez la maison,
Où l'on va tâtonnant dans l'ombre,
Au reflet sépulcral et sombre
D'épais vitraux farcis de plomb,
De contes bleus et de blason.

Et comme il n'est porte ou fenêtre
Par où le soleil pénètre,
Culs-de-lampes, voûtes, arceaux,
Distillent une verte pluie
Qui vous congèle jusqu'aux os;
Sans en excepter les héros,
J'entends héros en effigie,
Qui, dans leur calme galerie,
Au cœur des étés les plus chauds,
Ont le nez brillant de roupies.
Au fond d'ogives à feston
De pampre enlacé de chardon,
On voit leurs pâles seigneuries;
Chacun d'eux tient son écusson
Balafré de ses armoiries,
Et se rengorge vis-à-vis
Sa femme Edith, Olive, Alis
Ou Berthe, plus droite que cierges
Et drapée en botte d'asperges.
Au reste, leur accoutrement,
Leur tournure welche et gothique,
Répondent merveilleusement
Aux objets qui font l'ornement
De ce manoir mélancolique,
Où les rinceaux, frises, frontons,
Lambris, corniches, modillons,
Piliers, chapiteaux, arabesques,
Fourmillent de pantins grotesques,
Anges, monstres, saints et démons;
Mic-mac où la bible et la fable
Confondent leurs vieilles leçons.
Ému par les plus faibles sons,
Un écho triste et lamentable
Gémit dans chaque appartement
Qui, de sa calotte sonore,
Abriterait un régiment;

Je veux dire un détachement,
L'espace est fort honnête encore :
Mais, sans cogner à leur manteau
L'étui de son brillant cerveau,
Sous les énormes cheminées,
Le grand, le sublime Vestris
Ferait, du ballet de Pâris,
Les cabrioles forcenées.

Sous ses voûtes étançonnées,
Une tour présente à vos yeux
Toute la blanche artillerie
Du benoît temps où nos ayeux
Volaient, dans leur sainte furie,
Se faire assommer en Syrie.
Là, casques, corselets, cuissars,
Haches, rondaches, braquemars,
Armes, qui sait? peut-être fées,
S'élèvent en rouges trophées,
De la rouille noble aliment.
La cuirasse du preux Yoland,
Toute vierge sur le devant,
A mille coups sur la dossière.
Mais le concierge, homme savant,
Objecte à tout mauvais plaisant
Que mainte chronique guerrière
Assure qu'au champ de Crécy,
Un gros d'archers gallois occit
Félonneusement par derrière
Yoland, défendant sa bannière ;
Tant cette écume d'Albion
Redoutait son estramaçon.

Un escalier en limaçon,
Vrai trou, casse-cou redoutable,

Et plus noir que la peau du diable,
Vous élève ensuite au donjon,
Dont on n'atteint guère le faîte
Sans battre le mur de sa tête.
En cramponnant un pied surpris,
A maint degré dont le débris
Fuit sous la semelle pressante;
Outre que des chauve-souris,
En ce méphitique taudis,
La horde infecte et malfaisante,
En rasant vos yeux des festons
De son aile agile et piquante,
Vous force à grimper à tâtons.

Une plate-forme étendue
Vous rend enfin l'air et la vue;
Mais, surtout, d'un pas indiscret,
En badaud musard et distrait
Guignant le zénith et la nue,
N'approchez pas du parapet
Fourré de perfides broussailles,
A moins qu'il ne vous soit avis
D'aller, par les mâchicoulis,
Vous noyer au pied des murailles.

E.-Hyacinthe Langlois,

du Pont-de-l'Arche.

(Nous avons dérobé dans le portefeuille de M. Langlois cette bluette, qu'il a composée à l'âge de dix-huit ans.)

Dieppe.

1833.

Dieppe, par son peu d'éloignement de Paris et son rapprochement des côtes d'Angleterre, est un des ports de la Manche les plus fréquentés pour les communications entre les deux pays. Il n'offre point cette immense et continuelle activité qui distingue d'autres villes; il n'a point ce grand mouvement d'affaires, ce large développement d'opérations commerciales, auxquels ailleurs on semble ne pouvoir suffire; mais, dans certaines saisons, c'est un autre genre d'activité, qui procure des profits, moins grands il est vrai, mais suffisans à des désirs peu étendus. Cette ville, en été, est le but de voyages entrepris pour l'agrément et l'instruction. Elle a fourni, ainsi que ses environs, de belles pages à l'histoire. L'antiquaire y trouve de quoi exercer son goût investigateur, l'économiste des sujets de graves réflexions. De nombreux sites pittoresques s'offrent au crayon du dessinateur, à la curiosité de l'homme du monde, qui trouve à la satisfaire, soit dans l'as-

pect des plus riches campagnes, des hautes falaises blanches qui bordent la mer; soit dans l'aspect de cette mer tantôt calme, tantôt agitée, tantôt déserte, tantôt couverte de nombreuses barques de pêcheurs.

La route qui conduit à Dieppe en partant de Rouen, montre au voyageur une différence tranchée entre un pays de manufactures et un pays agricole. La ligne de démarcation est une futaie bien plantée, au milieu de laquelle la route gagne la plaine supérieure à l'active vallée que l'on a parcourue pendant trois lieues.

Jusque-là, c'est l'activité la plus grande; c'est une continuelle communication de voitures publiques, qui partent à heure fixe, plusieurs fois dans la journée. Les hameaux se succèdent presque sans interruption. Les maisons qui bordent la route annoncent, par leur construction et leur entretien, le bien-être de leurs habitans, placées qu'elles sont au milieu de jardins bien cultivés, entourées de parterres de fleurs, ombragées d'arbres fruitiers; leurs ouvertures laissent entrevoir des ameublemens de bon goût, simples et commodes. On n'y rencontre guère, il est vrai, que des femmes au milieu de leurs jeunes familles; mais, dès que le regard se porte sur les constructions vastes et élégantes dont la vallée est semée, on devine que c'est là que sont réunis les hommes employés à l'exploitation des filatures, des papeteries, des teintureries, et des manufactures où sont produits les divers tissus de coton.

Ces établissemens concourent d'une manière pittoresque à l'ornement d'un pays dont ils font et expriment la richesse. Il n'en est pas dont la disposition ne soit bien appropriée au paysage, au centre ou sur les bords duquel ils ont été placés par le dessinateur de ces jardins multipliés.

Mais, après cette concentration d'une vie si active sur un espace de trois lieues, quand on a à gravir la côte dont j'ai

parlé, les maisons ne se rencontrent plus que de loin en loin. Celles que l'on aperçoit sont, comme il y a un siècle et malgré les inconvéniens, couvertes en chaume; l'argile y remplit encore les places que la charpente avait laissées vides. Les paysans, rares sur ces grands espaces, ont toujours ces vêtemens grossiers dont les anciens cultivateurs se couvraient dans leurs travaux rustiques. Les tissus, imperméables tant ils sont épais, dus aux toisons des brebis nourries sur le champ même ou au dur chanvre qui y a été récolté, n'y sont point encore remplacés par ces étoffes moelleuses dont la matière a été importée d'un autre monde, et que l'industrie manufacturière a su mettre à la portée du moins riche, avec autant d'utilité que d'agrément. Au lieu de ces jardinets remplis de fleurs odorantes, que l'on a admirés dans la vallée, on n'accède aux maisons des fermiers qu'à travers des monceaux de fumier, d'où s'exhalent sans cesse des vapeurs nauséabondes. L'attention n'est plus arrêtée avec charme sur ces temples élevés au travail industriel, et sur leurs habiles desservans; mais, en étendant ses regards, on aperçoit des champs couverts de froment et de colza, séparés par d'épais bouquets d'arbres, qui semblent ne laisser d'intervalles entre eux que pour permettre d'apercevoir une immense étendue de terres occupées par une culture soignée autant que bien entendue.

Tel est le riche paysage que l'industrie agricole offre au voyageur pendant neuf lieues. Bientôt on découvre la mer à l'extrémité des longues vallées qui se succèdent : elle annonce la prochaine arrivée à Dieppe.

On n'a pas encore aperçu la ville que présagent de jolies maisons de campagne, et déjà une autre vallée, sur la droite, vient s'emparer de vos souvenirs. Une colonne, élevée au milieu d'un tapis de verdure, au devant d'une forêt dont on n'aperçoit pas les limites, rappelle cette bataille d'Arques,

où le prince qui sut conquérir son royaume triompha d'une armée de rebelles ligueurs avec une poignée de soldats fidèles. C'est près de ce champ qu'il écrivait : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu et tu n'y étais pas ! » Exquise analyse de deux sentimens qui occupaient une si grande place dans la belle ame de Henri, la gloire et l'amitié!

Enfin, l'on parvient devant ces murs qui renfermaient des citoyens si français, qu'ils ne songeaient pas que leurs maisons allaient être réduites en cendre et leur fortune anéantie, tandis qu'ils avaient à s'opposer au débarquement de l'ennemi. Honneur à eux à jamais !

La porte par laquelle on entrait en ville a été abattue, et l'on ne s'est pas même donné la peine de ragréer la portion du rempart à laquelle elle s'attachait. Une partie de ce rempart, plus éloignée, a fait place à un bassin projeté il y a plus d'un demi-siècle, commencé il y a plus de cinq lustres, et qui sera encore long-temps dans cet état si l'entrée du port reste obstruée, si le commerce maritime n'y reprend pas la vigueur qu'il eut autrefois. Les Dieppois, assurent les historiens de cette ville, se livraient jadis avec activité à la pêche de la baleine; ils disputent aux Basques le premier rang parmi ceux qui l'exploitèrent jadis, et Dieppe est aujourd'hui un des derniers ports de la Manche où cette industrie ait repris faveur. Tandis que le Havre a, depuis plusieurs années, expédié un grand nombre de navires pour cette pêche, les armateurs de Dieppe, que l'exemple aurait dû émouvoir, n'en ont encore armé qu'un petit nombre. C'est que l'esprit d'association n'a fait que de faibles progrès parmi eux.

Le pont de pierre de sept arches qui joignait le faubourg du Pollet à la ville, est détruit, et ces deux portions de la population ne communiquent plus que par un pont flottant, ou sont obligées de faire un grand détour : temps perdu,

fatigue inutile. Mais, quelle que soit la nécessité d'un pont fixe à cet endroit, c'est avec patience qu'on en attend le rétablissement.

La tour à laquelle ce pont aboutissait, et qui fermait la ville de ce côté, était devenue inutile; elle n'existe plus, et l'air circule dans des souterrains d'où la lumière était bannie depuis leur construction, et qu'on a plus de peine à démolir qu'on n'en a eu à les édifier.

Plus loin est l'embouchure d'un canal qui devait ouvrir une communication facile avec Paris. On semble disposé à l'abandonner pour entreprendre un chemin de fer. Laquelle des deux voies sera préférée, laquelle sera achevée? C'est ce qu'on ne saurait dire, dans un pays où l'on voit tant de choses commencées et abandonnées.

Retournons à la porte de la Barre. A notre gauche est le château, que défendirent avec honneur et avec avantage tant de braves guerriers, quoiqu'il fût dominé. A ses pieds est une décoration de planches peintes, élevée sur la plage, assise sur le galet mobile, battue par les lames qui semblent devoir l'engloutir : c'est l'établissement des bains de mer. On dirait la représentation de deux âges, dont l'un fondait solidement des monumens durables, dont l'autre ne s'occupe qu'à satisfaire futilement des désirs d'homme, chez lesquels ils se succèdent si promptement, qu'à peine l'un peut être rempli avant que l'autre soit formé.

Non loin de là est la salle de spectacle, jolie miniature, près de laquelle sont rassemblées des boutiques de boulangers, comme pour exprimer ce qu'exige notre époque : *Panem et circenses.*

A peu de distance est l'église de Saint-Remi, fondée en 1522, depuis si long-temps restée sans être achevée, et qui ne le sera jamais.

On y remarque le tombeau du brave Sigogne, qui ne voulut point être complice du crime de la Saint-Barthélemi. On la quitte bientôt pour aller admirer l'antique Saint-Jacques, dont les découpures, les pendentifs attestent l'âge. Elle est du XIIIe siècle.

La longue Grande-Rue perd chaque jour de la triste uniformité de ses constructions, dont on a dit avec raison que « l'architecte pouvait faire mieux, mais ne pouvait faire pis ». On y voit moins qu'autrefois de produits d'une industrie qui a joui d'une grande réputation. Les Dieppois avaient celle de travailler l'ivoire avec une rare perfection. Quoique le nombre des boutiques où ces ouvrages sont présentés à la curiosité des acheteurs, soit moindre qu'il y a cinquante ans, l'ivoire s'y montre encore sous toutes les formes : Henri IV et Napoléon y sont placés à côté de grotesques magots ; près de charmans modèles de vaisseaux modernes, sont des bas-reliefs de la bataille d'Arques; de jolis nécessaires à ouvrages sont rangés au milieu de délicates bombonnières, ou de ces boîtes pures encore et sans tache, destinées à renfermer, pulvérisée, la plante que Nicot importa en Europe.

Les quais, presque déserts en cette saison, sont couverts, au printemps et en automne, d'une population dont la pêche du maquereau d'abord, puis celle du hareng, excitent et entretiennent l'activité; c'est la seule industrie lucrative qui soit restée à cette ville, qui, du reste, la partage avec les autres ports de la Manche. On accuse ceux pour le compte desquels elle est exercée de chercher à accroître leurs profits par une fraude d'autant plus condamnable, qu'elle aura pour résultat d'éloigner les acheteurs, et de tourner au détriment de la nombreuse partie de la population qui concourt à la préparation de ces salaisons, et qui sera ainsi victime de la cupidité de ceux qui les font travailler.

La saison des bains attire à Dieppe beaucoup d'étrangers, soit régnicoles, soit des autres nations. Cependant leur nombre diminue à mesure que d'autres villes ont formé des établissemens semblables.

Ne cherchons pas ici d'établissemens scientifiques ni littéraires. Quelques archéologues, qui s'étaient réunis en société, n'ont pas tardé à se séparer; et cependant, aux portes de la ville, se trouvent des ruines propres à exciter les recherches des antiquaires. Ce grand retranchement, si bien conservé, a-t-il été élevé par les Gaulois ou par les Saxons? Est-ce un camp romain ou la cité de Lymes? Ces questions sont encore indécises. Une bibliothéque de quelques mille volumes, visitée par deux ou trois lecteurs, est placée dans une des cours du collége, où peu d'élèves suivent de faibles études. C'est là qu'enseignaient autrefois les oratoriens; c'est là qu'était le logis du négociant Ango, dont la richesse secourut plusieurs fois le trésor royal.

N'oublions pas, au reste, que Dieppe est la patrie de Duquesne, ce célèbre marin; que l'abbé de Vertot est né peu loin de cette ville, qui a donné le jour à plusieurs autres personnages honorablement cités dans les biographies.

Mais si les Dieppois semblent aujourd'hui donner peu de soins aux sciences et aux lettres, qui sont pourtant d'un si grand prix, en revanche on y cultive encore les sentimens d'une piété religieuse, quoiqu'elle se sente un peu des anciennes superstitions consacrées dans les siècles précédens, et dont on a eu peine à empêcher les démonstrations publiques. On rencontre, dans les familles, les vieilles habitudes patriarcales; le respect des enfans pour les auteurs de leurs jours, la déférence des jeunes frères pour leurs aînés, y sont généralement conservés. Cela vaut mieux que d'être des savans superficiels, ou de ces sceptiques à la mode, qui doutent même de la vertu.

On ne peut aller à Dieppe sans céder à la tentation de toucher les limites de la Normandie et de la Picardie, les confins des départemens de la Seine-Inférieure et de la Somme séparés par la Bresle, petite rivière qui se jette dans la Manche, au Tréport, qu'elle laisse sur la gauche. On parcourt, sur une route parfaitement conservée, parce qu'elle est peu fréquentée par le roulage, six lieues, au bout desquelles se trouve la ville d'Eu, qui appartient au premier de ces deux départemens, tandis qu'un de ses faubourgs dépend de l'autre.

Eu, disent les historiens, remplace une cité qui exista non loin de la ville actuelle. On a trouvé souvent, et si l'on effectuait quelques fouilles, on trouverait encore, dans les environs, des médailles romaines, des débris de vases antiques. On procura, il y a peu d'années, à une princesse qui semblait affectionner ces parages, le plaisir d'en découvrir elle-même quelques échantillons. On avait eu soin de les replacer méthodiquement au lieu où ils s'étaient d'abord montrés aux yeux d'un antiquaire, dont cette trouvaille avait récompensé les recherches. C'est ainsi que, quelques années auparavant, une autre princesse eut, sur la rade du Havre, la satisfaction de pêcher elle-même un beau poisson, sorti de l'eau depuis plusieurs heures, et que l'on avait eu l'attention de placer adroitement au bout de la ligne que tenait l'impératrice. Pauvres gens que les princes! comme on les abuse! Ils croient bonnement que le hasard les favorise, et l'adulation seule fait naître ce hasard! Aussi, ils ne peuvent concevoir les peines que coûtent aux antiquaires ou aux pêcheurs ce qu'ils font, eux, avec tant de facilité. L'histoire, cependant, prend le soin minutieux d'enregistrer même ces fadaises; mais l'histoire n'est pas faite pour les princes; leur vanité ne s'arrange point de son inflexible vérité.

Quoi qu'il en soit des antiquités dont Eu est peu éloignée,

on n'y va guère que pour voir le château. Ici les souvenirs historiques se pressent ; mais, avant de s'y livrer, on honore le respect religieux que les habitans ont voué au prince sage et vertueux auquel ce château appartenait dernièrement, et qui venait souvent l'habiter. Le duc de Penthièvre est toujours leur divinité tutélaire, et s'ils rendent grâce au propriétaire actuel des embellissemens qu'il y fait faire, et qui le rendent plus digne d'être une habitation royale, ils remarquent, avec reconnaissance, que l'ancien aspect du château est soigneusement conservé.

La position est remarquable. A l'extrémité d'un parc agréablement dessiné par *Lenôtre*, et où croissent, à côté des vieux arbres plantés par le jardinier de Louis XIV, ceux qu'y fait mettre le propriétaire actuel, se trouve un joli pavillon d'où l'on aperçoit le Tréport et son ancienne abbaye, sur la rive opposée de la Bresle; Mers, village de Picardie, dont l'aridité contraste avec la fertilité verdoyante de la Normandie, et au-delà, une partie de la Manche. Là, autrefois, le duc de Penthièvre venait méditer les préceptes de la religion qu'il professait ; là, aujourd'hui, les jeunes rejetons de ce sage prince viennent, sous les yeux de leurs parens, se rappeler la mémoire d'un aïeul qui leur a laissé de si beaux exemples. Ce pavillon, que j'avais vu, il y a trente-huit ans, dans un pénible état de dégradation, est aujourd'hui, comme tout le reste, parfaitement restauré. C'est au-delà de cette partie du parc qu'est la ferme, seule dépendance productive de ce beau domaine. A l'autre extrémité, le prince, dans les goûts duquel il est de réunir toujours l'utile à l'agréable, a fait établir une scierie, dont l'activité et les produits enseignent aux habitans ce qu'on peut obtenir du travail. C'est par l'exemple que l'on conduit les hommes, bien mieux que par des préceptes ou des conseils.

Lorsque je vis ce château, il y a trente-huit ans, on avait cru que le meilleur moyen de le sauver de la destruction, qui s'acharnait alors sur les grandes propriétés, celles surtout qui avaient appartenu à la famille royale, était d'en faire un hôpital. Il devait recevoir les malades évacués de l'armée du Nord; mais, à mesure que le théâtre de la guerre s'éloignait de la frontière, on ne pouvait plus user de ce prétexte. Le château devint une caserne d'invalides. Il n'y avait eu qu'un seul malade; il n'y eut que deux ou trois vétérans, qui en étaient plutôt les gardiens. Cependant la fureur de détruire se calma; mais le besoin d'argent était toujours pressant. On projeta de morceler cette belle propriété. On réussit à vendre quelques parcelles, qui pouvaient sans inconvénient être détachées; mais les citoyens surent habilement opposer de continuels obstacles à la vente du château et de ses dépendances immédiates; il fut conservé. Le premier consul en fit ensuite le chef-lieu d'une sénatorerie; mais, quand il le vit lui-même, dans le premier voyage dont il honora le département, il reconnut que le château d'Eu ne pouvait être qu'une habitation de prince, et il le réunit au domaine de la couronne. Au retour de madame la duchesse douairière d'Orléans, l'empereur rendit à cette vertueuse fille du duc de Penthièvre le château de ses pères.

Lorsqu'elle vint en reprendre possession, les habitans s'empressèrent de restituer au château les objets qu'ils avaient religieusement volés dans les temps malheureux, et qu'ils s'étaient fait un devoir de conserver avec soin. Ainsi, l'on voit encore, parmi les fauteuils massifs de damas cramoisi à bois doré, parmi ceux qu'a fournis, dans le commencement de ses travaux, la manufacture des Gobelins, un écran brodé par mademoiselle de Montpensier (la grande Mademoiselle), lorsqu'elle vint se reposer dans ce château des fatigantes distractions de la cour.

Une remarque à faire, c'est que, même quand il servit d'hôpital ou de caserne d'invalides, et quand ensuite un sénateur en fut doté, la belle galerie de portraits de famille, dont beaucoup sont dus au pinceau des maîtres des divers âges de l'école française, n'a éprouvé aucune dilapidation. J'ai retrouvé entière cette riche collection. Elle n'est plus, il est vrai, dans la galerie du rez-de-chaussée, mais répartie par ordre de familles ou de branches dans les divers appartemens dont elle est le seul ornement. Digne d'admiration sous le rapport de l'art, c'est une précieuse leçon de morale donnée aux jeunes princes, que ces effigies mises ainsi sous leurs yeux, d'hommes sages, prudens, courageux, dont ils ne pourront s'empêcher de méditer les exemples, tandis qu'ils apprendront à éviter les fautes de ceux dont l'histoire impartiale a inexorablement flétri la mémoire.

Les acquisitions successives que le Roi fait le mettront bientôt à même de dégager le château de quelques constructions particulières qui en gênent les abords, et de le mettre en communication directe avec l'ancienne église collégiale, beau monument d'une époque déjà reculée. On y remarque une chapelle souterraine, où sont replacées les statues des princes des maisons de Lorraine et de Guise, dont plusieurs y ont été, dans le temps, inhumés.

Le gardien des clefs était absent quand je m'y présentai.

Eu possède un collége établi dans l'ancienne maison des jésuites. Il a joui de quelque réputation; il l'a perdue depuis quelque temps, et paraît devoir la recouvrer sous la direction du principal actuel. Les tombeaux du duc de Guise-le-Balafré, et de la duchesse sa femme, sont dans l'église de ce collége. Ils sont dus tous deux à un habile ciseau. On raconte que deux blocs, d'un marbre choisi, avaient été remis à l'artiste. Il travailla d'abord au monument du duc. Dans le bloc où

il tailla ensuite la statue de la duchesse, il rencontra une veine grise, positivement à l'endroit de la face où le duc avait la balafre qui le caractérise; ainsi, c'est sur le beau visage de la duchesse qu'elle se trouve empreinte, tandis que celui du duc est de la plus pure blancheur. Dans le dépit que le statuaire conçut de n'avoir pas été assez heureux pour deviner cet accident naturel, qui lui eût été d'un si merveilleux secours pour l'effigie du duc, il se donna la mort.

Certaines gens ne pourront concevoir cette conséquence d'un dépit d'artiste. Il faut être artiste soi-même pour la concevoir.

THOMAS. (Rouen.)

Le Nouveau Né.

Bien venu, mon enfant! mon jeune, mon doux hôte!
Depuis une heure au monde.... Oh! que je t'attendais!
Que j'achetais ta vie!... Hélas! est-ce ta faute?
Oh! non, ce n'est pas toi qu'en pleurant je grondais:
Non! car tu m'as aimée avant eux, moi, ta mère!
Pas vrai que tu m'aidais dans cette joie amère?
Pas vrai que tu souffrais, petite ombre de moi,
Enfant né de ma vie, où je reste pour toi?
Du jour, par mes regards, je t'allumais la flamme;
La nuit, je descendais au fond de ta prison;
Des mauvais souvenirs te sauvant le poison,
J'aurais voulu te faire un ciel près de mon ame!
J'aurais voulu voir Dieu pour te créer plus beau;
Pour imbiber ton cœur de sa grâce profonde,
Et pour faire couler un peu de son flambeau
Sur ta raison aveugle, à ton entrée au monde!

Ne va pas l'oublier! je t'ai parlé de Dieu;
Je t'ai fait de prière, enfant! de tendres larmes;
J'ai formé ton oreille aux échos du saint lieu;
Je t'ai caché vivant à toutes nos alarmes;
Et j'allais au soleil couchant sécher mes pleurs,
Pour te rendre suave et pur comme les fleurs!

Ou dans les roseaux verts je t'emportais, pensive,
Pour t'abreuver du bruit de quelque source vive
Qui, sur ma fièvre lente épanchant sa fraîcheur,
Te baignât dans l'air pur que t'aspirait mon cœur!

Souviens-toi que souvent, seuls au fond d'une église,
Nous regardions long-temps les anges aux fronts blancs;
Que je t'y promenais invisible à pas lents,
Modelant leurs beaux traits sur ta forme indécise :
J'ai bien fait! Nul enfant n'a rapporté des cieux
Tant d'azur inondant sa profonde paupière;
Et l'on n'a vu jamais, d'un front si gracieux,
Jaillir tant de rayons de vie et de lumière!
De tout ce que j'aimai tu m'offres quelques traits!
Qu'un si petit visage enferme de portraits!
Que d'anges envolés sans pouvoir les décrire,
Dans ton sourire errant reviennent me sourire!!!

Et je l'avais rêvé quand je sentais ton cœur
Éclore et battre faible à mon flanc créateur :
Dans mon humble abandon, qui m'eût fait une offense,
Quand mes heures veillaient autour de ta naissance?
Tout, c'était toi! Mes yeux, enfermés sous ma main,
N'ont appelé personne en ce monde inhumain;
Personne! pour veiller un moment sur ma tête
Et dérober mon fruit au vent de la tempête :
Oh! mais! lorsqu'en ton nom je regardais les cieux,
Un sourire passait dans les pleurs de mes yeux;
Dieu se montrait au loin sous cette nue amère;
Dieu, dans ma pauvreté, me laissait être mère;
Et j'envoyais à Dieu mes baisers ou mes cris,
Les doux cris d'une femme à qui Dieu donne un fils!
Ton berceau, vide encor, peuplait ma solitude;
Un Ange respirait par moi sa nuit, son jour;
Je couvais son sommeil; j'en étais le séjour!
On ne meurt pas d'orgueil et de sollicitude!

On ne meurt pas d'orgueil et de sollicitude !
Aussi, j'ai cru tomber triste sur mes genoux,
Quand on me leva seule et comme trop légère,
Cherchant le poids aimé d'une tête si chère ;
Car, si près que tu sois, l'air circule entre nous....
Déjà ! je ne suis plus l'heureuse chrysalide
Où l'ame de mon ame a palpité neuf mois !
Mais à ta frêle fleur si j'ai servi d'égide,
Homme un jour, reviens-y t'appuyer quelquefois !
Je suis ta mère : un nœud nous a tenus ensemble ;
C'est le secret du ciel...le ciel te l'apprendra :
On adore toujours ce que le ciel assemble.
Toujours où ce lien se brise.... on souffrira !

Des femmes me l'ont dit; oui, notre ame étonnée,
Quitte d'un doux fardeau, vacille consternée ;
Nous n'osons pas le dire, et nous pleurons tous bas.
Que de larmes l'enfant coûte à la mère !...hélas !
D'hier, nous sommes deux ! Le souffle de ta bouche
Se mêle à chaque souffle étranger qui te touche,
Et je pleure ; pardon ! mon jeune bien venu,
Au monde pour moi seule, et du monde inconnu !...

Dieu d'amour ! dieu des mères !
Dieu des petits enfans !
Sur nos routes amères,
Où volent les chimères,
Où pleurent les vivans,
Dieu qui seul nous défends :

La plante délaissée
Qui te regarde ici,
La colombe offensée,
Sous son aile blessée,
Et moi qui parle ainsi,
Tu nous aimes aussi !

Ma mère était ta fille,
Et ma mère pleura !
Mais le sort se dessille,
Ange de la famille,
Au sort qui l'aimera,
Mon enfant sourira !

Toujours il te devra, Sauveur, né d'une femme,
Quelque songe d'en haut pour bercer sa jeune ame !
Toi, cher petit dormeur ! notre monde te plaît :
Ton ame est toute blanche et n'a bu que du lait !
Depuis si peu d'instans descendu sur la terre,
Tes yeux nagent encor dans un divin mystère ;
Tu revois la maison d'où tu viens, ton beau ciel ;
Et ton baiser qui s'ouvre en a gardé du miel !

MARCELINE VALMORE.

Nous donnons à nos lecteurs les vers de Mme DESBORDES-VALMORE, quoiqu'ils aient déjà paru à Rouen il y a quelques jours. Ces vers étaient destinés, par l'auteur, à la *Revue de Rouen*, et on ne les a fait publier dans un autre journal qu'en les détournant de leur première destination.

Un Amour d'Artiste.

L'ATELIER.

Après mes souvenirs d'amour, les instans que j'ai le plus de plaisir à me rappeler sont ceux que j'ai passés en l'intimité des artistes.

J'en ai connu bon nombre; mais, de tous, celui chez qui nous faisions le plus de folies, chez qui la gaîté allait le plus vite au délire, c'était ce brave Paul, garçon plein de verve, pétillant d'esprit, fantasque, paresseux, mobile comme un don Juan: Paul Dancher, l'auteur de la *Zuléika*, de l'*Arabe au Désert*, du *Faris* et de tant d'autres remarquables ouvrages.

Certes, à le juger sur ses commencemens, nous n'eussions jamais cru qu'il dût s'élever si haut. Je vois encore son premier atelier, espèce de grenier repeint à neuf, sur les parois duquel il avait entassé mille objets au hasard. Je ne veux pas essayer la charge de ce tabernacle du désordre; après l'atelier d'Horace Vernet et la chanson qui peint celui d'un barbouilleur, c'est matière épuisée. Seulement, représentez-vous des plâtres, des ébauches, des livres loués traînant sur les chaises ou jetés

Lith. de Nicolas Périaux, à Rouen.

Hte Bellangé.

Amours d'Artistes, (Par G. Olivier.)

sous le pied mal étayé d'un chevalet, deux canapés couverts de hardes et de gantelets; puis animez tout cela d'une puissante gaîté de vingt-cinq ans, entretenue comme un feu sacré par une bande incessante de joyeux compagnons, et vous aurez une image assez exacte du domicile de notre ami Dancher, quand nous lui venions rendre visite.

Un jour, entre autres, — ce jour-là m'est resté gravé dans la mémoire parce qu'il nous mit sur la voie d'une liaison qui décida de sa vie, — nous étions cinq chez lui: un employé aux Domaines; Jules, alors à son premier roman; un élève du Conservatoire, digne émule de Berlioz; le maître du logis et moi. Paul se montrait de la meilleure humeur; le temps était serein et pur de ces nuages fauves qui viennent du sud-ouest, pour faire tant de mal aux constitutions nerveuses. Nous avions approché les deux canapés d'une sorte de mouvement perpétuel vendu comme guéridon par un marchand de bric-à-brac; dessus reposait une houka, dont la fumée s'épurait dans l'eau de rose; chacun de nous tenait une embouchure de la pipe indienne, dont il ne désemparait que pour jeter d'un seul coup à la masse, sa bouffée de fumée et son mot de conversation. Les arts étaient notre grand, notre inépuisable chapitre.

« Vive Dieu! » disait Jules, le plus jeune et le plus enthousiaste, « il est beau de voir son nom tiré à treize mille exemplaires! c'est à s'en pâmer d'aise. Aussi j'ai toujours en poche le numéro *des Débats* où l'on a parlé de moi. » Et, portant la main sur son cœur: « Oh! cher article! »

— Cher? je crois parbleu bien, répartit Dancher; à trente-cinq sous par ligne.

— Avec la *réclame*, ajouta l'étudiant en fugue et contrepoint.

— N'importe, répliqua l'employé; je trouve abusif d'avoir tant à payer pour se lancer dans le public, et si le gouverne-

ment était réellement l'ami de l'homme, il aurait une feuille officielle pour annoncer, gratis, les essais des disgraciés de la fortune.

— Moyennant quoi l'on aurait du génie par ordre et sur le vu-bon du *Sauveau* de cet autre *Moniteur*.

— Eh! Messieurs, repris-je, les arts n'ont plus besoin qu'on les protège; qu'ils aient le bon sens de s'adresser à tous, et chez tous ils trouveront de l'appui.

— Pourtant, dit le musicien, soyons justes; les rois, même en France, leur ont souvent donné de bons coups d'épaule. Sans Louis XIV, Henri IV, François Ier.....

— Oui, répartit Jules, tout frais émoulu sur la chronique, François Ier qui *encourageait* Raphaël et laissait brûler Dolet en place Maubert. Pauvre Estienne, vah! Dieu te doint miséricorde!

— Tout cela est bel et bon, dis-je à mon tour; mais, tenez, pour conduire un garçon de cœur en poste sur la route de la gloire, vive l'amour! mes seigneurs!

— Ma foi! vive la faim! plutôt.

— Vive la faim! vive la gloire! vive l'amour! vive l'esprit! Messieurs, vive tout ce qui émeut l'homme! car l'art, c'est l'émotion, et l'émotion c'est le mouvement qui crée tout, depuis la lumière jusqu'à l'ame.

— Houra! s'écria Jules; nous voilà mystiques comme des théologiens de Bonn. — Buvons comme eux. »

Et chacun prit son verre. Au même instant, quelques coups légers retentirent à la porte.

« Bon! dit Dancher, celui-là choisit bien son temps. »

On frappa de rechef.

« Eh! sacrebleu! entrez, la clef est à la serrure. »

On ouvrit; Paul baissa la tête en se mordant les lèvres.

« Mille excuses, Madame, de la manière un peu familière

avec laquelle j'ai eu l'honneur de vous recevoir, mais la camaraderie perd les artistes. »

Chacun de nous s'esquiva poliment à bas bruit, et notre ami resta seul en présence de la déité du jour.

LA PRIMA DONNA.

Peu de cantatrices ont excité autant d'enthousiasme que Julie Compita, et elle en était digne de tout point. Chez elle, ce n'était rien qu'une femme douce et bonne; mais, à la scène, c'était une créature idéale. Ses yeux bruns et brillans, son front pur, sa bouche et ses paupières mobiles, donnaient à chaque expression de sa physionomie une netteté, une vérité telles, qu'elle eût pu se passer de son délicieux organe pour rendre les situations les plus dramatiques. Il semblait, à l'ouïr et la voir, que le ciel donnât spectacle aux hommes; qu'il fît agir ce beau corps par les ressorts les plus habiles et comme un admirable mime, tandis qu'une voix séraphique, dégagée de tout soin de la terre, chantait des paroles avenantes à son jeu.

La Compita était un de ces êtres qui se sentent une ame trop pleine pour la contenir tout entière, et qui, trop vifs pour la déposer goutte à goutte sur le papier, avec la plume ou le pinceau, ont besoin d'un public toujours prêt à recevoir l'impression qui les dévore.

On la savait si dévouée à son art, qu'on ne lui supposait pas un instant disponible pour l'intrigue; aussi ses camarades la traitaient-ils avec une sorte de respect: les plus diseurs de propos lestes se taisaient à son passage et se rangaient pour lui faire honneur. Comment, alors, venir ainsi, seule et presque mystérieuse, dans l'atelier d'un peintre de vingt-cinq ans?— Oh! pour ceci, je vais vous l'expliquer.

On n'est pas belle et prima donna célèbre, sans répandre bien des désirs dans cette salle qu'on électrise. Tandis qu'aux loges la haute finance et la diplomatie se gonflent à chaque regard que le hasard porte sur elles, au parterre, plus d'un artiste, tout à l'émotion, trouve à peine le temps de se dire qu'un jeune homme serait bien heureux d'avoir pour amour une pareille ame.

Paul était un habitué des Bouffes. Mais, sur lui, toute pensée sérieuse tombait comme une plume qu'on secoue et qui s'envole; sur lui, les affections passaient comme le souffle qui remonte un fleuve, et ride la surface sans arrêter le courant. Cependant les traits de Julie Compita le poursuivaient plus que toute autre image. Il buvait, il fumait, il courait; les traits s'obstinaient après lui; et lui, quand il était las de les porter, les jetait sur la toile, comme un fardeau dont on se débarrasse. Durant trois semaines, il avait ainsi recueilli chaque soir, au théâtre, un souvenir qu'il reproduisait le lendemain, à moins qu'une partie de chasse ou quelque rendez-vous ne le vînt distraire. — Un maître des requêtes, grand amateur de peinture, frappé du saillant de cette ébauche, voulut, malgré Paul lui-même, obtenir de Julie quelques séances.

L'aimable prima donna s'était prêtée de bonne grâce à ce désir, et, depuis près d'un mois, quand elle pouvait échapper aux importuns, elle venait poser à l'atelier. Cependant le travail avançait moins depuis que le modèle était là, qu'avant en son absence. A quoi cela tenait-il? Lui s'arrêtait souvent pour la regarder parler. Elle aussi se dérangeait pour aller examiner une esquisse reléguée dans un coin. Quand elle y trouvait quelque germe, elle engageait Paul à finir son ébauche : en vain il objectait qu'il ne sentait plus le sujet, elle exigeait qu'on s'y remît séance tenante; le portrait restait là.... — Que vous dirai-je? ils s'occupaient de trop de choses, ils causaient trop... ils s'aimaient enfin.

Du premier coup-d'œil, Julie avait sondé la passion qu'elle inspirait au peintre; du second, elle avait jugé son caractère et ce qu'il fallait faire pour lui.

Paul était un composé bizarre de force intellectuelle et de faiblesse morale: tantôt une folle joie s'emparait de lui, il lui échappait des exclamations sans suite; ses amis le trouvaient heureux d'être ainsi fait; le lendemain, advenait une tristesse sans cause: il était brusque, méfiant, il se croyait en butte à la haine universelle; puis, l'orage passé, reparaissait le brave garçon, nerveux, dispos, adonné au plaisir, aimant les femmes et la dissipation avec toute l'ardeur d'un fils de famille qui n'aurait rien de mieux à faire.

Pour peu qu'un homme ait un caractère, il en empreint tout ce qui le touche, et le désordre qui régnait dans l'atelier de Dancher n'était pas moindre dans sa tête. Aussi, nulle étude suivie; après deux jours de travail, il se croyait le droit acquis d'en donner huit au délassement. Que de nuits coulées en débauches chez la Marianni! que de jours perdus en pâles somnolences! — Alors, le remords le prenait, une étincelle de génie rallumait ce cerveau brûlant, et le consumait jusqu'à ce qu'elle se noyât dans du Champagne. Il sentait bien qu'il était né pour l'art, mais il ne savait quelle route suivre pour l'atteindre. Par instans, la peinture lui semblait froide et lente: il se mettait à faire des vers; mais la plume n'allait pas encore assez vite; il se maudissait d'ignorer la composition, il intriguait, il se faisait inscrire à une classe d'harmonie. — Le voilà musicien maintenant! — Au bout de huit jours, le répétiteur cherchait notre Dancher. Où était-il? — A Madrid, au bois de Boulogne, dînant avec un capitaine de navire, et lui faisant promettre de le prendre à bord de son corsaire, en cas de guerre maritime.

Tel était l'étourdi que Julie avait deviné, et dont elle se

promit de faire un homme. Elle comprit que, pour le mener à bien, il fallait le dominer, et, pour cela, se maîtriser elle-même. Car elle l'aimait aussi. Paul était un de ces hommes avec lesquels une femme ne se joue pas impunément; un de ces hommes à l'œil magnétique, au front large, à l'ame mobile mais forte, à la parole vraie, pour lesquels on éprouve toujours je ne sais quel entraînement, quels que soient, d'ailleurs, leurs folies et leurs défauts. L'ardeur qui rayonnait autour de lui équilibra promptement le cœur de Julie à la chaleur du sien; mais la belle cantatrice avait besoin, pour se dévouer, d'une excuse et d'un noble motif; aussi voulait-elle l'élever de toute sa hauteur, avant de se donner à lui.

Pour nous qui les observions, c'était un curieux spectacle de voir cette femme affectueuse et franche se combattre elle-même pour le vaincre, et soutenir une double lutte contre les supplications de Dancher et ses propres entraînemens, pour assurer à son amant une gloire et un amour durables.

L'INTIMITÉ.

Il y a, dans la vie, des heures, et ce sont les plus douces, dont on ne saurait rendre le charme. Elles n'ont rien d'incidentel, rien qui puisse faire une confidence; c'est une suite d'impressions qui tombent goutte à goutte comme une source, dont le murmure endort ceux qui l'écoutent, mais qui remplissent l'ame qui les reçoit. Telles furent les heures que Dancher passa, durant tout un été, près de la belle prima donna. Chaque soir, ils se rencontraient au théâtre; le matin, à l'atelier ou dans le boudoir de Julie.

Au théâtre, quand une expression de physionomie ou de

chant avait excité l'admiration du parterre, un regard jeté sur Paul semblait lui dire : « Voyez et profitez, voilà comme il faut sentir et rendre. » — Dans le boudoir, c'étaient des lectures, de sérieuses études. En vain une seule pensée occupait le jeune artiste, il devait acheter, par une heure de méditations, quelques instans de propos amoureux. Julie faisait, avec notre Dancher, comme les sauvages avec leurs enfans auxquels ils montrent à tirer de l'arc; il fallait qu'il eût décoché quelque trait de génie avant d'avoir un mot d'amour qu'elle lui tenait suspendu sur les lèvres. A l'atelier, ce n'était pas assez pour elle de l'arracher à ce gouffre du *far-niente* qui fait sombrer sous voile tant de capacités; elle cherchait à régler son goût; chaque œuvre nouvelle subissait une critique sévère : tantôt la forme n'était pas assez pure, tantôt elle dominait trop l'expression. Celle-ci n'était pas assez explicite; il fallait recommencer.

Le jeune homme se dépitait, jetait ses pinceaux de côté, puis, boudeur comme un enfant, il s'allait blottir sur son ottomane, roulait avec dépit quelques cigaritos, et fumait en silence. Il se demandait si un pareil amour n'était pas une tyrannie.

« Somme toute, balbutiait-il à demi-voix, ce n'est pas un maître que j'ai voulu me donner; c'est une maîtresse. »

A ce mot, son front se déridait, il souriait; et Julie, reprenant sa prière, l'accompagnait d'un regard si doux, que de la prière ce regard faisait un ordre.

« Julie, répondait-il, encore à demi mutiné, comme vous abusez de votre empire sur moi! il faudra pourtant bien que cela finisse.

— Mon Dieu, vous pressez le temps que vous regretterez le plus. Que vous manque-t-il?

— Tout; vous ne m'aimez pas.

— Au fait, qu'est-ce que je fais ici? Sans doute j'y rêve et pense à d'autres...

— Alors, pourquoi cette pruderie?..... Votre main, ma Julie, un seul baiser!....

— Paul, voici votre scène de la fiancée en bon train. Sélim commence à prendre l'expression qui lui convient. Tâchez donc qu'on retrouve Byron dans la beauté de votre Zuléika; donnez à son regard ce mélange de candeur et d'amour, et.... nous verrons.... Eh bien! que faites-vous les yeux tendus sur moi?... Enfant que vous êtes, croyez-vous que ce ne soit rien d'avoir en tutelle un homme tel que vous? Si vous n'étiez qu'une intelligence commune, peut-être nous serions-nous déjà tout dit; mais le sort m'a confié l'ame qui doit animer un homme de génie; je tiens le seul fil qui la puisse fixer, je ne serai pas assez folle pour le rompre. »

Alors il se remettait à peindre, et Julie continuait à parler par instans, sans suite, comme les idées lui venaient.

— « Vous irez loin si vous voulez, vous, Paul... Cette figure est remarquable déjà... Oh! je serais si fière de vous forcer à être ce que vous devez être!.... C'est qu'il est beau, mon ami, de se voir dévoré des yeux par tout un public, d'être salué de son nom quand on passe, de dominer les hommes par l'opinion qu'on inspire, sans jeter un mot humiliant à personne. Je sais ce que c'est que la renommée; vingt fois, en rentrant le soir chez moi, j'ai remercié Dieu à genoux de m'avoir accordé une noble parcelle de son intelligence. Si je parvenais à porter la vôtre où je vois qu'elle peut monter, quelle joie!... Je suis heureuse de ma gloire; que serait-ce donc de la vôtre?... J'en deviendrais folle... — Eh bien, vous ne travaillez plus! allons, vous êtes un paresseux. »

Et c'était sa main, à elle, qui l'était venu chercher; lui,

n'avait fait qu'y poser ses lèvres ; tous deux pleuraient, et chacune de leurs larmes disparaissait dans le pli d'un sourire indicible.

Grâce à cette influence, le talent de Paul Dancher prit un caractère nouveau. Son atelier se peupla d'œuvres finies, et nous admirions ce prodige, que nous ne concevions qu'à moitié.

LE SALON.

« Pour qui cette Desdémone, lui dis-je un jour ?

— Pour le salon, me répondit-il.

— Bravo ! mon cher, travailler pour le public, c'est presque de l'ambition chez toi.

— Oui, l'ambition m'est venue : autrefois je ne cherchais que le plaisir, et maintenant je vise au bonheur. »

Lui qui, d'ordinaire, produisait si vite, cette fois fut long à terminer. Son tableau fut présenté tard et mis dans un mauvais jour ; mais une gracieuse lettre de femme obtint du directeur un changement favorable, et bientôt l'œuvre de notre jeune ami fixa l'attention publique. Nous qui l'aimions, nous étions là souvent, nous mêlant aux groupes qui se formaient, et saisissant avec avidité les éloges qui passaient de bouche en bouche. La Commission nommée pour décerner les récompenses n'oublia pas cet heureux début, et bientôt le Moniteur annonça que M. Paul Dancher était porté le premier sur la liste des artistes décorés.

Paul l'apprit au café de Paris, où, depuis son enfantement, il s'était fait immeuble pour se délasser de ses efforts. Il courut chez la *Compita*, dont il franchit tout d'une joie

l'escalier, l'antichambre et le salon. La première chose qu'il vit aux mains de la prima dona, ce fut le journal, que toute rose et rêveuse elle tenait encore à demi.

« Eh bien ! chère Julie, êtes-vous contente enfin ? » — Julie ne répondit rien des lèvres; mais, dans cet instant de silence, qu'il y eut de bonheur pour le jeune artiste ! qu'il lut bien dans ses regards ! — Allons, pas de descriptif. Il eut un baiser... le premier !

Hélas ! les baisers, l'or et les honneurs sont trois séductions dont on ne sait ni borner, ni repousser l'attrait ; aussi ne sembla-t-il pas à Paul que ce fût assez de ce premier délice. Il pressait avidement les mains de son amie. — « Chère Julie, s'écriait-il, mon amour ! ma vie ! » — Mais elle se leva d'un brusque effort : « Paul, parlez-moi de mon succès d'avant-hier. »

— Et que voulez-vous donc de moi ? Madame : il vous fallait de la renommée; en voilà de reste. Ne suis-je qu'un jouet, maintenant ? ou n'ai-je point encore assez fait ?

— M. Dancher, je joue ce soir Desdémona : me ferez-vous l'honneur de me venir voir ? »

Le jeune homme sortit dépité. — « Ma foi, j'en ai assez, dit-il. Je me croyais au but ; je me tue pour elle, et je n'en obtiens rien ! au d..... »

Un scrupule d'amant arrêta le mot sur ses lèvres. Le soir, le parterre fut enthousiaste pour sa cantatrice favorite. Une couronne et des vers lui furent jetés sur la scène. Elle était déjà dans sa loge, que les applaudissemens retentissaient encore. Une fois seule avec Dancher : « Voilà un beau triomphe, dit-elle ; mais vous, Paul, comment trouvez-vous que j'aie joué ?

— Je ne sais, répondit-il, si c'est rancune, ou si vous m'avez fait à une autre manière... Sans doute vous étiez admirable comme toujours, mais d'ordinaire vous avez plus

de naturel. Il semblait que vous fissiez effort pour être sublime.

— Cependant, que d'applaudissemens! »

Il secoua la tête.

« Tenez, mon cher Paul, je vois que vous m'avez comprise... Moi aussi, je ne demanderais rien de plus pour vous que l'éloge des journaux, la décoration, l'assentiment public, si vous étiez mon fils ou mon époux; mais mon amant! c'est moi qui le veux juger d'abord, non sur ce qu'il fait, mais sur ce qu'il peut faire. Est-ce qu'un indifférent vous devine?

— Et si vous espérez trop de moi!

— Non, non, là-dessus je ne m'abuse pas; » et, portant la main sur son cœur : « j'ai là un regard magnétique qui voit en vous mieux qu'aucune somnambule. »

Paul s'assit comme saisi de mal; son front tomba sur sa main droite, l'œil fixé sur la terre; il resta quelques instans en silence, passant ses doigts convulsifs entre ses cheveux; puis il se leva pour sortir. — « Eh bien! Paul, ne me direz-vous pas d'autre adieu?..... »

Quarante jours, nul de nous ne put aborder Dancher; en vain faisions-nous guet ou bacchanal à sa porte, elle restait close. L'inquiétude nous saisit; je volai chez la Compita: on ne l'y avait vu qu'un moment la semaine précédente; nous le crûmes pris de quelque folie nouvelle, et nous attendîmes patiemment qu'il plût à cette lune prendre terme.

Enfin les journaux annoncèrent une représentation au bénéfice d'un artiste étranger, représentation dans laquelle Julie dut remplir un rôle en dehors de son répertoire habituel. La salle fut comble; faute de place à l'orchestre, je me faufilai dans les coulisses et m'y blottis en observateur. Je ne tardai pas à apercevoir Paul, appuyé contre une colonne, et dévorant des yeux la belle cantatrice. A chacune de ses sorties,

il tombait dans une morne rêverie, et ne s'éveillait qu'à ses rentrées. Enfin, dans un moment où Julie, poursuivie d'une pensée poignante, venait tomber à genoux sur un prie-dieu les yeux levés au ciel et les mains jointes, il ne put retenir une exclamation.

« Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! si cela se pouvait rendre ! »

On se mit à rire à l'entour; lui s'échappa sans prendre garde à personne. A la fin de l'acte, je vis bien remettre un billet à Julie ; mais depuis seulement j'ai su ce qu'avait fait notre ami.

Il sortit de l'opéra, comme Archimède de son bain, enlevé par l'émotion, comme une proie par un vautour. Il courut se renfermer chez lui. Toute la nuit, il arpenta sa chambre à grands pas, maudissant le théâtre de ne donner de telles inspirations que le soir, maudissant le jour de ne pas venir à lui, tandis qu'il était si plein de ses images. Il étreignait sa poitrine haletante et son front mouillé de sueur, comme pour y retenir la pensee dont ils étaient gonflés ; il semblait un homme qui veut dire un secret étouffant, et à qui la parole manque.

Dès que parut le jour, il se mit à peindre; il peignit toute la matinée avec ferveur, avec volupté, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il s'endormit sur un sopha.

Quand il se réveilla, Julie était là... Julie debout devant le chevalet, immobile, tremblante, et les regards fixés sur le tableau. Il s'approcha d'elle et se tint en silence, suivant de l'œil chacun de ses mouvemens. Long-temps elle contempla cette toile sur laquelle chaque sensation de l'artiste, comme un rayon de lumière, se réfléchissait électrique, ardente et colorée ; elle contempla, jusqu'à ce que des larmes eussent obscurci ses yeux ; alors elle soupira, rougit, et, tombant aux bras du jeune homme :

« Paul, dit-elle, que voulez-vous donc de plus ? »

CONCLUSION.

Quelques années plus tard, après une assez longue absence, Julie Compita visitait Paul Dancher. Ce n'était plus le même atelier : celui-ci était brillant de bon goût et d'aisance; partout des gravures, des tableaux de prix, d'élégans passe-partout, où se confondaient les œuvres de Wilkie, de Charlet, de Gericault, les vastes compositions de Rubens, de Michel-Ange et du Poussin. Du reste, peu de travaux de Dancher.

Il le fit remarquer à Julie : « Je le crois aisément, lui répondit-elle; vos fruits ne sont pas de ceux qu'on laisse sécher à la branche. »

Le jeune peintre la conduisit vers un cadre couvert d'une écharpe qu'il souleva. Julie reconnut une scène dont le souvenir n'avait pu s'effacer de sa mémoire. Aussitôt l'émotion vint entre eux comme un ami qui vous parle à voix basse et qu'on n'ose interrompre.

« Chère Julie, reprit enfin Dancher, quelle influence n'avez-vous pas eue sur ma vie? Passé, présent, avenir, c'est à vous que je dois tout; sans vous j'étais perdu!

— Et cependant, répartit l'aimable prima donna, combien d'injustes soupçons n'attachiez-vous pas à mes refus! Mais je sentais ce qu'il fallait faire pour vous, et votre froideur même ne pouvait m'en détourner.

« Tenez, continua-t-elle, si j'avais eu le talent et l'esprit palingénésique de Ballanche, je vous aurais, dès-lors, expliqué ma pensée par le beau mythe grec de Daphné.

« Croyez-vous qu'il n'y ait rien sous cette image? ce Dieu de la poésie qui poursuit une nymphe rebelle, qui la poursuit jusqu'à ce qu'elle se change en laurier? Cher

Paul, ces fables là sont des leçons pour les hommes de votre trempe. Rencontrez un amour digne de vous : si vous l'atteignez de suite, c'est du plaisir, et rien de plus; mais, qu'avant de se rendre, il mette en jeu tout le ressort de votre ame, et quand vous toucherez au bonheur, votre amour sera de la gloire. »

G. Olivier.

Un Drame maritime.

« . . . Et le souvenir du marin
« S'efface sur la terre ingrate,
« Comme la brise du matin
« Ou la trace de sa frégate. »

(Ed. Corbière.)

Vous êtes heureux, si, avec des goûts d'artiste, vous avez joui une fois en votre vie de ces deux tableaux de notre poétique existence de marin : le calme et la tempête.

J'ai vu l'Océan dans toutes ses physionomies : pur et uni

Ce fragment est extrait d'un roman maritime que l'auteur fera paraître prochainement.

avec son cadre de mirage qui tremble dans l'horizon argenté, son ciel bleu qui s'y reflète, et le radieux soleil qui le traverse du scintillement de ses rayons dorés, comme une rivière de diamans.

Encore avec ses lames noires et longues, couronnées de flocons d'écume, leurs mugissemens mélancoliques sous un ciel voilé de lourds et épais nuages, dont les tons assombris s'harmonisent si bien avec cette nature de destruction !

Et puis, sur cette mer ou calme ou tourmentée, un drame dans toute sa puissance d'émotion, — avec toutes ses parties impressionnantes et sa conclusion d'anéantissement; — un drame où l'on ne peut être qu'acteur, dont on ne peut révéler toute la déchirante poésie !....

Ou bien un pauvre alcyon, assailli par la tourmente, qui se balance en rasant le contour des lames qui se heurtent et se brisent.. . . . . .

— Je vais vous en dire un, dont la pensée me traverse encore d'un sentiment bien pénible, quand j'y pose mon souvenir.

C'était à bord d'un beau et rapide navire, la *Florine*, un joli trois-mâts qui marchait comme une dorade.

Il pouvait être alors cinq heures du soir.

Depuis un bon moment, j'étais passé sur l'avant, pour donner un dernier coup d'œil aux voiles dont le mât de misaine était chargé, car la brise était faible alors; elle enflait seulement les plus légères et les plus élevées, tandis que nos huniers et nos basses voiles battaient contre la mâture, et dessinaient les cordages qui, par l'effet du roulis, frappaient contre elles.

Après une courte inspection, je remis le commandement du quart au lieutenant; et, en attendant l'heure du repas, je fus m'asseoir sur le beaupré.

Nous étions alors sous la ligne. Le temps était superbe, la mer pure et unie comme une glace de Venise; le bâtiment était mollement balancé par une houle lente et capricieuse, une houle qui se levait, puis baissait irrégulièrement comme un sein de jeune fille oppressé par une pensée d'amour. Oh! comme elle était belle alors, *la Florine!* Sa coque, d'un noir brillant, était resserrée par une large ceinture jaune, que brodaient en noir les sabords de ses caronnades; puis sa cuirasse d'un beau cuivre rouge qui se mêlait au bleu diaphane de l'eau, et ses jolies, ses légères embarcations vertes à longs filets dorés, pendues à ses côtés comme deux enfans jumeaux..... Et sa mâture effilée, d'où tombait un triple rang de bannières blanches..... et son gréement, ses cordages lisses et noirs comme la chevelure d'une jeune créole; et enfin mille autres beautés que nous développions, dont nous étions coquets pour elle..... Vrai Dieu! c'était un bien joli trois-mâts, *la Florine!* — Le soleil, qui baissait toujours, colorait déjà le couchant des plus riches teintes. Dans toute cette partie, le ciel était bleu pâle, pour se fondre ensuite dans un rose orangé, dans des tons de carmin et de feu. Dans l'est, de gros nuages, bizarrement découpés, bordaient l'horizon. C'étaient des édifices, des figures humaines, des chars, des animaux, ou bien des danses sataniques composées d'êtres dont les formes multiples changeaient à tous momens; leurs têtes semblaient couronnées par les derniers feux du soleil. Au couchant, c'étaient de petits nuages d'or effilés et sans corps, qui semblaient voguer dans cet espace de ciel, comme de légères barques sur un étang d'azur.....

Puis ajoutez à cela que la brise avait un peu fraîchi; de petites lames inoffensives se brisaient sur notre étrave, et retombaient en perlettes étincelantes sur la mer moirée d'écume blanche, sur laquelle la carène de *la Florine* renvoyait

le reflet rose de son cuivre poli. Le soleil touchait à l'horizon; notre petite girouette dorée jouait peut-être avec le dernier rayon, lorsque je regagnai le gaillard d'arrière à ces paroles du maître d'hôtel : « à table, Messieurs ! »

— Pendant le repas, j'ai grande envie de vous faire connaître notre état-major. Aussi bien aurons-nous occasion de retrouver, plus tard, un ou deux de ces braves marins, assis maintenant dans la jolie chambre de cailcédra de la *Florine*, vis-à-vis une table de roulis, où figuraient quelques conserves alimentaires de Colin.

Voyons ! lui d'abord, le capitaine ! un franc marin, cordieu! et qui en avait vu de grises ..... Du sang-froid, un œil d'aigle, et l'habitude du commandement que donnent vingt voyages pendant lesquels il avait parcouru l'Océan, au point que sa carte marine ressemblait assez au travail d'une araignée. Enfin, malgré qu'il portât des boucles d'oreilles et des souliers de castor jaune, malgré qu'il fumât des bouts de nègre, qu'il estropiât la Varsovienne sur un air qu'on ne connaît pas; malgré, dis-je, toutes ces particularités rien moins qu'importantes, c'était un bien brave homme et un franc marin, le capitaine.

Le lieutenant ! c'était un jeune homme le lieutenant; mais, dame ! un bon marin pour son âge. Un jeune homme très bien, ma foi ! Il vivait presque seul, et quand il n'était pas de quart il se retirait dans sa chambre, où il s'occupait à remplir un livre de croquis, dans lequel il y avait, entre autres choses, la plus délicieuse figure de femme.... des yeux bleus et mélancoliques, un joli nez grec, et une bouche ! c'était une rose, une grenade en fleur.... Il la regardait souvent cette figure, le lieutenant, il la copiait de cent manières; ou bien il prenait sa flûte et jouait, en la contemplant, certains airs doux, des airs dont on aurait voulu entendre les

paroles..... ou bien il chantait, d'une voix de jeune fille, de suaves romances de *Panseron*, qu'il brodait de colifichets rapides, et qui semblaient empreints d'un certain effort d'imitation..... Puis son chant faiblissait, mourait dans un dernier trait, et, plus d'une fois, à la dérobée, je l'avais surpris essuyant une larme qui perlait sur sa joue.

Du reste, quoiqu'il jouât de la flûte et qu'il lût tout aussi souvent *La Martine* et *Hugo* que *Bezout* et *Guéprat*, c'était un bon officier, le lieutenant!

Puis c'était le major; un jeune officier de santé, un bon enfant qui fumait toujours, voulait la république, et se querellait sans cesse avec le capitaine. Notre marin voulait, à toute force, lui faire entendre le rapport du système d'Archimède sur la quadrature du cercle, tandis que l'enfant d'Esculape voulait prouver l'infaillibilité du magnétisme animal, dans certaines opérations que le capitaine avait subies en revenant de Marseille par Montpellier.....

Enfin, venait maître Thomire, un vieux loup de mer qui avait suivi partout le capitaine. Son occupation favorite était de faire des chaussons de lisière, qu'il prétendait échanger au Chili contre du quinquina. Il chantait le *Chien fidèle* avec une voix à casser les vitres; il avait un poing à défoncer un hunier; il ne parlait qu'en roulant, bord sur bord, un œil effaré recouvert d'un épais sourcil noir. Quant à son autre œil, c'était malheureux qu'il fût crevé, car, comme le sourcil en était brûlé, on aurait peut-être pu en arrêter au juste la couleur; à cela près, et quoiqu'il fût un peu saint-simonien, en ce qui regarde la communauté des biens, c'était un vrai loup de mer, maître Thomire!

Voilà tout l'état-major de la *Florine* la coureuse : le capitaine, moi second, Arthur le lieutenant, le docteur et Thomire.

Pour en revenir, ce jour-là c'était un samedi, et le samed

on donnait à l'équipage une bouteille de tafia, usage consacré à bord de la *Florine*. Tous les soirs, j'avais habitude de causer avec Arthur le lieutenant ; le capitaine entreprenait le docteur ; Thomire faisait des chaussons, et le cigarre s'envolait ainsi en fumée, en attendant le quart de la nuit.

Mais, ce soir-là, après dîner, Arthur fut s'asseoir dans une des pirogues, du côté où le soleil s'était couché. Ne voulant pas l'interrompre dans ses rêveries accoutumées, et me souciant peu de la conversation des autres, je passai sur l'avant du navire, qu'égayait alors la bouteille du samedi, pour entendre les chants qui accompagnaient les libations de tafia faites par les *mathurins*.

— « C'était à Alger donc, qu'il y en avait du tafia et d'la liqueur », disait un des matelots. « Oh ! j'en avons-t'y bu dans l'canot major ! Ah oui ! on peut dire qu'il y en avait là, du vin sucré, d'la parfaite amour, et du tafia !.... Pas vrai, *calisien*.

— Ah ! oui, répondit le calaisien, c'était d'la fameuse liquide que l'commandant buvait, qu'il avait trouvée dans l'*séral*. Y n's'était pas embêté, lui ! Eh ben, j'en avons eu tout d'même une *boutelle*, que j'avons rabiottée, qu'avait son étiquette, mais qu'avait son bouchon qui n'y était plus. Mais c'est égal, ç'avait encore une fameuse odeur ; ça sentait la rose, la tulipe, tout ça qui pue bon, quoi ! — Voyez-vous, ceux-là qu'avaient chambadé l'*séral*, y n'avaient pas pris l'moisi : y n'avaient laissé comme ça que l'cidre et la restante d'vieux vin pour la *cabillote*, des vrais roués enfin !.... Eh ben ! la boutelle-là, c'est l'patron qui l'a eue avec l'étiquette qui y avait des fleurs en écrit dessus..... Il a mis des pimens d'dans, l'patron ! et ça aura été des fameuses pimens, mâtin !

— Ah ! dis donc, Croc ! dit un autre au voilier du bord : Tiens ! tu devrais nous chanter la chanson d'Alger, que

l'général Bourmont a faite faire après que l'dey a été enfoncé.

— Ah oui ! chante ! s'écrièrent les autres ?

— Tiens, dit l'un d'eux en lui présentant la bouteille de tafia, pompe ça, vieux canard ! c'est l'restant, ça va te rincer l'gosier, que ça va aller à *réa.*

— Allons, tout d'même, répondit Croc; ça y est :

« La paix est faite en Alger,
« Que j'attends depuis long-temps;
« Nous allons revoir nos pères,
« Qu'il m'attend depuis long-temps.
« Plus de guerre, plus de bivouac,
« Altérant trop ma santé,
« Adieu donc, triste frégate,
« Que je m'ai tant ennuyé ! »

Chantez en *clorus* vous autres!

« Plus de guerre, etc.

— Dites donc, Croc ! comment que s'appelait la frégate-là.

— C'était la Bail.... la Bailla....

— La Baladine ? dit le calaisien.

— Ah oui ! reprit un autre, celle là ousque le commandant voulait faire couper les oreilles aux matelots pour qu'ils n'auraient point la figure faite comme lui....

— Non ? je vous dis, moi ! c'était....

— Allons, vous autres, allez-vous vous taire ! interrompit Croc; ils sont toujours à couper la chique au monde, ceux-là !

— Bon ! Comben que t'est de ton plat pour nous faire taire, toi ? C'est d' s'explications.....

— Qui ? Quoi, des explications ? V'la-t-il pas un beau maître d'école ! Ah ! pauvre gars, va ! si jamais j'ai besoin d'une fournée de sots, j'te prendrai bien pour mon levain.....

— Allons ! vont-y s'taire ceux-là ! reprirent les autres.

— C'est pas pour dire; mais ce croc-là, avec sa figure à l'E. quart S. E., y voudrait faire peur au monde...., comme si qui s'rait quel'légume. Mais ça ne prend pas, nous ne nous éventons pas, allez !

— Allons, allons ! à quoi qu'ça sert d'disputer comme ça sur la tête d'un clou ? N'parlons plus d'ces cinq sous là.... Allons, va ! chante Croc ! continue, tu n'es jamais content quand ça va mal, toi !

— Tout d'même, dit celui-ci.

Ensuite :

« A bord de cette galère,
« On ne parl' que de frapper ;
« Tous les jours on pass' conseil,
« Et la cale à volonté.
« Nous entendons toujours dire,
« Par ces méchans gourganniers :
« Si tu ne vas pas plus vite,
« Je te ferai retrancher.

« Quand nous s'rons rendus à Brest,
« Nous aurons le cœur content ;
« Chacun ira chez s'n' hôtesse,
« Prendre bien de l'agrément.
« Quand nous serons dessus la route,
« Société de bons enfans ;
« Chacun aura sa feuill' de route,
« Pour aller voir leurs parens.

« Il y a quatr' fameuses canailles,
« A bord de ce bâtiment ;
« C'est le capitaine d'armes,
« Le lieut'nant, deux aspirans.

« On les entend toujours rire
« Dessus le gaillard d'avant;
« Et nous les entendons dire
« Que nous sommes des brigands.

« Si je meurs que l'on m'enterre,
« Aux archers du Panthéon,
« Je veux qu'on mett' sur ma tombe,
« Mon sabre et mon ceinturon.
« Sur ma tombe où je repose,
« Je veux qu'on mette en écrit,
« Entouré de belles roses,
« Le portrait d'ma douce amie.

« Mais vous, chères père et mère,
« Vous allez revoir vot' fils,
« Qu'il sort d'une vraie galère,
« Qu'il était bien maltraité,
« Par le.....

Dans ce moment, j'interrompis la romance de Croc, parce que, depuis un instant, j'observais à l'horizon un petit ourlet noir qui bordait la mer vers l'avant du navire. Comme les frêles esparres qui terminaient la mâture de *la Florine*, étaient chargés de voiles légères et de peu de résistance, je jugeai à propos de me débarrasser des plus difficiles à rentrer, et j'envoyai Croc et un autre terminer la chanson sur les vergues des perroquets, et rentrer les bonnettes. Pendant cette opération, je rejoignis le capitaine, que le docteur venait d'abandonner.

« Voici, lui dis-je, un petit grain devant nous; mais je crois qu'il passera à babord.... »

— Le capitaine ne me répondit point, jugeant, sans doute,

ce fait sans importance, et il continua à fredonner entre ses dents son air favori.

Je le quittai.

Dans ce moment on entendait des sons inachevés de flûte qui s'échappaient de la chambre par le vaste dôme de cuivre, et qui mêlaient la mélancolie de leur voix à la petite brise qui donnait à la *Florine* un sillage d'environ trois nœuds. Le capitaine continuait son air estropié, étrange..... Je ne sais, mais je trouvais dans ce chant monotone une mélancolie inusitée, comme aussi dans ces sons languissans de flûte doux et faibles.... Je jetai les yeux par-dessus les pavois; la mer était belle, seulement, de petites lames où tremblaient les rayons de la lune. C'était une nuit aussi sereine, aussi douce que l'espoir; le Ciel était pur et bleu, bleu parsemé d'étoiles brillantes comme la basquine toute pailletée d'une jeune danseuse espagnole; rien qu'un petit nuage blanc qui tachait ce beau ciel, dans la direction où j'avais vu le grain poindre.... A cela près, c'était le plus beau temps de la carte.

Le capitaine descendit bientôt, après m'avoir souhaité un bon quart.

Resté seul sur le pont, je m'approchai du timonnier pour surveiller sa route, puis je fus m'asseoir sur le banc de quart en pensant à Arthur, dont je venais de trouver le léger chapeau de *latanier*, oublié sans doute dans ses rêveries. Ce jeune homme m'intéressait, sa physionomie douce et spirituelle m'imposait; comme malgré moi je me sentais porté d'inclination vers lui; peut-être parce qu'il affectait un silence qu'un vain motif de curiosité me portait bien moins à vouloir faire cesser, que le désir, le besoin, je dirai, de lui être quelque chose.... Un besoin de fouiller dans ces chagrins dont j'avais la conscience vague, et qui le faisaient ainsi vivre en marge des autres.

Mais un coup d'œil que j'étendis à l'horizon me fit bien-

tôt abandonner le banc de quart et ma pipe, pour m'occuper de la manœuvre du navire : le grain que j'avais observé quelques instans avant, était déjà assez près de nous ; mais il n'apportait que quelques gouttes de pluie, et un si petit accroissement de vent, qu'à peine si *la Florine* en reçut quelque impulsion dans ses voiles étendues. Je jetai les yeux sur les légers fuseaux qui terminaient sa mâture hardie ; rien ne me parut devoir être changé. Cependant un vague pressentiment, un instinct indéterminé de crainte, traversa ma pensée. Le petit nuage que j'avais vu s'élever d'une banque formée au coucher du soleil, montait alors avec rapidité ; cette incertitude, dans laquelle j'avais flotté quelques instans, se changea alors en une détermination ferme et spontanée ; — puis, faisant quelques pas sur l'avant :

« Sonnez la cloche, m'écriai-je d'une voix forte, appelez au quart ! chacun à son poste !... Attention à gouverner, timonnier !..... »

..... Et déjà le grain blanc était presque à notre zénith ; la brise augmentait considérablement ; et à peine chaque homme était-il prêt à exécuter mes ordres, que tout-à-coup le vent s'accrut et sauta avec une impétuosité que l'on ne décrit point, vers la ligne que nous parcourions.

« La barre au vent !.... laisse arriver ! criai-je de toute la force de mes poumons. — Allons, enfans, leste !.... en haut les gabiers !.... Amène les perroquets ! largue les drisses des..... »

Je n'avais point achevé mon commandement, que, par l'effet du vent qui venait de devant nous, le navire se trouva complétement masqué, malgré les efforts du timonnier pour suivre la direction du grain. Bientôt une pluie froide, tombant en larges gouttes, traversa les légers vêtemens dont nous étions revêtus. Puis un craquement à resserrer le cœur

tonna du haut de la mâture, et tout aussitôt, je me vis entouré des débris de nos mâts de royaux, de beaume, des vergues et de tous morceaux de ces frêles fusées, sur lesquelles étaient montés plusieurs hommes.

Le capitaine s'élança sur le pont, suivi de maître Thomire; Arthur, qui n'avait pu se faire jour par la coursive, jaillit par la claire-voie de la chambre.

« Le navire n'arrive pas, capitaine! m'écriai-je.

— Coupez les drisses des voiles de l'arrière, M. Arthur! répondit le capitaine.

— Amène les huniers! hurlait maître Thomire, avec une puissance de voix qui se prolongeait dans le sifflement du vent, à travers les cordages.

— Tout est largue, et rien n'amène!..... répondit un matelot avec un accent de désespoir. »

Et dans ce moment le vent grondait d'une manière effroyable; des avalanches d'eau nous inondaient..... La respiration en était gênée. A peine pouvait-on jeter les yeux en l'air; à chaque instant nous nous attendions à quelque nouveau désastre.

Le navire reçut dans ce moment l'effet d'une impulsion réactive..... Un fracas, que l'on ne distinguait plus, se mêla au bruit de la tempête. C'était le mât de misaine qui se fendait avec un craquement épouvantable, et qui se débarrassait de tous ses agrès : mâts de hune, vergues, tout croulait et ébranlait le reste de notre mâture; je regardai en haut : le bas mât était nu, dépouillé et debout comme un grand chêne dont la foudre a brisé les branchages, en le sillonnant lui-même. Nos voiles déchirées partaient en lambeaux comme des feuilles dans un tourbillon d'automne..... rien! plus rien.... L'avant du navire, désert avec ce seul bas mât lésardé, qui posait là, dans ce drame de destruction, debout comme une ironie... Le peu de voiles que nous avions encore au grand mât étaient toutes lacérées, cri-

blées par la chute de tout ce fardage ; et cette pluie, surtout... cette maudite pluie, si vous saviez !.....nous nous étions tout ruisselans ! mes dents claquaient avec violence. J'essayai de monter à quelques pieds d'élévation, pour voir si quelque malheureux ne serait pas écrasé sous les décombres ; mais la violence du vent me força de descendre aussitôt, quoique j'eusse cru démêler des accens plaintifs parmi toutes ces voix aiguës que la bourrasque jetait dans les cordages... Mais je ne voyais rien ; la lune était voilée par de gros nuages chargés d'électricité, qui s'étaient répandus comme un vaste crêpe sur le ciel ; c'était désolation !....

Sur l'arrière du navire, le capitaine, au gouvernail, faisait tous ses efforts pour le faire arriver, et le lieutenant, armé d'une hache, taillait le mât d'artimon pour en favoriser la chute; un couteau à la main je coupai les haubans et tout ce qui pouvait le retenir, et cette manœuvre désespérée nous réussit. A peine le mât fut-il abattu, que *la Florine* prit le vent du côté de tribord, et, donnant bientôt une pente que doublaient encore tous les agrès, tous les débris qui pendaient du bord opposé, elle acquit bientôt une vitesse effroyable. Elle divisait les lames que la violence du vent commençait à soulever, et couvrait au loin la mer d'un vaste suaire d'écume, sur laquelle chaque goutte de pluie produisait une étincelle phosphorescente. Il devenait impossible de se tenir sur le pont sans se cramponner aux objets qui avaient encore quelque solidité. Je cherchais à me rapprocher du capitaine pour prendre ses ordres, lorsqu'un cri aigu parti de l'arrière du bâtiment me traversa d'horreur..... le pauvre capitaine venait d'avoir le bras brisé dans les rayons de la roue du gouvernail !.....

On le transporta dans sa chambre.

La lune, dans ce moment, avait percé les nues épaisses qui la voilaient, dans une occurrence où sa lumière nous eût été

d'un si grand secours. Elle épanchait une lumière incertaine sur cette scène tragique. J'allais en profiter pour essayer de juger de l'état de notre avarie, et reconnaître si quelque infortuné ne gisait pas écrasé sous quelque pièce de la mâture, lorsque plusieurs coups de roulis saccadés vinrent faire pencher le navire au point de tout précipiter du même bord. Moi-même je roulai plusieurs fois dans l'eau amassée sur le pont, et, dans ma chute, je me fracassai la tête contre une cage à poules que je teignis de mon sang. — J'étais encore sous l'influence du vertige occasionné par ma blessure, quand j'entendis un cri déchirant, inextricable, un râle de mort, un cri semblable à l'effet produit par le frottement d'un corps lourd sur une table de marbre... J'osais à peine regarder ! c'était le malheureux lieutenant...! Une énorme pièce d'eau, en brisant les liens qui la saisissaient, était partie avec impétuosité, traversant le navire, et était venue le frapper droit à l'estomac... Des flots de sang sortaient de sa bouche et de ses oreilles ; je tâtai son pouls, à peine palpitait-il encore !

On le porta près du docteur, qui prodiguait déjà ses soins au capitaine.

L'ame trempée d'émotions si poignantes, il me fallait encore, avec ma blessure, légère à la vérité mais douloureuse, donner mes soins à notre pauvre navire. La bourrasque s'apaisait heureusement, et aussi prompte à fuir qu'elle l'avait été à nous assaillir, en moins d'un quart-d'heure la mer et le ciel avaient déjà reconquis toute leur sérénité.

Il était temps.....!

La pauvre *Florine*! Elle était là comme un souvenir de douleur dans une existence de fête! comme une note discordante dans une harmonie!

Aidés de quelques hardis matelots, nous passâmes, maître Thomire et moi, à l'avant, pour chercher quelques existences

à ravir à la mort. Nous trouvâmes deux malheureux : l'un était encore accroché dans les débris du mât de misaine ; un autre, qui s'était trouvé précipité d'en haut par la chute de la mâture, était étranglé par un bout de corde, qui, en fouettant, l'avait entouré au cou, et il était resté ainsi pendu et balancé le long du navire ....

Le navire, lui....! il n'avait plus de beaupré ; sa guibre, ses harpes, sa figure, sa gracieuse figure, chef-d'œuvre de Homont, tout était parti ; il lui restait uniquement son seul grand mât, avec deux vergues auxquelles pendaient encore quelques lambeaux frangés.

Je rassemblai l'équipage pour faire l'appel : il manquait huit hommes !....

Et cependant.... le temps était beau alors....! la mer était pure !.... Seulement, de petites lames recevaient en tremblant les rayons de la lune. C'était une nuit aussi sereine, aussi douce que l'espoir ; le ciel était doux et bleu, bleu parsemé d'étoiles brillantes, comme la basquine toute pailletée d'une jeune danseuse espagnole.

La pauvre *Florine*....! si vous l'aviez vue alors, pauvre belle....! Elle se penchait mollement, puis se relevait pour se pencher encore, comme si elle eût eu peine à se reconnaître ainsi dépouillée, ainsi échevelée dans cette mer bleue, toute parsemée de ses débris, de ses agrès dispersés, des restes de son élégante toilette, naguère encore toute sa coquetterie. Elle, la pauvre *Florine*, que l'on admirait au Havre comme un chef-d'œuvre de grâces et de légèreté.... si on l'avait vue alors, la pauvre coureuse....! jeune alcyon sans ailes, balancé par les lames.

Huit jours après, à l'aide des tronçons, des débris sauvés et des voiles de rechange, nous avions construit une mâture qui, avec du beau temps, pouvait dans peu nous faire gagner *Rio-*

Janeiro. Le capitaine allait beaucoup mieux, mais le pauvre lieutenant râlait mourant.... Il avait eu l'estomac et plusieurs côtes enfoncées; la connaissance lui venait rarement, et c'était avec une profonde douleur que je craignais de ne pouvoir le mener à *Rio,* pour le déposer entre les mains d'habiles chirurgiens; notre pauvre major en perdait la tête. Nous étions encore cinq hommes plus ou moins grièvement blessés.

Un soir, après le dîner, je venais de m'assurer, sur la carte, de la distance qui nous séparait encore du port de relâche, lorsque j'entendis la voix faible du pauvre Arthur m'appeler : je m'approchai sans oser lui demander des nouvelles sur son état; le docteur m'avait dit qu'il n'avait pas vingt-quatre heures à vivre....

« M. Arthur, lui dis-je d'une voix que je proportionnais à ses forces, prenez patience; encore sept à huit jours de temps favorable et nous serons rendus à *Rio;* l'air de la terre vous fera du bien....

— N'espérez point, interrompit-il; la terre, je ne la reverrai plus! je sens que je m'en vais; à quoi servirait de se flatter?...

— Que dites-vous, M. Arthur? vous êtes jeune, lui dis-je d'un ton consolant, et la force de votre constitution vous sauvera, soyez-en persuadé.

— N'y comptons plus, je sens chaque jour la vie abandonner mon corps endolori; elle se réfugie toute dans mon cerveau; il fermente.... Oh! savez-vous qu'un cerveau peut aigrir et tourner comme un fruit pendant l'orage, savez-vous.... ah!.... Il briserait ma tête, si la mort ne se hâtait de mettre fin à tant de souffrances.... Ah! mon ami (et ce *mon ami* qu'il me donnait pour la première fois, me fit mal) ah! M. Julien, ajouta-t-il en me regardant avec des yeux qui brillaient en ce moment de feux étranges, si vous saviez... si vous saviez comme je dois pleurer tout ce qui fait chérir la vie! Ah! si je pouvais écrire,.... dicter mes brûlans rêves d'avenir, mes

projets de bonheur, que mon imagination confiante brodait de si riantes couleurs ! Enfant ! mais non ! mes pensées se croisent... ma tête brûle, j'ai vingt ans !.... vingt ans, et c'est tout !... pas un jour peut-être à y ajouter.... et pourtant !.... j'avais un si brillant avenir à dépenser, moi qui souriais à l'existence ! .... Mourir ici !.... mourir, entendez-vous, criait-il, en s'agitant convulsivement ! mourir loin d'elle !.... n'avoir pas un lendemain !.... Et sa tête retomba sur son oreiller. »

J'essayai quelques consolations ; je lui parlai de notre patrie, car je savais quelle corde de son cœur faisait vibrer ce mot *Patrie !* Mais il ne m'écoutait pas, ses yeux étaient fermés, et les larmes qui filtraient sous ses paupières, ruisselaient sur son visage amaigri, jadis si éclatant de fraîcheur et de santé. Mes paroles paraissaient sur son ame comme une pluie froide sur une vitre..... Il se leva tout-à-coup — « Écoutez, » dit-il, « je veux tout vous dire.... mais vous me plaindrez, n'est-ce pas ?.... Oh ! n'est-il pas vrai que vous me plaindrez ?.... »

Je pleurais....

« Écoutez : elle a dix-huit ans ; mon amour, c'est une fièvre, voyez-vous ;.... ça consume, ça brûle, c'est une lave ardente qui coule dans mes veines..... Mais vous ne la connaissez pas !.... Pauvre chère ! Non, oh non !.... rien que nous deux pour nous connaître,.... moi seul ! rien que moi,.... moi et Hélène.... Ma pauvre Hélène.... que je vais épouser quand elle aura vingt ans ;.... car vous ne savez pas, vous, que je dois l'épouser au retour.... Au retour !.... mais non, je vais mourir ! »

Et il pleurait, il pleurait avec rage.

Il reprit : « Tout jeune j'avais des rêves d'amour sans objets ; j'avais des espérances ailées qui obéissaient à mes désirs ; je voulais un cœur de femme pour y vivre, apprendre ses secrets pour séduire, pour tout connaître, tout perdre, même avec elle. Je voulais sonder un cœur de femme, m'enivrer de ses

plus doux sentimens, m'enivrer des prémices pures de son ame.... Un jour j'eus l'espérance légère de voir s'accomplir toute la poésie de mon cœur. J'avais vu, j'avais deviné *Hélène :* dire Hélène, c'est beaucoup dire ! »

Il fit une courte pause ; puis il dit encore :

« Eh bien ! M. Julien, trop jeunes pour être unis, nos parens résolurent de retarder de deux ans notre union. Hélène entrait au couvent si je restais à terre ; je préférai partir, faire un voyage qui durât à peu près ce temps, pour la laisser près de sa mère et de la mienne !... Maintenant vous savez,.... c'est tout.... Vous lui direz, oh ! n'est-ce pas que vous lui direz comme je pleurais la vie pour elle ? Non.... dites-lui plutôt que je l'avais oubliée !... Oh ! elle en mourrait, mon Hélène. »

Le lendemain de cette confidence de mort, le malheureux Arthur exhala sa vie.

Si jeune et plein d'amour, cueilli par la mort !

Cette vie si riante de jeune homme avait passé comme une fleur, avait passé comme la neige qui tombe pure et éclatante, puis tout-à-coup se perd sur les vastes mers sur lesquelles elles jouait en volant !

Il y avait dix-huit mois de cela : c'était par un beau dimanche de mai, où tout croît pour fleurir, tout s'éveille pour aimer, où l'ame se retrempe dans ses plus chères affections..... Le riant coteau d'Ingouville étalait à nos yeux, avides de revoir la mosaïque de ses jardins parfumés, de ses habitations vantées ; on voyait les jetées du port couvertes de curieux pour voir entrer la belle *Florine*, toute peinte à neuf, réparée, toiletée et couronnée de pavillons de toutes couleurs.

Un groupe cherchait à percer la foule pour mieux voir. C'étaient des jeunes dames, fraîches et jolies, au corps penché, penché pour mieux voir.....

— « M. Arthur ? cria l'une d'elles qui donnait le bras à une

jeune personne aux yeux bleus et mélancoliques, au nez grec, à la bouche comme une rose, une grenade en fleur....

« M. Arthur le lieutenant? » répéta-t-elle s'efforçant pour voir, à mesure que le bâtiment approchait.

« Mort ! » s'écria un matelot, à dix pas d'elle.

JULES LECOMTE (Havre).

Réponds!

SONNET.

Réponds ! Pourquoi le vent expirant sur les flots
Comme un baiser ; pourquoi, lorsque le jour décline,
La rosée, en tombant sur la fleur qui s'incline,
Trouvent-ils dans mon cœur d'harmonieux échos ?

Pourquoi les blancs festons de fleurs, dont l'aubépine
Aux brises du printemps parfume ses rameaux,
Enivrent-ils mes sens ? Devine-le !.... Devine
Pourquoi j'aime tant voir le ciel dans les ruisseaux ?

Eh bien ! c'est que le vent qui sur l'onde murmure ;
C'est que l'eau qui, le soir, clape sur la verdure,
Rappellent de ta voix les sons harmonieux ;

C'est que, du sein des fleurs dont s'embaume la plaine,
S'émane la senteur qu'exhale ton haleine ;
C'est que l'air et l'eau sont bleus comme tes yeux bleus.

Fulgence Girard
(de Granville).

Revue. — Chronique.

LETTRE

Au Directeur de la Revue de Rouen.

LE DRAME. — Mme DORVAL.

C'est un événement que l'arrivée de Mme Dorval à Rouen, à cause de sa grande réputation parisienne, et sans doute aussi de son apparition inattendue. Elle est du nombre des choses qu'on ne peut pas déplacer sans commotion; que direz-vous donc si vous êtes obligé d'aller chercher la cause de son déplacement au-delà de toutes vos prévisions! — Elle ne vient pas parmi nous soulever des questions de vaudeville, de couplet, de flon-flon, avec des mots heureux ou malheureux, à double et triple sens, selon le génie créateur du vaudevilliseur; elle vient vous prouver, comme miss Smithson ou Mme Malibran le feraient, les plus hautes vérités du drame et de l'art dramatique. Dès-lors elle mérite l'attention qu'on doit aux choses les plus graves; et, prenez-y garde, il la faut bien voir, et de près, pour la bien comprendre, car elle est profonde, cette femme, jusque dans sa simplicité, et plus difficile à trouver qu'une solution mathématique; car elle est artiste, une grande artiste.

Je ne veux pas vous faire l'histoire du drame : ce qui est écrit est écrit pour tout le monde, et tout le monde peut le lire sans mon secours. Il y a des gens qui ne croient pas à l'érudition de feuilleton, et ils ont raison; le savoir en quelques lignes est une sottise aussi grosse qu'un petit résumé d'histoire universelle. Après cela, ne soyez pas étonné si je ne fais pas remonter le drame aux saints mystères de Marguerite de Navarre; j'aimerais encore mieux passer pour ne rien savoir, que d'avoir l'air d'un *mal-appris*.

Voltaire n'entend rien aux passions, disait Napoléon, après avoir parlé de Corneille qu'il aurait fait prince; et vous ne prendrez jamais Napoléon en défaut sur ses sentences : ce sont des condamnations. Et ne croyez pas que ce soit sa parole qui soit fatale, comme on l'a dit; c'est sa pensée, habituée à la logique intellectuelle du génie, qui a toujours l'air d'une révélation. Son jugement, il est vrai, a quelque chose d'une rancune de despo-

tisme ; mais celui qui n'a fait de Mahomet qu'un misérable imposteur pour pouvoir persifler le Christ, après avoir bien ri du catholicisme, n'a compris ni le Christ, ni le catholicisme, ni Mahomet, et méritait bien que celui qui réduisait les couronnes à si peu de choses mît la sienne à rien. Cependant il faut rendre cette justice à Voltaire, qu'un des premiers en France il a su l'anglais et lu Shakespeare, et qu'il en a transporté sur notre théâtre ce qu'il a pu, c'est-à-dire qu'il a fait Zaïre avec Othello.

Le drame de 89 n'était pas au théâtre : il était au Jeu de Paume et sur la place de la Bastille. Le peu que Voltaire avait fait pour le vrai fut laissé là : la république romaine ramena la littérature et la tragédie romaines, et Chénier fit *Tibère*, comme Voltaire avait fait *Jules-César*, — avec une pensée politique ; mais de l'art, du drame, de la vérité, point ; c'était de l'histoire, comme on la fait quand elle n'existe pas.—La comédie dramatique de Beaumarchais commença le théâtre moderne, et mit sur nos lèvres ce sourire sérieux qui est devenu le caractère essentiel de toute notre littérature. Figaro est un Hernani, un Didier, un Antony, au milieu de notre société; seulement l'un porte une guitare et l'autre un poignard, unique différence. C'est donc de Beaumarchais que date notre drame, drame de nœud et d'action, auquel nous avons ajouté une pensée du Giaour et de Faust.

Le drame de l'empire n'était pas plus au théâtre que celui de la révolution ; il était à Campo-Formio, et ensuite à Vienne, ou, si vous voulez, à Sainte-Hélène. Le drame de la restauration est une trilogie classique : *Marius*, *Sylla* et *Sigismond de Bourgogne*, Arnault, Jouy et Viennet : qu'ils en soient jugés, et punis selon leurs œuvres.

Jusque dans ces derniers temps, nous avons été témoins d'un phénomène bien extraordinaire ; le jour et la vérité avaient pénétré partout, dans les ressorts de la politique, dans les mystères de la religion ; on avait ouvert jusqu'au mot Dieu, et le seul voile qui fût resté baissé, c'était un rideau de théâtre, — qu'on ne levait tous les soirs que lentement et majestueusement, et derrière lequel on voyait venir des Sylla, des Régulus, des Agamemnon, avec un bras bien long et bien flottant, et une parole sonnante, qui se parlaient deux heures avec colère, se retiraient morts ou presque morts, et ne savaient ni vivre, ni mourir, que selon un *usage antique et solennel*. Bien plus, il était prouvé, en littérature, que Jean-Baptiste était absurde et faux, que ses imitateurs, morts ou vivans, étaient *les dignes héritiers d'un tel père ;* et la littérature au théâtre ne bougeait pas. — Prenez garde de déranger un hémistiche à Voltaire et à Crébillon ! on vous disait cela comme on disait : Prenez garde de *mécoiffer* le *Malade imaginaire !* Littérature et costume, tout était de tradition à l'Académie, comme à la Comédie française.

Talma venait de mourir, Mlle Duchesnois ne pouvait pas rajeunir ce qui était vieux, et l'on disait déjà depuis long-temps : Qu'est-ce donc que cette femme qui arrache des larmes, tous les soirs, à cinq ou six cents personnes, dans des mélodrames faux, qui ne sont ni pensés, ni écrits ? Et tout Paris courait et voulait voir, et pleurait. — Et ce n'est pas du peuple que je vous parle : les nobles et riches faubourgs laissaient là la tragédie

de la rue de Richelieu pour le boulevard, et le drame héroïque pour le drame de la société. Sitôt que Mlle Duchesnois se fut retirée, la ville et les faubourgs revinrent à Mme Dorval comme par droit d'héritage. MM. *Arnault* et *Viennet* ne prévalurent pas contre elle, et elle faisait monter aux nues Victor Ducange, qui n'était pas de l'Académie.

Savez-vous pourquoi cela ? C'est que Mme Dorval, car c'est elle, était douée d'une puissance de vérité dans son drame, à laquelle on était obligé de se soumettre comme au raisonnement le plus rigoureux, et cette femme était déjà une révolution au théâtre; elle est trop vraie, disaient quelques bonnes ames dormeuses, étonnées de se sentir remuer si profondément ; et c'était son triomphe. — Et voulez-vous savoir encore si elle avait raison, l'admirable femme, presque toute seule alors? — le drame moderne, le drame de Shakespeare, de Schiller et de Goëthe, est venu, deux ans plus tard, prouver qu'elle ne s'était trompée dans aucune de ses inspirations.

Je n'entends pas faire dater le drame romantique de Mme Dorval: on me répondrait que le drame romantique est si ancien, qu'il est presque homérique ; mais ce qui est incontestablement historique, c'est que Mme Dorval et Frédéric étaient vrais en France quand tout le théâtre était encore faux; qu'ils étaient admirés quand Shakespeare était encore un *barbare*, et qu'aussitôt que la révolution dramatique a commencé, ils en ont été la voix la plus éclatante.

Le drame poursuit ses innovations, et certes son avenir est beau s'il tient ses promesses, et surtout s'il se persuade bien que tout l'art ne consiste pas à immoler la vie publiquement avec grande effusion de sang, comme dans les sacrifices anciens. Et comment se fait-il que ce soit précisément alors que Mme Dorval se trouve rejetée hors de l'art, hors de cette patrie qu'elle s'était faite, où elle était reine par droit de conquête? Tout ceci ne regarde pas l'art ni le public de Paris, qui est fou de Mme Dorval ; et si je vous dis ce que c'est que cette espèce d'expulsion, vous en rirez ; c'est une goutte d'eau qui fait verser l'océan.

Pendant que Mme Dorval poursuit sa grande gloire dramatique avec une puissance qui n'a pas d'égale aujourd'hui, voilà Célimène qui veut être Mme Dorval; voilà Clytemnestre qui veut être Mme Dorval; et, bien plus, toutes les deux veulent qu'elle-même ne soit plus Mme Dorval! sans doute en s'autorisant de ce que Josué arrêta le soleil. Ce que je vous dis là est sérieux jusqu'au ridicule, et voilà la femme drame exilée de son paradis terrestre, et Dieu ou le diable a mis à la porte, avec deux glaives flamboyans, deux anges qui s'appellent Mlle Mars et Mlle Georges.

Je n'hésite pas devant deux noms, parce que la justice doit avoir les yeux fermés, ou n'y voir que pour poser juste. On conçoit, dans l'art, un sentiment de rivalité qui sert l'émulation et qui fait qu'à la vue de grandes choses on veut en faire encore de plus grandes; mais craindre que votre rival ne devienne votre égal et votre supérieur, et, pour l'en empêcher, s'en défaire par tous les moyens et toutes les armes possibles, c'est un méfait qui n'est pas du ressort des lois, mais qui ne peut pas être absous par un jugement public. A de pareilles

conditions, la société serait une calamité; on ne pourrait seulement pas partager le pain.

Et tout cela arrive à Mme Dorval, au moment de sa vie où elle est avouée, par tous, comme la femme la plus dramatique de France; et certes, on ne peut pas dire que tout le monde se trompe à la fois à Paris, la ville d'Europe où se font le plus difficilement les premières renommées. Elle a été, dans *Antony* et *Clotilde*, inimaginable de vérité, et d'une vérité qui n'a jamais été au théâtre. Dans le troisième acte d'Antony, elle est d'une réalité qui stupéfie; au quatrième acte de Clotilde, dans sa scène d'exaltation, elle est d'une inspiration à faire lever toute la salle. Et chez elle ce ne sont pas des momens, des éclairs dans une nuit: je ne sais rien de consciencieux, de soutenu, comme la composition de ses rôles. Je n'en veux pour preuve que le sixième tableau du *Joueur*, d'une tristesse si intime, si sentie, et sans efforts, comme la poésie de Sainte-Beuve ou les *Feuilles d'automne*. Une preuve encore, c'est la haute intelligence, la finesse d'esprit avec laquelle elle dispose des moyens de l'art dans la comédie; elle la joue, la comédie, dans toute la force du mot; il est impossible de passer plus légèrement d'Adèle d'Hervey à la fausse Agnès, de Clotilde à Jeanne Vaubernier; il est impossible, à ses momens perdus, d'effeuiller une rose avec plus de grâce. Disons-le hautement, choisir le moment où Mme Dorval est arrivée à la perfection de son talent, pour lui faire des querelles de jalousie intérieure, c'est une grande maladresse, c'est presque une dérision; ce sont des coups d'épée dans l'ombre, et qui ne portent pas.

Alexandre Dumas et Hugo savent bien que Mme Dorval est le drame moderne, qu'il faut appeler national à présent; elle est comme ces dieux domestiques qu'on ne pourrait déplacer sans craindre que le foyer ne s'en allât avec eux.

Si le succès peut faire oublier le mal qu'on nous a fait, assurément elle doit être bien dédommagée. Jamais le théâtre de Rouen n'avait, sans doute, vu pareilles fêtes; il semblait que le parterre rouennais fût dans la confidence; demandée, redemandée presque tous les soirs, et couronnée au milieu des acclamations, comme les triomphateurs, il ne lui manque plus que le char et le Capitole.

Le drame doit dater, à Rouen, de Mme Dorval; on dirait qu'elle s'est partagée les départemens avec Bocage et Frédéric, pour y continuer la révolution dramatique qui n'est encore à peu près faite qu'à Paris. — Courage et bon succès à ces religieux missionnaires de l'art! Savez-vous, mon cher Hugo, savez-vous, Alexandre Dumas, que, dans ce triumvirat, il y a les destinées d'un empire? Je ne voudrais rien de plus pour fonder un théâtre en France; même à l'Odéon désert. — Eh! mon dieu, la Comédie française commence à l'hôtel de Bourgogne.

Le bruit court que Mme Dorval est engagée au Théâtre Français, *et par ordre;* si c'est vrai, il est beau d'être roi pour être juste; et puis le gouvernement est dans son droit d'intervention, et Mme Dorval est une tête couronnée.

Recevez, etc.

Adolphe D....

Théâtre des Arts.

Il appartient aux journaux quotidiens d'écrire pour le public la chronique du théâtre jour par jour, et sous l'inspiration des impressions du moment. Les admirations et les critiques du jour peuvent encore trouver des sympathies de lecteur pendant vingt-quatre heures; mais au-delà, mais après un mois surtout, il n'est possible de parler du théâtre que pour constater des faits généraux, que pour discuter, à propos de ces faits, quelque question plus ou moins générale d'art dramatique.

C'est ainsi que la *Revue* peut et entend s'occuper du théâtre.

Grâces aux représentations de Mmes Dorval et Dejazet, tout l'intérêt dramatique, pendant le mois qui vient de s'écouler, s'est concentré, au théâtre de Rouen, sur le drame romantique et le vaudeville. Le goût du public rouennais, jusqu'alors indécis, a été forcé par le talent des deux artistes. On s'est laissé égayer et attendrir; on s'est surpris à rire ou à pleurer, sans avoir songé, comme naguère, à protester contre l'excès de la niaiserie dans le vaudeville ou de l'horreur dans le drame.

Le vaudeville et le drame ont donc gagné leur cause auprès du public rouennais. Sans appel? ce n'est pas notre avis. Mais, à notre avis, Mmes Dorval et Dejazet devaient gagner cette cause. Mlle Mars, dans le temps où son talent n'avait pas faibli, Talma, pendant toute la durée de sa glorieuse carrière, se sont fait admirer dans des pièces oubliées aujourd'hui. Et pour eux aussi, dans notre salle de Rouen, et à bon droit, il y a eu des pleurs, des applaudissemens et des couronnes.

Quoi qu'il en soit de cette question, importante à étudier pour l'art, de la part que prennent les acteurs dans le succès des pièces et même dans le succès des genres, on ne peut, ce nous semble, contester qu'il a fallu toute la verve de leste et piquante gaîté qui est au service de Mme Dejazet, pour nous faire supporter l'outrecuidante nullité de nos vaudevillistes modernes.

Et aussi, sans le jeu si pathétiquement naturel et vrai de Mme Dorval, dans les deux ou trois situations dramatiques avouées par la raison que présente l'imbroglio de *Trente Ans*, qui aurait pu supporter l'horreur de tableaux où le viol et l'assassinat se montrent au premier plan, et l'invraisemblance de situations si forcées, que l'abaissement empressé du rideau est le seul moyen que l'auteur dramatique ait pu trouver pour en sortir ? Le succès du drame et du vaudeville, à Rouen, a donc été surtout le succès de Mmes Dorval et Dejazet.

Admirateurs vrais du talent si éminemment dramatique de Mme Dorval, nous lui paierions ici un juste tribut d'éloges, si notre dette n'était acquittée, dans ce numéro, par un article tout à elle consacré.

Mais nous devons mentionner avec éloge ceux des artistes de notre théâtre qui se sont distingués en secondant les artistes de Paris : Leclerc et Jouanno, et surtout Alexandre.

La présence de Mmes Dorval et Dejazet a donné lieu à la mise en scène de pièces assez nombreuses.

Pour le vaudeville : *la Fille de Dominique*, *Sous-Clé*, *Bonaparte à Brienne*, *Follet* ou le *Sylphe*, le *Cadet de famille*, *Sophie Arnoult*, dont le principal, sinon le seul mérite à nos yeux, a été de fournir à Mlle Dejazet l'occasion de déployer les ressources de son talent si original.

A la vérité, dans *Jeanne Vaubernier*, Mme Dorval a montré une flexibilité de talent que le caractère habituel de ses rôles aurait pu ne pas promettre, si là encore le naturel n'était pas, parmi les brillantes qualités de Mme Dorval, la plus brillante et la plus précieuse. Mais Jeanne Vaubernier, ce n'est pas une comédie; ce sont tout simplement trois chapitres, découpés dans les Mémoires de Mme Dubarry, et récités sur un théâtre par des acteurs.

Pour le drame, on a mis en scène *Trente Ans*, ou *la Vie d'un Joueur*, que quelques scènes naturelles, touchantes et vraies, ne peuvent empêcher de ranger parmi les monstruosités de la littérature convulsionnaire; *les Enfans d'Edouard*, pour qui une versification admirable de pureté et souvent d'expression poétique, ne peuvent racheter le défaut d'intérêt dramatique.

On a repris *Antony* et *Clotilde*.

Dans le fâcheux abandon où est tombé l'opéra, la première représentation de *Ludovic* a passé presque inaperçue. *Ludovic*, œuvre faible et décolorée, legs d'un mourant qui, dans la vie de son talent, s'était montré plus facile que savant, plus gracieux que puissant en émotions.

Enfin, la comédie n'a pas donné signe de vie. — Serait-il donc vrai que la mort de la comédie fût le vœu du public? — Notre sensibilité, blasée par l'habitude des émotions convulsives, ne saurait-elle être désormais éveillée que par le tableau des passions dans ce qu'elles ont de plus exalté, de plus désordonné?

Le drame sérieux ne doit-il plus puiser ses enseignemens de morale sociale que dans les excès des passions qui conduisent au crime?

Et le vaudeville est-il réellement en position de suffire à l'influence que le théâtre doit exercer sur les vices, les travers et les ridicules de la société?

Il est douteux que les enseignemens du vaudeville, s'il enseigne quelque chose, soient bien propres à remplir ce but, qui fut un jour le but principal du théâtre.

Quant aux leçons du drame, comme la nouvelle école l'a fait jusqu'alors, en général elles dépassent de beaucoup trop loin le but pour être profitables. Car, en vérité, l'enseignement de *Trente Ans*, de *Clotilde*, d'*Antony*, n'est-ce pas l'enseignement du code, de la cour d'assises, de l'échafaud?

Et pourtant, à notre époque, les passions des hommes, que le théâtre peut amender, les conduisent rarement, Dieu merci! jusqu'à la nécessité de telles leçons.

Que le drame moderne s'essaie donc à remplacer aussi la comédie de mœurs et de caractère, sans effusion de sang, ou qu'on nous rende quelquefois Molière et les chefs-d'œuvre de son école.

C. R.

BIBLIOGRAPHIE.

— **Pratique de la pêche de la Baleine dans les mers du Sud**[1]; par Jules **Lecomte**, rédacteur en chef du *Navigateur*. — Il y a peu de temps, en rendant rapidement compte d'une brochure remarquable de M. Jules Lecomte, nous annoncions la prochaine apparition du volume qu'il vient de publier, et qui était impatiemment attendu dans le monde commercial. Le jeune auteur de ce nouveau volume, que ses débuts littéraires ont dejà placé au rang de nos premiers écrivains maritimes, a consacré une année entière aux observations des détails pratiques de l'industrie dont il s'est fait l'historien; et son but, qu'il a parfaitement accompli, a été de remplir une lacune dont l'importance était grande, eu égard à l'extension que prend chaque jour dans nos ports cette branche de commerce régénérée.

Ici, à la place de ces pages brillantes d'imagination où les situations les plus dramatiques abondent, et que parfume presque toujours quelque fraîche réminiscence d'amour ou de jeune âge, au lieu de ces intéressantes scènes de mer, fidèles et impressionnantes, vous trouverez toute la profondeur de l'observateur éclairé; c'est une vérité de détails et une importance de révélation qui rendent du plus curieux intérêt ces récits d'opérations que les hommes spéciaux sembleraient être seuls appelés à juger.

Il est beau de se poser ainsi, dans les sciences comme dans les lettres, par des publications qui honorent de la reconnaissance publique. Le volume de M. Jules Lecomte est un titre assuré à celle du commerce maritime des grands ports de la France et des industriels qu'il contribuera puissamment à éclairer.

Une nouvelle publication littéraire de ce jeune auteur devant nous ouvrir un champ plus vaste aux remarques, nous en profiterons pour asseoir notre opinion sur un genre où il marche à grands pas entre les deux routes tracées par MM. Ed. Corbière et E. Sue.

— **Europe littéraire.** – La chute de ce grand monument littéraire eût été une monstruosité pour notre époque de progrès; elle n'est plus à craindre. Rachetée par ses rédacteurs et une partie de ses fondateurs, l'*Europe litté-*

[1] Un joli volume in-8° orné d'une vignette. — à Rouen, chez Nicétas Periaux, Ed. Frère.

raire commence une ère nouvelle. Ce journal a subi plusieurs changemens; ces changemens, dictés par l'expérience, sont des perfectionnemens qui ne peuvent que le rendre plus précieux encore. Le prix de l'abonnement est plus modéré, quoique l'importance reste la même. La rédaction est toujours confiée aux mêmes talens; c'est le plus grand éloge que nous puissions en faire. Enfin l'*Europe littéraire* renaît plus brillante, plus forte et plus que jamais assurée d'un durable succès.

Congrès de Caen.

Le Rapport officiel sur les opérations du premier Congrès scientifique de France tenu à Caen, va paraître, dans le courant de ce mois, à l'imprimerie-librairie de la *Revue de Rouen*, et mettra le public à même d'apprécier l'importance et l'utilité des travaux de cette grande réunion.

Programme

D'UN PRIX DE 300 FRANCS

PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN,

POUR LE CONCOURS DE 1834.

L'Académie propose de faire un poème de trois cents vers au moins sur le sujet suivant :

« En 1418, les Rouennais, après un siége de sept mois, avaient été forcés « de demander à capituler : leurs députés reviennent et annoncent que Henry V « exige qu'ils se rendent à discrétion. Les braves Rouennais prennent la réso- « lution de miner un large pan de leurs murailles et de faire une sortie géné- « rale, après avoir mis le feu à leur ville. Au moment où ils allaient exécuter « leur dessein, le roi d'Angleterre, averti par le gouverneur qui les trahissait, « leur accorda une capitulation. »

Les ouvrages devront être adressés, francs de port, à M. N. Bignon, *Secrétaire perpétuel de l'Académie pour les classes de Belles-Lettres et des Arts*, rue Sénécaux, n° 55, avant le 1er juin 1834, terme de rigueur.

Musique.

— **Nouveaux Pianos** de M. **Eder**, successeur de Jacqmin, rue Grand-Pont. Si Paris a été long-temps le centre des arts, c'est que long-temps il a réuni seul tous les élémens qui peuvent les faire prospérer. Cette concentration de moyens dans la capitale est un obstacle au progrès de l'émancipation intellectuelle que nous avons adoptée comme principe. Aussi, toutes les fois que d'heureux efforts tendront à nous affranchir de ce monopole exercé jusqu'ici sur la province, nous nous trouverons heureux d'avoir à les signaler.

La musique, par exemple, cet art si vivement goûté par nos compatriotes, et destiné à devenir un jour populaire en France, est bien plus cultivée à Paris que dans les départemens. Ce fait incontestable résulte de plusieurs causes; nous nous bornons à indiquer celle qui nous paraît principale et déterminante.

C'est à Paris que se construisent presque toutes les machines sonores à l'aide desquelles on peut exprimer, communiquer et reproduire les inspirations de nos compositeurs. Instrumens à cordes, instrumens à vent, tout ce qui doit enfin constituer le matériel de nos orchestres, est incessamment tiré de ce vaste atelier où les luthiers les plus célèbres, les facteurs les plus habiles, semblent s'être donné rendez-vous. Le forté-piano surtout, cet instrument si utile et si indispensable pour une bonne éducation musicale, était presque exclusivement fabriqué à Paris, d'où il fallait le faire venir à grands frais, après l'avoir acheté fort cher dans les magasins de nos facteurs privilégiés. De là ce petit nombre de bons instrumens mis entre les mains des élèves; de là ce découragement qui ne tardait pas à se manifester chez le plus grand nombre d'entre eux.

Construire des pianos en province, leur donner toutes les qualités des meilleurs instrumens de ce genre fabriqués à Paris, était donc une entreprise aussi louable que hardie, et nous ne pouvons qu'applaudir au courage de M. Eder, qui en a franchement abordé toutes les difficultés et n'a pas craint de lutter contre le vieux préjugé. Nous avons vu ses pianos, construits d'après le nouveau système de MM. Roller et Blanchet; nous avons souvent été à même d'apprécier la richesse et la pureté de leurs sons. Nous avons examiné avec le plus vif intérêt les perfectionnemens minutieux apportés par cet habile musicien dans leur mécanisme, et nous n'hésitons pas à les recommander vivement à toutes les personnes qui s'occupent de musique.

Le fini de ces instrumens, la solidité de leur construction et l'élégance de leurs formes, les placent à côté de ceux de nos facteurs les plus renommés, tandis que leur prix, bien moins élevé, les met à la portée de toutes les fortunes. Nous devrons donc à M. Eder, pour notre ville, une industrie nouvelle, et pour nos jeunes musiciens, des moyens d'étude aussi précieux qu'agréables.

Musée des Dames.

— Les mousselines de laine sont en faveur dans ce moment. Sur un fond blanc, les dessins les plus nouveaux sont des guirlandes de marguerite, d'un lilas pâle, ou rose *enfans d'Édouard*.

— On a remarqué une robe de mousseline *indoue*, couleur *ailes de mouche*. Cette étoffe, semée de boutons de roses, offrait un coup-d'œil délicieux. Le corsage, à guimpe, avec un biais de même étoffe, formait un cœur sur la poitrine, et se terminait en jockeys sur l'épaule. Ce biais était garni d'une blonde haute d'une main; les manches, très larges du haut, formaient deux bouffans; le poignet garni d'une petite blonde; les poches de côté ornées de nœuds.

— Une écharpe en tulle de blonde noire brodé d'un semis de petites palmes en soie plate, descendait jusqu'aux pieds. Un chapeau en gros de Naples blanc moiré, était orné de deux plumes blanches, rosées à l'extrémité; les brides du chapeau, bordées d'une petite blonde légèrement tuyautée.

— Une nouveauté de dentelle noire sont les cols retombant en trois rangs de garnitures, et montés sur un fichu en tulle de blonde.

— On voit beaucoup de mantelets en taffetas noir, doublés en taffetas cerise, rose ou vert, bordés d'une dentelle noire placée de manière à ne point indiquer l'envers du mantelet, qui peut ainsi se retourner et se porter des deux côtés.

— Le canezout, dit *à la camargo*, se fait en mousseline, en tulle, en dentelle noire, et se double en gaze rose, bleue ou verte. Un accessoire retombe sur les hanches et se réunit à la fin de la taille.

— On voit des petits bonnets à la juive, en mousseline brodée, dont la forme sied parfaitement à certaines physionomies. La garniture, en dentelle, est tendue plate sur le front, et forme, de chaque côté, une petite touffe de plis; une bande de mousseline garnie d'une petite dentelle posée à plat, tient lieu de bride et passe sous le menton pour s'attacher sous un côté du bonnet.

— Les chapeaux en mousseline brodée, doublés en gaze rose ou bleue, sont nombreux. Cependant, les couleurs sombres commencent à paraître; déjà l'on voit des chapeaux en gros de Naples des Indes et de Tours, bruns, oreille d'ours. D'autres, d'une teinte moins rembrunie, sont garnis de feuilles d'automne. Ces chapeaux sont ornés autour d'une ruche de tulle; les plus jolis ont un demi-voile ou haute dentelle.

— On n'adopte, pour les gants, que des couleurs très claires; les couleurs paille, gris perle, rose pâle et lilas tendre, sont les plus recherchées. — Les gants de soie noire à mailles à jour sont toujours très bien portés.

— Les bijoux reprennent beaucoup faveur, surtout les bijoux d'or. On porte également une multitude de bagues. — Les boucles de ceintures, dites *broches*, ornées de camées ou de nicolos, sont presque les seules adoptées en ce moment.

Lucerne,

ZUG,

LE CIMETIÈRE SAINT-MICHEL.

(Fragment d'un Voyage en Suisse.)

Nous avons promis, dans notre premier fragment sur la Suisse, de faire connaître dans celui-ci ce que la ville de Lucerne offre d'intéressant. Nous voudrions bien qu'on nous dispensât d'accomplir notre promesse, ou qu'il nous fût possible d'animer notre récit de celui de quelque épisode dont les voyageurs sont ordinairement assez peu embarrassés. Si, par exemple, nous avions, comme M. Alexandre Dumas [1], trouvé de l'ours à manger; qu'avant d'être mangé par nous, cet ours eût mangé un homme, nous serions presque sûr alors d'intéresser nos lecteurs, quelque loin que nous soyons, d'ailleurs, du talent de M. Alexandre Dumas. Mais, malheureusement, il n'y avait pas d'ours à l'hôtel du Cheval blanc, où nous descendîmes, et c'est cependant une fort bonne maison que l'hôtel du Cheval

[1] Dans un numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Alexandre Dumas raconte, d'une manière fort pittoresque, le repas qu'il fit avec de l'ours qu'on lui servit.

blanc : les maîtres y sont prévenans, les domestiques polis. Il nous fallut nous contenter d'une table bien servie, où nous partageâmes un très bon dîner avec un grand nombre d'étrangers, presque tous anglais. C'est une nation curieuse que l'Angleterre; on la trouve partout, avec son esprit d'observation, d'étude et de recherches. Les Anglais ne semblent pas voyager pour s'amuser, mais seulement pour s'instruire. Les Français voyagent pour l'un et l'autre : pour eux le plaisir n'est incompatible avec aucune occupation sérieuse : « Nation légère ! » disait le grand Frédéric ; « nation heureuse ! » devait-il ajouter.

Le jardin du général Pfyffer est une des richesses de Lucerne. C'est là qu'on voit le monument élevé à la mémoire des Suisses, morts à Paris dans la journée du 10 août 1792. Ils moururent bien, ces pauvres Suisses, et leurs compatriotes devaient bien cet hommage à leur fidélité malheureuse. A peine entré dans le parc du général, on voit, à droite, un lion de proportions colossales, taillé à même une roche verticale et d'une grande hauteur ; il est expirant et porte dans son flanc le fer d'une lance qui s'y est brisée; l'attitude et l'expression de tout son corps annoncent la douleur et la résignation. C'est assurément un beau travail que ce relief, dont les moindres détails témoignent de l'habileté du sculpteur; c'est aussi une grande difficulté vaincue, que ce lion et tous les accessoires du monument, que le ciseau de l'artiste est parvenu à faire ressortir de cette masse informe et gigantesque. De nombreuses inscriptions rappellent le nom des victimes et leur fin malheureuse. La suivante m'a paru surtout remarquable : « *Per vitam fortes, in mortem invicti.* » — Braves pendant leur vie, ils sont morts sans être vaincus. — De combien de milliers de Français peut-on en dire autant, soit dans les guerres de la république, soit dans celles de l'empire ! Assurément, ils mou-

rurent bien aussi, ces braves qui se battaient si bien, non pour de l'or, mais pour la patrie et un regard de leur général!

Une des curiosités de ce monument, à l'époque à laquelle nous le visitions (24 juillet 1829), était un vieux Suisse échappé miraculeusement au massacre de ses infortunés camarades. Il nous raconta comment, il y avait juste trente-six ans, il avait eu le mouchoir sur les yeux pour être fusillé, et comment plusieurs voix lui disant à l'oreille : « Crie *Vive la République!* et tu seras sauvé », il cria et fut sauvé. Qu'on dise donc qu'il n'est pas bon quelquefois de crier vive le plus fort! — Ce monument, élevé par leurs compatriotes à des hommes qui moururent loin de la patrie, pour une cause étrangère, mais à laquelle leur sang était vendu, fait honneur au caractère suisse, et prouve que, dans ce pays aussi, on met quelque prix à la fidélité.

En sortant du jardin de Pfyffer on voit, à gauche, une chapelle tendue de drapeaux noirs, et consacrée à la mémoire des Suisses du 10 août, par les princes français pour lesquels ils s'étaient fait massacrer. On dit, dans cette chapelle, dont les principaux ornemens ont été brodés par la duchesse d'Angoulême, des prières annuelles pour les malheureux qui préférèrent la mort à une fuite honteuse. La nuit approchait, et nous étions encore près de ces terribles souvenirs d'une époque où tant d'excès cruels et sanglans furent peut-être surpassés par de nobles dévouemens et d'héroïques sacrifices.

Le lendemain, nous sommes admis au cabinet du général Pfyffer, et nous y admirons le tableau en relief et horizontal d'une partie de la Suisse, et qui fut, pour les généraux français, la source d'instructions précieuses contre l'armée de Suwarow. Les plus étroits sentiers, les chemins les moins connus, y sont figurés avec une admirable fidélité; et le digne auteur de ce bel ouvrage ne se consola jamais qu'un travail

qui avait long-temps occupé ses loisirs, eût été si utile aux ennemis de son pays. Le général Pfyffer était un brave militaire dont les Suisses conservent encore aujourd'hui un fort honorable souvenir. Après une longue carrière toute dévouée à la patrie, Pfyffer a laissé sa famille sans fortune, et ce tableau, offert à la curiosité des étrangers, est un des moyens d'existence de sa veuve et de ses enfans. Nous autres Français, nous possédons aussi une veuve, qui n'a de fortune que le glorieux nom de son mari; et peut-être connaîtrait-elle le besoin, si le Roi n'acquittait personnellement la dette de la patrie!

Lucerne possède aussi un fort bel arsenal; car chaque capitale de canton a ses armes toujours aiguisées, comme la Suisse tout entière a ses défenseurs toujours prêts à combattre pour l'indépendance et l'honneur du pays. On ne voit pas sans un vif intérêt l'ordre et le soin avec lesquels sont conservés les armes et tout le matériel de la guerre. Des armures anciennes, des étendarts pris à Morat sur Charles-le-Téméraire, y sont montrés avec orgueil, comme si la victoire était d'hier. La cotte de Léopold, la hache d'armes de Zwingli, tué en 1531 à la bataille de Capelle, sont des trophées dont on se fait gloire; et au-dessus de tout cela, l'arc de Guillaume Tell! Comprenez-vous? L'arc de Guillaume!!! pour la Suisse, c'est toute une histoire! J'ignore jusqu'à quel point on peut croire au mérite de cette précieuse antiquité, que l'on retrouve d'ailleurs dans tous les arsenaux de la Suisse; mais si Guillaume Tell a existé, si l'arme qui délivra l'Helvétie de l'un de ses tyrans existait encore, assurément les Suisses lui devraient une garde d'honneur.

La ville de Lucerne est bien construite; ses rues ne manquent ni de largeur ni de propreté, mais on n'y voit aucune construction remarquable; en cela les Lucernois ont fait

preuve de goût et d'esprit. Et que ferait, en effet, le plus somptueux édifice, en présence de ce gigantesque Pilate, dont le sommet âpre et inégal semble déchirer le ciel pour y pénétrer ? Le génie de l'homme se briserait contre cet éternel monument, qui, depuis l'origine du monde, atteste la puissance de son créateur! La Cathédrale, cependant, dont nous avions déjà, du sommet du Righi, remarqué les clochers pointus et élancés, offre de fort belles proportions. Elle renferme le plus grand orgue connu; on lui compte deux mille huit cents tuyaux. Nous payâmes six francs pour l'entendre, comme au lac de Brientz nous avions payé six francs pour entendre ses jolies chanteuses. Les basses de ce prodigieux instrument font tressaillir l'église jusque dans ses fondemens. On nous fit voir, toujours pour de l'argent, — car en Suisse c'est absolument comme ailleurs, — une collection de reliques précieuses, des saints, des croix, des vierges, des châsses, et tout ce qui peut concourir au luxe et à l'éclat des cérémonies religieuses. Nous vîmes aussi une coupe en vermeil, qu'on nous dit avoir fait partie des dépouilles de Charles-le-Téméraire à la bataille de Morat. En sortant de cette église, nous traversâmes son cimetière, où nous vîmes la tombe toute fraîche d'un voyageur qui s'était précipité du sommet du Righi, en s'avançant imprudemment sur un point dangereux. La veille, nous avions vu la croix que sa veuve avait plantée au lieu même qui lui avait été fatal. On voit assez souvent, en Suisse, ce signe de notre rédemption solitaire au bord d'un précipice, et le cœur se serre en songeant que cela veut dire : ici un voyageur a trouvé la mort!

Nous ne dirons rien de l'hôtel-de-ville de Lucerne, car, en conscience, il n'y a rien à en dire, pas même des tableaux d'assez grandes proportions et d'assez mauvais goût qui ornent ses salles principales. Nous cherchâmes long-temps, parce que notre guide, Chrystian Roth, était un ignorant, le cabinet,

fort renommé dans la Suisse, de M. Reinhartz, l'un des peintres habiles de Lucerne, mort depuis quelques années. Une collection de tableaux à l'huile, reproduisant avec exactitude les costumes de tous les cantons de la Suisse, est le seul héritage qu'il ait laissé à sa fille, qui, pour une légère rétribution, ouvre aux voyageurs le cabinet de son père. Il paraît que la mode, dans ce pays, est plus constante que dans beaucoup d'autres, car les costumes d'autrefois sont encore ceux d'aujourd'hui; et, chose remarquable, c'est sur les femmes qu'elle semble avoir établi son empire le plus durable. On les voit, en effet, conserver dans leurs parures les plus anciennes traditions, et chaque canton a sa mode particulière, qui ne se confond jamais avec celle des cantons voisins. Cette remarque s'applique plus particulièrement à la coiffure. Quant aux hommes, ils sont à peu près partout habillés uniformément. A Lucerne, les femmes ont les cheveux réunis en tresses tombantes derrière le dos; le sommet de la tête est couvert d'une large passe de chapeau sans ouverture, et dont le milieu est orné de rubans et de fleurs.

Lucerne, partagé par la Reuss, rivière large et à courant rapide, est réuni par quatre ponts, dont un seul est accessible aux voitures; les trois autres sont couverts, et forment de longues galeries ornées de tableaux triangulaires encadrés dans les chevrons du toit.

Le pont des Moulins est coudé; on y jouit d'une très belle vue de Lucerne et du fleuve qui le traverse. Les nombreux tableaux dont il est paré sont de Méglings, et représentent la *danse des morts*. J'observais un de ces tableaux, quand je fus distrait par un bruit de chaînes! C'étaient des galériens qui rentraient se reposer dans leurs cachots des travaux publics auxquels ils venaient d'être employés. La Suisse aussi, ce pays de liberté et de vertu, a ses chaînes et ses galériens!

Le pont de la Cathédrale, long de plus de mille pieds, est orné d'un grand nombre de tableaux relatifs à l'histoire sainte. Ce serait assurément une délicieuse promenade, si cette capitale de six mille habitans avait des promeneurs, que ces ponts couverts jetés sur ce beau lac, où nul danger ne vous menace, et d'où les sites les plus variés s'offrent à chaque pas que vous faites et de quelque côté que vos regards se dirigent. Du pont de la Chapelle, surtout, la vue est ravissante : le lac de Lucerne et ses bords en amphithéâtre, les coteaux rians et fertiles qui se développent du côté opposé au Pilate, la vue des quatre tours carrées, qui se surpassent l'une l'autre et dominent la ville, la Cathédrale et ses élégans clochers ; au loin le Righi, les Alpes d'Appenzell et celles du canton de Berne, se réunissent pour faire de ce tableau l'un des plus enchanteurs que l'imagination puisse créer. La ville de Lucerne enfin, placée à la base du Pilate, au bord d'un des plus beaux lacs de la Suisse, traversée par la Reuss, dont les eaux roulent avec impétuosité, mérite bien que le voyageur s'y arrête. Nous y restâmes presque deux jours, et partîmes le 25 juillet, à cinq heures du soir, pour la ville de Zug.

A peine sortis de Lucerne, nous parcourons pendant quelque temps un chemin délicieusement ombragé, d'où nous apercevons encore les pics argentés des montagnes alpines, et les flancs noirs et décharnés du Pilate, qu'un détour ou un accident du terrain nous dérobe pour nous les rendre aussitôt. Le Pilate surtout, ce géant aride et sombre, semble marcher avec nous. Les environs de Lucerne qui conduisent à Zug sont charmans ; ils sont parés de vertes collines, d'élégantes habitations ; on croit voyager dans un parc. La pureté du ciel, une température chaude, modérée par le souffle d'un vent léger, ajoutaient encore aux délices de ces lieux enchantés. Après avoir revu plusieurs fois le Righi et sa haute cime, sur

laquelle, quelques jours auparavant, nous contemplions tant d'objets ravissans, nous arrivons à Zug à dix heures du soir, et descendons à l'hôtel du Grand-Cerf. Empressons-nous d'avertir les voyageurs que les chambres sur la rue ne sont pas celles qu'il faut choisir quand on a besoin de sommeil et de repos: nous fûmes, à chaque instant de la nuit, éveillés par un homme qui informe les habitans de Zug, en chantant d'une voix forte et sonore, qu'il est minuit ou une heure, qu'il fait beau ou qu'il pleut! C'est, assurément, une attention délicate, mais à laquelle nous fûmes fort peu sensibles.

Le lendemain, 26 juillet, c'était un dimanche, nous parcourûmes la ville, qui n'offre de remarquable que des maisons peu élevées et toutes bigarrées de peintures plus ou moins grotesques. Nous vîmes, non sans surprise, les hommes se rendre à la messe enveloppés de larges manteaux, malgré une chaleur de vingt degrés. — Nous ne voulons rien dire de la population de cette petite capitale; ce que nous en avons vu nous commande cette réserve; et d'ailleurs, quoi de plus respectable, quoi de plus sacré que l'hospitalité reçue ou donnée! Nous suivons la foule des fidèles à la cathédrale, à Saint-Oswald. C'est un beau monument gothique d'une riche architecture. On voit, au fond du chœur, un tableau du peintre célèbre Carlo Marati, dont le sujet est saint Oswald rendant grâce au Christ d'une victoire obtenue sur l'ennemi de la patrie. Cette église possède de grandes richesses, qui consistent en reliques de la plus grande magnificence et toutes en argent battu. Nous l'avons déjà dit, on remarque le plus grand luxe dans les églises de la Suisse destinées au culte catholique. Dans le cimetière qui entoure cette église est un petit ossuaire; d'un côté sont les morts vulgaires et inconnus; de l'autre sont les morts de distinction : il en est même de renfermés dans des boîtes particulières. Pauvre humanité! tu n'es plus que poussière, et il te faut encore des places de faveur!

Non loin de là se voit l'habitation du général Zurlauben. Nous ne pûmes savoir quel est son possesseur actuel, parce que la jeune fille qui nous servait alors de guide ne comprenait pas notre langue, ni nous la sienne. Des jardins de cette belle habitation on jouit d'une fort belle vue du lac de Zug; le Righi et le Pilate s'y montrent encore à nous. Dans l'un des appartemens de la maison, on voit une nombreuse collection des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV. Tous ces tableaux à l'huile et d'assez grande proportion, forment un Musée d'un grand prix.

Avant de rentrer dans Zug, dont cette campagne n'est distante que d'un quart de lieue, nons visitons l'église Saint-Michel, remarquable par ses ornemens, par ses dorures, et surtout par l'*élégance* de son cimetière, dont la surface est couverte de monumens funéraires éblouissans d'or! C'est un étrange spectacle! Il semble que ces pauvres morts, à travers leurs tombeaux, veuillent encore rivaliser d'orgueil et de vanité. Chaque croix qui compose le monument est finement découpée, et témoigne de l'habileté des ouvriers suisses à donner au fer les formes les plus gracieuses et les plus légères. On reconnaît à peine ce signe révéré de notre rédemption au milieu des traits mille fois variés que lui ont imprimés la lime et le marteau. L'or étincelle sur ces croix de fer, trop peu brillantes, à ce qu'il paraît, pour ces morts ambitieux; et lorsque le soleil frappe sur le cimetière, il semble que ses rayons soient brisés et réfléchis par une mer d'or et de pierreries. C'est plaisir que de mourir à Zug, pour être si bien enterré! Beaucoup de ces croix offrent le portrait de celui que la terre recouvre; quelques-unes portent l'image plus touchante de celui qui souffrit et mourut pour tous. Des fleurs, de pauvres fleurs trouvent à peine à se faire jour à travers ces fastueux tombeaux; elles s'étiolent, elles meurent, il n'y a pas de place pour elles. Nous

remarquâmes que, d'un côté du cimetière, à gauche en arrivant à l'église, la terre ne portait que des croix en bois, bien simples, bien modestes, peintes d'un peu de noir et de blanc : c'est le côté des pauvres. C'est juste! il ne faut pas que ces gens-là profitent des parures et des richesses de ceux qui leur refusèrent peut-être du pain pour les empêcher de mourir, et qui sont morts comme eux; car, pour cela, point de privilége, point de tour de faveur : quelque chemin qu'on ait suivi, il est un lieu où tous se retrouvent et se confondent; que ce soit la consolation du malheureux! Il y a place pour les fleurs de ce côté; aussi elles y sont fraîches et belles; la terre est nouvellement remuée, on voit que des mains amies et pieuses prennent soin de les cultiver. Les Suisses ont, en général, un grand respect pour la dépouille de leurs morts, et, dans le cimetière Saint-Michel comme dans beaucoup d'autres, on voit un bâtiment où les os que la terre ne peut plus contenir sont rangés comme aux catacombes. Quelques crânes portent le nom et la qualité de leurs possesseurs; on en voit aussi qui semblent avoir été placés avec une sorte de préférence : ceux-là, sans doute, avaient été recommandés. L'ossuaire de Saint-Michel est un des plus vastes que nous ayons vus en Suisse; il possède une chapelle où se disent des prières annuelles pour les morts, quelques tableaux et des pierres tumulaires fort anciennes.

Nous rentrons dans Zug, après cette visite aux morts de Saint-Michel, et partons le 26 juillet, à midi, pour Zurich.

BLANCHE, D.-M.

Aura.

Laissez-la donc pleurer ! Pourquoi troubler sa peine ?....
Oh ! pauvre enfant ! Oh ! pauvre Aura !
De tristes souvenirs son ame est déjà pleine ;
Bien jeune, hélas ! elle pleura.

Dans un berceau d'amour, ses premières journées
Brillèrent par un doux soleil :
Une mère, la tête et les mains inclinées,
Sur elle appelait le sommeil.

Presqu'aussitôt, grand Dieu ! qu'elle put, à sa mère,
Dire : reconnaissance, amour !
La mort, la froide mort, aux humains si sévère,
A son appui ravit le jour.

Et dès-lors, que de pleurs dans tes pensers de femme
Sur l'avenir qu'on t'a laissé,
Pauvre enfant ! Que de cris, de tourmens dans ton ame,
Au souvenir du temps passé !

C'est qu'elle avait perdu, dans sa mère chérie,
Son guide, son ange gardien;
Car la mère à l'enfant est un divin génie....
Est-elle morte!.... Hélas! plus rien.

Pourtant, cet âge heureux, où notre ame s'enivre
De plaisir, de joie et d'espoir,
L'âge des passions, où le cœur se sent vivre
Sans craindre rien, sans rien prévoir,

Cet âge vit Aura gaie, enjouée, heureuse:
Un amant l'entourait d'amour;
De ses malheurs passés elle était oublieuse:
Après l'orage, le beau jour.

Oh! que d'amour brillait dans cette ame enflammée,
Dans ces yeux au regard de feu!
Oh! qu'il dut être heureux près de sa bien-aimée,
Lui qu'elle avait nommé son dieu!

Rêve et déception!.... Plus de lueur qui brille,
Plus d'amour, d'espoir, de bonheur:
Cet amant?.... infidèle!.... Eh! qui donc, pauvre fille,
T'avait fiancée au malheur?

Cesse, cesse tes pleurs, malheureuse orpheline;
Assez d'amertume et de fiel,
Assez, assez de cris ont brisé ta poitrine.....
Jeune ange, regarde le ciel!

Mme Marguerite Dhallers. (de Rouen.)

Le Bénédictin.

ANECDOTE NORMANDE DU XIIe SIÈCLE.

L'Abbaye.

Non loin des bords rians de la Seine, dans une contrée appartenant à la Normandie, était jadis une riche abbaye dont les ruines font encore l'admiration des amateurs d'antiquités. Cette abbaye, où vivaient en commun de pieux Bénédictins, élevait ses tours qui servaient de fanal au voyageur égaré, et l'invitaient à venir réclamer un abri pour la nuit. Chaque soir, en effet, voyait arriver à la porte du couvent, tantôt le colporteur accablé de lassitude par les longues courses qu'il avait faites durant la journée pour débiter ses marchandises ; tantôt le pélerin vénérable, courbé sous le poids de l'âge et de la fatigue de ses voyages lointains ; tous les étrangers, enfin, qui, à l'approche de la nuit, cherchant un gîte, étaient assez heureux pour gagner à temps celui qui s'offrait à eux. On accordait à chacun une hospitalité généreuse qui

consistait en un bon repas, puis un lit encore meilleur; mais il fallait arriver assez tôt, car le couvre-feu une fois sonné, la porte se fermait pour ne se rouvrir que le lendemain matin. Ainsi le voulait la règle, que ni prières, ni menaces, n'eussent pu faire enfreindre.

Quand le temps était beau, quand la lune brillait, quand le ciel était étoilé, quand, enfin, régnait la saison où les nuits fraîches semblent délicieuses, le voyageur retardataire pouvait trouver un dédommagement au lit qui lui manquait, dans la verte pelouse qui s'étendait autour de l'édifice; mais si le ciel était brumeux, si la bise soufflait, si la pluie tombait par torrens, ou bien si la pelouse était couverte de neige, alors il ne lui restait d'autre ressource que de doubler le pas pour chercher un autre asile, à moins qu'il ne dédaignât point l'humble toit d'un pauvre pêcheur, qui demeurait à peu de distance.

Le Pêcheur.

Son habitation, simple cabane couverte en chaume, était située à quelques cents pas de l'abbaye, et presque baignée par la rivière. Il vivait, avec sa femme et son fils, du produit de ce que Dieu amenait dans ses filets, réservant son plus beau poisson pour ses voisins les moines, qui lui donnaient, en échange, de quoi subvenir aux premières nécessités de l'existence, savoir : le pain, les légumes, le lard, plus, leurs vieux frocs. Le reste était porté au bourg prochain, où il le vendait ce qu'il pouvait, bien peu de chose, car le poisson que l'on eût payé quelques deniers de plus à André le pêcheur, eût dû être un morceau digne de la table d'un prélat; et ceux de cette espèce étaient presque toujours retenus par le frère pourvoyeur des Bénédictins.

Quoique sans fortune, il était toujours gai, le bon pêcheur. Il aimait sa femme et son fils, plus que ses filets, plus que son bateau, héritage de ses pères. Compatissant, il accueillait avec joie l'étranger désappointé de n'avoir pu trouver abri au couvent; il le choyait, le régalait de son mieux. Thérèse, la ménagère, habile à apprêter le poisson, faisait vite une friture ou bien une matelotte, mets où elle excellait, — les moines en savaient quelque chose. — Le petit André, joli enfant de huit ans, courait, sur l'ordre de son père, déterrer un pot de vieux cidre. On prononçait le *benedicite*, on se mettait à table, le repas était trouvé délicieux; on chantait le cantique du soir, puis l'on plaçait des draps bien gros et bien durs, mais bien blancs, à l'unique lit de la famille, que l'on offrait au voyageur. Le lendemain, à son réveil, on lui servait un déjeûner frugal, mais donné de si bon cœur! Enfin, il partait après avoir remercié ses hôtes de leurs soins. S'il n'était pas sûr de sa route, on la lui indiquait : André même lui servait quelques instans de guide, ou, quand il était nécessaire, le passait de l'autre côté de la rivière. Le voyageur, en le quittant, aurait aussi peu songé à lui offrir une récompense que lui à la demander; car alors l'hospitalité était une vertu fort commune en Normandie.

L'Orage.

Un soir, c'était à la fin de l'hiver, le temps était épouvantable; la pluie, la neige, la grêle, les vents, le tonnerre même, se déchaînaient alternativement, ou tous ensemble, contre la terre! Mais comment croire que quelqu'un fût resté exposé à une telle intempérie? Long-temps avant que le couvre-feu du couvent sonnât, le réfectoire destiné aux étrangers avait

été rempli ; le dortoir était totalement garni, quand la cloche commença à faire entendre ses sons, portés tantôt au nord, tantôt au côté opposé par les vents capricieux. Tout d'un coup elle se tut ; l'huis extérieur fut clos, et les lumières s'éteignirent dans toutes les cellules, une exceptée, celle d'un bénédictin dont les jours étaient menacés par la maladie.

Chez André le pêcheur, il n'en fut pas ainsi. C'était le moment qu'il attendait, lui, pour exercer l'hospitalité. Tant que la riche abbaye était ouverte, on y entrait de préférence; mais sitôt que le couvent était fermé, la chaumière avait son tour.

« Femme, allume une de nos torches de résine, dit l'homme pauvre à Thérèse; place-la en dehors, afin qu'elle guide les pas du malheureux qui, peut-être, cherche maintenant un refuge. André, mon enfant, reste à côté; ne crains pas le tonnerre, il épargne les justes; écoute attentivement si tu n'entends pas des cris de détresse. A présent, femme, fais bon feu : le bois ne nous coûte que la peine de le ramasser. C'est demain dimanche; messeigneurs les Bénédictins ne voudront pas de poisson : fais cuire le plus beau, le plus frais, cette superbe anguille que je pêchai tantôt. Il ne faisait pas ce temps-là, Jésus mon Dieu !

— Mon père, mon père, s'écrie le jeune André, j'entends.... je crois entendre une voix.... Mais c'est celle du vent.... Non ! je ne me trompe point ! une voix humaine !....

— Agite la torche, mon fils.

— J'en suis sûr maintenant, un homme est arrêté là-bas, vers l'abbaye.

— Il ne sait pas que le couvre-feu est sonné ; agite la torche, mon enfant, il la verra peut-être.

— Par ici ! par ici ! crie le pêcheur à l'étranger, le hêlant à la manière des bateliers.

Il nous aperçoit, il vient de notre côté. André, mon enfant, prends la torche, viens avec moi, viens au-devant de lui.... Eh bien! Je ne le vois plus : quelle nuit ! elle est plus noire que le diable!

— Par Saint-Côme, dit une voix forte mais enrouée, qui parle du diable? C'est sans doute lui qui tient endormis les moines de ce couvent ! »

Puis, en deux bonds, l'étranger se trouva chez André le pêcheur.

L'hospitalité.

« Sire étranger, dit le pêcheur scandalisé, le diable n'a point affaire en ceci. Si vous étiez de ce pays, vous sauriez que l'on ne reçoit plus personne à l'abbaye après l'heure du couvre-feu.

— Je le sais; mais par le temps qu'il fait, maître André....

— Qui vous a dit mon nom?

— Quoi ! quel nom ? balbutia l'étranger.

— Vous m'avez appelé André.

— Ai-je dit André?

— Oui, vraiment.

— Ah ! bien.... c'est que je viens d'entendre votre femme vous nommer ainsi, apparemment.

— Ma femme? Mais non, elle ne m'a point parlé depuis que vous êtes entré.

— En ce cas, c'est le diable qui a mis votre nom sur mes lèvres. J'ai dit André comme j'aurais dit Michel, Thomas ou tout autre nom. Mais, par Dieu ! qu'importe ! »

Il dit ces derniers mots d'un ton qu'il voulut rendre imposant, mais qui n'inspira que la méfiance au bon pêcheur.

« Femme, il jure à tout mot; je doute qu'il soit chrétien, » murmura-t-il tout bas à Thérèse, tandis que l'étranger tordait, près du feu, son manteau trempé par la pluie.

« Le damné pays! Il y pleut donc toujours? maître André, puisqu'ainsi est votre nom.

— En hiver, oui; en été, la moitié du temps.

— J'en sais quelque chose.

— Vous y êtes donc déjà venu? Permettez que j'ôte votre manteau; femme, viens m'aider.

— Oui, je passai par-là il y a de ça dix ans, me rendant à la croisade.

— La croisade! » exclamèrent André et Thérèse. Puis, détachant le manteau de l'étranger, celui-ci parut à leurs yeux sous le costume guerrier, portant sur lui cette croix célèbre depuis chantée par le Tasse. Tous deux tombèrent à ses pieds.

« Pardonnez, noble sire, la familiarité de nos discours.

— Relevez-vous, serfs! Que l'on me donne du vin!

— Noble croisé, notre toit est indigne de vous : je cours à l'abbaye; quand on saura qui vous êtes....

— Au diable l'abbaye! Du vin!

— Les pauvres gens n'en ont point; mais frère Eustache, le cellerier de l'abbaye.....

— Encore une fois, laissez-là l'abbaye! J'ai soif. Point de vin! qu'avez-vous qui puisse y suppléer?

— De bon cidre normand.

— Eh bien! donc, qu'attendez-vous pour m'en verser? »

Le petit André venait de se coucher, Thérèse alla quérir un pot.

« A ta santé, André; à la vôtre, bonne Thérèse. »

Le pot entier y passa.

« Exquis, ton cidre! J'en aurais voulu de semblable quand nons étions sous les murs de Jérusalem. Encore un pot,

André, et de la venaison pour me le faire sembler meilleur.

— De la venaison, seigneur! Il y en a.... à l'abbaye..... Mais nous avons du poisson, ajouta-t-il précipitamment.

— Le diable emporte l'abbaye et les moines! s'écria le croisé furieux. L'abbaye est fermée! Le vin est à l'abbaye! La venaison à l'abbaye! Par la Croix! par le tombeau du Christ! je voudrais voir anéanties toutes les abbayes du monde!

— Messire, ne vous emportez pas, dit Thérèse épouvantée. André, tandis que tu étais à la pêche, est venu de l'abbaye un pâté de venaison pour fêter demain le saint jour du dimanche. Le voici.

— Par saint Hubert, patron des veneurs! je rétracte mon serment, excellente Thérèse. »

Et déjà il entame le pâté.

« Mais, noble sire, ajoute André, le retenant, oubliez-vous que c'est aujourd'hui samedi? Voici sur le feu un poisson délicat, une anguille, que ma femme a mise en matelotte. Et elle est renommée à l'abbaye, ma femme, pour les matelottes d'anguille.

— Vilain! répond le croisé, mangeant à belles dents, je sais qu'il est samedi; mais, comme guerrier de la croisade, j'ai des dispenses. Envoie donc demain ta matelotte à l'abbaye, et, crois-moi, prends en échange d'aussi bonne venaison que celle-ci. »

Maladresse.

Quoi qu'il eût dit, l'étranger, après avoir achevé le pâté et fait revenir un troisième pot de cidre, daigna goûter la matelotte, puis, au triomphe de Thérèse, en prendre une portion; le tout, enfin, aux barbes du pêcheur et de sa femme,

qui eussent été charmés de son appétit, s'il n'eût pas juré de plus en plus par le diable et par tous les saints, à mesure que le souper avançait.

Sa conversation devint plus expansive. Il apprit à ses hôtes qu'il était baron, qu'il avait vendu le fief de ses pères pour équiper cent hommes d'armes et les mener à la délivrance de Jérusalem; que, tous étant morts dans cette expédition, il revenait seul en son pays, où il espérait trouver de nouvelles ressources.

Le baron pouvait avoir trente-cinq ans; mais les passions, les fatigues de la guerre, le soleil asiatique, avaient vieilli, bruni ses traits, blanchi ses cheveux et sa barbe, qu'il portait longs, de sorte qu'à le voir on lui eût bien donné la cinquantaine.

Cependant, le temps continuait d'être effroyable, le vent ébranlait par sa force la chaumière du pêcheur, et lui faisait craindre qu'elle ne s'écroulât.

« Je ne me souviens pas d'avoir vu une si terrible tempête de ma vie, dit-il en se signant, à la suite d'un nouveau coup de tonnerre.

— André, répliqua Thérèse, as-tu donc oublié la nuit affreuse de la jeune dame?

— Pauvre dame! Tu as raison; qu'elle fut épouvantable aussi, cette nuit-là! »

Le voyageur portait à ses lèvres le broc qu'il allait vider, quand, aux paroles des interlocuteurs, il le laissa échapper avec fracas de ses mains, que des convulsions semblaient agiter.

« Qu'avez-vous, noble sire? s'écrièrent André et Thérèse.

— Le feu de Satan m'arde! Je suis un maladroit: j'ai brisé votre broc!

— Ce n'est rien, il n'est qu'ébréché. Mais le cidre est répandu; Thérèse, cours le remplir. »

La figure du croisé était bouleversée; dans ses yeux se lisait la terreur; mais, en peu d'instans, il se remit; un reste de pâleur indiqua seul qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire en lui.

« Merci, merci, dit-il à Thérèse lui rapportant le broc plein; j'en ai assez. Dites-moi, qu'est-ce que cette nuit épouvantable, cette jeune dame dont vous vous entreteniez tout à l'heure? »

Thérèse poussa un gros soupir; André leva les yeux au ciel.

« Ah ! sire baron, c'est une histoire bien triste! Le cœur m'en saigne toutes les fois que j'y songe.

— Les larmes m'en viennent aux yeux, ajouta Thérèse, se les essuyant avec le dos de sa main.

— Je suis curieux de la connaître, dit le baron. »

Et il s'enveloppa le corps, se cacha la tête dans son manteau, qui avait eu le temps de sécher devant le feu durant le souper.

« Femme, donne-nous deux ou trois fagots. »

Et, s'asseyant près de l'étranger, sa femme de l'autre côté, le pêcheur prit ainsi la parole :

Histoire.

« Il y a long-temps....

— Justement dix années, interrompit Thérèse; car c'était la première de notre union, et le dix-huitième jour de mars. »

Le croisé frémit.

« Femme, tu as raison! s'écria le pêcheur frappé d'un souvenir. Puis, reprenant sa dignité : mais, laisse-moi conter.

« Il y a aujourd'hui dix ans donc, au mois de mars, temps

d'équinoxe et de giboulées, la veille de saint Joseph, le jour de saint Cyrille ; c'était le soir. Il s'éleva une tempête telle, que celle de cette nuit peut en être dite la digne anniversaire. Depuis une heure, l'abbaye avait fait entendre son couvre-feu. J'avais passé ce temps, comme ç'a toujours été ma coutume, à guetter les pauvres voyageurs qui auraient pu survenir, afin de leur offrir un asile. Personne n'avait paru. Je rentrai près de ma Thérèse, et partageai avec elle le repas qu'elle nous avait préparé. Dans une humble prière, nous suppliâmes l'Éternel de calmer l'orage, qui était vraiment effrayant, puis nous gagnâmes ensemble notre couche.

« Nous n'étions point encore endormis, quand l'abbaye sonna minuit. Soudain un bruit, que nous prîmes d'abord pour un redoublement du vent, puis pour le grondement de la foudre, que nous reconnûmes enfin pour être causé par les pieds de plusieurs destriers, vint nous tirer du repos que nous allions commencer à goûter. Je me levai en hâte, pensant qu'ils s'allaient arrêter chez moi ; mais point. Ils s'éloignèrent, et bientôt nous n'entendîmes plus que faiblement le bruit de leur marche. J'ouvris ma porte pour tâcher de les voir. La pluie tombait par torrens, et la nuit était si obscure, que je ne pus les distinguer. J'allais retourner me coucher, lorsqu'un sillon d'éclairs me fit apercevoir quelques étrangers près de l'abbaye. Comme vous, sire baron, ils frappaient inutilement. Je bravai la furie du temps pour courir les en avertir. Déjà impatientés, ils allaient passer outre, quand mes cris parvinrent à eux. « Qui es-tu ? me cria une voix mâle et hautaine. Pourquoi ne nous ouvre-t-on pas la porte de ce couvent ? — Je suis, répondis-je, André, pauvre pêcheur. Il est trop tard maintenant pour être admis à l'abbaye, mais ma chaumière, quoique misérable, peut vous mettre à l'abri. » Ils hésitèrent ; l'orage augmentait, il me suivirent. Thérèse avait, pendant ce temps-

là, allumé bon feu, et je pus, en arrivant, voir enfin quels ils étaient.

« Il y avait trois cavaliers, dont un menait en laisse un palefroi duquel la selle était inoccupée. Celui qui paraissait le maître avait la tête enveloppée de son chaperon, et autour du corps un ample manteau, sous lequel s'apercevait un volumineux paquet, objet de ses soins attentifs. Aidé de ses serviteurs, il descendit de cheval, sans quitter ce mystérieux fardeau, qu'il prit dans ses bras, et posa avec précaution sur une escabelle. Je fis signe à Thérèse d'approcher une lumière.... Horreur! un cadavre!!!

Départ.

« Une jeune femme, de beauté touchante, était là, inanimée. Ses vêtemens, imprégnés de pluie, s'étaient appliqués sur son corps, dont ils dessinaient la forme gracieuse. La blancheur de sa peau surpassait celle de sa robe de fin lin. La pâleur de ses joues semblait celle de la mort. Ses paupières fermées ne laissaient voir de ses yeux que de longs cils noirs, semblables à sa chevelure, que l'eau avait mise dans le plus grand désordre. En un mot, figurez-vous, noble sire, ce que les trouvères appellent une reine des eaux sortant de son élément....

— Dis plutôt, ajouta Thérèse, la jolie vierge peinte en le missel de l'abbaye.

— Tu l'as dit, femme; telle était l'angélique créature que nous avions sous les yeux.

« Quant au cavalier, c'était un jeune homme qui me parut de noble naissance. Il n'avait de barbe qu'un petit bouquet au menton, et des moustaches. L'inquiétude, l'orgueil, l'impa-

tience, le désespoir, changeaient tour à tour l'expression de sa figure. Les premiers mots qu'il prononça, dès qu'il eut déposé la jeune dame, furent pour demander du secours, nous parlant tantôt comme à des serfs trop heureux de pouvoir lui rendre service, tantôt se mettant presque à nos pieds pour implorer nos soins.

« Nous les prodiguâmes à cette si intéressante jeune dame: on l'approcha du feu; Thérèse la changea d'habits. Le cavalier lui présenta ensuite à respirer plusieurs essences qu'il avait sur lui, mais aucune peine ne réussit à lui faire ouvrir les yeux. Elle n'avait pourtant pas cessé de vivre; oh! non, le pouls lui revenait par degrés. Encore quelques instans, et elle était sauvée. On chauffa des draps pour la coucher.... Hélas! ils devaient lui servir de linceul!!

« Les deux serviteurs de l'étranger étaient repartis, sur l'ordre de leur maître, après avoir conféré un instant avec lui. Nous n'y pensions plus, lorsqu'au bout de quelques minutes, ils reparurent brusquement, parlèrent à voix basse au cavalier, qui entra dans une agitation et une indécision terribles. En moins de temps qu'il ne me faut pour l'exprimer, il eut examiné l'orage, qui continuait d'être effroyable, monté son coursier pour fuir, redescendu pour venir frapper dans les mains de la jeune dame, qu'il ne put tirer de son immobilité, juré, blasphêmé, arraché plusieurs poignées de ses cheveux; puis, dans un dessein que nous ne comprîmes pas d'abord, il repoussa Thérèse, s'empara de la mourante, l'enveloppa de son manteau, l'enleva dans ses bras, ainsi qu'il l'avait apportée!

« Ce fut en vain que je fis tous mes efforts pour m'y opposer, le barbare la placa devant lui, sur son cheval. La foudre, éclatant à quelques pas de nous, éclaira son départ.

Poursuite.

« Nous restâmes, Thérèse et moi, frappés d'une stupeur profonde. Nous avions encore l'oreille attentive, que nous n'entendions plus rien. Nous nous regardâmes; Thérèse pleura; je m'emportai, j'accablai de malédictions le félon chevalier!

« Mais quel nouveau bruit vient nous faire tressaillir? Il arrive du côté opposé à celui qu'ont pris les cavaliers. Il augmente. C'est à peine si nous l'avons entendu, et déjà nous voyons distinctement une troupe d'hommes d'armes à cheval. Je prends une torche, je cours au-devant d'eux. Un vieillard est au milieu.

— Avez-vous vu ma fille? — me cria-t-il, dès qu'il m'aperçut,

« Ce cri du père qui croit qu'un étranger sait qu'il cherche son enfant, me fendit l'ame, me fit deviner son malheur.

— Oui, oui, je l'ai vue! Le monstre qui te l'enlève était chez moi il y a peu d'instans. Vois ce rocher là-bas, il ne l'a pas encore passé. —

« Le vieillard me fait un signe; je saute en croupe derrière lui. Éclairés de ma torche, dont le vent agite la flamme avec violence, nous apercevons le ravisseur. La rivière, large en cet endroit, lui barrait le chemin; nous allions l'atteindre, il s'y précipite!... Le père, au désespoir, veut suivre sa fille; il courait à sa perte. Dans le mouvement que je fais pour l'arrêter, ma torche tombe et s'éteint! Qui peindra les cris déchirans qui suivirent cet accident?....

« — Ma fille! ma fille! rendez-moi ma fille! — L'écho répéta : « Rendez-moi ma fille! »

« A ces lamentations aiguës, le tonnerre n'eut plus de voix, le vent lui-même s'apaisa; on n'entendit plus que ces rugissemens d'un père : « Ma fille! ma fille! rendez-moi ma fille! »

La Croix.

« Tandis que je retenais les efforts désespérés du vieillard, que j'essayais de le calmer, plusieurs hommes d'armes coururent chez moi, se procurer d'autres torches. On chercha sur la surface de l'onde; rien!... Ils avaient péri! On resta jusqu'au matin pour tâcher de découvrir des vestiges. Le soleil se leva radieux; l'orage était passé, mais il avait laissé des traces ineffaçables! Au premier rayon de l'astre, un cri s'éleva, il fut accompagné d'une multitude d'autres... tous étaient d'effroi, de douleur! Le père les entendit le premier, il vola de ce côté. Prévoyant la vérité funeste; je ne le quittai point.

« Près d'une touffe de roseaux, nous vîmes ce corps dont les anges eussent envié la forme. Au-dessus des vêtemens flottans, s'élevait cette tête gracieuse, mais aux yeux toujours clos et à la pâleur, cette fois trop véritable, de la mort. S'échapper de mes mains, se précipiter sur le corps de sa fille, fut pour le vieillard l'affaire d'une seconde. Il s'évanouit. Il allait se noyer, on le retira précipitamment des eaux; mais il fut impossible de desserrer ses bras d'autour de son enfant. Le vieux tronc ne faisait plus qu'un avec son rejeton brisé.

« Comme on était plus près de chez moi que de l'abbaye, on l'y transporta; on parvint à déroidir ses membres, à lui reprendre sa fille. Le frère chirurgien de l'abbaye vint lui

donner ses soins. Ce ne fut que le soir qu'on put le faire revenir de son profond évanouissement.

« — Ma fille! ma fille! rendez-moi ma fille! — furent les premiers mots que prononça l'infortuné.

« Sa fille avait reçu les honneurs funèbres. Le cimetière de l'abbaye recélait sa dépouille.

« Le père tomba dans un délire affreux, qui dura plusieurs jours. Long-temps il fut entre la vie et la mort; enfin, on réussit à le sauver.

« Une simple croix de pierre indiquait la place où l'on avait déposé les restes qui lui étaient chers. On l'y conduisit; il y versa des larmes, d'abord bien amères; il y retourna, son chagrin fut moins violent. Tous les jours il y revint, peu à peu sa douleur prit un caractère plus calme; il s'accoutuma à être malheureux. »

Le pêcheur se tut; il ne pouvait plus parler. On n'entendit plus que les sanglots de Thérèse.

Questions.

L'étranger, la tête toujours dans son manteau, était resté, lui, silencieux. Après quelques instans :

« Qu'est devenu le noble comte...? » Il se reprit : « Qu'est devenu ce père malheureux? » demanda-t-il au narrateur.

— Ne pouvant se séparer du tombeau de sa fille, il dota le couvent de ses biens et se fit bénédictin.

— Existe-t-il encore? » Cette question fut faite d'un ton plus agité.

— Ce matin il existait encore; mais le chagrin a consumé l'huile d'une lampe qui eût pu brûler dix années de plus.

L'on disait tantôt à l'abbaye que cette nuit elle aurait jeté son dernier reflet. »

Le baron respira.

« Et l'auteur de ses peines.... le ravisseur de sa fille?

— Il avait vendu son patrimoine pour enlever une malheureuse damoiselle qui ne répondait à sa passion que par de justes mépris. Il fuyait avec elle dans un pays lointain; le Dieu juste l'a arrêté, l'a puni de son crime. Fallait-il que l'innocence fût frappée du même coup!

— Il a donc trouvé la mort dans le fleuve?

— L'onde, plusieurs jours après, rejeta deux corps souillés, défigurés. On les laissa sans sépulture. Le troisième n'a jamais reparu. Deux de leurs coursiers, le palefroi, furent trouvés dans les environs, où ils étaient errans; quant à l'autre, on n'en a vu nulle trace, soit qu'il ait péri avec son maître, soit qu'il ait fui plus loin que ses compagnons. »

Le silence succéda encore une fois aux paroles d'André.

Le feu mourait faute d'aliment; la torche tirait à fin, le pêcheur se leva.

« Il est bientôt minuit, dit-il, sire étranger; l'aurore doit nous voir éveillés, Thérèse et moi : excusez si nous vous laissons. Désirez-vous reposer? voici votre lit. Aimez-vous mieux veiller? voilà du bois, une torche neuve. Dieu vous garde et vous fasse faire une bonne nuit. »

Le Bénédictin.

A peine l'étranger se vit-il seul, que, s'assurant de l'éloignement de ses hôtes, il cessa enfin de contraindre les sentimens, les passions tumultueuses qui torturaient son ame

depuis qu'André avait commencé son récit. Examinant d'un œil égaré les quatre murs de la chambre et son modeste ameublement, des souvenirs poignans semblèrent se retracer à son imagination ; une scène affreuse parut se passer sous ses yeux !

A la fièvre violente qui l'agita tout-à-coup, se joignit un accablement mortel; de faiblesse ses jambes s'affaissèrent sous lui ; il tomba sur un siége, que sa chute brisa, que le poids de son corps fit crouler avec lui.

L'effroi lui rendit des forces. A la lueur mourante de la torche, il put distinguer ce siége vermoulu, sur lequel il venait de choir; il put reconnaître l'escabelle.....

Anéanti, cette fois, ses yeux se fermèrent; il fut long-temps sans les rouvrir.

Reprenant ses sens, l'obscurité complète où il se trouva lui fit croire un instant qu'il sortait d'un long rêve; l'orage qu'il entendit rugir le rappela tout-à-fait à lui.

Enfer! Est-il bien vrai que ce ne soit point un songe, dont la continuation illusionne ses sens!.... Une ombre, dont le linceul blanc perce les ténèbres, s'avance vers lui, saisit ses cheveux hérissés par la terreur!

Stupéfait, incapable de se défendre, il se laisse entraîner par ce guide, qu'il croit de l'autre monde. Celui-ci sort de la chaumière du pêcheur, tenant toujours sa proie, et semble voler sans qu'aucun obstacle l'arrête.

Parvenu à une certaine distance, le fantôme s'arrête près de la rivière, cette nuit-là grossie par l'abondance des pluies. Son compagnon, sa victime, recouvrant un instant d'énergie, veut saisir son poignard pour en frapper l'ombre; elle ne lui en donne pas le temps, s'empare de l'instrument meurtrier, le lance avec roideur dans la plaine liquide, puis, grinçant des dents avec un bruit sinistre, étreignant de ses ongles le cou

du croisé, dans les chairs duquel ils pénètrent en en faisant jaillir le sang, l'entraîne, le précipite avec lui dans les flots.

De leur sein une voix sépulcrale, une voix usée par le chagrin, s'élevant faiblement, fait entendre ces mots : « Ma fille! ma fille! rends-moi ma fille! »

A peine ils ont été prononcés, à peine ils ont traversé l'air, que l'horloge de l'abbaye s'ébranle, et y répond par douze sons lugubres.

Conclusion.

Retirés en une petite pièce dans laquelle André serrait les instrumens de son état, et qui lui servait de chambre à coucher lorsque, comme ce soir-là, il prêtait la sienne, le pêcheur et sa femme goûtaient, sur un amas de filets, un sommeil rendu profond par la longue veillée qu'ils venaient de passer. Ce ne fut donc pas tout d'abord que des cris multipliés les tirèrent de ce repos léthargique; s'éveillant à la fin, ils se levèrent et coururent à la chambre de l'étranger, afin de s'y procurer de la lumière. Ils ne s'étaient pas encore aperçus de son départ, que plusieurs gens, qu'ils reconnurent pour des frères lais de l'abbaye, avaient déjà pénétré jusqu'à eux, portant des flambeaux, dont la lueur leur fit remarquer, à leur grande surprise, l'absence de leur hôte. L'escabelle en débris frappa surtout leurs yeux; mais, sans leur laisser le temps de faire des conjectures, les frères lais se mirent à parler tous à la fois. Ils annoncèrent la disparition du bénédictin malade confié à la garde de l'un d'eux. Ce dernier, qui eût dû redoubler de vigilance par suite du délire dans lequel était tombé le moribond, s'était par malheur endormi, et le vieillard avait disparu. Des portes, une fenêtre ouvertes, les avaient mis sur ses

traces; ses pas marqués dans le jardin, un mur dégradé, d'autres marques de ses pas, indiquaient la route qu'il avait suivie jusque chez le pêcheur. Là, on venait en demander à André des nouvelles. Celui-ci dit qu'il ne l'avait point vu, qu'il avait reçu un étranger, et que grand était son étonnement de ne plus le trouver.

Après des recherches infructueuses dans l'étroite maison du pêcheur, les frères lais en sortirent, se répandirent dans les environs pour tâcher de se remettre sur la voie du religieux, objet de leur inquiétude. Ils n'y réussirent point.

En apprenant ce malheur, la désolation des bénédictins fut au comble. Les recherches se multiplièrent en vain.

Dans la supposition presque certaine de sa fin, le chapitre de l'abbaye fonda une messe perpétuelle pour le repos de l'ame de celui à qui elle devait une augmentation de biens assez considérable.

André, de son côté, eut cet épisode à ajouter à sa narration. A part lui, il pensa que le départ simultané de son hôte n'était point étranger à la disparition du bénédictin.

Ses doutes se tournèrent en certitude, lorsque, plusieurs semaines après, un beau matin de mai, son jeune fils accourut à lui tout effrayé, lui dire qu'en jouant au bord de la rivière il avait aperçu deux corps morts, sur lesquels s'acharnaient une troupe de corbeaux. Le pêcheur s'y rendit aussitôt, et, amenant les cadavres sur le bord, reconnut, dans l'un, à ses vêtemens à demi consumés, le baron étranger qui avait reçu de lui l'hospitalité.

Deux mains, serrant étroitement son cou, étaient celles d'un père, vengeur du meurtre de sa fille.

Alfred Dieusy. (Rouen.)

ΑΒΥΣΣΟΣ!

« Quæ singula improvidam mortalitatem, involvunt « solum ut inter ista certum sit nihil esse certi; nec « miserius quidquam homine, aut superbius. »

(PLINE.)

I

Oh! malheur, oui, malheur au délirant génie
Qui, toujours face à face avec cet univers,
Oserait calculer le nombre et l'harmonie,
Rêver tous les destins qui composent la vie,
La mort et les siècles divers!

Malheur! car tout ici n'est rien que petitesse,
Faux bonheur, faux chagrin, vain spectacle d'un jour,
Babel d'un fol orgueil proclamant la faiblesse,
Grand alphabet sans clef, qui n'a point de promesse,
Pour rendre bon notre séjour.

Malheur!.... Nous oublions la sainte voix de l'ame,
Et nous disons toujours : qui donc nous guidera?
Nos désirs changent tout en un prestige infâme;
Et nous voilà, soudain, courant à cette flamme,
A ce flambeau qui s'éteindra.

Comme si l'homme saint n'avait pas en lui-même
Ce qu'il faut de science au repos de son cœur;
Comme si ce n'était un horrible blasphème
De penser que son Dieu, qui le nourrit et l'aime,
Ait placé si loin son bonheur!

II

Que te font ces travaux et ces projets sublimes,
Ces calculs infinis, puisque tu dois mourir?...
Pourquoi tant amasser de biens illégitimes?
Et pour tes fils aussi pourquoi faire des crimes?
Votre travail doit vous nourrir!

Tu te feras, sans doute, un monument de gloire
Sur les corps palpitans d'un grand peuple vaincu;
Pour que nous conservions à jamais ta mémoire,
Pour que la mort, un jour, inscrive dans l'histoire
Le temps où son fils a vécu.

Peut-être, seulement, veux-tu, par ton adresse,
Sur quelques millions nous révéler tes droits.
Eh bien! saisis donc vite et garde ta richesse;
Car tu perdrais honneurs, et vertus et sagesse,
S'il s'en trouvait de plus adroits.

III

Dégoût.... dégoût partout! quand une ame profonde
Médite l'unité qui peupla le néant,
Qu'elle pense à la loi de notre petit monde,
Où la vertu se trouve auprès du vice immonde,
Où l'homme s'élève en géant.

Ardeur de la science! ignorante faiblesse....
Vaine forme d'un jour, et puis éternité!...
Sentir que l'on approche, et désirer sans cesse;
Posséder ce qu'on peut acquérir de sagesse, —
Et n'avoir pas la vérité!!

Et. Bourlet-Delavallée. (Havre.)

Esquisse historique

DU PROCÈS

DU CZAREWITZ ALEXIS.

« On n'est pas toujours si injuste envers ses ennemis qu'envers ses proches. »

(VAUVENARGUES.)

L'un des événemens les plus extraordinaires qui se passèrent au commencement du dix-huitième siècle, est le procès et la mort du fils de Pierre-le-Grand, empereur de Russie. Il attira vivement l'attention de toute l'Europe, et fut le sujet des assertions les plus contradictoires : les auteurs qui racontèrent le drame et la catastrophe qui le termina, ont adopté celles qui leur convenaient le mieux. Voltaire, par exemple, prétend seul que le Czarewitz mourut d'apoplexie; on prétend, il est vrai, qu'il fut payé pour avancer le fait dans son *Histoire de Pierre-le-Grand*. Parmi les autres historiens, il en est qui pensent que sa mort fut le résultat d'un crime; d'autres qui, loin d'être aussi affirmatifs, ne prennent pas même la peine

d'éloigner les présomptions, qu'ils entassent malgré eux contre leur héros. Lamberti, Busching, Duclos, et les auteurs de la *Biographie universelle*, pourront être consultés avec fruit sur ce sujet.

Il est un ouvrage que je crois fort peu connu : c'est celui du boyard Yvanneste Suranoi, publié en 1725, sept années seulement après la mort du czarewitz. Il renferme toutes les pièces originales du procès, et, quoiqu'il soit évidemment écrit dans l'intérêt de Pierre, on y trouve des documens précieux et de nature à jeter un grand jour sur cette déplorable affaire. Et il faut le dire, l'examen auquel on est forcé de se livrer est loin d'être à l'avantage du czar. Quand on a lu avec recueillement les divers interrogatoires du prince, les délibérations de la noblesse et du clergé, on ne peut se défendre de soupçonner l'empereur d'avoir fait périr son fils, et de l'avoir peut-être même tué de sa propre main; alors, on est tenté de croire au rôle joué dans ce drame par une demoiselle Cramer, qui doit à cette circonstance toute sa célébrité.

Mlle Cramer, confidente du prince Menzicoff, était attachée en même temps au czar. On assure qu'elle était présente lorsqu'on vint lire au czarewitz Alexis la sentence de mort prononcée contre lui par le sénat et l'armée. Le prince, ajoute-t-on, ayant refusé de s'empoisonner, Pierre aurait saisi le glaive et tranché la tête de son fils, ou la lui aurait fait couper. Mlle Cramer, témoin de cette horrible scène, aurait été contrainte de prêter son ministère pour cacher cet épouvantable forfait, de recoudre, après l'avoir nétoyé, le cou du malheureux Alexis, et de l'entourer ensuite d'une large cravate noire, pour qu'on ne pût s'apercevoir de la cause de sa mort lorsqu'il serait exposé aux regards du peuple.

Cette femme parlait volontiers de son séjour en Russie; mais elle ne voulait jamais s'expliquer sur la mort du czarewitz.

On dit qu'elle ne raconta qu'une seule fois l'affreuse catastrophe de ce drame monstrueux.

J'ai pensé que l'histoire du procès d'Alexis pourrait offrir assez d'intérêt, pour que j'en dusse tracer une rapide esquisse.

Pierre était trop jeune lorsqu'il monta sur le trône, pour tenir les rênes du gouvernement; il partageait, d'ailleurs, une couronne qu'il devait bientôt posséder seul; la princesse Sophie régnait sous le nom des deux empereurs. Cette femme ambitieuse, dévorée de la soif du pouvoir, éloignait Pierre de toute occupation sérieuse; mais le génie de la Russie veillait sur les destinées du jeune prince, et ce fut cette bizarre éducation qui développa en lui les grandes qualités qui le rendirent illustre. Après une orageuse minorité, *délivré* d'un frère faible d'esprit et de corps, le czar saisit avec force un sceptre que Sophie voulait lui arracher, et la relégua dans un couvent. Les Strélitz, cette milice fière et indisciplinée, fut cruellement punie de sa révolte, et les troubles qui agitaient l'empire parurent apaisés; mais ils se renouvelèrent souvent, dans le cours d'un règne si fécond en événemens extraordinaires.

Le czar s'était marié fort jeune, et, peu de temps après, son épouse avait donné le jour à un enfant qui fut nommé Alexis. Les premières années de la vie de ce prince n'offrent rien de remarquable; son père, occupé de guerres continuelles, disciplinant sa nation, changeant les usages les plus respectés, occupait l'attention de tous ses peuples. On se souvenait cependant qu'il avait un fils, et c'était là l'espoir le plus cher de ces Russes fidèles à leurs antiques coutumes, de ces Russes qui croyaient que c'était un sacrilége que de changer quelque chose aux institutions de leurs ancêtres. Alexis, enfant, fut entouré de personnes qui eurent soin, en éloignant de lui toute idée nouvelle, de le rappeler vers les anciens principes, et de

lui donner du dégoût pour l'étude des arts et des sciences de l'Europe policée. Le but du czar était bien différent; il voulait faire de son fils un homme digne de porter avec gloire la couronne, et capable de terminer l'immense ouvrage qu'il avait entrepris, si la mort le frappait au milieu de ses travaux, ou qui, du moins, pût conserver ses institutions, bien loin de les détruire. Quelle fut donc sa désolation, lorsqu'il fut convaincu de la mauvaise volonté et de l'obstination de son fils! Il lui fit d'abord des remontrances; bientôt il joignit les menaces aux avertissemens, mais toujours inutilement. Après la mort de la princesse de Wolfenbuttel, que le jeune prince avait épousée, et dont il avait eu un fils, il reçut de son père de nouvelles remontrances. Pierre, dans une longue déclaration écrite de sa main, lui rappelle tout ce qu'il a fait pour la patrie, en rend grâce au Seigneur, puis, tout-à-coup, se repliant sur lui-même, il dit: « Mais, pendant que j'envisage les prospérités « dont Dieu a comblé notre patrie, si je tourne les yeux sur « la postérité qui me doit succéder, j'ai le cœur encore plus « pénétré de douleur sur l'avenir que je n'ai de joie sur les « bénédictions passées..... Je suis homme, et, par conséquent, « je dois mourir : à qui laisserai-je, après moi, à achever ce « que j'ai commencé par la grâce de Dieu? A un homme qui, « semblable à ce paresseux de l'Évangile, enfouit son talent « dans la terre, c'est-à-dire qui néglige de faire valoir ce que « Dieu lui a confié!..... J'ai jugé à propos de vous donner par « écrit cet acte de ma dernière volonté, résolu pourtant d'at- « tendre encore un peu de temps avant de rien exécuter, pour « voir si vous voulez vous corriger; sinon, sachez que je vous « priverai de la succession, comme on retranche un membre « inutile.....»

Le czarewitz, en répondant à son père, parut donner un entier acquiescement à ses volontés; il lui dit qu'il ne se sen-

tait pas la force de marcher sur ses traces; que sa santé était fort affaiblie; qu'il préférait renoncer à la couronne et se faire moine. Pierre, peu content de ses réponses, le vint voir avant de partir pour les pays étrangers; il le trouva couché. Après de longues exhortations, il lui accorda six mois de délai pour faire ses dernières réflexions. Mais Alexis, dont le plan était arrêté déjà depuis long-temps, conseillé par Ki-Kin, son confident, connaissant d'ailleurs l'amour du petit peuple pour sa personne, avait résolu de s'éloigner pour un temps d'une patrie où il ne pouvait trouver le bonheur, de chercher un refuge à la cour de Vienne, et d'y attendre des circonstances plus favorables. Une lettre du czar, datée de Copenhague, servit de prétexte à son départ: après en avoir fait les préparatifs, il quitta son palais, accompagné de sa maîtresse Afrosina, et se rendit incognito à la cour de son beau-frère Charles VI; bientôt il fut obligé de quitter Vienne, pour aller se cacher à Naples.

Le czar était à Amsterdam lorsqu'il apprit qu'Alexis avait abandonné la Russie. Ses émissaires parcoururent toutes les cours de l'Europe, et parvinrent à savoir où il s'était réfugié; aussitôt, deux seigneurs russes, Tolstoy et Romanzoff, partirent pour Naples chargés d'une dépêche accablante pour le fils de leur souverain: on lui ordonnait, sous peine de malédiction paternelle, de retourner en Russie; c'était à la seule condition de son retour que le pardon était accordé à son crime. Il n'y avait pas à balancer : il fallait choisir à l'instant même un parti. Fort du pardon de son père, le czarewitz reprit le chemin de Russie; mais l'empereur l'y avait déjà devancé.

Nous voici arrivés à l'époque où va se développer ce drame singulier et terrible qui occupa l'Europe entière; vous allez voir un père, un souverain, au mépris des promesses les plus

solennelles, accuser son fils, l'interroger lui-même, investir ses sujets du droit de le juger, renverser ainsi toute idée sociale, et donner à la postérité l'exemple unique d'un monarque qui reconnaît que son peuple a droit de vie et de mort sur les propres enfans du souverain; le sénat, l'armée, l'église, prosternés aux pieds du czar, s'associer à son crime, en condamnant à mort un prince pour d'imaginaires forfaits. Rien ne coûtera, désormais, pour assurer sa perte; les supplices, les tortures feront parler ceux qui lui étaient le plus dévoués, et si quelques-uns de ses prétendus complices sont épargnés, c'est qu'ils auront scellé de leur seing sa condamnation.

Alexis était de retour à Moscou le 11 février de l'année 1718; le soir même, il se rendit chez l'empereur, avec lequel il eut un long entretien. On était alors loin de penser aux événemens extraordinaires que cachait l'avenir! Pierre allait mettre à exécution le projet qu'il méditait depuis long-temps; sa seconde épouse, Catherine, l'y excitait, quoiqu'elle parût ne prendre part à rien de ce qui se passait. Elle ambitionnait de voir un jour son fils monter sur le trône; mais la Providence, malgré ses efforts et ceux de l'empereur, en décida autrement : Pierre Pétrowitz devait mourir encore au berceau, et son père terminer ses jours dans la douleur, et peut-être dans les remords.

On atteignait la matinée du 14 février; tout était en mouvement dans la capitale de la Russie; la grosse cloche retentissait par toute la ville; les troupes se mettaient sous les armes; tous les ministres avaient reçu l'ordre de se rendre au château, qui paraissait une forteresse prête à soutenir un siége; les conseillers remplissaient la grande salle, et les ecclésiastiques étaient réunis dans la Cathédrale. Lorsque le czar fut monté sur son trône, on introduisit son fils dans l'assemblée. Ce prince infortuné fut amené devant lui plutôt en prisonnier

qu'en homme libre. Étonné, abattu par cette réunion de tout ce qu'il y avait de grand en Russie, dépouillé de toutes marques de dignité, n'ayant pas même pu conserver son épée, il se jeta tout en larmes aux pieds de l'empereur, et lui remit un écrit contenant l'aveu de ses fautes. Pierre le releva en lui accordant le pardon qu'il avait imploré de sa clémence; ils se retirèrent ensuite dans un appartement écarté; le czarewitz lui fit connaître ceux qui lui avaient conseillé de fuir; quand ils furent rentrés, il signa l'acte de sa renonciation à la succession de la couronne. Mais c'était peu pour le czar; il voulait s'assurer de la foi de tous ceux qui étaient présens. Un manifeste avait été préparé; on le lut à haute voix, et tous les seigneurs, obligés de signer une formule de serment qui déclarait Alexis déchu de la couronne et incapable de succéder, fut renouvelé par eux et rendu plus sacré par un nouveau serment qu'ils prêtèrent sur l'Évangile ouvert.

L'empereur, son fils et le cortége se rendirent à la Cathédrale, où le clergé jura, de même sur l'Évangile, qu'il ne reconnaissait pour héritier au trône que Pierre Pétrowitz, Alexis s'en étant rendu indigne.

Le manifeste fut publié dans toutes les provinces de la Russie, et l'Europe entière fut instruite de cet événement. Mais les choses ne devaient pas rester en cet état; tant que le czarewitz était libre et vivant, il pouvait s'emparer de la couronne ou fomenter des troubles. Il fallait donc le mettre dans l'impossibilité de jamais régner, lier tellement tous les ordres de l'état, qu'il leur fût impossible de jamais favoriser ses prétentions; il fallait encore pouvoir le faire périr, si cela paraissait utile et politique.

Il était à craindre, pourtant, qu'un supplice public et juridique ne fît soulever le peuple, dont il était aimé, si, d'ailleurs, tous ceux qui pouvaient l'exciter à la révolte n'étaient en

quelque sorte complices de sa mort. Pierre, en avilissant son fils, le faisant déclarer déchu de sa succession, en préparant, il faut le dire, de loin son trépas, détruisait tout d'un coup les espérances de ces vieux soutiens des antiques usages. Il donnait un terrible exemple à ceux qui auraient tenté de renouveler des troubles trop fréquens, déjà sous son règne; il trouvait encore le moyen de se défaire de ceux qu'il savait être ses ennemis, et de satisfaire à la fois sa haine et sa vengeance.

Alexis, pendant son séjour dans les pays étrangers, avait écrit quelques lettres à des sénateurs; le comte de Schonborn lui avait remis certains papiers qui contenaient des nouvelles de la Russie, et il avait témoigné de la joie en apprenant que les troupes du Mecklembourg avaient tenté de se révolter après son évasion. Le czar, tout en accordant le pardon que demandait son fils, tout en lui promettant un entier oubli de ses crimes, y avait imposé une condition: c'est qu'il découvrirait tous ses complices, tous ceux qui avaient, ou favorisé, ou conseillé sa fuite. Des questions écrites de sa main lui furent transmises; Alexis y répondit d'une manière catégorique, et s'expliqua sur tous les chefs d'accusation dont nous venons de parler. Muni de ces pièces importantes et qui formèrent la base du procès, le czar, après avoir lui-même interrogé son fils en présence des États ecclésiastiques et séculiers, après lui avoir arraché l'aveu qu'il *était coupable de tout ce qui se trouvait aux pièces du procès*, publia une déclaration par laquelle il nommait juges suprêmes de son fils, les ministres, les sénateurs et les représentans de l'état civil et militaire. C'était là le terme où sa politique aspirait. Il n'ignorait pas que son fils avait des partisans dans l'armée, dans le peuple, au sein de sa cour même, qu'une partie du sénat lui était dévouée; mais il savait aussi que le plus grand nombre n'oserait jamais voter contre sa volonté.

C'était dans le clergé que le czarewitz comptait ses plus ardens partisans; le dévouement de l'archevêque de Résan pour lui n'était un secret pour personne; aussi fut-il appelé, par une seconde déclaration, avec tous les autres ecclésiastiques, à donner son avis motivé sur la conduite criminelle et sur les crimes du prince accusé.

Vous croyez, sans doute, qu'investis de la toute-puissance du czar, les sénateurs et les ecclésiastiques vont examiner consciencieusement, sans prévention, la conduite d'Alexis, et peser les charges qui seront produites contre lui? Détrompez-vous. On arrête à l'instant même les questions qui lui seront faites; il y répond; on le met en opposition avec quelques-unes des personnes qui lui étaient autrefois dévouées, et qui, par la force des tortures, avaient dévoilé ses projets d'évasion et les moyens qu'il avait employés pour fuir. Cette Afrosina, qui l'avait suivi à Vienne, à Naples, qui, s'associant pour ainsi dire à son sort, était avec lui retournée en Russie: cette Afrosina elle-même vint découvrir ses plus secrètes pensées, le punissant ainsi de l'amour que l'infortuné czarewitz lui avait montré. Que résulta-t-il enfin de tous ces interrogatoires? Rien; il faut bien le dire, à la honte de la nation russe entière, à la honte éternelle de Pierre-le-Grand.

Quoi! parce qu'un prince d'un caractère faible aura, sans le consentement de celui qui est à la fois son père et son souverain, quitté l'empire que, suivant l'ordre de la nature, il doit gouverner un jour, ce souverain aura le droit de le faire juger comme un criminel et de le donner en spectacle à tout l'univers! Alexis, il ne faut pas le dissimuler, avait des torts graves, des torts qu'un père a le droit de punir dans son fils; mais alors il devait se dépouiller de sa qualité de czar et ne conserver que celle de père. Des amis, des serviteurs fidèles ont favorisé la fuite d'Alexis: mais n'était-ce pas une obligation sacrée pour

lui de ne pas trahir ceux qui l'avaient aidé dans l'exécution de ses projets. Il avait eu l'imprudence d'écrire à des sénateurs des lettres qui ne leur sont jamais parvenues; il avait appris avec plaisir que quelques troubles éclataient en Russie pendant son absence; enfin il avait, dit-il, l'intention de régner un jour.

Le croirait-on jamais! voilà toutes les charges que l'on put réunir contre lui; voilà ce qui motiva l'avis des ecclésiastiques et la première délibération des États civils et militaires! Ceux-ci ne devaient prononcer la sentence qu'après la communication officielle de l'avis des ecclésiastiques; ils devaient aussi chercher, dans les lois civiles et militaires, dans l'ancien et le nouveau testament, tous les textes qui pouvaient être de quelque application dans l'affaire. Aussi, après avoir entassé les citations des Saintes-Écritures, ils finissent par arriver aux statuts que Pierre lui-même avait fait promulguer en l'année 1717. Il est curieux d'en rapporter les propres expressions.

Art. 19. « Si un sujet lève du monde, ou prend les armes contre « Sa Majesté czarienne, ou bien si quelqu'un forme le dessein de « prendre prisonnier Sa Majesté ou de la tuer, ou bien si on lui fait « quelque violence, lui ou tous ceux qui l'auront aidé ou qui lui auront « donné conseil, seront écartelés comme criminels de lèze-majesté, « et leurs biens seront confisqués.

« Seront pareillement punis du même supplice, ceux qui, quoiqu'ils « n'aient pas pu exécuter leur crime, seront convaincus d'en avoir eu « la volonté et l'envie, aussi bien que ceux qui ne l'ont pas découvert, « en ayant eu connaissance.

Chapitre XVI. — Art. 27. « Celui qui forme le dessein de faire « quelque trahison, ou bien quelque chose de semblable, quoiqu'il ne « le mette pas à exécution, doit pourtant être puni de pareilles peines « capitales, comme s'il avait exécuté son dessein. »

Bien qu'ils ne se reconnussent pas le droit de condamner le prince, les membres composant les États opinèrent cependant tous, l'un après l'autre et à haute voix : tous, tant ils étaient avilis, tous, s'il faut en croire les pièces de la procédure publiée, pensèrent qu'il avait mérité la mort; l'avis des ecclésiastiques, motivé seulement sur l'Écriture et sur les conciles, fut conforme à celui des sénateurs. Cependant, tout en déclarant qu'Alexis était digne de mort, ils exhortaient son père à user de clémence, et terminaient en disant que le « cœur du czar « était entre les mains de Dieu, et qu'il devait choisir le parti « auquel la main du Seigneur le tournerait. »

L'accusation était si faible, si absurbe, que Pierre lui-même crut qu'il fallait y suppléer. Le malheureux czarewitz n'avait dit que ce qu'il savait; on avait eu beau torturer ses paroles et ses actions, il avait été impossible d'y trouver l'ombre d'un crime; il fallait au moins prouver qu'il en avait eu la pensée. On le mit, s'il faut en croire certains historiens, à la torture, on lui fit signer de force de prétendus aveux qu'il n'avait peut-être pas même lus; ce fut là le supplément de son procès. Il se reconnaissait coupable d'avoir désiré la mort de son père, « pour ce que j'ai, disait-il, désiré la succession par « d'autres voies que par celle de l'obéissance; tout le monde « peut aisément en deviner la raison » ....Et plus loin : « je la vou- « lais même (la succession) par une assistance étrangère. »

Voilà donc toutes les charges réunies qui doivent peser sur la tête d'Alexis! On va prononcer sur son sort, et personne ne le justifiera, pas un n'élèvera la voix! Le sang innocent sera-t-il versé! Tout dépendra désormais des ordres d'un père, d'un père qui fera lire, sans émotion, la sentence de mort à son fils! Cette sentence fut prononcée en assemblée générale, le 24 juin 1718; on décida unanimement, sans contradiction, « *que le « czarewitz était digne de mort pour ses crimes et pour ses*

« *transgressions capitales contre son père et son souverain.* »

Lorsque l'empereur fut averti de l'issue du procès, il ordonna que l'on fît connaître à son fils la décision de ses juges, et le 6 du mois de juillet le prince était mort.

CH. DE ST.

Elégie.

Regarde cette rose éblouissante et belle,
Que le zéphir, charmé de sa fraîcheur nouvelle,
Caresse avec amour :
Pour plaire, pour aimer, elle est épanouie ;
Ah ! je voudrais changer mon destin pour sa vie
Et sa beauté d'un jour !

Quoi ! tu veux la cueillir pour former ma parure !
Non, laisse-la briller sous son dais de verdure ;
Tes soins sont superflus :
Tu ne me verras plus, aux fêtes bocagères,
Mêler mes pas joyeux aux danses des bergères ;
Tu ne m'y verras plus !

Mais toi, pare ton front : nommant sa bien-aimée,
Bientôt cet étranger dont ton ame est charmée
Viendra pour te chercher ;
Tous deux, vous marcherez dans une pure ivresse ;
Moi, je n'ai pas ces traits qui donnent la tendresse,
Et je veux me cacher.

Je l'ignorai long-temps, ce mystère pénible ;
Sans y songer jamais, mon cœur était paisible ;
Mais un jour je l'appris !
J'entendis mon arrêt de celui que j'adore :
L'heure, ses traits, sa voix, hélas ! tout est encore
Présent à mes esprits.

« Oui, dit-il, la beauté seule obtient mon hommage. »
Je l'écoutais ; soudain, un funeste présage,
M'annonça les douleurs.
Je courus vers le fleuve, inquiète et tremblante,
J'y contemplai long-temps mon image flottante,
Et je versai des pleurs.

Depuis ce jour fatal, je ne sais plus sourire ;
D'un mal mystérieux, d'un funeste délire
Mon cœur est consumé.
Je sais trop qu'il n'est point de fin à ma souffrance :
De lui plaire jamais je n'ai plus l'espérance,
Et je l'ai tant aimé !

Adieu ! de jeunes fleurs prends soin d'orner ta tête ;
Vole, vole à ces jeux que le plaisir t'apprête ;
Bientôt tu l'y verras.
Ah ! s'il te demandait ta compagne fidèle
Tu lui dirais... Mais non, non, je ne suis point belle,
Il n'y songera pas !

Mme Lucie Coueffin. (Bayeux.)

Le Dauphin.

(HISTORIQUE.)

Pêche du Hareng.

Qui de nous, fatigué des plaisirs de l'hiver, n'a pas, dans la belle saison, visité Dieppe, la jolie, la paisible ville? Qui ne connaît ses bains de mer, frêle édifice de planches, fondé sur le sable et les galets d'alluvion? Qui n'a parcouru ses promenades solitaires, rêvé sous les saules blancs qui bordent le canal à peine commencé, et erré sur ce port jadis si animé, si vivant, aujourd'hui si désert et si désolé?

Heureux rival, le Havre a le monopole du commerce et du mouvement. Dieppe offre la paix et le repos. Ses rues larges, bien alignées, paisibles et propres, son vaste horizon de mer, ses sites pittoresques, son atmosphère si pure, en ont fait le rendez-vous de la bonne société, alors que l'ennui et la chaleur la chassent des réunions nombreuses des grandes

villes. L'esprit fatigué, le cœur blasé s'y rafraîchissent, s'y délassent. — C'est le Dieppe fashionable.

Si vous voulez le voir redevenu lui-même, reprendre ses vieilles habitudes, attendez que l'automne et ses brouillards aient mis en fuite la troupe joyeuse. Alors, entendez-vous? ce sera l'époque de la pêche du hareng, la principale richesse de la ville. Aussi, sur les quais, quelle activité, quelle circulation! Ce n'est plus cette ville si paisible en été; c'est de la vie, et une vie bruyante! Partout s'offre aux regards une foule de pêcheurs qui encombrent les quais. Une forêt de mâts anime le port, que remplissent plusieurs rangs de bateaux.

Mille fois le marin des bords lointains a été représenté, analysé. — Le pêcheur ne l'a pas été, que je sache. — Il fera un bien intéressant tableau, celui qui pourra nous peindre cette naïveté sublime d'un courage qui s'ignore et s'étonne de l'admiration qu'il excite, cet attachement aux vieilles mœurs, la franchise et le dévouement qui caractérisent le marin des côtes; celui qui nous dira comment, dans les malheurs, dans les dangers, il trouve des consolations ou du courage dans sa foi vive et simple : car il n'est pas esprit fort, le pêcheur; il a besoin de croire, et quand il brave la mort, il lui est doux de penser qu'il a près de lui un bon ange pour le protéger, des parens qui, du fond du cœur, disent pour lui des prières, et un Dieu pour les écouter!

Départ.

Le 15 octobre 1826, vers neuf heures du soir, la mer était haute, et les jetées couvertes de pêcheurs qui se pressaient vers les quais. Partout on voyait ces hommes au visage ouvert, aux larges épaules, à la voix rauque. Suivaient les femmes et

les enfans, portant les provisions du voyage. La flottille appareillait ce soir-là pour la pêche d'Yarmouth.

De toutes parts, sur les joues fraîches des *matelottes* proprettes, résonnaient les baisers d'adieu; et, ne pouvant s'arracher aux bras de sa femme et de ses enfans, le pêcheur ne quittait le rivage qu'au cri d'appel du patron. — Des yeux inquiets l'accompagnent jusqu'à ce qu'il soit à son poste; puis femmes, enfans, vont se placer sur l'amarre déjà tendue qui doit aider le bateau à sortir du port. Avec quelle ardeur elles se penchent sur le halin, ces femmes, ces filles, ces mères, ces amantes! Comme elles sont attentives aux ordres qui viennent de la frêle barque qui porte ce qu'elles ont de plus cher! Pour se faire une idée du charme de cette scène, il faut avoir, par une belle et chaude soirée d'automne, alors que le temps est serein et la brise parfumée, entendu les voix rauques qui tombent en cadence avec les bras hissant les voiles, pendant que celles-ci semblent obéir à cette rude harmonie. — Il faut avoir vu l'ombre noire des voiles glisser lentement sur la mer éclairée par les pâles rayons de la lune, et se projeter comme une apparition fantastique sur le rideau blanchâtre de la falaise. — C'est vraiment un délicieux et féerique tableau. — Je le recommande à M. Garneray.

Dans la flottille nombreuse, on distinguait facilement le *Dauphin*, superbe bateau, ma foi! aux formes élancées, et dont le nom ne mentait pas. Filant ses dix nœuds à l'heure quand un vent frais gonflait ses voiles, il pliait de bord, et présentait l'avant à la lame d'une façon toute coquette et toute gracieuse. Constamment heureux, il était monté d'un équipage d'élite, vrais loups de mer, dont la hardiesse et la témérité avaient, plus d'une fois, dans des cercles de matelots, fait la matière de récits étonnans.

Ces détails me furent donnés par une bonne femme qui,

comme moi, réglait sa marche sur celle du bateau. — Elle conduisait ses deux fils, qui s'y étaient embarqués, et me montra la femme et l'enfant de l'aîné, et une belle fille qui devait, au retour, épouser le plus jeune : « Ces pauvres « enfans! me dit-elle, si vous saviez comme ils s'aiment! « Aussi ça me peine de les faire attendre; mais si la saison « donne bien..... »

Mais nous étions arrivés devant le calvaire; au bruit confus succède un silence religieux; le cri du patron est parvenu jusqu'à moi : « Enfans, bas le bonnet, qu'on prie le bon Dieu! » Et tous ces intrépides marins découvrent respectueusement leurs fronts hâlés; ils prient, leur prière est pure, sincère, fervente : c'est que, sur les flots, on ne voit que le ciel.

La jetée est dépassée; le vent a soulevé les voiles. — Vogue, Dauphin, vogue, gentil bateau! balance-toi mollement sur les vagues; vogue! bien des vœux t'accompagnent! conserve ton bonheur; à ton sort est lié celui de vingt familles. — Ton retour leur rendra la joie et le plaisir. Mais si la mer, dont tu bravas les efforts long-temps impuissans, voulait se venger..... Désolation! Que de larmes ta perte ferait couler!!

Absorbé dans ces réflexions, je suivais des yeux le Dauphin, qui, lentement poussé par la légère brise du soir, semblait s'éloigner à regret. Les chapeaux à bord, sur le rivage les mains, avaient cessé de s'interroger, de se répondre. Le Dauphin n'était plus à mes yeux qu'une masse noire, dont les formes s'effaçaient; et je n'entendais plus que par intervalles les chants de l'hymne à la Vierge arriver mourans jusqu'à moi. D'autres bateaux, d'autres familles, d'autres adieux s'étaient succédé, et j'étais encore debout à la même place. — Je goûtais les charmes indicibles d'une douce mélancolie; ma pensée errait à travers mille images de poésie.... — Un

très prosaïque accident vint me rappeler à moi : une lame franchit le parapet, et me mouilla la moitié du corps. Il fallut songer à la retraite.

Au milieu de la foule qui entourait à genoux le calvaire, je distinguai ma bonne vieille, ses deux filles et son petit-fils. Puis je les vis déposer dans le tronc leur offrande. Elle était faible sans doute, mais donnée du fond du cœur, car ce tronc est destiné à soulager les infortunes causées par la mer. L'invalide et l'orphelin y puisent également; et alors, que sait-on? peut-être on prête à l'avenir.

Naufrage.

Quelques semaines s'étaient écoulées : agitées par une longue tourmente, les vagues se levaient encore menaçantes. Le Dauphin, chargé du produit de la pêche, ne les labourait qu'avec peine : « Amis, s'écrie le patron, la saison a été rude, « le coup de vent des morts terrible; et les soupirs des défunts « dans la tempête ont été bien douloureux et bien sinistres. « Mais le Dauphin a tout bravé heureusement : courage, le « vent est bon; et dans deux jours nous serons amarrés au « quai de Dieppe, et nous aurons revu nos familles. »

Un long hourra de joie accueillit les dernières paroles du maître; il reprit : « Quatre hommes suffiront : Jean, prenez « la barre; nous n'avons plus à éviter que le banc de l'Est; « gouvernez S. S. E., et dans une demi-heure il sera passé. »

Après trois nuits sans sommeil, où, par des fatigues et des périls immenses, on dispute sa vie aux flots, que le repos est doux et bienfaisant! comme le sang coule plus calme et paraît plus vermeil!

Qui dira leurs rêves de bonheur? Qui dira la joie avec laquelle, se retrouvant dans le sein de leurs familles, ils recevaient les embrassemens de leurs enfans, de leurs femmes, de leurs mères? Quelques-uns rêvaient leurs amantes..... Illusion!!

Une voix sinistre, effrayante, retentit sur le bateau, comme un inflexible arrêt de mort : « Nous touchons! » — A ce cri d'horreur, tout l'équipage monte sur le pont dans une affreuse agitation. C'était une question de vie ou de mort. — Un coup-d'œil a suffi pour les convaincre que le mal est sans remède. Un épouvantable silence succède.... La stupeur s'est emparée de tous.

Dans un coin se tenait un vieillard pâle et livré au plus profond désespoir. — Son visage contracté portait l'empreinte d'une douleur atroce. C'était celui auquel le patron avait confié la direction du bateau, et dont l'imprudence l'avait conduit sur l'écueil qui lui était signalé. — Être cause de la mort de trente hommes!.... C'est une idée qui doit être bien affreuse pour un cœur d'homme. Aussi elle le tuait. — Il voulut se précipiter dans les flots; on l'arrêta.

Cependant, il fallut se réfugier sur le banc de sable. Pauvre Dauphin! il roulait horriblement, et ses craquemens plaintifs retentissaient dans le cœur des malheureux naufragés. — Ils étaient là, dans toute la vigueur de la santé, et pas le plus léger rayon d'espoir! — La mort, certaine, inévitable, sans lutte, sans combat possible. Encore si elle était prompte! Mais non : il faut lentement la voir s'avancer avec le flot qui s'élève, envahissant leur dernier refuge....

Cependant la vague s'éloigne comme pour rassembler ses forces; elle revient plus furieuse. Le Dauphin est soulevé de tout son poids, il retombe sur le flanc.... Un gémissement sourd annonce que tout est détraqué. Les flots se disputent

ses débris; un quart d'heure après, du plus beau bateau de Dieppe, l'orgueil et l'amour des marins, il ne restait pas deux planches réunies.

Une voix domine le bruit des lames : elle est grave et solennelle : « Enfans, la mer nous gagne; plus d'espérance! « tout est fini pour nous sur la terre; nous ne reverrons plus « nos foyers, nos femmes, nos enfans! — Que la volonté de « Dieu soit faite. — Je vous connais trop pour craindre des « murmures. Mais ce n'est pas assez : pardonnons à l'infor- « tuné dont l'imprudence a eu des suites si funestes. Il est déjà « assez puni. En signe de réconciliation, embrassons-le pour « la dernière fois. — La récompense ne se fera pas attendre. » En ce moment la lune, débordant un nuage obscur, jeta sur lui quelques pâles rayons. — Ses yeux étaient levés au ciel; il paraissait inspiré. Son noble élan fut suivi, le pardon fut sincère, entier, comme donné devant Dieu. — Soulagé d'un poids énorme, le malheureux auteur du désastre murmurait quelques mots de reconnaissance. Il n'avait pas achevé, qu'une vague l'enleva. — Quelques instans encore, une main parut s'agitant, comme pour un éternel adieu.... Puis tout disparut pour jamais.

C'était pour tous un avertissement de mort.

Bientôt un chant grave et religieux se mêla au bruit de la mer et des vents. Cependant le flot montait : les voix bientôt furent moins nombreuses, le chœur s'éclaircissait. — Le flot montait toujours : bientôt ne chantèrent plus que trois voix, puis deux, puis une seule; et enfin le silence..... Tout était fini !

On raconta depuis, qu'à cette même heure, des chouettes s'abattirent sur les maisons des naufragés, et que les hurlemens plaintifs des chiens attristèrent les nuits et présagèrent ce déplorable événement.

Conclusion.

Un an s'était écoulé. La soirée du 15 octobre 1826 m'avait laissé le souvenir d'une mélancolie si douce, que je voulus en jouir de nouveau. Quand je m'informai du Dauphin, que j'étais surpris de ne pas voir, j'appris son naufrage et la mort de tous ceux qui le montaient, excepté de deux mousses, sauvés comme par miracle.

Le tableau se couvrit d'une teinte sombre. — Les matelots se confiaient au perfide élément qui les décimait avec insouciance et presque de la gaîté. — Cela me faisait mal!

Au bout de la jetée, je reconnus la vieille femme. Elle était bien plus cassée que l'année précédente. Les chagrins usent si vite! Elle tenait à la main son petit-fils; tous deux étaient vêtus de noir. — Elle lui montrait les bateaux et les enfans de son âge disant adieu à leurs pères : « Vois-tu, mon « enfant, comme ils sont heureux! Nous aussi, il y a un an, « nous sommes venus; il y avait pour nous de bien doux « adieux. Comme aujourd'hui, la mer était calme, t'en sou- « viens-tu? — Oui, murmura l'enfant. — Eux reviendront, « sans doute; mais lui, mon fils, n'est pas revenu. » L'enfant pleurait : la vieille l'embrassa, ils confondirent leurs larmes. Et moi aussi, j'étais attendri de cette douleur si vraie, si naïve... Je la vis s'arracher à ce lieu qui lui rappelait des souvenirs bien cruels, et se diriger vers le calvaire. — La jeune veuve y était déjà. — Ils étaient trois à prier.

Et la jeune fille qui devait épouser le second des fils de la bonne femme? — Ah! la jeune fille! en apprenant la funeste nouvelle, elle s'arracha les cheveux, et pleura huit jours. — Un mois après, elle était femme d'un amant qu'elle avait jadis dédaigné.

Ch. Goyneau,

Étudiant en médecine, à Rouen.

Notice

Sur Th. LICQUET.

« Tote rien se torne en déclin,
« Tot chiet, tot muert, tot vait à fin
« Hom muert, fer use, fust porrist,
« Tur font, mur chiet, rose flaistrit,
« Cheval tresbuche, drap viésist,
« Tote ovre fet od mainz périt.

(Robert Wace.)

Notre passage sur la terre serait promptement effacé du souvenir même de nos contemporains, si, de notre vivant, nous n'avions fait un peu de bien, soit par nos actions, soit par nos écrits. L'homme de lettres dont nous déplorerons encore long-temps la perte, est un exemple frappant de ce que nous avançons; il a su se dérober ici-bas à l'égoïsme et à l'indifférence, en consacrant une partie de sa vie à illustrer, par ses écrits, le pays qui l'a vu naître. En attendant qu'une plume plus exercée que la nôtre vienne présenter une analyse raisonnée de ses nombreux ouvrages, nous allons essayer d'esquisser sa courte existence, et de rendre un hommage mérité, mais déjà trop tardif, à l'un de nos concitoyens les plus distingués.

François-Théodore Licquet, dont le prénom véritable était Isidore, conservateur de la Bibliothéque publique de Rouen, membre de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, de la Société des Antiquaires de Normandie et d'Écosse, et de l'Académie royale des

Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, naquit à Caudebec-en-Caux le 19 juin 1787. A neuf ans, il fut envoyé en qualité de boursier du gouvernement au collége de Louis-le-Grand, à cette époque collége Égalité; quelques années plus tard, il entra au collége de Saint-Cyr. Se distinguant constamment dans ses études, il fit sa rhétorique sous le savant professeur Deguerle, et obtint, en l'an XII, le premier prix de poésie française parmi les vétérans. Th. Licquet revint à Rouen, que sa famille habitait, et embrassa la carrière du commerce pour condescendre aux volontés de ses parens; mais, bientôt après, il abandonna cette profession pour en chercher une autre plus en rapport avec ses premières études. Depuis plusieurs années, il remplissait l'emploi de secrétaire-adjoint de la mairie de Rouen, lorsque M. de Kergariou, alors préfet de la Seine-Inférieure, lui fit obtenir, en 1819, une place tout-à-fait analogue à ses goûts, celle de bibliothécaire de la ville, en remplacement de dom Gourdin, que son âge avancé appelait à la retraite. Ce fut à des titres littéraires qui le faisaient déjà remarquer, que Th. Licquet dut cette honorable préférence sur ses rivaux. Thémistocle, Philippe II, Rutilius, la Mort de Brutus, avaient obtenu plusieurs représentations, et avaient été entendus avec intérêt sur le théâtre des Arts de Rouen. La Mort de Brutus, reçue à l'Odéon en 1819, y eût été jouée, si l'auteur n'eût consenti à céder son tour à la Frédégonde de M. Lemercier. L'assassinat du duc de Berry ayant fait soumettre toutes les tragédies à un nouvel examen, celle de Brutus fut ajournée.

Dégoûté par des retards occasionnés par la censure et l'administration théâtrale, il renonça à la littérature dramatique pour se vouer tout entier aux études historiques. Ce fut à l'ancienne province de Normandie, à la ville de Rouen, qu'il résolut de consacrer toutes ses veilles. Il remplit avec distinction la tâche qu'il s'était imposée. En 1826, il fit, pour ainsi dire, ses premières armes, en résolvant avec succès une question proposée par la Société d'Émulation de Rouen : c'était de présenter l'histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen, depuis les premiers temps jusqu'à Rollon. Malgré le peu de documens que présente cette époque reculée de nos annales, il traita cette question en historien habile, et obtint le prix annoncé. La même année, pénétré de l'utilité que pouvait offrir aux étrangers, et même aux

nationaux, un itinéraire complet de notre ville et de ses environs, si riches l'un et l'autre en souvenirs et en monumens anciens, il publia, sous le titre modeste de *Rouen : Précis de son histoire, son commerce,* etc., un excellent guide, présentant des documens historiques vrais et positifs puisés aux sources, des descriptions exactes et animées à la fois, un style clair et pur. En un mot, ce fut un ouvrage historique sur Rouen et les lieux les plus remarquables du département, et non un simple itinéraire. Ce qui justifie le mérite de ce livre vraiment utile, c'est la promptitude avec laquelle il est arrivé à sa seconde édition.

Après avoir espéré, pendant long-temps, pouvoir mettre à profit ses études sérieuses sur l'histoire de Normandie, en professant un cours public d'histoire relative à cette province, il se vit forcé par l'affaiblissement de cette voix qui devait bientôt s'éteindre tout-à-fait, de renoncer à ce projet, que l'élite de la population rouennaise avait accueilli avec empressement. Dès-lors, il disposa tous ses matériaux pour les livrer à l'impression. Présenté sous un point de vue nouveau, accompagné de considérations élevées et piquantes, ce travail objet de constantes études depuis plusieurs années, comprend l'histoire de Normandie depuis la domination romaine jusqu'à l'établissement de Guillaume-le-Conquérant en Angleterre, le tableau moral et politique de ce duché, les conquêtes des Normands en Grèce, en Italie, etc. Plus tard, Th. Licquet devait compléter l'histoire de notre province et arriver jusqu'à l'époque de sa réunion à la France, sous le règne de Philippe-Auguste. Les nombreux renseignemens qu'il avait recueillis dans les écrivains de l'ancienne Scandinavie et dans ceux de la vieille Angleterre, inconnus ou négligés jusqu'alors, le mirent à même de surpasser les historiens ses devanciers. Dans une introduction placée en tête de son ouvrage, il se proposait de passer en revue les mœurs, les lois, les usages, la mythologie et la littérature des hommes du Nord, et d'indiquer ce qu'ils avaient pu importer dans la contrée conquise par eux, et l'influence morale et matérielle qu'ils exercèrent. Th. Licquet n'a pu qu'indiquer ce plan et en tracer le début, la mort l'ayant arrêté dans son travail. Ce qui doit diminuer un peu nos regrets à cet égard, c'est la promesse positive que nous a faite M. Depping, si profondément versé dans la littérature septen-

trionale, de se charger de remplir cette lacune. Un ami de l'auteur, M. A. Deville, connu par plusieurs travaux historiques et archéologiques importans, s'est engagé également à diriger l'ensemble de cette publication et à y donner tous ses soins. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer aux hommes curieux de connaître l'histoire de leurs ancêtres et du pays qu'ils habitent, que l'ouvrage dont nous venons de parler, résultat de longues et laborieuses investigations, est actuellement sous presse, et qu'il paraîtra d'ici à peu de mois[1].

Th. Licquet possédait non-seulement la connaissance des langues anciennes, mais celle de presque toutes les langues vivantes de l'Europe. Parmi les diverses traductions dont il a enrichi la langue française, nous citerons avec éloge, 1° celle du *Voyage archéologique et bibliographique en Normandie*, par Th.-A. Dibdin, savant bibliographe anglais, dont le style saccadé, semi-plaisant, pâle imitation de Swift et de Sterne, augmentait souvent la difficulté de l'interprétation; dans des notes nombreuses, Th. Licquet a rectifié des erreurs commises par l'auteur, erreurs pour ainsi dire inévitables lorsqu'on parcourt un pays aussi précipitamment que l'a fait le voyageur anglais; 2° celle de l'*Histoire d'Italie* par M. Botta, entreprise de longue haleine qui a été accueillie très favorablement. Dans ces traductions, on remarque un style toujours facile, correct et même élégant.

Pour éviter des redites multipliées, nous donnons à la fin de cette notice la liste générale des productions de notre ami.

Pendant tout le temps qu'il fut à la tête de la Bibliothéque de la ville, Th. Licquet apporta le plus grand ordre dans cet établissement, et, au moyen de l'allocation municipale, il sut l'enrichir des meilleurs traités sur les sciences et les arts, des ouvrages les plus estimés en littérature et en histoire. — Son existence fut sédentaire et tranquille. Il se faisait remarquer par un esprit fin et méthodique, par son caractère doux, obligeant envers ses confrères et toutes les personnes indistinctement qui fréquentaient la Bibliothéque ou qui avaient recours à son érudition. Admis dans le sein de l'Académie en 1813 (il n'avait alors que vingt-six ans), il fut souvent chargé du rapport sur le con-

[1] On peut, dès à présent, souscrire chez les libraires-éditeurs, Ed. Frère et Nicétas Periaux; l'ouvrage formera 2 vol. in-8°.

cours de la classe des Lettres, et exerça pendant quelque temps les fonctions de secrétaire. Quoique doué d'une grande facilité pour le travail, il n'en consacrait pas moins à l'étude sept ou huit heures par jour, et il s'y livrait avec une assiduité tout-à-fait contraire à sa faible santé. Nous nous rappelons l'avoir vu, semblable aux savans bénédictins, passer des journées entières à éclaircir des dates souvent incertaines, rétablir dans les faits une chronologie plus régulière; heureux et fier quand il avait découvert quelque fait échappé jusque-là aux investigations de ses prédécesseurs, il quittait avec regret encore ses poudreux in-folio.

Un an environ avant de mourir, à la suite d'une longue course par un temps humide, il éprouva une extinction de voix qui ne le quitta plus. Une maladie de poitrine s'étant déclarée peu de mois après, il ne put résister à tant de souffrances, et, le 1er novembre 1832, à peine âgé de qnarrnte-cinq ans, il fut enlevé à sa famille et à ses nombreux amis. Rouen, sa patrie adoptive, a perdu dans Th. Licquet un de ses enfansles plus recommandables par son savoir et ses sentimens élevés.

Les ouvrages suivans qu'il a publiés lui assignent un rang distingué parmi les littérateurs.

1° *Thémistocle*, tragédie, représentée pour la première fois sur le Théâtre des Arts, à Rouen, le 21 septembre 1812.

2° *Philippe II*, tragédie imitée d'*Alfiéri*, représentée sur le même théâtre le 1er février 1813.

3° *Rutilius*, tragédie, représentée sur le même théâtre le 30 mars 1815.

4° *La Mort de Brutus*, tragédie en trois actes et en vers, et représentée sur le même théâtre en 1818. (Cette pièce n'a pas été imprimée.)

5° *Campagne de M. le duc d'Angoulême dans le midi de la France*, en 1815 (en vers).

6° *Lettre neuvième, relative à la Bibliothéque publique de Rouen*, par le R. Th.-F. Dibdin, traduite de l'anglais, avec des notes.

7° *Dithyrambe sur l'ancienne Rome* (extrait des Mémoires de l'Académie de Rouen).

8° *Histoire d'Italie*, de 1789 à 1814; traduite de l'italien, de M. Botta. Paris, 1824, 5 vol. in-8°.

9° *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France;* par le R. Th.-F. Dibdin; traduit de l'anglais (tom. 1 et 2, consacrés à la Normandie). Paris, 1825, in-8°, fig. et fac simile.

10° *Mémoires relatifs à la Famille royale de France* pendant la révolution; traduits de l'anglais. Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

11° *Recherches sur l'Histoire religieuse, morale et littéraire de Rouen,* depuis les premiers temps jusqu'à Rollon ; Mémoire couronné par la Société d'Émulation de Rouen le 9 juin 1826.

12° *Rouen ; Précis de son histoire, son commerce, son industrie, ses monumens ;* suivi de notices sur Dieppe, Bolbec, le Havre, Elbeuf et les endroits les plus remarquables du département de la Seine-Inférieure. Rouen, Frère, 1827, in-8° et in-12. Une seconde édition de cet ouvrage, in-12 et in-4°, a paru en 1830.

13° *Notice sur Alain Blanchard* (Réfutation des historiens modernes), lue à l'Académie de Rouen, en la séance publique du 26 août 1828.

14° *Dissertation sur une clause du traité de S.-Clair-sur-Epte : le mariage de Rollon avec Giselle, fille de Charles-le-Simple,* insérée dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, en 1827.

15° *Catalogue de la Bibliothéque de la ville de Rouen*, publié sous l'administration de M. le marquis de Martainville (volume des Belles-Lettres). Rouen, 1830, in-8°.

Le deuxième volume du *Catalogue* (Sciences et Arts), resté en manuscrit, vient d'être mis en ordre et publié par M. A. Pottier, conservateur actuel.

Th. Licquet a fourni aux Mémoires de l'Académie de Rouen plusieurs morceaux remarquables, entre autres : *Notices nécrologiques sur le cardinal Cambacérès et sur M. de Bernis*, tous deux archevêques de Rouen ; *Discours sur l'origine de la Chevalerie, et ce qu'elle était en Angleterre et en Normandie au moyen-âge ; Dialogue en vers sur l'Enseignement mutuel*, etc., etc. Il a encore concouru à la traduction de l'*Histoire de Napoléon*, par Walter Scott, édition publiée par MM. Treuttel et Würtz. Enfin, il a laissé en manuscrit *les Chevaliers de Rhodes*, tragédie en cinq actes, lue à l'Académie de Rouen, en 1820, et plusieurs autres pièces fugitives.

Ed. F.

Revue. — Chronique.

LE LUXOR.

Depuis trois semaines environ le Luxor est à Rouen, et depuis trois semaines une foule de curieux n'a cessé d'assiéger le bord et de mettre à l'épreuve l'infatigable complaisance de MM. les officiers. Presque tous les visiteurs ont éprouvé un vif désappointement; leur curiosité a été trompée: ils n'ont vu qu'une faible partie de chaque extrémité du monolithe, et cette vue n'a de prix que pour les savans qui y rattachent l'histoire de ce curieux monument, de Thèbes et de l'Égypte entière; le reste de l'obélisque est couvert d'un revêtement en bois, dont il ne sera dépouillé qu'après son érection sur le piédestal qu'on lui élève à Paris.

Pour nous, l'obélisque n'est pas ce qui a jeté le plus d'intérêt sur notre visite; le récit attachant des principaux détails de l'expédition, les observations, les impressions, les souvenirs de plusieurs de ceux qui y ont pris une si honorable part, nous ont fait oublier le but lui-même.

Avec quel intérêt n'avons-nous pas suivi ces hommes dévoués qui ont apporté dans l'accomplissement de leur mission, non-seulement les connaissances spéciales de leur profession, mais encore un enthousiasme d'artiste!

Le Luxor partit sans remorqueur de Toulon le 15 avril 1831, pour Alexandrie [1].

[1] M. *de Verninac*, lieutenant de vaisseau *, commandant.
M. *Lebas*, sous-ingénieur de première classe.
M. *de Joannis*, lieutenant de vaisseau, second.
M. *Levavasseur*, lieutenant de frégate.
M. *Jaurès*, idem.
M. *Blanc*, idem.
M. *Baude*, idem, débarqué à Toulon.
M. *Sylvestre*, commis d'administration.
M. *Angelin*, chirurgien-major.
M. *Pons*, chirurgien en second.
Cent vingt hommes d'équipage.
Dix-sept ouvriers du port de Toulon.

* M. de Verninac a été nommé capitaine de corvette au passage du Roi à Cherbourg.

L'absence totale de qualités nautiques faisait regarder comme un problème, par les gens de l'art, le succès d'une pareille navigation. En effet, trente heures de vents contraires sur les côtes de Sicile vinrent démontrer aux moins habiles que la construction toute particulière de ce bâtiment, nécessitée par l'objet même de son voyage, construction sans solidité et semblable pour la forme à celle des chalans de la Seine, ne lui permettrait pas de tenir la mer par le moindre mauvais temps. Mais un heureux hasard favorisa le début de cette belle expédition, et le Luxor, poussé par une série de vents d'Ouest, arriva le 3 mai dans le port d'Alexandrie.

Après un mois et demi de séjour dans cette ville, le Luxor, remorqué par le brick de guerre le D'Assas, vint mouiller en dehors de la barre de Rosette, qu'il franchit le lendemain matin, non sans avoir talonné plusieurs fois et couru le danger de périr. Quelques heures plus tard il jetait l'ancre en face de la grande place de Rosette. Il fallut attendre vingt jours que la crue du Nil permît au navire réduit à un tirant d'eau de six pieds, de continuer sa route.

Jusqu'au Caire le voyage s'effectua heureusement, sauf un seul échouage. Le même bonheur accompagna l'expédition du Caire à Siout; mais alors la navigation fut rendue beaucoup plus difficile par les coudes multipliés que forme le cours du Nil et les nombreux bancs de sable qui l'obstruent. Aussi le navire échoua-t-il plusieurs fois. Pour vaincre tant d'obstacles, il fallut souvent se touer au moyen d'amarres élongées, soit sur des ancres à jet, soit sur des pieux fichés en terre au bord du fleuve. Le Luxor étant alors denué de cabestan, tous les halages se sont effectués à la main.

Deux fois il fallut même recourir à des corvées d'Arabes, pour faire avancer bien lentement le navire, que contrariaient à la fois le vent et un courant rapide. De si durs travaux étaient rendus plus pénibles encore par une température embrasée qui s'éleva au dessus de cinquante-cinq degrés Réaumur. Pendant trente-huit jours de fatigues inouies que demanda ce trajet, l'équipage ne cessa de faire preuve de l'énergie la plus persévérante. Enfin, le 14 août 1831, le Luxor vint occuper l'emplacement que M. l'ingénieur Lebas, accompagné de M. Jaurès, était allé lui choisir à deux cent soixante-douze mètres de l'obélisque occidental de Thèbes.

Un ample dédommagement attendait nos navigateurs à l'aspect des merveilles qui s'étalèrent tout-à-coup à leurs yeux. Pour bien comprendre les émotions qui durent les assaillir, il faut les avoir entendu, ayant sous les yeux les précieux dessins de M. de Joannis, décrire d'une manière si pittoresque, et ces palais grands comme des villes, et ces tombeaux qui semblent des palais souterrains, et toutes ces ruines qui commandent l'admiration autant par leurs proportions colossales que par la richesse et la profusion de leurs ornemens, de ces ruines auprès desquelles nos plus vastes monumens ne sont que des ouvrages de pygmées.

Mais, après ces premiers élans d'enthousiasme, il fallut redescendre à la vie positive!

Le village de Luxor, situé sur les bords du Nil, occupe une partie de l'an-

cienne Thèbes ; là végètent dans la plus affreuse misère huit cents habitans, dont plus de la moitié n'ont d'autre abri que les ruines elles-mêmes.

C'est au milieu de cette population malheureuse, dont ils n'entendaient pas la langue, loin de toute civilisation, à cent quatre-vingts lieues d'Alexandrie, que les marins du Luxor durent s'établir pour plus d'un an. Leur premier soin fut de disposer à la hâte une grande salle du palais qu'habita jadis Sésostris ; au moyen de quelques bâtisses en briques du pays, ils parvinrent à s'en faire une très incommode demeure.

A peine ces premiers travaux d'installation étaient-ils terminés, que le Nil, rentrant dans son lit, laissa le navire à sec, à vingt-deux pieds au-dessus du niveau de ses eaux, et à cent soixante pas du rivage. Le Luxor fut désarmé et enveloppé d'une double tente de nattes qui devait le protéger contre un soleil ardent. En même temps, les travaux pour l'abattage de l'obélisque, commencés par M. Lebas, se continuèrent avec une nouvelle activité. Nous ne chercherons pas à rendre compte du système ingénieux qui fut employé pour cette opération, à laquelle ont coopéré, avec un égal dévoûment, une égale intelligence, et les ouvriers et les marins de l'équipage. Malgré le choléra qui, pendant plus d'un mois, décima la population de Thèbes : malgré la dyssenterie qui enleva plusieurs hommes de l'équipage, les travaux ne furent pas un moment interrompus ; jamais il ne se manifesta parmi les marins, que leur devoir seul soutenait, le moindre signe de découragement. Les officiers se plaisent à témoigner beaucoup de reconnaissance pour les autorités turques, qui les ont aidés autant qu'il a été en leur pouvoir. Elles en avaient, à la vérité, reçu l'ordre du pacha d'Égypte, qui a pris le plus grand intérêt au succès de l'expédition.

L'obélisque fut abattu le 31 octobre 1831, sans le moindre accident, et renfermé dans le Luxor le 19 décembre suivant. Quelques mois suffirent ensuite pour terminer la reconstruction du bâtiment, dont l'avant avait été scié afin d'opérer l'introduction du monolithe.

Ce fut alors, surtout, que la position de nos compatriotes devint insoutenable ; la philosophie insouciante des marins n'était plus que d'un faible secours contre les ennuis d'une existence aussi monotone.

Sans nouvelles de leur pays, n'ayant que de rares communications avec Alexandrie, manquant des choses les plus nécessaires, ils passèrent six mois entiers à attendre ! Plus d'intérêt pour eux dans les ruines qu'ils avaient tant de fois visitées, examinées, dessinées ; autour d'eux, nulle distraction ; toujours l'aspect affligeant des haillons de la misère ou des excès d'un stupide despotisme ; existence mille fois plus triste que celle de la mer, qui offre au moins des incidens, des dangers !

Dans les derniers jours de juin 1832, les cris de joie des femmes arabes qui se répandaient sur les bords du Nil, annoncèrent la crue de ce fleuve. Avec quels transports de joie fut accueillie cette heureuse nouvelle ! Cependant les progrès des eaux semblaient bien lents à ceux qui attendaient leur délivrance. Ce ne fut que deux mois après que le navire flotta libre de toute entrave.

Le 25 août 1832, à trois heures de l'après-midi, l'ordre du départ fut donné par M. le commandant Verninac.

Si le voyage de Rosette à Luxor avait été long et pénible, le retour offrit de bien plus grandes difficultés. Le courant, en hâtant la marche du navire, qui tirait alors un pied d'eau de plus, rendait les bancs de sable bien difficiles à éviter, et augmentait le danger des échouages. Cependant le Luxor fut conduit avec le même bonheur qui l'avait accompagné jusque là; et, le 1er octobre, il arrivait à la barre de Rosette.

Cette barre est située à trois lieues au-dessous de Rosette, dans le pays le plus horriblement triste, loin de toute habitation. Comme si ce voyage eût été spécialement destiné à soumettre aux plus rudes épreuves cette patience qui est une des qualités les plus essentielles d'un marin, ce fut dans ce lieu désert, et dans une fatigante immobilité, que l'équipage attendit encore pendant trois grands mois.

Enfin, un coup de vent vint bouleverser les sables qui encombrent l'embouchure du Nil, et frayer un passage.

Le 1er janvier 1833, la barre fut heureusement franchie, et, le 2, le Luxor rentrait triomphant à Alexandrie.

Ici, nous pouvons cesser de nous apitoyer sur le sort de nos marins. Le séjour d'Alexandrie leur fit bien vite oublier les fatigues, les dangers et les longs ennuis du voyage.

Reçus plusieurs fois de la manière la plus gracieuse par Mehemed-Ali; accueillis avec empressement par tout le haut commerce, les officiers du Luxor passèrent trois mois, qui ne furent pour eux qu'une longue fête, dans toutes les délices de la vie orientale.

Le Luxor quitta Alexandrie le 1er avril, remorqué par le bateau à vapeur le Sphinx, et entra à Toulon le 12 mai, après une navigation très contrariée. Il fut obligé de relâcher à Rhodes, Marmaris, Milo, Navarin, Zante et Corfou. Parti de Toulon le 22 juin, le Luxor est arrivé à Rouen le 14 septembre. C'est seulement alors que son voyage a été terminé, et que l'obélisque a été à l'abri de tout accident.

L'expédition a duré deux ans et demi. L'équipage a perdu douze hommes morts de maladie, et un homme qui, parti pour la chasse, n'a jamais reparu.

L'obélisque de Luxor n'est pas le seul objet curieux qui ait été rapporté d'Égypte. Sans parler de leurs belles collections d'oiseaux, de coquillages et d'insectes, une partie de MM. les officiers ont fait extraire, à leur frais, de la nécropolis de Thèbes, un sarcophage d'une valeur inappréciable et par sa belle conservation et par la richesse de ses sculptures. De l'aveu de tous les savans d'Alexandrie, ce sarcophage est, à beaucoup près, le plus beau et le plus curieux de tous ceux que l'on connaît; c'est celui de la reine Onc-Nas, femme d'Amasis. Sa découverte a éclairci un point d'histoire obscur jusqu'à ce jour.

Nous espérons pouvoir donner, dans notre prochain numéro, quelques extraits des observations, des souvenirs et des dessins qui ont été recueillis par quelques-uns de MM. les officiers, pendant leur intéressant voyage.

J. S. R.

Industrie. — Exposition.

L'expérience a déjà démontré, en France, les excellens effets des expositions périodiques de l'industrie, et l'on a pu voir, depuis vingt ans, quels immenses progrès ses différentes branches ont faits dans l'intervalle d'une exposition à l'autre. La grande publicité donnée aux efforts de chacun, les récompenses solennelles distribuées par un jury composé des plus hautes notabilités scientifiques et manufacturières, ont été, plus que les intérêts particuliers, le mobile des efforts tentés par toute la classe industrielle, depuis le plus pauvre ouvrier jusqu'au plus riche fabricant.

Ces grandes expositions périodiques, à Paris, sont avantageuses pour toute la France. La réunion, dans une même enceinte, des produits variés de toutes les industries éparses, est le moyen le plus puissant d'établir entre les villes rivales cette émulation, source unique de tout perfectionnement, aussi bien dans l'industrie que dans les sciences.

Si l'exposition générale, à Paris, produit d'aussi beaux résultats, quels avantages chaque localité ne pourrait-elle pas attendre d'une exposition particulière!

Les industriels, placés sous les yeux de leurs concitoyens, et exposés plus directement à la critique de leurs rivaux, seraient forcés, non-seulement de faire paraître leurs produits à l'exposition, mais encore de rechercher sans cesse les moyens d'y figurer avec la plus grande supériorité possible. Ce qui se passe depuis quelques années dans le nord de la France, où plusieurs villes, notamment Lille et Douai, ont créé des expositions périodiques des produits de l'industrie locale, démontre assez et le besoin et l'heureuse influence de pareilles institutions.

Déjà, dans notre ville, des essais de ce genre ont été tentés, mais sans qu'aucune idée arrêtée y ait présidé. En effet, ce n'est qu'à l'occasion des voyages du Roi qu'on a appelé les industriels à soumettre les produits de leurs ateliers au jugement du public. Ces expositions improvisées, où l'industrie du pays n'est représentée que par un petit nombre de manufacturiers, qui n'ont même pas eu le temps de s'y préparer, ont prouvé, tout imparfaites qu'elles aient été les ressources du pays; et il a été facile de reconnaître combien elles pourraient

devenir intéressantes, si l'administration faisait, pour l'industrie, ce qu'elle vient de faire en faveur des beaux-arts.

Cette idée de créer une exposition locale, qui nous est venue en visitant la salle des Consuls, lors du passage du Roi, nous nous proposons de la soutenir et de la développer dans un article spécial.

Maintenant, sans chercher à voir ce qu'aurait pu être la dernière exposition, nous allons dire ce qu'elle a été.

Tout le monde s'est long-temps arrêté devant les belles étoffes de soie et laine pour meubles et tentures de la fabrique de MM. *Yvart-Pavie et Jourdain*. Rien de plus riche que ces tissus revêtus de dessins d'un goût exquis et de magnifiques couleurs. Nous avons regretté qu'un sentiment de délicatesse ait empêché ces messieurs de faire figurer leurs hamacs, tissés à la Jacquart, qui ne dépareraient pas les boudoirs les plus élégans.

En admirant ces étoffes toutes de luxe, on aime à se rappeler que c'est aux mêmes industriels que l'on doit l'introduction des tissus en laine et coton qui leur ont valu une médaille d'or de la Société d'Émulation, et qui sont devenus pour plusieurs fabricans une source de richesse.

M. *L. Auber* ne pouvait manquer d'occuper une place distinguée dans cette solennité industrielle. Aussi l'attention des curieux a-t-elle été fixée par les stoffs façonnés sortis de ses ateliers. Cet ingénieux manufacturier, qui, le premier, a tenté la fabrication de ce genre d'étoffe, toute nouvelle pour Rouen, est parvenu à soutenir avantageusement la concurrence avec les Anglais, qui avaient, depuis cinq ans, le privilége exclusif de nous en approvisionner, quoique cet article soit prohibé. C'est en vain que des gens imbus d'injustes préjugés s'obstinent, par un travers malheureusement trop commun, à préconiser les stoffs anglais au détriment des stoffs français; il est évident, pour tout homme impartial, que ceux-ci l'emportent de beaucoup sur les premiers, par les dessins et la fraîcheur des nuances; et les prix sont les mêmes. Ceci est un fait matériel qu'on ne peut nier qu'avec mauvaise foi ou prévention.

Aucune espèce d'industrie ne peut rester stationnaire entre les mains de M. Auber; aussi a-t-il fait faire à celle qu'il a adoptée de grands progrès. En variant la nature des tissus et des dessins, il a obtenu de superbes étoffes pour manteaux, qui seront certainement recherchées, cet hiver, par toutes les dames de bon goût.

Nous aurions voulu voir, à l'exposition, ses charmans tissus pour robes. Rien n'égale la richesse et l'élégance de ce genre tout-à-fait nouveau, qui offre le brillant de la soie, quoique le tissu soit tout en laine; il est impossible de rien imaginer de plus beau, et la plus grande vogue lui est certainement destinée.

Nous ne nous appesantirons pas trop sur les indiennes en tout genre qui décoraient la salle des Consuls et qui sortaient des fabriques de MM. *H. Barbet Arnaudtizon*, *Girard*, *Lebottois-Lafosse* et Ce, *Feer frères et Dolfus*, *Hazard*, *Vanier*, etc., parce qu'elles sont assez connues et appréciées par nos concitoyens; mais nous devons appeler l'attention sur une industrie nouvelle pour le pays, créée par M. *Prosper Pimont*. Cette industriel, que n'ont poin

découragé les nombreux obstacles qu'il avait à vaincre, et les préjugés qu'il avait à combattre, est parvenu, après bien des efforts, à filer la laine sans huile. C'est après ce succès que M. Prosper Pimont, voyant l'indifférence et le mauvais vouloir des fabricans de draps auxquels il avait généreusement offert son procédé, s'est décidé, autant dans l'intérêt du pays que dans le sien propre, à établir à ses risques et périls une fabrique de draps à Darnétal. Six pièces sorties de ce nouvel établissement, sont venues prouver aux gens à routine que le problème jugé par eux insoluble avait été résolu par M. Prosper Pimont.

La réputation de MM. *Lemarchand*, de Bapaume, et *Léveillé*, de Rouen, pour la teinture des cotons grand teint, a été de nouveau justifiée par les échantillons qu'ils ont exposés.

Parmi les teinturiers, M. *Bance* nous a paru mériter une mention particulière. — M. Bance est parvenu, par la plus honorable persévérance, à rivaliser avec l'Alsace pour la teinture des tissus de coton en rouge des Indes. Ce genre d'industrie avait été plusieurs fois commencé dans notre ville, et abandonné. M. Bance, seul, a persévéré : il a réussi. Une médaille d'or lui a été décernée, en 1832, par la Société d'Émulation, qui a bien mérité du pays en soutenant, par ses encouragemens, les efforts des teinturiers qui ont senti l'importance de rendre à notre commerce un article qu'il avait exploité avec bonheur dès l'origine de son introduction en Europe.

Ne pouvant, en raison des limites qui nous sont prescrites, rappeler les noms de tous les industriels dont les produits ont figuré dans notre dernière exposition, et distribuer à chacun la part d'éloges qui lui est légitimement due, nous nous bornerons à mentionner les belles siamoises de M. *Picard* aîné, de Rouen, les toiles de MM. *Cagnard, Cavelan, Alexandre Gambu, Bluet*, etc.; les baréges de MM. *Capron-Lenfant*, *Severin Caillot*, *Cottais* aîné, les mouchoirs de MM. *Bérubé*, *Bobée;* les cotons brochés pour manteaux de M. *Coquatrix;* les tissus croisés, laine et coton, de MM. *Dumesnil-Gallet* et *Payenneville;* les coutils cotons et coutils en fil, dits coutils russes, de M. *Vallée-Lerond*, etc.; les articles de bonneterie de Mme veuve *Berté* et de MM. *Saint-Acheul* et *Blondel;* les chapeaux de M. *Moccand;* les belles fayences de M. *de la Mettairie;* les dorures sur porcelaine de M. *Balan;* les jolis ouvrages au tour de M. *Polliart*, les pianos de forme nouvelle de M. *Eder*, etc., etc.

Un seul fabricant de produits chimiques a pris part à notre exposition nationale. C'est M. *Maze*, de Lescure, dont les beaux échantillons d'acide oxalique, de sel d'étain, de sel et de cristaux de soude, ont été justement admirés par les connaisseurs. Il est à regretter que ce genre d'industrie, qui est un des plus beaux titres de gloire de notre ville, et qui est exploité par tant de fabriques, n'ait pas été représenté par un plus grand nombre d'exposans. On a remarqué l'absence de MM. *Malétra*, *Simonin* et *Bataille* de Saint-Saëns, dont les produits jouissent, à juste titre, dans le commerce, d'une grande réputation.

La partie des machines et instrumens de travail, dont le mérite ne peut être apprécié malheureusement que par très peu de monde, n'offrait pas une grande variété d'articles. La vis à pressoir de M. *Hédiard*, les cardes de MM. *Fumière*

et *Morel*, le métier de M. *Morel*, les rots inoxidables de M. *Mainot*, les compas de proportion de M. *Isaac Viret*, sont, en effet, les seuls objets que nous ayons remarqués. Ce dernier instrument, avec lequel on parvient à tracer les divisions de toutes les dentures possibles pour les roues droites ou coniques, a long-temps fixé l'attention de plusieurs artistes constructeurs qui savaient apprécier l'immense service rendu par M. Viret à l'industrie rouennaise.

Cet exposé rapide des richesses industrielles réunies si précipitamment dans les salles des Consuls, ne saurait donner une idée exacte aux personnes qui n'ont pu visiter l'exposition, de l'état actuel de notre industrie normande et des rapides progrès en tous genres qu'elle a faits depuis quelques années. Ce n'est qu'en parcourant les fabriques et les magasins, qu'on peut convenablement apprécier les efforts soutenus de nos industriels, et apercevoir la marche progressive de nos ateliers. En présence d'une si grande activité, en visitant ces fabriques de toutes sortes qui animent les vallées des environs, qui peuplent nos faubourgs, et qui s'élèvent même jusque dans l'intérieur de notre cité populeuse, le Roi a dû prendre une haute idée du génie de nos industrieux concitoyens et être frappé des ressources nombreuses que le pays possède. Si notre antique Normandie fut jadis célèbre par les hauts faits de ses guerriers, si le courage de ses enfans fut toujours pour elle un titre de gloire ; dans nos temps modernes, une célébrité d'un autre genre peut contribuer à la placer encore à la tête de nos vieilles provinces gauloises : c'est celle qui lui est justement acquise par le développement du génie commercial et industriel de ses habitans.

Ψ. et Ch. R.

Nous apprenons que des médailles ont été délivrées par le Roi à MM. *Yvart-Pavie et Jourdain*, et par M. le Préfet, à MM. *Lemarchand* aîné, *Armand Pimont* aîné, *Cadinot*, *Gouel*, *Picard* aîné et *Payenneville-Queval*.

THÉATRE.

Septembre.

Le mois de septembre a été froid au théâtre. Après le vaudeville rieur aux éclats, et le drame de passion et de larmes, l'opéra comique, qui n'a que des semblans de pleurer et qui ne rit que du bout des lèvres ; c'était la petite pièce après la grande ; c'était pâle comme un jour de demi soleil ; aussi est-ce par l'opéra comique que nous avons fait notre entrée en automne : il faut se réjouir selon le temps.

Mme Pradher n'a rien perdu de sa coquetterie de bonne grâce, ni de son chant simple et sans grande prétention ; cela n'a jamais suffi, et ne peut plus suffire à plus forte raison, aujourd'hui, pour enlever de grands succès ; mais c'est encore autant qu'il en faut pour maintenir sa réputation de femme charmante et de bon goût, quand on se l'est déjà faite. La *Fiancée*, *Fiorella*, la *Vieille*, *Léocadie*, ont reparu : c'étaient de bien jolies femmes, et si elles n'ont pas provoqué de grands applaudissemens, c'est que d'abord nous en sommes très sobres, et que, du reste, elles arrivaient dans un mauvais moment. Mme Pradher nous a dit adieu dans le *Chaperon*, un des chefs-d'œuvre de notre Boïeldieu : elle a chanté la *ronde des montagnes* comme une *Rose-d'amour* qui l'a apprise à Paris.

Mme Pradher ne peut être bien jugée et appréciée qu'à Paris : là, soit qu'elle ait donné ses habitudes au public, ou que le public de l'opéra comique lui ait donné des siennes, elle n'a pas perdu un habitué de l'ancien Feydeau. On lui passe de n'être pas grande cantatrice, et on se contente d'un couplet ou d'une ronde chantée sans défauts ; et si vous vous avisiez de faire un reproche à l'artiste, on vous répondrait : oui, mais elle est charmante, et c'est la moitié de son talent, — et vous n'avez plus un mot à dire. — Il en est des réputations locales comme des saints qu'il ne faut pas changer de chapelle. — Quand on ne courrait qu'une fois sur cent le risque de les casser, pourquoi les déplacer? Mme Pradher s'en retourne à Paris sans accident, mais une imprudence est toujours une imprudence, même avec un bon résultat ; le parterre rouennais s'est souvenu d'elle comme d'une ancienne affection, car c'est à Rouen qu'elle a commencé sa carrière dramatique; c'est un succès pour elle que de n'avoir pas nui à ses premiers souvenirs ; c'est presque dire qu'elle en a laissé de nouveaux.

Les artistes du Théâtre des Arts ont mis du zèle et du talent à la seconder dans ses représentations ; Foucher, qui, depuis quelque temps, s'occupe avec soin des plus petits détails de ses rôles, mérite une distinction particulière. Dabadie, avec moins d'hésitation, plus de confiance, et surtout d'encouragemens, aurait chanté le *Chaperon* aussi bien qu'il peut l'être en province, où les voix de Martin sont si rares, qu'elles sont presque impossibles à trouver. Mais on croit bien servir ses plaisirs en décourageant un artiste au commencement d'un grand ouvrage ; on lui ôte jusqu'à la voix, la voix qui se perd à la première émotion : autant le condamner à chanter son rôle comme on parle un couplet de vaudeville. C'est un mauvais calcul, on y perd encore plus que lui. Dabadie a pourtant bien chanté son troisième acte ; quant aux applaudissemens, il ne les a pas eus : on les lui doit.

Dans la *Fiancée* et le *Chaperon*, Dumas, comme chanteur, a satisfait tout le monde, même les mécontens qui lui restent : aussi les applaudissemens ont levé, cette fois, toute espèce d'opposition. Nous dirons de lui ce que nous disions de Dabadie : on n'obtient rien des hommes qu'en les encourageant, et en leur donnant la confiance dans ce qu'ils sont.

Dumas a une voix de ténor pure et étendue ; il chante avec goût ; ce sont des qualités qui ne sont pas communes, et vraiment il y aurait de l'injustice

à ne pas les lui reconnaître ; de là à les encourager il n'y a pas loin, à moins d'une mauvaise disposition qu'on ne pourrait plus appeler de la sévérité.

Les nouveautés ont été rares ; que vous dirai-je de la *Cheminée de* 1748 ! — Rien.

Le mois de septembre a fini par une bonne action ; reposons-nous, comme l'Empereur romain, et dormons bien. Un jeune artiste, tombé au sort, allait quitter la comédie pour *les armes*, comme on dit sérieusement ; une représentation à son bénéfice, mêlée de concert, a racheté le pauvre conscrit. — Honneur aux artistes ses camarades ; à Mlles Berthaut, Lebrun, à Dumas, à Joseph, et, surtout, honneur aux Rouennais qui lui ont donné dix-neuf cents francs de recette.

J. M.

STÉNOGRAPHIE (ORATOIRE ET MUSICALE.)

— M. H^TE^ PREVOST.

L'art de suivre la parole en écrivant n'est pas, comme on le croit généralement, d'une invention moderne. Les Grecs pratiquaient, sous le nom de *séméiographie*, une écriture dont les caractères sont décrits et conservés par Plutarque. Xénophon, surnommé l'Abeille attique, fut le premier qui en fit usage pour recueillir la parole de Socrate.

De la Grèce, cet art passa à Rome ; il y fit de rapides progrès. Cicéron avait formé plusieurs *notaires*, qu'il distribuait dans les diverses parties du Sénat pour écrire ses improvisations. C'est à ces secrétaires que l'on doit la conservation du discours de Caton dans la conjuration de Catilina. Tyron, l'un des affranchis et des amis de Cicéron, devint très habile dans la pratique de ces notes; malgré les travaux de Sénèque, qui ajouta, dit-on, cinq mille signes à ceux déjà connus, la sténographie romaine est connue aujourd'hui sous le nom de *Notes tyroniennes*.

Le christianisme, qui sut si bien amalgamer avec la virtualité inculte de la barbarie, la science que lui léguait l'antiquité, sentit tout le prix de l'art abréviateur. Les notes tyroniennes, naguère profanes, furent appliquées par les clercs à la parole sacrée des premiers Pères de l'Église, et devinrent, entre leurs mains, un instrument puissant de propagation de la foi nouvelle. Quinze ou seize manuscrits de notes tyroniennes, tracés dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, sont conservés à la Bibliothéque royale, à Paris.

Les traces de l'existence de la sténographie se perdent au milieu des ténèbres épaisses du moyen-âge. Nous savons seulement, par le savant abbé Trithème,

que cette écriture, d'abord acceptée, encouragée par l'Église, fut, plus tard, en butte à ses persécutions. Considérée comme œuvre de magie, de nécromancie, elle fut proscrite, et ceux qui la pratiquaient expièrent plusieurs fois sur le bûcher le tort irrémissible d'en savoir plus que le commun de leur siècle.

Les besoins font naître les découvertes. L'Angleterre, la première des nations modernes qui ait joui des avantages du gouvernement représentatif, de ce gouvernement où la parole joue un si grand rôle, vit renaître la sténographie dans son sein. Plus de cent ouvrages ont été publiés, dans ce pays, depuis le XVIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Des cours de sténographie furent établis dans toutes les universités de la Grande-Bretagne; car on ne tarda pas à s'apercevoir, qu'outre ses applications politiques, la sténographie « *short-hand, main courte* » présentait aux élèves des Facultés, aux avocats, aux théologiens, aux auteurs, etc., des avantages qui en rendaient l'usage précieux.

Le chevalier Ramsay, écossais, dédia, en 1681, à Louis XIV, un ouvrage de sténographie qui n'était que la traduction de celui de Shelton, auteur d'une des meilleures théories anglaises de cette époque.

Quelques autres essais spéculatifs, entre autres la *tachygraphie* de Coulon, de Thévenot, parurent en France avant la révolution; mais leur insuffisance est malheureusement trop démontrée par ce fait déplorable pour l'histoire de nos premières assemblées législatives : aucun sténographe ne concourut au compte rendu du grand drame parlementaire de cette époque de géans. Il ne nous reste que des analyses, que le squelette, en quelque sorte, des improvisations de Mirabeau, de Vergniaud, de Maury. Que l'on juge, par ces précieux fragmens, de l'immensité de notre perte ! ! !

La théorie anglaise de Taylor fut, en 1791, adaptée à la langue française par Bertin; la différence du mécanisme de la langue anglaise et de la langue française rendirent cette importation moins heureuse que ne l'espérait son auteur.

Sous l'Empire, époque où la parole n'avait point la faveur et les encouragemens du maître, la sténographie s'éclipsa pour reparaître bientôt, sous la Restauration, dans tout son éclat. Les formes parlementaires, consacrées par la Charte de 1814, firent sentir toute l'utilité que la presse pouvait retirer d'un auxiliaire aussi puissant. Dès-lors, la pratique et la théorie de cet art ont constamment été en progrès.

Parmi les théories sténographiques modernes, publiées depuis dix-huit ans, il est difficile d'assigner exclusivement, à l'une d'elles, la première place. Cependant, le choix semble aujourd'hui restreint entre le système de M. Conen de Prépéan et celui de M. Hippolyte Prévost. L'expérience et le temps peuvent seuls trancher définitivement la question. Aussi, ce dernier auteur, l'un des sténographes les plus habiles, et à qui nous devons la publication des cours de MM. Villemain, Cousin, Guizot, Cuvier, Lherminier, etc., consacre-t-il tous les loisirs que lui laissent ses travaux pratiques, à la propagation de sa théorie.

L'utilité de la sténographie est aujourd'hui généralement reconnue; il serait à désirer que son étude se répandît davantage, et devînt, en quelque sorte,

une écriture à l'usage des *lettrés*. L'emploi de cet art ne procurerait pas seulement une grande économie dans le temps que l'on consacre à la transcription de ses idées; mais il permettrait de les fixer instantanément et de conserver ainsi le premier jet des idées, toujours si précieux pour les auteurs, impression si fugitive, qu'il est presque toujours impossible de la ressaisir.

Les gens du monde, comme M. Hippolyte Prévost l'a fait observer dans son prospectus, pourraient aussi, dans les salons, au spectacle, faire servir la sténographie à leurs plaisirs, soit en recueillant un couplet ou une romance, soit en notant à la dérobée une conversation piquante qu'un peu d'indiscrétion d'un côté, ou trop d'abandon, de négligence de l'autre, permettrait d'entendre. En un mot, il est peu de personnes, quelle que soit leur position sociale, qui ne puissent trouver dans l'application de la sténographie, en utilité ou en agrément, une large compensation du peu de travail que réclame cette étude.

Après avoir achevé en 1826 sa Théorie sténographique appliquée à la langue, M. Hippolyte Prévost conçut le projet de simplifier le mécanisme de l'écriture musicale, de le rendre assez rapide pour suivre l'exécution. Le problème était neuf et offrait d'immenses difficultés. Elles ont toutes été résolues avec beaucoup de bonheur. Cette invention est remarquable par sa simplicité : quatre ou cinq signes donnent, par leurs diverses combinaisons, la possibilité de noter toute espèce de mélodie. Une demi-heure nous a suffi pour en comprendre l'économie.

Aidé de la *sténographie musicale*, l'artiste ou l'amateur pourra écrire ses idées avec la plus grande rapidité.

Pour le sténographe musicien, pas de romance ou de morceau inédit, de roulades, de traits, qu'il puisse désirer long-temps; il n'aura plus la peine de vaincre, par des instances réitérées, la résistance si grande des compositeurs à communiquer leurs productions; leur coquetterie, qui consiste à faire attendre impatiemment le morceau désiré, pour lui donner plus de prix, sera mise en défaut par le crayon exercé du sténographe. Dussent nos faiseurs de romances et de nocturnes maudire mille fois la *sténographie musicale* et son auteur, nous désirerions beaucoup que M. Hippolyte Prévost, profitant du séjour que nécessitera à Rouen son cours de sténographie oratoire, y développât aussi sa théorie appliquée à la musique.

O. S.

Le second et dernier Cours de sténographie de M. Hippolyte Prévost commencera samedi 12 octobre.

BIBLIOGRAPHIE.

— Le RAPPORT OFFICIEL des travaux du premier CONGRÈS SCIENTIFIQUE tenu à Caen paraîtra dans peu de jours. Ce Rapport, dont la rédaction a été confiée par les membres du Congrès à MM. les secrétaires des différentes sections, ne peut manquer d'offrir le plus haut intérêt. C'est le premier monument de la grande révolution que doivent opérer ces réunions annuelles de savans venus de tous les points de la France pour apporter le tribut de leurs travaux et de leurs études, et travailler ensemble au progrès des sciences et des arts.

A la suite des Rapports sur les travaux de chaque section en particulier, se trouve le Rapport des assemblées générales du Congrès, dans lesquelles ont été adoptées des propositions importantes, dont les unes, soumises aux autorités administratives ou aux Sociétés savantes, amèneront nécessairement de graves et heureux résultats, et dont les autres, livrées à l'examen et aux réflexions des hommes de tous les pays qui s'occupent des sciences, des lettres et des arts, seront, pour la session qui se tiendra à Poitiers au mois de septembre 1834, l'objet de sérieuses et utiles discussions.

Les heureux effets que doivent produire ces imposantes assemblées seront la plus belle récompense que puisse obtenir M. de Caumont, de Caen, qui a eu l'idée de les importer en France, et qui a trouvé, dans sa conviction et dans son ardent amour pour les améliorations sociales, le courage et la persévérance nécessaires pour mettre son idée à exécution.

LITHOGRAPHIE. — L'Eglise, aujourd'hui paroissiale, de St-Ouen de Rouen, appartenait à l'abbaye bénédictine du même nom, dont l'origine est antérieure à la fin du quatrième siècle, et qui comptait parmi ses principaux bienfaiteurs sainte Clotilde et son fils Clotaire Ier. Détruit en 841 par les hommes du Nord, ce monastère fut, depuis, plusieurs fois reconstruit et plusieurs fois dévasté par l'incendie. Les fondemens de la basilique actuelle furent jetés, en 1318, par le célèbre abbé Jean-Roussel, dit *Marc-d'Argent*, et ce monument ne fut terminé, excepté le grand portail resté extrêmement incomplet, que dans le seizième siècle. Cette église a de longueur totale quatre cent seize pieds huit pouces, et sa tour deux cent quarante d'élévation au-dessus du pavé. Par l'élégance et l'admirable légèreté de sa structure, par la simplicité majestueuse et l'harmonie parfaite de son ensemble, cet édifice est incontestablement un des plus rares chefs-d'œuvre de l'architecture gothique en Europe; vérité sur laquelle sont d'accord tous les architectes et les plus grands connaisseurs de France et d'Angleterre.

(Voir la Lithographie placée en tête de ce numéro.)

Musée des Dames.

— Parmi les plus jolies étoffes, on remarque le satin de Cléopâtre. Cette étoffe paraît, grâce à un travail nouveau, recouverte d'un tulle blanc, et est cependant semée de fleurs brochées et en saillies, qui ne sont pas recouvertes.

On confectionne des mantelets d'étoffes de soie légèrement doublés, et garnis d'une très haute blonde noire. Ces mantelets s'adaptent sur des redingotes de satin du Levant ou de satin imprimé. Cette dernière étoffe obtient un succès de vogue qui promet de se soutenir pendant la saison d'hiver, les fabricans faisant paraître continuellement de nouveaux dessins.

Les indiennes nouvelles égalent en prix les robes de chaly; leur dessins sont très riches et leurs couleurs fort vives.

— La mode des chapeaux doublés de couleurs différentes va reprendre cet hiver, si l'on en juge d'après la majeure partie des chapeaux mis en vente dans la plupart des maisons en réputation. — Les formes resteront petites. — Des chapeaux en satin sont recouverts d'un tulle-blonde blanc, et ornés, ou d'une fleur, ou d'une plume blanche panachée de la couleur du satin.

— Des bonnets de blonde noire ont le fond en tulle noir doublé de gaze de couleur; d'autres sont en forme de fanchon; les plus jolis sont ornés de scabieuses et de roses-zéphir. — Les petits bonnets sont toujours une *manie*. On en dégage beaucoup les formes; les garnitures sont basses et jetées en arrière, afin de laisser le front à découvert; ce qui, joint au fond qui est très petit, forme une coiffure assez légère.

— Comme fantaisie, on voit de jeunes femmes porter, lorsqu'elles sont coiffées en cheveux, un tour de blonde ruchée, qu'elles placent en manière de petit bonnet. Entre les plis d'une blonde très légère, froncée en coquille, on met des bouts de rubans de gaze rose découpés. On en fait aussi sans blonde, composés seulement de rubans découpés et ruchés. On peut adjoindre à cette coiffure des bouts de rubans formant nœud ou aigrette, que l'on place sur le côté ou en arrière de la tête; on sépare quelquefois ce nœud, au milieu, par une tresse de cheveux.

— Des petits sacs, dits *châtelaines*, se pendent à la ceinture, au moyen d'un élégant crochet d'or, d'émail, de jais ou d'acier. On en fait en satin noir brodé en couleurs, en velours garni en dentelle, en blonde noire doublée en soie rose.

— Il a paru, pour cet hiver, des écharpes en satin imprimé.

— Les mantilles en gros de Naples sont toujours en faveur.

— Plusieurs formes de manteaux renouvellent entièrement cette partie de l'ajustement des dames. Nous citerons particulièrement le *yermoloff*, à la fois pelisse et vitchoura, le plus élégant des manteaux; le *boyard*, plus serré à la ceinture et garni de fourrures. Les manteaux du matin sont d'une variété infinie : le *charruas* à fleurs et bouquets; le *botting* à carreaux et à mouches d'hermine; l'*érivan* à fleurs et bouquets semés.

Le TROUBADOUR Errant & Affamé.

Revue de Rouen;

T. 2, 6e Liv.

LE TROUBADOUR ERRANT ET AFFAMÉ.

FABLIAU

mis en musique par AGENOR LAMANIERE.

All.o moderato. Met: ♩=100

PIANO.

p f p

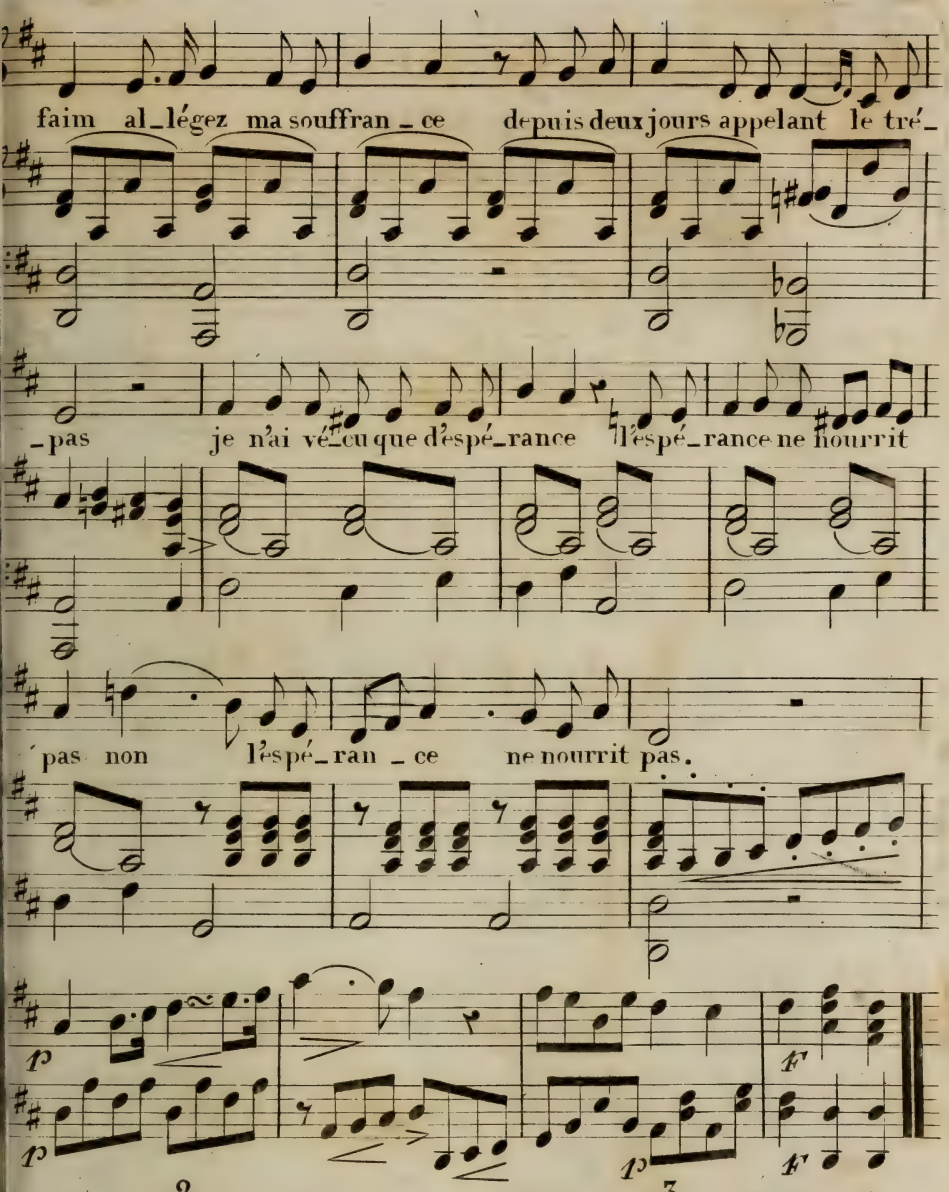
Près d'un cas_tel de structu_re go_thi_que le lu

p p

main et son arme au cô_té un trouba_dour à la fig

_ti_que chantait ces mots trop pleins de vé_ri_té je meu

p p



2

es Sarazins nous ont mis en déroute
ai tout perdu sans argent je me vois
obscurité m'a fait perdre ma route
t l'appétit me fait perdre la voix
e meurs de faim. etc

3

Noble Baron montrez vous charitable
Daignez daignez faire abaisser ce pont
Je n'entends rien, hélas il est á table
Et l'écho seul á ma douleur répond
Je meurs de faim. etc

4

Or le chateau de structure gothique
Depuis cent ans n'était pas habité
Le troubadour à la figure étique
Bientôt envain sut qu'il avait chanté
Je meurs de faim. etc

manque la livraison de 9.bre 1833
qui forme 7 6 premiers de mars

Gaule et France,

PAR M. ALEX. DUMAS.

—

La *Revue des Deux-Mondes* a dit, avec raison, que la presse de province était plus franche dans l'expression de ses opinions que la presse parisienne, parce qu'elle était à l'abri de tout esprit de coterie ou de camaraderie. C'est précisément à cause de cela que les jugemens portés sur les ouvrages nouveaux par les critiques éloignés de la capitale sont souvent les plus justes. La critique devrait, en effet, être toujours une œuvre de conscience; celui qui l'exerce devrait se placer à un point de vue assez élevé pour envisager la marche de l'auteur et le but vers lequel il tend, sans s'inquiéter si la libre expression de sa pensée pourra le blesser, ou seulement éveiller sa susceptibilité. Plus l'ouvrage qu'il envisagera sera important, plus il se recommandera par le nom de celui qui l'a composé, plus aussi il apportera de soin dans son examen et de maturité dans son jugement.

C'est dans l'intention de l'analyser avec détail, et d'en faire une critique raisonnée, que nous avons lu attentivement le dernier ouvrage de M. Alexandre Dumas; mais nous avons été obligés de reconnaître, dès les premières pages, que nous

serions forcés de sortir très souvent des limites qui nous sont posées par le titre de ce recueil, si nous voulions suivre l'auteur dans ses raisonnemens politiques.

Gaule et France n'est, en effet, qu'un résumé d'une partie de l'histoire de France, disposé pour présenter, sous le jour le plus favorable, les idées de l'auteur; et nous ne pourrions le suivre dans ses propositions et dans leurs corollaires, sans nous jeter dans la polémique quotidienne que les journaux reproduisent sous toutes les formes jusqu'à satiété. Le système qu'il a voulu établir nous a semblé, non-seulement contestable, mais encore erroné, et il ne serait pas difficile de démontrer qu'il est arrivé à des résultats faux ou qui impliquent contradiction. Le *Journal des Débats*, qui a publié déjà deux articles à propos de ce dernier ouvrage, continuera l'examen des œuvres littéraires de M. Alex. Dumas; sans doute, il accomplira entièrement sa tâche, soumettra à l'analyse des doctrines que nous ne voulons pas discuter, et le fera avec plus ou moins de justice, car nous ne pouvons approuver l'esprit qui a guidé jusqu'à présent le critique. Il cherche à prouver que M. Dumas est un plagiaire; que Schiller, Shakespeare, Lopez de Vega, lui ont fourni les plus belles scènes de ses drames; que son histoire est copiée dans MM. Thierry et Chateaubriant; qu'il n'a rien en propre, et qu'il ne vit que d'emprunts; qu'on ne sait comment le public a pu se méprendre à tel point, mais que son erreur s'est trop long-temps prolongée et qu'il faut enfin la détruire. Puisqu'on invoque le public, le public décidera qui, du critique ou de M. Dumas, peut avoir raison. Qu'il ait fait ou non des emprunts, qu'il ait ou non copié, peu nous importe : nous ne l'accuserons pas, nous, de plagiat, car, pour écrire l'histoire, il est nécessaire de recueillir dans tous les auteurs les faits qui la composent, faits qui peuvent être

présentés dans des vues et sous des aspects différens, mais qu'il faut prendre tels que la tradition et nos devanciers nous les ont transmis.

Le premier mérite d'un homme qui entreprend d'écrire l'histoire est l'exactitude des faits; il doit les accepter entiers, les admettre et n'en tirer que les conséquences naturelles. Il doit encore les coordonner entre eux, de manière à les présenter sous leur véritable jour. L'histoire ne peut être un instrument entre les mains de celui qui s'est imposé le devoir de l'écrire; mais il faut qu'il recherche, dans les faits du passé, des enseignemens pour le présent et un guide pour l'avenir. Nous aurons donc à examiner si M. Alexandre Dumas a rempli toutes les conditions de l'historien; s'il unit à la méthode, à la clarté, ce charme de style qui sait rendre aimables les choses les plus arides en apparence.

Et d'abord, nous avons dit que les faits présentés par l'auteur avaient été agencés et disposés par lui dans un but purement politique; il manque donc essentiellement de ce désintéressement indispensable à l'historien. Maintenant, si nous les prenons les uns après les autres, nous serons conduits à cette conséquence, qu'ils n'offrent rien de nouveau; qu'ils ont presque tous été pris au hasard, souvent à des sources peu sûres, et que les développemens donnés à certains ne sont pas en rapport avec leur importance; qu'enfin, il en est d'autres qui sont faux ou controuvés, quoiqu'il eût été facile, avec quelques recherches ou un peu d'attention, d'éviter l'erreur ou de la rectifier.

Il est difficile de déterminer d'une manière précise et satisfaisante les catastrophes qu'entraînèrent après elles les irruptions de ces milliers de barbares qui se jetèrent sur la Gaule devenue romaine, au moment où le cadavre immense de l'empire de Rome tombait sous leurs coups redoublés; on

conçoit seulement l'épouvantable perturbation qu'ils apportèrent, les ruines et les incendies dont ils couvrirent le pays, et le coup mortel dont ils frappèrent les arts et les sciences, bienfaits de la première conquête que les Gaulois avaient subie. Mais, ce qui dut arriver, c'est qu'à la seconde conquête les rôles furent changés : les conquérans apportaient la barbarie, ils recueillirent malgré eux une partie de la civilisation des vaincus; l'incorporation de ces divers peuples les uns avec les autres fut fort longue à s'effectuer; ils conservèrent pendant un très grand nombre d'années leurs lois et leurs usages particuliers. — Au milieu de ce chaos d'une société qui se constituait lentement sur de nouvelles bases, la religion chrétienne se frayait un passage, détruisant peu à peu les croyances enracinées des peuples idolâtres; et c'est à la fin du cinquième siècle seulement (496) que Clovis reçut le baptême. Une des causes qui facilitèrent le plus puissamment la conquête des barbares, fut l'immense quantité de voies larges et sûres qui sillonnaient tout l'empire et en particulier la Gaule. Moyen employé par la conquête pour civiliser par leurs propres mains les vaincus, elles furent aussi un moyen offert à une autre conquête pour conduire à la barbarie ces mêmes peuples. Les Francs, les Goths, les Alains, les peuples habitant la Gaule dans les siècles qui suivirent la ruine totale de l'Empire romain, ne songèrent pas à établir de nouvelles communications entre des villes, ou détruites, ou toujours en guerre; et l'on peut, par une conséquence naturelle de ce raisonnement, en conclure que des grands chemins, des chaussées, ne furent pas faits dans le moyen-âge. C'est donc à tort que la reine Brunehault a été long-temps indiquée par les historiens comme ayant fait construire les premières grandes routes de France, et M. Dumas a partagé une erreur détruite

déjà depuis long-temps, lorsqu'il a dit[1] : « C'est à Brune-« hilde que le royaume doit ses premières grandes routes, « et quelques chaussées de Bourgogne et de Picardie portent « encore son nom. »

Nous disons qu'il eût été facile à M. Dumas de repousser une erreur accréditée pendant une longue série d'années, mais détruites depuis long-temps; il eût, en effet, suffi pour cela d'examiner la structure des voies dites *chaussées de Brunehault :* il se serait convaincu qu'elles présentent tous les caractères des voies romaines; puis, recherchant ce que c'était que les chemins connus sous le nom de *chemini regis*, il aurait vu que le peu de chemins qui furent pratiqués dans le moyen-âge n'avaient point les caractères de grandeur, de solidité, de rectitude et de durée des voies que les Romains avaient fait tracer par les Gaulois. Enfin, interrogeant l'histoire et les traditions, il aurait découvert la manière dont l'erreur qu'il a adoptée était née, s'était propagée, et avait fait attribuer à une femme l'ouvrage déjà faussement attribué à un homme.

Nicolas Reucleri, pour flatter les comtes de Hainaut, composa en leur honneur un poème, dans lequel il les fit descendre d'un certain Bavo, oncle du roi Priam, qui, après la guerre et la prise de Troie, aborda en Flandre et fonda la ville de Bavais, ainsi que les destins l'avaient ordonné. Bavo fit élever, au centre de la ville, un temple heptagone en l'honneur des sept planètes : dans l'intérieur de ce temple il plaça une colonne également heptagone, de laquelle partaient sept grandes routes, qui passaient par les sept portes de la ville, et de là formaient sept grandes voies qui se dirigeaient en ligne droite jusqu'aux extrémités du monde. Or, suivant Lucius de Tongres, qui forgea une généalogie à Bavo, ce dernier aurait

[1] Page 43.

eu pour successeur, au cinquième degré, Brunehaldus, ou Brunehault, qui aurait fait ou du moins terminé l'ouvrage attribué à son trisaïeul. Il fit paver quatre de ces chemins en briques carrées, et les trois autres en marbre ou en pierres noires. Or, ceci se passait du temps du roi Salomon, et la tradition du pays, recueillie par Charles Bovel, représentait Brunehault comme un puissant magicien auquel obéissait un démon familier. On ajoute même que ces voies admirables furent construites, sur sa demande, par son démon familier, malgré les difficultés qu'offrait un terrain fangeux et mobile[1]. Clérambault et Hugues de Thoul avaient recueilli tout ou partie de ces fables, que Juste Lipse combattit en soutenant que ces chaussées étaient[2] l'ouvrage des Romains, et non de Bavo et de Brunehault. Ce dernier roi fabuleux n'était guère connu dans le peuple, tandis que la fille d'Atanagilde, l'épouse de Sigebert, avait une renommée trop bien établie de perfidie et de cruauté; son histoire avait, d'ailleurs, été écrite par Grégoire de Tours et un grand nombre d'auteurs : il est donc fort probable qu'on aura, comme nous l'avons dit, attribué à cette dernière ce dont on avait, dans l'origine, gratuitement doté le prétendu roi Brunehault.

Enfin, nous ferons observer que la reine Brunehault avait un goût décidé pour construire des églises, des maisons, des monastères; que tous les historiens l'ont constaté; mais ils n'ont pas parlé des chaussées ou des voies qu'elle aurait fait pratiquer. La chronique de saint Bertin seule en dit quelque chose, on ne sait sur quel fondement; car, en considérant la position de l'épouse de Sigebert, ses ressources, et la manière dont sont construites les voies qui lui sont attribuées, on

[1] Lib. de Hallucinatione gallicorum nominum, c. 23.
[2] *Just. Lips.*, de Magnitudine romana, c. 10.

est forcé de conclure qu'elle n'a pu ni dû les faire exécuter, mais qu'elles sont l'ouvrage des Romains.

Quoi qu'il en soit, l'opinion accueillie par M. Alexandre Dumas a été adoptée par beaucoup d'historiens; il aurait pu, comme on vient de le voir, combattre une erreur déjà rectifiée par Bergier en 1621.

On sent parfaitement que nous ne pouvons suivre pas à pas l'auteur dans la série des faits nécessaires à l'exposition de son système; nous ne montrerons donc pas ce que peut avoir d'incomplet l'aperçu qu'il présente de l'influence et de l'établissement des monastères; il faudrait, pour envisager cette double question sous toutes ses faces, faire un travail complet, qui demanderait des recherches auxquelles nous n'avons pas en ce moment le loisir de nous livrer. Nous devons nous arrêter seulement aux sommités, et ne réfuter que les erreurs. On lit, par exemple, à la page 173 : « Henri Ier, « roi de France, fut donc forcé de sortir de Paris lui « douzième, et de se réfugier à Fécamp, où *Robert II*, duc « de Normandie, que sa sévérité faisait nommer *Robert-le-* « *Diable*, tenait sa cour. »

Ce passage n'est pas d'une grande étendue; cependant il contient deux erreurs qu'il importe de rectifier. D'abord, il devrait être ici question de Robert Ier, père de Guillaume-le-Conquérant, et non de Robert Courte-Heuse, son fils; cependant, M. Dumas paraît avoir confondu le premier avec le second. Ce n'est pas tout, ce duc de Normandie, ajoute-t-il, fut nommé *Robert-le-Diable* à cause de sa sévérité. Mais a-t-il bien réfléchi en faisant une pareille assertion? Robert Ier fut, à juste titre, nommé Robert le Libéral et le Magnifique par les historiens; mais la tradition, seule, lui imposa celui de Robert-le-Diable, qui devait s'appliquer à un autre dont l'existence est tout-à-fait fabuleuse. Où

donc trouvera-t-on les preuves de cette excessive sévérité, qui aurait dû lui attirer cet odieux surnom? dans les chroniques, dans les historiens sans doute? prenons-en donc quelques-uns au hasard, et voyons ce qu'ils disent.

Beneois de Sainte-Maure, commençant le récit des amours d'Harleitte, la charmante et accorte fille de Falaise, s'exprime ainsi :

A Faleise estoit séjornans
Li bons dus Robert li normanz,
Mult li ert li leus covenables
É beaus é sains é delitables.

Voici comme Robert Wace dépeint le caractère du même duc:

Robert fu Dus emprez sun frere,
Ki alkes traist as murs sun pere;
Religiose gent ama,
Clers è proveires onura;
De povres fu mult curius,
Et mesmement de liéprus;
De liéprus servir out grant cure,
De viande è de vestéure.
De largesce è de nobles murs,
Surmunta tuz sez ancessurs;
Sez servanz fist trestoz dobler,
E livreisunz à tuz duner.

Nous venons de consulter les poètes : voulons-nous savoir, a présent, ce que pensent les prosateurs sur le caractère de Robert-le-Libéral? ouvrons d'abord Guillaume de Jumiéges. Au livre 6, chapitre III, nous y lisons : « Il se montra doux

et plein de bonté pour les hommes bienveillans; pieux et zélé pour le service de Dieu, quoiqu'il fût plus dur envers les rebelles. »

Après avoir montré la manière dont le duc fit part à ses sujets de la résolution inébranlable qu'il avait prise de faire le pélerinage de la Terre-Sainte, et raconté comment il fit reconnaître son fils Guillaume comme son successeur, l'auteur s'écrie (chap. XII): « Or, quelle langue, quelles paroles « pourroient dire les abondantes aumônes que tous les jours « il distribuoit aux indigens? Quelle veuve, quel orphelin, « quel pauvre se présentoit qui ne fût soulagé à ses dépens! « Et maintenant, quel homme racontera de combien de torrens « de larmes il arrosa ce sépulcre durant huit jours, ou com- « bien de présens en or il entassa sur cette tombe! »

Certes, si nous avions besoin d'autres preuves pour établir que Robert ne fut pas surnommé *le Diable* à cause de sa *sévérité*, nous pourrions citer encore l'histoire générale de Normandie, par le curé de *Maneval*, qui dit que ce duc fut *benin et doux à ses amis*. Ainsi, *Robert Wace*, *Beneois de Sainte-Maure*, *Guillaume de Jumiéges*, le curé de *Maneval*, etc., sont unanimes sur les qualités qu'ils donnent à Robert. Enfin, sans consulter ces divers auteurs, il aurait suffi à M. Alexandre Dumas d'ouvrir l'ouvrage de M. Licquet, *Rouen*, *Précis de son Histoire*, etc., etc.: il y aurait vu pourquoi et comment Robert-le-Libéral fut gratifié du nom de Robert-le-Diable, qui porta ainsi la peine de l'imagination des romanciers; il en aurait conclu avec nous qu'il faut être sûr avant d'avancer quelque chose.

M. Dumas est malheureux en parlant de Robert, et ne l'est pas moins en parlant de Guillaume son fils. Après avoir rapporté la mort d'Édouard-le-Confesseur et l'élection de Harold, il continue ainsi: « Ce fut dans ces circonstances

« que Guillaume-le-Bâtard jeta les yeux sur l'Angleterre, et « sentit naître l'espoir d'en devenir le roi; il rassembla, pour « cette entreprise, une armée d'aventuriers, hommes braves, « robustes, *infatigables et pauvres*, *n'ayant rien à perdre et « tout à gagner. Soixante-dix vaisseaux* étaient à l'ancre dans « le port de Saint-Valery; *cent cinquante mille hommes* mon- « tèrent sur ces *soixante-dix vaisseaux*, et la flotte mit à la « voile. »

Où l'auteur puise-t-il donc ses renseignemens? Quoi! *soixante-dix vaisseaux* pouvaient porter, du temps de Guillaume-le-Conquérant, cent cinquante mille hommes! Mais que M. Dumas y réfléchisse : lui qui, à la fin de son ouvrage, fait des calculs, comment n'a-t-il pas vu qu'il mettait sur chaque vaisseau deux mille cent quarante hommes au moins, sans compter les chevaux et les provisions de guerre et de bouche? D'où vient donc qu'il a adopté si légèrement une erreur facile à rectifier, si ce n'est parce qu'il a pris les faits, composés de toutes pièces, là où il les a trouvés, sans s'inquiéter de la bonté des sources, sans les soumettre à une critique savante et approfondie? Pourquoi dit-il encore que l'armée de Guillaume n'était composée que d'aventuriers, tandis que l'élite de la noblesse de Normandie, du Poitou, de la Bretagne, suivait avec empressement la bannière sainte que le Pape avait envoyée au fils de Robert?

Mais enfin, la flotte de Guillaume met à la voile, favorisée par un vent long-temps attendu; elle se composait d'une grande quantité de vaisseaux proprement dits et de bâtimens de charge de toutes grandeurs. Le nombre, suivant certains historiens, dépassait trois mille; suivant d'autres, il était moins considérable. « Rien n'est moins constant, dit M. Auguste « Leprevost, dont on aime à citer partout l'autorité, rien n'est « moins constant que le nombre des vaisseaux du duc. Guil-

« laume de Poitiers et Guillaume de Jumiéges parlent aussi de « trois mille, tandis que la liste de ceux qui furent fournis par « les principaux seigneurs donne un résultat à peu près égal « au compte du père de Wace. La Chronique de Normandie « indique *neuf cent sept grandes nefs*, *sans li menu vais-* « *selain.* »

Pourquoi donc M. Dumas cite-t-il Hugues de Fleury? N'aurait-il pas mieux fait de lire Robert Wace, ou tout autre auteur normand? Le livre le plus élémentaire, le plus simple, ui aurait fait éviter, s'il l'avait consulté, une erreur aussi ;vidente, aussi palpable.

Nous ne pensons donc pas qu'il soit nécessaire de multi- plier les citations, d'entasser autorités sur autorités. Nous nous bornerons, en conséquence, à dire à M. Dumas : Non, Robert II ne fut pas le père de Guillaume-le-Bâtard, car ce Robert était son fils. Non, il n'avait pas une armée composée d'aventuriers, qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner; car les Fitz-Osborne, les comtes de Meulan et d'Évreux, les seigneurs de Toeni, du Neubourg, l'évêque de Bayeux, et tant d'autres que nous ne voulons pas citer, n'étaient pas des aventuriers, poussés par l'appât du gain sur l'Angleterre qu'ils regardaient comme une proie qui leur était destinée. Non, l'armée n'était pas de cent cinquante mille hommes, mais au plus de soixante mille. Non, enfin, la flotte n'était pas composée de soixante-dix vaisseaux, mais de trois mille environ.

Nous nous étonnerions, en vérité, de nous être appesantis aussi longuement sur un ouvrage d'aussi faible importance historique que *Gaule et France*, si nous ne voyions, dans cette espèce de négligence de composition qui le caractérise, un symptôme de décadence et de mépris pour la vérité, qui doit être la première et la plus inflexible règle de l'historien.

Envisagé sous le point de vue de la disposition et de la composition, nous remarquons encore que ses diverses parties sont mal unies ensemble, sont souvent mal enchevêtrées, et que certains règnes sont tronqués, aux dépens d'événemens dans la peinture desquels l'auteur se complaît. Ainsi, qu'avait-il besoin de nous raconter en vingt pages au moins la bataille de Bovines; de faire une longue comparaison, dans laquelle il place son lecteur sur le sommet du Righi, et lui dit d'envisager les sept lacs de la Suisse, dans l'un desquels il fait rouler un gros glaçon..... parce qu'il veut établir l'analogie qui existe entre Charlemagne, Napoléon et ce gros glaçon! Qu'avait-il besoin, enfin, de revenir sur les turpitudes plus que douteuses de la tour de Nesle? n'est-ce pas assez qu'on en ait sali le théâtre?

Donc, sous le rapport de la conception, de la disposition et de l'exécution, l'ouvrage de M. Alexandre Dumas n'est pas meilleur que sous celui de la vérité des faits. Nous ajoutons enfin que le style péche quelquefois par une exagération de mauvais goût peu digne de l'auteur des *Impressions de Voyages*. En effet, ce style est souvent terne; il n'offre qu'une aridité purement chronologique, rebutante et fastidieuse; il participe en cela aux défauts de tous les recueils abrégés et chronologiques. Mais, pour égayer ce style, ordinairement sec, il a jeté çà et là quelques observations, qui ressortent plus ou moins bien de son sujet, et c'est là précisément que s'applique notre critique. En effet, sans entrer, comme nous l'avons déjà dit, dans l'examen du système politique de l'auteur, nous dirons que ses applications sont quelquefois heureuses ou ingénieuses; mais aussi très souveut fausses ou dénuées de vraisemblance..... Nous avons rappelé la comparaison du glaçon avec Charlemagne et Napoléon; voici ce qu'on lit, page 156 : « *Hé bien! lorsque l'homme qui*

« *avait lâché les écluses de la conquête fut tombé.....* » Plus loin, page 176 : « Philippe (Ier) fut un de ces hommes « qui ne paraissent grands que grâce à une erreur d'optique « causée par les événemens à travers lesquels on les aper- « çoit, — un de ces hommes qui, comme François Ier, « ont l'air d'être les pères d'un siècle, *et n'en sont que les « accoucheurs.* »

M. Dumas dit encore, en parlant de François Ier, qu'il *chercha douze hommes de fer et ne trouva que deux cents hommes de velours ;* enfin il compare la religion *à une femme grosse qui accouche.*

En voilà assez, et trop peut-être sur *Gaule et France;* nous conseillerons à M. Alexandre Dumas, s'il met à exécution le projet qu'il manifeste de publier des chroniques, de ne le faire qu'après de longues et laborieuses recherches. C'est la seule manière de réparer le tort que lui aura fait cette dernière publication. Il peut, s'il le veut, produire un ouvrage remarquable; qu'il travaille, et nous serons alors plus empressés encore à le louer que nous l'avons été aujourd'hui à le critiquer; qu'il se garantisse des défauts et des erreurs que nous lui avons reprochés; qu'il ne prenne pas pour modèle *Gaule et France.*

C. D. (Rouen.)

Si l'article qu'on vient de lire avait été autre chose qu'une critique raisonnée et consciencieuse de *Gaule et France*, il n'aurait pas été admis dans un moment où M. Al. Dumas est en butte à des attaques virulentes de la part de quelques journaux de Paris.

Mais si nous avions refusé l'article tel qu'il est, nous aurions cru manquer à nos principes et à notre devoir : à nos principes, qui nous font regarder un journal littéraire, en province, comme une tribune ouverte à toutes les opinions convenablement exprimées; à notre devoir, qui nous commande de rectifier les erreurs échappées à un

historien, surtout quand elles portent sur des faits relatifs à l'histoire de notre Normandie. Enfin, nous aurions cru manquer à M. Al. Dumas lui-même, qui ne pourra qu'estimer une critique impartiale et exempte de toute animosité personnelle.

Ceux qui ont pu croire un moment que nous nous traînions à la suite d'une de ces coteries qui se partagent la littérature parisienne, se sont étrangement trompés. Nous apprécions trop l'excellence de notre position en dehors du foyer des intrigues littéraires, pour jamais la perdre; nous chérissons trop cette indépendance qui, un jour, placera si haut la critique dans les provinces, pour jamais la compromettre; car c'est sur elles que se fondent toutes nos espérances de force et d'avenir.

Ainsi, tout en admirant le beau talent de M. Victor Hugo, nous avons publié l'analyse, sévèrement logique, de l'une de ses productions; libre à l'*Europe littéraire* de s'anéantir dans la profonde et extatique adoration d'un homme; libre à elle de voir, dans la critique, le serpent usant ses dents sur la lime d'acier, allégorie d'une nouveauté out-à-fait piquante! Pourquoi ne pas ajouter l'accusation de sacrilége et d'impiété contre le profane qui soulève le voile mystérieux dont l grand pontife de la littérature enveloppe son sanctuaire?

Non, nous ne serons les séïdes d'aucune notabilité littéraire.

Nous n'avons qu'un culte, celui du goût, de la justice et de la vérité. Notre mission, à nous, est de dire, suivant notre conscience: *ceci est bien, ceci est mal;* et nous la remplirons.

Et quand nous accueillons la critique d'un ouvrage de M. Al. Dumas, ce n'est pas que nous songions à nous associer aux haines soulevées contre lui; nous n'avons pas oublié, et nous rappelons à ceux qui feignent de ne pas s'en souvenir, que si la nouvelle école dramatique commence à se populariser en France, c'est bien à M. Dumas qu'on le doit, et non à un autre.

A Dieu ne plaise que l'on puisse nous croire soldats de cette croisade étrange qui se prêche contre M. Al. Dumas! Nous savons trop bien que l'intérêt de l'art n'est pour rien dans le débat qui s'élève, et les mauvaises passions de l'amour-propre offusqué ne trouveront, dans la *Revue de Rouen*, qu'une haine vigoureuse et flétrissante.

(Le Gérant de la Revue de Rouen.)

Mon Etoile.

MÉLODIE.

J'aime à te contempler, nocturne voyageuse !
O toi qui, dans l'azur et la nue orageuse,
Devant moi passes tour à tour !
Sans cesse tu me plais, rayonnante ou pâlie,
Douce comme un regard de la mélancolie,
Ou comme un souris de l'amour.

Tu marques mon destin dans le sentier vulgaire
Où la palme et l'encens ne se rencontrent guère,
Où le culte est sans lendemain.
Tu l'as fait de douleur, d'amour et d'harmonie,
Ce destin que je trempe aux foudres du génie,
Au risque de brûler ma main !

« Viens chanter, m'a-t-on dit, pour la foule puissante :
« Tu la verras bientôt, flatteuse, applaudissante,
« Jeter ses couronnes vers toi. »
Que pour ce monde vain ma voix se fasse entendre !
Poète, jusqu'à lui je ne dois pas descendre ;
Je veux qu'il monte jusqu'à moi !

Aussi je chanterai long-temps dans le mystère,
Comme l'oiseau des cieux et le prophète austère;
Et, dans les siècles à venir,
Il ne sera pas dit que ma lyre abaissée
Ait servi de hochet à la foule insensée....
Meure plutôt mon souvenir!

Assez de prosaïsme est semé par le monde!
Où vont-ils, ces écrits dont le flot nous inonde?
Sans la muse, point de transports!
Non, le vulgaire parle et le poète chante;
Les lèvres ont des mots; mais, sonore et touchante,
L'ame elle seule a des accords!

Honte à qui peut briser, sur la borne des rues,
Son céleste instrument où des fleurs disparues
Répandaient un éclat lointain!
Il ne mérite pas du gazon sur sa tombe;
Son laurier se dessèche et son étoile tombe;
Il a renié son destin!

Il vaut mieux, consumant la séve de sa vie,
Léguer, comme le Dante, à la foule ravie
Le feu du ciel et de l'enfer:
Il vaut mieux enfanter, dans un sein qui palpite,
D'un poème sublime où l'extase est écrite,
Le héros de bronze et de fer.

Hélas! combien de fois ma jeunesse éplorée,
Rassemblant tous ses vœux sur la lyre inspirée,
A-t-elle rencontré l'écueil!
Combien de fois, aussi, couronnant ma mémoire,
J'abritai mes douleurs sous un manteau de gloire,
Chantant mes vers avec orgueil!

J'avais jeté les yeux sur ta lueur brillante :
Tu me semblas, dès-lors, sereine et scintillante
Comme une vierge au teint vermeil ;
Fleuron mystérieux des plaines matinales,
Ton front n'est pas souillé de ces taches fatales
Qui couvrent celui du soleil !

Tu t'en vas parcourant les régions choisies
Où volent par essaim toutes les poésies,
Où s'élèvent tous les soupirs ;
Ne rencontrant jamais, dans tes routes connues,
Que l'haleine des fleurs, que le voile des nues
Et que les ailes des zéphyrs !

C'est au-dessous de toi que gronde la tempête ;
Des plus fiers monumens tu domines le faîte ;
D'en haut tu les vois se briser.
Et, toujours régulière ainsi qu'une harmonie,
De la nuit qui s'élève à la zône infinie
Tu reçois le chaste baiser.

Oui, sans t'inquiéter de ce que font les hommes,
Demeurant au-delà du chaos où nous sommes,
Tu tiens de Dieu ton aliment !
Es-tu de son regard une active étincelle ?
Es-tu quelque reflet de sa robe éternelle,
Où de son sceptre un diamant ?

Es-tu comme *ce monde* et paisible et sublime
Dont parle Davidson, la touchante victime,
Jamais perdu ni racheté ?
Ton origine est sainte, et ta céleste flamme,
O poétique étoile, est du feu de mon ame
Essence d'immortalité !

Pourquoi donc, tantôt vive et tantôt éclipsée,
De sentimens divers troubles-tu ma pensée,
O perle du sacré parvis?
C'est que brume et vapeur s'exhalent de la terre:
Si là-haut rien ne change, ici-bas tout s'altère,
Et c'est ici-bas que je vis!

Entre mon œil et toi surgissent les orages,
Nous ne correspondons qu'à travers les nuages
Quand se ternissent les beaux jours.
Toutefois, que mon cœur d'un saint désir s'embrase,
Je sens que j'ai besoin des ailes de l'extase
Pour rapprocher nos deux séjours!

Puisque je suis lassé de cette vie aride,
Puisqu'un vœu se révèle en ma paupière humide,
Puisque j'invoque un dieu vainqueur,
Oh! qu'il te donne à moi pour nouvelle patrie!
Et puissé-je y revoir, joyeuse et refleurie,
Celle qui périt sur mon cœur!

Je ne demande à Dieu, pour unique héritage,
Que toi, ma blanche étoile, où reste pour otage
L'Ange qui n'eut pas de retour:
Là je retrouverai, sans plainte et sans alarme,
Et le dernier espoir, et la dernière larme,
Et le dernier accent d'amour.

Mais, éclaire à jamais, lampe douce et constante,
Cette terre du Nord où j'ai planté ma tente,
Où j'ai souffert, où j'ai chanté.
Sachant que l'avenir donne à chacun sa place,
Qu'il grave un nouveau nom sur un nom qu'il efface,
J'ai foi dans la postérité!

12 Novembre 1833.

Alph. Le Flaguais.
(Caen.)

Une Déception.

ANECDOTE CONTEMPORAINE [1].

« Me marier, mon cher Vaubeuil ! Moi, me marier ! oh ! jamais ! Je connais trop les femmes ! Les femmes ! ce n'est que ruse et mensonge. Beaumarchais l'a dit : la perfidie est leur instinct.

Que d'autres se laissent prendre à leurs fausses apparences de candeur, de naïveté, à leurs grâces décevantes, ces armes dont elles se servent pour nous perdre; moi, je suis à l'abri de leurs coups, leurs faux semblans ne font plus que glisser sur mon cœur, désabusé de l'amour.

Il n'est pas une femme au monde, je vous le dis, sur qui je voulusse reposer ma vie; elle la briserait en se jouant.

[1] Les faits de cette anecdote sont historiques; les noms et les lieux ont été déguisés pour des raisons qu'il est facile d'apprécier.

— Eh ! mon pauvre Daubigny, où donc avez-vous puisé ces injustes préventions contre les femmes ? Vous les connaissez peu, il paraît. Sur votre chemin ne s'est-il donc jamais rencontré une femme qui méritât ce nom ? N'avez-vous jamais vu une amante fidèle, sacrifiant à celui qu'elle aime avenir, fortune, réputation, l'entourer de son amour, de sa pensée constante, et lui faire un bonheur qui jusque-là lui avait semblé une chimère, à lui ! un bonheur qu'il n'avait que rêvé ?

Une épouse sage et sensible ne vous a-t-elle jamais dévoilé son cœur, pour vous y laisser lire tout le culte de tendresse qu'elle a voué à son époux ?

Une mère n'a-t-elle jamais, devant vous, donné le sein à son nouveau-né ? Si vous eussiez observé son regard attaché sur son enfant, ce regard vous eût dit ce que peut renfermer de trésors le cœur d'une femme, ce que peut renfermer d'amoureuses joies le cœur d'une mère.

Les femmes, mon ami ! mais ce sont nos anges gardiens. Nous ne faisons pas un pas dans la vie sans elles. Dans notre enfance, elles nous bercent, elles nous gardent, elles nous endorment. Leur voix est douce à nos douleurs ; elle sait les apaiser. Adolescent ! que de délicieuses émotions elles nous font connaître ! A cet âge, elles nous apparaissent comme un reflet de la Divinité. Plus tard, elles nous rendent père. Que de mystères d'amour sont enfermés sous ce titre, mon ami ! Par ce double lien nos sentimens s'épurent ; nous savons mieux aimer celle qui nous fit père ; elle nous aime davantage, celle qui nous doit son enfant. Cette petite ame qui existe par nous attire à elle l'ame du père, l'ame de la mère, et les rapproche incessamment.

Oui, mariez-vous, Daubigny, et vous reconnaîtrez votre erreur. Vous avez quarante-deux ans : il est temps d'y songer. Vieux, que ferez-vous ? Il vous faudra encore l'appui d'une

femme. Toujours partout les femmes apportent la vie. Les soins, pour être bienfaisans, les consolations, pour être réelles, réclament la main et le cœur d'une femme. Allons, vous êtes persuadé, n'est-ce pas?

— Persuadé!.. Ah! Vaubeuil, si vous saviez quelles douloureuses et profondes racines a jetées dans mon cœur cette conviction que j'ai payée si chèrement, vous ne me croiriez pas si facilement persuadé!

Tenez, afin qu'entre nous il ne soit plus question de mariage, je veux bien vous conter ce qui m'est arrivé. Si, jusqu'ici, ce fut un secret pour vous, c'est qu'il m'est affreux d'en parler, affreux d'y penser! La plaie fut profonde! Elle n'est que superficiellement fermée; si l'on y touche, la douleur revient aussi vivace que sur l'heure même.

J'avais vingt-quatre ans quand je fis la connaissance de M. Merville. Un service éminent qu'il me rendit me prouva son dévouement; nous nous liâmes, dès-lors, de la plus vive amitié.

Il était marié. Sa femme était digne de lui. Une fille, que sa mère nourrissait, complétait ce charmant ménage, qui eût été le plus heureux du monde, si la fortune y avait mis un peu du sien. Mais une modique place du gouvernement, seule, faisait vivre mes nouveaux amis.

Cette bonne mère avait, pour mon cœur, un attrait dont je ne me rendais ni ne cherchais à me rendre compte. Cette jolie petite créature attachée à son sein n'était pas étrangère à mes sensations. Elle était si fraîche, si rose, si gracieuse! Je passais des heures dans une espèce d'extase devant ce charmant groupe; heureux sans désirer rien, que la prolongation de ce calme de l'ame qui fait vivre si doucement et si délicieusement.

Je ne vous conduirai pas jour par jour dans notre intimité.

Ce même bonheur d'amitié dura toujours, et toujours sans le moindre nuage. Quatre ans se passèrent ainsi.

La santé de madame Merville s'altérait sensiblement, et nous la voyions s'incliner vers la tombe. Nous espérions que, du moins, elle s'abusait sur son état; nous nous trompions. Elle cachait ses craintes à son mari, afin qu'il ne fût malheureux que le plus tard possible.

Un jour, j'étais seul avec cette intéressante femme : la petite Amilca vint sauter sur mes genoux, et me caresser comme elle avait coutume de le faire.

Madame Merville, prenant la parole : « Oui, aime-le bien, ma fille, lui dit-elle ; aime-le bien, ce bon et digne ami ! Bientôt..... son appui remplacera celui de ta mère. Pauvre enfant ! que feras-tu sans mère ? Ah ! mon cher Daubigny, joignez-vous à son père pour lui donner des soins. Quand je ne serai plus, restez deux encore pour l'aimer ! Que dans votre cœur elle retrouve ma tendresse !... Je sais que je ne demande pas l'impossible ; j'ai pu juger votre cœur ; j'ai vu tout l'entraînement que vous avez pour cette enfant : une mère peut seule l'aimer davantage. Je vous la lègue, mon ami; et quand je la saurai entre vous deux, je mourrai calme et résignée. »

Elle avait cinq ans, Amilca ; et, sans trop savoir ce que c'était que la mort, elle se mit à sanglotter aux paroles de sa mère. Cette pauvre mère la pressa sur son sein, et seulement alors ses larmes coulèrent. Et moi aussi je pleurais ! je pleurais de mon impuissance contre tant de douleur ! Si j'avais pu racheter sa vie de la mienne !...

Que vous dirai-je ? Huit jours après nous étions trois en deuil dans cette maison, qui nous semblait déserte ! J'étais inhabile à consoler mon ami : ses regrets me paraissaient si justes ! Je disais comme lui, quand il se plaignait du sort.

Peut-être la sympathie de douleur qu'il trouvait dans mon cœur était-elle plus efficace que ces consolations de l'indifférence, qui ne font qu'aigrir nos maux!

De ce moment, mon ami, la tâche que m'avait imposée une mère mourante, cette tâche me devint sacrée. Indigne de sa confiance si je ne l'eusse pas remplie, je ne vécus plus que pour cette enfant. Sans cesse je cherchais à me rappeler ces riens qu'une mère seule sait trouver. Parfois j'y parvenais, et mon cœur battait d'aise quand Amilca me disait: « Mon bon ami, c'est ainsi que faisait maman. »

Et ce devoir, n'allez pas croire qu'il fut triste et pénible à remplir. C'était une si charmante enfant, qu'Amilca! Son nom seul me plaisait à dire. Quelquefois je m'éloignais d'elle tout exprès pour avoir le plaisir de la nommer en l'appelant. Sa jolie petite tête blonde était si gracieuse! sa figure si naïve, si ouverte! Je me sentais tout-à-fait père quand elle promenait sur mes joues ses petites mains, en me disant: « Que tu es beau, mon ami! » C'est qu'elle m'aimait. Les enfans croient beau ce qui leur plaît; enfans ou hommes, n'est-ce pas toujours ainsi? Me trouver beau, moi qui suis si laid, hélas!

Onze années se passèrent ainsi. Des affaires particulières m'obligeaient à de fréquentes absences; mais ces absences étaient chacune de si courte durée, qu'elles ne me laissaient seulement pas apercevoir ces changemens qui s'opèrent chez une jeune fille. Je trouvais Amilca toujours la même. Comme autrefois, j'étais son *bon ami;* comme autrefois, elle s'asseyait sur mes genoux; comme autrefois, elle m'embrassait avec cette tendresse de fille qui m'était si douce..... Enfin, c'était toujours la petite Amilca, la naïve Amilca; et pourtant elle avait seize ans.

Heureux au milieu de mes amis, jamais de me marier la

pensée ne m'était venue. J'avais un lien qu'un autre lien aurait pu rompre : j'étais père déjà ; ce seul amour remplissait mon ame. Je ne croyais pas possible qu'un véritable enfant pût m'aimer plus qu'Amilca ne m'aimait. Je jouissais du présent sans songer à l'avenir ; et mon projet, tout naturel, était, vous le pensez bien, de léguer ma fortune à *ma fille*, et jusque-là de la traiter comme telle. Moi garçon, avec mes quinze mille francs de rentes, je faisais mon bonheur de penser à la dot que je lui destinais pour l'époque où son cœur aurait fait un choix. Enfin, mon ami, cette enfant était toute ma joie, et seule remplissait ma vie.

Par une belle journée de printemps, Merville et moi, nous nous promenions ensemble, et, chose étrange dans nos habitudes, Amilca ne nous accompagnait pas. Je le fis remarquer à son père, qui me répondit : « Mon ami, je l'ai voulu ainsi ; car je désirais te parler d'elle. — Doux sujet d'entretien, mon cher Merville. Voyons, qu'as-tu à dire de notre fille ? J'écoute. — Tu sais, Daubigny, que ma malheureuse femme, mourante, te légua sa fille : moi, je restai son père ; mais toi, tu dus remplacer une tendre mère. Tu la remplaças en effet. Ton ardente affection ne s'est jamais démentie ni pour Amilca, ni pour moi. Tant de soins ne méritent-ils donc pas leur récompense ? Cette récompense sera digne du bienfait, ami ; accepte pour femme mon Amilca. »

J'étais resté saisi à cette proposition, comme sous le poids d'un bonheur attendu, quoique impossible. A moi, cette idée n'aurait su me venir. Dans Amilca je n'avais jamais vu que mon enfant, et, dans son cœur, à coup sûr, je n'étais que son père. — « Y penses-tu, mon ami ? dis-je après un long silence pendant lequel mon ame bouleversée s'était un peu remise ; moi, épouser Amilca ! Mais songe donc que j'ai quarante ans, et qu'elle n'en a pas dix-sept. — Eh ! que fait ton âge,

Daubigny ? Elle te connaît depuis si long-temps ! elle t'aime tant ! — Oui, elle m'aime, comme un père. — Et moi je suis sûr qu'elle t'épouserait avec joie. — Lui en aurais-tu donc parlé ? — Non. — Assurément ? — Assurément. — Eh bien, écoute : je consentirai à tes désirs et à mon honheur, si tu veux t'engager à ne pas dire un mot de ce projet à Amilca. Je me charge seul de savoir d'elle si mon âge et ma personne ne lui inspirent pas de dégoût. Veux-tu souscrire à cette condition ? — Volontiers, me répondit Merville. »

Il mit sa main dans la mienne, et nous rentrâmes à la maison.

Devant la porte, nous trouvâmes Christian, un commis de Merville. Je remarquai, pour la première fois, que ce jeune garçon avait une assez jolie figure, un peu commune pourtant. Du reste, rose et riant comme on l'est à dix-neuf ans. Cette proposition, qu'on venait de me faire, avait-elle donc changé mon caractère ? Étais-je déjà amoureux ? Pourquoi fixer mes yeux sur ce jeune homme, aujourd'hui plutôt qu'hier ? Hier comme aujourd'hui n'approchait-il pas d'Amilca ? et hier je ne m'en occupais pas.... Ah ! mon cher ami, c'est qu'hier, père d'Amilca, que me faisait d'être laid ! Aujourd'hui, je me comparais aux autres, car je songeais à plaire.

Je cherchais, dans mon esprit, les moyens de sonder ce cœur de jeune fille : c'était pénible tâche, presque certain que j'étais, en y cherchant l'amour, d'y trouver, sinon le dégoût, du moins l'indifférence.

Enfin, l'occasion ne se fit pas attendre. Je n'eus pas le supplice d'une nuit d'incertitude.

Comme à son ordinaire, en nous revoyant, Amilca se jeta à mon cou, puis à celui de son père. Cette primauté me fit trembler !.. La jeune fille ne prodigue pas ainsi ses baisers à celui qu'elle aime d'amour !... Il est vrai qu'Amilca était si

jeune, si candide! Pour moi, c'était un être à part des autres femmes.

Nous nous rendîmes dans le salon, où bientôt nous fûmes seuls, Merville s'étant retiré dans ses bureaux.

Et, comme de coutume, voilà Amilca sur mes genoux, sa place favorite, de même que lorsqu'elle avait six ans.

De caresse en caresse,— car elle me caressait toujours!— de propos en propos, elle en vint à me dire : « Combien je t'aime, mon ami! — Je le sais bien que tu m'aimes, mon Amilca; mais tu m'aimes comme tu chéris ton père, n'est-ce pas? — Oh! non, il y a de la différence. — Tu m'aimes moins que lui, c'est-à-dire; chose bien naturelle, mon enfant. — Moins que lui! Oh! tu te trompes! Il me semble t'aimer bien davantage. — Et de la même manière? — Non, pas de la même manière. — Alors, comment donc? M'aimes-tu comme un frère? — Oui, me répondit-elle sans trop accentuer l'affirmation. — M'aimerais-tu comme on aime un mari... — Oh! oui! oui! » Ces mots, dits précipitamment, eurent l'air de lui être échappés, car une subite rougeur couvrit son front; ses yeux se baissèrent : c'était comme un élan de joie que la pudeur aurait réprimé. — Je continuai : « Enfin, m'épouserais-tu? — Avec bonheur!.. » furent ses propres paroles. Je me les rappelle toutes, ses paroles!.. Sa rougeur avait disparu, il n'y avait plus que l'innocence sur son charmant visage. — « Tu m'épouserais, mon Amilca! Mais songe donc que je suis si vieux pour toi! J'ai quarante ans. — Tu étais jeune quand je t'ai connu; je n'ai pas compté les années, je te trouve toujours le même. — Mais je suis laid, mon enfant. — Toi laid! oh! tu es beau, car je t'aime. — Ange! Il est donc vrai, tu m'aimes! et tu m'aimes d'amour? — Oui, d'amour! » — Ah! mon ami, comment révoquer le témoignage de ses yeux, de sa physionomie? L'amour était empreint sur tous ses traits; dans son

regard, dans son chaste sourire; et le voile de la pudeur n'en dérobait assez, que pour me le faire paraître angélique....

Une volupté inconnue jusqu'alors inonda ma poitrine. Mon cœur était faible à contenir tant de joie. Je fus long-temps sans pouvoir parler ; puis, enfin, je pleurai.... et le courage me revint pour supporter cet excès de bonheur.

Amilca, toujours debout devant moi, me caressait encore, cherchant à calmer ma souffrance. Pauvre petite ! elle ne devinait pas tout le bien que me faisait cette souffrance !... Doucement je la repoussai... puis... je la regardai. Qu'elle était belle ! Je n'y avais jamais pris garde. Il me semblait la voir pour la première fois ! Ces grands yeux bleus, ces cheveux noirs !... Des cheveux noirs ! Qu'est-il donc arrivé? toute petite elle était blonde.... Je vous l'ai dit; je ne l'avais pas encore regardée. Et ce changement qui s'opère chaque minute, je n'avais pu l'apercevoir, ne la quittant jamais. Était-ce donc aussi ce qui lui était arrivé pour moi ? Vieilli à ses côtés, ne l'avait-elle pas vu? — Il fallait bien qu'il en fût ainsi, puisqu'elle m'aimait et me trouvait beau !

Un seul mot de sa bouche me l'avait rendue sacrée, l'aimable enfant ! Oh ! maintenant, mes caresses ne s'égaraient plus, sans attention, sur son joli visage ; je calculais avant de les placer, et je ne les déposais plus que sur son front. Mes genoux ne lui servaient plus de siége.....

Enfin, Amilca était ma fiancée : encore un mois, elle sera ma femme !

Pardon, mon ami, si j'insiste sur ces détails qui vous paraîtront oiseux à vous qui m'écoutez. Mais moi ! il m'est impossible d'avoir un de ces souvenirs sans les rappeler tous. J'étais si plein de ce bonheur inespéré ! Mon ame s'était unie avec tant de force à celle d'Amilca ! Les séparer désormais, m'eût semblé la mort. Mon pauvre cœur, qui jamais n'avait

connu l'amour, s'ouvrit à lui avec tant d'abandon! Il avait eu peu de chemin à faire, il est vrai; déjà j'aimais Amilca d'une tendresse de mère. Il n'y a qu'un pas de là à l'amour.

Ce mois d'attente, qu'il fut long! et pourtant qu'il fut rempli de charmes! Je trouvais Amilca toujours plus tendre, toujours plus belle. Je découvrais en elle des grâces qui m'étaient échappées quand elle n'était que ma fille. Chaque jour m'apportait son tribut de bonheur, et l'avenir m'en gardait davantage.....

Ce mois d'illusions et d'espoir ,... que ne dure-t-il encore !..

Dans mes projets de cadeaux, je ne trouvais rien d'assez beau pour Amilca : je voulais qu'elle n'eût rien à désirer, et lui laisser ignorer toujours qu'elle n'apportait à son mari que les trésors de son ame.

Je dépensai vingt mille francs pour la corbeille.

Enfin, ce jour qui devait combler mes vœux, il arriva. Tout est prêt, la noce se fait. Il y avait soupé et bal; on ne devait aller à l'autel qu'à minuit.

Qu'elle était bien, Amilca, sous cette parure de mariée, parure toute blanche comme l'ame d'une jeune fille!

Au travers de son modeste maintien, elle paraissait doucement agitée. — Jour d'enchantement !... l'époux qui cesse d'aimer sa femme, c'est qu'il vous a oublié.

Si je me plais à reposer mes pensées sur cette journée, mon cher Vaubeuil, c'est que je recule devant ce qu'il me reste à vous dire; car, ce qu'il me reste à vous dire, c'est affreux!...

Il était plus de onze heures. — Encore une heure, et Amilca était à moi pour la vie.

Il faisait une chaleur suffocante dans cette salle de bal. Je désirais prendre l'air; après avoir inutilement cherché mon chapeau, je me souviens de l'avoir déposé dans une chambre à coucher, tout au bout de l'appartement. J'y vais, et la porte

entr'ouverte me laisse voir une faible lumière. Je pousse cette porte..... Horreur ! !... Je vois... ah ! mon ami, je me crus sous la puissance d'un songe mortel ! Mes oreilles tintaient; tout mon corps tremblait. Je passais ma main sur mes yeux, sur mon front, pour m'assurer que je veillais et que j'avais ma raison. Mes pieds étaient restés comme attachés à la terre... mon cœur ne battait plus... — Eh ! mon pauvre Daubigny, elle est donc morte ! — Plût au ciel !... Non, elle n'était pas morte ; mais ce Christian.... ce jeune commis de son père !... il était là !.....

Oh ! la malheureuse ! Le bouquet virginal était encore sur sa tête ! comment ne l'avait-elle pas arraché avant de s'avilir !..

Mes idées se heurtaient avec tant de force, que je ne savais en fixer aucune. La première qui me vint fut de tuer l'infâme; la seconde de fuir... et je fuyais déjà, que je pensais encore à la tuer.

Je courais comme un insensé à travers les rues désertes de la ville, n'ayant plus qu'une pensée, celle de fuir. Enfin, je m'arrêtai tout haletant, et je me demandai où j'allais. La fraîcheur de la nuit avait un peu remis mes sens, assez du moins pour me donner la faculté de m'orienter. Je parvins à trouver la poste. Ces quelques minutes d'attente, qu'il me fallut subir pour obtenir une voiture et des chevaux, se présentent encore aujourd'hui à mon souvenir comme une durée incommensurable de souffrances qui ne peuvent se dire. Enfin, la chaise de poste roula vers Paris.

En voiture, il semble que l'imagination gagne d'activité ce que le corps en perd. Aussi mes pensées me brûlaient le cerveau, m'oppressaient la poitrine.

Oh ! de quelle immense hauteur je venais de tomber tout d'un coup ! Tout à l'heure le plus heureux des mortels, j'en étais devenu le plus misérable ! Mensonge ! perfidie ! trahison !

méritais-je pareille déception ? moi qui lui aurais donné mon sang ! Seize ans d'un dévouement sans bornes payés d'un tel prix ! Si elle ne m'aimait pas, eh ! pourquoi ne pas me le dire ? pourquoi feindre de l'amour pour moi ?... Ciel ! quel trait de lumière ! Elle voulait ma fortune !... Oh ! mépris à l'ame vile !.... J'en étais donc réduit à mépriser Amilca ! Cette douleur était, de toutes, la plus déchirante ; car, voyez-vous, dans Amilca, moi, je perdais deux femmes : ma fille et ma fiancée. La perdre !... et par le mépris... Horrible perte ! — Mon cœur était fait à l'aimer depuis si long-temps ! Que vais-je devenir sans la tendresse d'Amilca ?.... — Voyez comme j'étais faible, mon ami ! Je la regrettais, au lieu de la maudire.

Si Amilca, avec sa candide figure, avec ses dix-sept ans, a pu calculer froidement la ruine de mon bonheur, du bonheur de son père adoptif qu'elle aimait depuis quinze ans, ah ! toutes les autres femmes doivent être des monstres ! Me tromper ainsi ! moi ! Mais pouvait-elle ignorer que je lui aurais mille fois sacrifié mon bonheur ! Que ne m'a-t-elle dit : « j'en aime un autre » ; j'aurais comblé ses vœux à quelque prix que ce fût ; du moins elle serait restée ma fille ! — Non ; aimer mieux me tromper ! me déchirer le sein ! de gaîté de cœur m'arracher ma fille, pour ne me donner en échange qu'une épouse infidèle, infidèle même avant de m'appartenir !.... Mais c'est affreux ! c'est un calcul abominable, incroyable !... — Hélas ! j'en doutais encore ! et pourtant je l'avais vu !....

J'arrivai à Paris malade, presque mourant. Je fus en danger durant un mois, et, dans mon délire, m'a-t-on dit, sans cesse j'appelais à grands cris ma fille... Je n'en avais plus de fille : l'ambition me l'avait enlevée ; l'ambition avait tué son ame.

Me voilà donc redevenu vieux garçon ! sans famille ! seul

enfin... Cette vie, si pleine, qui naguère s'ouvrait à moi, maintenant vide et froide, elle ne se ranimera plus!

Quand je me levai pour la première fois de mon lit de douleur, on me remit une lettre arrivée depuis plusieurs jours. Elle était de Merville. Qu'elle me fit de mal, cette lettre! Elle r'ouvrit toutes mes blessures.

Tenez, la voici, Vaubeuil; voyez vous-même. Moi, je la sais par cœur; et pourtant je ne l'ai lue qu'une fois!...

« Ne croyez pas que je vienne rien réclamer de vous, « Monsieur. Hélas! je n'ose même plus vous nommer *mon* « *ami;* titre si doux qui, durant quinze ans, ne fit qu'un « cœur de nos deux cœurs.

« Ne voyez plus en moi qu'un étranger, Monsieur, mais « un étranger accablé sous le poids de l'infortune, et des « pères le plus misérable.....

« Vos bras doivent m'être fermés, je le sens; aussi c'est « à vos pieds que je me jette pour implorer une grâce.

« Depuis l'heure de votre départ, ma fille est folle. A « chaque instant du jour et de la nuit, elle court à la croisée, « pensant vous voir revenir..... S'il passe une voiture, elle « jette un cri, se précipite à la fenêtre, et dit: « Ah! voilà « Daubigny... » Puis, quand elle a perdu son espoir, ses « bras tombent le long de son corps, sa tête s'incline, et elle « murmure tout bas: « Non! non! il ne reviendra jamais!... » « Et elle s'évanouit. Cette mort apparente, qui dure toujours « deux ou trois heures de suite, est son seul repos.

« Ah! Monsieur, votre vue, une seule minute, lui rendrait « peut-être la raison! Grâce pour un père! Je le répète, « c'est à genoux que je l'implore. Si vous me refusez, Monsieur, « je ne saurais qu'en gémir..... car vous blâmer serait le « comble de l'ingratitude. »

— Quelle horrible histoire, mon cher Daubigny ! Et que fîtes-vous ? allâtes-vous revoir Amilca ? — La revoir !.... Ah ! Vaubeuil, j'aurais préféré la mort ! Non, non, jamais !

Eh bien ! me proposerez-vous encore de me marier ?

— Assurément, mon ami, quand la plaie de votre ame sera cicatrisée. Cette exception monstrueuse ne prouve rien contre les femmes.

— Soit, mon cher Vaubeuil; mais, pour certaines ames, et la mienne est du nombre, il est des atteintes mortelles.

AMÉLIE M. (Rouen.)

MESSIDOR.

Ces champs, où maintenant ondule le blé mûr,
Naguère encor, hélas! avec l'aube naissante
Confondaient vaguement leur pourpre et leur azur!
Le papillon folâtre et la vierge innocente
Semblaient les astres d'or de ce terrestre ciel.

C'est que c'était vraiment l'époque où, sur la terre,
Le ciel semble jeter, par un soudain mystère,
Sa tenture sublime; où son éclat est tel
Qu'il se prisme aussitôt dans chaque fleur nouvelle.
C'étaient les fleurs alors; mais aujourd'hui, voyez:
Les fruits ou les épis, sur leur tige si frèle
Se penchent, par la brise incessamment ployés.
Pas une de ces fleurs dans son champ, inutile,
N'était éclose là que pour jeter au vent
Sa pétale étiolée et sa senteur subtile!
Mais toutes ont produit!

— Et moi....si je descend
Jusqu'au fond de mon cœur, — comme en une prairie,
C'étaient aussi des fleurs à combler les sillons;
Mais, pour la féconder manquant de tous rayons
D'amour ou de bonheur, chacune s'est flétrie!
— Et moi....je n'aurais pas un fruit à recueillir!

Pauvres fleurs ! leur parfum, à mon front jeune encore,
Faisait monter jadis la fraîcheur de l'aurore
Et les rêves d'amour dont j'aimais me remplir;
Mais, sur leur sol glacé bientôt abandonnées,
Sous les frimats du doute elles se sont fanées !

Maintenant, je voudrais l'arracher de mon sein,
Ce cœur, où quelquefois passe encore incertain
Un souffle d'espérance; et, de rage dernière,
Le tordre entre mes doigts, — que je puisse en extraire
Quelque douce pensée, ou le broyer enfin ! ! !

Charles Sigoyer.

Le Pont-de-l'Arche;

TRADITION NORMANDE.

> Nam asellus, quem antè me agebam, primus tibi occurrit.
>
> Car l'âne que je menais devant moi vous a rencontré le premier.
>
> (*Hist. d'Alexandre-le-Grand.*)

« Par saint Vigor, mon patron ! voici bien du nouveau ! Pauvre passager que je suis ! comment nourrir, maintenant, ma bonne mère que j'aime ? comment épouser Brigide, la fille du pêcheur ? »

Et le malheureux s'élança dans la ville, criant partout au miracle !

C'est qu'en vérité ses yeux avaient été frappés d'un bien incroyable prodige : la veille encore, lorsqu'aux rayons du soleil couchant il avait attaché sa barque au rivage, la Seine

passait libre et fière devant sa cabane : esclave aujourd'hui, elle partage ses eaux aux vingt-deux arches d'un pont.

Certes, il y avait, dans cette rapide construction, quelque chose d'inaccessible à toute intelligence humaine, et les bourgeois se refusèrent, tout d'abord, au témoignage de l'infortuné batelier. Mais, enfin, comme il continuait de crier, sans qu'on pût apercevoir en lui aucune marque de folie, un, puis deux, puis tous, descendirent aux poternes : force leur fut alors de se rendre à l'évidence.

Or, ce que le seul Jehan, compagnon cordonnier, osa penser à cette époque, tous le répètent aujourd'hui : « Ce pont était œuvre infernale. »

Voici le fait :

Dans une année qui n'est plus bien connue, mais que l'on sait seulement être fort éloignée, le désir vint au duc de Normandie d'aller faire visite au comte d'Évreux, son puissant vassal. D'aucuns disent qu'il y avait, dans cette démarche, plus que de la courtoisie, quelque arrière pensée d'usurpation. D'autres témoignent, au contraire, de la bonne foi du prince, et il en est même qui rappellent un mariage. Quelle que soit, du reste, la meilleure de ces opinions, peu importe à notre récit. Le point principal, le seul nécessaire, est le passage du duc par la ville théâtre de cette action, et située entre Rouen et Évreux.

Toutes les lumières étaient disparues des maisons ; le fiancé de Brigide, lui-même, reposait depuis deux heures, et la garde de nuit s'était déjà renouvelée trois fois à la grande tour du château. Tout-à-coup retentissent au loin les pas d'un cheval au galop ; puis un homme d'armes paraît bientôt, qui d'un seul mot fait tomber le pont-levis. Il semblait un guerrier normand, et se disait chargé pour le gouverneur des

volontés du terrible duc, leur souverain seigneur à tous deux. Aucune porte ne résistait alors à ce nom tant redouté, et l'envoyé se trouva bientôt en présence de celui qu'il cherchait. Le gouverneur était un homme bon et vaillant à demande, épris, avant tout, de son épée et de sa fille.

Ne saurais dire quel effet produisit sur lui l'arrivée de l'inconnu, car ses gardes étaient éloignées, et l'homme qu'il aperçut n'était plus celui qu'avaient reçu ses archers.

Au lieu de l'humble costume d'un simple chevaucheur, une armure d'un noir étincelant brillait sur sa poitrine. Sa taille était haute, son visage livide et profondément ridé. Quand il s'approcha du grand foyer, la flamme pâlit, et ce fut comme un bruit d'airain quand il vint à parler.

« Messire, dit-il, un homme venait de Rouen vers toi à la plus grande vitesse de son cheval. Mais, entourés de ténèbres, coursier et cavalier se sont abîmés dans le fleuve. L'ordre qu'ils portaient, le voici; de son exécution dépend ta bonne ou ta mauvaise fortune. »

Le gouverneur étendit le bras comme par une force invincible, et reçut un large parchemin au sceau du duc de Normandie.

Lecture faite, il sembla réfléchir, puis il allait appeler :

« Quels ordres veux-tu donner? dit, en l'arrêtant, son mystérieux interlocuteur; la deuxième heure n'aura pas sonné demain depuis le lever du soleil, que déjà le duc paraîtra sur la rive opposée, suivi de ses hommes d'armes et des gens de sa maison. En si peu de temps, que faire? Ne te serait-il pas aussi impossible de rassembler le nombre de barques nécessaire au passage, que de manquer aux volontés de si puissant et si impérieux seigneur? »

Le gouverneur ne répondit rien, mais il sentait toute la portée de ces paroles.

« Que les ordres du duc soient remplis, ajouta l'inconnu, et ta puissance croîtra suivant son bon plaisir. Néglige, au contraire, de le satisfaire, et ta ruine entraînera celle des tiens, celle de ta fille.

— Puissance de Satan ! qui peut m'aider en ce pressant danger ?

— Celui-là même que tu viens d'invoquer. »

Le gouverneur frémit, car il savait maintenant quelle voix lui parlait, quelle main s'appuyait pesante sur son épaule.

— « Nos conditions, dit-il en balbutiant ?

— Pour toi un pont, pour moi le premier être qui de ses pas en pressera les dalles. »

Le gouverneur jura sa parole de chevalier, et Satan disparut pour tenir la sienne.

A ce moment, disent les vieilles, un bruit de chaînes, mêlé de voix nombreuses, retentit par tout le pays.

Cette apparition resta toute la nuit comme un songe dans l'esprit du gouverneur. Puis, à la première lueur du jour, poussé par je ne sais quel mouvement invincible qui, dans les choses même les plus incroyables, nous fait toujours tenter une vérification, il sortit de son château sans trop se rendre compte de cette démarche. Mais le même instinct qui l'avait amené dans la ville, le conduisit au rivage. Partout régnait le silence, car les bourgeois dormaient encore. Déjà il était en vue du pont, lorsqu'accourut vers lui son enfant bien aimée qui, inquiète de ne l'avoir point trouvé à son réveil, le cherchait partout, et pensa, dans la rapidité de sa course, être entraînée sur les dalles maudites.

Le souvenir des paroles de Satan vint alors frapper, comme la foudre, la tête du malheureux père. Un froid subit courut par tous ses membres ; une sueur glaciale couvrit son visage ; et ce fut comme machinalement qu'il trouva encore assez

de force pour lancer avant sa gentille Alice un chat, mis près de lui, disent les braves gens, par la protection de saint Vigor. Anéanti, tremblant dans tout son corps, il serre sa fille contre son sein, et, chargé de ce précieux fardeau, regagne précipitamment le château.

Une heure après, le passager avait, comme nous l'avons dit, réveillé tout le monde; et ce ne fut, durant la journée, que bruits d'hommes et de chevaux. Sur le soir, le duc de Normandie quitta la ville pour continuer son voyage; mais on ne m'a point dit s'il fut ou non surpris de l'architecture diabolique du pont.

Seulement, au milieu de la nuit suivante, une forte odeur de soufre arracha le gouverneur au sommeil, et l'homme de la veille apparut à son chevet.

« J'ai accompli ma promesse, dit-il, et toi tu as éludé la tienne : par grâce pour les bourgeois de ta ville, ce qui est fait est fait ; mais, quand le jour m'a surpris, une arche restait inachevée : jamais on ne la finira. Ta mauvaise foi l'a mérité; ma puissance y pourvoira. »

Il dit, et s'abîme comme la première fois.

Huit jours après, le batelier, riche d'un trésor qu'il avait trouvé, épousa Brigide, sa fiancée.

La ville où tout cela s'est passé a reçu depuis le nom de Pont-de-l'Arche ; et cette arche si célèbre, on la montre encore à gauche, en arrivant de Rouen, à l'entrée du pont. Souvent on a tenté de la terminer, mais les pierres qu'on employait, ou devenaient tout-à-coup disproportionnées en longueur, ou, placées pendant le jour, disparaissaient la nuit au fond des eaux.

Alf. B. (Rouen.)

ÉLÉVATION.

L'Enfant qui dort.

Mourir. Dormir.

SHAKESPEARE.

I

Comme un enfant s'éveille en appelant sa mère
Et lui dit, en riant : ma mère, embrasse-moi,
Embrasse-moi bien fort, car mon ame est légère,
Et veut s'envoler loin de toi :

Dans le bois du vallon j'ai dormi sous l'ombrage ;
J'ai dormi, j'ai rêvé, j'ai vu le ciel ouvert !
Mère, que c'était beau ! . . . Tu sais bien le bocage
Si blanc de fleurs et puis si vert ?

Tu sais bien les oiseaux à la voix si jolie,
Les papillons ailés, brillans d'azur et d'or,
Qui volent le matin sur la branche fleurie,
Qui le soir y volent encor ?

Le ruisseau qui gazouille en sa course légère,
Et qui court pour baiser le pied du vieux bouleau !
Eh bien ! me croiras-tu ! c'était plus beau, ma mère,
Oh ! oui, c'était encor plus beau !

C'était bleu, c'était d'or, et tout blanc, et tout rose,
Comme un vallon semé des plus brillantes fleurs.
Oh ! . . . oh ! c'était, ma mère, une si belle chose,
Que j'en sentais couler mes pleurs !

Puis de petits enfans, pareils à mon bon ange,
Parsemaient tout cela comme les lys d'un champ....
Puis, soudain, à mes yeux le beau spectacle change,
Ailé comme un rêve d'enfant.

Je vis des séraphins qui, sur leur sainte harpe,
Modulaient un accord mélodieux, divin ;
Et puis ils s'enlaçaient comme une longue écharpe
Que l'on roule autour de son sein.

La ceinture vivante entourait de son onde
Une hauteur sublime où brillait un soleil
Tout de flamme et de feu, mer immense et profonde
A laquelle rien n'est pareil.

Mon œil ne put percer la céleste auréole ;
Mon regard s'éteignait dans l'océan de feu ;
Mon oreille entendit une douce parole,
Et les anges disaient : « Grand Dieu ! »

A leur voix je voulus joindre ma voix débile ;
Mais je ne vis plus rien que mon rêve finir.
Hélas ! tout avait fui comme une ombre mobile !
Ma mère... adieu ! je veux mourir !

II

Et moi, comme l'enfant qui regrette son rêve,
Et qui pour le revoir dit à sa mère : adieu,
Je quitte aussi le monde et vers toi je m'élève,
Car je sais te rêver, mon Dieu !

Ici-bas je n'ai vu que douleurs, qu'espérances,
Chagrins nés d'un chagrin que rien ne fait cesser ;
Espoirs vite étouffés sous le poids des souffrances
Qu'un faible souffle peut causer.

Un tombeau plein d'horreurs, une mer, un abîme
Retentissant de cris, de rires, de sanglots,
Où la vertu se noie, où surnage le crime,
Et dont nos pleurs troublent les flots.

Moi, dont les longues nuits ne sont que nuits d'orage,
Dont les jours sont flétris au souffle des douleurs,
Qui n'ai trouvé jamais un soleil sans nuage,
Un rayon pour sécher mes pleurs :

Moi, qui ne fus heureux que quand, loin de ce monde,
Mon ame, ange d'amour, s'envolait au saint lieu,
Quand, plongé tout entier dans l'extase profonde
Ou je m'enivrais de mon Dieu,

Je m'embrasais au feu du plus sacré délire ;
Quand mon œil éperdu fixait le vrai soleil ;
Quand ma lèvre buvait la source où tout aspire ;
Quand mon ame habitait le ciel !

Je ne vois qu'un soleil pour calmer ma tempête,
Et je cherche un refuge au sein de l'éternel,
Comme le jeune oiseau qui va cacher sa tête
Dans l'ombre du nid paternel !

Jules Lalmand. (Doudeville.)

Lettres

SUR LA BELGIQUE.

DEUXIÈME LETTRE.

Mon cher ami,

De l'orient j'ai passé à l'occident; c'est vous dire prétentieusement que j'étais avant-hier dans la Flandre orientale, et qu'aujourd'hui je vous écris de celle occidentale, deux provinces qui ne formaient, dans le temps, que deux départemens français.

Ces deux Flandres sont bien le pays le mieux cultivé du monde. Le lin, le houblon, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le sarrasin, le colza, le chanvre : tout cela y vient à foison. Vous trouveriez plus facilement en plaine des orangers et des citronniers que des jachères, et s'il y a de la misère, en ville comme en campagne, elle se cache bien.

Je suis enchanté de Gand, très jolie ville, bien ouverte et bien bâtie, sur l'Escaut, la Lys, la Lière et la Moëre. Cette litanie de rivières vous étonne peut-être? que serait-ce si vous

en voyiez continuellement et partout à vos côtés, avec supplément de canaux dans toutes directions?

L'eau joue un grand rôle dans ce pays-ci, et y fait faire et fait des tours de force. Témoin celui-ci : il y a un endroit du port où les eaux de l'Escaut et de la Lys se touchent et ne se joignent pas; l'Escaut fait un coude, la Lys vient le lui toucher, et retourne en arrière, à côté d'elle-même, se jeter à peu de distance dans un canal, sans que ses eaux se mêlent à celles de l'Escaut, ni qu'il y ait aucun mélange de sa partie montante avec celle descendante. Deux morceaux de bois jetés dans les deux rivières, s'approchant d'abord, puis prenant chacun une direction opposée, en font la meilleure démonstration; c'est celle que m'a faite mon guide; ne trouvez-vous pas que ces *bûches argumens* sont tirées du grec, et valent ce philosophe qui *marchait?*

L'hôtel-de-ville ressemble à bien des gens : il a deux faces, l'une gothique, l'autre italienne. Tout près, est le beffroi surmonté d'un dragon de cuivre doré, dont les Gantois sont fiers. Ils l'ont enlevé de Bruges : c'est leur colonne Vendôme.

Il y a des journées entières à passer aux églises et à la citadelle. — Celle-ci est des plus jolies qu'on puisse voir, et serait des plus fortes si elle ne manquait pas d'eau. — Grâce à un obligeant officier français, je l'ai vue presque dans ses plus profondes casemates. Je crois que mon sympathique compatriote changerait volontiers la sienne même contre une chambre de caserne française; il me disait : « Nous autres militaires français, nous inspirons ici de la jalousie aux belges; ils voient en nous des accapareurs d'épaulettes, chose qu'ils aiment beaucoup, car vous en voyez deux jusque sur les épaules de leurs sous-lieutenans, que vous prenez peut-être pour des capitaines. Au demeurant, nous sommes encore plus gênans que gênés, et, vienne le hollandais, les couleurs belges ne rougiront pas de nous. »

Je vous ai dit qu'il y avait de belles églises; Saint-Michel, par exemple, où l'on remarque plus d'une douzaine d'autels en marbre, et une collection de tableaux qui ferait la fortune d'un Musée. Mais Saint-Benoît leur fait tort à toutes : architecture gothique, nef sublime, profusion de marbre, de cuivre, d'acajou et d'or.

Les Gantois nous reprochent de leur avoir enlevé un beau carillon de beaucoup de cloches, ce qui n'empêche pas leur ville d'être la plus carillonnante du monde, à toute heure du jour et de la nuit. Cette église, comme notre Saint-Gervais, en a une autre sous elle.

S'il faut compter les pénitentes par le nombre des confessionnaux, elle ne manquent pas ici, car, amassez tous ceux des quatorze église de notre ville, et vous n'en aurez pas encore assez pour une seule église belge. — Du reste, ils sont tous élégans de sculptures en bois, et leur construction dégagée eût peut-être calmé un peu la colère de Paul-Louis contre la confession.

Le théâtre, pardon de la transition ou plutôt du contre-sens, car si l'un mène à l'autre, il n'y a pas réciprocité; le théâtre, dis-je, a un extérieur plus triste encore que le nôtre. — Comme à Courtray et par toute la Belgique, à ce qu'il paraît, on y joue en français ; mais on y joue mal. — Je parle de Gand. — Ce qui m'a frappé, c'est la profusion de gaz qui illumine jusqu'à chaque pupitre de tout musicien de l'orchestre. — Il paraît qu'il en est de même à Bruxelles ; nos boutiques et nos rues sont bien tristes en comparaison de celles de ce pays-ci.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire le palais de l'Université, que l'on appelle la merveille de la Belgique, et où l'on prétend que Guillaume voulait faire un foyer d'anti-catholicisme. — En France, l'Église a peu sympathisé avec la révolution ; ici, au contraire, dans toute soutane, il y a un révolutionnaire.

Voyez ce qu'il en est de ces pauvres rois ! celui-ci est renvoyé dans ses marécages, en partie parce qu'il a mis le trône sur l'autel, et l'autre parce qu'il l'a mis dessous !

C'est ici la Vendée de l'orangisme, mais une Vendée en équipages, et non en flibustiers.

Pour en revenir au palais de l'Université, vous n'avez jamais rien vu de mieux ; je ne puis que m'écrier : superbe ! magnifique ! quoique on accuse de plagiat l'architecte Roelants. Les uns reconnaissent les colonnes de la façade du Panthéon de Rome et les chapiteaux du temple d'Antonin et de Faustine ; d'autres, la porte d'entrée du baptistère de Florence ; tous, cependant, conviennent qu'il n'y a pas assez de plagiaires de cette trempe. C'est là qu'il faut voir les Anglais (car on les trouve partout), des heures entières, la tête tantôt penchée sur un palier en mosaïque, tantôt redressée vers la voûte de la salle des Thermes, élevée à quatre-vingt-six pieds, sur quatre colonnes corinthiennes et huit pilastres du même ordre.

Il faut que je vous dise deux mots du canon appelé *Dulle Griete*, et dont le fameux obusier de Liége doit être descendant ou parent. — Les petits vagabonds en font parfois, la nuit, leur chambre à coucher. — Son embouchure a près de trois pieds de diamètre. — On m'a dit qu'il avait été laissé par les Espagnols : je ne me porte pas caution du fait.

A propos d'Espagnols, c'est dans cette ville qu'est né Charles-Quint, et d'une drôle de manière, en singulier endroit. Le sceptre ne pouvait le fuir, car il naquit sur un *trône ;* vous savez que les trônes ont quelque analogie avec les fagots, et qu'il y en a de plusieurs sortes. — Ah ! François Ier, qu'il s'en est fallu de peu que ton impérial adversaire eût un singulier baptême, au lieu de pourpre royale !

Je n'ai pas besoin de vous parler du séjour qu'a fait ici Louis XVIII dans les cent jours ; lors des batailles de Fleurus et de Waterloo, ses chevaux furent trois jours attelés à son carrosse.

Je ne finirai pas sans vous dire que je deviens fou de bière, folie du reste assez bien raisonnée, car les maîtres d'hôtel ont la probité d'en donner le goût, en affichant le prix de leur vin. J'ai terminé ma première lettre par des dates de batailles ; je n'en ferai pas autant de celle-ci : j'aime mieux vous dire qu'il y a trente-deux ans que les mulls-jennys ont été importés à Gand, avec des ouvriers de Manchester, et que ces machines occupent aujourd'hui plus de trente mille ouvriers, qui confectionnent, par an, du coton pour plus de huit à dix millions de florins. On cite tel filateur de Gand qui, pour une exposition de Bruxelles, a dépensé plus de quinze mille florins, afin de faire admirer ses produits.

— Ma prochaine lettre sera probablement datée d'Anvers.

A. Mignot. (Rouen.)

Une Remorque

SUR LE NIL.

(EXTRAIT DU JOURNAL D'UN OFFICIER DU LUXOR.)

. . . . . .

Du Caire à Siout, la navigation du Luxor fut presque une partie de fête; la nuit seule arrêtait notre marche rapide. Peu d'obstacles à vaincre, peu d'accidens à décrire. Le Nil, déja grossi par les premières eaux de l'inondation, nous portait doucement, se déroulant devant nous en nappes larges et profondes. Le vent nous souriant aussi, nous franchîmes, en moins de huit jours, un espace de soixante lieues. Une égale distance nous restait à parcourir; mais bien des épreuves devaient la jalonner et en graver divers points dans notre mémoire. Plus nous approchions du but, plus il semblait nous échapper.

On eût dit que le génie de la vieille Égypte voulait retarder l'instant qui allait arracher encore un fleuron de sa couronne monumentale, et que mille contrariétés se dressaient devant nous comme autant d'accusations de sacrilége. Et nous, pieux voyageurs, dévots à tous les souvenirs de grandeur épars, comme des géans tombés, sur cette terre de merveilles, nous évoquions la grande ombre de Sésostris,

pour la prendre à témoin de la ferveur de notre culte. Nous des profanateurs ! nous, qui venions dérober à la profanation de l'oubli ou de l'ignorance, une des plus belles gloires de ce conquérant ! nous, que l'admiration seule soutenait au milieu de tant de fatigues !

Le 7 août, nous avions mouillé à Denderah (Tentyris), et nous nous étions empressés de prendre possession de ces magnifiques ruines. Pendant trois jours entiers, que le calme nous retint sur ces bords, par un ciel de feu, officiers et matelots s'acheminèrent avec recueillement vers le temple, et chaque visite paya d'un nouveau prix leur religieux empressement.

Cependant, le quatrième jour nous vit nous éloigner, mais lentement, comme à regret ; à peine doublions-nous le courant ; et, plusieurs fois, le vent tombant tout-à-coup, il fallut jeter l'ancre. Le lendemain s'écoula dans les mêmes alternatives ; et, le 12 au matin, nous n'étions éloignés de Denderah que de six lieues. Ce n'était qu'après plus de dix appareillages que nous avions pu gagner la ville de Kous, par le travers de laquelle nous nous trouvions alors, péniblement poussés par une folle brise, qui, se jouant un instant dans les voiles, les laissait bientôt retomber contre les mâts.

Ici, le Nil, revenant tout-à-coup sur lui-même, forme un coude dont la direction est opposée à celle du vent, qui, dans cette saison, souffle régulièrement de la même partie (nord-nord-ouest). Un courant de plusieurs milles, redescendant le fleuve, ajoutait à l'embarras de notre situation.

En tête de ce coude, que les habitans désignent sous le nom de Gamoulé, six lieues seulement nous séparaient de Thèbes. Si près de notre destination, l'impatience devenait un supplice, et le Luxor, presque immobile, obéissait à peine au gouvernail qui dirigeait sa route.

Groupés en cercle sur le pont, occupés à interroger le ciel et les girouettes, nous adressions des vœux fervens au dieu de Tentyris, quand nous vîmes se diriger à toutes rames, vers le bâtiment, une jolie cange[1] portant sur poupe un grand pavillon de soie rouge,

[1] Barques légères et souvent fort élégantes, disposées pour recevoir les voyageurs qui veulent parcourir l'Égypte.

tandis que de sa plus haute antenne descendait, jusqu'à l'eau, une flamme de même couleur. Ce devait être un officier du pacha. En effet, Méhémet-Aga, nazer ou intendant de Kous et du district de ce nom, arrivé d'une tournée depuis la veille, s'empressait de nous faire une visite de politesse. Sa présence fut une heureuse distraction à notre ennui. Nous remarquâmes une figure austère, des manières nobles et aisées, une mise élégante et riche. Après les nombreux complimens et les interminables saluts à l'orientale, ce jeune fonctionnaire — il avait à peine vingt-quatre ans — se mit tout entier à notre disposition, nous assurant du plaisir qu'il avait à suivre en cela les ordres de Schérif-Bey, gouverneur de la Haute-Égypte. Comme nous le priâmes de vouloir bien rester au déjeûner, il nous demanda, en riant, la permission de s'inviter même pour le dîner, espérant nous être de quelque utilité. Il y avait aussi avec lui un turc plus âgé, d'une figure presque grotesque, original s'il en fut jamais, dont les fonctions consistaient, nous dit-on, à enregistrer le nombre d'individus en état de porter les armes dans le district de Kous.

Quand le déjeûner fut servi, nos deux visiteurs s'assirent à table, d'une manière un peu embarrassée; mais ils parurent bientôt plus au fait, et ne se servirent pas trop maladroitement de la fourchette et du couteau. Ils se montrèrent, en outre, libres de préjugés; ils burent copieusement de tous les vins, et ne refusèrent d'aucun ragoût. Nous avions presque terminé le repas, lorsqu'arriva, sur un grand plateau en étain, un mouton entier rôti, que le nazer nous supplia d'accepter. Quelle ne fut pas notre surprise, en dépeçant cette énorme pièce, de la trouver remplie de volailles farcies et de gibier d'un goût exquis! Après le déjeûner, on prit le café, on fuma, on causa par interprète.

Passant bientôt à des sujets sérieux, Méhémet-Aga, dont la physionomie avait de plus en plus dépouillé sa teinte de sévérité pour faire place à l'expression d'un intérêt affectueux, demanda au capitaine la cause de notre station à Gamoulé. Depuis une heure on venait de jeter l'ancre.

Il s'informa si on ne pourrait pas, à force de bras, remorquer le bâtiment. Comme on lui répondit que la chose était possible, mais difficile, car le galion — c'est le nom dont les arabes et les turcs appelaient le Luxor — n'était point une barque du pays, et qu'il

faudrait au moins deux cents hommes pour vaincre un courant de cinq milles. « Ce n'est que cela ! » s'écria-t-il : et le voilà appelant trois *malems*, écrivains cophtes qui accompagnent toujours un turc de distinction ; il leur dicte quelques paroles, qu'ils transcrivent rapidement sur leurs genoux, appose son cachet aux trois billets, et les remet à un des gens armés de sa suite. Nous voyons ce dernier se rendre à terre, monter à cheval et disparaître au galop à travers champs.

Il était alors onze heures : pas le moindre souffle d'air ; partout un calme désespérant, un calme de zône torride ; partout une tranquillité de tombeaux. La nature semblait endormie, et, dans cet affaissement universel, on eût dit, suivant la belle expression d'un poète, que la lumière seule était en mouvement. La chaleur était déjà d'une poignante intensité ; malgré les doubles tentes, malgré le soin qu'on avait de les mouiller de temps en temps, le séjour du pont était devenu presque insupportable. Il fallut pourtant en faire les honneurs à notre hôte, qui, fumant tranquillement la pipe, ne paraissait occupé que du soin de nous être agréable, et nous accablait des protestations les plus amicales, des offres de services les plus outrées. Il nous témoigna, à plusieurs reprises, sa satisfaction de ce que Luxor, terme de notre course et lieu de notre séjour ultérieur dans le Saïd [1], se trouvait compris dans l'étendue de sa juridiction. Le temps s'écoulait, et nous ne recevions aucune nouvelle de l'envoyé; notre impatience s'augmentait par la gêne où nous mettait l'élévation extraordinaire de la température. Le nazer, non moins fatigué de ce retard, qu'il n'expliquait pas, dépêcha un nouveau messager aux scheiks des villages voisins.

Cependant, des tourbillons de poussière s'élèvent à notre droite sur divers points, et rompent, tout-à-coup, la monotonie de notre horizon ; nous les apercevons marcher, grandir rapidement, converger vers un même point, et bientôt se détacher de leur nitre épais plusieurs centaines de fellahs qui s'avançaient au pas de course, dans la direction du bâtiment, houspillés par la courbache [2] de plusieurs conducteurs à cheval. « Les voici enfin ! » s'écria notre jeune nazer, « les voici ! il était temps, car c'est bientôt la prière de l'Asher. » En effet,

[1] Haute-Égypte.

[2] Lanières de peau d'hippopotame.

le pilotin venait de *piquer* cinq coups — deux heures et demie — à la cloche criarde du bord.

A l'aspect imprévu de ces paysans égyptiens, noirs comme nos démons d'opéra, aux pieds nus, à la barbe de chèvre, n'ayant pour tout vêtement que quelques haillons serrés autour des reins par une corde de dattier, la figure et le corps vernissés d'une épaisse couche de poussière et de sueur, coiffés, quelques-uns d'un petit feutre gris sans rebord, quelques autres d'un sale lambeau de toile ou de laine roulé en turban ; plusieurs même le crâne rasé et à découvert, garanti d'un soleil de cinquante-cinq degrés par une mince touffe de cheveux ; à voir ces malheureux se précipiter, se pousser, se renverser, s'éparpiller sur les bords du Nil pour qui s'y désaltérerait le premier ; à les voir surtout accroupis sur leurs talons, ramassant de la main droite l'eau du fleuve, et la lançant de loin dans leur bouche avec une adresse de singe, je crus rêver d'Hoffmann, je me retraçai malgré moi une de ces scènes fantastiques dont nos romans à la mode offrent aujourd'hui tant d'exemples.

Mais quelques voix se font entendre : « allons ! à l'ouvrage ! » — nous supprimons, par pudeur, les grossières épithètes qui accompagnaient ce commandement, — et les coups pleuvent en même temps sur les épaules, le dos et la tête de ces pauvres diables, qui escaladent en un clin-d'œil la rive du Nil en cet endroit presque à pic. Ceux qui parlent ainsi, ceux qui frappent avec tant de générosité, ne sont point des turcs ; ce sont des arabes auxquels les turcs ont dit : « surveille cette canaille. » Et, semblables aux nègres qu'on dit plus cruels l'un à l'autre que leurs farouches maîtres, ces surveillans, revêtus d'une autorité que leur a jetée un caprice du moment, s'efforcent de justifier la triste confiance qu'on leur a imposée, en tourmentant leurs compagnons, que le lendemain va peut-être voir changer de rôle. Aussi avec quelle promptitude tout le monde se trouva-t-il à son poste ! En un instant, ces auxiliaires improvisés furent disposés le long d'une pesante corde amarrée au mât de misaine, et qui devait servir à nous remorquer. L'ancre est levée, le signal de marche donné.

Le Luxor s'ébranle, et cette masse énorme est entraînée, comme une simple barque, aux chants éclatans de trois cents voix à l'unisson. Le courant, pressé et refoulé par l'avant du navire, gémit, se divise

et s'échappe en blanchissant le long des deux bords. Les chances d'un vent contraire ne nous inquiétaient plus ; nous filions près de deux milles, avec l'espoir, à la nuit, d'avoir franchi le malencontreux passage. Et, chose singulière ! contraste désespérant ! ces hommes qu'on avait été arracher à leurs travaux ou à leur paresse, qu'on avait fait courir une heure et demie pour nous les amener, qui se voyaient contraints à une dure corvée dont ils ne prévoyaient pas trop le terme, et qui n'avaient, pour toute distraction de cette œuvre, que les injures et les coups de leurs impitoyables conducteurs, ces gens-là riaient, chantaient à pleine gorge ; leur physionomie n'accusait ni la douleur, ni le dépit ; dans le commencement, traîner le galion français leur parut même un amusement. Peuple enfant, que l'objet actuel distrait de l'objet d'il y a un quart d'heure, et sur lequel glissent, comme sur une surface polie, les impressions douloureuses ! Peuple infortuné, que sa vive intelligence et d'autres qualités qui le distinguent, n'ont jamais pu soustraire à l'esclavage !

Quel terrible métier faisaient en ce moment ces pauvres cultivateurs ! Indépendamment des forces qu'ils dépensaient pour remorquer un bâtiment du port de six cents tonneaux, ils avaient encore à lutter contre une atmosphère en feu, contre un terrain dont les accidens changeaient presque à chaque minute. Tantôt c'étaient des masses de ronces qui déchiraient leurs pieds nus ; tantôt la rive s'élevait et s'abaissait sinueuse comme une chaîne de vagues gelées ; plus loin, un canal d'irrigation qui venait s'alimenter au Nil : alors, à l'eau jusqu'à la ceinture, ils portaient par-dessus leur tête la fatale corde à laquelle ils semblaient attachés. Souvent des chadoubs [1] arrêtaient leur marche : nouvel embarras, nouveaux efforts. Et, à chacun de ces épisodes, ils sentaient appliqué à leurs épaules le bâton de leurs conducteurs. Aussi les chants avaient fini par s'éteindre avec leur ardeur ; c'est à peine si nous parcourions un mille par heure.

La nuit était venue, et nous n'avions franchi que la moitié du coude ; six milles restaient encore à faire. Nos arabes paraissaient rendus, et c'est avec regret que nous voyions les turcs leur ordonner de continuer, en redoublant d'injures et de coups. Nous n'étions pas encore

[1] Machine en forme de levier, qui sert à puiser de l'eau.

faits à de pareils spectacles ! Nous souffrions de voir des hommes menés comme un vil troupeau; nous entendions souvent des cris de douleur et de merci mêlés au sifflement de la courbache. Aussi plusieurs ne purent y tenir, et, malgré l'appât d'un juste salaire que le capitaine leur avait promis, profitèrent de l'obscurité pour s'enfuir, maudissant sans doute et le galion et nous. Un vieillard tomba mourant de fatigue et d'inanition; il n'avait rien pris de la journée. Un autre succomba aux mauvais traitemens; il se coucha contre terre, disant qu'on le tuerait sur place si on voulait, mais qu'il ne saurait aller plus loin.

Malgré la nuit, malgré tous les obstacles énumérés, obstacles dont l'obscurité redoublait et la force et le nombre, nous atteignîmes enfin, à une heure du matin, le but tant désiré. Un cri modulé, poussé par les arabes, se fit entendre; c'était le chant d'arrivée.

Aussitôt nous envoyâmes à terre l'interprète et deux fourriers du bord pour distribuer aux remorqueurs la gratification qu'ils avaient si bien gagnée; ils furent enchantés de recevoir une modique somme de une piastre du pays — environ trente centimes, — et baisèrent avec reconnaissance la main de ceux qui la leur apportaient. Ce *bacchis*, ou présent, fit oublier à ces infortunés toutes leurs tribulations de la journée, et ils se séparèrent en chantant, pour regagner leurs misérables huttes.

Le lendemain au soir, le Luxor se trouvait mouillé en face de l'obélisque qu'il devait embarquer.

Eugène Silvestre.

Industrie.

EXPOSITION GÉNÉRALE DE 1834.

JURY D'EXAMEN

du Département de la Seine-Inférieure.

Dans le numéro d'octobre de la *Revue de Rouen*, nous avons fait ressortir les avantages, pour les progrès de l'industrie nationale, des grandes expositions périodiques des produits de nos manufactures en tous genres, en signalant en même temps ceux qui résulteraient, pour toutes les grandes villes de France, de semblables expositions dont Paris a été jusqu'à présent le théâtre. Le gouvernement vient de décider qu'une exposition générale aurait lieu au mois de mai de l'année prochaine. Nous nous plaisons à reproduire ici le texte du rapport fait au Roi à ce sujet, par le Ministre du Commerce et des Travaux publics :

« Sire, le vœu général des manufacturiers sollicite le prompt retour d'une exposition des produits de l'industrie française. Ils attachent, avec raison, une haute importance à ces solennités industrielles. Le public les aime, les étrangers y applaudissent; chaque fois un concours nombreux témoigne hautement de l'intérêt avec lequel on vient étudier le dernier état de nos arts.

« Cette institution n'a pas pour but d'offrir un vain spectacle ou un brillant étalage d'objets de luxe : les produits les plus utiles sont ceux qui attirent particulièrement l'attention. L'administration et les amis éclairés du commerce, embrassant d'une même vue les productions diverses, y vérifient quels progrès les différentes branches d'industrie ont faits d'une période à l'autre ; quelles sont celles qui ont perfectionné leurs procédés, amélioré leurs productions : ils constatent, surtout, les progrès qui ont répandu sur les classes pauvres plus d'aisance et de bien-être, en fournissant à meilleur prix et en qualité supérieure les objets les plus nécessaires.

« L'industrie des départemens vient se comparer à celle de Paris, et s'y faire apprécier. De là résulte un utile échange d'idées ingénieuses, la destruction de plus d'un préjugé ; et, enfin, pour tous, une heureuse émulation.

« Les expositions qui eurent lieu dans les premières années du Consulat, celles qui suivirent la paix d'Amiens, avaient signalé successivement le retour de la France à l'ordre et au travail.

« Une ordonnance royale du 13 janvier 1819 fixait à quatre ans le retour périodique des expositions d'industrie. La première exposition fut ouverte au mois d'août 1819, et les suivantes eurent lieu, avec cet intervalle de quatre années, en 1823 et en 1827. En 1831, l'état des affaires ne permit pas d'exécuter cette ordonnance. L'administration s'entoura de tous les avis propres à l'éclaircir sur cette question, et ce fut sur le vœu formel d'un grand nombre de fabricans et de membres des deux chambres, qu'une ordonnance royale du 19 février 1831 déclara l'exposition ajournée, et ordonna que les Chambres de commerce et les Chambres consultatives des manufactures donneraient leur avis sur la durée de l'ajournement, et même sur le maintien ou le changement de la période de quatre années pour l'avenir.

« Dans leur session annuelle, les Conseils généraux du commerce

et des Manufactures, et le Conseil d'Agriculture, se sont accordés à demander que l'exposition eût lieu tous les cinq ans, au printemps, à partir du premier mai 1834. C'est pour satisfaire à ce vœu, Sire, que je viens proposer à V. M. de consacrer le maintien d'une institution chère au commerce, et qui, en offrant aux manufactures un encouragement et une récompense, permettra de constater leurs progrès, et de signaler le développement auquel l'industrie peut atteindre sous un régime de liberté, d'ordre et de paix.

« Depuis 1819, les expositions s'étaient faites au Louvre; mais les salles qui leur étaient affectées ont été successivement occupées par les collections des précieux restes de l'antiquité et les chefs-d'œuvre des beaux-arts.

« L'espace où les produits de l'industrie pouvaient s'étendre s'est trouvé tellement resserré, en 1827, que l'exposition ne put avoir lieu au Louvre qu'en entassant la plus grande partie des produits dans une galerie étroite et mal éclairée, construite à cet effet dans la cour. Aujourd'hui, aucune salle du Louvre n'étant restée disponible, les galeries qu'on pourrait établir seraient de beaucoup insuffisantes.

« Dans la nécessité bien reconnue de choisir un autre emplacement, j'ai dû chercher quelles seraient les localités les plus propres à cette destination. La place de la Concorde m'a paru, de toutes, la plus favorable. Vaste et accessible de toutes parts, elle permet de donner aux constructions la disposition et l'étendue convenables : les monumens dont elle est entourée concourront encore à donner à l'exposition tout l'éclat qui convient à cette solennité toute nationale.

« J'ai l'honneur de soumettre à V. M. un projet d'ordonnance, conforme à ces dispositions. »

Cette ordonnance, promulguée le 4 octobre dernier, et dont nous nous dispenserons de rapporter le texte en entier, dit, article 2 :

« Aucun produit ne sera exposé, qu'il n'ait été admis par un jury nommé à cet effet par les Préfets, dans chaque département. »

Après avoir lu cet article, la première question que nous nous sommes posée a été celle-ci : quelle est l'utilité des jurys d'examen? Plus nous avons étudié cette question, plus nous avons été convaincus de l'inutilité, pour ne pas dire plus, d'une pareille institution. Il nous a toujours paru, en effet, qu'une exposition générale à Paris

était un appel fait par le gouvernement à tous les industriels, sans distinction de genres et de position; et que, conséquemment, tous ceux qui produisent étaient libres de prendre part à ces solennités, à leurs risques et périls. Établir un choix, faire des catégories pour ceux qui veulent voir figurer les résultats de leurs travaux, de leurs essais, sous les yeux du public et du Jury des récompenses, c'est manquer au but principal, c'est changer tout-à-fait l'esprit dans lequel ces grandes expositions ont été créées. Nous ne comprenons nullement l'intention de ces examens préparatoires auxquels on assujettit les industriels. Est-ce, par hasard, pour repousser ceux qui ne présenteraient que des essais informes ou des produits défectueux, afin d'éviter un encombrement dans les salles de l'exposition? Mais alors il n'y a plus, pour les moins habiles, cette heureuse émulation dont parle le ministre dans son rapport, puisque les moyens de comparaison leur manquent. Qu'on ne s'y trompe pas, ceux que le jury d'examen aura écartés ne verront dans ce rejet que le résultat de préventions injustes, d'animosité ou d'envie; leur amour-propre sera blessé sans que leur jugement soit éclairé; ils se diront sacrifiés, et prendront dès-lors du dégoût pour l'institution, alors que la réprobation ou le dédain du public entier pour leurs produits eût été pour eux un avertissement inoffensif qui n'eût excité que de nouveaux efforts.

Voudrait-on ne laisser paraître à l'exposition que les produits perfectionnés ou nouveaux, que ceux enfin qui peuvent jeter de l'éclat sur les localités où ils sont exécutés? Ce serait singulièrement entendre les intérêts de l'industrie, et tromper le public et les étrangers qui veulent juger l'état actuel des arts sur toute l'étendue du pays. Et d'ailleurs, tel qui voudra se soumettre au contrôle d'un jury supérieur de récompenses, répugnera à subir l'examen de juges pris dans sa localité même, et dont il ne connaîtra pas d'ailleurs la mission.

Cependant, puisque le gouvernement a cru devoir adopter cette mesure, voyons si son application est faite de manière à offrir quelques avantages en compensation des inconvéniens qu'elle doit inévitablement produire. Le seul moyen de rendre cette mesure moins fâcheuse eût été, suivant nous, de remettre la nomination des membres du jury d'examen au choix des parties intéressées, c'est-à-dire de tous ceux qui pratiquent les arts ou qui en font l'objet de leurs études.

Les personnes jalouses de participer à la grande fête industrielle eussent trouvé ou cru trouver plus de garantie d'impartialité dans la composition de jurys formés par la voie d'élections auxquelles elles auraient pris part. Nous ignorons si cette idée s'est présentée à l'esprit du ministre habile qui a proposé l'ordonnance, et quels sont les motifs qui auraient pu la faire repousser. Nous sommes donc réduits à signaler, sans espoir d'y remédier, le mode vicieux qui a été suivi pour la nomination des jurys d'examen, laissé à la disposition des préfets, comme s'il s'agissait, dans cette circonstance d'un intérêt si majeur, de simples affaires administratives.

Après ces réflexions générales sur les dispositions principales de l'ordonnance royale, examinons ce qui a été fait dans notre département, en exécution de cette même ordonnance.

M. le préfet a cru devoir demander à la Chambre de commerce et au Conseil des prudhommes de Rouen des listes de candidats pour composer le jury d'examen. Voici les personnes qui ont été choisies par lui sur ces listes, et qui forment définitivement ce jury à attributions inconnues. Ce sont :

MM. Lelong, ancien fabricant de tissus de coton, adjoint au maire de Rouen.
Pouchet, négociant.
Bobée, fabricant de toiles.
A. Lefort, commissionnaire de rouenneries.
Pimont aîné, fabricant d'indiennes.
Ch. Martin, fondeur.
Quillou, constructeur-mécanicien.
Lemarchand aîné, teinturier.
Chevalier, filateur.
Rondeaux-Pouchet, fabricant d'indiennes.
Crosnier, teinturier.
J. Levavasseur fils aîné, filateur.

Nous ne pouvons qu'applaudir au choix des industriels dont nous venons de citer les noms; mais pourquoi laisser à douze personnes seulement une responsabilité aussi pesante? Nous ne voyons, d'ailleurs,

dans cette commission, qu'un petit nombre d'industries qui aient des représentans. En effet, pas de juges spéciaux pour les draps et tissus de laine, les produits chimiques si variés, les produits de nos fabriques de colles, de noir animal, de savons; de nos moulins à papier, de nos raffineries, de nos verreries, de nos tanneries, de nos manufactures de poterie et de faïence, de nos fonderies de suif, de nos ateliers de serrurerie; pour les apprêts et le blanchîment des tissus, les ouvrages de typographie et de lithographie, les objets d'horlogerie, etc., etc! Pourquoi n'avoir pas, d'ailleurs, appelé dans cette commission des hommes versés dans les sciences et les arts, qui auraient apporté, avec leurs connaissances profondes et variées, une indépendance et une impartialité que n'auront peut-être pas toujours des juges, rivaux par état de ceux dont ils examineront les produits?

On aurait dû se rappeler que le Jury central institué pour l'exposition de 1827 se composait de quatre ingénieurs des mines, d'un ingénieur des ponts et chaussées, de trois chimistes, d'un physicien, de deux mécaniciens, d'un membre de l'Académie des Beaux-Arts, d'un architecte, d'un peintre, d'un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'un membre de la Société d'Encouragement de Paris, d'un négociant et de quatre manufacturiers seulement, parmi lesquels se trouvait un inspecteur des troupeaux de la couronne. Est-ce que nous n'avons pas, dans ce département, des chimistes et des ingénieurs instruits, des artistes distingués, des agronomes capables, qui eussent accepté avec empressement l'occasion de se rendre utiles à l'administration et au pays?

Comment a-t-on pu oublier qu'il existe à Rouen une Société qui, s'occupant spécialement d'encourager l'industrie normande, est en rapport avec tous les producteurs qu'elle stimule sans cesse par des prix et des médailles, et dont les relations s'étendent sur toutes les parties du département! Aucun de ses membres ne figure dans le jury d'examen; car M. Lelong et M. Lemarchand aîné n'y ont pas été appelés comme membres de cette Société; l'un y figure comme adjoint du maire, et l'autre comme manufacturier.

Pourquoi, encore, a-t-on écarté la Société du commerce, qui, jusqu'ici, avait été chargée de l'examen préparatoire des produits destinés à passer sous les yeux du jury d'examen définitif?

D'où vient cette indifférence pour des hommes que nos industriels consultent à chaque instant, et qui, tous, dans leurs spécialités, jouissent d'une réputation qui n'est pas bornée aux limites du département ! En vérité, les étrangers savent mieux apprécier les gens de mérite que notre ville possède, que nos chers concitoyens qui vivent au milieu d'eux, sans y songer peut-être ! . . . . . Nous le répétons, nous approuvons sincèrement le choix des industriels qui ont été nommés plus haut ; mais nous blâmons l'absence des gens de science et des artistes qui eussent figuré avec tant d'avantage dans le jury.

Un autre vice non moins grave, que nous trouvons dans sa composition, c'est l'admission exclusive d'industriels du chef-lieu, comme si les autres villes de notre département ne valaient pas la peine d'être représentées, et ne renfermaient pas des hommes dont les conseils pussent être recherchés. Sans nous arrêter à l'effet moral que produira infailliblement cette exclusion du jury des notabilités commerciales et industrielles d'Elbeuf, du Havre, d'Yvetot, de Neufchâtel, d'Aumale, de Dieppe, de Darnétal, etc., nous n'aurons pas besoin de grands développemens pour faire concevoir que les difficultés et les frais de transport des produits des autres villes, seront un motif puissant qui empêchera bien des individus de se présenter devant le jury rouennais, lorsque, d'ailleurs, on aura à craindre un rejet de sa part.

Ici s'arrêtent nos observations : nous n'avons cherché, en les publiant, que l'intérêt de l'industrie, et nous avons évité avec soin tout ce qui aurait pu blesser les susceptibilités même les plus délicates. Ainsi ferons-nous dans tous les articles que nous nous proposons de publier toutes les fois que les événemens industriels nous en fourniront l'occasion.

Ψ. et Ch. R.

Revue. — Chronique.

BIBLIOGRAPHIE.

Presse littéraire des Départemens. — Revue Normande.

Pendant que la *Revue de Rouen* poursuit gaiement sa carrière littéraire, sa sœur aînée, la *Revue Normande*, dont nous parlions dans notre dernière livraison, est sur le point de faire paraître un nouveau cahier. C'est toujours la même importance dans les sujets, le même soin dans la rédaction.

Cette publication toute philantropique n'aspire point à une vogue de salon. Son but est plus élevé. Comme un anachorète qui aurait rompu avec le monde pour aller au désert s'occuper de son intérêt de tous les temps, la Revue Normande paraît ne pas soupçonner les fantaisies d'un jour, les capricieuses exigences de notre société moderne. Aussi on n'y rencontre pas de pages aux douces ou aux violentes émotions, aux délicieuses et vagues rêveries ! Rien ne parle au cœur, aux passions, mais à la raison et à la raison la plus élevée. Là sont traitées avec sévérité, et souvent avec talent, les questions les plus ardues de l'économie sociale, de l'industrie, de l'astronomie, de l'histoire, de l'archéologie, enfin de tout ce qui peut intéresser l'humanité marchant incessamment vers un progrès inhérent à sa nature.

Tout est dit sur les passions ; toutes les combinaisons des mouvemens de notre ame ont été étudiées, soit dans l'homme, soit dans l'histoire ; ce qu'on peut faire maintenant est de rajeunir par le style les idées qui s'y rattachent. Mais en est-il de même de notre position comme individus et comme citoyens. Lorsqu'on jette les regards autour de soi, qu'on se trouve peu avancé ! Nous ne pouvons faire un pas sans nous sentir arrêtés par mille obstacles, exposés à des besoins qui trahissent à chaque instant notre impuissance. Si nous appelons nos semblables à notre secours, l'imperfection de nos lois et de notre système d'organisation sociale rend inefficaces leurs bonnes dispositions, ou nous livre sans défense à leurs attaques. Pouvons-nous dire que nous ayons surpris à la nature tous les secrets qu'elle possède pour l'amélioration de notre condition, que nous ayons découvert tous les mécanismes qui perfectionnent les arts, abrègent les travaux et concourent au bonheur du plus grand nombre ?

Non, sans doute.

Eh bien! un homme a pensé qu'il était noble d'aider au travail de la nature et de la civilisation, et d'accélérer leur action : il a fondé la Revue Normande. Il n'a point été découragé par la chute d'une *publication* qui s'était proposé le même but et qui l'accomplissait d'une manière très remarquable [1]; il n'a pas examiné s'il y avait profit à répandre la lumière chez les hommes (l'histoire eût été là pour le faire revenir d'une aussi douce illusion); il ne s'est pas même demandé s'il obtiendrait la reconnaissance de ses concitoyens; mais, tout en s'avouant à lui-même que l'esprit du siècle était encore trop frivole pour apprécier dignement et pour encourager son recueil, il s'est dit : « allons! » et la Revue Normande a paru, et depuis trois ans sa carrière de bienfaits ne s'est pas ralentie.

M. de Caumont, l'homme dont nous parlions, encore si jeune — il n'a pas trente ans, — et si remarquable comme savant que déjà les portes de l'Institut lui ont été ouvertes, distinction honorable qui ne s'accorde ordinairement qu'à de longs services; M. de Caumont, disons-nous, soutient seul de sa fortune cette publication.

Un moment de découragement pénétra dans son ame; mais aujourd'hui, animé d'un nouvel espoir, il annonce que désormais rien ne refroidira son zèle, ne ralentira ses efforts, et que, quoi qu'il arrive, pourvu qu'il soit utile, la dépense lui importera peu.

Oh! continuez toujours! que l'accueil que vous avez reçu ne vous décourage pas : le monument que vous avez élevé est éminemment national. Des idées plus positives, un esprit plus réfléchi, commencent déjà, pour l'honneur de l'humanité, à se faire jour : vous serez compris, et ceux qui vous auront lu une fois voudront, par leur concours, leur adhésion, ou leur sympathie, s'associer à la prospérité de votre belle entreprise!

M. de Caumont ne se borne pas à publier d'excellens articles. Quoique son compte rendu constate un déficit de 1,594 francs, il propose des prix pour les meilleurs ouvrages sur les sciences, l'agriculture, etc.

Le Congrès scientifique, qui a conduit à Caen une grande quantité d'hommes de lettres, d'économistes et de savans [2], a fourni à M. de Caumont de nouveaux élémens de succès en lui associant un plus grand nombre de collaborateurs, qui lui permettront de donner des organes, des représentans, à toutes les contrées de la Normandie, et surtout d'agrandir le cercle de ses travaux.

Pour faire dignement apprécier cette publication, il nous suffirait d'indiquer les noms honorables qui ont déjà concouru à la rédaction, et les titres de leurs compositions :

Analyse du Cours de chimie appliqué aux arts, professé à Rouen par M. Girardin;

1 La Revue Française, morte en septembre 1830.

2 Congrès scientifiques de France; Première session, tenue à Caen en Juillet 1833. Volume in-8°; prix, 4 fr. 50. — Rouen, chez Nicétas Periaux.

Notice sur le Collége de Caen ;

Des notabilités littéraires dans les provinces ;

Faculté des Lettres de Caen. — Cours de Littérature grecque ;

Fragment d'un discours prononcé par M. le comte d'Estourmel, à une séance publique de la Société des Antiquaires.

Description de cinq Parhélies ascendans et parallèles observés à l'œil nu, par M. Léchaudé d'Anisy ;

Promenade aux Ruines de Saint-Évroul, par M. Frédéric Galeron ;

Note sur un fait de Médecine légale, par MM. Morin et Girardin ;

Coup-d'œil sur les Études archéologiques dans l'Ouest de la France et sur quelques-uns des monumens qu'on y rencontre, par M. de Caumont ;

Statistique diplomatique. — Archives départementales du Calvados, mises en ordre par M. Léchaudé d'Anisy ;

État moral de la Normandie en 1829, par M. Frédéric Galeron ;

Dons et legs aux établissemens publics en 1829 ;

Organisation de Fonctionnaires chargés de veiller à la conservation des Monumens nationaux ;

Coup-d'œil sur la marche des Études archéologiques en Normandie, par M. Pluquet ;

Rapport fait à la Société libre d'Émulation de Rouen, par M. J. Girardin, sur un Mémoire de M. Kulhmann, intitulé : « Considérations sur l'emploi du sulfate de cuivre et de diverses autres manières salines dans la fabrication du pain » ;

De la Musique, spécialement dans le département du Calvados, par M. H. Bunel ;

Création de Bibliothéques dans les communes rurales, par M. L. M. S ;

Remarques sur l'ancien état des arts dans Rouen, et sur l'École de dessin de cette ville, par M. E.-H. Langlois ;

Coopération des Poitevins à la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Bâtard, par M. de la Fontenelle de Vaudoré, de Poitiers ;

Sur l'Association Normande pour les progrès de l'industrie provinciale, par M. le comte de Beaurepaire ;

Fragment d'une Lettre sur l'Origine de l'ogive, par M. Ch. Lenormand ;

Sur les Bibliothéques de Bayeux, par M. Lambert ;

Notice sur la Cloche d'argent de Rouen, par M. J. Girardin ;

Observation sur l'utilité des Annuaires, par M. de Beaurepaire ;

Réponse de MM. Aug. Leprevost et de Gerville, à l'opinion émise par M. de la Fontenelle sur la coopération des Poitevins à la conquête de l'Angleterre ;

Chaque numéro est composé d'une deuxième partie, consacrée à l'analyse très détaillée, 1° des travaux des sociétés savantes de l'ancienne Normandie ; 2° de publications faites dans la circonscription : à faire connaître, 1° les changemens qui se font dans l'enseignement et dans son organisation ; 2° les découvertes dans les sciences ; 3° les titres académiques conférés à des normands ; 4° les noms des normands auxquels, dans l'année, il est décerné des récompenses royales.

Toutes les opinions peuvent trouver une tribune ouverte à leurs dissertations : elles ne sont jamais repoussées, pourvu qu'elles s'expriment avec décence et qu'elles ne sortent pas des principes de la légalité.

Il suffit de ce simple énoncé pour reconnaître que jamais plus importante publication ne mérita l'attention des hommes pour qui l'honneur et la prospérité du pays ne sont pas de vains mots.

Moins sérieuse que sa sœur aînée, mais se proposant le même but, la *Revue de Rouen* serait heureuse si, toutes deux, constamment unies d'efforts et d'affection, elles pouvaient réaliser la délicieuse création de notre immortel Béranger, lorsqu'il nous fait apparaître les deux sœurs de charité conduisant l'homme au bonheur par des routes si différentes.

A. B. A.

= Histoire du privilége de saint Romain ; par M. A. Floquet. (Premier volume.) — Rouen, E. Legrand, in-8°, 1833.

Certes, si nos compatriotes, s'arrachant à la préoccupation des affaires commerciales, pouvaient accorder quelque attention aux choses d'autrefois, consacrer quelques instans à l'histoire de leur pays et de leurs pères, jamais livre ne fut plus digne d'exciter leur intérêt et leur sympathie.

A l'histoire du privilége de saint Romain se rattache celle de Rouen et de la Normandie ; et ce premier volume est rempli de faits toujours curieux, souvent piquans, et dont quelques-uns étaient jusqu'ici inconnus. Ses faits sont choisis et classés avec un soin qui révèle chez l'auteur une érudition rare, une méthode nette, un goût sûr et exercé.

Après avoir prouvé que le privilége de saint Romain ne doit pas son origine, je ne dirai pas au miracle, mais même à la supposition du miracle de la Gargouille, M. Floquet nous fait suivre ce privilége dans toutes ses vicissitudes, brisant tous les obstacles, éludant toutes les difficultés, sans cesse attaqué, toujours triomphant, résistant à l'invasion anglaise, et désobéissant impunément à Louis XI.

Et puis, comme un argument terrible contre tous les priviléges, nous voyons le droit même de faire grâce, ce droit si beau et si saint, devenir une arme offensive entre les mains du chapitre qui en a trop souvent fait un coupable abus, et qui n'a jamais cherché à l'étendre que dans l'intérêt de son ambition et de sa cupidité.

La révélation des noms de tous les criminels qui ont levé la fierte, et les récits des faits qui les y ont conduits, ne sont pas la partie la moins piquante de cette histoire : ce sont de nobles seigneurs, de nobles dames, des magistrats, des prêtres ; on y lit même des noms illustres qui ne sont pas encore éteints.

C'est que la fierte était prostituée comme tout le reste ! Tandis que le chapitre affectait de visiter solennellement les prisons et d'interroger les criminels, c'étaient les papes, les rois, leurs maîtresses st leurs courtisans qui

obtenaient la levée de la fierte pour des protégés, parfois pour des parens; et ces grandes familles laissaient rarement la place vacante. Dominé par ces influences, le chapitre accordait déloyalement à des étrangers le bénéfice d'une institution dont les bienfaits n'auraient jamais dû s'étendre hors de la Normandie.

M. Floquet est sans préjugés, sans préventions, sans système; il est simplement historien. Ceux qui l'auront lu ne pourront induire de son ouvrage ni ses opinions, ni ses idées particulières. Il s'efface le plus souvent pour laisser parler les autorités même qu'il a consultées, et fait généreusement part au public des documens précieux dont il a trouvé la source dans les titres originaux, les pièces authentiques, les autographes, et même les confessions, que les archives de la Cour royale offrent en abondance à ses laborieuses et patientes recherches.

Mais ce n'est pas rapidement et à la légère que l'on peut rendre compte d'une œuvre de cette importance. Aussi sommes-nous obligés d'en renvoyer l'analyse à un prochain numéro.

L'Histoire du privilége de saint Romain est une de ces publications dont la presse et la librairie départementales doivent s'enorgueillir.

Le premier volume est orné de vignettes et de lettres grises, par M. E.-H. Langlois, qui jette un triple lustre sur notre pays, comme dessinateur, comme savant et comme écrivain, et par M. Brevière, que Paris nous envie. En tête se trouve la belle gravure de Mlle Espérance Langlois, représentant, dans tous ses détails, la cérémonie du jour de l'Ascension. Nous n'en ferons pas l'éloge; tout le monde est allé l'admirer à l'exposition de notre Musée.

Nous aimons à croire que Paris n'aura pas l'injustice de dédaigner cet ouvrage, quoiqu'il vienne de province. Mais, hélas! si nous nous réjouissons de l'accueil favorable que tous les amateurs de curiosités historiques ne manqueront pas de lui faire, c'est avec angoisse et douleur que nous voyons déjà les vautours littéraires, alléchés par une aussi grasse pâture, fondre de toutes parts sur le livre de notre concitoyen! Déjà nous le voyons dépecé, déchiré, déchiqueté, et bientôt reproduit par lambeaux sous la forme de chroniques, de nouvelles, de drames, de vaudevilles, et même d'opéras comiques: heureux si la châsse de notre glorieux évêque saint Romain n'est pas portée, un de ces soirs, en triomphe sur la scène, comme le palanquin de *Gulistan* ou la cassette du *Calife de Bagdad!* Ch. R.

Société des Amis des Arts.

On s'occupe en ce moment de créer à Rouen une *Société des Amis des Arts* qui nous manquait. Un assez grand nombre de souscripteurs sont déjà réunis.

Cette société est destinée à donner une grande extension à nos expositions de peinture. Le produit des souscriptions annuelles sera employé à faire l'acquisition de tableaux, qui seront ensuite mis en loterie. Au moyen d'une très modique somme, les sociétaires auront la chance de gagner une œuvre de prix, et les perdans obtiendront une belle lithographie des tableaux qui auront été achetés. Ce sera un moyen de stimuler nos artistes, et de répandre le goût des beaux-arts, auxquels on pourra ainsi, à peu de frais, donner de puissans encouragemens.

Nous examinerons avec détail l'organisation de cette société, qui, nous l'espérons, sera bien avancée à l'apparition de notre prochain numéro.

Sociétés savantes.

Dans sa séance du 29 novembre, l'*Académie Royale des Sciences* de Rouen a procédé à la nomination d'un président, en remplacement de M. Deville, qui avait d'abord été nommé, mais qui a refusé. M. Adam ayant obtenu la majorité des suffrages, a été proclamé président.

— La *Société d'Émulation* a choisi pour président, pendant l'année sociétaire de 1834, M. Destigny, et pour son secrétaire de bureau, M. Thomas.

— La *Société centrale d'Agriculture* a nommé, dans sa séance du 14 novembre dernier, pour secrétaire de correspondance M. Toussin, en remplacement de M. Girardin, démissionnaire. L'époque de la séance publique a été reportée au 7 mai 1834, veille de l'Ascension.

— M. le docteur Forget, professeur agrégé de la Société de médecine de Paris, auteur de la *Médecine navale*; dont nous avons rendu compte dans notre livraison d'Octobre, vient d'obtenir un prix Montyon de 2,000 francs, pour cet excellent ouvrage.

THÉATRES.

Théâtre des Arts.

Nous n'avons pas encore parlé de la reprise de *Robert-le-Diable*. Il est un peu tard aujourd'hui ; aussi n'en parlerons-nous que pour signaler un fait assez remarquable. Tous les jours on applaudit, dans ce bel opéra, deux artistes dont le succès est une preuve de la maturité et de l'attention que le public doit, dans l'intérêt même de ses jouissances, apporter dans ses jugemens.

M. Renaud arrive à Rouen jeune, sans expérience de la scène, mais possédant des moyens puissans, bien résolu à tout faire pour réussir, et se sentant capable d'atteindre un rang élevé au théâtre. M. Renaud, convalescent à peine d'une grave maladie, est reçu à ses débuts avec peu de faveur, et cette impression fâcheuse durait encore, qu'il avait déjà recouvré tout ce que lui avait momentanément enlevé la perte de sa santé. Il lui fallait donc une circonstance solennelle, afin de frapper le public assez fort pour que le coup le tirât de son indifférence. Robert-le-Diable lui offrit cette occasion. Lorsqu'on entendit, dans le rôle de *Bertram*, au moment où l'attention était exclusivement fixée par la nouveauté du spectacle, cette voix si forte, si grave, si étendue, si flexible et si juste, on se demanda presque quel était cet acteur. — C'était M. Renaud, que l'on avait traité si froidement jusque-là ; c'était cette même voix qui n'avait pas encore pénétré dans des oreilles bouchées par la prévention. De ce moment, M. Renaud fut apprécié à sa véritable valeur, et tout le monde sentit quelles belles espérances il pouvait fonder sur son talent, qu'on a voulu bientôt embaucher, dans l'espoir, sans doute, de reconstruire aux accens de sa belle voix la gloire écroulée de l'Opéra-Comique.

L'histoire de M. Renaud est aussi celle de M. Dumas; et c'est encore à *Robert-le-Diable* que ce dernier doit d'avoir été enfin compris et goûté.

La sévérité du public est cependant bien justifiée par les déceptions d'un genre opposé qu'il a trop souvent éprouvées. Combien de fois un acteur, chaudement applaudi dans ses rôles de débuts, a-t-il fait repentir le public de sa facilité ! Mais, pour cela, nous ne citerons pas les exemples. Nous remarquerons seulement que le progrès est le propre du vrai talent, et qu'il n'y a que le vrai talent qui s'élève et s'agrandisse dans la même proportion que ses rôles.

La nouveauté la plus remarquable que nous ayons eue dans ce mois, est le ballet. Malgré son peu d'importance, nous nous réjouissons de le posséder. C'est un auxiliaire brillant pour les opéras ; et comme ce genre ne manquera pas de se naturaliser chez nous, il y prendra de l'extension, et le théâtre offrira un attrait de plus.

Le ballet sera l'objet d'un article particulier, mais nous n'attendrons pas

davantage pour rendre à madame Martin, à mademoiselle Angélique et à M. Lasserre, la justice qui leur est due. Nous nous plaignons de l'exiguité du ballet, mais non pas du talent des premiers danseurs, et c'est précisémen parce que nous les voyons, que nous éprouvons le désir d'en posséder un plus grand nombre.

C. V. L.

Théâtre Français.

C'est une chose vraiment prodigieuse que l'activité déployée par le directeur et les acteurs de notre petit théâtre pour en varier le répertoire! En effet, comment font-ils pour monter, apprendre et jouer en l'espace d'un peu plus d'un mois, près de quinze pièces nouvelles : *Chabert, le Coiffeur et le Perruquier, M. Quoniam, la Peau de Chagrin, l'Aveugle de Montmorency, Léonide, Napoléon à Berlin, le Témoin, le Coucher du Soleil, don Miguel, les Baigneuses, Quinze Jours de Sagesse, Avant Pendant et Après.*

Il faut ajouter à cela les reprises, et les concerts de Madame Paravicini.

Et sur tant de nouveautés représentées en si peu de temps, il n'y a pas eu une seule chute; toutes ont obtenu un bon succès!

C'est dire assez que toutes ces pièces sont bien choisies, bien montées, bien apprises et bien rendues. Et cependant, le dimanche, la troupe est encore obligée de se multiplier, et l'on voit les mêmes acteurs jouer le même soir sur deux théâtres, situés à une demi-lieue l'un de l'autre.

Rien n'est plus propre à exciter l'intérêt du public, à mériter sa bienveillance, que ces efforts inouis faits tous les jours et à tous les instans pour lui plaire. Cela pourrait servir de leçon à d'autres.

Les progrès des acteurs sont sensibles. Quelques sujets fort distingués tiennent les premiers emplois, et tous les autres contribuent à l'ensemble. Nous aimons à citer M. David, dont le jeu est plein de chaleur, de bon ton et de dignité; M. André, si franchement comique et si naturel; M. Félicien, vrai caméléon, prenant la couleur de tous ses rôles, de manière à se rendre méconnaissable, acteur toujours différent de lui-même dans les personnages si variés qu'il représente chaque soir avec tant de bonheur; M. Villars, qui, bien qu'à un degré inférieur, possède les mêmes qualités; M. Hanoë, que toute la ville a voulu voir dans les *deux Divorces;* et quelques autres dont nous nous réservons de parler plus tard.

Parmi les actrices, madame Lemaire, mademoiselle Céline, mademoiselle Cora et madame Stéville méritent aussi l'attention du public.

Le Théâtre Français est en progrès : avec ce zèle soutenu, et les améliorations successives que M. le directeur ne manquera pas d'apporter à son matériel et à son personnel le Théâtre Français doit atteindre, d'ici à peu d'années, la hauteur des petits théâtres des autres grandes villles, et la foule remplira toujours une salle où elle est sûre de trouver une gaieté franche et un véritable plaisir.

F. B.

Concert de M. Méreaux.

Le concert de M. Amédée Méreaux avait réuni dimanche, dans le grand foyer du Théâtre des Arts, tous les amateurs de bonne musique ; les dames, surtout, ne manquaient pas ; il s'agissait de piano. La réunion a été brillante et nombreuse, le bénéficiaire en a retiré grand succès et grand profit.

C'est à ces quelques mots que nous voudrions borner notre compte-rendu, dans la crainte de ne pas apprécier à sa juste valeur le talent de M. Méreaux, bien que les qualités qui le distinguent des autres pianistes sautent aux yeux des moins habiles, et tout d'abord ; mais c'est une justice à lui rendre, et nous n'hésitons pas à lui donner notre jugement d'amateur.

Son jeu, qui ne se cache à personne, car il est si net et si pur que vous n'en perdez pas une note, nous a paru d'un brillant et d'une jeunesse qui vous passionne. Et puis, quand vous l'avez suivi quelques momens, voilà une main qui chante, comme la voix, avec l'expression la plus suave ; et ce ne sont pas des notes brouillées et mêlées, un tintamare à cinq octaves et demie ; c'est distinct, clair, comme s'il vous comptait les notes une à une. Voilà, à peu près, notre souvenir : facilité extrême, exécution chaleureuse et brillante, et, par-dessus tout, de l'ame *jusqu'au bout des doigts*. Je n'ose pas, après cela, vous parler de ses compositions : j'en laisse le soin aux plus experts ; ses variations sur le chœur du tournoi de Robert-le-Diable, sont un mélange *di bravura* et *di gracia* complet, et encore tout plein de chants ; sa *Polonaise* est une chose délicieuse de composition et d'exécution ; aussi, elle a fait plus que plaisir, et M. Méreaux doit s'en être aperçu, on ne lui a pas fait faute d'applaudissemens.

Mademoiselle Berthaut, dont vous connaissez la gracieuse facilité, a chanté un air du *Serment* avec une voix de fauvette. Lui avez-vous entendu chanter *la Folle ?* elle est folle à vous rendre fou. — Dabadie et Dumas ont bien chanté un duo de *Tancrède*. Dumas a chanté une romance fort jolie, et avec beaucoup de goût. Renaud, avec sa belle voix, a chanté un air bouffe, en homme plein d'esprit. Somme toute, le concert a renvoyé un nombreux auditoire tout content et satisfait, et qui en faisait part à tout le monde une heure après. M. Méreaux a terminé la séance par une improvisation sur cinq ou six motifs qui lui ont été donnés, et il en a composé mille choses charmantes, dont vous ne vous souvenez plus, ni lui non plus, et c'est dommage. — M. Méreaux, vous devez un second concert à ceux qui ne vous ont pas entendu !

L'orchestre était conduit par M. Schaffner, sans lequel il ne peut pas y avoir de fête musicale complète.

L.

Musée des Dames.

— La plupart des manteaux se nouent maintenant autour de la taille par une cordelière, dont les bouts sont terminés par des glands. Une cordelière semblable, mais beaucoup plus petite, noue le collet autour du cou. Les petits collets sont presque tous en velours, ainsi que les lisérés autour du manteau. On en porte également avec manches ou sans manches. Tous les manteaux ont maintenant des poches dans l'intérieur. Quant au grand collet, il se fait selon le goût, en biais ou froncé droit fil. De toute manière, il doit faire beaucoup de plis.

— On voit, dans quelques magasins de nouveautés, des tours de cou ou espèce de collier en gaze gaufrée, que l'on entremêle de deux nuances, rose et noir, vert et blanc, rose et blanc, etc. Ils sont noués sur le devant par un ruban de gaze : les deux gazes se tournent en spirale l'une dans l'autre.

— Au spectacle et en soirée, beaucoup de jeunes personnes portent sur le cou des demi-écharpes en tulle noir brodé en couleur : le bout est terminé par une frange de toutes nuances.

— La mode des poches s'étend de jour en jour. On en met aux robes, douillettes, etc. L'ouverture en est marquée par une broderie, frange, dentelle, etc.

— Sur vingt toilettes de bal, dix au moins sont en étoffes épaisses et riches. Celles-là ont presque toutes des corsages en pointes, des dos unis et des mantilles de blonde. Les satins foncés, brochés en couleur, sont les plus élégans.

— On voit beaucoup de robes en satin brodé de soie de couleurs vives ; quelques-unes sont brodées à colonnes, mais la plupart n'ont de broderies qu'à partir de l'ourlet jusqu'au bas.

— La blonde obtient un succès toujours croissant, et bien supérieur à celui des dentelles, dont le règne a été éphémère ; à la vérité, cette vogue est due aux dessins riches et nouveaux que l'on a appropriés à ce léger tissu.

— Les rubans n'ont jamais été plus riches que cet hiver. Nous en avons vu à 15 fr. l'aune, fonds noirs, brochés en toutes couleurs, sans envers, et d'une excessive largeur. Le ruban dit *Pompadour* est un dessin fleurdelisé ou chiné, mais dans un nouveau genre. Le ruban *Luxor* est un chaos de dessins bizarres sur fond de couleur. On voit aussi des rubans ayant une dentelle noire figurée sur un fond rose, bleu, vert, etc.

(*Petit Courier des Dames et Follet.*)

TABLE DES MATIÈRES

DU IIe VOLUME.

---

10 JUILLET. — 10 DÉCEMBRE 1833.

1° Beaux-Arts, Voyages, Nouvelles.

Pages.

A nos Souscripteurs 5

Essai sur la réforme philosophique et littéraire en France au XIXe siècle ; par M. G. R. 9

Commission des antiquités du département de l'Eure. Discours d'installation ; par M. A. Passy 25

Paulo le pirate, scène maritime ; par M. Jules Lecomte..... 33

Goule, conte fantastique ; par M. Alphonse Le Mire 41

Musée de Rouen. — Première exposition annuelle, 1833. Compte-rendu ; par M. Henri Gaugain..... 49

Les derniers des Tancarville, fragment historique ; par M. Ach. Deville 73

La Réhabilitation, histoire rouennaise ; par M. le vicomte Walsh. 83

Un article de M. Victor Hugo ; par M. P. 96

Eglise Saint-Paul de Rouen ; par M. André Pottier..... 109

Paul, nouvelle ; par M. Victor Herbin..... 117

Pages.

Musée de Rouen. — Première exposition annuelle, 1833. Compte-rendu (deuxième article); par M. Henri Gaugain 136
Progrès de l'histoire au XIXe siècle; par M. A. Chéruel..... 153
Dieppe en 1833; par M. Thomas..... 172
Un Amour d'artiste; par M. G. Olivier 188
Un Drame maritime; par M. Jules Lecomte..... 203
Lucerne, Zug, le Cimetière Saint-Michel, fragment d'un voyage en Suisse (deuxième article); par M. Blanche, D.-M. 233
Le Bénédictin, anecdote normande; par M. Alfred Dieusy..... 245
Esquisse historique du procès du czarewitz Alexis; par M. C. S.. 267
Le Dauphin (historique); par M. Charles Goyneau..... 281
Notice sur Th. Licquet; par M. Ed. F 289
Essai sur la réforme philosophique et littéraire en France, au XIXe siècle (deuxième article); par M. G. R..... 309
Le Droit d'asile, légende rouennaise; par M. Ducoin..... 327
Souvenir d'un cimetière; par l'auteur des *Types de femmes*, (Revue de Paris)..... 354
Première lettre sur la Belgique; par M. A. Mignot..... 358
Une Émeute à Rouen en 1390; par M. Wendel..... 364
Gaule et France, (par M. Alex. Dumas); par M. C. D..... 389
Une Déception, anecdote contemporaine; par Mme A. M..... 407
Le Pont-de-l'Arche, tradition normande; par M. Alf. B..... 423
Deuxième lettre sur la Belgique; par M. A. Mignot..... 432
Une Remorque sur le Nil; par M. E. Silvestre 437
Industrie. — Exposition générale de 1834. — Jury d'examen; par MM. Ψ et Ch. R..... 444

2° Poésie.

Corneille; par M. Adolphe Dumas..... 18
Corneille; par M. Borssat, comédien..... 23
La Mer; par M. Et. Bourlet-Delavallée..... 81
A Vaucluse; par M. Ferrari..... 92
La Poésie, sonnet; par M. Fulgence Girard..... 135
Le Château de la Salinière, vers à M. J. de B., major de dragons; par M. E.-H. Langlois..... 168

Pages.

Le Nouveau-né ; par Mme Marceline Valmore 184
Réponds ! sonnet ; par M. Fulgence Girard 222
Aura, stances ; par Mme Marguerite Dhallers..... 243
Abyssos ; par M. Etienne Bourlet-Delavallée 264
Elégie ; par Mme Lucie Coueffin..... 279
Le Pont du Cher ; par M. Edouard d'Anglemont..... 325
Les bords de la Loire ; par M. C. D..... 350
Mon Étoile, mélodie ; par M. Alph. Leflaguais..... 403
Vers ; par M. Ch. Sigoyer 421
Élévation. — L'Enfant qui dort ; par M. Jules Lalmand..... 428

3° Revue. — Chronique.

L'Acteur ne sera plus un paria, contre-partie de l'Acteur est un paria, du même auteur (1er vol., page 301); par M. Victor Herbin..... 58
Association normande et anti-centrale 65
Congrès scientifique de Caen ; par M. C. D..... 146
Théâtres de Rouen..... 227, 302, 457
Le Luxor..... 295
Industrie. — Exposition..... 299
Sténographie..... 304
Lettre au Directeur de la Revue de Rouen ; par M. S. W. 143
Lettre au Directeur : le Drame ; Mme Dorval ; par M. Adolphe D. 223
Musique 231
Lettre au Directeur : M. Frédéric Lemaître ; par M. Adolphe D. 372
Musée des Dames 72, 152, 232, 308, 388, 460

4° Bibliographie.

De la Lithographie..... 69
L'ancien Bourbonnais 70
Naufrage du Woodrop-Sims..... 71
Du partage, de l'aliénation, du régime des Biens communaux.. 149
Les Pleurs 150

Pages

Souvenirs pittoresques du Havre 151
Pratique de la pêche de la baleine dans les Mers du Sud 229
Rapport du Congrès scientifique de Caen 307
Traité de médecine navale 378
Le Banian 380
Rapport sur l'extraction de la gélatine des os ..... *Ibid.*
Une Blonde 381
Presse littéraire des départemens 383
Beaux-Arts 386
Presse littéraire des départemens. — Revue Normande 451
Histoire du privilége de saint Romain 454

5° Planches.

Livr.

Fontaine de la Crosse, lithographie; par M. Mansson 1
Eglise Saint-Paul de Rouen, lithographie; par M. Dumée 2
L'Adoration des Mages, lithographie; par Mlle Esp. Langlois .. *Ibid.*
Amours d'artiste, lithographie; par M. Hippolyte Bellangé 3
Saint-Ouen de Rouen, lithographie 4
Pendentif du cloître de Jumiéges, lithographie; par M. E. Bérat . 5
Frédéric Lemaître et Mme Simonet, dans *la Mère et la Fille*, eau forte ..... *Ibid.*
Le Troubadour errant et affamé, fabliau mis en musique par M. Antenor Lamanière 6

FIN DE LA TABLE DU IIe VOLUME.

BINDING SECT. JUL 15 1974

DC
611
N841R4
1833

Revue de Rouen et de la
Normandie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY